

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

A
A
HISTOI
PAT

CHÉOLOGIE
TE
IMOINE



TOME CV
ANNÉE 2014

SCD BORDEAUX 3



0BXA0042289

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux, du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine

TOME CV ANNÉE 2014

Revue archéologique de Bordeaux

archéologie, art, histoire, patrimoine

*tome CV
année 2014*

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*



*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

Membre de l'association  "Archéologie d'Aquitaine"

*Conformément à la tradition,
la Société Archéologique de Bordeaux
ne prend sous sa responsabilité*

*ni les opinions émises
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit
toute reproduction totale ou partielle de documents
sans son autorisation écrite.*

Photographie de couverture :

Gouache de Fernand Pujibet, 1893.
Musée d'Aquitaine D.89.3.6.
Cliché Musée d'Aquitaine.

Revue archéologique de Bordeaux tome CV, année 2014

Sommaire

Anne Hambücken

*Réévaluation de la nature mégalithique du monolithe
et du site Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle
à Blasimon (Gironde)*

p. 9-21

Anne Hambücken

*Reassessment of the megalithic nature of the monolith
and the site of Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle
in Blasimon (Gironde)*

Léo Drouyn a signalé en 1884, à côté de la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle de Blasimon (Gironde), un menhir couché et des pierres pouvant former un alignement avec ce dernier. La chapelle aurait été bâtie à cet endroit dans le but de christianiser un site païen. Les blocs ayant pu former l'alignement mégalithique ont disparu au début du XXe siècle, et une pierre, dressée à côté de la chapelle, est considérée comme le menhir décrit par Drouyn. Une révision des textes et documents publiés par différents auteurs et les observations de terrain permettent cependant d'affirmer que le monolithe actuellement dressé n'est pas un véritable menhir. Celui signalé par Drouyn a quant à lui disparu, et sa nature mégalithique, en l'absence de nouvelles fouilles, doit être considérée comme incertaine.

Léo Drouyn reported a lying menhir and some stones that could be in line with it next to Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle chapel in 1884. It is said the chapel had been built there in order to Christianize a pagan site. The stones, which could have been part of the megalithic alignment, disappeared at the beginning of the 20th century and a stone standing next to the chapel is considered to be the menhir Méo Drouyn described. And yet a second look at the texts and documents published by various authors alongside on-site observation make it clear that the current monolith is not a real menhir. The one reported by Léo Drouyn has disappeared and in the absence of further digs it is impossible to confirm whether or not it is megalithic.

Marion Provost

*L'architecture du premier âge roman en Gironde :
étude comparée des arcatures des églises
de Baron et du Nizan (Gironde).*

p. 23-37

Marion Provost

*Architecture from the first Romanesque period in the
Gironde: a comparative study of the arches in the
churches of Baron and Nizan*

L'étude de l'ordonnement des parois internes du chevet, et plus particulièrement des arcatures, offre une porte d'entrée à l'analyse de la genèse des formes romanes sur le territoire des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Les édifices de petit appareil attribuables au XIe siècle y revêtent en effet des formes modestes et relativement uniformes ; quelques édifices se démarquent toutefois, permettant d'entrevoir les évolutions qui conduisirent à l'émergence et l'épanouissement de l'architecture romane. Les deux exemples des églises de Saint-Christophe de Baron et de Saint-Martin du Nizan, situées respectivement au nord de l'Entre-deux-Mers et dans le Bazadais, apportent ainsi le témoignage de formules différentes qui rendent compte des expériences variées et isolées qui caractérisent cette période : l'une prend sa source dans les modèles du haut Moyen Age, tandis que l'autre regarde vers les réalisations du XIIe siècle.

Studying the layout of the interior walls of the chevet, and the arches in particular, offers a way to analyse the origin of the Romanesque shapes on the territory of the former dioceses of Bordeaux and Bazas. Indeed, the constructions made of small stones and which may date back to the 11th century, are adorned with modest and rather uniform shapes. Some edifices stand out though, providing us with a glimpse into the evolutions which led to the appearance and flourishing of Romanesque architecture. Thus, the examples of Saint-Christophe de Baron in the north of the Entre-Deux-Mers and Saint-Martin du Nizan in the Bazadais bear witness to different approaches that themselves recount the experimentation typical of the period which was as diverse as it was localized – the one rooted in the models of the Early Middle Ages, the other prefiguring the achievements of the 12th century.

Brigitte Lescarret

Les décors de rinceaux à croisettes et fleurs de lys en bordelais roman

p. 39-60

Brigitte Lescarret

The rinceau decorations with vine branches and fleur-de-lys in Romanesque Bordeaux

Au tournant des XI^e et XII^e siècles, au cœur de la Gascogne, deux abbayes ont été le siège d'une grande activité créatrice. À Saint-Sever, parallèlement à la réalisation du Beatus, une sculpture originale s'est développée. Bien des éléments de cette sculpture se retrouvent à Saint-Girons de Hagetmau. À côté des thèmes figurés et historiés (oiseaux affrontés, lions souriants...), plusieurs thèmes végétaux ont fait leur apparition. Certains de ces décors, des rinceaux composés de crossettes, de palmettes en forme de fleurs de lys, ou de demi-palmettes reliées à des tiges entrelacées, se sont très largement diffusés dans le Bordelais. Pour autant, les modèles gascons n'ont jamais été reproduits strictement à l'identique. Si, dans la majorité des cas et notamment à Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Sauveur de Saint-Macaire, les modèles ont été imités sans grande modification, à La Sauve-Majeure et dans les églises environnantes, les motifs ont été radicalement transformés.

At the turn of the 11th to the 12th, in the heart of Gascony, two abbeys were the sites of great creative activity. At the same time as its Beatus was being produced, Saint-Sever became home to a new style of sculpture. Many examples of this sculpture can be found in Saint-Girons de Hagetmau. A number of botanical themes made their appearance alongside figurative and historiated ones, like birds facing each other, smiling lions and so on. Some of these decorations, such as rinceaux made up of vine branches, fleur-de-lys shaped palmettes or half palmettes linked by interlacing stems, were widespread in and around Bordeaux. For all that, the forms found in Gascony were never rendered in exactly the same way. Most of the time, and particularly in Saint-Croix in Bordeaux and Saint-Sauveur in Saint-Macaire, the models were imitated without modification but in La Sauve-Majeure and the churches nearby the patterns were radically transformed.

Pierre Régaldo-Saint Blancard

Les sarcophages de la boulangerie : travaux en 1893 à l'emplacement de la porte Saint-Pierre de Bordeaux

p. 61-76

Pierre Régaldo-Saint Blancard

Sarcophagi in the bakery: building work in Bordeaux in 1893 where the Porte Saint Pierre used to stand

Une gouache de l'architecte bordelais Fernand Pujibet, déposée par la Société Archéologique au Musée d'Aquitaine, représente des travaux en 1893 à l'angle des rues Leupold et de la Cour des Aides : une restructuration complète de la boulangerie Arnaud, avec création d'une cave en sous-œuvre, dont témoigne aussi une mention dans le compte-rendu d'une réunion de la Société. Le creusement est mené à travers une structure composée de sarcophages monolithes entrecroisés, d'un type reconnaissable comme du XIV^e siècle, qui n'ont pas été utilisés à des fins funéraires. Or ces travaux sont à l'emplacement de la porte Saint-Pierre bien attestée entre le XIV^e siècle et le XVIII^e.

Une structure analogue a été fouillée en 2003 sur la place de la Bourse : la porte des Paux. L'originalité des matériaux de construction souligne la contemporanéité des deux constructions, peut-être aussi d'une troisième, et permet de préciser les modalités de la mise en défense du front garonnais de la grande enceinte de la ville.

A watercolour by the architect Fernand Pujibet and loaned by the Société Archéologique de Bordeaux to the Musée d'Aquitaine shows some work carried out at the corner of the rue Leupold and rue de la Cour des Aides in 1893: it was a complete rebuilding of the Arnaud bakery with the creation of a cellar in the underpinning which was also mentioned in the report of a meeting of the Société Archéologique de Bordeaux. It was dug down through a structure composed of interlocking monolithic sarcophagi, typical of the 14th century, which had not been used for burial purposes. Yet, the work was carried out on the site of the Porte Saint Pierre built between the 14th and the 18th century.

A similar structure was excavated in 2003 on the Place de la Bourse: the Porte des Paux. The original building materials point to the fact that the two constructions, and even maybe a third one, were built at the same time and enable us to ascertain how the defending city wall along the river Garonne was reinforced.

Olivier Lescor

Du poète Ausonius au Château Ausone à Saint-Émilion, une riche et longue histoire

p. 77-92

Olivier Lescor

From the poet to the castle in Saint-Emilion: Ausone, a long and rich history

Au XVI^e siècle, en souvenir du poète de l'Antiquité tardive, deux de ses lieux de résidence supposés ont pris le nom d'Ausone, l'un au nord de Bordeaux, sa ville natale, sous l'intitulé « villa d'Ausone » en 1563, l'autre sur les terres du domaine de « Lucaniacum » appartenant à la lignée de son épouse, Sabine Lucain. L'hypothèse saint-émilionnaise pour le « Lucaniacum » est celle de Paulin de Nole, reprise par Élie Vinet en 1580. Or, lors de la vente de 1592, le patronyme Ausone a été attaché à la ruine médiévale du château de la Madeleine autour de laquelle devaient subsister quelques vestiges antiques. Ce « baptême » semble avoir été le fait de plusieurs personnes gravitant autour des familles de Lescours et de Lescure impliquées dans cette cession, et ce, dans le contexte intellectuel particulier de la renaissance des lettres classiques à Bordeaux et consécutivement à de nouvelles éditions des œuvres d'Ausone qui révélaient pour la première fois le nom des lieux où le poète avait vécu en Bordelais.

In the 16th century, in memory of the poet from the late Antiquity, two of his supposed places of residence were given the name of Ausone; one of them in 1563 was in the north of Bordeaux his native city under the name "Villa d'Ausone", the other one on the lands of the "Lucaniacum" domain belonging to his wife's -Sabine Lucain- lineage. The Saint Emilion hypothesis for the Lucaniacum was proposed by Paulin de Nole and adopted by Elie Vinet in 1580. Yet, during the sale in 1592, the family name Ausone was attributed to the medieval remains of the Château de la Madeleine around which there must have been some antique vestiges. This christening may have been the work of several people gravitating around the Lescours and Lescure families who were involved in the sale. This took place within the particular context of a revival of classical literature in Bordeaux and consequentially some new editions of Ausone's oeuvres which revealed for the first time, the names of the places where the poet resided in Bordeaux.

Philippe Cachau

Les projets de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne pour l'hôtel de ville et le clocher de Saint-Michel de Bordeaux (1768-1769)

p. 93-109

Philippe Cachau

The projects of Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne for the city hall and the bell tower in Saint Michael's church, Bordeaux (1768-1769)

Avec la place Royale et le Grand-Théâtre, la reconstruction de l'hôtel de ville, incendié en 1755, fut l'autre projet urbain majeur de Bordeaux au XVIII^e siècle. Après Bonfin, architecte de la ville, Soufflot, Moreau et Gabriel, architectes du roi, leur confrère Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1711-1778), livra à son tour sa proposition. Arrivé en septembre 1768, il fut sollicité par un jurat de la ville et se disait recommandé par le puissant duc de Richelieu, mais en définitive son projet fut écarté. Furieux, Mansart de Sagonne se livra, avec quelques opposants, à la rédaction d'un libelle visant à dénoncer les pratiques douteuses du corps de ville. Ce libelle l'amena à quitter la ville précipitamment, avec son plan, en avril 1769.

En janvier 1769, Jacques Hardouin-Mansart fut aussi sollicité pour un projet de restauration du clocher de l'église Saint-Michel dont la flèche gothique fut emportée par un ouragan en septembre 1768. Adopté et réglé par la fabrique en mars, le projet de Mansart de Sagonne demeura en suspens dans l'attente de fonds pour le réaliser et apparait comme son dernier projet d'architecture attesté. L'actuelle flèche néogothique de l'architecte diocésain Paul Abadie fut finalement construit au XIX^e. A priori prometteur, le séjour de Jacques Hardouin-Mansart à Bordeaux se révéla finalement un échec fracassant.

Next to the place Royale and the Grand Théâtre the reconstruction of the city hall which burned down in 1755 was the other major urban project in Bordeaux in the 18th century. After the city architect Bonfin and the King's architects Soufflot, Moreau and Gabriel, it was the turn of another of their number, Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, the last of that name (1711-1778), to submit a proposal.

He arrived in September 1768, was called upon by a city jurat and supposedly recommended by the powerful Duc de Richelieu but his project was finally turned down. He was outraged and with other opponents he got involved in the writing of a pamphlet aiming to denounce the dubious practices of the municipal officers and he had to leave the city immediately with his plan in April 1769.

In January 1769, Jacques Hardouin-Mansart was also asked to come up with a project to restore the bell tower of Saint Michael's church, whose Gothic spire had been blown down by a hurricane in September 1768. Adopted and paid for by the parish council, his project was put on standby pending funding and it is his last recorded architectural project. The present neogothic spire by Paul Abadie, the diocesan architect, was finally built in the 19th century. Promising as it first seemed, Jacques Hardouin-Mansart's stay in Bordeaux was a spectacular failure in the end.

Xavier Roborel de Climens

*Un hôtel rue Teulère et autres biens
des familles Estienne et Bouquier (1742-1869)*

L'immeuble, situé 12 rue Teulère, fut construit par Louis Joseph Estienne (1707-1777), procureur au parlement de Bordeaux, puis titulaire d'une charge de secrétaire du Roi, conseiller près le parlement de Grenoble. Ses descendants, puis une famille de parlementaire alliée, les Bouquier, l'occupèrent jusqu'à la fin du Second Empire. La taille imposante de cette construction et les nombreux biens de campagne acquis dans le vignoble (Cenon, Léognan, Portets) attestent la réussite matérielle de cette famille.

La bâtisse, que nous voyons aujourd'hui a été édifée vers 1770 à la place d'une maison plus ancienne. Une façade imposante se développe sur cinq travées et quatre niveaux. Un balcon sur trompe, encadré par deux balcons arrondis, dessert les trois travées centrales. Le décor d'agrafes et de consoles, mêlant les styles rocaille et Louis-XVI, est d'une facture lourde mais les fers forgés sont de qualité.

p. 111-126

Xavier Roborel de Climens

A hôtel particulier in the rue Teulère and other properties
belonging to the Estienne and Bouquier families (1742-1869)*

The building located at number 12 in the rue Teulère was built by Louis Joseph Estienne (1707-17077), who was a procurator at the Parliament of Bordeaux and then as well as being a Royal Secretary, he was a counsellor to the parliament in Grenoble. His descendants and then another family of parliamentarians linked by marriage, the Bouquiers, lived there until the end of the Second Empire. The massive size of the construction and the many properties bought in the vineyards (Cenon, Léognan, Portets) testify to the material success of this family.

The present construction was built around 1770 in place of an older house. The imposing façade runs along five bays over four floors. The three main bays open on to a balcony on corbel supports flanked by two other, curved, balconies. The decoration of scrolled keystones and scallop-shell bosses, mixing the rococo and Louis XVI styles, is rather cumbersome but the wrought ironwork is of high quality.

* grand townhouse, normally belonging to an aristocrat or notable

Robert Coustet

Un portrait inédit de Victor Louis par Pierre Lacour

En 1992 était proposé dans une vente aux enchères à Paris un portrait accompagné du descriptif suivant : « Pierre Lacour (Bordeaux 1778 - 1859) - Portrait de l'architecte Louis Combes - Toile - Signé Lacour - 81 x 62,5 cm ». La Société des amis du musée d'Aquitaine l'a acquis y reconnaissant un portrait de Victor Louis peint par Pierre Lacour père, la signature étant authentifiée. L'article présente les quatre portraits actuellement connus de Victor Louis. L'identification du personnage est confirmée même si le tableau ne porte pas de date. Le dessin du projet de portique du Gand Théâtre que tient l'architecte reste mal déterminé. On comprend que les deux hommes ne furent jamais proches mais l'on peut penser que cherchant à établir sa notoriété naissante Lacour a logiquement cherché à faire le portrait de l'architecte le plus en vue de la ville. La description du portrait permet de saisir l'intérêt de cette représentation directe et sincère.

p. 127-138

Robert Coustet

A hitherto lost portrait of Victor Louis by Pierre Lacour

A portrait with the following description « Pierre Lacour (Bordeaux 1778-1859)- Portrait of the architect Louis Combes-Canvas- signed by Lacour-81x62,5 cm » was on sale in an auction in Paris in 1992. The Société des amis du musée d'Aquitaine bought it as they recognised a portrait of Victor Louis, the father with an authenticated signature. This article presents the four currently well-known portraits of Victor Louis. The person has been clearly identified even though the painting is undated. It is unclear which drawing was chosen by the architect for the project for the portico of the Grand Théâtre. We understand that the two men were never close but it might appear logical that Lacour should seek to paint the portrait of the most famous architect in town as part of his efforts to consolidate his growing popularity. The description of the portrait indicates the value of this direct and sincere portrayal.

Philippe Maffre

L'hôtel Victoria

Entre 1788 et 1791 David Victoria négociant et propriétaire à Saint-Domingue d'une indigoterie, fait bâtir sa demeure bordelaise hôtel sur le côté occidental de l'actuelle rue Paul-Louis-Lande. L'édifice est un hôtel entre cour et jardin. Il

p. 139-150

Philippe Maffre

The Hôtel Particulier Victoria*

A wine merchant and owner of an indigo factory in Saint-Domingue, David Victoria had his mansion built in Bordeaux between 1788 and 1791. The construction is a hôtel particulier with a courtyard in the front and a garden in the back situated

consiste en un corps de passage de plan simple en profondeur élevé d'un rez-de chaussée percé d'un passage cocher, d'un entresol et de deux étages ; au fond de la cour se trouve le corps de logis de plan rectangulaire, double en profondeur bâti sur un étage de soubassement comportant un rez-de-chaussée et deux étages. Les deux corps de bâtiment sont larges de trois travées de baies rectangulaires, seule la porte cochère est en plein-cintre. L'intérêt principal de cet édifice, outre son architecture qui l'intègre dans un parcellaire étroit, réside dans sa décoration extrêmement complexe utilisant à l'encontre de la mode du temps un vocabulaire exacerbé du goût à la grecque mis en œuvre de façon très originale. L'immeuble a conservé la presque totalité de ses éléments de second œuvre : sols, serrurerie et huisseries en particulier.

on the western side of the present rue Paul-Louis-Lande. It is comprised of an entry building with a simple floor plan, the depth of one room cut through by a coach portico, and built up with a mezzanine level and two floors above. The main building which sits at the back of the courtyard is a rectangle in plan, double in depth, with a raised foundation level and two floors above. The two building masses are each three rectangular bays wide, only the carriage portico has a semi circular arch. The building's principal point of interest, apart from fitting into a narrow site, lies in its extremely complicated decoration which, contrary to fashion at the time, uses an exacerbated vocabulary 'à la Greek', in a very original manner. Almost all of the interior and finish work has been preserved; in particular the flooring, iron work and the doors and windows.

* grand townhouse, normally belonging to an aristocrat or notable

Soline Morinière

La collection de moulages de l'Université de Bordeaux

p. 151-172

Soline Morinière

The University of Bordeaux's collection of moulds

L'histoire de la collection de moulages de Bordeaux débute en 1877, un an seulement après l'introduction de l'archéologie dans l'enseignement universitaire. Support pédagogique pour les exercices pratiques, elle répond à la volonté de réforme du Ministère de l'Instruction publique de faire des universités des « laboratoires » et de donner une place de premier choix aux diverses collections d'études, contrepoint des leçons théoriques. Initiée par Maxime Collignon, la collection de moulages de l'Université de Bordeaux connaît un fort développement avec Pierre Paris qui fait d'elle un véritable « musée archéologique », fierté de la Faculté des Lettres. Pionnière à l'échelle nationale, cette collection fut considérée comme le premier musée de moulages universitaire français ; Montpellier et Paris la prirent pour exemple. Malheureusement, l'extension de ce musée fut très tôt limitée par l'espace qui lui était alloué et l'encombrement de la salle rendit vite difficile l'utilisation de cette collection pour les besoins de l'enseignement. Présente à la Faculté des Lettres jusqu'en 1977, elle fit l'objet d'un dépôt au Musée d'Aquitaine quand la Faculté s'installa sur le nouveau campus de Pessac-Talence.

The history of the collection of moulds in Bordeaux started in 1877 one year only after archaeology was introduced in university teaching. As a teaching support for practical exercises, it met the expectations of the Ministry of Education and served its commitment to reform: to turn universities into "laboratories" and to give the various study collections a prominent place alongside theoretical lessons. The University of Bordeaux's collection of moulds was created by Maxime Collignon and developed significantly with Pierre Paris who made it a real "archaeological museum" and the University's pride. A pioneer on a national scale, this collection was regarded as the first French university moulds museum and Montpellier and Paris followed the example. Unfortunately the extension of the museum was soon to be limited by the space that was allocated and it became difficult to use this collection for teaching because of its volume in the room. It remained in the University until 1977 and it was loaned to the Musée d'Aquitaine when the university moved to the new campus in Pessac.

Chroniques

- Chronique d'archéologie métropolitaine, année 2013* p. 175-189
L'archéologie girondine en 2013 p. 191-227

Notes

- Benoît Odaert**
L'art dans les monnaies grecques de Syracuse de 530 à 212 av. J.-C. p. 229-236

- Jean-François Fournier**
L'hôtel de Florimond de Raymond, rue du Temple à Bordeaux : une représentation inédite. p. 237-240

- Pierre Coudroy de Lille**
Armoiries de Spens de Lancre – Baritault au temple du Hâ, anciennement chapelle du couvent des Filles de Notre-Dame p. 241-242

- Pierre Coudroy de Lille**
Le magasin Au Magot rue Saint-James à Bordeaux p. 243-246

Documents

- Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2014* p. 247-248
Cercle numismatique Bertrand-Andrieu : procès-verbaux des séances de l'année 2014 p. 249-253

Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 9-21



Réévaluation de la nature mégalithique du site Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Blasimon (Gironde)

Anne Hambücken *

Le menhir Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle se situe à côté de la chapelle du même nom sur la commune de Blasimon (Entre-deux-Mers, Gironde), à proximité de la source de la Gamage. Il pourrait être, si l'on en croit la description faite par Léo Drouyn ¹ en 1884, le dernier témoin d'un alignement dont les autres pierres ont disparu au début du XX^e siècle ². Le monolithe, qui était alors couché, aurait été dressé durant l'entre-deux-guerres ³.

Bien que la nature mégalithique du bloc dressé ne semble pas avoir été mise en doute ⁴, une visite du site soulève quelques questions. Le monolithe, dont aucun témoignage n'atteste qu'il ait été autrefois dressé, se trouve de toute évidence sur son site d'origine, à proximité d'autres blocs très semblables. Cela évoque la possibilité qu'il n'ait été, avant son dressement récent, qu'un simple bloc rocheux couché en position naturelle.

Sur la base de documents anciens, des fouilles effectuées par l'abbé Hoarau, archéologue amateur local, et des observations de terrain, nous nous interrogerons sur la nature du monolithe de Blasimon, et appliquerons les « critères d'identification des menhirs » établis par Toussaint *et al.* ⁵ pour essayer de déterminer si nous sommes réellement en présence d'un mégalithe ou d'un site mégalithique.

Description du site et du monolithe

Le site

La chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle se situe sur un petit plateau calcaire à proximité des lieux-dits Grenier et Grand Homme, à l'ouest de la commune girondine de Blasimon (Entre-deux-Mers). Elle se trouve à environ 100 au nord-ouest de la source de la Gamage. La date de construction de la chapelle n'est pas connue, mais elle est considérée comme de fondation ancienne (annexe 1).

* Collaboratrice scientifique au Service Anthropologie et Préhistoire, Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, Bruxelles. Je remercie chaleureusement MM. Christian Forlacroix et Jean-François Dufaget respectivement ancien et actuel président de la Société Archéologique et Préhistorique de Blasimon qui ont mis à ma disposition l'ensemble des archives et des collections et m'ont fait bénéficier de leur connaissance de la région et de son contexte archéologique. Je remercie également le personnel de la mairie de Blasimon qui m'a donné l'accès à ses locaux pendant mes recherches.

1. Drouyn, 1884.
2. Labrie, 1906.
3. Beyneix, 2009.
4. Ferrier, 1938 ; Pezat, 1953 ; Devignes, 1974, 1990, 1995 ; Beyneix, 2009.
5. Toussaint *et al.*, 2005.

Du côté nord des ruines de la chapelle (fig. 1), on peut observer un affleurement calcaire sous la forme d'une succession de blocs couchés et grossièrement emboîtés, à la surface très érodée et dont certains présentent des contours tourmentés et des cavités ou perforations naturelles (fig. 2). Apparemment dégagés lors des travaux de l'abbé Hoarau, ces blocs qu'il appelait l'« alignement » (à ne pas confondre avec l'alignement possible de menhirs évoqué par Drouyn; l'alignement de Hoarau sera désigné par (H) pour éviter toute confusion) reposent sur un sol calcaire qu'il nommait le « dallage ». Le chemin antique décrit par Drouyn¹² et Labrie⁶ comme longeant la chapelle en direction est-ouest n'est plus visible.

Le monolithe

Le monolithe en calcaire à astéries (fig. 3) est dressé à environ 2,40 m du mur nord de la chapelle, devant la moitié ouest de celle-ci. Il est calé à sa base par de gros blocs de pierre. Sa hauteur est d'environ 1,30 m. La face nord du monolithe est globalement convexe, émoussée et présente la patine grise caractéristique de ce type de calcaire. La face ouest est partiellement couverte de mousse. La face sud, à l'exception du sommet, est d'une patine plus claire, et sa surface est plus rugueuse.

Les documents relatifs au(x)

« menhir(s) »

Les textes anciens

Voici la description de Drouyn (annexe 2) : « On voit un menhir renversé et gisant à l'angle nord-est de la chapelle : cette pierre qui a 2^m50 environ de longueur sur un mètre environ à sa plus grande largeur et 40 à 50 centimètres d'épaisseur, est accompagnée, à l'est, de quelques autres gros blocs de calcaire qui paraissent avoir formé avec elle un alignement de « pierres levées » ».

Labrie⁷ a observé qu'« A Blasimon, près de la chapelle de Bonne-Nouvelle gît un menhir renversé de 2^m50 environ de longueur sur 1 mètre dans sa plus grande largeur, et de 0^m40 à 0^m50 d'épaisseur. Les autres pierres indiquées par Leo Drouyn, à l'est de la chapelle en suivant le vieux chemin, n'existent plus ».

Augey⁸ décrit lui aussi le grand menhir couché signalé par Léo Drouyn, ainsi que diverses autres pierres qu'il considérait comme des mégalithes, parmi lesquelles un menhir dressé (annexe 3).

Voici le témoignage de Ferrier⁹ : « Blasimon : 1 menhir renversé près de la chapelle Bonne-Nouvelle aux dimensions suivantes : 2^m50 X 1 m. X 0^m45. Les autres pierres indiquées par L. DROUYN à l'est ne sont plus (Abbé LABRIE, Société Archéologique de Bordeaux, T. XXVIII, 1^{er} fascicule). En compagnie de nos collègues L. et M. TROCHON, nous avons revu ce menhir actuellement remis en place près des ruines bien désertes de l'ancienne chapelle. Il forme avec le sol un angle de 60° environ et s'incline vers l'est. Enfoncé dans la terre, il ne dépasse plus que de 1^m45. »

Enfin, Pezat¹⁰, qui intégrait le menhir de Blasimon à sa ligne de défense mégalithique de la vallée de l'Engranne, le décrit, en même temps que ceux qu'il situe à La Moulinasse (Frontenac), Pontaret (Lugasson), Balette (Mauriac), de cette façon : « Les menhirs sont de section triangulaire ou quadrangulaire, leur pierre provient de la frange fissurée du calcaire à astéries du stampien, d'où elle a dû être arrachée par des leviers. Une cupule se trouve placée du côté de la piste de circulation : repère ou symbole ? Elle a 0^m08 à 0^m10 de diam. sur 0^m02 de profondeur et est toujours placée en évidence, que le menhir soit situé à droite ou à gauche de la piste, sa facture est semblable à celle des cupules placées sur le chevet des dolmens importants ».

Les travaux de l'abbé Hoarau

L'abbé Jean Hoarau fut le curé de Blasimon de 1958 à 1995. Archéologue autodidacte, il est à l'origine de la fouille et de la restauration de la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle et de ses abords. Les hypothèses étranges de l'abbé Hoarau sur ses *ex-votos* et sur la présence de traces d'« un temple druidique sous un temple chrétien » portent à considérer ses observations avec prudence (annexe 4). C'est lui qui a fait dresser la seconde pierre (fig. 3e) mentionnée par Devignes¹¹ : « Juste à côté (du menhir), on a dressé un deuxième bloc sans ancienneté préhistorique ». Encore debout en 2011, elle était renversée en mai 2012.

Nous n'avons pas retrouvé dans les archives de la Société Archéologique et Préhistorique de Blasimon (SAPB) de notes prises sur le terrain par l'abbé Hoarau. Il n'a apparemment laissé que des fascicules rédigés pour la plupart pour le Bulletin

6. Labrie, 1906, p. 59.

7. Labrie, 1906, p. 59.

8. Augey, 1907.

9. Ferrier, 1938, p. 275.

10. Pezat, 1953, p. 490.



Fig. 1. - Le site de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Blasimon :

1. le « menhir » ;
2. les ruines de la chapelle ;
3. la série de monolithes appelée « l'alignement » par l'abbé Hoarau (alignement (H) dans le texte) ;
4. le substrat rocheux (nommé « le dallage » par l'abbé Hoarau). La flèche indique la direction approximative du nord.

de la SAPB (annexe 4). Il n'y a aucun relevé des artefacts, qu'il s'est apparemment contenté de collecter, et les informations sur la stratigraphie sont très rudimentaires.

En fait, les éléments qui paraissent les plus intéressants sont fournis par les photographies prises par l'abbé Hoarau après ses travaux (fig. 4). Elles montrent que le sol sur lequel se dresse le monolithe actuel est constitué d'un substrat rocheux sur toute sa surface, et suggèrent que le sédiment qui le recouvrait avant les fouilles ne pouvait être très épais. La description du site avant l'intervention de l'abbé Hoarau, sa stratigraphie, les arguments utilisés pour établir cette dernière sont toutefois insuffisants pour se faire une idée de la configuration possible du site au Néolithique¹².

Enfin, remarquons qu'il se pourrait que l'allusion de l'abbé Hoarau (fascicule non daté) se rapporte aux autres blocs décrits par Drouyn en 1884, et qui avaient disparu lors de la visite de Labrie en 1906: « D'autres menhirs semblables, en alignement et tout près du précédent (au moins deux), existaient autrefois. Un propriétaire voisin, m'a-t-on rapporté, les a détruits ou utilisés pour ses besoins ; il aurait été inquiété parce que ces pierres avaient une antiquité et qu'il n'aurait pas dû y toucher ».

Discussion

Nature mégalithique du monolithe dressé

La forme du monolithe actuellement dressé et la distribution de sa patine ressemblent fortement à celles des blocs couchés qui subsistent à proximité (voir ci-dessus et fig. 2) et qui forment l'*alignement* (H) de Hoarau. La face nord de ce monolithe, qui est la plus érodée, correspondrait à la face supérieure du bloc lorsqu'il était couché parmi les blocs voisins dont la longueur est également comparable.

Drouyn et Labrie ont décrit le menhir de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle comme une pierre couchée de 2,50 m de long, atteignant 1 m dans sa plus grande largeur et 0,40 à 0,50 m d'épaisseur. Lorsque Ferrier l'a observé, le « menhir actuellement remis en place (...) ne dépasse plus que de 1^m45 » (la même hauteur est donnée par Devignes¹³ et Beyneix¹⁴ ; Hoarau¹⁵ indiquait sur son plan une hauteur de 1,60 m). Cet auteur l'a en effet décrit comme enfoncé dans le sol. Or, les photos prises après le décapage du sol par l'abbé Hoarau à la fin des années 1960 (fig. 4) montrent que le substrat est totalement rocheux, partiellement composé de blocs individualisés par l'érosion. Quelle que soit l'épaisseur exacte des sédiments enlevés par l'abbé Hoarau, elle ne devait pas suffire pour permettre d'y enfoncer un monolithe de cette taille.

Le schéma du monolithe actuellement dressé publié par Devignes¹⁵ le représente d'ailleurs posé sur le sol, maintenu debout par des blocs rocheux, avec une extrémité inférieure en forme de biseau. Une observation de la base de ce monolithe indique effectivement qu'il n'existe pas d'interruption du substrat rocheux qui aurait permis de planter un menhir de 2,50 m. De plus, la zone périphérique visible à la base du monolithe en place a un aspect arrondi et partiellement érodé incompatible avec l'hypothèse d'une cassure qui expliquerait que la taille du monolithe ait diminué presque de moitié. Il ne s'agit donc pas du monolithe décrit par Drouyn, et Labrie. Il semble par contre que l'emplacement et l'aspect du monolithe actuel correspondent à la description qu'a faite Augey d'une autre pierre dressée qu'il considérait comme un menhir (annexe 3): « A côté et au nord de la chapelle se montre incliné vers le sud en une déviation de 25 cm de la verticale, un menhir de physionomie tourmentée, haut de 1m26, large de 84 cm et épais de 54 cm. A la suite et à deux pas de ce monolithe gît le grand menhir étendu parallèlement au mur et à l'Est de l'église. » Le « grand » menhir mentionné par Drouyn et Labrie était donc encore visible à cette époque, et Augey nous en fournit une description: « Ce mégalithe affecte la forme irrégulière d'une pyramide aplatie, l'un de ses bouts se trouvant beaucoup plus étroit que l'autre. Le sommet, regardant vers le sud, a 42 cm de large, la base, tournée vers le nord, 1m12. Sa longueur s'élève à 3m06. Son épaisseur hors de terre est de 28 cm ». A la fin de son article, Augey¹⁶ (1907, p. 42-43, annexe 3) mentionne la ressemblance du grand menhir couché avec un menhir d'Auvergne, le menhir de Villars (fig. 5). Ce dernier se situe sur la commune d'Orcines (Puy-de-Dôme). Il a été christianisé au XVI^e siècle. Ce mégalithe de granit à gros grain, mesure 1,90 m hors sol¹⁷. Il donnerait donc, selon Edmond Augey, une idée de l'aspect du « menhir » de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle signalé par Léo Drouyn. Il est plus élancé que la pierre actuellement dressée à côté des ruines de la chapelle.

11. Devignes, 1995, p. 38.

12. De nombreuses questions restent posées. Où se situait exactement l'antique chemin décrit par Drouyn ? Quelle était la morphologie du terrain avant la formation du talus à l'extrémité nord de la surface dégagée par Hoarau ? La hauteur du sédiment recouvrant le substrat calcaire était-elle suffisante, au Néolithique, pour permettre l'implantation de menhirs dans la zone adjacente au mur nord de la chapelle ? Le substrat rocheux se prolonge-t-il, et à quelle profondeur, à l'est de cette dernière, là où Drouyn situait les pierres qu'il a décrites ?

13. Devignes, 1974, 1995.

14. Beyneix, 2009.

15. Hoarau, 1990.

16. Augey, 1907, p. 62-63.

17. Amblard, 1999, p. 45-46.

Malgré la divergence des longueurs données au « menhir », 2,50 m pour Drouyn et Labrie et 3,06 m pour Augey, il est probable que le menhir signalé en 1874 et le « grand menhir couché » d'Augey constituaient bien une seule et même pierre. Ces différences de longueur en fonction de l'auteur se retrouvent par ailleurs au sujet du monolithe actuellement dressé, qui varie de 1,26 m pour Augey à 1,60 m pour Hoarau (voir ci-dessus et annexes 1 et 2).

C'est donc entre la visite de Labrie, qui publie ses observations en 1906, et celle d'Augey, le 21 mai 1907, et non durant l'entre-deux-guerres, que l'on a dressé une des pierres couchées à proximité alors que le « menhir » décrit auparavant gisait toujours au même endroit. C'est ensuite que la confusion s'est installée, et que Ferrier a pris la pierre dressée pour le « menhir » de Drouyn alors que ce dernier avait sans doute disparu.

Ajoutons enfin que le monolithe actuel est dressé devant la partie ouest du mur nord de la chapelle. Or, Drouyn a observé le « menhir » disparu « gisant à l'angle nord-est de la chapelle » et Augey « étendu parallèlement au mur et à l'Est de l'église » (annexe 2). Ainsi, le monolithe actuel ne se trouve pas à l'endroit où se situait le « menhir » de Drouyn.

Application des « critères d'identification des menhirs » de Toussaint et al. au monolithe disparu

Le fait que la pierre actuellement dressée ne puisse être le monolithe disparu mentionné par Drouyn et Labrie ne signifie évidemment pas que ce dernier n'ait pas été un véritable menhir. Nous allons examiner cette hypothèse à l'aide des « critères d'identification des menhirs dans la Préhistoire belgo-luxembourgeoise » établis par Toussaint et al.¹⁸. Ces auteurs en distinguent deux catégories destinées, d'une part à établir l'utilisation anthropique (A) d'un monolithe, et d'autre part à dater cette utilisation (D). Ils aboutissent ainsi à un classement des monolithes en menhirs « certains », « probables », « à vérifier », ou encore « à déclasser ».

Bien qu'il faille tenir compte du contexte mégalithique local, la méthode de Toussaint et al. a été appliquée au « menhir » de Drouyn sur la base des observations des auteurs qui ont successivement décrit le site, des données exploitables livrées par les « fouilles » de Hoarau, des découvertes faites aux alentours et des observations actuelles.

Critères de dressement anthropique décelables hors fouille (Ahf)

• Ahf1. La pierre est-elle encore érigée ? La pierre était couchée au nord-est de la chapelle lorsqu'elle a été signalée par Drouyn.

• Ahf2. La pierre était-elle dressée anciennement ? Aucune gravure ancienne, et aucun texte actuellement connu n'atteste qu'un monolithe ait pu être anciennement dressé. La toponymie n'apporte pas non plus d'indice de la présence d'une (ou plusieurs) pierre(s) remarquable(s) à cet endroit (il existe cependant un lieu-dit La Peyraude, un peu plus au sud) malgré le fait que le site ait été un lieu de pèlerinage ancien et apparemment fréquenté.

• Ahf3. La pierre présente-t-elle des indices de mise en forme ? La description la plus complète du bloc disparu est celle d'Augey. Elle ne fait pas mention de traces de taille. Toutefois, une des faces du monolithe était enfouie. Nous n'avons donc pas de certitude à ce sujet.

• Ahf4. Existe-t-il des indices démontrant que le monolithe n'est pas en position naturelle ? Le monolithe disparu ne pouvait venir de la série de blocs dont provient la pierre actuellement dressée, qui sont trop courts, mais ce site rocheux pourrait avoir fourni les monolithes observés par Drouyn. Selon Devignes¹⁹, « la carte géologique au 1/80 000^e montre que les menhirs de Blasimon (...) ont été pris sur place ou à très faible distance. » Cette proximité ne permet pas d'exclure un « phénomène de dénudation », c'est-à-dire un dégagement du bloc rocheux par simple érosion des sédiments qui l'entouraient. Le témoignage d'Augey suggère qu'il existait par ailleurs d'autres blocs bien visibles dans cette zone. Il est toutefois possible que les autres pierres décrites plus à l'est par Drouyn comme de possibles éléments d'un alignement mégalithique aient nécessité un court transport.

Critères de datation et d'attribution culturelle au Néolithique appréciables hors fouille (Dhf)

• Dhf1. Le monolithe présente-t-il une morphologie particulière ? Toussaint et ses collaborateurs considèrent que la forme de certains monolithes peut être considérée comme un critère d'attribution absolu. Augey a décrit la « forme irrégulière d'une pyramide aplatie » qui ne sous-entend ni mise en forme particulière du monolithe disparu, ni choix basé sur une morphologie particulière.

18. Toussaint et al., 2005.

19. Devignes, 1995, p. 170.

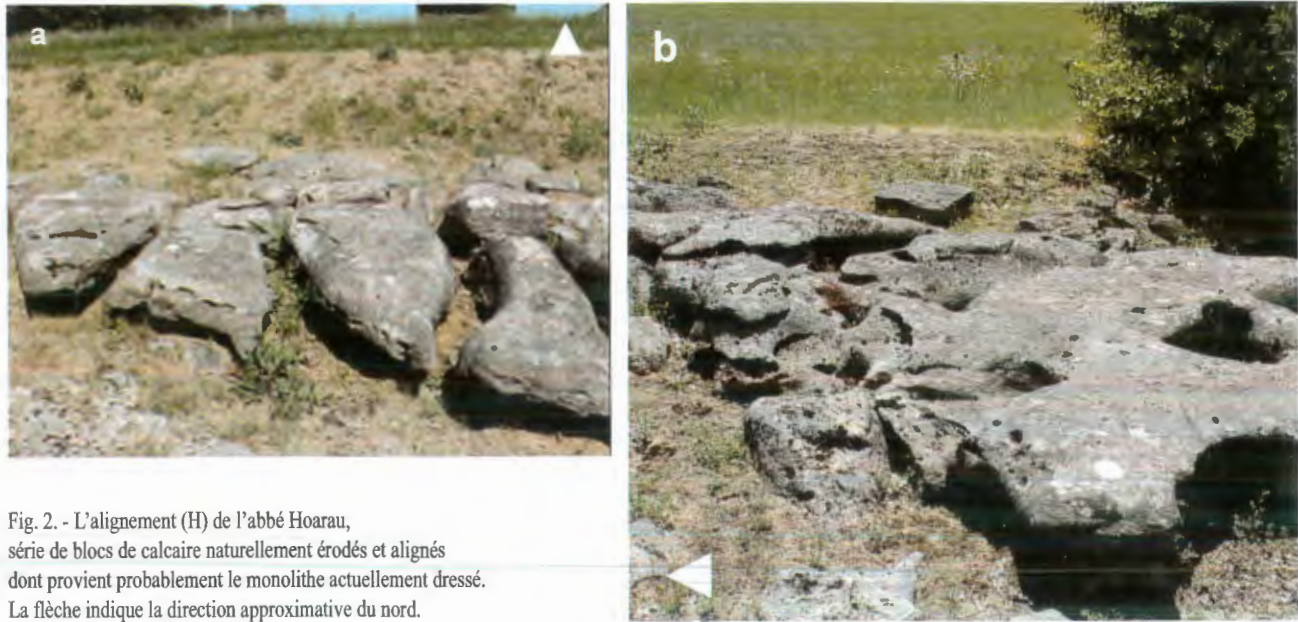


Fig. 2. - L'alignement (H) de l'abbé Hoarau, série de blocs de calcaire naturellement érodés et alignés dont provient probablement le monolithe actuellement dressé. La flèche indique la direction approximative du nord.



Fig. 3. - Le monolithe actuellement dressé :
a. face nord ;
b. face ouest ;
c. face sud ;
d. base dégagée du monolithe vue de l'ouest ;
e. la pierre qui avait été dressée par l'abbé Hoarau.



Fig. 4. - Photos prises dans les années 1960 par l'abbé Hoarau après la « fouille » du site et la restauration de la chapelle :
a. vue générale du site ;
b. base du monolithe vue du nord
(Archives de la Société Archéologique et Préhistorique de Blasimon)



Fig. 5. - Le menhir de Villars, commune d'Orcines (Puy-de-Dôme).

• Dhf2. S'insère-t-il dans un ensemble mégalithique avéré ou bien daté ? Drouyn a évoqué la possibilité que le monolithe ait pu faire partie d'un alignement avec d'autres blocs observés plus à l'est. Ces blocs avaient disparu au début du XX^e siècle selon Labrie et ne permettent donc plus de vérifier cette supposition. Drouyn a également remarqué que les monolithes de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle sont dans l'axe des menhirs de Pontaret dont l'un est toujours dressé dans la commune voisine de Lugasson. Ce critère paraît difficile à appliquer ici. Si la nature mégalithique des monolithes de Pontaret paraît établie ²⁰, encore faudrait-il considérer que ces deux sites, éloignés de 3,5 km environ, puissent faire partie d'un même ensemble ²¹.

Le site de Blasimon se trouve dans une zone relativement riche en mégalithes ²², mais malgré l'hypothèse d'une ligne de défense mégalithique émise par Pezat (cette hypothèse n'a pas été relayée par d'autres auteurs), rien n'indique que ces monuments aient pu constituer un ensemble structuré.

• Dhf3. A-t-on découvert du matériel archéologique dans les environs immédiats du monolithe ? Les objets récoltés par l'abbé Hoarau sur le site comprennent quelques rares silex dont deux semblent taillés, mais dont la provenance exacte et l'âge sont inconnus (annexe 4).

• Dhf4. Existe-t-il des structures archéologiques dans les environs immédiats du monolithe ? Les fouilles de l'abbé Hoarau, avec toutes les réserves déjà émises, n'ont rien mis de tel en évidence. L'examen de l'inventaire permet de signaler quelques découvertes dans les zones proches de Maurey et de Grand Homme (annexe 4). Rien en tout cas n'indique une occupation notable du site ou de ses abords au Néolithique. Les autres sites de Blasimon décrits comme des ensembles mégalithiques par l'abbé Hoarau, tels ceux de Fonbeude et de Treymen ne sont que des amas naturels de rochers ²³.

• Dhf5. D'anciens documents mentionnent-ils des découvertes à proximité ? A notre connaissance, aucun autre document ne fait mention de découvertes indiquant une occupation particulière du site et de ses abords au Néolithique.

• Dhf6. Y a-t-il des indices de christianisation ? L'édification de la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à cet endroit évoque la possibilité d'une volonté de christianisation d'un site païen. La légende attachée au choix de l'emplacement du sanctuaire (voir annexe 1) ne trahit cependant pas de volonté de ce type. Elle ne s'apparente pas non plus aux légendes attachées à certains monolithes (dont la nature mégalithique est parfois incertaine) identifiées par Devignes en Gironde ²⁴.

Le contexte évoque cependant l'association, mise en évidence par cet auteur, entre certains sites mégalithiques (ou supposés tels) girondins et une source ou fontaine réputée

traiter les maladies des yeux: la pierre de l'église de Mons (Belin-Béliet), le tumulus du Bernet (Saint-Sauveur), le menhir de Pierrefitte (Saint-Sulpice-de-Faleyrens). Larrieu évoque en effet le fait que l'eau de la source de la Gamage était réputée soigner les maladies des yeux.

Critères anthropiques (Af), indices chronologiques (Df) dont l'appréciation nécessite des fouilles.

Ces indices concernent la présence de fosse(s) d'érection et de pierres de calage, d'une éventuelle fosse de condamnation, de structure(s) et matériel archéologiques associés et si possible une datation radiocarbone. Les « fouilles » de l'abbé Hoarau sont loin de présenter la rigueur nécessaire pour mettre en évidence ce type d'indice. Les structures en question, si elles ont existé, pourraient encore se trouver plus à l'est, où les descriptions de Drouyn et Augey situent le menhir et les autres pierres formant l'alignement qui ont disparu. Il faut toutefois espérer que le lieu d'implantation originel d'un (ou plusieurs) possible(s) menhir(s) n'ait pas été bouleversé lors de la construction de la chapelle, des « fouilles » de l'abbé Hoarau ou de travaux agricoles. Il est possible aussi que le monolithe signalé par Drouyn ait été amené près de la chapelle comme d'autres, dont la nature mégalithique est souvent incertaine, transportés à proximité d'édifices religieux à une époque indéterminée ²⁵. Dans ce cas, toute recherche de critère anthropique et chronologique serait impossible.

20. Devignes, 1995 et Beyneix, 2009.

21. Ce type d'organisation, s'il est avéré dans certaines régions, et notamment dans le champ mégalithique belge de Wéris, dont l'étude a participé à la mise au point de la méthode utilisée par Toussaint *et al.*, n'a pas été décrit en Gironde.

22. Devignes, 1995. Selon cet auteur : « la répartition d'ensemble des mégalithes girondins est le reflet presque parfait de la richesse du département en affleurements calcaires (...) Dans l'Entre-deux-Mers, elle (leur densité) est à son apogée dans les parages de la vallée de l'Engranne où le même calcaire stampien atteint une épaisseur considérable et affleure en de multiples endroits. »

23. Devignes, 1995.

24. Devignes a répertorié de nombreuses pierres tournant sur elles-mêmes, sautant, dansant ou tremblant : le menhir de Branle-Bergère à Bayas, le feyra de Saint-Ciers-d'Abzac, les pierres de Saint-Aubin-de-Branne et de Saint-Martial, le menhir de Sauviac, les mégalithes disparus de Pugnac, de Vire-Méjour à Riocaud, de Saint-Aignan, du Queyron (Soussans), du Barrail (Bégadan), ...). On raconte que certaines pierres ont été abandonnées par la Vierge (menhir de Pierrefitte), lancée à cet endroit par saint Martin (feyra de Saint-Ciers-d'Abzac), ou ont sauvé saint Romain de la noyade (la pierre de Queyron à Soussans qui, se transformant en esquif, fit traverser la Gironde à saint Romain au cou duquel on l'avait attachée), ou sont créditées de pouvoirs curatifs (menhir de Pierrefitte, « menhir » de Carré, pierre de Pey Berland).

25. Comme à Anglade, Fossès-et-Baleyssac, Saint-Aubin-de-Branne, Saint-Ciers-d'Abzac, Saint-Christophe-de-Double et peut-être Belin-Béliet. Devignes, 1995, p. 27, 33, 45, 81, 82.

Conclusion

Cette étude basée sur des témoignages anciens, les photos prises au moment où le substrat a été dégagé par l'abbé Hoarau et les observations de terrain révèle que le monolithe actuellement dressé à côté de la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle de Blasimon ne peut pas être celui décrit par Drouyn, Labrie et Augey. Il ne s'agit pas d'un véritable mégalithe.

Cela ne signifie évidemment pas que les monolithes disparus signalés par Drouyn n'aient pas été de véritables menhirs. Il n'y a cependant pas de trace d'occupation notable de cette zone durant la Préhistoire. Aucun document, indice toponymique ou légende actuellement connus ne permet de supposer qu'un monolithe (ou plusieurs) ait été anciennement dressé à cet endroit, et ce malgré le fait que le site ait été un

Références bibliographiques

- Amblard, Sylvie. *Inventaire des mégalithes de la France, volume 8, Puy-de-Dôme*. Paris, Supplément Gallia Préhistoire, édition du CNRS, 1999.
- Augey, Edmond. *Supplément à ma notice sur les monuments préhistoriques du département de la Gironde*. Bordeaux, Edition Feret, 1907.
- Beyneix, Alain. *Monuments mégalithiques en Aquitaine*. Edition Alan Sutton, 2009.
- Devignes, Marc. « Répertoire des mégalithes du Libournais ». *Revue historique et archéologique du Libournais*, 1974, tome 42, p. 109-127.
- Devignes, Marc. « Analyse du mégalithisme de l'Entre-deux-Mers ». Dans *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du deuxième colloque tenu à Créon les 16 et 17 septembre 1989*. CLEM, 1990, p. 13-22.
- Devignes, Marc. *Inventaire des mégalithes de la France, volume 9, Gironde*. Paris, Supplément Gallia Préhistoire, édition du CNRS, 1995.
- Drouyn, Léo. *Variétés girondines ou essai historique et archéologique sur la partie du diocèse de Bazas renfermé entre la Garonne et la Dordogne*. Fascicule 7. Bordeaux, Féret, 1884.
- Ferrier, Jean. *La Préhistoire en Gironde*. Le Mans, Monnoyer, 1938.
- Hoarau, Jean. « Un temple druidique sous un temple chrétien. Chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle ». *Bulletin de la Société Archéologique et Préhistorique de Blasimon*, 1969, n° 5-8 et 1970, n° 9-12.

lieu de pèlerinage fréquenté. La position de cette pierre sur un affleurement calcaire ne permet pas d'écarter l'hypothèse d'une pierre couchée en position naturelle. La construction de la chapelle évoque cependant la possibilité d'une volonté de christianisation d'un site mégalithique.

L'application des critères établis par Toussaint *et al.* au site de Blasimon, si elle n'aboutit pas actuellement à l'exclusion du monolithe de Blasimon de la liste des sites mégalithiques de Gironde, laisse planer un doute quant à son authenticité. Le menhir disparu de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle devrait être considéré comme « à vérifier » ²⁶. Il s'agit pour le moment d'un menhir disparu incertain.

26. Selon la classification de Toussaint *et al.* 2005.

- Hoarau, Jean. *Blasimon, site touristique. 6. Le site de Bonne Nouvelle*. (Fascicule non daté).
- Labrie, Joseph. « Remarques sur les Monuments Mégalithiques de l'Entre-deux-Mers ». *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1906, tome 28, p. 50-65.
- Larrieu. *L'Aquitaine*, 2^e année, 1865.
- Pezat, André. Séance du 22 octobre 1953. *Bulletin de la Société préhistorique de France*, 1953, tome 50, p. 469-496.
- Piganeau, Emilien. « Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde ». *Société Archéologique de Bordeaux*, 1897, tome 22, p. 129-154.
- Toussaint, Michel ; Pirson, Stéphane ; Frébutte, Christian ; Valotteau, François. Critères d'identification des menhirs dans la Préhistoire belgo-luxembourgeoise. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 2005, tome 102, p. 597-611.
- Toussaint, Michel ; Frébutte, Christian ; Hubert, François, (dir.). *Le « champ mégalithique de Wéris »*. Fouilles de 1979 à 2001. Volume 2 : *Rapports de fouilles*. Namur, Département du Patrimoine (SPW/DGO4) et Institut du Patrimoine wallon, Etudes et Documents, Archéologie, n° 15, 2009.

Annexe 1

La chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Blasimon (Gironde)

Selon l'abbé Larrieu (1865), la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle a été un lieu de pèlerinage important jusqu'aux alentours du XVI^e siècle, époque à laquelle elle a commencé à tomber en ruine. Le legs d'un certain Jean Jaubert au curé de Blasimon permit de réédifier la chapelle qui redevint alors un lieu de pèlerinage. La statue de la Vierge qui y était vénérée était prêtée aux paroisses voisines qui se plaçaient ainsi sous sa protection. Si la chapelle fut détruite durant la révolution de 1789 et tomba ensuite dans l'oubli, la statue datée du XVII^e siècle, qui a été transférée dans l'église de Blasimon, a continué à être l'objet d'une ferveur locale. Pour Drouyn (1884, p. 69) : « nous avons lieu de croire qu'elle existe depuis l'introduction du christianisme dans le pays. »

Voici la légende rapportée en 1865 par l'abbé Larrieu : « La chapelle de Notre-Dame, près du village de Grenier, était, à une époque reculée, le but d'un célèbre pèlerinage. Voici à ce sujet, ce que raconte la tradition du pays. Un jour, un habitant de la paroisse gardait son bétail dans le bois lorsqu'il remarqua qu'un de ses animaux revenait souvent dans un même lieu et frappait fortement la terre de son pied. Pendant la nuit aussi on y remarquait une vive lumière.

Surpris de cet événement si extraordinaire, il se mit à creuser la terre et trouva, enfuie, une statue de la Très-sainte-Vierge. Il la prit, et pendant qu'il la portait dans sa demeure, chacun crut le voir environné d'une lumière céleste. Mais la Vierge ne se trouvant pas bien à l'endroit où elle avait été déposée, revenait toutes les nuits au lieu où on l'avait trouvée. On voulut alors bâtir un sanctuaire à la Reine des cieux. De là, la chapelle de Bonne-Nouvelle. La bonne nouvelle de la trouvaille se répandit au loin, et les peuples accoururent de tous côtés pour demander des grâces et des faveurs. (...) A quelques pas de la chapelle, dont on voit encore les ruines, se trouve la source de la Gammage, à laquelle les pèlerins, à raison sans doute du voisinage de Notre-Dame, attachent une efficacité merveilleuse. Maintenant encore elle est employée dans ce pays pour certaines affections de la vue ».

Piganeau (1897, p. 146) a confirmé que : « La chapelle de Bonne-Nouvelle, près du hameau de Granier, est un but de pèlerinage (aujourd'hui en ruine), on y venait boire de l'eau d'une source ferrugineuse. La statue en bois est conservée à l'église du bourg. »

Annexe 2

Extrait des Variétés girondines ou essai historique et archéologique sur la partie du diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne de Léo Drouyn (1884, p. 69).

« La chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle est située à 2.500 mètres environ du bourg de Blasimon, sur le bord méridional d'un vieux chemin qui conduit de Blasimon à Lugasson. (...) Mais sa fondation primitive remonte, comme dit M. Larrieu à une époque bien plus reculée. (...) nous avons lieu de croire qu'elle existe depuis l'introduction du christianisme dans le pays.

On sait que bien souvent, presque toujours, les premiers sanctuaires chrétiens ont remplacé des temples païens ou des fontaines, des arbres, des pierres consacrées dont les peuples primitifs avaient fait des Divinités. Eh bien ! On voit un menhir renversé et gisant à l'angle nord-est de la chapelle : cette pierre qui a 2^m50 environ de longueur sur un mètre environ à sa plus grande largeur et 40 à 50 centimètres d'épaisseur, est accompagnée, à l'est, de quelques autres gros blocs de calcaire qui paraissent avoir formé avec elle un alignement

de « pierres levées » ; il faut observer que le chemin sur le bord duquel elles sont situées, se dirige, à l'ouest et en ligne droite, vers l'ancien chemin sur le bord duquel s'élèvent, dans la paroisse de Lugasson, les « grandes bornes » (...) et qu'à l'Est, à 500 mètres environ de la chapelle, sur le bord du même chemin, on trouve une autre pierre levée (peut-être deux). Cette dernière ne s'élève pas sur le bord de la route actuelle (...) mais sur le bord de l'ancien chemin creux, et tracé en ligne droite, passant au milieu de ces broussailles. Nous aurions donc là une route gauloise et un alignement de menhirs, dont le plus grand de ceux qui restent est la pierre renversée au coin de la chapelle. Rien d'étonnant, par conséquent, que sur cette voie ait existé un sanctuaire païen que les premiers missionnaires chrétiens ont détruit et remplacé par une chapelle ».

Annexe 3

Extraits du Supplément à ma notice sur les monuments préhistoriques du département de la Gironde d'Edmond Augey (1907).

p. 58-59 : « Mr Léo Drouyn nous a laissé un excellent rapport sur ce groupe déjà fort réduit lorsqu'il en signala l'existence. Mr Labrie mentionne seulement le grand menhir renversé (...) J'ai étudié ces vestiges le 21 mai 1907. A côté et au nord de la chapelle se montre incliné vers le sud en une déviation de 25 cm de la verticale, un menhir de physionomie tourmentée, haut de 1^m26, large de 84 cm et épais de 54 cm. A la suite et à deux pas de ce monolithe gît le grand menhir étendu parallèlement au mur et à l'Est de l'église. Ce mégalithe affecte la forme irrégulière d'une pyramide aplatie, l'un de ses bouts se trouvant beaucoup plus étroit que l'autre. Le sommet, regardant vers le sud, a 42 cm de large, la base, tournée vers le nord, 1^m12. Sa longueur s'élève à 3^m06. Son épaisseur hors de terre est de 28 cm. Ainsi que ses voisins, il a été orienté de l'Est à l'Ouest et, remis debout, il formerait avec eux un groupe caractéristique. Environ 3m plus loin se dresse un petit bloc de dimensions égales au quart de celle du suivant (...) Tous ces monolithes calcaires, d'orientation régulière, indiquent les quatre points cardinaux. (...) Ils sont sur la même ligne et, à

une enjambée au nord, se voient, presque enfoncés dans le sol, des fragments couchés en pareille direction. On aperçoit aussi quelques débris mégalithiques aux alentours. N'y aurait-il pas, à cet endroit, des alignements ou une allée couverte ? (...) Par le redressement du grand menhir, on reconstituerait un ensemble original et très rare, montrant les sanctuaires de deux cultes l'un à côté de l'autre. »

p. 62-63 : « ... je n'ai pu m'arrêter avant d'avoir parlé d'une similitude demeurée unique parmi mes souvenirs archéologiques. « Aucun menhir ne ressemble complètement aux autres ». disent nos frères de Bretagne. Pas de règle sans exception. Le grand menhir couché de Blasimon a son sosie. Ce mégalithe jumeau dresse sa haute stature non loin de l'église, à côté de la fontaine de Villars, hameau traversé par la voie romaine, fort bien conservée et toujours fréquentée, — entre la route de Clermont-Ferrand à Royat et le Puy-de-Dôme, ... Le menhir de Villars se distingue seulement de celui de Bonne-Nouvelle par une croix découpée à son extrémité supérieure. ... »

Annexe 4

Les travaux de l'abbé Hoarau à Blasimon (Gironde)

L'abbé Jean Hoarau pensait avoir trouvé dans sa paroisse une grande concentration de monuments et de sites préhistoriques. Il amassa à proximité de grottes, sources et cours d'eau une curieuse collection de pierres brutes dans lesquelles il voyait des « ex-votos » qu'il considérait comme liés à un culte voué à une divinité primitive qu'il appelait la « grande mère ».

Voici des exemples de ses théories avec la description des « pierres debout » qu'il désignait comme le « Monument 4 » du site de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle :

Il interprétait la pierre qu'il a dressée lui-même (fig. 3e) comme suit : « cette pierre représente, très probablement, la Terre-Mère, la « Bouche ouverte » et le « ventre en évidence » signifieraient qu'ayant « reçu sa nourriture du ciel » avec les eaux de pluie « universellement considérées comme le symbole des influences célestes repues par la terre », porteuse de vie, elle peut à son tour nourrir, en bonne mère nourricière ».

Quant au « menhir recensé » (fig. 3a à d), c'est-à-dire le monolithe actuellement dressé, au pied duquel il pensait avoir trouvé des ex-votos, il portait, selon lui « un disque en creux (...) avec autour, peut-être (?) quelques constellations. Le sommet de la pierre donne l'apparence d'un visage humain arrondi, le crâne bien en pointe. » Il en faisait l'interprétation suivante : « Cette pierre représente sans conteste une divinité fécondatrice (ciel ou soleil), le visage pouvant être le symbole d'une divinité, le crâne en phallus symbolisant la puissance de génération. (...) Enfin, les Ex-votos nous désignent une divinité fécondatrice de la terre, le ciel, ou sa principale manifestation : le soleil. »

Il fait ensuite allusion à l'« alignement (H) » qu'il a décrit comme le « Monument 5 » : Nous avons parlé précédemment d'« alignement de menhirs ». L'expression est inexacte. Il est, certes, incontestable que cet alignement (H) de pierre comporte plusieurs menhirs en alignement, mais ces menhirs n'étaient pas à leur place première. Cet ensemble de pierres-figures est un des éléments, toujours en place, de l'antique panthéon. » S'ensuit une hallucinante description des pierres brutes aux formes tourmentées et émoussées, toujours en place (fig. 2), dans lesquelles il voyait une tortue, une pointe, un serpent, une Déesse-Mère, ou encore un oiseau, ainsi que d'une série d'« ex-votos » qui ne sont en fait que de simples morceaux de roche. Son schéma suggère que cette zone était totalement recouverte par des sédiments avant la fouille, que les pierres affleuraient le sol à l'époque gallo-romaine, et qu'elles étaient largement découvertes au Néolithique. Toutefois, la description d'Augey : « à une enjambée au nord, se voient, presque enfoncés dans le sol, des fragments couchés en pareille direction. » suggère que la surface de certains de ces blocs était visible.

Hoarau donne également un schéma très succinct d'un sondage effectué au niveau de la face sud du menhir qui indique qu'il y a trouvé des ex-votos (autrement dit de simples pierres) au-dessus d'une couche de « sable argileux jaune » stérile de 10 cm située sur le « dallage ». Il n'y fait pas allusion aux gros blocs rocheux qui calent actuellement le monolithe, mais qui sont visibles sur ses photos (fig. 4).

Localisation	N° inventaire	Identification	Datation	Observations
Bonne Nouvelle	B.NOUV-LITH-001	Silex et pierre	Indét.	
Bonne Nouvelle	B.NOUV-LITH-024	silex	Indét.	objet en silex
Bonne Nouvelle	B.NOUV-LITH-025	hache en silex	Indét.	à confirmer
Bonne Nouvelle	B.NOUV-LITH-026	grattoir en silex	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-001	Pierres et silex	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-002	silex	Indét.	objet en silex
Blasimon	BLASI-LITH-003	silex, Nucleus	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-004	Biface Moustérien	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-005	Biface Moustérien	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-006	racloir en silex	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-007	débitage, éclats	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-008	éclat de hache polie	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-009	Biface	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-010	Biface	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-011	Biface moustérien	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-012	racloir en silex	Indét.	
Blasimon	BLASI-LITH-013	hache polie en silex	Indét.	3 fragments
Blasimon	BLASI-LITH-014	biface en silex	Indét.	6 fragments
Blasimon	BLASI-TABL-001	aiguille en os	Indét.	
Fonbeude	FONBEU-CER-001	céramique commune	Protohist.	3 panses
Fonbeude	FONBEU-LITH-001	pierre	Indét.	
Fonbeude	FONBEU-LITH-002	silex	Indét.	peut-être objet en silex
Fonbeude	FONBEU-LITH-003	silex	Indét.	objet en silex
Fonbeude	FONBEU-LITH-004	silex	Indét.	
Fonbeude	FONBEU-LITH-005	débitage, éclats	Indét.	
Fonbeude	FONBEU-LITH-006	éclat de hache polie	Indét.	
Fonbeude	FONBEU-LITH-007	Biface	Indét.	
Fonbeude	FONBEU-LITH-008	racloir en silex	Indét.	à confirmer
Grand Homme	G.HOM-LITH-001	silex	Indét.	peut être objet en silex taillé
Grand Homme	G.HOM-LITH-002	silex, Nucleus	Indét.	
Grand Homme	G.HOM-LITH-003	pointe en silex	Indét.	
Mauray Gamage	MAU-CER-003	Céramique commune	Protohist.	9 bords, 17 fonds, 104 panses
Mauray Gamage	MAU-CER-006	Céramique commune	(Tène Finale)	1 bord
Mauray Gamage	MAU-CER-007	Céramique commune	Protohist.	1 fond
Mauray Gamage	MAU-LITH-002	Silex	Indét.	
Mauray Gamage	MAU-LITH-005	Pierres et silex	Indét.	
Mauray Gamage	MAU-LITH-006	silex, Nucleus	Indét.	
Mauray Gamage	MAU-LITH-007	débitage, éclats	Indét.	
Mauray Gamage	MAU-LITH-008	Biface	Indét.	
Mauray Gamage	MAU-LITH-009	Biface moustérien	Indét.	
Mauray Gamage	MAU-LITH-010	racloir en silex	Indét.	à confirmer
Mauray Gamage	MAU-LITH-011	racloir en silex	Indét.	à confirmer
Mauray Gamage	MAU-P.MOB-001	fusaïole	Indét.	

Tableau 1. Extraits de l'inventaire de Marielle Bernier concernant les objets potentiellement néolithiques découverts par l'abbé Hoarau sur le site, et les sites proches de la chapelle Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.



Fig. 6. - Photos de quelques éléments lithiques potentiellement néolithiques découverts sur le site par l'abbé Hoarau. Les pièces B.NOUV-LITH-024 et 026 sont photographiées sur les deux faces. (collections de la Société Archéologique et Préhistorique de Blasimon).

Dans un fascicule non daté (Blasimon, Site touristique n° 6), l'abbé Hoarau donne le résultat schématique d'un sondage qu'il a effectué du côté opposé de la chapelle (côté sud). Il y est montré que des silex ont été découverts dans les couches inférieures.

Ses fouilles n'ont livré que quelques rares silex (tab. 1, fig. 6) dont il faudrait vérifier qu'ils ont tous été taillés, et pour lesquels nous n'avons aucun indice chronologique.

Un inventaire des 987 objets des collections de l'abbé Hoarau a été réalisé en 2008 par Marielle Bernier, à l'époque doctorante en histoire de l'art et archéologie à Bordeaux III. Les objets découverts par l'abbé Hoarau aux environs du site (tab. 1) laisse planer la même incertitude que ceux de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle quant à leur datation et, pour certains, à leur nature exacte. Il ne semble en tout cas pas y avoir eu d'occupation notable du site ou de ses abords au cours de la Préhistoire.



L'architecture du premier âge roman en Gironde : étude comparée des arcatures des églises de Baron et du Nizan

Marion Provost

Longtemps délaissée, l'étude de la genèse de l'architecture romane connaît depuis plusieurs années un regain d'intérêt, favorisé par le développement des techniques de l'archéologie du bâti et la multiplication des études régionales sur le sujet. En témoigne notamment le programme de recherche engagé par Christian Gensbeitel en 2010 afin de mieux comprendre les mutations de l'architecture religieuse en Aquitaine, au tournant des XI^e et XII^e siècles¹. L'observation du traitement des surfaces murales constitue l'un des biais par lesquels il est possible d'aborder cette question, dont l'étude s'avère relativement complexe sur le territoire girondin : les constructions de petit appareil attribuables à un XI^e siècle aux contours assez flous, si elles y sont légion², révèlent en effet un profil assez uniforme, ainsi que l'avait souligné Michelle Gaborit dans la thèse qu'elle leur consacra dans les années 1970³. Ces modestes églises possèdent, dans une majorité de cas, une nef unique construite en maçonnerie de moellons surmontée d'une simple charpente et ouvrant sur un chevet. Ce dernier, composé le plus souvent d'une travée droite prolongée par une abside, est généralement bâti en moellons ; il présente parfois la particularité d'avoir été construit en pierre de taille ou bien grâce à l'association de ces deux types de matériaux, dans une forme de mixité⁴. Les éléments sculptés y sont discrets : des chapiteaux aux représentations plus ou moins frustes ornent parfois le portail, plus fréquemment les retombées de l'arc triomphal. Une corniche ornée de modillons souligne ici et là le haut des

murs du chevet. Il est peu aisé d'y saisir le témoignage des transformations qui conduisirent à l'épanouissement de l'art roman, généralement admis comme étant l'apanage du début du XII^e siècle dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, et dont l'abbatiale de la Sauve Majeure constitue l'un des témoins les plus prestigieux. Par ailleurs, cette question a parfois été abordée dans les études antérieures sur l'architecture romane girondine sous l'angle des matériaux employés à la construction des églises : le moellon étant considéré comme relevant du XI^e siècle, tandis que la pierre de taille, qui rima souvent avec régularité, progrès et *a fortiori* emploi plus tardif,

1. Programme *Les mutations de l'architecture religieuse romane en Aquitaine au temps de la Réforme grégorienne (fin XI^e - début XII^e siècles)* financé par la Région Aquitaine, engagé au sein du laboratoire de l'IRAMAT-CRPAA (C.N.R.S.-Université Bordeaux Montaigne).

2. L'inventaire renouvelé de ces édifices en Bordelais et Bazadais a mis en évidence près de 180 édifices dont les caractéristiques invitent à les attribuer à un large XI^e siècle. Une dizaine d'entre eux a fait l'objet de datations au 14C de charbons contenus dans les mortiers présumés anciens. Les résultats, s'ils sont à manier avec précaution puisque la plupart des analyses concernent un échantillon par édifice (ce qui nécessiterait donc une confirmation), sont relativement homogènes, ces derniers étant compris entre le premier quart du XI^e et le troisième quart du XII^e siècle (Provost 2014).

3. Gaborit 1979.

4. Gensbeitel 2011.

serait attribuable au XII^e siècle⁵. Cette constatation, si elle est fondée, se doit aussi d'être nuancée : les bâtisseurs de la période des alentours de 1100 semblent en effet avoir fait usage de ces deux types de matériaux de manière conjointe, ainsi qu'on peut l'envisager dans le chevet de l'église du Nizan ou encore dans l'église Saint-Georges de Montagne⁶. Par ailleurs, la pierre de taille est omniprésente dans les constructions régionales du XI^e siècle, constituant l'encadrement des ouvertures ou la structure des contreforts plats.

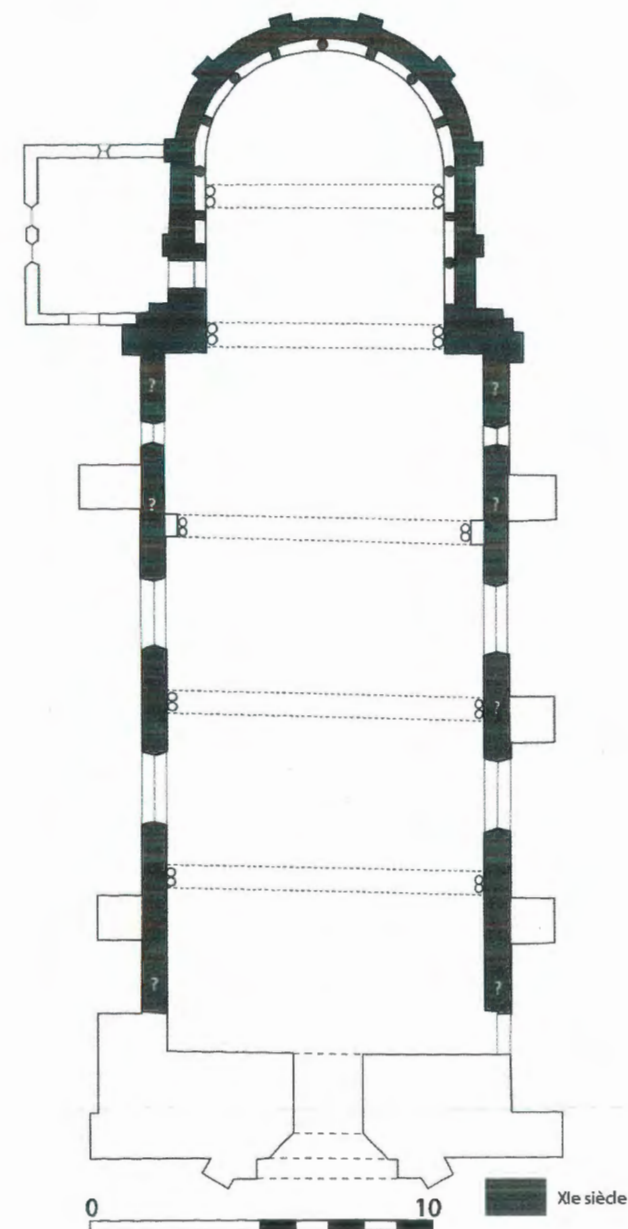


Fig. 1. – Saint-Christophe de Baron, plan.

Au sein du corpus des églises attribuables au XI^e siècle ou au tout début du siècle suivant, quelques exemples se démarquent, qui mettent en œuvre des formes un peu plus élaborées et offrent par là-même des variantes, des aspérités, qui constituent comme autant de points d'ancrage à l'analyse des premières formes romanes. Deux exemples permettent de mettre en lumière cette problématique sur le territoire bordelais : l'un, une arcature au registre unique et relativement haute, dont certains éléments renvoient à des exemples antérieurs, a été mis au jour dans les années 1990 à Saint-Christophe de Baron ; le second, une arcature au double registre aux accents plus novateurs se tient dans l'église du Nizan, en Bazadais.

Saint-Christophe de Baron

L'édifice se situe sur l'un des plateaux du nord de l'Entre-deux-Mers (53 m d'altitude), à environ sept kilomètres au sud-ouest du méandre de la Dordogne le plus proche. Il est implanté au sein d'un territoire à l'habitat dispersé, au pied de collines qui dominent un vallon à la source d'un petit affluent du fleuve, la Souloire, et placé le long d'une voie ancienne menant de Bordeaux à Branne⁷. Le sol de ce territoire est constitué en grande partie de colluvions de faible épaisseur, sous lesquels affleure un substrat calcaire à astéries⁸.

Nous possédons quelques éléments sur l'histoire de cette église, située à cinq kilomètres au nord de la Sauve Majeure, car Saint-Christophe de Baron⁹ constituait l'un des prieurés de

5. L'emploi des expressions mélioratives « bel appareil » ou « bien appareillées » pour la qualifier et désigner les murs qu'elle compose est à ce titre révélateur, ces termes s'opposant de manière à peine voilée à l'appareil « grossier » constitué par le moellon, rarement décrit par l'historiographie en des termes favorables. L'expression se charge en outre d'un sens plus fort, dès lors qu'il s'agit d'évoquer d'éventuels remaniements, qui tendent à l'opposer au petit appareil de moellons. Le tableau qui vient d'être dépeint, certes dualiste, fait cependant apparaître les considérations qui sous-tendent fréquemment l'étude de ces parements, plaçant pierre de taille et moellons sur une échelle de valeur qui guida souvent les essais de datation relative, l'appareil de moellons étant parfois trop systématiquement considéré comme synonyme de procédé ancien ou d'archaïsme.
6. Au Nizan, la mixité des appareils employés se caractérise par l'emploi du moellon sur le parement extérieur du chevet tandis qu'une arcature en pierre de taille court le long de ses parois internes. A Saint-Georges de Montagne, cette fois, le chevet est intégralement bâti en pierre de taille (il renferme également une arcature) tandis que les murs de la nef, très probablement contemporains, sont maçonnés en petit appareil de moellons.
7. Elle apparaît notamment sur la carte de Cassini, feuille 104.
8. Capdeville 1996, p. 37. Une carrière se tient à un kilomètre au nord ; un peu plus loin, au nord-est, le nom d'un lieu-dit témoigne encore de l'activité liée à la pierre locale (« La Carrière ». Carte topographique I.G.N. au 1/50 000).
9. Le culte voué à saint Christophe se développe dès les années 500-700, participant de la création d'une première génération de paroisses. Il réapparaît en Entre-deux-Mers lors de la formation d'une troisième génération de paroisses, postérieure à l'an Mil (Faravel 1991, p. 25-26).

l'abbaye. Une mention de son cartulaire indique qu'en 1097, Amat d'Oloron confirma à l'abbé Eyquem Sanche la possession de cette église¹⁰. Cette confirmation fut renouvelée par Alexandre III puis Célestin III, en 1166 et 1197¹¹. En 1339, l'archevêque de Bordeaux aurait fait recueillir des fonds pour réparer le sanctuaire, l'église ayant été profanée¹². Peut-être est-ce à ce moment qu'eut lieu l'incendie dont on observe encore les stigmates dans l'abside. Au XV^e siècle, il apparaît que les moines de la Sauve Majeure se rendaient annuellement à Baron, le jour de la Saint-Christophe (25 juillet), « durant lequel on tenait une foire, et dont les droits prélevés sur les marchandises revenaient aux religieux »¹³. L'abbaye en percevait les quartrières, données par l'archevêque de Bordeaux¹⁴, qui les possède toujours au XVII^e siècle¹⁵. Enfin, un texte de 1610 nous apprend que l'église était dotée de plusieurs autels¹⁶.

Un regain d'intérêt lié à la découverte de l'arcature dans les années 1980

De l'édifice roman, il ne subsiste plus qu'une crypte et le chevet en hémicycle voûté en cul-de-four qui la surmonte¹⁷. La nef unique, longue de quatre travées, a été surhaussée au XIX^e siècle et une voûte en béton armé lancée sur ses murs par les architectes Lamy et Le Coadier, probablement au tout début du siècle suivant¹⁸. Le plan à vaisseau unique ouvrant sur un chevet plus étroit, s'il est courant dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, se distingue cependant ici par ses dimensions : la nef mesure presque 9m de large en œuvre¹⁹, le chevet environ 6,6m par 8,4m de long (fig. 1). Un sondage réalisé par Bruno Bizot au pied de la 7^e arcade, a permis de connaître le niveau de sol médiéval, qui semble correspondre au niveau de sol actuel de la nef, « un sol de terre battue aménagé directement sur la voûte de la crypte »²⁰.

Aussi, pendant longtemps, seule la crypte semi-enterrée fit la singularité de cet édifice, le département de la Gironde n'en comptant que quatre exemples²¹. Léo Drouyn le visita en 1880 ; quant à Jean-Auguste Brutails, il s'y rendit une dizaine d'années plus tard. Dans les années 1970, Michelle Gaborit écrivit une notice sur l'église, dans laquelle elle reprit l'hypothèse de Léo Drouyn, postulant l'antériorité de la crypte et considérant qu'il s'agissait d'une ancienne abside, voûtée dans un second temps pour permettre la construction d'un niveau supérieur – le chevet de l'édifice actuel. Toutefois, chacun d'entre eux ignorait l'aspect véritable des murs internes du chevet, alors entièrement comblés par un chemisage de pierre. Dans les années 1990, à l'occasion d'une dérestauration, on découvrit en effet une arcature aveugle sous les peintures du XIX^e siècle couvrant les parois du chevet, dont les niches formées par les arcades étaient murées de pierres de taille. La décision fut alors prise de retirer quelques unes de ces pierres

pour explorer le fond des cavités, qui révélèrent, dans la travée droite, une série de peintures attribuées au XV^e siècle par Rosalie Godin²².

Se succédèrent ainsi les travaux de Bruno Bizot qui ouvrit un sondage dans l'abside en 1987, de Rosalie Godin, en 1990 et 1994, qui analysa et restaura les peintures du chevet, dont celles présentes dans certaines des arcades, de Michelle Gaborit et Jean-Bernard Faivre suite à la découverte dans les combles de peintures anciennes²³, de Marie-Laure Liger, qui réalisa en 2001 un mémoire de maîtrise sous la direction du professeur Jacques Lacoste, consistant en une étude comparée avec Saint-Saturnin de La Libarde, ainsi que de Michel Goutal²⁴, qui reprit le dossier en 2007 à l'occasion d'une étude préalable à la restauration de l'abside et la mise en valeur de la crypte. En 2012, la municipalité de Baron souhaitant étendre le classement de son église, j'eus l'opportunité de reprendre l'étude de

10. Higounet et al. 1996, n°64 (1097). Amat, archevêque de Bordeaux et légat, confirme la possession de diverses églises à Eyquem Sanche, abbé de la Sauve, en précisant les cens dus à la mense des chanoines de St-André de Bordeaux, 1097 (« Sanctus Christoforus de Avaron XII denarios »).
11. *Ibid.*, n° 528 et 536.
12. D.R.A.C. Aquitaine, 2002.
13. Liger 2001, p. 12.
14. Drouyn 1880, p. 85.
15. *AHG*, 10, p. 442. (Quartrières dues à Mgr. l'archevêque de Bordeaux et primat d'Aquitaine pour l'année 1649).
16. Outre le grand autel, on y mentionne l'autel de Notre-Dame, de saint Cosme et de saint Damien, l'autel de saint Michel. La crypte aujourd'hui dédiée à Notre-Dame-de-la-Peur, l'était alors à la Trinité (A.D. Gironde, G 636. Visite du Cardinal de Sourdis, 20 mars 1610).
17. Les murs de la nef, enduits, sont en effet peut-être les murs originaux, qui auraient été surhaussés au XIX^e siècle, peu avant la construction de la voûte en béton armé par les architectes Lamy et Le Coadier, dont on peut considérer qu'elle a été lancée sur la nef dans les premières années du siècle suivant. Il n'a pas été possible de le vérifier, chacune des élévations étant couverte d'un enduit. Une fenêtre à la typologie romane subsiste à l'est de la nef, en partie méridionale. En 1867, les murs romans étaient encore en place, d'après Léo Drouyn : « sauf [la] façade [occidentale] et les contreforts, tous les murs sont bâtis en petit appareil carré ressemblant à celui dont se servaient les Romains dans leurs constructions, entre autres dans certaines parties du Palais-Gallien à Bordeaux » (A.M. Bx, 59 S 48, p. 589-592, 20 mai 1867).
18. A.D. Gir., 2 O 738. Cette étude a permis de montrer qu'il s'agit très probablement de l'une des premières voûtes en béton armé lancées sur les églises de Gironde.
19. Léo Drouyn mit en exergue la largeur de ce vaisseau (Drouyn 1880).
20. Bizot 1987. Les remaniements du XIX^e siècle ayant bouleversé cette partie de l'édifice, il convient cependant de manier ces informations avec précaution.
21. L'édifice intéressa les historiens de l'art et érudits dès le XIX^e siècle, la crypte ayant été signalée en 1843 par Léonce de Lamoignon dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, puis étudiée par l'abbé Cirot de la Ville.
22. Godin 1990 et 1994.
23. Faivre et Gaborit 1994, p. 77-86.
24. Goutal 2007.



Fig. 2. – Saint-Christophe de Baron, vue générale de l'abside.

l'édifice, de manière à éclairer les relations entre la crypte, le chevet et le haut des murs visibles dans les combles (au-dessus de la voûte en cul-de-four) pour la D.R.A.C. Aquitaine, grâce à l'aide de Juliette Masson²⁵ pour la réalisation du relevé pierre à pierre de l'arcature et de Pascal Mora²⁶ qui constitua un modèle 3D des parties orientales de l'église.

Une arcature dont les formes se réfèrent aux modèles du haut Moyen Age

L'arcature à registre unique constituant la particularité du chevet de l'église de Baron habille la paroi intérieure des murs de la travée et de l'abside²⁷. S'y déploient quatorze arcades d'environ 2,70m de hauteur²⁸ (fig. 2) ; l'une d'elles a disparu lors du percement d'un accès menant à la sacristie, dans le flanc nord de la travée droite. L'ensemble de l'arcature paraît homogène : hormis quelques fissures, conséquences probables de l'incendie ayant endommagé cette partie de l'église, on n'y constate pas de perturbations. Cette arcature se tient dans un mur de moellons disposés en lits réguliers et assemblés grâce à un mortier au granulat épais. Le tout est surmonté d'une corniche au profil très endommagé, formée d'un bandeau dont l'arête inférieure est abattue par un chanfrein, soit un des profils les

plus courants de l'architecture romane. Deux séries de colonnes jumelles ornées de chapiteaux ont été construites *a posteriori* contre cette arcature, aux extrémités de la travée droite. Elles reçoivent les retombées de l'arc doubleau de la voûte en cul-de-four et du berceau appareillés qui couvrent le chevet.

Chacun des arcs, d'un diamètre compris entre 0,96m et 1,12m environ, est formé d'onze à douze claveaux allongés (0,27m de moyenne), assez étroits et de largeur hétérogène. L'abbé Plat qualifiait ces éléments de « claveaux longs », dont la forme ne constitue qu'une « présomption d'archaïsme ». Il distinguait en effet les claveaux cunéiformes de ceux qui s'approchent de la forme rectangulaire, au « caractère plus certain

25. Docteur en histoire de l'art et archéologie, Archéologue Responsable d'opérations au Service d'archéologie préventive de la Communauté Urbaine de Bordeaux.

26. Responsable technique, Archéotransfert (C.N.R.S.- Université Bordeaux Montaigne).

27. A des fins pratiques, les arcades sont numérotées de 1 à 14 du nord au sud.

28. Il s'agit de la hauteur constatée pour la 7e arcade (depuis la base jusqu'à l'intrados de l'arc), le sondage de Bruno Bizot (1987) étant toujours ouvert et permettant d'atteindre la base de l'un des piédroits.



Fig. 3. – Saint-Christophe de Baron, chapiteau situé entre les 2e et 3e arcades.

d'ancienneté »²⁹. Or, les claveaux oscillent ici entre ces deux formes, ne présentant pas toujours un tracé en coin marqué. Ces arcs sont assez similaires à ceux que l'on rencontre, par exemple, au sein des baies percées dans la façade occidentale de la cathédrale de Bordeaux, elles mêmes insérées dans un appareil de moellons³⁰. Il importe de signaler que quelques joints rubanés sont conservés à Baron, dont les mieux conservés se situent entre certains des claveaux des 9e et 14e arcatures. Ces joints épais, qui font saillie sur la véritable jointure entre les pierres, furent employés depuis le Bas Empire jusqu'à la fin du XIe siècle, et se rencontrent parfois encore au siècle suivant. L'utilisation de techniques anciennes, dont les exemples sont très rares dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas³¹, amène à s'interroger sur la volonté éventuelle de faire référence aux formes héritées de la tradition.

Les arcs reposent sur des chapiteaux sévèrement abîmés, mesurant de 0,21m à 0,39m de hauteur et incluant souvent un taillor façonné dans le même bloc. Tout comme le reste des éléments de l'arcature, ils sont taillés dans un calcaire blanc au grain fin. Entre les 2e et 3e arcades, on distingue encore des motifs d'entrelacs sur les parties latérales de la corbeille du chapiteau (fig. 3), formant un enchaînement de chevrons et



Fig. 4. – Saint-Christophe de Baron, chapiteau reliant les 3e et 4e arcades.

cercles enchevêtrés, à un large brin seulement. Ce motif ancien³² orne également certains éléments sculptés de l'église voisine de Saint-Quentin de Baron, dont les caractéristiques amènent à placer sa construction à une période un peu plus récente. Ce décor, prisé au haut Moyen Age, connut un renouveau dans les années 1060-1070 en certaines régions méridionales³³. On le rencontre notamment au sud du Massif Central, comme à Rouviac (Rouergue) ou sur un groupe de chapiteaux du Sud-

29. Plat 1939, p. 88.

30. Claveaux de Baron : longueur moyenne 0,27m ; cathédrale Saint-André : 0,28m. La largeur de ces derniers varie en fonction du diamètre de l'arc (près d'un mètre à Baron, 0,40m à St-André).

31. Le seul autre exemple qui ait été porté à ma connaissance se situe dans le bâtiment de l'association des Vaillants de Saint-Seurin, qui jouxte le chevet de la basilique bordelaise. Dans l'un de ses murs (qui constituent peut-être les vestiges de l'ancienne église Saint-Etienne), se tiennent en effet deux baies murées et l'amorce d'une troisième, détruite, sur les claveaux desquelles subsistent les traces de joints rubanés.

32. Un exemple carolingien au motif identique à trois brins en est par exemple donné par une plaquette de coffret conservée au Musée de Cluny : « Espagne (Navarre ?). 2e moitié du Xe siècle (?). Cl. 17050 ».

33. Cabanot 1987, p. 79, et Vergnolle 2003, p. 133.



Fig. 5. – Saint-Christophe de Baron, chapiteau recevant les retombées des arcades 11 et 12.

Ouest, à Bouteville (Saintonge) ou encore à Saint-Léon-sur-Vézère (Périgord). Il figure aussi en bonne place sur le portail du porche de la basilique Saint-Seurin de Bordeaux (avec deux brins) ; diverses combinaisons d'entrelacs y décorent également l'un des chapiteaux du portail, ce qui témoigne de la survivance de ces formes dans la région à l'époque romane³⁴. Le motif de l'entrelacs à un brin est cependant moins courant³⁵. On retrouve ce même type de brin unique, qui s'apparente plus à un large ruban à Sainte-Foy de Conques, par exemple, où il se mêle aux entrelacs à trois brins pour former une vannerie. Il est aussi associé dans cette dernière église à deux figures humaines, dans les angles, ainsi qu'à deux palmettes qui leur font écho en partie inférieure. Ce sont là des éléments plus caractéristiques de la seconde moitié du XI^e que nous retrouvons sur trois chapiteaux de l'abside de Baron. Subsistent aussi sur la corbeille du chapiteau de Baron des traces de polychromie rouge et jaune.

Le chapiteau reliant les 3^e et 4^e arcades (fig. 4) est l'un des mieux conservés. Il semble être constitué d'un seul bloc et pourrait avoir été taillé dans la même pierre que la colonne qui le porte³⁶. Le tailloir rectangulaire est sculpté de folioles

en méplat disposées en épi autour d'une tige centrale. Une première couronne, en partie inférieure, alterne des feuilles pointues sculptées en bas-relief, aux nervures gravées, avec des folioles arrondies, au limbe évidé. Ces formes végétales peuvent être mises en relation avec celles du chapiteau sud-est de la crypte. Une série de losanges creux ou pleins, disposés en petites frises verticales, s'intercale entre ces motifs végétaux, notamment sur les angles du niveau supérieur. S'y insèrent des protomes humains au centre des faces de la corbeille. Enfin, chacun des angles supérieurs est mis en évidence par de petites têtes, reconnaissables par la présence de paires d'yeux. Ces motifs se retrouvent dans d'autres églises romanes de Gironde, comme à Beautiran, sur l'un des chapiteaux de l'arc triomphal. Une figure humaine extrêmement schématique y apparaît au centre de la face principale de la corbeille, entourée de feuilles, tandis que de petites têtes animales ou monstrueuses occupent la place des volutes angulaires. C'est aussi à cet endroit de l'église que l'on rencontre ces figures humaines aux traits fort simples, à Arbis, dans une composition inspirée de la Sauve Majeure, ou encore à Cleyrac. A Gabarnac, l'une d'entre elles orne l'angle d'un chapiteau du portail occidental. Dans le chevet à arcatures de l'église du Nizan, par ailleurs, un chapiteau représente une figure humaine d'allure semblable à celle de Baron, au cœur d'une composition l'associant à un animal et des pommes de pin.

Entre les arcades 5 et 6, le chapiteau ne comporte plus qu'une feuille d'acanthé sculptée en méplat, tandis que celui qui réunit les 9^e et 10^e arcades a conservé un décor de palmettes disposées pointe en bas, reliées entre elles par de larges tiges et dont les folioles sont jointes par une bague. En partie supérieure, deux brins s'entrelacent pour former une frise. Le tailloir rectangulaire est dépourvu de décor et l'astragale à la moulure ronde est encore visible sur l'un des côtés. Ces formes végétales en méplat, symétriques et régulières peuvent être mises en relation avec des productions charentaises comme celles de Saint-Thomas de Conac³⁷, et au-delà, avec celles de la crypte de Saint-Eutrope de Saintes³⁸.

Enfin, la corbeille reliant les 11^e et 12^e arcades (fig. 5), au tailloir lisse et rectangulaire et à l'astragale torique, est sculptée d'une série de palmettes très similaires, disposées

34. Deschamps 1939, pp. 387-396.

35. *Ibid.*, p. 393. Selon l'auteur, les productions carolingiennes se caractérisent souvent par des entrelacs à trois brins, tandis que celles à un ou deux brins sont plus récentes (romanes, le plus souvent).

36. L'enduit qui recouvre partiellement les éléments de l'arcature peut cependant fausser cette appréciation.

37. Cabanot 1987, p. 79.

38. Gensbeitel 2004, pl. XII (vol. I) et Vergnolle 2003, p. 174-175.



Fig. 6. – Saint-Christophe de Baron, peinture du haut du mur de l'abside (visible sous combles).

vers le haut ou le bas en alternance. En partie supérieure, une série de rinceaux se déploie à la manière d'hélices et forme de larges volutes sur les angles, dans une composition corinthisante qui renvoie à des exemples de la première moitié du XI^e siècle. Un motif rappelle celui sculpté sur l'un des chapiteaux de Saint-Savin-sur-Gartempe à l'intérieur de la chapelle d'axe³⁹, mais dont la réalisation, plus souple et au relief plus prononcé, s'apparente aux réalisations citées ci-avant. Le décor des autres chapiteaux a malheureusement été très endommagé : les ornements qui complétaient cet ensemble ne sont plus lisibles.

Les supports consistent en une alternance de pilastres et de colonnes, disposition peu courante dans la région⁴⁰. Chaque pilastre comporte un carreau surmonté de deux boutisses, d'une largeur moyenne de 0,25m. L'une des bases, révélée par le sondage de 1987, est légèrement saillante et présente un profil en glacis abîmé qui a peut-être été bûché lors de la surélévation du sol du chevet. Les blocs sculptés posés sur ces pilastres, de dimension moins importante que ceux qui ornent les colonnes, suivent une ligne d'assise plus haute. L'en-

semble devait donc offrir un contraste intéressant. La crypte de la collégiale Saint-Aignan d'Orléans, consacrée en 1029, comporte un dispositif similaire (collatéral nord), dont Pierre Martin a souligné qu'il renvoie à des modèles antérieurs⁴¹. Les colonnes sont quant à elles composées en majorité (de ce que l'on peut en voir), de deux blocs de dimensions hétérogènes ; l'une d'entre elles semble monolithique. Elles présentent un diamètre constant de 0,21- 0,22m. Elles portent des chapiteaux situés à la même hauteur, hormis celui où se joignent les 13^e et 14^e arcades. Deux croix d'environ 10cm de côté sont gravées dans le dernier piédroit au sud et celui qui reçoit les retombées des 8^e et 9^e arcs. Ce pourraient être des croix de consécration : « dans l'intérieur des églises, sur les piliers, et même à l'extérieur, sur les parements des contreforts, on

39. Cabanot 1987, p. 125.

40. L'alternance colonne-pilier se rapporte notamment à l'art ottonien, ces supports permettant de séparer nef et collatéraux (Xe-début XI^e siècles).

41. Martin, p. 63 (I), p. 27 (II).

sculptait, pendant la période romane, des croix à branches égales. La plupart de ces croix (celles intérieures du moins) étaient des croix de consécration »⁴².

Considérées comme l'un des éléments novateurs de la fin du XI^e siècle en Charente, ces arcatures participent souvent du projet initial de construction de l'église et non d'un remaniement⁴³, ce qui semble être le cas dans certaines de ces absides girondines comme au Nizan (souvent construites en pierre de taille, intérieurement du moins). Elles contribuent alors souvent au dispositif de voûtement du chevet. Or, l'arcature de l'église de Baron paraît avoir eu, premièrement, une simple vocation ornementale. Elle est surmontée d'un mur en moellons dont on voit la partie haute dans les combles (au-dessus du niveau supérieur de la voûte), couverte d'une peinture aux motifs géométriques jaunes et bruns (fig. 6). Cet espace de l'abside, vaste et dont les murs de petit appareil sont peu épais, était probablement couvert au XI^e siècle d'une charpente.

Plusieurs peintures murales ornant ce chevet, mises au jour lors de la découverte de l'arcature, ont fait l'objet d'une analyse par Rosalie Godin, suite à l'enlèvement de couches superficielles du XIX^e siècle (enduit, plâtre et peinture)⁴⁴. L'étude a conclu à une datation du XVe siècle. Ces informations sont importantes, car elles permettent d'apporter des éléments de datation relative qui intéressent la stratigraphie du mur.

Il est opportun, maintenant, d'évoquer l'incendie qui se déclara dans le chevet. Il constitue un marqueur chronologique important, puisqu'il témoigne de l'état du chevet à une date indiquant un *terminus post quem*. En effet, présentent des marques de rubéfaction : la voûte en cul-de-four et la voûte en berceau de la travée droite, une partie du mortier composant le mur de moellons situé au-dessus de l'arcature (là où il n'a pas été piqué trop profondément lors de l'enlèvement des peintures du XIX^e siècle). Il en va de même du fond de l'arcature aveugle, sous l'ensemble des couches de peinture, hormis au sein des 3^e et 12^e arcades, qui étaient donc déjà closes, seules les colonnes jumelles appliquées contre ces dernières et leurs chapiteaux étant rubéfiés. Rosalie Godin remarqua par ailleurs que les peintures de la travée furent réalisées sur les traces de l'incendie, comme pour les masquer. Aussi, l'ensemble des parties rubéfiées peut-il être considéré comme datant au plus tard du XVe siècle. Hormis les pierres insérées dans le fond des arcatures, l'ensemble n'a pas été très remanié. L'incendie a été particulièrement violent car il a endommagé une partie des pierres de la voûte, rubéfiées sur 4 à 5 cm de profondeur. Jean-Bernard Faivre constata à ce propos dans les années 1990 l'état de dégradation d'une partie de la structure du chevet et notamment des arcs doubleaux. Celui de l'abside, notamment, subit une déformation qui nécessita sa consolida-

tion et le changement de certaines pierres. Cet incendie a eu lieu avant que le niveau de sol du chevet soit remonté, puisque les marques de rubéfaction du mortier sont visibles sur le mur, dans le sondage réalisé en 1987.

On a choisi *a posteriori* de murer les arcades qui ne l'étaient pas avec des pierres de taille (les arcades situées derrière les colonnes jumelles étaient comblées au moment de l'incendie). On peut imaginer que le voûtement intervenu dans un second temps à l'époque romane a motivé ce premier comblement, à l'occasion de la pose des colonnes jumelées. Cependant, cette obstruction, qui concerne l'ensemble des arcades, n'est pas intervenue immédiatement après l'incendie puisqu'on a pris soin de réaliser plusieurs couches de badigeon sur le mortier rubéfié, ainsi qu'un décor dans la travée droite. Les pierres de comblement, de dimension conséquente, ont été mises en œuvre de manière différente (avec ou sans blocage, leur forme suivant la courbure de l'abside ou non)⁴⁵. Il est à noter qu'en 1617, on signale une église « fort propre », constat résultant peut-être de la mise en place d'un décor de peintures murales ; en 1691, le procès-verbal d'une visite épiscopale mentionne « le sanctuaire qui est tout bien orné avec quelques peintures anciennes », auquel cas le bouchage de l'arcature serait intervenu après le XVII^e siècle. Peut-être ne s'agit-il d'ailleurs que d'un expédient du XIX^e siècle, ayant permis de réaliser le grand décor peint qui était encore visible dans les années 1980⁴⁶.

Aussi, l'arcature aveugle de l'église de Baron semble avoir eu, premièrement, une fonction esthétique, puisqu'elle permet de déployer un décor sculpté à partir de chacun des chapiteaux qui coiffent les colonnes. Elle était surmontée d'une élévation en moellons dont on peut voir la partie haute dans les combles, couverte d'une peinture aux motifs géométriques jaunes et bruns⁴⁷. Cet espace, vaste et dont les murs de petit appareil sont peu épais, devait être couvert d'une charpente, au vu de la hauteur de ces murs. Contre ce dispositif mural furent par la suite adossées deux paires de colonnes jumelles portant un arc triomphal ainsi qu'un arc doubleau à la corde de l'abside, afin d'y poser une voûte en berceau plein cintre et d'y construire un cul-de-four. L'arcature fut alors aussi utilisée pour installer

42. Viollet-le-Duc 1859, p. 426. « On voit une de ces croix incrustée aujourd'hui sur un des contreforts de l'église de Saint-Palais (Gironde). [...] Il existe encore, sur la façade de l'église de Saint-Ciers-la-Lande (Gironde), trois croix gravées et peintes : l'une sur la clef de la porte, et les deux autres des deux côtés des pieds-droits ».

43. Cf. Gensbeitel 2004, p. 162-168, à propos des pays charentais.

44. Godin 1990 et 1994.

45. Goutal 2007, plans.

46. Goutal 2007 (cf. photographies de ce décor du XIX^e siècle).

47. Faivre et Gaborit 1994, p. 79-80.

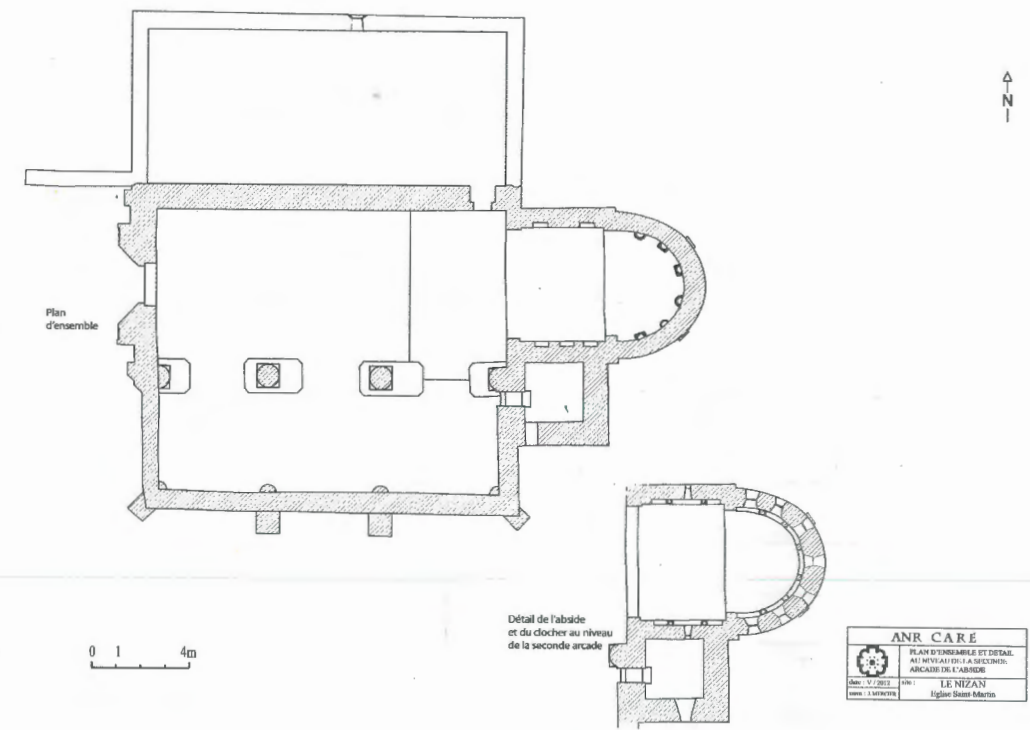


Fig. 7. – Saint-Martin du Nizan, plan (Jérôme Mercier).

ce couvrement appareillé. Ainsi, cette arcature témoigne-t-elle d'un premier état de l'édifice que l'on peut attribuer, au vu des caractéristiques précédemment évoquées, à une période antérieure à la fin du XI^e siècle⁴⁸.

Saint-Martin du Nizan

L'église Saint-Martin du Nizan figure également parmi les édifices-clés du premier âge roman dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas. Elle est située au nord-est de la commune, près du lieu-dit Clezia, sur la terrasse qui borde le lit majeur de la Garonne en rive gauche. Placée sur le point culminant d'une hauteur enserrée par les ruisseaux de Brion et Marquette (107 m), on peut apercevoir depuis ce point de vue le château de Roquetaillade, situé à un kilomètre au nord, en contrebas. Elle se tient aussi à quelques cinq cent mètres au nord du lieu-dit les Doucs de Couhé, anciennes mottes entourées de fossés dont Léo Drouyn donna une description précise⁴⁹. Quant aux renseignements historiques sur cette paroisse, ils nous font malheureusement défaut, comme le rappela Jean Cabanot dans la notice qu'il lui consacra⁵⁰.

L'église est décrite dans ses notes par Léo Drouyn, qui s'y rendit en 1869. Il porta principalement son attention sur la sculpture des chapiteaux du chevet. Ces sculptures étaient alors sans doute encore recouvertes d'un épais badigeon que retira dans les années 1950 l'abbé Nègre, nouvellement arrivé dans la

paroisse, aidé des jeunes et bonnes volontés du village⁵¹. Elles furent par la suite étudiées par Jean Cabanot qui voyait dans le chevet et le flanc nord de la nef un ensemble homogène du troisième quart du XI^e siècle, auquel on adjoignit une tour de clocher peu de temps après leur conception, sur le flanc méridional de la travée droite. Jean-Auguste Brutails, qui aborde essentiellement des points de détail dans *Les Vieilles églises de la Gironde*, ne se prononce pas sur la chronologie de la construction de l'édifice. Michelle Gaborit, en revanche, adopte une toute autre posture : elle y distingue très nettement les maçonneries de pierre de taille de celles réalisées en moellon, contrairement à ses prédécesseurs, qui ne voyaient là aucune rupture

48. Un prélèvement de charbon a été effectué dans le parement situé dans les combles, susceptible d'avoir été conservé intact, dans l'axe du chevet (dans la partie du mur située près des peintures dégagées par M. Faivre). L'analyse de ce dernier par le C.R.D.C. de Lyon a donné un âge calibré de 1028-1184 ap. J.C. ; Age 14C B.P. : 920±30. Le résultat tend donc à montrer que ce dispositif oriental n'est pas antérieur au deuxième quart du XI^e siècle. Toutefois, il faut garder à l'esprit qu'il s'agit d'un charbon unique, il faut donc manier ce résultat – qui mériterait d'être confirmé – avec précaution.

49. Drouyn 1874, p. 140.

50. « On ignore à peu près tout des origines et du passé de l'église [...] qui appartenait jadis au diocèse de Bazas » (Cabanot 1987, p. 213-214).

51. L'abbé Nègre, désormais retiré à Loupiac, a eu la gentillesse de me recevoir pour évoquer ses souvenirs à propos des restaurations faites dans l'église à son arrivée dans la paroisse, dans les années 1950. Je l'en remercie à nouveau.



Fig. 8. – Saint-Martin du Nizan, vue générale (chevet construit extérieurement en petit appareil).

dans le processus de construction. Sont ainsi dissociées, l'enveloppe de moellons – qui résulterait d'une première construction à laquelle appartient la baie au linteau monolithe de la travée – et l'arcature – qui serait venue se plaquer contre elle. Ce, au moment où l'on raidit le mur grâce à des contreforts de pierre de taille et où l'on perça trois baies pour éclairer le sanctuaire. L'arcature était, selon cette thèse, destinée à voûter le chevet en le renforçant d'une manière qui embellit le sanctuaire. L'auteur propose ainsi de placer cette arcature parmi les réalisations des années 1080-1100, par comparaison avec celles qui ornent des édifices charentais et gersois tels que Saint-Thomas-de-Conac, Bougneau et Peyrusse-Grande, ainsi qu'avec la sculpture de l'abbatiale de Leyre (Espagne).

Le plan de cet édifice n'offre que peu de surprise puisqu'il privilégie l'organisation longitudinale de l'espace, se composant d'une nef (pourvue d'un bas-côté méridional au XVe ou au XVIe siècle), prolongée par un chevet (fig. 7). Quant à la façade occidentale, elle paraît avoir été remaniée au XIIIe siècle. Le plan du chevet témoigne d'un type récurrent au XIe siècle au nord comme au sud des Pyrénées⁵², puisque sa travée est plus large que le diamètre de l'abside, les murs observant un ressaut à la

transition de ces deux espaces, ainsi clairement délimités. Les chaînages appareillés qui relient chacun de ces pans de murs contribuent à raidir les maçonneries, en faisant l'économie de contreforts ou de pilastres. Seule la tour de clocher qui flanque le chevet au sud se démarque de la typologie courante des églises romanes girondines.

Une arcature empirique qui mêle traits d'archaïsme et innovations

Ce chevet, dont le parement extérieur est construit en petit appareil de moellons incluant quelques *tegulae* utilisées en remploi (fig. 8), renferme une arcature en pierre de taille à double registre, rehaussée de sculptures au caractère assez fruste. La mixité des appareils employés à la construction de cette partie du monument, longtemps considérée comme participant de deux phases de construction, peut toutefois être envisagée comme étant le témoignage d'un choix réalisé dans la période du tournant du XIIe siècle, moment où la pierre de taille

52. Cabanot 1987, p. 214.



Fig. 9. – Saint-Martin du Nizan, vue générale de l'arcature du chevet.

investit plus largement les constructions⁵³. Ce dernier mettrait ainsi en œuvre, à l'extérieur, un mode de construction que l'on peut qualifier de traditionnel, tandis que sa partie interne bénéficierait d'un traitement spécifique destiné à mettre en valeur le sanctuaire, créant par là même une hiérarchisation des espaces.

Les deux registres d'arcatures aux formes trapues qui animent les parois internes de la travée droite et de l'abside en font un exemple unique dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (fig. 9)⁵⁴. Plusieurs bandeaux de billettes délimitent chacun des niveaux de cet ensemble cohérent, le bandeau inférieur de la travée droite ayant toutefois été bûché. Les billettes sculptées sur le cordon supérieur permettent de faire le lien avec la voûte en cul-de-four qui recouvre cet espace, celle-ci étant posée sur l'arcature.

Chacune des arcatures haute et basse présente des particularités qui conduisent à penser que l'ensemble, bien qu'harmonieux, relève d'un certain empirisme. Se tiennent ainsi sept arcades sur le registre supérieur de l'abside, complétées par trois arcades de chaque côté de la travée droite. Il en va de même en partie basse, sauf au nord, où seule subsiste une arcade et une armoire liturgique réutilisant l'un des arcs. Au

niveau supérieur, dans l'abside et au sein de chacune des parois de la travée, l'arcade centrale est plus haute et large que les arcades latérales, ce qui crée des jeux de lignes et de volumes intéressants. Au registre inférieur, se tiennent des arcades dont le diamètre est sensiblement le même dans l'abside, tandis que celui des arcades de la travée droite est plus étroit. Aussi, ces particularités introduisent-elles autant de nuances qui enrichissent l'ensemble. L'arcature du haut est pourvue de chapiteaux aux corbeilles parallélépipédiques dont les tailloirs sont extrêmement saillants. Les colonnettes y reposent sur des bases à deux tores et une scotie, dont les socles prennent eux aussi la forme de parallélépipèdes. En revanche, l'arcature inférieure est ornée de chapiteaux dont les corbeilles de même forme, mais bien plus massives, sont dotées de tailloirs plus ou moins distincts, qui se démarquent à peine parfois du bloc inférieur ou bien sont inexistantes. Les bases y sont faites d'un tore prenant corps avec un socle évasé dont les motifs varient au gré du décor sculpté. Il en va de même dans d'autres églises du

53. Aucune rupture de construction ne permet d'y voir deux états successifs.

54. Cabanot 1987, p. 214.

tournant du XII^e siècle, comme par exemple à Saint-Georges de Montagne, où les bases des colonnes de l'arcature, qui rythme aussi les parois du chevet, présentent des profils divers. Dans la travée droite, enfin, les arcs ne reposent pas sur le même type de support, mais sur des pilastres, ménageant ainsi comme autant de niches, puisque les arcades reposent sur une banquette.

Parmi les irrégularités déjà indiquées, on compte celles qui régissent le nombre des claveaux des arcs (de 3 à 7 pour chacun d'entre eux), qui semble aléatoire, de même que leur largeur. Certains de ces arcs sont en outre curieusement tracés, étant composés de deux départs d'arcs de cercles non concentriques. De plus, les écoinçons ne sont pas réalisés de la même manière : sur l'arcature supérieure, ils sont plus ou moins réguliers tandis qu'en partie basse, les claveaux d'arcs adjacents sont placés en tas de charge. Il en va de même des dimensions des blocs de pierre dont les modules sont pluriels et la mise en œuvre parfois hésitante ; toutefois, la reprise grossière des joints au ciment empêche de juger de leur forme véritable. Selon Jean Cabanot, les incohérences dont font preuve les assises témoignent de la retailles des blocs sur place, afin qu'ils s'adaptent du mieux possible à l'emplacement qui leur était réservé. Il compare ainsi cette technique à celle observée sur les murs de l'église de Saint-Clamens (Gers) ou au chevet de l'abbatiale de Leyre (sud des Pyrénées), au milieu du XI^e siècle. Enfin, les différentes solutions adoptées entre les registres supérieur et inférieur, dans l'abside et la travée droite, rendent compte de la variété qui semble caractériser ces productions du début de la période romane, desquelles émane toujours une impression d'uniformité mais qui, lorsque l'on s'y intéresse précisément, amènent à considérer de nombreux détails fournissant au regard comme autant d'éléments changeants. Ceux-ci introduisent une diversité dont on peut se demander si elle résulte des expérimentations menées à partir de l'utilisation nouvelle d'un matériau ou d'une volonté propre, l'un n'étant de toute manière pas nécessairement dissociable de l'autre.

Les éléments sculptés : **« le flou, la maladresse, mais aussi la créativité** **partout sensibles »**⁵⁵

En premier lieu, la structure des chapiteaux de l'arcature basse apporte un indice d'archaïsme : comme le précisait Jean-Auguste Brutails, « le tailloir non seulement fait corps avec la corbeille mais encore se confond avec elle, comme dans le chapiteau de Baron [crypte] »⁵⁶. La forme parallélépipédique de leurs tailloirs n'est pas moins surprenante et contraste avec ceux du registre supérieur, très largement saillants. Par ailleurs, l'ensemble des socles est sculpté, ce qui n'est pas chose courante.

Les éléments qui se déploient le long de la travée droite et de l'abside et contribuent à unifier ces deux espaces témoi-

gnent aussi d'une grande variabilité : le bandeau inférieur séparant les deux rangées d'arcades se compose d'un rang de billettes étroites et saillantes, surmonté par un damier aux cases évidées. Chacun des blocs de pierre qui constituent cette frise est différent, de dimensions variées et ne comporte pas le même nombre de billettes, ni le même type de damier. Par ailleurs, ces éléments décoratifs sont taillés de façon plus ou moins précise et leurs dimensions sont aléatoires, selon la main du sculpteur ou son habileté à reproduire les formes. Plusieurs billettes sont, en outre, gravées de lignes obliques, horizontales ou de chevrons, voire même d'un petit damier, révélant comme autant de détails apportant un contraste supplémentaire. Une rangée de billettes souligne l'hémicycle du berceau et la travée qui le prolonge, aux caractéristiques formelles identiques.

Plusieurs remarques s'imposent à propos des éléments sculptés de l'arcature, d'après l'analyse précise qu'en a faite Jean Cabanot. Concernant les types d'épannelage, tout d'abord, on perçoit à nouveau une grande liberté dans les choix réalisés par les sculpteurs, qui employèrent, on l'a vu, des volumes dérivés du cube ou du parallélépipède, relativement nombreux, mais aussi des épannelages à angles abattus, qu'ils soient concaves ou rectilignes. Le premier type peut être illustré à la fois par des corbeilles, mais aussi par les bases du registre supérieur, constituant un écho récurrent à cette forme très présente. Les angles des corbeilles sont souvent saillants, parfois rehaussés d'une figure. Il s'agit de formes extrêmement simples, sans pour autant être couramment adoptées à cette époque : elles ont été choisies au XI^e siècle de manière assez exceptionnelle dans des endroits aussi éloignés que la nef de Saint-Victor-sur-Loire de Saint-Etienne, celle de Ploërdut, ou l'église haute de Leyre. Plus courants sont les épannelages à angles abattus, dont on rencontre ici deux types : sur deux corbeilles de l'arcature inférieure, en effet, les angles sont abattus de manière rectiligne jusqu'à la petite tablette qui fait ici office de tailloir. Sur deux autres situés en partie supérieure, ils sont cette fois concaves et uniquement découpés sur une partie de leur hauteur, n'atteignant pas le haut de la corbeille. Cette forme a été employée pour réaliser les chapiteaux appareillés des nefs de Saint-Lupicin, Baume-les-Messieurs ou Chapaize, pour ne citer que ces exemples. Elle fut également taillée dans la pierre dans la première moitié du XI^e siècle (Vignory, Leyre, Etampes, Saint-Jean-de-Maurienne...). Quant au type à angles abattus concaves, il renvoie à des modèles plus anciens encore, car issus de l'Antiquité. Ces derniers sont cependant très éloignés des exemples du Nizan, où certains chapiteaux sont formés de parallélépipèdes aux angles abattus concaves ne

55. Cabanot 1987, p. 214.

56. Brutails 1912, p. 257.

reprenant aucune des dispositions du chapiteau corinthien mais conservant les faces du volume décrit, au sein desquelles sont sculptés en méplat divers motifs.

Pour ce qui est des bases des colonnes, celles de l'arcature inférieure sont de grandes dimensions, s'apparentant à de gros socles qui s'évasent depuis le bas, rehaussés d'un tore, parfois ornés d'une corde gravée ou de motifs géométriques, dont certains ressemblent à un feuillage stylisé. En partie haute, faisant écho à la forme d'une majorité de corbeilles, les bases sont faites d'un volume parallélépipédique dont les faces sont sculptées à l'intérieur d'une zone centrale clairement délimitée, tandis que le contour est laissé tel quel avec des angles saillants.

Quant aux formes prises par les éléments sculptés dans ce chevet, ces dernières sont extrêmement frustes et grossières. Léo Drouyn exprima à leur égard un jugement sans appel en les considérant comme des productions « de la plus grande barbarie »⁵⁷. Y sont représentés des éléments rectilignes ou courbes, simplement gravés -le plus souvent sur les faces latérales- ou sculptés en méplat (détourés serait d'ailleurs plus juste), réservant certaines formes. Les damiers et billettes s'y rencontrent également et côtoient les entrelacs et protomes. On y retrouve les éléments du répertoire décoratif hérité de la tradition : formes géométriques, feuillages stylisés et figure humaine sous forme de protome, animaux disproportionnés représentés de manière très schématique, parfois sous la forme de frises (fig. 10, 11 et 12). Jean Cabanot rapprocha cette production de celles d'églises attribuables à la fin du XI^e siècle que sont La Libarde, Villenave-d'Ornon, un édifice disparu dont les chapiteaux sont conservés au Musée d'Aquitaine (Bordeaux), ainsi que les ensembles charentais de Consac et Thaims. Ces édifices mettent également en œuvre des représentations aux formes modestes, à travers une sculpture en méplat aux motifs variés et parfois grossièrement ébauchés.

On se gardera toutefois de donner une datation haute⁵⁸ à ces formes sculptées dont l'aspect irrégulier et de qualité bien moindre qu'en Poitou, par exemple, à la même époque, pourrait induire en erreur : on rencontre en effet souvent des réalisations fort grossières dans le département. L'ancien diocèse de Bordeaux, en particulier, étant « la région du Sud Ouest où sont conservées le plus grand nombre de sculptures romanes, mais aussi celles où les œuvres d'aspect archaïque sont tout à

57. A.M. Bordeaux, 59 S 49, p. 96.

58. Par ailleurs, l'un des prélèvements de charbon dans le mortier du parement extérieur a mis en évidence un âge calibré de 954-1193 ap. J.-C. (Il faut toutefois garder à l'esprit qu'il s'agit d'un unique échantillon, dont le résultat de l'analyse mériterait d'être confirmé, de même que la contemporanéité des parements externe et interne, qui reste hypothétique).



Fig. 10. – Saint-Martin du Nizan, chapiteau du registre inférieur de l'arcature.



Fig. 11. – Saint-Martin du Nizan, chapiteau du registre supérieur de l'arcature.



Fig. 12. – Saint-Martin du Nizan, exemple de base cubique sculptée (registre supérieur de l'arcature).

la fois les plus abondantes et les plus fréquemment associées à des éléments de caractère fort évolué »⁵⁹. Ainsi, tout comme pour les éléments de maçonnerie, la sculpture donne à voir un ensemble de formes et de figures insolites et variées qui pourrait bien être l'une des marques des expériences menées au moment où se développe l'art roman girondin. De plus, l'emploi de la pierre de taille dans cette abside constitue un élément novateur, qui reste associé à la maçonnerie de moellons. Il en va de même dans l'église Saint-Georges de Montagne, que l'on peut attribuer au tournant des années 1100, dans une configuration où la nef construite en petit appareil et le chevet en pierre de taille paraissent contemporains.

Conclusion

Ces témoins manifestent donc deux manières de concevoir le traitement mural à travers de premiers exemples d'insertions d'arcatures au sein de constructions romanes qui emploient, pour tout ou partie, la technique des maçonneries de moellons. Ces arcatures témoignent des expériences qui voient le jour au XI^e siècle : l'une d'elles, dans l'église de Saint-Christophe de Baron, est clairement marquée par l'héritage des formes du haut Moyen Âge dont elle adopte plusieurs caractéristiques (joints rubanés, colonnes monolithes, claveaux étroits, décor sculpté, alternance de pilastres et colonnes). Cette arcature semble par ailleurs avoir eu pour vocation première d'orner et rythmer le mur du chevet, dans un premier état simplement charpenté. Quant à l'arcature courant le long des murs de l'abside du Nizan, peut-être contemporaine de l'enveloppe de moellons qui constitue la paroi extérieure du chevet et dont la réalisation témoigne d'un certain empirisme, elle semble déjà se tourner vers les formes qui s'élaboreront pleinement dans les décennies suivantes. Ce, à travers l'utilisation exclusive de la pierre de taille ou la présence d'un double registre d'arcatures⁶⁰, dont l'une est percée de plusieurs ouvertures. La fonction d'élément porteur de la voûte distingue aussi cette arcature du premier exemple.

Si les résultats des analyses radiocarbone et le présent examen ne permettent pas d'affiner davantage la chronologie relative, on peut considérer l'exemple de Saint-Christophe de Baron comme un témoignage du dernier tiers du XI^e siècle, qui constitue peut-être un exemple de continuité avec les formes du passé. Cette arcature amène à s'interroger sur la part de tradition inhérente à la réalisation de cet ensemble, sur les éventuelles survivances, et sur la volonté éventuelle de se rapporter explicitement à des modèles antérieurs. Or, l'une des particularités de certains des édifices qui appartiennent à la phase de mutations du tournant des XI^e et XII^e siècles concerne les références à des formes plus anciennes (portails surmontés d'un fronton, métopes –telles qu'on peut par exemple les observer à Saint-Georges de Montagne ou Sainte-Marie de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps), dont on peut interroger le lien avec la Réforme grégorienne. Au Nizan, l'ordonnement intérieur des parois semble participer pleinement des expériences variées et isolées qui caractérisent l'élaboration des formes romanes sur le territoire girondin, imprégnées de « l'intensité et la rapidité des changements » intervenus à cette période⁶¹. Ces arcatures qui concourent à magnifier l'espace privilégié du sanctuaire permettent donc de relever des signes de l'évolution qui conduira au développement des systèmes d'animation du mur tels qu'on les conçoit à l'époque romane dans son plein épanouissement.

59. Cabanot 1987, p. 214.

60. On peut mettre en relation ce cas de figure aux registres superposés, dans le Sud-Ouest, avec les exemples de Saint-Macaire en Gironde, de Bougneau dans les Charentes (Gensbeitel 2004, p. 99-104) ou de Saint-Lizier en Ariège (*ibid.*, p. 99-104).

61. Cabanot 1987.

Bibliographie

- AHG : Société des archives historiques de la Gironde. *Archives Historiques du département de la Gironde*, t. 10. Bordeaux, éd. G. Gounouilh, 1868.
- Bizot 1987 : Bizot, Bruno. *Rapport de sondage à Baron*. D.R.A.C. Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie, Dossier « Baron ». Bordeaux, 1987.
- Brutails 1912 : Brutails, Jean-Auguste. *Les vieilles églises de la Gironde*. Bordeaux, Férét & fils, 1912.
- Cabanot 1987 : Cabanot, Jean. *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*. Paris, Picard, 1987.
- Capdeville 1996 : Capdeville, Jean-Pierre. *Carte géologique de la France*, Podensac. BRGM, 1996.
- Deschamps 1939 : Deschamps, Paul. « Le décor d'entrelacs carolingien et sa survivance à l'époque romane ». *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 83, n°4. 1939.
- Drac 2002 : D.R.A.C. Aquitaine. *Etude thématique consacrée aux églises de l'Entre-deux-Mers*. Bordeaux, 2002.
- Drouyn 1874 : Drouyn, Léo. « Forteresses de terre dans le département de la Gironde », *Revue historique de Bordeaux*, t. I. Bordeaux, 1874, p. 121-142.
- Drouyn 1880 : Drouyn, Léo. « Églises de Baron et de Saint-Quentin de Baron », *Revue catholique de Bordeaux*, t. I. Bordeaux, 1880, p. 81-86.
- Faivre et Gaborit 1994 : Faivre, Jean-Bernard, et Gaborit, Michelle. « Peinture murales en Entre-deux-Mers : découvertes récentes ». *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité. IV. Actes du quatrième Colloque tenu à Saint-Loubès, Lormont et à Saint-Louis de Monferrand les 15, 16 et 17 octobre 1993*. Camiac-et-Saint-Denis, C.L.E.M., 1994.
- Faravel 1991 : Faravel, Sylvie. *Occupation du sol et peuplement de l'Entre-deux-Mers Bazadais de la préhistoire à 1550*. Université Bordeaux Montaigne, 1991.
- Gaborit 1979 : Gaborit, Michèle. *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot et Garonne, Pyrénées Atlantiques)*. Thèse de doctorat sous la direction de Jacques Gardelles, 4 vol., non publiée, Université Bordeaux Montaigne, 1979.
- Gensbeitel 2004 : Gensbeitel, Christian. *L'architecture religieuse du XI^e siècle en pays charentais et ses transformations à l'aube du XII^e siècle*. Thèse de doctorat sous la direction de Jacques Lacoste, 3 vol., non publiée. Université Bordeaux Montaigne, 2004.

- Gensbeitel 2011 : Gensbeitel, Christian. « Réflexion sur la mixité des appareils dans l'architecture religieuse de l'Aquitaine romane ». *Ex quadris lapidibus : la pierre et sa mise en œuvre dans l'art médiéval. Mélanges d'histoire de l'art offerts à Éliane Vergnolle*. Turnhout, Brepols, 2011.
- Godin 1990 : Godin, Rosalie. *Baron (Gironde), église, peintures murales du chœur, sondages*. D.R.A.C. Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie, dossier « Baron », 1990.
- Godin 1994 : Godin, Rosalie. *Baron (Gironde), Église, murs de la travée du chœur, peinture murale*. D.R.A.C. Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie, dossier « Baron », 1994.
- Goutal 2007 : Goutal, Michel. *Baron, Etude préalable*. D.R.A.C. Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie, dossier « Baron ». Bordeaux, 2007.
- Higounet et al. 1996 : Higounet, Charles, Higounet-Nadal, Arlette, et Peña, Nicole de. *Grand Cartulaire de la Sauve Majeure*. Talence, Fédération historique du Sud-Ouest, 1996.
- Liger 2001 : Liger, Marie-Laure. *Les églises de Saint-Saturnin de la Libarde et de Saint-Christophe de Baron*, TER. Université Bordeaux Montaigne, 2001.
- Martin 2010 : Martin, Pierre. *Les premiers chevets à déambulatoires et chapelles rayonnantes de la Loire moyenne (Xe- XI^e siècles)*. Université de Poitiers, 2010.
- Plat 1939 : Plat, Gabriel. *L'art de bâtir en France des Romains à l'an 1100 : d'après les monuments anciens de la Touraine, de l'Anjou et du Vendômois*. Paris, éd. d'art et d'histoire, 1939.
- Provost 2014 : Provost, Marion. *Les mutations de l'architecture religieuse romane dans les anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas (XI^e- début XII^e siècles)*. Thèse de doctorat sous la direction de Philippe Araguas et Christian Gensbeitel, 3 vol., non publiée. Université Bordeaux Montaigne, 2014.
- Vergnolle 2003 : Vergnolle, Eliane, et alii. *L'art roman en France*. Paris, Flammarion, 2003.
- Viollet-le-Duc 1859 : Viollet-le-Duc, Eugène-Emmanuel. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*. Paris, Ed. Bance-Morel, 1859.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 39-60

Les décors romans de rinceaux à crossettes et fleurs de lys en Bordelais

Brigitte Lescarret *

Au cœur de la Gascogne, dans la moyenne vallée de l'Adour, deux abbayes ont été le siège d'une très grande activité créatrice. A Saint-Sever, parallèlement à la réalisation du *Beatus*, une sculpture originale s'est développée. Bien des éléments de cette sculpture ont été repris à Saint-Girons de Hagetmau, mais ce chantier a eu aussi un rôle véritablement créateur dans l'utilisation de certaines formes végétales et son influence s'est exercée en retour sur le chantier de Saint-Sever. Selon Jean Cabanot ¹, le courant qui a vu le jour dans ces abbayes s'est nourri d'emprunts à des modèles antérieurs et plus particulièrement à la tradition corinthienne. Il s'est également inspiré des grands chantiers voisins du Languedoc et du sud des Pyrénées. Ces emprunts ont été assimilés, associés de manière particulière et véritablement transformés selon un esprit nouveau. A côté des thèmes figurés comme les oiseaux affrontés et les lions souriants des thèmes végétaux témoignent de la spécificité et de l'originalité de ce courant artistique : il s'agit de rinceaux composés de crossettes, de palmettes en forme de fleurs de lys, ou de demi-palmettes reliées à des tiges entrelacées ou réunies par des chevrons. Ornant le plus souvent les bandeaux et les tailloirs, ces sculptures se rencontrent parfois sur les corbeilles sous formes d'entrelacs de rinceaux ou de collerettes de crossettes en rang serré.

Un premier travail d'inventaire des décors de rinceaux des églises romanes du Médoc avait permis de mettre en évidence la présence récurrente de ces thèmes végétaux ². Jean Cabanot a,

par ailleurs, signalé à maintes reprises leur diffusion en Gironde et mentionné la présence, dans plusieurs églises du Bordelais, de l'entrelacs de rinceaux qui orne le tailloir du chapiteau d'une absidiole sud de Saint-Sever représentant Daniel et les lions ³. Insistant sur la fréquence et la répétition de ces décors, en particulier dans l'Entre-deux-Mers, il les a qualifiés, à plusieurs reprises de « véritables poncifs » ⁴. Mentionnés de manière itérative, la diffusion de ces motifs ornementaux dans notre département n'avait cependant pas fait l'objet de recherches spécifiques. Ils constituent donc le sujet de cette étude.

* Cet article s'appuie sur notre mémoire de Master 2 réalisé en 2013 sous la direction de Philippe Araguas et Christian Gensbeitel.

1. Cabanot, J., 1978, p. 116-117.

2. Lescarret, B., 2012, p. 41-59.

3. « On peut au contraire remarquer une étonnante parenté entre ces tailloirs et ceux de quelques édifices de la région bordelaise en particulier cinq tailloirs de l'abbatiale de la Sauve-Majeure, et ceux qui ornent le portail sud de Courpiac. D'autres pièces de Saint-Sever se prêtent d'ailleurs à d'aussi étroits rapprochements : on retrouve en effet les rinceaux entrelacés du tailloir 34 au dessus d'un chapiteau du porche de Saint-Seurin de Bordeaux et dans diverses parties de l'église de Soulac. De même, seule l'orientation des chevrons et d'autres détails, tout aussi secondaires, distinguent le tailloir n° 38 de plusieurs autres, qui se trouvent tant dans le porche de Saint-Seurin que dans les églises de Soulac, Loupiac, Haux, Targon, La Sauve, et bien d'autres. » Cabanot, J., 1966, p. 223.

4. Cabanot, J., 1987 p. 125; 1990, p. 21.

Outre l'étendue, il importait d'analyser les modalités de cette diffusion. La très grande quantité d'entrelacs de rinceaux de même type que ceux de Saint-Sever incitait à supposer qu'ils ne pouvaient être l'œuvre d'un seul sculpteur, voire même d'un seul atelier. L'intervention de plusieurs ateliers restait toutefois à vérifier. Ces sculpteurs se sont-ils contentés de reproduire à l'identique, sans aucune originalité et de manière répétitive les modèles originaux comme le suggère le terme « poncif » employé par Jean Cabanot ? Ont-ils eu, au contraire, une démarche créatrice ? Seule une étude systématique et très précise de ces décors pouvait fournir des éléments de réponse à cet ensemble de questions.

Un nombre limité d'édifices a été retenu. Ils présentent au moins un des trois critères suivants : des échanges attestés avec l'abbaye de Saint-Sever, des églises placées sous la dépendance d'une communauté régulière et, par conséquent supposées de dimensions plus importantes que les églises paroissiales, et enfin l'abondance du décor sculpté.

Si les rinceaux à crossettes et fleurs de lys se retrouvent dans tous les grands édifices romans de l'ancien diocèse de Bordeaux : Sainte-Marie de Soulac, Saint-Pierre de Vertheuil, Saint-Seurin et Sainte-Croix de Bordeaux, Notre-Dame de La Sauve-Majeure ainsi que de Saint-Sauveur de Saint-Macaire, nous ne présenterons ici que quelques exemples : les décors de Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Macaire qui sont, peut-être, l'œuvre des mêmes sculpteurs et ceux de La Sauve-Majeure. Mais on ne pouvait dresser un bilan exact des ressemblances ou des variations des motifs bordelais par rapport aux modèles gascons sans indiquer préalablement leurs caractéristiques.

Les modèles gascons

Très proches, les deux abbayes de Saint-Sever et Saint-Girons de Hagetmau, étaient placées sous la règle bénédictine et plusieurs indices attestent des relations qui ont pu s'établir entre elles. Tout d'abord la similitude des légendes expliquant leurs origines : Gêruntius (Girons) aurait été un des compagnons de Saint-Sever et la création de l'abbaye de Hagetmau a été parfois attribuée au fondateur de Saint-Sever, Sebastinus⁵. Par ailleurs, on retrouve, dans les deux édifices, les mêmes particularités dans les procédés de constructions⁶.

S'il est risqué de proposer une date précise pour l'apparition de la sculpture originale qui s'y est développée, plusieurs points de repère chronologiques assez fiables permettent toutefois de la situer dans le dernier quart du XI^e siècle ou, au plus tard, dans la première décennie du XII^e siècle. Ces points de repère nous sont fournis par des données historiques, par l'étude du bâti des abbayes et par la comparaison de certains éléments du décor avec celui d'autres grands édifices. La première phase du

chantier de Saint-Sever qui concerne, entre autre, la construction des absidioles nord s'est déroulée durant les dernières années de l'abbatiale de Grégoire de Montaner (1028-1072). Après 1072, la construction du chevet s'est poursuivie et achevée sur un parti différent⁷. Une des particularités essentielles de ce nouveau parti est l'abondance et l'originalité du décor sculpté dans les absidioles sud, décor que l'on peut rapprocher de ceux des grands chantiers du nord de l'Espagne. Si des parentés ont pu être établies entre deux corbeilles des absidioles nord et un chapiteau du Panteón de los Reyes de León⁸, les sculptures des parties sud présentent des décors identiques à ceux de plusieurs chapiteaux du déambulatoire de Saint-Jacques de Compostelle⁹. Or le déambulatoire de Compostelle a été édifié sous l'épiscopat de Diego Peláez, entre 1078 à 1088. Ce qui permettrait de placer l'apparition des motifs à cette période ou dans les années qui suivent.

Dans ces deux édifices on peut répertorier plusieurs modèles de rinceaux composés à partir du même élément. Ils sont présents aussi bien sur les corbeilles que sur les tailloirs. L'adaptation des motifs à la forme des supports comme la recherche de variété peuvent alors expliquer la multiplicité des variantes.

Le décor des corbeilles

Pour désigner le décor des corbeilles nous reprenons l'expression utilisée par Jean Cabanot corbeilles à « décor couvrant »¹⁰.

A Saint-Sever, le motif est omniprésent sur les corbeilles des absidioles sud (annexe I). Dans la majorité des cas il recouvre les côtés, les dés et une bande étroite entre les volutes d'angle et les figures ou les feuilles lisses (fig. 1), mais il peut se faire plus envahissant et occuper toute les parties laissées libres par les personnages et même couvrir la totalité de la surface : c'est le cas pour trois chapiteaux (fig. 2).

5. Cabanot, J., 1990, p. 3 et p. 22.

6. Il subsiste quelques éléments romans du chevet qui présentent une particularité que l'on retrouve dans les parties les plus anciennes (1070-1080) de l'abbatiale de Saint-Sever. A la base des couloirs voûtés qui séparaient les absidioles de l'abside, les murs présentent une alternance de pierre de moyen appareil et de moellons allongés superposés. Cabanot, J., 1986, p. 153-154 et 1990, p. 10.

7. Cabanot, J., 1986, p. 145-161.

8. Cabanot, J., 1986, p. 159; 1987, p. 126-128.

9. Il s'agit des chapiteaux 157, 158, 179 et 184 placés aux entrées des chapelles rayonnantes nord et sud du déambulatoire. Les corbeilles sont ornées d'oiseaux affrontés, séparés par des motifs saillants ou de lions passant. Un motif d'entrelacs de rinceaux presque identique à celui de Saint-Sever décore l'espace laissé libre par les oiseaux sur la corbeille des chapiteaux 157 et 158 ainsi que le tailloir du chapiteau 184. Durlat, M., 1990, p. 209-214, fig. 182, 183, 184.

10. Cabanot, J., 1986, p. 124-129.



Fig. 1. - Abbatale de Saint-Sever ; chapiteau 68.

L'élément constitutif de ce motif est composé de la manière suivante : deux tiges se dressent verticalement puis se croisent à leur sommet avant de donner naissance à deux palmettes dos à dos retombant vers le bas et légèrement orientées vers les côtés (fig. 3). Les palmettes, en forme de fleurs de lys, sont constituées d'un élément central pointu, en fer de lance et souvent gravé de deux sillons qui délimitent un bourrelet central. Les deux lobes latéraux sont constitués par des volutes tournées vers l'extérieur qui présentent une arête centrale assez saillante. Le centre des volutes, traité en relief, est parfois matérialisé par une petite boule. En résumé, pour utiliser un terme moderne, on pourrait parler d'un « module » toujours composé de deux tiges entrelacées prolongées par une paire de palmettes.

Les tiges peuvent se diviser plusieurs fois pour donner naissance à d'autres tiges, à des crossettes isolées ou à des palmettes (fig. 2). Leurs intersections sont fréquemment soulignées par des bagues en V à trois brins, la pointe du V étant orientée le plus souvent vers le sommet de la corbeille.



Fig. 2. - Abbatale de Saint-Sever ; chapiteau 72.

Le décor des tailloirs

Le même élément constitutif se retrouve sur les tailloirs. Agencé de manière à s'adapter à leur forme allongée et rectangulaire, il présente trois configurations.

La première variante se trouve à Saint-Sever sur le tailloir du chapiteau 65 (fig. 4) entre absidiole intermédiaire et absidiole intérieure et à Hagetmau sur les quatre côtés du tailloir du chapiteau 6 qui couronne une des colonnes isolées au centre de la crypte (fig. 5).

La disposition que nous avons rencontrée sur les corbeilles est inversée : les tiges se croisent au bas du tailloir et les palmettes sont remontantes. Ces tiges, à un seul brin à Saint-Sever et à deux brins à Hagetmau, se croisent à deux reprises ; elles sont prolongées d'un côté par une palmette trilobée et de l'autre par une unique crossette. Les deux palmettes dos à dos forment le motif central qui est encadré par les crossettes situées à l'autre extrémité des tiges. Le motif se répète ainsi plusieurs fois sur la face et les côtés du tailloir et les crossettes

de deux motifs contigus sont reliées par une bague en V à trois brins pointe du V orientée vers le haut du tailloir à Saint-Sever, comme sur les corbeilles, ou, alternativement vers le haut et vers le bas à Hagetmau.

La disposition des éléments de ce motif est très importante car elle détermine l'aspect général de la frise. Sortant du bas des bagues, les tiges bordent la partie inférieure du cordon. Le premier croisement des deux tiges est assez bas et c'est toujours la tige gauche qui passe sur la tige droite. Le bas du tailloir est ainsi ourlé d'une sorte de feston. Les tiges s'enroulant sur elles-mêmes, les palmettes sont orientées de telle sorte que le lobe central soit horizontal et que la volute latérale inférieure vienne combler le creux formé par la tige ; la volute supérieure est alors calée contre la bordure supérieure du tailloir en vis-à-vis de la volute supérieure de la deuxième tige, dessinant ainsi un cœur analogue à celui formé par les deux crossettes. La partie supérieure du bandeau est alors constituée d'une série de cœurs formés par les couples de volutes se faisant face. Les angles du tailloir sont soulignés par deux crossettes face à face réunies pas une bague en V à trois brins.

Ce motif sera appelé « entrelacs de rinceaux ouvert » : entrelacs parce que les tiges à terminaisons végétales sont entrecroisées ; ouvert car le motif végétal, la palmette, est libre, n'étant pas complètement entouré par les tiges.

Les variantes 2 et 3 sont très voisines par leur composition ; elles diffèrent uniquement par la configuration des palmettes trilobées.

Cette composition est plus proche de celle des corbeilles et combine entrelacs de rinceaux et rinceaux ondulants (les tiges ondulent de telle sorte qu'elles bordent tantôt le haut tantôt le bas du tailloir) (fig. 6, 7 et 8). Les tiges se croisent au centre du tailloir et en son sommet ; les paires de palmettes sont donc retombantes comme sur les corbeilles. Puis ces tiges s'inclinent pour atteindre le bas du tailloir aux angles. Deux autres paires de palmettes, cette fois ci remontantes, sont disposées à ces angles, l'une sur la face l'autre sur le côté ; elles combler l'espace entre tige et bord supérieur du tailloir (fig. 7). Sur les côtés, le trajet des tiges se poursuit en rinceau ondulant.

La particularité de ce que nous appellerons motif 2 tient au fait que les palmettes sont uniquement composées de crossettes : trois sur les faces et les côtés des tailloirs, le lobe central en fer de lance de la fleur de lys étant remplacé par une crossette, quatre ou cinq aux angles. Ce motif est présent à Saint-Sever sur le tailloir du chapiteau à feuilles lisses 61 (fig. 6) et à Hagetmau sur le tailloir du chapiteau 3 surmontant une colonne engagée côté nord et représentant des lions passants (fig. 7).

Dans le motif 3 les palmettes associées à cette composition sont en forme de fleurs de lys comme sur les corbeilles et sur le motif 1. Cette combinaison se trouve exclusivement à Hagetmau sur trois chapiteaux surmontant les colonnes engagées ornant les parois de la crypte (fig. 8).

Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Macaire

La fondation du grand monastère bénédictin de Sainte-Croix semble se placer à la fin du Xe siècle et l'édification de l'église romane, qui a débuté à cette période, s'est déroulée au cours de quatre campagnes pour s'achever au milieu du XIIe siècle¹¹. Dès le XIIIe siècle, d'importants travaux ont été menés au cours desquels des voûtes gothiques ont été montées sur des supports romans ; crochets gothiques et chapiteaux romans voisinent ainsi autour des piles composées.

Saint-Sauveur de Saint-Macaire est l'église d'un ancien prieuré bénédictin. Selon les Bollandistes, Saint-Macaire fut sacré par Saint-Martin qui lui donna alors la mission d'évangéliser le sud de l'Aquitaine. Il s'installa et mourut à *Ligena* et fut enterré dans l'église du lieu dont le vocable Saint-Laurent fut alors changé en celui de Saint-Macaire¹². Le culte des reliques du saint, ainsi que le contrôle de l'abbaye, fut l'objet d'un long conflit entre les moines de Saint-Macaire et ceux de Sainte-Croix de Bordeaux, conflit qui tourna à l'avantage de ces dernières : en 1165, les moines de Saint-Macaire durent accepter la conversion de leur abbaye en un simple prieuré dépendant de Sainte-Croix¹³. Cette histoire tumultueuse n'est probablement pas étrangère à la reconstruction de l'édifice engagée dès le XIIe siècle. Les datations proposées pour le chevet triconque correspondent à la période où Saint-Macaire est passé sous le contrôle de l'abbaye bordelaise¹⁴. Par la suite, les travaux, qui ont avancé d'est en ouest, ont progressé très lentement. Si le sanctuaire et le transept sont romans, la dernière travée de la nef a été édifiée à la fin du XIIe siècle et les trois premières au XIIIe siècle.

A première vue, le décor de plusieurs tailloirs de Sainte-Croix de Bordeaux et de Saint-Sauveur de Saint-Macaire semble être une reproduction du motif 1, mais, en y regardant de plus près, plusieurs différences apparaissent.

11. Des informations sur cette question figurent dans les notices de Brutails, J.A., 1912, p. 8-13. Gardelles, J., 1963, p. 171-187. Masson, A., 1939, p. 93-109.
12. Deshoulières, M., 1941, p. 237.
13. Sur les origines du conflit, voir Boutouille, F., 1998, p. 15-21.
14. Milieu du XIIe pour Deshoulières et second tiers du XIIe pour Dubourg-Noves. Deshoulières, M., 1941, p. 237 ; Dubourg-Noves, P., 1969 a, p. 201.



Fig. 3. - Élément constitutif des motifs.



Fig. 4. - Abbatale de Saint-Sever ;
tailloir du chapiteau 65.



Fig. 5. - Crypte de Saint-Girons de Hagetmau ;
tailloir du chapiteau 6.



Fig. 6. - Abbatale de Saint-Sever ;
tailloir du chapiteau 61 ; cliché CEHAG.



Fig. 7. - Crypte de Saint-Girons de Hagetmau ;
tailloir du chapiteau 3.



Fig. 8. - Crypte de Saint-Girons de Hagetmau ;
tailloir du chapiteau 1.



Fig. 9. - Abbatale Sainte-Croix de Bordeaux ;
tailloir du
chapiteau 6.



Fig. 10. - Prieurale Saint-Sauveur de Saint-Macaire ;
tailloir du
chapiteau 11.

Le motif 1 à Sainte-Croix

Parmi les chapiteaux romans qui subsistent à l'intérieur de l'abbatiale Sainte-Croix, six présentent des motifs identiques ou voisins des modèles gascons (annexe III). La plupart sont situés à la croisée du transept. Ils surmontent les colonnes engagées dans les piles cruciformes qui séparent la croisée des bras et de la nef. Le chapiteau 6 se trouve dans la nef, sur la pile entre la troisième et quatrième travée côté sud, à la retombée du grand doubleau placé entre les deux voûtes sexpartites. Le tailloir de ce chapiteau, ainsi que celui du chapiteau 3 est décoré du motif 1 (fig. 9).

Il est ici conforme au modèle de Saint-Sever et Hagetmau (fig. 4 et 5). La composition de chaque élément est la même : une tige se terminant d'un côté par une crossette et de l'autre par une palmette en fleur de lys ; les lobes des palmettes sont bien proportionnés. Le croisement des tiges se fait à une hauteur d'un tiers environ au dessus du bord inférieur du tailloir de telle sorte que le feston qui borde le bas du tailloir soit bien marqué quoique toutefois un peu plus atténué. Les angles des tailloirs sont habilement soulignés par le croisement des tiges au départ des crossettes ou des palmettes, ce qui nous amène à relever une première spécificité : les crossettes de deux motifs adjacents sont disposées dos à dos ou parallèlement et non face à face comme c'est le cas à Saint-Sever ce qui fait que la partie supérieure du bandeau n'a plus la configuration en frise de cœurs.

Par ailleurs, le motif est ici réduit à l'essentiel : il n'y a pas de bague au croisement des tiges et pas non plus de motif en goutte ou en losange à l'aplomb de ces intersections.

Mais c'est dans la technique de sculpture que se révèle la plus grande originalité. Le relief est moins accentué. Les tiges, épaisses, sont gravées de profonds sillons qui délimitent les brins : deux sur le tailloir du chapiteau 6 et trois sur celui du chapiteau 3. Les lobes des palmettes ne sont pas complètement séparés les uns des autres ; les fers de lance sont creusés en gouttière au lieu de présenter un bourrelet central, les volutes latérales, dont l'enroulement est à peine esquissé, sont également évidées vers l'intérieur à partir de l'arête centrale. Cette manière de sculpter permet d'accrocher la lumière sur les parties saillantes réservées et d'accentuer les ombres sur les parties creusées donnant ainsi plus de lisibilité au motif.

Les décors ornementaux de Sainte-Croix et Saint-Macaire présentent de multiples similitudes

À Saint-Macaire, les entrelacs de rinceaux à fleurs de lys se trouvent exclusivement à l'intérieur du bras nord du transept (annexe IV). Ils figurent sur les tailloirs de six des dix chapiteaux de l'arcature. Toutes les particularités mises en évidence sur les deux échantillons de Sainte-Croix se retrouvent sur



Fig. 11. - Abbatale Sainte-Croix de Bordeaux ;
chapiteau 5.

Fig. 12. - Prieurale Saint-Sauveur de Saint-Macaire ;
corbeille du chapiteau 46.

ces tailloirs (fig. 9 et fig. 10). En outre, les proportions de ces tailloirs sont les mêmes : la partie verticale dépourvue de décor est assez large.

Dans les deux édifices plusieurs corbeilles présentent des réseaux de tiges portant des efflorescences en fleurs de lys (fig. 11 et fig. 12). La filiation avec les corbeilles à décor couvrant de Saint-Sever ne paraît pas évidente (fig. 2). Certes on retrouve une composition à partir d'un réseau de tiges mais si ces tiges se divisent plusieurs fois pour donner naissance à d'autres tiges et ne sont pas ici entrecroisées. On trouve quelques palmettes en fleurs de lys retombantes mais elles ne sont pas jumelées.

Par contre les éléments constitutifs des décors de ces corbeilles sont identiques dans les deux édifices girondins (fig. 11 et 12). Il s'agit des larges tiges à trois ou quatre brins





Fig. 13. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
cordon à la limite inférieure de la voûte de l'absidiole intermédiaire sud.



Fig. 14. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
détail du chapiteau 19.

au relief proche du méplat et qui s'enroulent pour former les volutes d'angle, des dés médians rainurés et des fleurons. Ces derniers, au lobe central très allongé et creusé, comme les volutes, en gouttière se retrouvent également sur deux tailloirs de Sainte-Croix (tailloir du chapiteau 2 et tailloir du chapiteau 5 - fig. 11).

Les ressemblances ne se limitent pas aux entrelacs de rinceaux ; elles concernent aussi d'autres éléments du décor ornemental (pommes de pin, chapiteaux à feuilles de fougères, motifs géométriques) et du décor figuré (lions dévorant d'autres animaux...).

Le ou les sculpteurs des six chapiteaux de l'église bordelaise où l'on peut identifier les motifs originaires de Saint-Sever ou Hagetmau pourraient également avoir œuvré à Saint-Sauveur de Saint-Macaire et dans d'autres édifices du langonnais, Landiras et Loupiac, où certains bandeaux sont ornés du motif 1 présentant les mêmes palmettes creusées en gouttière.

Transformation des modèles à La Sauve-Majeure

L'abbaye bénédictine de La Sauve-Majeure a été fondée en 1079 par Gérard de Corbie. Il ne subsiste que peu de documents sur les dates de construction de l'abbatiale¹⁵. Pour la datation des parties romanes, nous avons donc choisi de reprendre les conclusions de Jacques Gardelles¹⁶.

Si toutes les publications concernant les exceptionnelles sculptures romanes soulignent leur originalité et la hardiesse de la stylisation, la plupart des analyses se limitent aux chapiteaux figurés ou historiés et l'étude du décor ornemental a essentiellement pour objet quelques corbeilles à feuilles d'acanthé ou à pommes de pin. Pourtant, la qualité de cette sculpture réside aussi dans la créativité et le soin apporté au moindre détail du décor des tailloirs et des cordons.

Avant de décrire les motifs, il paraît nécessaire de préciser leur ordonnancement. Nous verrons également que certaines particularités du décor peuvent aider à identifier les auteurs des chapiteaux.

Situation de la famille de motifs dans l'édifice : ordre et homogénéité

Jacques Gardelles, dans l'article du Congrès Archéologique de France de 1990 consacré à l'abbatiale a souligné l'« unité de direction » qui a présidé à l'organisation du décor sculpté du chevet et de la dernière travée de la nef (annexe V) et ce malgré l'intervention de « mains diverses »¹⁷.

Le décor sculpté n'est pas seulement riche et abondant. La répartition des motifs ornementaux présents sur les tailloirs et les corbeilles des chapiteaux, mais aussi sur les cordons qui soulignent la structure de l'édifice à l'extérieur comme à l'intérieur, est très organisée. La gamme limitée de motifs traduit la recherche d'homogénéité et leur position obéit à un ordre hiérarchique.

A la famille de motifs qui fait l'objet de notre étude est associé un deuxième décor d'inspiration nettement antiquisante (fig. 13). Il s'agit de frises de feuilles d'acanthé traitées de manière

assez sèche. Selon Pierre Dubourg-Noves, ce motif aurait été introduit par l'auteur des tentations du christ (chapiteau 12) et aurait une filiation avec les chapiteaux de Vézelay, Saulieu et Autun¹⁸. Mais, par leurs dimensions et leur tracé, ces feuilles présentent de nettes ressemblances avec celles qui ornent les chapiteaux à double collerettes d'acanthé présents dans la nef (chapiteau 4), dans le chœur (chapiteaux 14 et 19 - fig. 14) et dans l'absidiole extérieure sud (chapiteau 8). On peut dès lors supposer que les sculpteurs intervenant à La Sauve se sont inspirés de ces chapiteaux pour créer les frises¹⁹. Ce sont donc essentiellement deux motifs qui composent le décor ornemental de l'abbaye et leur répartition ne doit rien au hasard.

A l'extérieur, les frises de feuilles d'acanthé sont présentes à l'extrados des arcades des baies, sur les tailloirs des colonnettes situées dans leur ébrasement et sur le bandeau qui partage en deux le niveau intermédiaire.

A l'intérieur de l'abside, un décor similaire peut s'observer sur ces mêmes baies. Il orne également les cordons situés à la limite inférieure des voûtes des absidioles. Nous le retrouvons dans la dernière travée du collatéral sud où il fait office de tailloir des chapiteaux 3 et 4 qui surmontent les colonnes engagées situées sur le mur gouttereau et où il orne également les impostes.

Dès lors, l'intention qui a présidé à cette répartition nous apparaît clairement : ce motif orne les cordons situés en hauteur et aussi dans les parties plus en retrait comme l'intérieur des absidioles. La présence de ces frises au rez-de-chaussée et pas seulement dans les parties supérieures montre bien qu'il ne s'agit pas d'une distribution des décors liés à l'évolution du chantier (la construction débutant par le bas puis se poursuivant par les étages). La continuité entre les deux types de décor à l'intérieur des absidioles en témoigne également. Les parties dont les détails peuvent être les plus facilement visibles sont réservées à la famille de motifs qui fait l'objet de notre étude. Bien que de manière implicite, une hiérarchie est donc établie entre ces deux décors.

Description des motifs

La recherche d'homogénéité ne se fait pas pour autant au détriment de la créativité et de la variété. Une des forces des sculpteurs de La Sauve-Majeure est d'avoir su donner cette impression d'homogénéité tout en ne reproduisant quasiment jamais les motifs à l'identique.

L'entrelacs de rinceau que nous avons appelé motif 1 est considérablement transformé (fig. 15)

Nous avons vu qu'à l'extérieur, ce motif est présent sur le cordon qui court au pied des baies de l'abside et qui marque la limite avec le soubassement aveugle. A l'intérieur on le

retrouve sur le bandeau qui prolonge les tailloirs des chapiteaux entre les absidioles nord et sur les impostes autour du chapiteau 7. Il est également présent sur les tailloirs de sept chapiteaux (annexe V) : le chapiteau 5, les chapiteaux 12, 13, et 14 à la retombée des arcades des baies entre abside et absidioles sud, 20 représentant un homme dévoré par des lions à droite à l'entrée de l'absidiole nord, 24 représentant des aspics entrelacés situé à droite à l'entrée de l'absidiole extérieure nord, et le chapiteau 27 situé dans la dernière travée du collatéral nord.

Les modifications apportées portent essentiellement sur la configuration du motif mais on peut également observer des variantes dans les techniques de taille.

La principale différence réside dans le fait qu'il y a des efflorescences en forme de fleurs de lys aux deux extrémités des tiges alors que, dans le modèle, l'une des extrémités présentait une simple crossette (annexe ou planche 6). Ceci donne un aspect plus dense et resserré au motif. Les deux tiges qui portent ces efflorescences se croisent pratiquement sur le bord inférieur du tailloir. En conséquence, le tracé en feston est très atténué ; bien souvent les deux tiges entrecroisées forment plutôt une ligne droite continue en bordure inférieure du tailloir. Dans certains cas une bague en V (pointe orientée vers le bas contrairement à Saint-Sever) marque le croisement des deux tiges mais ce n'est pas systématique. Les proportions des trois lobes de la palmette sont considérablement modifiées : le lobe en volute orienté vers le bas du tailloir est ici beaucoup plus petit que le lobe orienté vers le haut. Le lobe central en fer de lance est également nettement sous-dimensionné et ne dépasse pas la limite de la volute inférieure. Le lobe orienté vers le haut a donc, à lui seul, une hauteur supérieure à celle des deux autres. Il occupe un peu plus de la moitié de la largeur du tailloir ou du cordon donnant une verticalité et un caractère élancé à l'ensemble. Les cœurs dessinés par les deux grandes volutes d'un couple de palmette focalisent alors l'attention et deviennent l'élément essentiel du motif. L'origine végétale est évacuée au profit des formes géométriques abstraites.

Examinons maintenant la technique de la taille (fig. 15 et fig. 16). Il faut tout d'abord remarquer que les parties réservées occupent une très grande surface et que les volutes ne sont pas séparées les unes des autres. La sculpture aurait pu avoir un

18. Dubourg-Noves, P., 1969, p. 220.

19. Nous n'avons pas retrouvé ce motif dans les grands chantiers bordelais inclus dans notre corpus (Soulac, Saint-Seurin, Sainte-Croix et Saint-Macaire). Toutefois Pierre Dubourg-Noves signale sa présence dans deux édifices des environs de La Sauve-Majeure : Saint-Quentin de Baron et Saint-Vincent de Pertignas. *Idem*. On retrouve également ce motif sur le tailloir d'un chapiteau de l'arcature qui tapisse l'intérieur du chevet de Moulis, ainsi que sur les bandeaux et tailloirs de Saint-Siméon de Bouliac.

15. Le cartulaire enregistre une donation de terres importante « *ad edificandem ecclesiam* » pendant l'abbatiale de Pierre entre 1155 et 1183 et la consécration solennelle survenue en 1231 fait suite aux importantes transformations gothiques réalisées au début du XIII^e siècle.

16. Gardelles, J., 1990, p. 240-245.

17. Gardelles, J., 1990, p. 244-245.



Fig. 15. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
détail du tailloir du chapiteau 13.



Fig. 16. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
détail du tailloir du chapiteau 18.



Fig. 17. - Crypte de Saint-Girons de Hagetmau ;
tailloir du chapiteau 5.

caractère lourd et massif si la taille en biseau n'avait pas été utilisée avec une grande habileté. C'est l'arête centrale très saillante qui donne le tracé du motif ; le biseau entre cette arête et les contours du motif est bien accentué. Si, par rapport au modèle original, la sculpture paraît plus sèche, le motif gagne en vigueur et accroche mieux la lumière. Signalons également deux détails, conséquences logiques de cette technique : les tiges ne portent généralement pas de brins et les lobes centraux n'ont ni creux en gouttière ni bourrelet central puisque l'arête centrale les remplace.

Une deuxième variante du motif 1 concerne le décor des arcades entre absidiole intermédiaire nord et chœur ; on peut l'observer sur le tailloir qui court sur les quatre côtés du chapiteau 18 représentant « les combats fabuleux » ainsi que sur le bandeau qui encadre le pilastre côté transept (fig. 16). Tout d'abord la liaison est différente : la tige, ici à deux brins, borde alternativement le bas et le haut du tailloir, descend ou remonte à la verticale délimitant ainsi des espaces en U ou en U renversé qui encadrent les palmettes. On a donc un tracé qui se rapproche de celui du rinceau ondulant, en plus accentué toutefois. Ce rinceau est, par ailleurs un « rinceau ondulant intermittent » ou « rinceau ondulant discontinu » selon la terminologie d'Aloïs Riegl, car les palmettes sont insérées dans la tige l'interrompant ainsi²⁰. Cette composition peut être rapprochée du motif du tailloir du chapiteau 5 de la crypte de Hagetmau qui présente une configuration identique (fig. 17 et annexe II).

Les palmettes sont orientées alternativement vers le haut et vers le bas et présentent bien la déformation si caractéristique de La Sauve, mais ici les paires sont accolées pour former une unique palmette de six lobes qui émerge d'une bague en V à deux brins.

On trouve une troisième variante sur la partie du cordon à l'angle gauche de l'absidiole intermédiaire nord : les palmettes trilobées se détachent alternativement d'un côté et de l'autre d'une tige ondulante et ne sont pas associées deux à deux (fig. 18).

Les variantes inspirées des motifs 2 et 3

Les tailloirs de six chapiteaux qui ornent la croisée du transept, ainsi que leurs prolongements sur les dossierets, font l'objet d'un soin tout particulier. Élaborés à partir d'éléments identiques, ils présentent néanmoins d'infimes variations. Si l'ensemble présente une très grande homogénéité, chaque tailloir constitue néanmoins un modèle unique. Il s'agit du chapiteau 8 à feuilles d'acanthé à l'entrée gauche de l'absidiole extérieure sud, des chapiteaux 9 et 10 à l'entrée de l'absidiole intermédiaire sud représentant l'histoire de Samson et Daniel et les lions, du chapiteau 21 représentant le Pêché Originel à l'entrée de l'absidiole intermédiaire nord et des deux chapi-



Fig. 18. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
détail du cordon entre absidiole extérieure et absidiole intermédiaire nord.

teaux 17 et 26 aux lions bicorporés, l'un à l'angle du collatéral et du bras du transept nord, l'autre entre l'absidiole intermédiaire nord et l'abside principale.

L'homogénéité est liée à la composition des motifs. Tous ces tailloirs présentent des variantes très voisines, quoique plus sophistiquées, des motifs 2 et 3 combinant entrelacs de rinceau et rinceau ondulant. Prenons l'exemple du tailloir du chapiteau 10 représentant Daniel et les lions (fig. 19) : on retrouve bien le croisement des tiges au sommet et au centre du tailloir, la paire de palmettes retombantes et le trajet des tiges qui se poursuit en rinceau ondulant (fig. 6). Mais le schéma est ici plus compliqué puisque les tiges, après s'être inclinées vers le bas du tailloir, remontent vers les angles. Les palmettes sont également plus complexes et sont disposées de trois manières différentes : palmette unique aux angles, par paire dos à dos, et par paire face à face.

La variété est introduite de trois manières : par l'orientation des tiges, par la déclinaison d'une gamme variée de palmettes et par le traitement des angles.

Le plus souvent, le croisement des tiges est situé au sommet du tailloir et les palmettes sont alors retombantes comme dans les modèles gascons. Mais, plus rarement (chapiteaux 21 et 26, fig. 20 et 27), le schéma est inversé ; le croisement se fait alors sur le bord inférieur du tailloir et les palmettes sont remontantes.

C'est surtout dans la déclinaison des variantes de palmettes que se manifeste la créativité des sculpteurs de La Sauve. En partant du même élément de base, la palmette du motif 1, et en jouant sur la longueur des fers de lance, sur le nombre de volutes entourant ces fers de lance et sur la présence ou non d'une bague à la naissance des palmettes ils ont créé une dizaine de variétés que l'on peut classer en trois groupes (annexe VII).

20. Le « rinceau ondulant intermittent » ou « rinceau ondulant discontinu » est légèrement différent du rinceau ondulant continu car les motifs floraux sont insérés dans la tige l'interrompant ainsi. Riegl, A., 1893, p. 104.



Fig. 19. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
tailloir du chapiteau 10.



Fig. 20. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
tailloir du chapiteau 21.

Dans le premier groupe, le lobe central en fer de lance est plus long que les volutes et présente parfois un bourrelet central. Il est flanqué le plus souvent de deux paires de volutes échelonnées : chapiteaux 9, 17 et 21 (fig. 20). Exceptionnellement, les palmettes peuvent être dissymétriques : deux volutes d'un côté mais trois de l'autre sur le chapiteau 8 à l'angle de l'absidiole sud, deux et une au centre du tailloir du chapiteau 10 (fig. 19). Par ailleurs, sur les tailloirs et impostes de l'absidiole extérieure sud et sur le tailloir du chapiteau 17 aux lions bicorporés entre absidiole nord et abside, les lobes des palmettes, indépendants les uns des autres, sont directement accolés aux tiges.

Dans le deuxième groupe, on retrouve la déformation du motif propre à La Sauve et, comme dans le premier, les volutes sont multipliées. Elles sont réunies à leur base par des chevrons. C'est le cas pour les palmettes à six lobes du chapiteau 18 (fig. 16). Au centre des tailloirs des chapiteaux 21 et 26 (fig. 20 et fig. 25) les deux palmettes réunies et dotées de deux grandes crossettes dont les volutes bordent le haut du tailloir forment une seule grande palmette à huit lobes. Sur le tailloir du chapiteau 19 à la retombée de l'arcade entre absidiole nord et chœur et sur le bandeau qui le prolonge, le motif se complique un peu plus avec des palmettes à huit lobes (deux petites volutes à la base au lieu d'une) et même à dix lobes (deux petites volutes, un petit fer de lance et deux grandes crossettes de chaque côté).

Dans le dernier groupe les palmettes sont composées uniquement de crossettes dont le nombre varie de trois à six en fonction de l'espace à combler (fig. 25).

Certaines de ces déclinaisons (réunion de deux palmettes en une et multiplication des crossettes) s'appliquent particulièrement bien au traitement des angles. Comme c'est le cas pour le motif 2 de Saint-Sever et Hagetmau, les palmettes disposées de chaque côté de l'angle se déploient en éventail mais ici elles sont plus complexes : les bagues en chevrons qui les réunissent épousent l'angle inférieur, les volutes de deux crossettes se rejoignent à l'angle supérieur (fig. 20). Les angles des chapiteaux 5 (fig. 26), 7, 9, 10 (fig. 19) et 17 sont marqués par des têtes de lions dont les crinières, traitées en bouclettes rappellent les volutes des motifs végétaux. Bien que la présence de têtes de lions aux angles des tailloirs soit assez fréquente, on peut relever l'analogie avec les angles des chapiteaux 3 et 9 de la crypte de Saint-Girons et du chapiteau à décor couvrant 60 de Saint-Sever.

Le décor de la façade

Il subsiste quelques éléments de sculpture sur la partie nord de la façade occidentale : des fragments de bandeau et un chapiteau. Ils présentent des décors à crossettes et fleurs de lys apparentés au motif 1.

Le tailloir qui se prolonge en bandeau sur la façade est très abîmé ; il est cependant possible de retrouver le tracé du motif sur un segment de frise (fig. 21). Le schéma est plus simple que celui de la variante du chevet. Comme dans le modèle de Saint-Sever l'efflorescence en fleur de lys est présente à une seule extrémité. Les deux tiges se croisent une première fois

au départ des palmettes et le dessin en feston à la base de la frise est alors bien marqué ; puis les tiges remontent de part et d'autres des palmettes pour venir border la partie supérieure du bandeau. Elles se croisent alors une deuxième fois dessinant ainsi des formes concentriques qui entourent les couples de palmettes adossées. Les proportions des palmettes sont identiques à celles du modèle : le lobe central en fer de lance est un peu plus long que les deux volutes qui sont de même taille. L'originalité de cette variante tient au fait que les paires de palmettes sont complètement entourées par leurs tiges.

Ce motif figure également sur la corbeille d'un chapiteau ce qui constitue un cas unique dans cet édifice. Ce chapiteau (fig. 22), encastré entre deux pieds-droits, ne comporte que deux faces. Le motif à fleurs de lys, qui couvre environ les trois quarts de la hauteur, est surmonté d'un dé central encadré par deux volutes d'angles. Nous retrouvons le module de base (fleurs de lys dos à dos réunies par des tiges entrecroisées) mais ici les tiges descendent en zigzag du haut en bas de la corbeille dessinant ainsi des espaces en forme de losange encadrant deux fleurs de lys se faisant face. Sur la partie inférieure de la corbeille, les tiges tracent un feston qui borde l'astragale alors qu'au sommet la bordure est constituée d'une série de volutes conformément au schéma du motif 1. Les palmettes sont ici très irrégulières : certaines sont composées de trois lobes de tailles à peu près égales, le lobe central en fer de lance arrivant au niveau de l'extrémité des volutes, d'autres seulement deux volutes.

Comme sur le segment de frise on peut noter la présence d'une arête centrale, et non d'un bourrelet sur le lobe en fer de lance, et de petites boules figurant le centre des volutes.

S'ils n'ont pas les qualités esthétiques des sculptures du chevet, les décors de rinceau qui subsistent sur la façade n'en demeurent pas moins très intéressants par les questions qu'ils soulèvent

Attribution des sculptures

Les questions soulevées par les caractéristiques des décors de la façade ouest

Les propositions de datation de cette partie de l'édifice sont très divergentes. Selon Hélène Couzy, la façade aurait été réalisée entre 1080 et 1095 du vivant de saint Gérard²¹. Jacques Lacoste propose une datation beaucoup plus tardive : relevant les similitudes des palmettes avec celles des tailloirs du chevet et la présence d'un réseau de tiges entrelacées du même type que celui qui figure sur le chapiteau 13 (fig. 23), il considère

21. Couzy, H., 1968, p. 353.

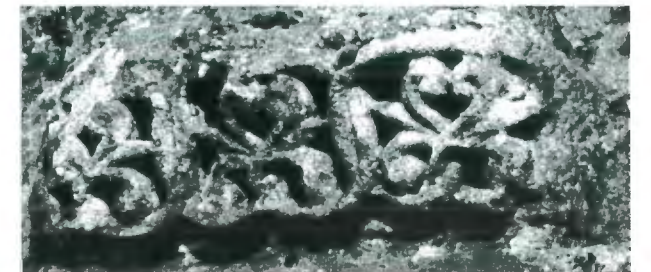


Fig. 21. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
cordon sur la façade occidentale.

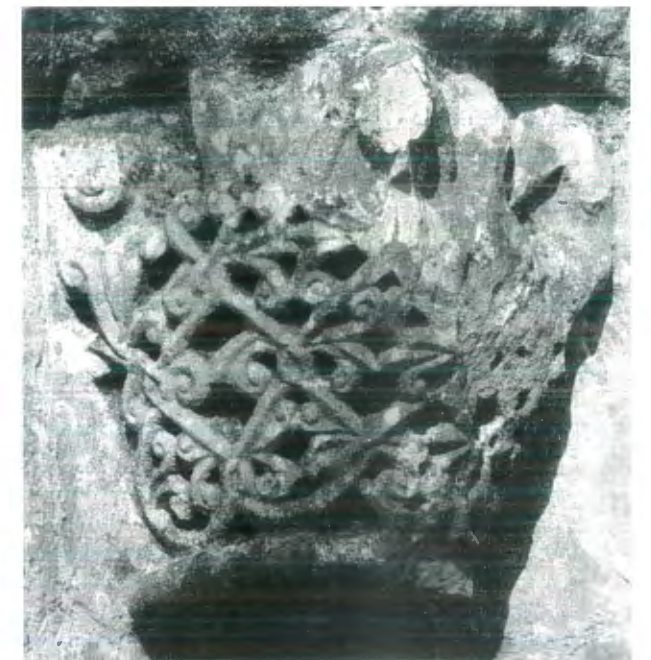


Fig. 22. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
chapiteau de la façade occidentale.



Fig. 23. - Abbatiale de la Sauve-Majeure ;
chapiteau 13.

que les sculptures de la façade ont été exécutées par l'« atelier du Maître de La Sauve »²². Reprenant les conclusions de Jacques Gardelles²³, il situe la construction de la façade au début du chantier qui se serait déroulé au cours de l'abbatiale de Pierre d'Amboise entre 1126 et 1131 au moment du transfert du corps de saint Gérard. La construction du chevet aurait donc succédé immédiatement à celle de la façade et le chantier aurait avancé très rapidement d'où l'intervention du même atelier dans les deux parties de l'édifice.

Si les décors de rinceaux de la façade et du chevet témoignent d'une possible influence commune, celle des abbayes gasconnes, les différences nous semblent néanmoins aussi importantes que les ressemblances (fig. 22 et fig. 23). Certes les palmettes de la corbeille, identiques à celles qui figurent sur les portions subsistantes du bandeau qui court sur la façade occidentale, sont très voisines de celles du modèle de Saint-Sever. Certes la composition des motifs de cette corbeille semble s'inspirer des modèles gascons (tracé en feston en bordure de l'astragale comme en bordure inférieure du tailloir et rangée de crossettes en bordure supérieure) et sa structure avec volute d'angle et dé médian est celle des corbeilles du chevet. Par ailleurs nous pouvons identifier la même technique de taille en biseau avec l'arête centrale bien marquée.

Mais nous ne retrouvons pas, dans la forme des palmettes, la déformation caractéristique de l'atelier de La Sauve (lobe central en fer de lance atrophié et volute supérieure beaucoup plus grande que la volute inférieure). En outre, les similitudes avec le chapiteau 13, à pommes de pin, nous paraissent très relatives : s'il y a bien un réseau de tiges entrelacées, les compositions des deux corbeilles ne sont pas identiques. Dans les deux cas, les tiges forment un feston au dessus de l'astragale mais les parties supérieures diffèrent : bordures formées de tiges en feston au chevet et série de crossettes sur la façade. Les grosses volutes d'angle présentes sur la corbeille de la façade ne se retrouvent pas sur celles du chevet. Par ailleurs les corbeilles composées d'un réseau de tiges entrelacées associées à des motifs végétaux sont relativement fréquentes (fig. 2) et le sculpteur du décor de la façade a pu s'inspirer d'autres modèles. Enfin, la qualité de la sculpture est loin d'être comparable : sur la corbeille de la façade, comme sur le bandeau, on peut relever de nombreuses irrégularités.

Ces particularités soulèvent plusieurs questions. Si ce décor a été réalisé par des membres de l'« atelier du Maître de La Sauve », pour quelles raisons, a-t-il été confié à des exécutants moins habiles alors qu'il est placé à l'entrée de l'édifice ? Est-il légèrement antérieur à celui du chevet conformément à la chronologie proposée par Jacques Gardelles²⁴ ? Est-il, au contraire, postérieur ? Si la composition particulière du motif du bandeau (paire de palmettes complètement entourées par leur tige formant ainsi un entrelacs de rinceau fermé) peut être rappro-

chée du motif qui orne le tailloir du chapiteau 60 de Saint-Sever, c'est surtout dans des édifices plus tardifs : l'abbaye de Saint-Ferme et certaines églises du nord de l'Agenais telles le Mas d'Agenais, Saint-Jean de Balerm et Villefranche du Queyran, que l'on va retrouver ce modèle.

En revanche les particularités des décors des tailloirs du chevet ne font que confirmer les attributions déjà établies

L'attribution des chapiteaux du chevet

À propos du tailloir du chapiteau 9 représentant l'histoire de Samson, Jacques Houlet et Max Sarradet font la remarque suivante : « Le tailloir se prolonge en bandeau sur le pilier, mais celui qui court à la naissance de la voûte de l'absidiole est seulement orné de feuilles d'acanthes, ce qui laisse à penser que l'artiste sculptait son tailloir et le bandeau voisin, mais abandonnait les bandeaux continus à d'autres mains »²⁵. Cette hypothèse nous paraît fort pertinente. Elle peut s'appliquer aux autres chapiteaux, et certains éléments décoratifs des corbeilles historiées le confirment tout comme ils témoignent de la recherche d'homogénéité mentionnée précédemment. Ainsi, Houlet et Sarradet ont également relevé le fait que chaque face des chapiteaux, y compris les demi-faces latérales, était partagée en deux par « une sorte de pilier médian »²⁶. Ces dés sont parfois ornés de demi-cercles et, dans trois cas, chapiteaux 10 (fig. 24), 12 et 26, d'une ou plusieurs petites palmettes qui ne sont pas sans rappeler les frises d'acanthes (fig. 13) ou les acanthes que l'on peut observer sur les corbeilles des chapiteaux 4 et 8 et 19 (fig. 14). Le traitement des crinières des lions confirme également l'hypothèse selon laquelle le même artiste sculpterait corbeille et tailloir dans cette partie de l'édifice. Ainsi les crinières des lions bicorporés du chapiteau 26 (fig. 25) sont traitées en bouclettes disposées en éventail de part et d'autres des têtes situées aux angles. L'examen de ces bouclettes montre qu'elles sont identiques, et par leur forme et par la technique de taille, aux volutes des palmettes qui décorent le tailloir.

Toutes les études portant sur les chapiteaux de la Sauve-Majeure reconnaissent l'influence majeure d'un sculpteur appelé « Maître de La Sauve-Majeure » ou « Maître de

22. « En outre, un chapiteau voisin du relief de l'ange, sous la même arcade présente un réseau de tiges entrelacées, dont deux corbeilles du chevet fournissent les modèles, des petites palmettes stylisées comme il en existe sur de nombreux tailloirs ». Lacoste, *op.cit.*, p. 133.

23. Gardelles, J., 1990, p. 240-243.

24. « Ainsi la chronologie suivante peut être proposée [...] : d'abord mise en chantier de la nouvelle nef et, selon toute apparence, de la façade, selon le projet A. ». Gardelles, J., 1990, p. 343.

25. Houlet et Sarradet, 1966, p. 48.

26. *Ibid.*, p. 37-38.



Fig. 24. - Abbaye de la Sauve-Majeure ; détail du chapiteau 10.

Daniel »²⁷. Elles s'accordent également sur la présence à ses côtés d'autres sculpteurs. Ces études s'appuient essentiellement sur certains détails des personnages figurant sur les corbeilles et notamment sur les plis des vêtements et l'expression des visages et font peu de place aux motifs ornementaux figurant sur les tailloirs. Dans certains cas les opinions divergent quant à l'attribution d'un chapiteau au « Maître de Daniel » ou à un autre sculpteur. L'étude systématique des tailloirs où figurent les décors de rinceaux peut alors aider à trancher.

L'attribution du chapiteau 21 représentant le péché originel au « Maître de La Sauve » ne fait pas l'unanimité. Couzy et Gardelles, pointant la « maladresse dans le traitement des visages »²⁸ ainsi que la « médiocrité des corps »²⁹, l'attribuent à des mains différentes. Par contre Pierre Dubourg-Noves³⁰, comme Jacques Lacoste³¹ et, avant eux Jacques Houlet et Max Sarradet³² y voient l'œuvre du « Maître de Daniel ». Les similitudes dans le traitement des palmettes du tailloir (fig. 20) ainsi que des volutes d'angle nous incitent à opter pour cette attribution largement majoritaire.

Les mêmes variantes sophistiquées du motif 3 peuvent être attribuées au « Maître » : on les retrouve bien évidemment sur les chapiteaux 9 et 10 (fig. 19) ainsi que sur les deux chapiteaux 17 et 26 aux lions bicorporés, chapiteaux très majoritairement voire unanimement attribués au Maître. Le très beau chapiteau 8, à collettes de feuilles d'acanthes, est moins souvent évoqué³³. Il ne serait pas absurde de l'attribuer également au « Maître » compte tenu de la qualité de sa sculpture et du décor de son tailloir.



Fig. 25. - Abbaye de la Sauve-Majeure ; chapiteau 26.

Situé dans la cinquième travée du collatéral sud, à l'angle de la croisée du transept, le chapiteau 5 représente l'histoire de saint Jean-Baptiste et Salomé. Seuls Houlet et Sarradet attribuent ce chapiteau au « Maître de La Sauve »³⁴. Tous les autres chercheurs s'accordent pour y voir l'œuvre d'un autre sculpteur appelé parfois « Maître de la décollation de Saint Jean-Baptiste »³⁵. Jacques Lacoste, dans une analyse plus approfondie, y voit l'œuvre d'un compagnon du « Maître de Daniel » qui aurait reçu une formation indépendante mais dans le même milieu artistique que celui dont est issu le « Maître »³⁶. Ses

27. « Maître de la Sauve », Lacoste, J., 1996, p. 119 ; « Maître de Daniel », Gardelles, J., 1990, p. 247 ; Couzy, H., 1968, p. 360.

28. Couzy, H., 1968, p. 362-363.

29. Gardelles, J., 1990, p. 247.

30. Dubourg-Noves, P., 1969, p. 222.

31. Lacoste, J., 1996, p. 119.

32. Ces derniers font en outre une analyse originale de la composition de la corbeille : selon eux les vides entre le serpent, Eve et Adam soulignent le rôle d'Eve en tant que médiatrice du démon. Houlet, J., et Sarradet, M., 1966, p. 55.

33. Si la qualité de la sculpture du chapiteau 8 est soulignée par Houlet et Sarradet ainsi que par Couzy, ils ne l'attribuent pas à un sculpteur particulier. Seul Jacques Lacoste indique que les plus beaux chapiteaux à feuilles d'acanthes ont été exécutés par le Maître de La Sauve. Houlet, J., et Sarradet, M., 1966, p. 94 ; Couzy, H., 1968, p. 359. Lacoste, J., *op.cit.*, p. 123.

34. Houlet, J., et Sarradet, 1966, p. 41-43.

35. Couzy, 1968, p. 366.

36. Lacoste, 1996, p. 130-131.



Fig. 26. - Abbatale de la Sauve-Majeure ; tailloir du chapiteau 5.

observations s'appuient essentiellement sur l'aspect des plis des vêtements et il voit dans le décor du tailloir des analogies avec les sculptures du « Maître ». Il écrit « Même si l'on veut bien observer que les visages figés et sévères ne sont pas trop éloignés de ceux sculptés par le Maître, et que le tailloir est revêtu de palmettes fermées très stylisées avec des petites têtes détachées aux angles, on conviendra que l'auteur de ce relief paraît avoir reçu une formation absolument indépendante de celle du Maître. (...) et plus loin « Aux analogies que l'on vient d'évoquer (...) ».

Or l'étude détaillée de ce tailloir montre au contraire un traitement différent du motif 1, plus proche du modèle de Saint-Sever (fig. 26 et fig. 4). Au centre du tailloir, les extrémités des tiges sont prolongées par des crossettes dont la forme est identique à celle des volutes de la palmette trilobée situées à l'extrémité opposée. On retrouve donc l'élément constitutif du modèle gascon. Ces deux crossettes se font face et sont réunies à leur base par une bague en V à deux brins et pointe en bas. Les tiges, ici à deux brins avec un sillon central bien marqué, dessinent nettement un feston en bordure inférieure du tailloir. Remarquons enfin la forme des palmettes en fleur de lys : les deux volutes entourant le lobe central, de dimension malgré tout un peu réduite, sont à peu près de même taille. Les palmettes qui ornent les deux côtés du tailloir ainsi que le bandeau qui se prolonge de part et d'autre sur le dossier respectent ces proportions. Ces caractéristiques confortent donc le jugement de Lacoste : nous sommes en présence de deux sculpteurs dont les œuvres sont nettement distinctes mais qui ont bénéficié de l'influence

du même milieu artistique. Tous les deux se sont inspirés du même modèle de rinceau (motif 1) et il apparaît que le « Maître de Daniel » a fait preuve de plus de liberté et de créativité que le « Maître de la décollation de Saint-Jean Baptiste ».

Les variantes originales des modèles gascons sont également présentes dans de nombreuses églises de la Gironde, plus particulièrement dans l'Entre-deux-Mers. Nous retrouvons le motif 1 à Romagné et à Saint-Sulpice-de-Cameyrac. Sur les tailloirs de l'église de Courpiac ainsi que sur les voussures du portail, les variantes du motif 1 présentent les deux déformations caractéristiques de La Sauve (tige droite et épaissie et place prépondérante du cœur dessiné pas les deux volutes supérieures), déformations que l'on observe sur les impostes et bandeaux de l'église de Moulis-en-Médoc. À Bouliac, Saint-Quentin de Baron et Saint-Vincent de Pertignas, il est associé à d'autres décors de l'abbatale Notre-Dame. Dans la plupart des cas, sa diffusion s'accompagne d'une accentuation excessive de ses aspects les plus schématiques. A Coirac, Faleyras, Verdélais-Aubiach, les tiges qui bordent le bas du tailloir à l'horizontale, s'épaississent et sont gravées de profonds sillons. Toujours à Faleyras, mais aussi à Carignan-de-Bordeaux, la taille de la volute supérieure, déjà surdimensionnée à La Sauve, augmente encore. A Couture-sur-Dropt et à Monprimblanc, on retrouve le tracé horizontal des tiges en bordure inférieure du tailloir et la verticalité des palmettes mais celles-ci sont uniquement composées de crossettes.

Conclusion

Si l'étude détaillée de l'évolution des motifs a permis d'établir une carte de leur diffusion en Bordelais et d'en préciser la chronologie, des incertitudes demeurent quand aux modalités de cette diffusion.

Le motif 1 est nettement plus fréquent que les variantes 2 et 3. Omniprésent dans l'ensemble du diocèse de Bordeaux, il a essaimé dans la plupart des petites églises paroissiales environnant les grands chantiers. Sa manifestation la plus septentrionale se trouve même en Saintonge, à l'intérieur du chevet de Mornac-sur-Seudre et est probablement l'œuvre des sculpteurs actifs à Soulac et à Saint-Seurin. Si les témoignages de ce type de décor sont fréquents c'est parce que, loin d'obéir à une mode passagère, il a connu un succès durable. Cette vogue a duré environ trois quart de siècle. Les plus anciens exemples, conservés à Soulac et dans le porche de Saint-Seurin, peuvent être situés dans la dernière décennie du XIe ou, au plus tard, dans les premières années du XIIe siècle. Apparus dans les édifices les plus septentrionaux, ils se sont généralisés à une époque plus tardive : c'est dans les années 1130-1160 que le motif s'est diffusé avec le plus d'intensité. Le jalon essentiel est l'abbaye de La Sauve-Majeure. En effet, les variantes originales de l'entrelacs de rinceau identifiées dans l'abbatale Notre-Dame ont été reprises plus tardivement par les sculpteurs actifs à Saint-Fermé et au Mas-d'Agenais. Paradoxalement, bien qu'originaires de la vallée de l'Adour ces motifs ne semblent donc pas avoir circulé du sud au nord le long de la vallée de la Garonne mais, au contraire du nord vers le sud.

Il est difficile de préciser comment ces motifs sont arrivés en Bordelais. Au moment où ils ont commencé à se diffuser, les possessions de Saint-Sever étaient menacées par les deux grandes abbayes girondines, Sainte-Croix de Bordeaux et La Sauve-Majeure. Au nord, le long conflit avec Sainte-Croix pour le contrôle de Sainte-Marie de Soulac a débuté dans les années 1070 et s'est prolongé jusqu'à la fin du XIIe siècle. Bien que les arbitrages aient toujours tranché en faveur de l'abbaye bordelaise, le contenu des bulles papales qui ont émaillé ce conflit indique clairement que les moines de Saint-Sever n'ont pas obtempéré et atteste de la persistance des liens des servants de Soulac avec les moines de Saint-Sever voire de leur présence au moins jusqu'en 1103³⁷. Cela a pu favoriser la venue du groupe de sculpteurs auteur du décor du chevet, groupe qui s'est manifestement inspiré des modèles des absidioles sud de l'abbatale gasconne.

Au sud, selon Bernadette Suau, l'abbaye a possédé huit églises en Agenais dont trois à Buzet et une à Mézin³⁸. Les relations avec l'abbaye de La Sauve-Majeure sont plus ambivalentes. Jean Cabanot voit, dans les liens étroits qui se sont établis entre les deux monastères aux environs de l'an 1100,

une explication possible des parentés entre les tailloirs des chapiteaux 60 et 61 de Saint-Sever et ceux de cinq chapiteaux de La Sauve³⁹. Il mentionne le règlement d'un litige ancien à l'occasion d'un séjour dans l'abbaye girondine de Suavius, abbé de Saint-Sever de 1092 à 1106⁴⁰. La Sauve-Majeure a en effet adopté une « stratégie d'encerclement » des possessions de Saint-Sever en Agenais en implantant trois prieurés à proximité de Buzet : Sainte-Marie de Monheurt sur la Garonne, Sainte-Marie de Lafitte sur le Lot (Saint-Sardos) et Saint-Vincent de Calezun sur la Baïse⁴¹. Si, dans la première moitié du XIIe siècle, ce voisinage a occasionné plusieurs conflits relatifs aux droits paroissiaux, il a pu aussi être propice à la circulation des modèles de sculpture.

La diffusion massive de ces rinceaux pouvait inciter à penser que les sculpteurs se seraient contentés de reproduire à l'identique et de manière répétitive les modèles originaux, d'où le qualificatif de « poncif », le terme étant entendu ici dans son acception littérale : « dessin piqué de trous sur lequel on passe une poudre colorante pour le reproduire sur un autre papier ». Il n'en n'est rien. Toutes nos observations montrent que, quel que soit l'édifice, les modèles n'ont jamais été reproduits strictement à l'identique. Les sculpteurs se sont appropriés ces décors et leur ont fait subir une série de modifications. Elles peuvent porter sur des détails mais, le plus souvent, et plus particulièrement à la Sauve-Majeure, les innovations sont plus radicales et les modèles sont « transformés ». Les variations des motifs par rapport aux modèles de la sculpture gasconne sont, le plus souvent, le fruit d'associations originales de leurs éléments. A partir de deux schémas de compositions, l'entrelacs de rinceau et le rinceau ondulant et de deux types de palmettes, palmettes en bouquet de crossettes et palmettes en fleurs de lys, nous avons pu identifier une multiplicité de combinaisons. La quête de variété semble être une des principales caractéristiques des processus de création alors en œuvre et il n'est pas rare de recenser, dans un même édifice, une déclinaison de plusieurs interprétations d'un élément décoratif. Les parentés que nous avons pu établir entre les différentes variantes des motifs incitent à considérer que les modèles se sont diffusés d'un chantier à un autre par imitation. Des recueils de dessins ont pu être utilisés mais il n'en subsiste aucune trace. Plus probablement, les tailleurs de pierre ont fait appel à leur mémoire visuelle ce qui pourrait aussi expliquer les multiples transformations répertoriées.

37. Magnou-Nortier, E., 1986, p. 108 ; Cabanot, J., 2014, p. 194.

38. Suau, B., 2009, p. 125-126.

39. Cabanot, J., 1966, p. 223.

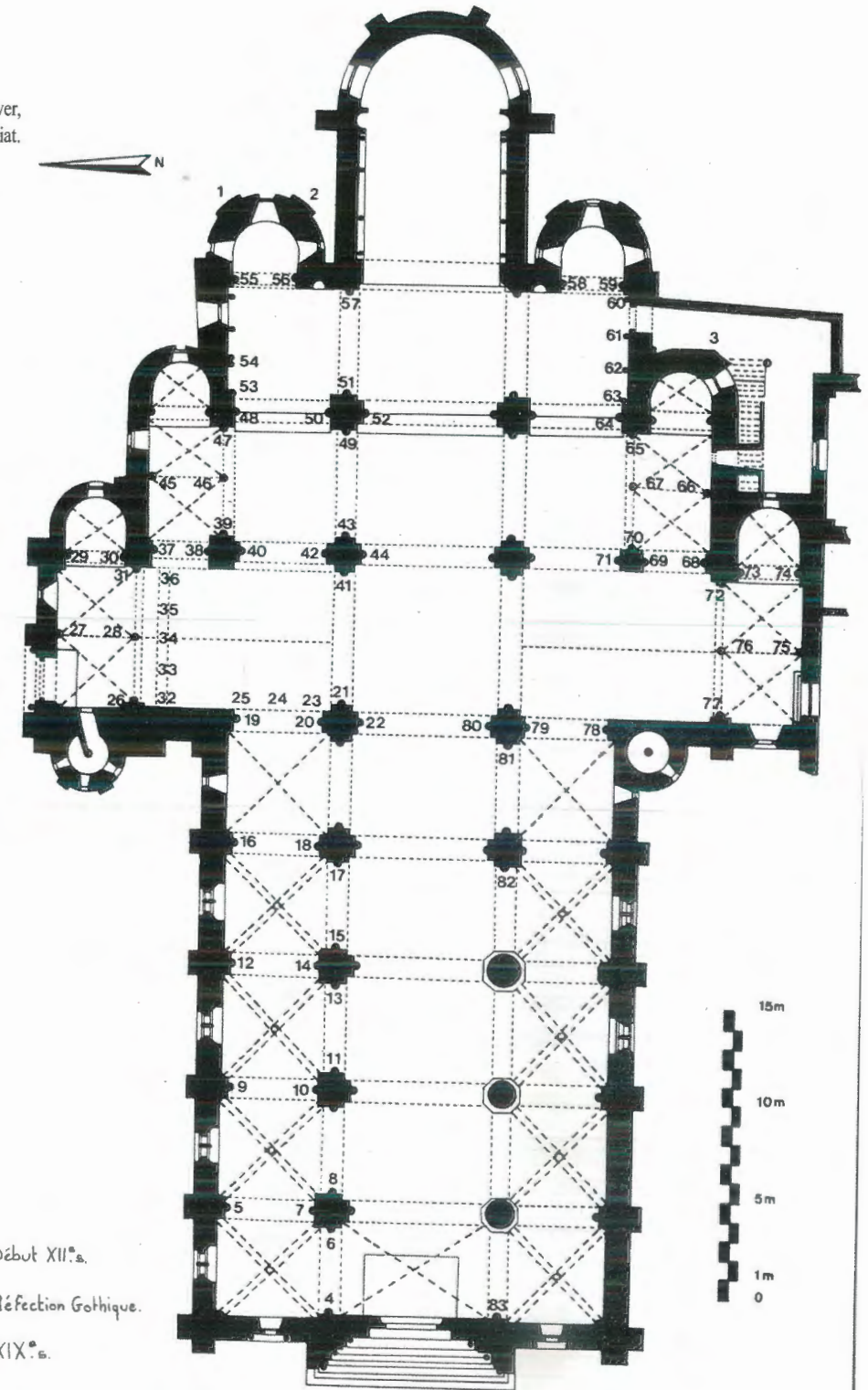
40. *Idem*, note 40, p. 223.

41. Aujourd'hui dans la commune de Vianne. Suau, B., 2009, p. 126.

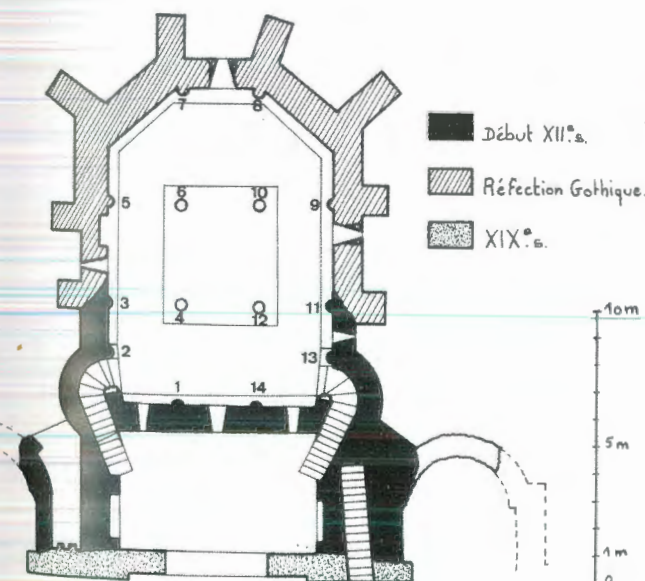
Bibliographie

- Araguas, P., *L'abbaye de La Sauve-Majeure*, Éditions du patrimoine, Modum, 2001.
- Boutoulle, F., « Le monastère de Saint-Macaire et la politique du duc d'Aquitaine à la fin du XI^e siècle », dans *Actes du sixième colloque de l'entre-deux mers* tenu les 27 et 28 septembre 1997, CLEM, Saint-Quentin-de-Baron, 1998, p. 15-21.
- Brutails, J.-A., *Les vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux, éd. Ferret, 1912.
- Cabanot, J., « Les chapiteaux romans de l'abbatiale de Saint-Sever » (absidioles nord), *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, N° 87, 1963, p. 3-24 et 131-160.
- Cabanot, J., « Les chapiteaux romans de l'abbatiale de Saint-Sever » (absidioles sud), *Ibid.*, N° 322, 1966, p. 121-140 et N° 323, 1966, p. 221-239.
- Cabanot, J., « Les chapiteaux romans de l'abbatiale de Saint-Sever » (tribunes nord), *Ibid.*, N° 326 et 327, 1967, p. 133-158.
- Cabanot, J., « Les chapiteaux romans de l'abbatiale de Saint-Sever » (collatéraux et parties hautes du chœur), *Ibid.*, N° 333, 1969, p. 3-35.
- Cabanot, J., *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-ouest de la France*, Paris, Ed. Picard, 1987 (Thèse d'état de 1971).
- Cabanot, J., *Gascogne romane*, Éd. Zodiaque, collection la nuit des temps, 1978.
- Cabanot, J., « La construction de l'abbatiale de Saint-Sever-État des questions », dans *Saint-Sever Millénaire de l'abbaye*, Colloque international 25-26-27 mai 1985, CEHAG, Dax, 1986, p. 145-161.
- Cabanot, J., *Hagetmau Crypte de Saint-Girons*, Édition des Amis des églises anciennes des Landes, Mont-de-Marsan, 1990.
- Cabanot, J., « L'abbatiale de Saint-Sever. Perspectives nouvelles », dans *Abbaye de Saint-Sever. Nouvelles approches documentaires (988-1359)*, Saint-Sever, 13-14 septembre 2008, CEHAG, Dax, 2009, p. 281-310.
- Cabanot, J., « L'affaire de Soulac », dans *une Abbaye au cœur de la Gascogne, Saint-Sever (988-1791)*, CEHAG, Dax, 2014 p. 187-199.
- Couzy, H., « Les chapiteaux de La Sauve-Majeure », dans *Bulletin Monumental*, t. 126, 1968-4, p. 345-372.
- Deshoulières, M., « Saint-Macaire », dans *Congrès archéologique de France CII^e session, Bordeaux et Bayonne*, Paris, Picard, 1941.
- Dubourg-Novès, P., *Guyenne Romane*, Zodiaque, collection la nuit des temps, 1969.
- Durliat, M., *La sculpture romane de la route de Saint-Jacques. De Conques à Compostelle*, CEHAG, Dax, 1990.
- Gardelles, J., « L'art dans la cité », dans Ch. Higounet, *Bordeaux pendant le Haut Moyen Age*, Bordeaux, 1963, p. 161-187.
- Gardelles, J., « L'abbaye de La Sauve-Majeure », dans *Congrès archéologique de France, 145^e session, Bordelais et Bazadais*, Société française d'Archéologie, Paris, 1990, p. 231-254.
- Houlet, J., Sarraudet, M., *L'abbaye de La Sauve-Majeure*, Paris, C.N.M.H.S., 1966.
- Lacoste, J., « La sculpture romane de La Sauve-Majeure et ses origines », dans *L'Entre-deux-Mers et son identité. L'abbaye de La Sauve-Majeure de sa fondation à nos jours*, Actes du cinquième colloque Entre-deux-Mers tenu à la Sauve-Majeure les 9-12 septembre 1995, éditions du C.L.E.M., Saint-Quentin-de-Baron, 1996.
- Lacoste, J., *La Sauve-Majeure*, Éditions Sud-ouest, Bordeaux, 2001.
- Lescarret, B., « Les décors de rinceaux des églises romanes du Médoc », dans *Revue Archéologique de Bordeaux*, tome CIII, année 2012, p. 41-61.
- Magnou-Nortier, E., « L'affaire de l'église de Soulac d'après les actes faux contenus dans le Béatus (XI^e siècle) », dans *Saint-Sever, Millénaire de l'abbaye*, Colloque international, 25-26-27-mai 1985, Mont-de-Marsan, 1986, p. 100-109.
- Masson, A., « La Sauve-Majeure », dans *Congrès archéologique de France Bordeaux et Bayonne. 1939.*, p. 217 à 230, Paris, Picard, 1941.
- Riegl, A., *Question de style. Fondements d'une histoire de l'ornementation*, Trad Baatsh, H.A. et Rolland, E. Préface : Damish, H. Hazan, Paris 1992, rééd. 2002.
- Suau, B., *La formation du temporel de l'abbaye de Saint-Sever*, dans *Saint-Sever Millénaire de l'abbaye - Colloque international 25-26-27 mai 1985*, CEHAG, Dax, 1986, p. 77 à 94.
- Suau, B., « Le temporel de l'abbaye de Saint-Sever : nouvel état de la question », dans *Abbaye de Saint-Sever. Nouvelles approches documentaires (988-1359)*, Saint-Sever, 13-14 septembre 2008, CEHAG, Dax, 2009, p. 95-146.

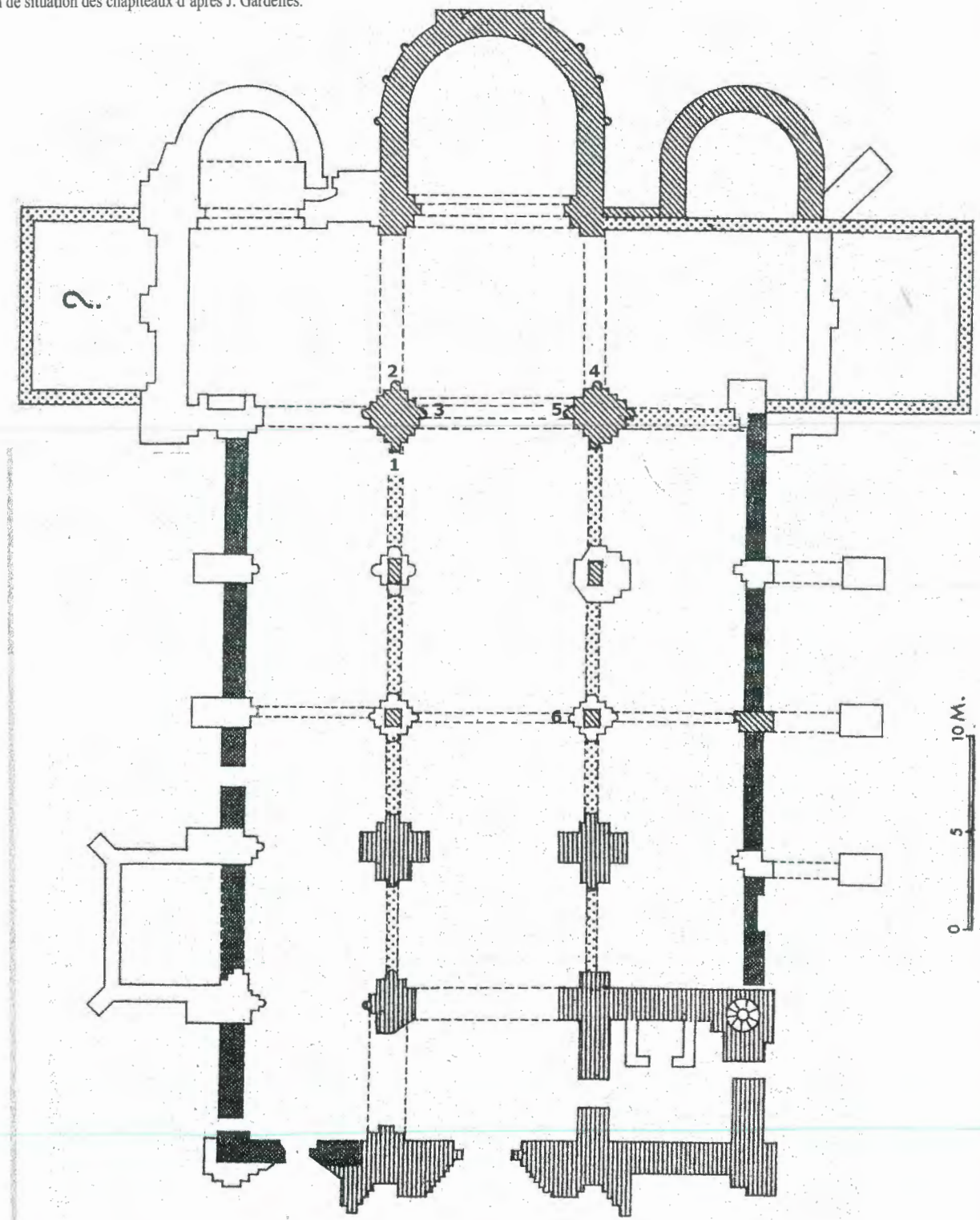
Annexe I. - Saint-Sever, plan de situation des chapiteaux d'après M. Durliat.



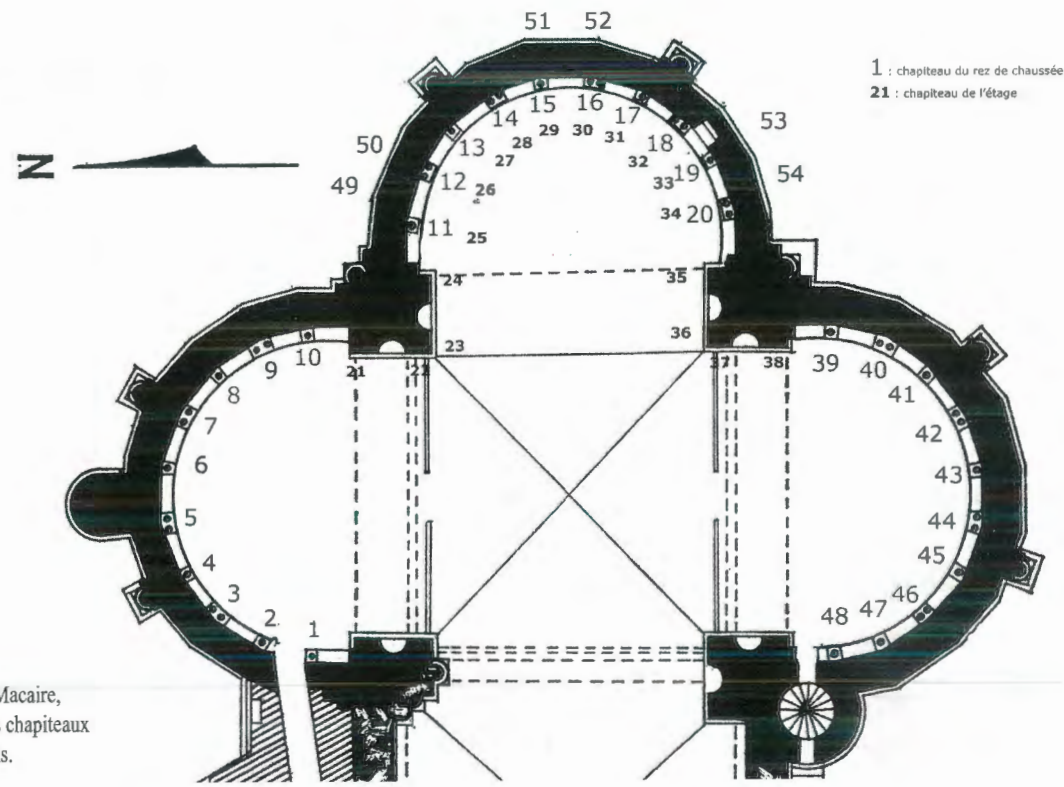
Annexe II. - Crypte de Saint-Girons de Hagetmau, plan de situation des chapiteaux d'après J. Cabanot.



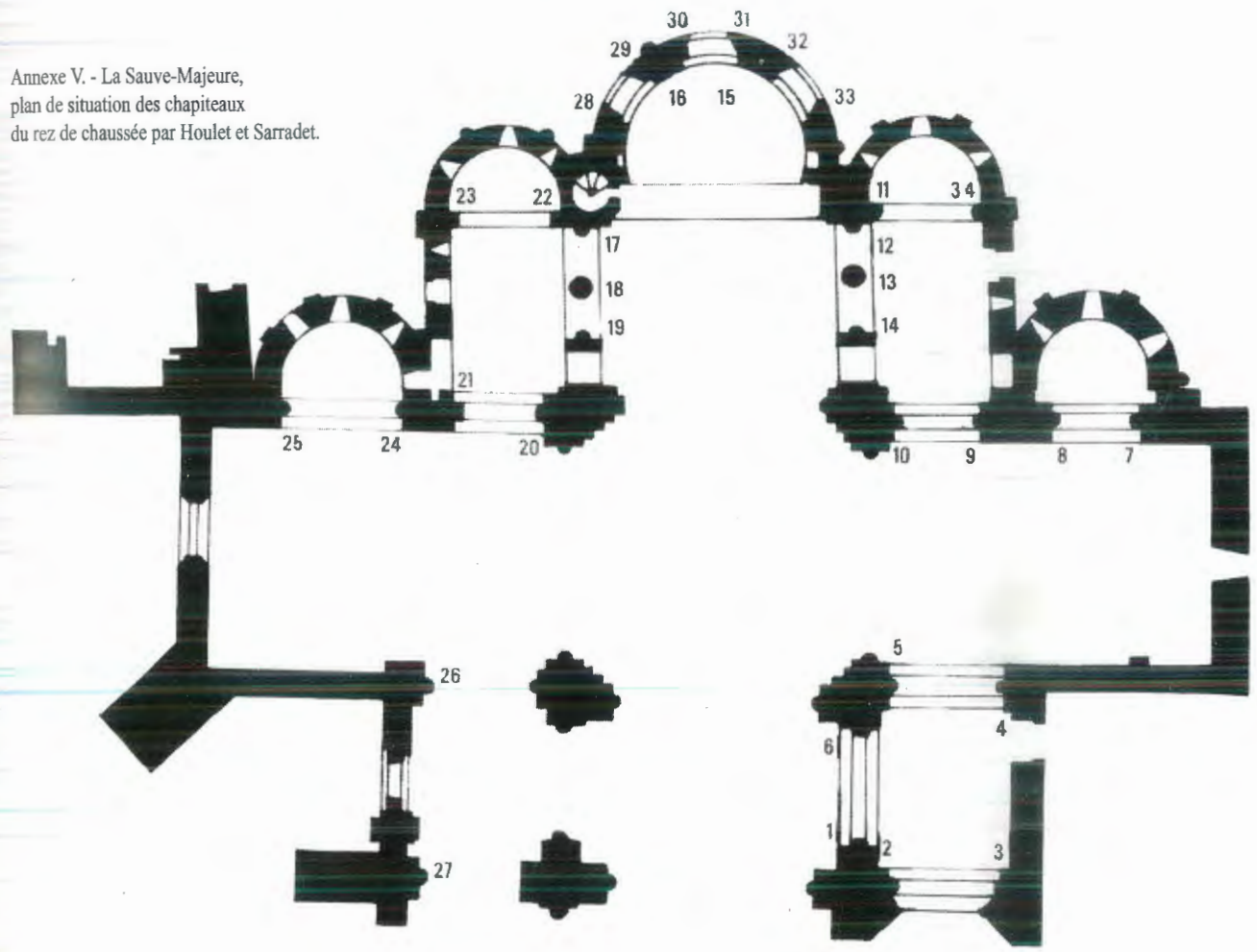
Annexe III. - Sainte-Croix de Bordeaux,
plan de situation des chapiteaux d'après J. Gardelles.



Annexe IV. - Saint-Macaire,
plan de situation des chapiteaux
d'après J.-A. Brutails.



Annexe V. - La Sauve-Majeure,
plan de situation des chapiteaux
du rez de chaussée par Houlet et Sarradet.



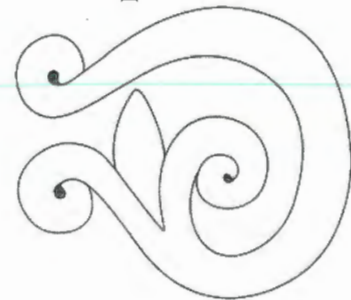
Saint-Sever



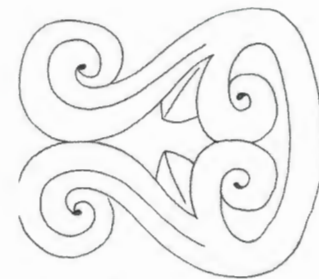
Palmette



La Sauve-Majeure



Élément constitutif du motif



Motif 1



Cordon entre absidioles nord



Tailloir du chapiteau 13



Tailloir du chapiteau 18



Tailloir du chapiteau 10



Tailloirs des chapiteaux 9, 17 et 21



Tailloir du chapiteau 8



Cordon entre absidiole principale nord et chœur



Tailloir du chapiteau 19



Tailloirs des chapiteaux 21 et 26

Etat des fouilles faites le 20 juin 1893 dans la maison située à l'angle des Rues de la Cour des Aides N° 5, et Leupold, N° 30.

Telle est la légende d'une gouache appartenant à la Société Archéologique de Bordeaux¹, don de Camille de Mensignac en 1914, déposée en 1989 au Musée d'Aquitaine, où elle est conservée sous le numéro D.89.3.6 (fig. 3). Ce document était déjà connu par le *Catalogue de l'exposition du Centenaire*². Il s'agit d'un dessin au crayon mis en couleurs à la gouache³, de 32,2 cm par 25, 9 cm. Il est signé, en bas à gauche, d'un sigle combinant un P et un F rétrograde, qui désigne sans ambiguïté Fernand Pujibet, architecte bordelais, connu aussi – ou même surtout, dans le milieu des historiens – pour des représentations du vieux Bordeaux⁴ (fig. 1). Ses dessins sont sans doute un peu naïfs, notamment dans l'abondance des détails et leur légère simplification, dans la gestion des perspectives ou encore dans la mise en couleurs, mais ils ont cette qualité incomparable d'être vrais : la confrontation avec des photographies contemporaines en donne des preuves évidentes⁵.

L'architecte Fernand Pujibet est actif à Bordeaux⁶, dans les années 1880 sur les boulevards (fig. 3a) et la rue Georges-Mandel ; dans les années 1900 sur le cours Pasteur (fig. 3b et 3c). Ce cours lui doit aussi l'église de la Madeleine (fig. 3d). C'est aussi Pujibet qui conçut en 1890 l'ancienne caserne d'Ornano⁷ et, entre 1890 et 1893, l'hôpital du Tondu⁸. Le

Les sarcophages de la boulangerie : travaux en 1893 à l'emplacement de la porte Saint-Pierre de Bordeaux

Pierre Régildo-Saint Blancard*

kiosque à musique du Parc bordelais, inauguré en 1888, a été réalisé sur les propositions qu'il a faites en collaboration avec M. Durand⁹. En 1882-1884, il est chargé de l'agrandissement

* DRAC Aquitaine, SRA, et Ausonius, UMR 5607.

1. Xavier Charpentier, qui enquêtait sur les illustrations disponibles pour le volume Bordeaux de la Carte Archéologique de la Gaule (Doulan, 2013), a attiré mon attention sur cette représentation. Je voudrais ici le remercier, ainsi qu'Anne Ziégélé, conservatrice au Musée d'Aquitaine.
2. SAB 1973, p. 145-146.
3. Fiche d'inventaire du Musée d'Aquitaine, rédigée par Geneviève Dupuis-Sabron, le 27 novembre 2012, reprise par Anne Ziégélé, le 14 mai 2014. Le *Catalogue du Centenaire* le donne comme une aquarelle.
4. A.M.Bx Recueil 367, sans date mais à estimer vers 1869, composé de 37 aquarelles, intitulé *le vieux Bordeaux relevé par F. Pujibet*. Je ne lui connais, mais ma recherche n'est certainement pas assez approfondie, qu'une gravure publiée, dans la réédition de 1882 du guide de Cocks élargi au département de la Gironde (1865, 1869...) : le casino mauresque d'Arcachon. La signature est entièrement développée, prénom compris, et non sous la forme du sigle déjà mentionné.
5. Mousset 2013.
6. Coustet et Saboya 1999, en particulier p. 1499-155 et 170-173 ; un dessin de la maison du 98 boulevard du président Wilson (fig. 2a ci-après) y est donné p. 153. Voir aussi le site www.artemisnia.no.
7. *Bordeaux ma ville*, parcours 8.
8. Nérin 1994, p. 31.
9. Schoonbaert 2007, p. 600.



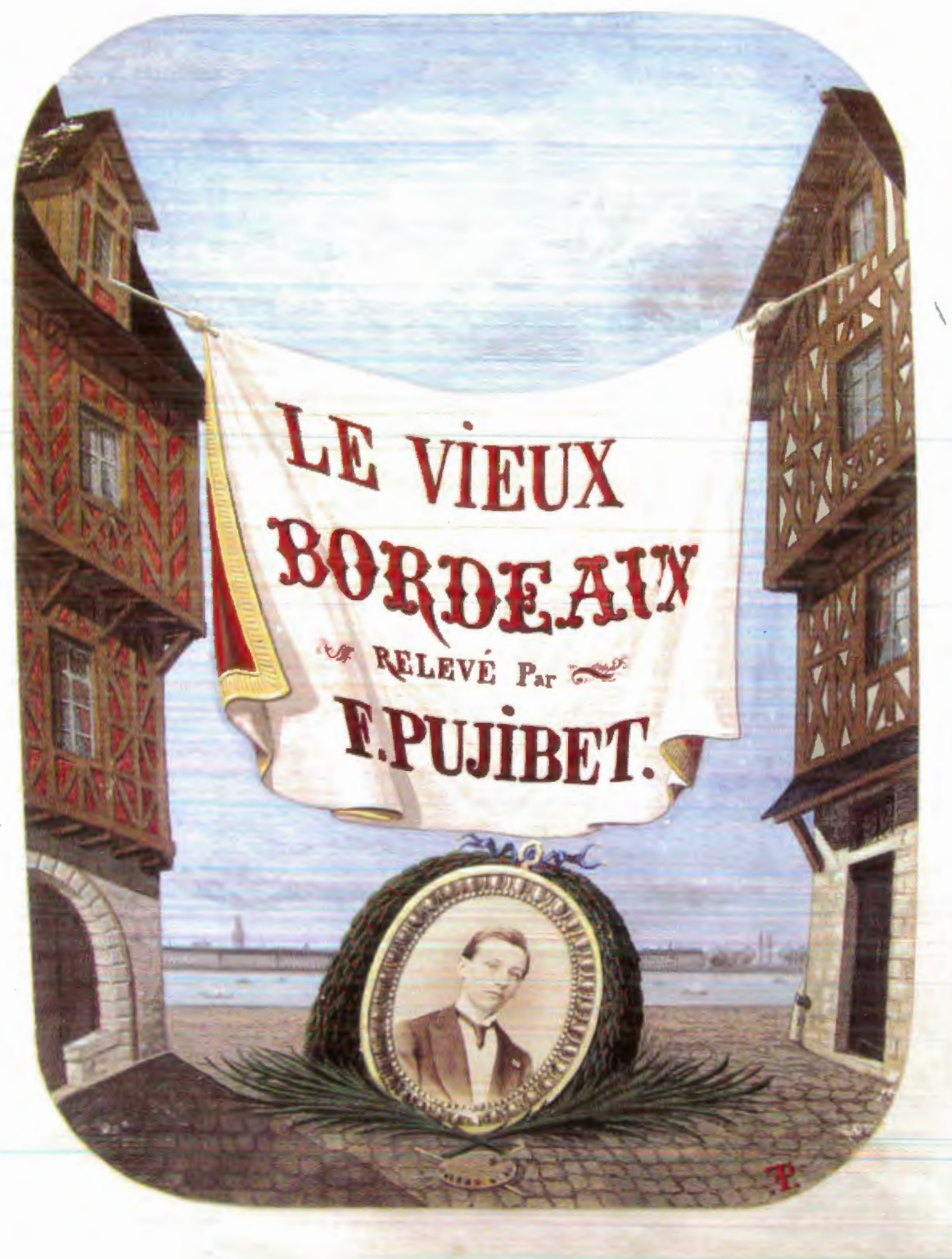


Fig. 1. – Couverture du Recueil 367 des A.M.Bx.



Fig. 2. – Quelques réalisations de l'architecte Fernand Pujibet :
a- 98 boulevard Président Wilson (1884) ;
b- 30 cours Pasteur (1905) ;

c- 59 cours Pasteur (1909) ;
d- façade de l'église de la Madeleine, 24 cours Pasteur (v.1906).

du Musée-Aquarium d'Arcachon¹⁰. Il est aussi très présent dans la ville d'Hiver, où on lui doit plusieurs villas¹¹ et en particulier l'Hôtel continental de la Forêt, construit en 1889¹².

Il eut manifestement une activité importante et d'une qualité certaine, mais son œuvre reste en grande partie ignorée. Passant indifféremment d'une quasi-forteresse comme l'hôpital du Tondu au dessin aérien d'un kiosque à musique, de villas d'agrément à des maisons de rapport, il s'adapte à des cahiers des charges très variés. Ses réalisations sont tantôt sobres¹³, raides même, tantôt plus inspirées¹⁴; celles-ci sont chargées des thèmes décoratifs courants à l'époque, tantôt néo-médiévaux, tantôt Art nouveau, avec un recours fréquent aux bow-windows, avant même l'ouverture du cours Pasteur.

Des travaux de restructuration lourde

La gouache qui nous occupe (fig. 3) montre l'intérieur d'une maison où le sol est éventré pour mener des décaissements de sous-cœur. Cette représentation témoigne en fait d'une restructuration complète du bâti. La légende, *État des travaux...*, indique, à défaut d'un résumé, difficile sur un mode graphique, au moins un document significatif de l'ensemble des travaux engagés. On peut se demander dans quelle mesure l'ensemble, qui n'est manifestement pas croqué sur le vif, est recomposé. La vue est prise depuis la rue Leupold; la perspective, raide et artificielle, voire un peu scolaire, est centrée sur l'angle opposé.

Sur le mur du fond s'ouvre une grande structure voûtée construite en briques; son sommet est irrégulier; son aspect évoque plus un four partiellement démoli qu'une cheminée, d'autant plus qu'un petit tas de gravats noircis est abandonné sur le sol au-devant de ces vestiges. Plutôt que des niches, des trous – peut-être certains dus à l'arrachement de poutres ou à des ouvertures de tirage – apparaissent dans le mur au-dessus; la maçonnerie est en pierres nues, et manifestement en mauvais état. On devine là une officine de boulanger.

Une cloison a été démolie, qui séparait ce vraisemblable espace de travail et une probable boutique. Les murs de celle-ci sont encore revêtus d'enduits en deux teintes, bleu en haut, beige en bas, avec une bande brune en séparation; mais les bases sont abîmées, peut-être des plinthes ont-elles été arrachées. Une porte est en partie cachée par le moignon de la cloison et un léger retrait du mur; si l'on en croit la manière dont son ébrasement ne reprend pas les enduits de la pièce, cette ouverture aurait pu être percée récemment. La boutique s'ouvre sur la rue de la Cour des Aides par une large baie vitrée, dont une partie est fixe, tandis que l'autre, ouverte en grand, n'apparaît pas. Son ébrasement est revêtu des mêmes enduits que les murs, l'ouverture est donc ancienne. Un lustre, assez simple, pend au milieu du linteau.

A l'aplomb du mur de façade, descendent six assises d'une sorte de très grand appareil irrégulier, dont débordent à différentes hauteurs trois cuves parallélépipédiques, de même que, çà et là, quelques pierres. À la base, deux grands blocs longitudinaux se perdent au-delà de la fosse. Un ouvrier, courbé, de dos, travaille au fond de cette fouille; sa présence permet de structurer commodément les plans de la représentation. Au premier plan, reprend cette maçonnerie: à la première assise, sont allongés côte à côte deux sarcophages, encore engagés sous le sol et le four; leurs pieds surplombent légèrement trois niveaux composés de dalles transversales, elles-mêmes étagées; en-dessous apparaissent deux autres sarcophages, l'un par le pied, l'autre par la tête, et celui-ci prolongé par une dalle fendue. La figuration est claire, d'un entrecroisement, apparemment sans liant, de sarcophages monolithes vides et de dalles de couverture non adaptées.

Manifestement, ces sarcophages ne contiennent aucun ossement. Ils ne sont pas, non plus, dans une disposition funéraire normale, où, même dans les cas où il y a empilement, il n'y a nulle régularité, jamais à ma connaissance sur autant de niveaux, et toujours avec des sédiments. On évoquera à ce propos la proximité du cimetière médiéval de Saint-Pierre; mais celui-ci est bien connu, au nord de l'église et non à l'est. La forme globale des cuves, la relative minceur de leurs parois, la présence d'une logette céphalique carrée taillée dans la pierre, tous ces critères tendent à faire reconnaître un travail du XIV^e siècle. Dans une situation cimetériale normale, ce type de caveaux est toujours mélangé à des coffres bâtis, et presque toujours avec des sépultures en pleine terre. Ce n'est manifestement pas le cas. Il s'agit bien d'une construction, faite d'un remploi peu commun de matériaux détournés de leur fonction initiale.

Ces travaux sont mentionnés dans le compte-rendu de la réunion de la Société Archéologique de Bordeaux du 7 juillet 1893¹⁵, soit moins de trois semaines après la date



Fig. 3. – Gouache D.89.3.6 conservée au Musée d'Aquitaine. Fernand Pujibet, 1893. Cliché Musée d'Aquitaine.

État des fouilles faites le 20 Juin 1893
dans la Maison située à l'angle des Rues de
la Cour des Aides n° 5, et Leupold n° 30

10. Boyé 2006, 2^e partie, p. 55-56.

11. Rouxel 2013, p. 20. La base Chastel de l'Inventaire générale mentionne deux villas Pujibet, dont l'une avec l'initiale E et non F...

12. Devenu Hôtel continental et des pins, 20 allée du docteur Fernand Lalesque.

13. En dehors de réalisations utilitaires comme la caserne d'Ornano, on citera le 34 cours Pasteur, plus encore que le 32 ou le 59 (fig. 2c).

14. Par exemple, le 98 boulevard Président Wilson (fig. 2a), où d'ailleurs la sobriété de la façade sur la rue s'oppose à la richesse de celle sur le boulevard, ou encore le 30 cours Pasteur (fig. 2b).

15. BMSAB, XVIII, 1893, p. xl. Je reproduis scrupuleusement le texte publié, qui est chargé de fautes diverses. L'impression est que des notes manuscrites ont été données sans relecture à l'imprimeur: « travaux exécutés à une maison angle des rues »; « comme espèce de lit pour fondement »; « l'enceinte murale »; « rue de la Roncière »...

portée en légende dans le dessin de Pujibet, sous la présidence de Camille de Mensignac, Émilien Piganeau étant secrétaire :

« M. de Mensignac fait savoir que, récemment, dans des travaux exécutés à une maison angle des rues Leupold et des Aides, Boulangerie Arnaud, assez près de l'endroit où passait autrefois le mur d'enceinte de la Ville, on a rencontré trois rangées de cercueils, superposés, renfermant divers débris et munis de leurs couvercles, lesquels cercueils paraissant du XVI^e siècle, ont dû être placés là comme espèce de lit pour fondement de la maison. Ils étaient vides d'ossements humains, mais comblés de terre, pierres et autres débris solides. C'est la troisième fois qu'une disposition analogue se présente auprès de l'enceinte murale, notamment rue de la Roncière et rue du Soleil. L'opération appelée le *bouchardage*, signalée sur ces cercueils, encore en usage au XVI^e siècle, époque où elle a disparu, leur assignerait au plus tard cette époque.

M. Brutails fait observer que la forme même de ces sarcophages s'accorde mal avec une date relativement moderne comme le XVII^e siècle.

MM. de Mensignac et Brutails échangent quelques observations à ce sujet. »

Cette note correspond bien à la représentation, et toutes deux se complètent sur certains points : il s'agit de la boulangerie Arnaud ; les sarcophages n'étaient pas exactement « munis de leurs couvercles » mais alternaient avec eux sans qu'ils leur soient adaptés ; les cuves étaient comblées, ce qui a disparu chez Pujibet, mais étaient bien vides d'ossements ; apparemment l'information de Mensignac est plus ancienne puisqu'on ne mentionne que trois assises au lieu des six visibles. On agréé bien sûr l'observation judicieuse de Brutails sur la chronologie proposée.

La référence à un bouchardage est particulièrement intéressante et sent son spécialiste de la pierre, la formule utilisée laissant une certaine ambiguïté sur l'auteur de l'observation. La boucharde, marteau à tête formant un damier de pointes de diamant, sert à dégrossir un parement de pierre. Or il semble bien que les sarcophages arrivaient sur leur lieu d'utilisation sans être totalement achevés, nous reviendrons sur ce point.

Mensignac serait donc passé voir ces travaux, soit dans une de ses habituelles tournées d'inspection, soit parce que le maître d'œuvre l'en aurait prié. Devant l'intérêt de la découverte, il aurait alors demandé une représentation de ces fouilles, un *état* comme l'exprime la légende, à Pujibet qui lui aurait donné cette gouache, sans doute après la réunion de la Société. Qui aurait été plus à même de réaliser ce document que l'architecte des travaux ? Comment Pujibet, qui n'est pas connu dans le milieu archéologique de l'époque, aurait-il pu être chargé de ce dessin s'il n'était pas lui-même personnellement impliqué sur le chantier ?

La maison

On trouve encore aujourd'hui une boulangerie à cet emplacement, titrée : *À la recherche du pain perdu*. Le propriétaire, Noël Capron¹⁶, explique que cette activité remonte aux années 1810. Il fut un temps où le pétrin et le four étaient installés dans la cave : c'est manifestement dans la foulée des travaux de 1893. Mais la nappe phréatique et les marées maintenaient de l'eau et l'on devait circuler sur des planches posées sur des parpaings. Dans les années 1960, une pompe de relevage fut installée et assainit la cave. Aujourd'hui, Noël Capron tient à le souligner, son laboratoire est de l'autre côté de la rue, dans toutes les normes sanitaires actuelles.

Les façades s'organisent autour de l'angle, légèrement concave (fig. 4). Les deux travées sur la rue de la Cour des Aides sont identiques : de grandes arcatures enjambent le rez-de-chaussée et l'entresol, les baies de l'un occupées par les vitrines de l'actuel magasin, les ouvertures de l'autre étroitiées par des ailettes et dotées de grilles ; chacun des deux étages possède des fenêtres dimensionnées à l'identique. La façade sur la rue Leupold comprend une travée semblable, sauf que les fenêtres des deux étages sont aveugles, et une autre étroite composée d'une porte simple et d'une fenêtre sans grille à l'entresol, de deux autres aux étages, avec des linteaux rabaissés, et d'une quatrième, basse, sur le côté de la soupente. Une cheminée se dresse au-dessus de l'angle. Trois moulures simples et nues rythment et unifient l'ensemble : entre les deux étages plus débordante qu'au-dessus de l'entresol ; concave sous le toit et la soupente. Les ouvertures des étages sont entourées de bandeaux lisses, sauf le débordement de la clé ; on retrouve la même clé au sommet des grandes arcatures qui sont simplement ouvertes au nu du mur.

La construction est d'un ordonnancement parfaitement classique, mais d'un dessin très sec, sans aucune fioriture. La fenêtre de la soupente est étouffée par la toiture et l'étroit triangle de maçonnerie où elle s'ouvre fait bien maladroit. Il s'agit vraisemblablement d'une reprise. Hormis les vitrines, on n'en distingue pas d'autres.

Le plan cadastral actuel (fig. 5a) regroupe deux parcelles mentionnées sur celui de 1811-1832 (fig. 5b), rompant ainsi un alignement remarquable de limites ; cela semble bien correspondre à l'extension de la parcelle initiale dont témoignerait l'ouverture de la porte latérale figurée sur notre gouache. Pour autant, cette limite n'est pas figurée sur le cadastre de 1850-1853, base cartographique de l'*Atlas historique* (fig. 6c) ;

16. Je voudrais le remercier pour l'amabilité avec laquelle il m'a reçu. Les informations qui suivent me viennent de lui.



Fig. 4. – La maison aujourd'hui :
a- la façade rue Leupold ;
b- la façade rue de la Cour des Aides ;
c- l'angle.



a- cadastre actuel ;



b- cadastre de 1811-20, dessin d'E. Jean ;

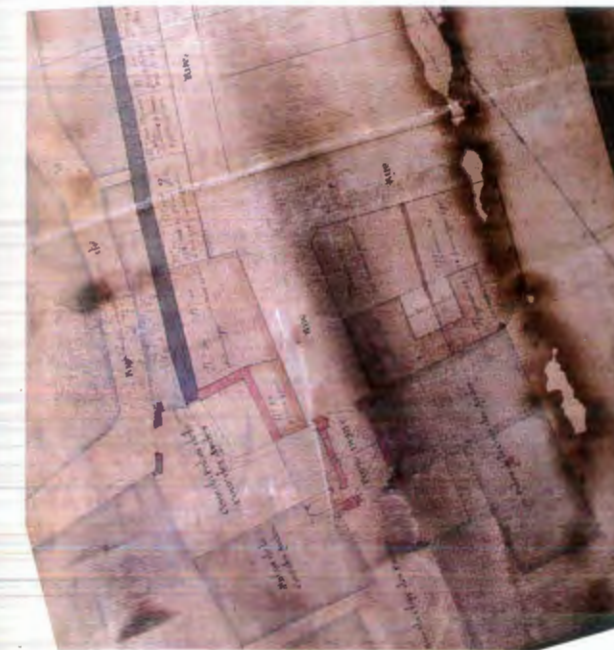


c- A.M.Bx XL A63 2, expédition, plan attribué à Richard François Bonfin et estimé de 1767 ;



d- A.M.Bx XL A63 2b, minute, brouillon du précédent.

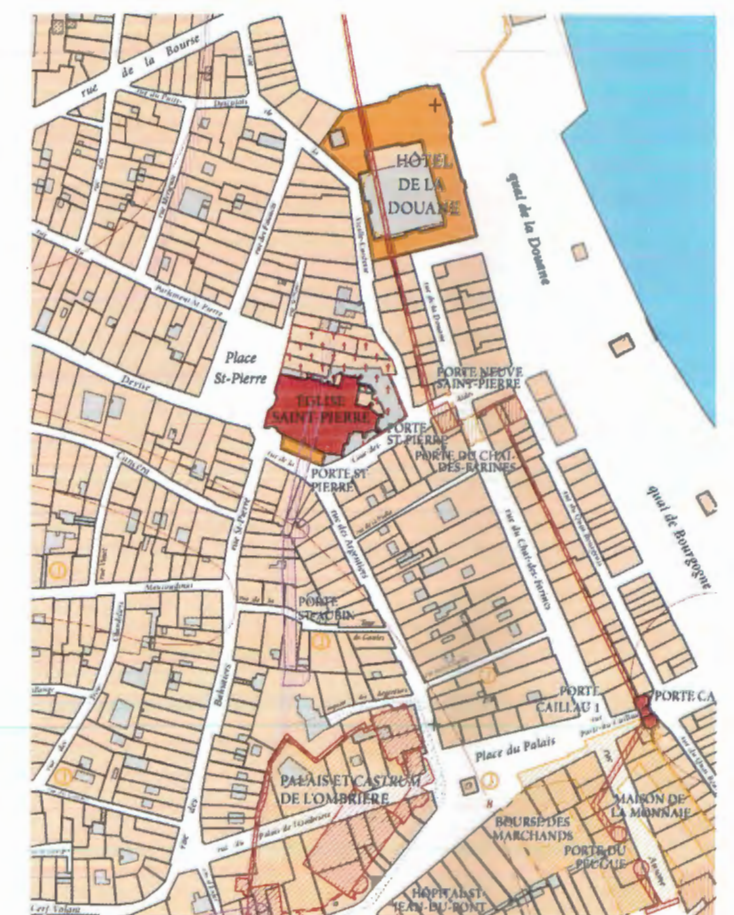
Fig. 5. – Cadastre actuel et plans anciens.



a- A.M.Bx X W84, Plan de la distribution des emplacements à vendre sur le Port, depuis le mur du quay jusques au mur de la ville relatif au mémoire et à l'ouvrage indiqué par l'adjudication, fait à Bordeaux, ce vingt-cinq aoust mil sept cent trente, extrait ;



b- extrait du plan de Léo Drouyn 1874 ;



c- Atlas historique de Bordeaux, extrait de la planche 02.

Fig. 6. – Localisation des différentes portes Saint-Pierre.

quant aux deux plans XLA63 des archives municipales¹⁷, le document mis au propre, l'expédition (fig. 5c), l'ignore, tandis que le brouillon, la minute (fig. 5d), sans la tracer, l'évoque par des mentions manuscrites : *aux bénéficiers de St Pierre* sur la parcelle d'angle ; *accordé aux bénéficiers de St Pierre*, sur la parcelle annexée. La confrontation de ces documents ne fait que renforcer l'ambiguïté de cette division parcellaire.

La maison qui nous intéresse se trouve au chevet de l'église Saint-Pierre, aujourd'hui dégagé des maisons qui l'enveloppaient. De la place ovale que portent ces plans du XVIII^e siècle, au croisement des rues *de la cour des aydes* et *de la corderie*, il ne subsiste plus maintenant que l'angle concave de la boulangerie. La série XLA63 distingue le statut des constructions par des couleurs dans le tracé à l'encre noire : en jaune les embellissements récents ; en rose plein le bâti ancien d'intérêt ; avec un halo rose non détaillé les îlots de bâti ancien ou sans intérêt pour le propos – une définition un peu imprécise, donc ; en gris les éléments disparus ; en bleu vert, l'hydrographie, équipements d'eau etc. Il apparaît ainsi que la maison est récente à la date du plan, en 1767, et qu'elle s'inscrit en prolongement de la place ovale¹⁸ dont elle est sans doute contemporaine, malgré la différence de couleur. Cette place n'avait aucune réalité en 1730 (fig. 6a). Cette coïncidence du plan et de ce pan coupé concave authentifie un bâti à situer entre cette date et les années 1760.

Les portes Saint-Pierre successives

Léo Drouyn¹⁹ synthétise ainsi sa notice sur la *porta Sent Pey*, comme il aime l'appeler :

« Il a existé [...] trois portes Saint-Pierre : 1° la porte romaine, située près de la porte méridionale de l'église ; 2° la porte du XIV^e siècle, près de la rue du Chai des Farines, et appelée porte *Neuve-de-Saint-Pierre*, et 3° une autre porte *Neuve-de-Saint-Pierre*, au milieu de la rue de la Cour-des-Aides, et occupant la place de la précédente. »

Un peu plus haut, après avoir insisté sur la porte ouverte dans l'enceinte antique, en citant longuement Baurein, il constate que la *portam civitatis ante ecclesiam Sancti Petri* ne peut être celle où « les jurats mirent sept gardes, le 4 octobre 1406 ». Il s'appuie sur les vues cavalières des XVI^e et XVII^e siècles pour reconstituer un système complexe, heureusement précisé par le plan (fig. 6b), avec la tour de Wataffel, un pont sur la Devèze et un redan, lequel n'apparaît guère sur les vues, en tout cas pas avec cette forme. La localisation de la porte est de toute façon à peu près évidente, et nous allons voir à préciser les faits ; l'*Atlas historique* modifie un peu la proposition de Drouyn (fig. 6c).

Une quatrième porte existait dans ce secteur, une porte du XVIII^e siècle, dite du Chai des Farines puisqu'elle était établie sur cette rue. Elle est appelée *Porte neuve* sur le très instructif plan X W84 des archives municipales, où la couleur rouge – par opposition au jaune, affecté aux projets, et au gris, caractérisant le bâti d'origine ancienne – montre qu'elle appartient aux travaux récents et que, en août 1730, elle est déjà construite²⁰ (fig. 6a). Le mur de ville médiéval est bien visible, en gris plein ; pour rejoindre la porte, on lui a raccordé un système en crémaillère, en rose ; on se propose enfin de construire autour de ces structures quelques emplacements, en jaune. Ce projet n'est pas celui qui va être réalisé et façonner notre rue Émile Duployer, anciennement dite de la Douane : la version définitive de l'embellissement est donnée²¹ par les plans de la série XLA63 (fig. 5c et 5d).

La création de cette porte a modifié le système de circulation indispensable à ce quartier affairé et peuplé. En effet, le même plan nous le montre, la porte Saint-Pierre médiévale avait été accaparée par le *Palais de la Cour des Aydes*, dont un bâtiment et la cour occupait son espace naturel ; il ne faut pas la confondre avec le portail, figuré en gris, leur donnant accès au coin de la *rue de la Corderie*. Le mur de ville est prolongé par un tireté formant coude et se raccordant au bâti existant et non à la *Porte neuve* : le dessin, en lui-même très significatif, est renforcé par le projet d'aménagement de l'espace. La crémaillère rose est une modification de cet état qui restreignait beaucoup la cour dudit palais.

Mais ce tireté représente un mur, pas une porte de ville ; celle-ci avait déjà disparu. L'espace que l'on propose au lotissement était vide de construction et correspond à l'extérieur de l'enceinte : *distribution des emplacements à vendre sur le Port*,

17. C'est une série de 52 plans – il en manque au moins 6 – qui se répartissent entre des brouillons et des mises au propre. Elle a été présentée par Ezéchiel Jean-Courret et moi-même à la Société Archéologique de Bordeaux le 11 octobre 2008. La publication que nous envisagions est, depuis lors, toujours resté en projet... Ces plans anticipent en quelque sorte sur un vrai document cadastral, aussi bien par leur technique de levé (ce sont des plans géométriques), par leur qualité que par leur souci d'indiquer contenances et propriétaires. Ils dressent un état des lieux très précis des environs des fortifications de Bordeaux. Au revers d'une feuille est écrit au crayon : *Bonfin 1767*. D'où la proposition de date et d'attribution à Richard François Bonfin.

18. Le plan IX A38 des A.M.Bx donne le même dessin de cette place ; il est sans date, mais sans doute proche des XLA63. Le plan X A12, daté du 17 février 1792 donne encore le dessin complet de la place, sans le préciser.

19. Drouyn 1874, p. 84.

20. À la suite de Léo Drouyn, j'ai reproduit dans l'*Atlas historique* (p. 112) la date erronée de 1736...

21. Selon une autre codification qui oppose les travaux récents, en jaune, aux constructions plus anciennes, en rose.



Fig. 7. – Plans schématiques de synthèse : les structures anciennes sur fond de plan actuel.

depuis le mur du quay jusques au mur de la ville, précise le titre du plan. On reconstitue ainsi un état second de l'enceinte où la porte Saint-Pierre avait été démolie et remplacée par un simple mur, ce qui permettait de ménager une cour sur la rue de la Corderie pour le palais de la Cour des Aides²² (fig. 7). Dans un troisième temps, la rue du Chai des Farines, qui butait sur le mur de ville doublé par les bâtiments adossés, est dotée de cette *Porte neuve* qui s'interpose dans le tissu préexistant. Son percement compense quelque peu la disparition de l'accès à la berge et au port.

Cette compensation est manifestement insuffisante – il faut dire que le détour est assez long depuis les parages de l'église, par exemple, jusqu'au port – : on ouvre enfin, quatrième temps, la *porte neuve Saint-Pierre*. Vers 1740, estime-t-on en général, avant 1767 en tout cas puisqu'elle fait partie des aménagements récents indiqués en jaune par les plans de Bonfin (fig. 5c et 5d). C'est une nouvelle restructuration du quartier (fig. 5c et 5d), manifestement mieux pensée, mais au désavantage de l'administration fiscale : ses bâtiments sont largement réduits à l'est par un raccordement en crémaillère du mur de ville sur la *Porte du chay des Farines* ; sa cour disparaît au profit d'une nouvelle construction, de cette autre *porte neuve*, d'une rue créée en prolongement d'un segment de la rue de la Corderie et de cette place ovale que nous avons déjà évoquée.

Les défenses et portes médiévales dans le quartier Saint-Pierre

Depuis la Devèze jusqu'à Sainte-Croix, on considère aujourd'hui qu'il n'y eut un mur de ville, bâti en tant que tel, que tardivement, et l'on renvoie volontiers au XVI^e siècle. C'était l'alignement des façades privées, chais et maisons, qui formait à la fois la limite de la ville et un faible front défensif²³. Le 21 septembre et le 19 décembre 1406, l'ordre de murer les chais depuis la tour de Wattafel jusqu'à la porte des Salinières, entre-temps celui de les rouvrir, sont parfaitement significatifs de ce système pour l'espace qui nous intéresse²⁴. Ce système s'appuie vraisemblablement sur une fortification ponctuelle préalable, établie autour du Peugue, au pied du palais de l'Ombrière²⁵ ; celle-ci intègre sans doute la première porte Cailhau²⁶, remplacée à la fin du XV^e siècle par celle que nous connaissons.

Plus au sud sont mal documentées la porte Saint-Jean et la porte des Portanets. S'il ignore pratiquement la seconde, avec la superbe du médiéviste devant une construction du XVI^e siècle, Léo Drouyn accorde à la seconde une notice d'une page²⁷. Tout en citant plusieurs textes du début du XV^e siècle, il avoue « une difficulté » : la variabilité de son nom fait éventuellement traîner un doute sur son identité. Dans l'*Atlas historique*²⁸,

j'ai moi-même mis en doute le caractère médiéval de cette porte, estimant que des confusions étaient probables avec les ouvrages voisins : le pont Saint-Jean, sur le Peugue, et la porte du Brisson, les deux tours qui contrôlaient cette même rivière.

Au nord, la porte la plus proche est celle des Paux, qui a été observée en sondage, en suivi de travaux et en fouille²⁹. Elle est bien connue de Baurein et de Drouyn³⁰, et de tous leurs successeurs. La première attestation connue en est de 1370³¹. Je dois à l'amitié de Renée Leulier un plan de Gabriel qui en donne un relevé plus précis que la plupart des autres (fig. 8). Ce qui n'apparaît pas dans ce plan, non plus que dans les écrits anciens, c'est que la porte est bâtie avec des sarcophages, sur un mode identique à celui révélé par la gouache de Pujibet³². Les cuves, emplies de moellons, parfois de fragments d'autres sarcophages, de galets de lest, de terre et de mortier, et les dalles de couverture étaient alignées et croisées en lits successifs (fig. 9). Seules les parties basses de la porte ont été conservées ; en conséquence, il est difficile de savoir jusqu'à quelle hauteur cet appareil était mené ; il dépassait en tout cas la fondation qui, comme pour la quasi-totalité des ouvrages de l'enceinte de la ville, était très faible.

Les 26 sarcophages observés n'ont jamais été utilisés³³. S'ils ont leur forme définitive, la plupart restent en attente de leur finition ultime : une cuve est d'abord extraite et rapide-

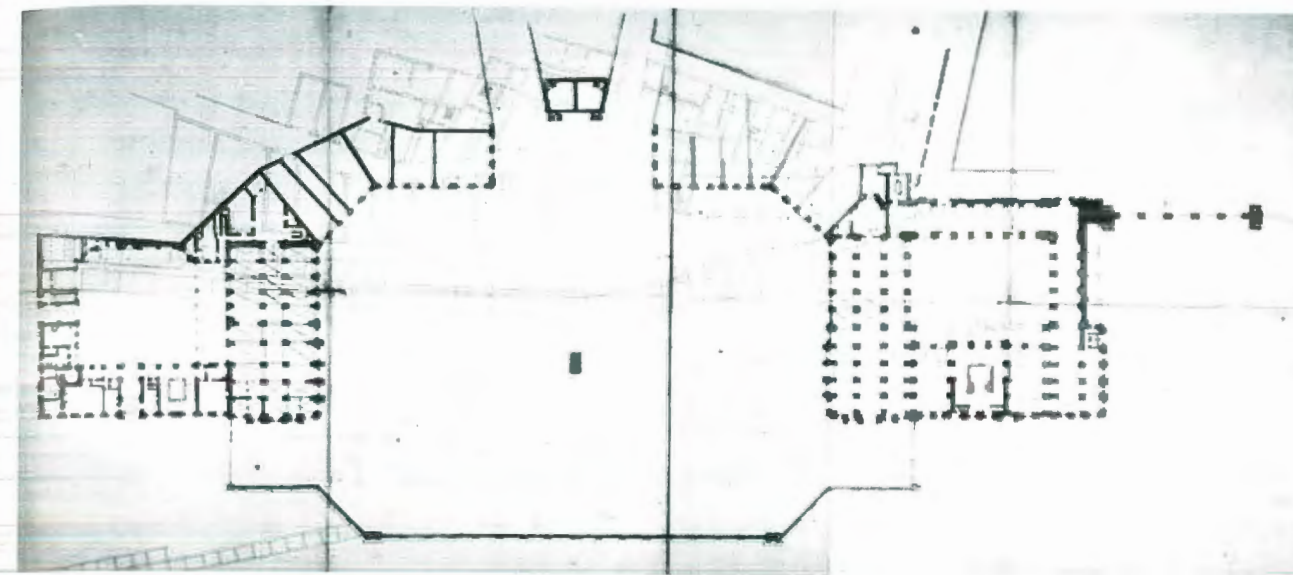


Fig. 8. – Plan superposant la place Royale et le quartier auquel Gabriel la substitua (réf. sap01_70p00363_p)

ment façonnée, puis creusée, ces deux étapes en carrière ; les parois sont ensuite reprises à la brettelle pour les amincir. S'ils sont bien identifiables comme des produits du XIV^e siècle, ils ont des variations typologiques : les cuves sont tantôt rectangulaires, tantôt plus ou moins trapézoïdales ; surtout les logettes céphaliques sont assez rarement rondes, pour la plupart rectangulaires ou trapézoïdales ; leurs fonds sont plats ou forment un coussin de quelques centimètres. Une autre caractéristique de ce lot est le nombre anormal de graffitis qui pourrait laisser penser à un long séjour sur le port³⁴.

Ce mode constructif n'est appliqué qu'à la porte, ou du moins à une section très réduite du rempart contenant la porte³⁵. L'ensemble, large de 4,25 m, a été reconnu sur une longueur de 14 m qui n'impliquait que le piédroit sud, l'autre, hors de la zone de fouille, ayant disparu dans des travaux indéterminés³⁶ ; si l'on suppose une ouverture de 4 m et un piédroit au moins égal à la largeur de 4,25 m, c'est une distance de plus de 28 m qui serait barrée par cet appareil. Quant à la courtine proprement dite, on la connaît aussi bien au nord qu'au sud³⁷. Elle est maçonnée en moellons liés au mortier de chaux, est large d'un peu plus de deux mètres à sa base, laquelle possède un léger fruit, ce qui n'a guère été observé sur les rares segments conservés, mais non refaits, du front terrestre.

La note de Mensignac évoque deux autres découvertes d'une « disposition analogue », dont je ne connais aucun compte-rendu, elles aussi auprès de l'enceinte médiévale. Et de les localiser rue du Soleil et « rue de la Roncère » – probablement une mauvaise transcription d'un « Rousselle » mal écrit.

Il semble bien que ce soit le même lieu que désignent les deux termes, la rue de la Rousselle étant parallèle à l'enceinte et celle du Soleil lui étant perpendiculaire, un lieu où l'on peut reconnaître aussi bien la porte Saint-Jean que celle des Portanets. Étant donné la relative abondance des attestations anciennes de la première, il est logique de penser à elle plutôt qu'à l'autre. On remarquera toutefois que l'identification d'une construction en sarcophages est ici relativement fragile. Pour autant, le phénomène est avec certitude récurrent, au moins à deux reprises. Notons, par ailleurs, qu'il n'en a jamais été observé auprès de la porte Cailhau.

A Saint-Pierre comme aux Paux, on peut constater la même typologie et la même chronologie. On peut légitimement penser que ces deux ou trois constructions sont de même époque, et probablement d'un même programme : elles ont cet appareil original qui les distingue de toutes les autres, elles ont une même fonction et appartiennent au même front défensif. On verrait bien une date assez tardive, vers la fin du XIV^e.

22. Cette institution, plus fiscale que judiciaire, est créée assez tardivement à Bordeaux : 1657. Dans l'évolution de ce quartier, on sent bien la pression foncière que son développement occasionne.

23. Voir en particulier, Régald et al. 2003 ; Régald dans Lavaud dir. 2009, III, p. 87 ; Baggio 2007.

24. *Registres de la Jurade*, t. III *Délibérations de 1406 à 1409*, Bordeaux, 1873, p. 58 et 146. Déjà Drouyn concluait : « Nous pouvons dire en outre avec certitude que les murs tracés sur le plan de Lattre [...] dans lesquels sont ouvertes les portes du Portanet et du Calhau, ne sont pas du commencement du XV^e, peut-être même pas de la fin. » (1874, p. 37). Dans la suite de son ouvrage, il resta beaucoup plus ambigu.

25. Migeon et al. 2003.

26. Régald dans Lavaud dir. 2009, III, p. 115.

27. Drouyn 1874, p. 81-82.

28. Lavaud dir. 2009, III, p. 112 et 116.

29. Respectivement : Régald 1996 ; Migeon 2005 ; Gerber dir. 2006.

30. Drouyn 1874, p. 70-72.

31. Antignac 1996, vol. 3, n° 70. Cette date correspond à la partie haute de la fourchette proposée par Gerber dir. 2006 : dernier tiers XIV^e, première moitié XV^e. Dès lors, on peut penser que cette attestation est effectivement proche de la construction.

32. En fait, les fouilleurs du parking ont observé une bien moindre épaisseur conservée (en général un seul niveau) que Pujibet, mais sur une plus grande longueur ; d'où une impression d'irrégularité dans la disposition des sarcophages, ici en carreaux, là en boutisses, plutôt que d'entrecroisement ; il n'y a en fait aucune raison de rejeter l'observation ponctuelle de Migeon 2005, p. 45-46, sous prétexte qu'elle correspond à une zone de rupture entre deux dispositions distinctes.

33. Le rapport de fouille, Gerber dir. 2006, p. 52-58, contient une étude de Loïc Destrade sur cette collection. Les éléments qui suivent lui sont dus.

34. Gerber 2006, p. 67, en remarquant une hypothétique valeur apotropaïque de certains motifs, pentagrammes notamment, propose d'y voir une manière de « conjurer le mal qui pourrait résulter du fait de détourner des sarcophages, symbole de la Mort, de leur usage légitime ».

35. Gerber 2006 distingue le rempart de la porte tout en reconnaissant que les structures se juxtaposent, sont identiques de composition et d'épaisseur.

36. Régald 1996, p. 50.

37. Gerber 2006, chantier Gabriel, pour la porte du Chapeau-Rouge ; chantier Jean-Jaurès, pour le mur plus au nord ; Migeon 2003 et 2005, pour les parages de la porte Cailhau ; Migeon 2005, pour le sud de la place de la Bourse.

38. *Catalogue du centenaire*, p. 146.

L'hypothèse logique est que l'on a utilisé des matériaux qui encombraient le port, de la même manière que, plus usuellement, on a récupéré les pierres de lest. Mais cela suppose un stock non négligeable, sans doute de plusieurs centaines : il y en a une vingtaine de visibles sur la gouache ; 26 ont été observés lors des fouilles de la place de la Bourse ; une cuve représente seulement à peine un tiers de mètre-cube. Ce constat ouvre des perspectives très nouvelles sur le commerce des sarcophages, en termes de quantité, de circuit, de spécialisation marchande... Par ailleurs, ce grand nombre fait-il envisager la gestion d'une épidémie ?

Enceinte, portes et courtines

Fernand Pujibet a représenté scrupuleusement l'étrangeté archéologique qu'il constatait : « c'est ce qui fait le principal intérêt de l'aquarelle présentée », concluait Paul Roudié³⁸. Camille de Mensignac l'a notée à son tour. Ils ne disposaient pas des arguments qui leur auraient permis d'interpréter les faits. Ce phénomène s'insère parfaitement dans le modèle aujourd'hui envisagé pour l'aménagement de l'enceinte de la ville à partir du début du XIV^e siècle³⁹, et le précise sur certains points.

Un premier projet aurait été adopté dès 1302, modifié en 1303, mis en œuvre aussitôt après. Il n'aurait concerné que la partie sud de la ville, depuis le Peugue à l'angle sud-ouest de l'enceinte de la cité jusqu'à la barbacane de La Rousselle à l'extrémité sud-est de l'enceinte du bourg. Cette première phase serait hâtivement achevée en 1324. Une deuxième phase serait engagée quelques années plus tard et interrompue par la peste noire de 1348 : ce serait le front nord-ouest, depuis le Peugue jusqu'à l'Audeyole. Son retour sur la partie nord de la façade garonnaise serait repris seulement du temps de la principauté d'Aquitaine.

Cependant, il conviendrait de distinguer dans l'enceinte les portes et les courtines. Et ce, essentiellement pour tout le front garonnais⁴⁰. Dès la première phase, le long du fleuve dans le secteur de Saint-Michel, ne seraient construites que des tours-portes à l'extrémité des rues qui donnaient accès au port ; entre elles s'aligneraient les façades des constructions privées, comme

c'était déjà le cas pour le bourg ; les courtines ne seraient pas construites avant l'extrême fin du XVe siècle ou même le XVI^e. La fouille a clairement montré que la porte de l'Ome de Casse, pour l'appeler par son nom le plus ancien, (qui ne contient aucun sarcophage) est construite avant la courtine⁴¹.

Les faits réunis ci-dessus documentent le centre du front garonnais. La première porte Cailhau participerait d'une mise en défense ponctuelle du secteur de l'Ombrière et du Peugue, remontant à la mainmise de Philippe le Bel. En aval comme en amont, les courtines seraient au contraire très tardives. Les trois portes en sarcophages seraient l'équivalent des tours-portes du secteur de Saint-Michel, entremises dans le front des façades des chais. Un équivalent postérieur d'une cinquantaine d'années, dans le cadre d'un programme achevant la mise en défense de la ville vers la fin du XIV^e siècle, probablement du temps de la principauté.

Un dernier détail : on ne peut envisager à Saint-Pierre, non plus à Saint-Jean, la longueur observée aux Paux, mais celle-ci se justifie parfaitement par la nécessité de fermer un vaste espace, cette vraie place où convergent les rues de la Corderie, Saint-Rémi et du Pont de la Mousque.

Si ces portes sont du même programme, ont-elles la même forme ? C'est plausible, mais difficile à affirmer, les informations étant bien trop lacunaires et parfois contradictoires. Je les imaginerais bien toutes simples, « dans le mur, sans tour ni ouvrage avancé » écrit Drouyn pour la porte des Paux. Une simple baie entre deux piédroits massifs ? Mais l'épaisseur même de ces piédroits, que ne justifient aucunement les modules des sarcophages, peuvent laisser envisager des superstructures imposantes, capables d'accueillir des gardes.

39. Voir le chapitre IV du volume 2, p. 101-110, ainsi que les différentes notices concernées du volume 3 de l'*Atlas historique*. Je ne donne ici qu'un rapide résumé, sans argumenter les propositions.

40. Ailleurs aussi des décalages dans la chronologie des constructions sont envisageables, le cas le plus représentatif étant la porte Saint-Germain, attestée dès 1321 et donc anticipée d'une dizaine d'années sur la construction des courtines, mais ces décalages restent légers.

41. Gerber 2006, vol. 11, p. 106.

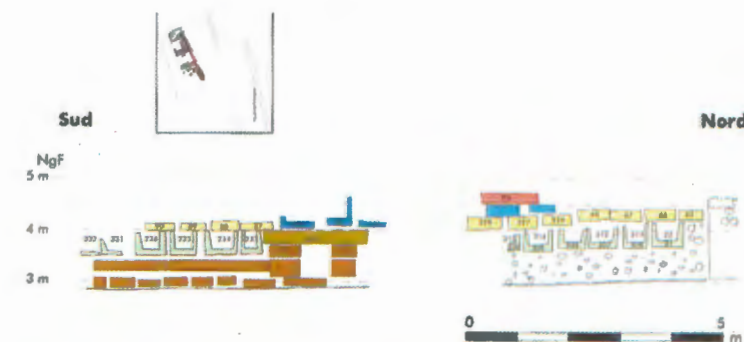


Fig. 9 – Porte des Paux : relevé général en plan, relevé en coupe de détail et photographies de la porte des Paux, extraits de Gerber dir. 2006.

Bibliographie utilisée

- Antignac 1996 : Antignac, Hélène. *La paroisse Saint-Rémi intra-muros, 1289-1506*. Mémoire de maîtrise, université Bordeaux III, 1996.
- Baggio 2007 : Baggio, Jacques. *Une ville forte face à son destin : la mise en défense de Bordeaux à la fin du Moyen Age (1406-1442)*. Université Bordeaux III, 2007, mémoire de master 2 sous la direction de S. Lavaud.
- Boyé 2006 : Boyé, Michel : « Une institution respectable : la Société scientifique d'Arcachon », *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 1^{re} partie : n° 128, mai 2006, p. 3-31 ; 2^e partie : n° 129, août 2006, p. 53-79.
- Boyé et al. 2015 : Boyé, Michel, Rouxel, Marie-Christine, et Ruault, Frédéric : *Villas d'Arcachon, un siècle d'histoires*, Geste éditions, 2015.
- Cocks 1882 : Cocks, Charles. *Guide de l'étranger à Bordeaux et dans le département de la Gironde*. Bordeaux, Féret, 1882 (réédition augmentée). Autres éditions : 1862, 1865...
- Coustet et Saboya 1999 : Coustet, Robert, et Saboya, Marc. *Bordeaux, le temps de l'histoire*, Mollat, 1999.
- Doulan 2013 : Doulan, Cécile, avec la collaboration de Xavier Charpentier. *Carte archéologique de la Gaule. Bordeaux, 33/2*. Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2013.
- Drouyn 1874 : Douyn, Léo. *Bordeaux vers 1450. Description topographique*. Bordeaux, Gounouilhau, 1874.
- Gerber dir. 2006 : Gerber, Frédéric, dir. *Bordeaux parkings 2002-2003*. Rapport final d'opération, Inrap, 2006, 12 volumes. Vol. 8, *Chantier archéologique Bourse* ; vol. 9 *Chantier archéologique Saint-Rémi* ; vol. 10, *Chantier archéologique Jean-Jaurès* ; vol. 11, *Chantier archéologique Gabriel*.
- Lavaud dir. 2009. Lavaud, Sandrine, dir. *Atlas historique des villes de France. Bordeaux*. Ausonius, 2009.
- Migeon et al. 2003 : Migeon, Wandel, Gé, Thierry, et Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Observations archéologiques sur la berge nord de l'estuaire du Peugue ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 94, 2003, p. 107-116.
- Migeon, 2005 : Migeon, Wandel. *Rapport de sondages-diagnostics, suivi des déviations de réseaux du tramway de Bordeaux, 2002-2003*. Rapport final d'opération, Inrap, 2005.
- Mousset, 2013 : Mousset, Hélène. « Cartographier Bordeaux : le projet SIGArH et l'exemple des maisons à pan de bois de la vallée du Peugue ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 104, 2013, p. 9-22.
- Nérin 1994 : Nérin, Jean-Pierre. *Hôpitaux et hospices de Bordeaux à la Belle Époque*. Dossiers d'Aquitaine, 1994.
- Régaldo 1996 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Exploration archéologique de la place de la Bourse à Bordeaux ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 87, 1996, p. 39-62.
- Régaldo 2000 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Le quartier de Tropeyte à Bordeaux », *Revue archéologique de Bordeaux*, 91, 2000, p. 41-97.
- Régaldo et al. 2003 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre, Boutouille, Frédéric, Lavaud, Sandrine, Jean-Courret, Ezéchiel, Migeon, Wandel, et Gé, Thierry. « La Rousselle et la Mar ». *Revue archéologique de Bordeaux*, 94, 2003, p. 77-118.
- SAB 1973 : Société Archéologique de Bordeaux. *Exposition du centenaire*. Société Archéologique de Bordeaux, 1973.
- Rouxel 2013 : Rouxel, Marie-Christine. « Quelques pistes pour écrire l'histoire d'une villa ». *Bulletin de la Société historique et archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 156, 2^e trimestre 2013, p. 19-28.
- Schoonbaert 2007 : Schoonbaert, Sylvain. *La voirie bordelaise au XIXe siècle*. PUPS 2007.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 77-92

Du poète Ausonius au château Ausone de Saint-Emilion, une riche et longue histoire

Olivier Lescorce

En l'état actuel des recherches historiques, le château Ausone à Saint-Emilion apparaît – sous cet intitulé – pour la première fois dans un document daté de 1592. Établir un lien entre le célèbre poète bordelais de l'Antiquité tardive, qui vécut de 310 à 394, et le château éponyme nous conduirait à traiter dix-sept siècles d'histoire. Évoquer la vie d'Ausone, la transmission de ses œuvres et de sa mémoire¹ jusqu'à l'intitulé du château actuel nous engagerait dans des développements qui dépasseraient le propos attendu ici. Nous préférons donc nous attacher à l'examen et à la confrontation de documents d'archives dont certains étaient jusque là inconnus ou inexploités², afin d'explorer les conditions dans lesquelles s'est opéré le « baptême » du château saint-émilionnais dans la seconde moitié du XVI^e siècle et la justification éventuelle apportée alors par son ou ses parrains.

Dans une perspective à la fois historique et archéologique, commencer par une approche du cadre géographique et du contexte topographique est apparu indispensable pour ensuite confronter les données recueillies aux documents d'archives et à la réalité du terrain. Enfin, attacher le nom du poète Ausone au château saint-émilionnais ne peut faire l'économie d'une approche du contexte intellectuel bordelais de la renaissance des lettres classiques, et particulièrement du collège de Guyenne³ dirigé alors par Élie Vinet.

La géographie et la topographie historique

Le site d'implantation des bâtiments qui constituent aujourd'hui la propriété Ausone à Saint-Emilion, révèle une topographie malmenée et déroutante qui a certainement contribué à éloigner les historiens de la recherche de la vérité. En effet, ceux-ci se sont focalisés, presque de manière aveugle, sur la filiation qui existerait entre une villa où aurait séjourné le poète Ausone et l'actuel château qui porte son nom. En cédant à cet écueil, ils se sont trouvés face à une double singularité topographique formant obstacle à une bonne appréhension du sujet :

1.- Le château, dans sa présentation actuelle datant de l'extrême fin du XIX^e siècle, manque de pertinence pour évoquer l'Antiquité tardive. D'autre part, il est situé *en haut*, sur le plateau de la Madeleine, et domine une villa gallo-romaine dite du Palat dont les vestiges sont *en bas*, dans le vallon de Fongaban (fig. 1) ; le lien entre les deux n'est pas explicite.

1. Voir notamment sur ce point Combeaud 2010, tome 2.

2. On trouvera en annexe un résumé des pièces justificatives présentées dans l'ordre chronologique ; dans le texte, les dates suivies d'un astérisque renvoient aux notices de cette annexe.

3. Etablissement scolaire créé en 1533 à l'initiative des jurats de Bordeaux dans le but de faire rayonner la ville en y formant une élite intellectuelle.



Fig. 1. – Le tertre de la Madeleine et le site de la villa gallo-romaine du Palat (en bas à gauche), cl. Serge Bois-Prévoist, détail, 1999.

2.- Le rebord du plateau de la Madeleine, comme partout où un banc rocheux domine une vallée, a été propice aux premières occupations humaines. Mais il a reculé sous les emprunts de pierre considérables faits en cet endroit depuis au moins la fin du Moyen Âge. Ce recul destructeur a, en quelque sorte, asséché l'humus archéologique qui nous aiderait tant, notamment pour documenter la période antique.

En effet, la topographie locale a été sévèrement malmenée. Sous la surface du tertre de la Madeleine où sont implantés les bâtiments de la propriété Ausone, il existe plusieurs niveaux de galeries et de carrières de pierre (fig. 2) établies dans l'épaisseur du banc de calcaire à astéries, qui, à cet endroit, représente une hauteur de l'ordre de vingt-cinq mètres⁴. La valeur commerciale du matériau est responsable de l'ampleur des prélèvements qui ont été faits à la Madeleine, en surface comme en sous-sol. Un témoin de cet ancien site de carrières subsiste à l'intérieur du château actuel : le mur nord de la cuisine est monolithe, vestige d'un ancien site d'extraction dont l'entrée de la galerie devait se trouver à cet endroit, dans ce qui formait alors le rebord du plateau de la Madeleine⁵ (fig. 3). L'apparence du lieu et de l'entrée de cette galerie devait être celle de la porte voisine qui donne accès à l'actuel chai souterrain à barriques d'Ausone, tel que Léo Drouyn l'a représentée en 1858⁶ (fig. 4). La présence de cette ancienne galerie dans l'enveloppe du château actuel sera évoquée plus loin lors de la vente de cette carrière en 1592.

Nous allons tenter de reconstituer l'état évolutif de la topographie complexe de ces lieux où, tout au moins, le jalonner au moyen de témoignages et de sources d'archives qui rendent compte des principales phases d'exploitation de la pierre et donc de la disparition de plusieurs vestiges et traces d'occupation humaine.

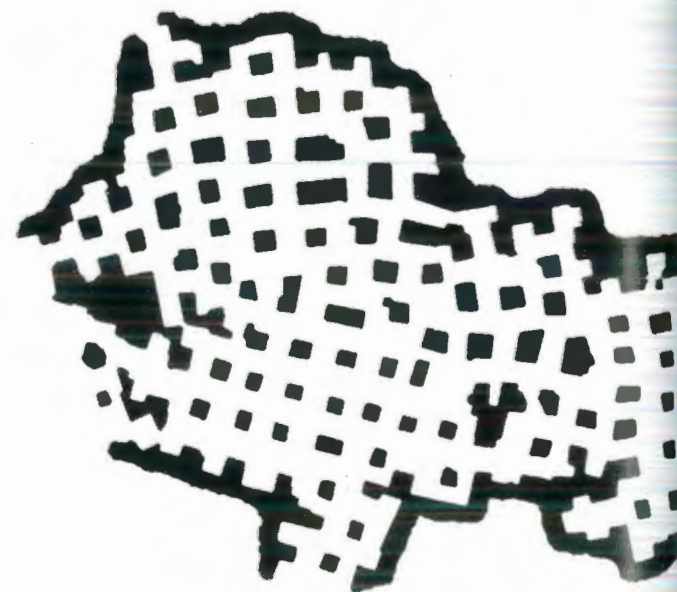


Fig. 2. – Détail du plan de la carrière inférieure située sous le château montrant des piliers en tous sens, de dimensions variables et plus ou moins alignés, sur une surface supérieure à 8 000 m². Tiré de Delanghe 2006, p. 14.

4. Delanghe 2006, p. 13.

5. Lors des travaux de modification du château en 1895* et 1896*, il est fait mention de la découpe du rocher pour monter l'angle de la nouvelle façade et de la retaille de la voûte ou du rocher dans la cuisine.

6. Léo Drouyn a dessiné cette entrée en 1858, avant sa réfection vers 1920 dans le style néo romano-byzantin. Cf. Delanghe 2006, p. 14.



Fig. 3. – Le château Ausone aujourd'hui.

A gauche, au niveau de l'échafaudage, la cuisine du château à l'intérieur de laquelle est conservée une paroi monolithe, vestige de l'ancienne galerie.

A droite au fond, l'entrée du chai souterrain d'Ausone.

Cl. Olivier Lescor, 2014.

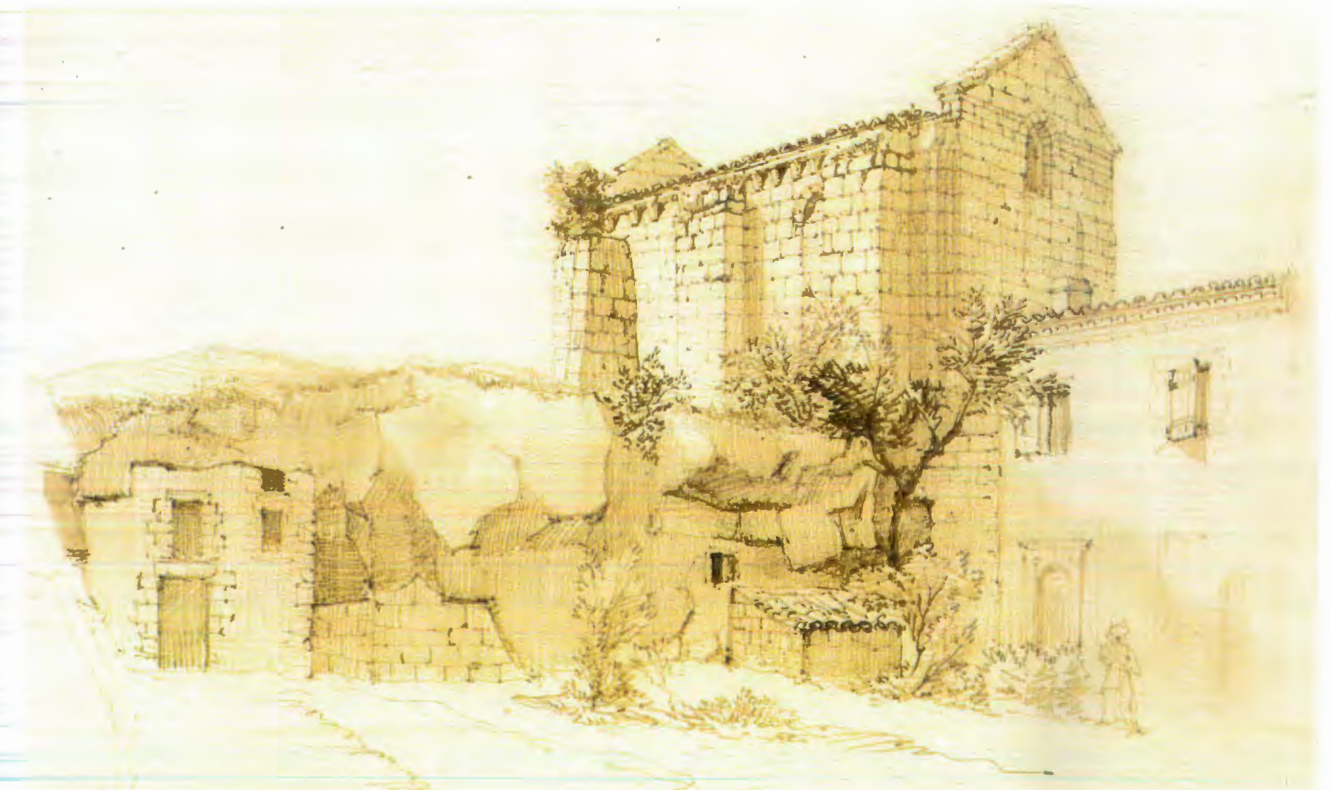


Fig. 4. – La chapelle de la Madeleine par Léo Drouyn, 1^{er} octobre 1858, dessin tiré de Léo Drouyn et Saint-Emilion, les Albums de dessins, CLEM-AHB, vol. 5, 1999).

On distingue sur la gauche l'entrée du chai souterrain du château.

L'entrée de la galerie, dont subsiste aujourd'hui une paroi dans la cuisine du château, devait avoir cet aspect, avant la reconstruction de 1895-1896 qui a incorporé ce vestige dans la nouvelle construction.

L'attestation d'un château médiéval à la Madeleine

Afin d'enquêter sur les constructions qui ont précédé le château actuel, à l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui, un premier document d'archive doit être examiné, même si celui-ci ne semble pas *a priori* en relation directe avec le site étudié⁷. Il s'agit d'un contrat de construction daté de 1524* au bénéfice de Gaston de Lescours pour un logis et des bâtiments au lieu dit « Desfenx »⁸ à Saint-Sulpice de Faleyrens. A l'examen de l'actuel château de Lescours situé à Saint-Sulpice, près de la Dordogne, cette construction pourrait bien avoir été réalisée⁹, bien que les tours existantes ne soient pas mentionnées dans ce marché¹⁰. Or ce château est, selon Jacques Gardelles¹¹ et d'autres auteurs, daté de 1341. Le roi d'Angleterre aurait permis à Élie de Lescours de bâtir une maison forte, puis selon ces mêmes auteurs, le château aurait été transformé ou reconstruit aux XVIe et XVIIe siècles.

Dans le document cité, daté du 26 janvier 1341*, l'on peut lire que Hélias de Lescours était autorisé à bâtir une maison forte (*fortem sive fortalitium*) dans sa terre de Villeneuve (*in terra sua vocata Ville Nove*), entre la Dordogne et près de Saint-Emilion (*de inter Dordonia prope Sanctum Emilionem*) (fig. 5). Or il existe un autre document¹² émis par le roi d'Angleterre six jours plus tôt, le 20 janvier 1341, qui nous apprend que la maison d'Hélias de Lescours située près de la ville de Saint-Emilion avait été démolie pour la sécurité de la ville et que les dommages subis par son titulaire avaient été évalués à 40 livres sterling (fig. 6). Le roi-duc ordonnait par cet acte que cette somme soit restituée aussi vite que possible à Hélias de Lescours¹³. Il apparaît évident que seul un édifice situé près de la ville pouvait représenter un point d'appui pour d'éventuels assaillants. La maison forte d'Hélias de Lescours ne pouvait donc pas se trouver à trois kilomètres au sud, là où se situe l'actuel château de Lescours. Il faut donc considérer que la construction désignée dans les deux actes de 1341 était située près des remparts et dans la seigneurie de Lescours, laquelle s'étendait de la ville de Saint-Emilion à la Dordogne. Sa destruction a dû avoir lieu en 1337¹⁴, année qui marque le début de la guerre de Cent Ans et durant laquelle plusieurs édifices, situés tout près de la ville, furent également détruits, tels les couvents des Cordeliers et des Dominicains.

La localisation précise de la maison forte d'Hélias de Lescours au lieu dit Villeneuve peut être faite au moyen de deux documents datés de 1299* et de 1374*. L'on sait par le premier, alors que Raymond-Arnaud Moneder était maire de Saint-Emilion, que le damoiseau Hélias de Lescours avait donné à fief à Arnaud Aballient de Villeneuve une maison située à Villeneuve. La maison de Villeneuve est déjà attestée comme appartenant aux Lescours en 1294*. Ce lieu-

dit Villeneuve se confondait avec la Madeleine, ce dernier nom étant lié à la chapelle et au cimetière circonvoisin. Car par un second acte, daté de 1374*, l'on apprend que Léger de Lescours (frère d'Hélias II) possédait un jardin situé à Villeneuve. Et ce jardin touchait le cimetière de la Madeleine. Or le château Ausone actuel touche par son côté nord le cimetière de la Madeleine.

Le noble destin de la maison forte de Lescours devenue d'Ausone

Hélias de Lescours fit donc reconstruire sa maison forte grâce au dédommagement obtenu du roi-duc en 1341. Il faut attendre l'année 1521* pour qu'apparaisse dans un acte la mention de la maison de noble homme Pierre de Lescours à la Madeleine. La maison noble de Villeneuve, touchant le cimetière de la Madeleine et appartenant à Jean de Lescours, seigneur de Savignac, est ensuite citée en 1561*. Puis sont mentionnées dans un acte de 1578* les *murailles* de monsieur de Savignac situées près du cimetière de la Madeleine. Cela semble indiquer que la maison noble, seulement évoquée par ses murs, était alors à l'état de ruine. Ce qui est confirmé par un acte d'échange daté du 31 juillet 1591, passé entre François de Lescours, baron de Savignac, et Jacques de Lescure, conseiller du roi au Parlement de Bordeaux¹⁵. Ce dernier reçoit notamment dans l'échange *les édifices et ruines du chasteau appelé de la Magdelayne estant près de la dite ville avec les pierrières qui y*

7. Que M. Jean-Pierre Saignac soit ici vivement remercié pour nous avoir communiqué ce document.
8. *Defenx* signifie *défense* au sens de réserve, mais pas seulement de chasse. Le lieu indique l'appartenance à une seigneurie, ici à la seigneurie de Lescours.
9. L'édifice a depuis subi des modifications, notamment à l'étage et en toiture, vraisemblablement au cours du XVIII^e siècle. Le contrat de construction daté du 19 octobre 1524 est confié au maître maçon saint-Emilionnais François Pruneau qui doit alors édifier une maison, logis et bastiments au lieu des Desfenx... murs et murailles... quatre fenêtres croisées et quatre demi croisées, deux lucarnes plus une vis (A. D. Gir., minute de M^e Pierre Trapaud, notaire à Saint-Emilion, 3 E 11792). Nous tenons à remercier ici M. Jean-Pierre Saignac qui a découvert ce document et nous l'a aimablement remis.
10. Un escalier en vis est conservé dans l'une des tours. Serait-ce la vis décrite dans le contrat de construction de 1524 ? Et les demi-croisées pourraient être celles qui sont aujourd'hui visibles sur les tours, pourvues d'encadrements plus classiques que médiévaux.
11. Gardelles 1981, p. 146.
12. Cet acte n'a pas été retranscrit ici, voir Pépin 2013.
13. Acte daté du 20 janvier 1341, Westminster, TNA, rôle gascon, C 61/52, membrane 57. Cet acte nous a été aimablement remis par Guilhem Pépin que nous remercions, cf. Pépin 2013.
14. Fait relaté dans un acte de 1338 des *Rôles Gascons*, cité par Pépin 2013.
15. Acte du 31 juillet 1591, minute de M^e de Mondeux, notaire à Bordeaux, A.D.Gir. 3 E 9338. Document communiqué par M. Alain Charriaut que nous remercions beaucoup.

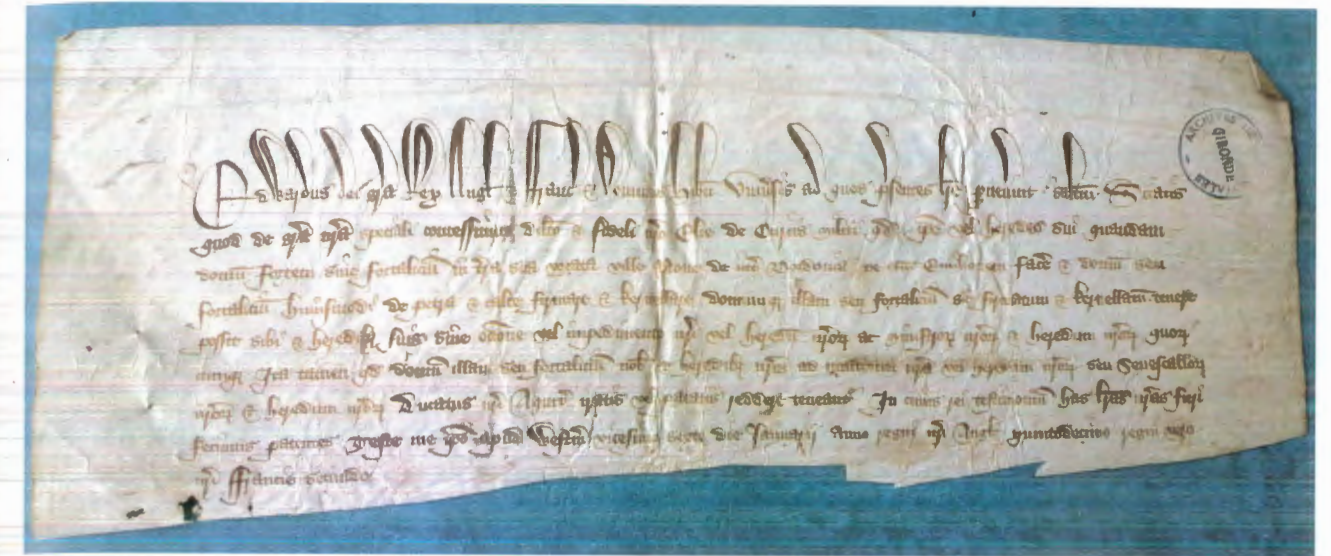


Fig. 5. – Autorisation par le roi-duc datée du 26 janvier 1341 accordée à Hélias de Lescours pour bâtir une maison forte dans sa terre de Villeneuve « entre la Dordogne et près de Saint-Emilion ».

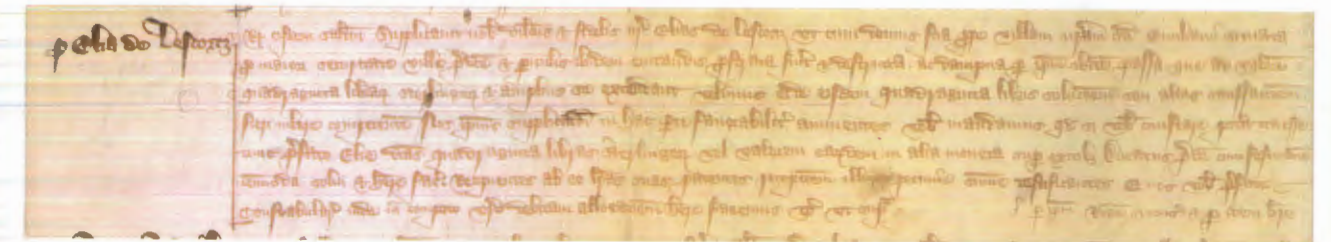


Fig. 6. – Ordonnance du roi-duc datée du 20 janvier 1341 de dédommageant Hélias de Lescours de la somme de 40 livres sterling pour la reconstruction de sa maison qui avait été détruite pour la sécurité de la ville.

sont et appartiennent au dit sieur de Savignac (fig. 7). L'année suivante, Jacques de Lescure vend une carrière de pierre acquise avec les ruines situées au lieu-dit *Château d'Ausone*¹⁶ (fig. 8). Entre juillet 1591 et janvier 1592*, le château de la Madeleine semble donc avoir été rebaptisé Ausone, à moins que le notaire bordelais qui rédigea l'acte de 1591, n'ait pas eu connaissance de cet autre nom, s'il était déjà en usage.

Nous n'avons pas de détail de ce qui composait alors les *édifices et ruines du chasteau* cités dans l'acte de 1591. Cependant, des témoignages postérieurs mentionnent une *tour d'Ausone*, citée en 1595 et en 1600*. Et nous savons par le témoignage tardif de l'archéologue François-Vatar Jouannet que des vestiges antiques subsistaient en 1820 sur le site du château¹⁷. Ce qui pourrait vouloir dire que cette nouvelle appellation de *Château d'Ausone* aurait été notamment motivée par la présence concomitante, sur le site de l'ancienne maison

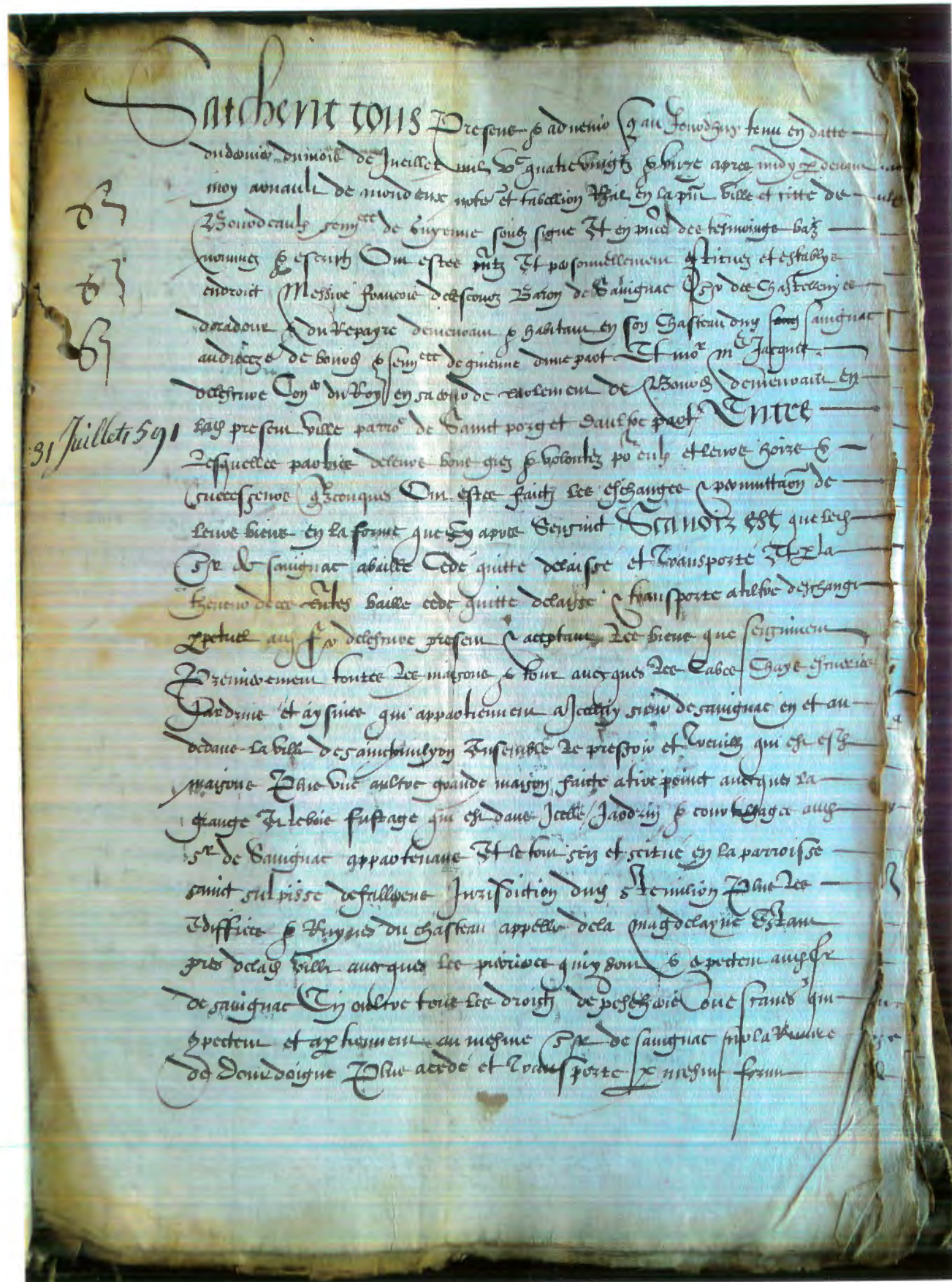
forte, de vestiges de structures et de mobilier antiques près de la tour médiévale d'un château en ruine. Bien évidemment, l'on doit aussi et surtout s'interroger sur la valeur même du terme *château* choisi alors pour désigner un éventuel lieu de séjour du poète bordelais de l'Antiquité.

Château vient de *chastau* (attesté en 1174) issu du latin *castellum*, forteresse¹⁸. Ce terme n'est pour ainsi dire jamais employé à la fin du XVI^e siècle pour désigner une construction fortifiée mais à usage d'habitation. On lui préfère les expressions

16. Il y a tout lieu de croire que c'est une partie de cette carrière située alors sous le château médiéval en ruine qui subsiste à l'état de témoin sous la forme d'une paroi monolithe dans l'actuelle cuisine du château.

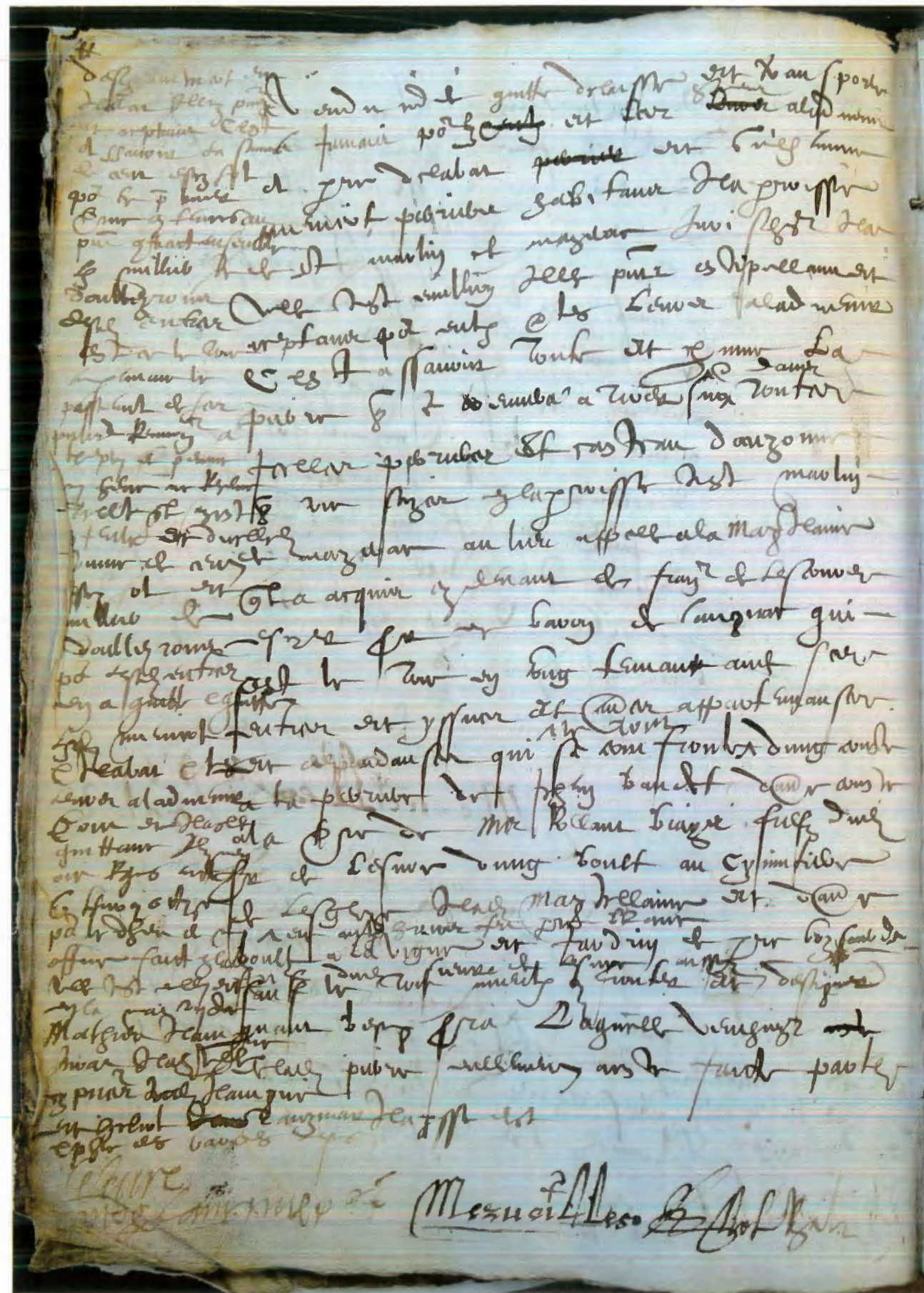
17. Voir infra.

18. Rey 1992, I, p. 396.



Saichent tous presens Et advenir q(ue) aujourd'hui tenu en datte
 du dernier du mois de juillet mil V^e quatre vingtz & unze apres midy p(ar) devant
 moy Arnault de Mondeux not(aire) et tabellion r(o)yal en la p(re)nt(e) ville et citté de
 Bourdeaux sen(e)chal^{ee} de guyenne soubz signé et en p(re)nce des tesmoins baz
 nommés & escriptz ont esté p(re)ntz et personnellement c(on)stitués et establys
 en droict Messire François Delescourz baron de Savignac s(eigneu)r de Chastellenye
 d'Oradour et du Repayre demeurant & habitant en son chasteau du d(it) Savignac
 au dioceze de Bourd(eaux) & sen(e)chal^{ee} de Guienne dune part et Mo(nsieu)r M(aitr)e Jacques
 de Lescure con(seille)r du Roy en sa cour de parlement de Bourd(eaux) demeurant en
 la d(ite) present ville parro(iss)e de Saint Porget daultre part Entre
 lesquelles parties de leur bons grez et volonte p(ur) eulx et leurs hoirs &
 successeurs q(uel)zconques ont esté faictz les eschanges & permutta(ti)on de
 leurs biens en la forme que cy apres sen suict scavoit est que le d(it)
 s(ieu)r de Savignac a baillé cedé quitté delaysé et transporté a tiltre deschange
 p(er)petuel au dit s(ieu)r de Lescure present & acceptant les biens que sensuivent
 Premièrement toutes les maisons & tour avecques les cabes chays escuries
 jardins et aysines qui appartiennent a icelluy sieur de Savignac en et au
 dedans la ville de Saint Emilion ensemble le pressoir et treuilh qui est es d(ites)
 maisons Plus une aultre grande maison faicte a tire pinct avecques la
 grange et le bois fustage qui est dans icelluy jardin & courtilles au d(it)
 s(ieu)r de Savignac appartenans et le tout sciz et scitué en la parroisse
 Saint Sulpisse de Falleyrens jurisdiction du d(it) S^t Emilion Plus les
 edifices & ruynes du chasteau appelé de la Magdelayeine estant
 pres de la d(ite) ville avecques les pierrieres qui y sont et c(om)pectent au dit s(ieu)r
 de Savignac En oultre tous les droictz de pescherie ou escaves qui
 c(om)pectent et ap(ar)tiennent au mesme s(ieu)r de Savignac sur la riviere
 de Dourdoigne Plus a cedé et transporté par mesme forme

Fig. 7. – Acte d'échange du 31 juillet 1591.
 Jacques de Lescure reçoit les ruines du château de la Madeleine,
 A.D.Gir. 3 E 9338, première page
 (texte original et translittération).



a vendu cédé quitté délaissé et transporté
à jamais pour lui et les siens à l'avenir
à Pierre Delabat et Guillaume
Ménicot pierriers habitant de la paroisse
de St Martin de Mazerat juridiction de la
ville de Saint Emilion illec présent stipulant et
acceptant pour eux et les leurs à l'avenir
c'est à savoir toute et chacune la
pierre qui se trouvera à tirer sur et dans toutes
icelles pierrières et casteau dauzonne
qui est sise en la paroisse de St Martin
de Mazerat au lieu appelé à la Magdelaine
qu'il a acquis ci-devant de François de Lescours
écuyer seigneur et baron de Savignac qui
est le tout en un tenant avec ses
entrées issues et autres appartenances
et dépendances qui se confrontent le tout d'un côté
à la pierrière de Jean Baudet d'autre côté
à la terre de M^r Roland Biays fief dudit
seigneur de Lescure d'un bout au cimetière
de l'église de la Magdellaine et d'autre
bout à la vigne et jardin de Pierre Boyssauld et aux hoirs feu Pierre Blanc
sauf le tout mieux confronter et désigner
quand besoin sera laquelle vendition
de la pierre seulement a été faite par ledit

Fig. 8. – Acte de vente daté du 5 janvier 1592
des carrières de pierre et « casteau dauzonne » à la Madeleine
par Jacques de Lescure aux carriers Delabat et Ménicot,
A.D.Gir. 3 E 51960 f° 14-17, seconde page
(texte original et translittération).

maison forte ou *maison noble*. Citons pour exemples les actuels châteaux Olivier à Léognan et la Tour Carnet en Médoc. Ceux-ci ne se faisaient pas encore appeler *châteaux* à la fin du XVI^e siècle, alors que l'étymologie leur aurait permis de le faire car ils sont tous deux des maisons fortes d'origine médiévale. Le choix d'employer le terme *château* et de lui accoler le nom d'*Ausone* n'a donc pas été fait au hasard. L'on peut même supposer qu'il a été pensé et choisi par quelque passionné d'archéologie et d'antiquités.

Les documents présentés précédemment ne nous permettent pas d'attribuer exclusivement au conseiller du roi Jacques de Lescure le « baptême » du vieux château de la Madeleine au nom du poète Ausone, même s'ils le désignent pourtant comme le principal acteur. Afin d'aborder cette question cruciale, nous choisissons d'examiner successivement le cercle familial du vendeur (fig. 9) et celui de l'acquéreur (fig. 10), en n'omettant pas de mentionner les personnes gravitant autour de ces deux cercles et qui appartiennent au cénacle classique bordelais des gens de lettres que nous évoquerons en suivant.

Le cercle du vendeur

Le vendeur du château de la Madeleine en 1591, devenu *château d'Ausone* l'année suivante, est François de Lescours, baron de Savignac et sieur d'Oradour (c.1557-c.1600). Il est le frère de Jean de Lescours (c.1512-1589), ami de Montaigne¹⁹, et cousin direct de Gaston de Lescours, commanditaire de la construction du château de Saint-Sulpice de Faleyrans en 1524. La sœur de Gaston, Catherine de Lescours, cousine directe du vendeur, avait épousé vers 1513 Geoffroy Ier de La Chassaigne (1491-1565), procureur du roi, lequel était tuteur de Geoffroy de Lescours. Or Geoffroy, de la branche catholique, était le fils de Gaston. La famille de La Chassaigne s'implique clairement dans les affaires des Lescours.

Concernant le patronyme Ausone, il existe aussi un point commun entre le château saint-émilionnais et le fils de Geoffroy Ier de La Chassaigne, Joseph (c.1520-1572)²⁰. En effet, ce dernier fut procureur du roi et l'un des présidents du Parlement de Bordeaux à cette époque ; il était aussi fin latiniste, passionné d'archéologie et d'épigraphie. Il avait rassemblé dès 1563 dans sa villa suburbaine de Béquignon au Bouscat, au nord de Bordeaux, de nombreuses antiquités et un cadran solaire qu'il prétendait dater d'Ausone et sur lequel il avait fait graver l'inscription « DEC. AVSON. COS. OLYMPIADE LXXXIII », imaginant ainsi un consulat municipal à Bordeaux pour le poète Ausone, de 354 à 357²¹. Il y avait fait également transporter l'épithaphe de Caius Julius Severus, avec deux statues de marbre blanc ayant appartenu à Florimond de Raymond, l'une représentant un empereur romain, l'autre un sénateur que l'on pouvait supposer être Ausone²². Dans les années 1560, dès l'acquisition de la propriété de Béquignon,

Joseph de la Chassaigne l'avait rebaptisée *villa d'Ausone*, mais apparemment sans indication historique ou archéologique attestant l'appartenance du lieu au poète de l'Antiquité.

Voici ce qu'écrivait en 1563 son ami, le poète Maurice de Marais, jurat de Bordeaux en 1534 et membre actif du collège de Guyenne, le qualifiant de *nouvel Ausone* dans son domaine du Bouscat :

« Sur la villa d'Ausonius Magnus, personnage consulaire et poète bordelais.

Hérissée de ronces et inhabitable était l'illustre villa qui fut celle du grand Ausone. Tu rétablis les souvenirs oubliés d'un si grand labeur et tu ramènes Ausone dans sa patrie. Cette villa, toi, expert en langue grecque et latine, consul, poète, nouvel Ausone, tu lui voues un culte. Cette retraite, où tu fuis les ennuis de la ville, Phébus, les Muses, Diane, Charis te l'ont rendue sacrée.

Bordeaux reconnaît qu'il doit beaucoup à Ausone ; mais La Chassaigne, Bordeaux et Ausone te doivent, à toi, beaucoup. »²³

Le cercle de l'acquéreur

La famille de Lescure était implantée à Saint-Emilion depuis au moins le milieu du XV^e siècle, avec Élie qui fut bourgeois de Saint-Emilion²⁴. Deux de ses enfants, Antoine et Marie de Lescure étaient liés au cercle humaniste bordelais : Marie épousa Jean de Monier, le père du poète Martial dont

19. De la branche protestante, baron de Savignac, il est l'ami de Michel de Montaigne qui écrit sur lui à sa mort : 1589 *deceda au chateau de Turenne le baron de Savignac d'une harquebusade a la teste qu'il avoit receu quatre jours auparavant au siege de la maison du Pechie mon parant & ami singulier]mant familier de ceans du quel la seur estoit nourrie par ma fame* (note de Montaigne datée du 4 avril 1589, *Le livre de raison de Montaigne sur l'Ephemeris historica de Beuther*, fac-similé par Jean Marchand, Compagnie française des arts graphiques, Paris, 1948, B.M.Bx).

20. Joseph de La Chassaigne était sieur de Pressac (aujourd'hui Preysac, commune de Daignac en Gironde, au sud de Libourne, près de Branne). Sa fille Françoise (1544-1627) épousa Michel de Montaigne.

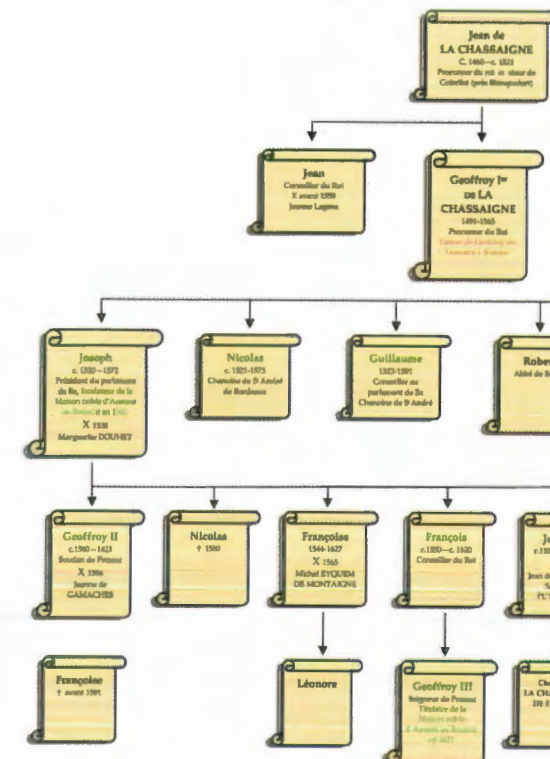
21. Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, tome 2, p. 246. Informations communiquées par Jean-Luc Piat, que nous remercions beaucoup.

22. Deux statues de marbre blanc, lesquelles le feu sieur Président de La Chassaigne, personnage d'un exquis & rare sçavoir, & fort curieux des choses antiques avoit conservé soigneusement. L'une représente selon le jugement commun un grand Capitaine ou empereur Romain ayant la teste entourée d'une couronne de laurier : l'autre statue est en habit de consul ou Sénateur Romain. Objets décrits comme ayant appartenu au sieur de Rémond, conseiller du roi, avant d'être cédés à Joseph de La Chassaigne. Extrait de *Discours sur les Antiquités trouvées près le prieuré Saint Martin les Bourdeaux en juillet 1594*, Simon Millanges, Bordeaux, 1619, p. 64, publié dans les *Chroniques Bordelaises* (Delurbe, Tillet et Gaufreteau), A.D.Gir. I/G 3, 4 et 8.

23. *Mauritii Martii Burdigalensis Epigrammata*, Bordeaux, 1563, pièce XCI ; le recueil est dédié au président de Roffignac. Voir Courteault 1959, p. 11-12, notamment cité par Balsamo, 2001.

24. Selon Communay s.d., p. 189.

La Chassaigne au Bouscat



Lescours-Lescure à Saint-Emilion

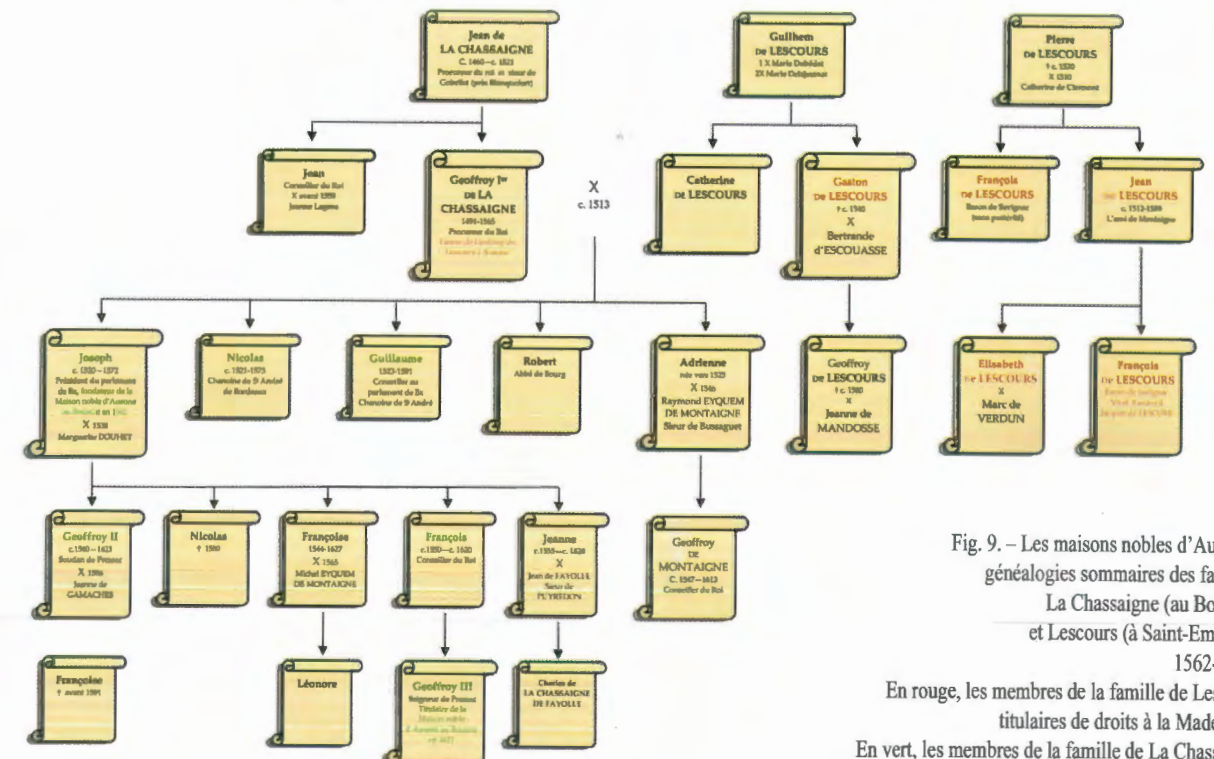


Fig. 9. – Les maisons nobles d'Ausone : généalogies sommaires des familles La Chassaigne (au Bouscat) et Lescours (à Saint-Emilion), 1562-1621.

En rouge, les membres de la famille de Lescours titulaires de droits à la Madeleine.

En vert, les membres de la famille de La Chassaigne à la tête de la maison noble d'Ausone au Bouscat.

Olivier Lescor, 2013.

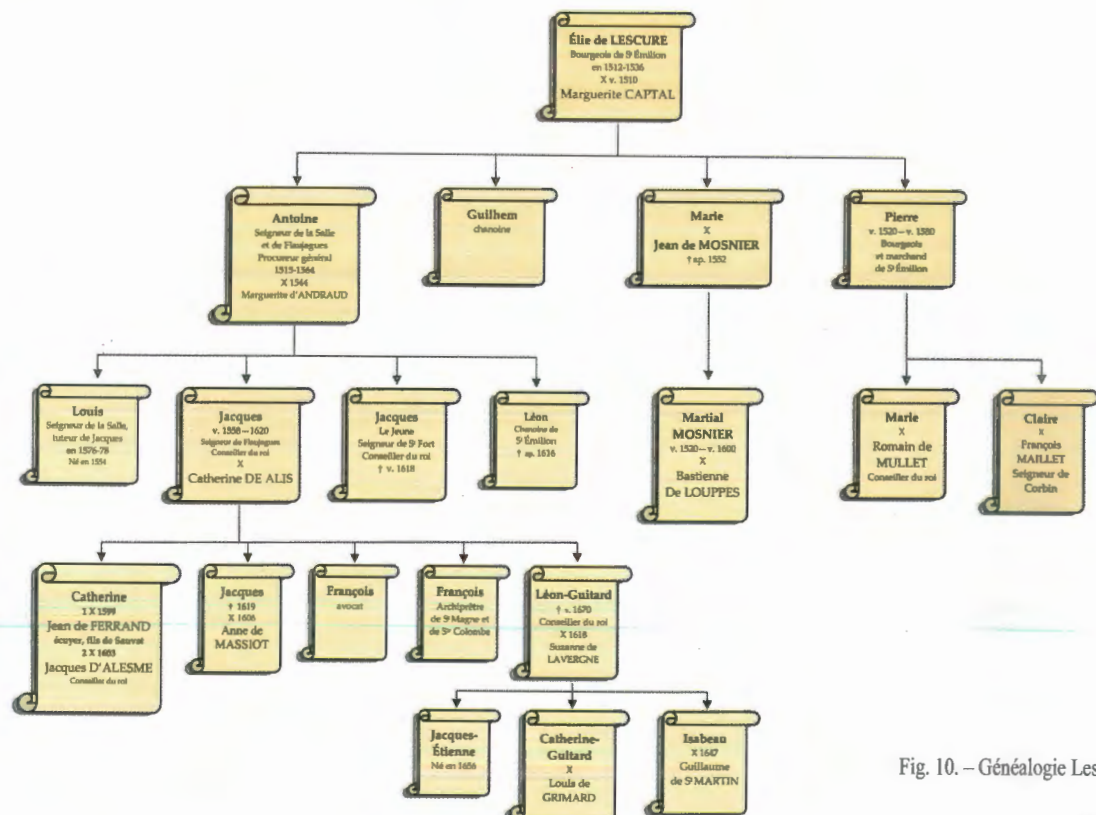


Fig. 10. – Généalogie Lescure à Saint-Emilion (1510-1670).

Olivier Lescor, 2013.

nous reparlerons ; et Antoine (1515-1564), dont la présence à Saint-Emilion est attestée dans les années 1540²⁵, épousa en 1544 Marguerite d'Andrault, issue d'une grande famille saint-émilionnaise²⁶.

À côté de sa charge de parlementaire, féru de littérature antique, Antoine fréquentait assidûment le Collège de Guyenne et fut condamné avec d'autres en 1553 pour détention de livres non conformes à la doctrine de la faculté de théologie de Paris²⁷, ce qui ne l'empêcha pas pour autant de mener une brillante carrière. Devenu trésorier de la ville de Bordeaux, il y fut procureur général de 1544 à 1564²⁸ et de seigneur de La Salle et de Flaujagues, il devint vicomte de Castillon-sur-Dordogne en 1558²⁹. Antoine de Lescure appartenait à cette noblesse parlementaire bordelaise qui entretint des relations privilégiées avec la ville de Saint-Emilion. La Cour du Parlement de Bordeaux était venue s'y réfugier en 1501, peu après sa création, afin de fuir la peste qui ravageait alors les bords de Garonne. Plusieurs familles de parlementaires s'y étaient installées comme les Lescure dont certains membres furent à la fois conseillers du roi et maires de Saint-Emilion³⁰.

L'acquéreur du château en 1591 est son fils, le conseiller du roi Jacques de Lescure (c.1558-1620) qui hérite en 1579 de sa cousine germaine Marie de Lescure, veuve du conseiller du roi Romain Mullet. Il épouse en 1581 Catherine Déalis, fille d'un autre conseiller du roi, Joseph Déalis. Sa femme détenait déjà une pièce de vigne contenant environ un hectare, située au lieu-dit La Gaffelière, dans le bas de l'actuelle propriété Ausone³¹. L'acquisition complémentaire de 1592, qui confirme le « baptême » du château du nom du poète, a lieu dans un contexte particulier pour l'acquéreur et parrain. En effet celui-ci emprunte, au début de l'année 1592, la somme de quatre mille livres à Michel de Montaigne, lequel décède en septembre³². Sans que l'on puisse établir un lien entre l'achat de la propriété Ausone de Saint-Emilion et Montaigne, l'on peut supposer tout au moins que ce dernier était informé du nouveau patronyme du château saint-émilionnais lorsqu'il se retrouva avec Jacques de Lescure devant le notaire bordelais Pierre Dussaut pour signer l'engagement du prêt de la somme de quatre mille livres. Mais l'acquisition d'Ausone n'est qu'une étape dans l'enrichissement de Jacques de Lescure lequel acquiert également en plusieurs tranches la seigneurie de La Roque à Saint-Christophe-des-Bardes, entre 1595 et 1608, ainsi que la charge de conseiller du roi et de trésorier général de France pour la somme importante de trente mille livres en 1603³³.

Le rôle du cénacle intellectuel bordelais

Le nom d'Ausone pour l'ancien château de La Madeleine, fut sans doute choisi par Jacques de Lescure en hommage à son père, Antoine, féru comme lui de littérature antique. Tous deux avaient eu connaissance de l'existence des *villae* d'Ausone en

Bordelais, par la publication en 1558 des manuscrits lyonnais contenant les lettres d'Ausone. Ce qui aurait sans doute incité Jacques de Lescure à identifier le *Lucaniacum* d'Ausone avec la ruine médiévale de la Madeleine entourée de carrières de pierre et de vestiges antiques, disparus depuis lors. Mais ce dernier a pu tout simplement lire sur ce point le commentaire qu'Élie Vinet venait d'ajouter à la réédition des œuvres d'Ausone de 1580 et dans lequel il envisageait clairement une hypothèse saint-émilionnaise pour le *Lucaniacum*³⁴.

En effet, l'année 1592 qui voit apparaître l'intitulé *Château d'Ausone*, est à rapprocher de celle de 1590 durant laquelle est publiée une nouvelle édition bordelaise des œuvres du poète. C'est encore l'effervescence dans le milieu intellectuel et humaniste Bordelais où l'« Ausonomania » est à son paroxysme. Cette édition de 1590 reproduit celle d'Élie Vinet de 1575-1580. Vinet a eu connaissance de ce que Bernard Combeaud appelle le « principal prototype » sur lequel se sont fondées les éditions d'Ausone à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle³⁵. Ce prototype est le *codex vossianus* découvert à Lyon et publié par Antoine Charpin en 1558 sous le nom de manuscrit lyonnais ou de l'île Barbe. Maurice de Marcis, évoqué précédemment, participa à cette édition. Ce

document apporte, comme nouveautés, les lieux fréquentés et connus d'Ausone en Bordelais, notamment à travers les épîtres d'Ausone à Théon et à l'évêque Paulin de Nole. Ausone était ainsi « relocalisé ». L'on peut parler alors de véritables géographies ausoniennes.

Parmi les lieux ausoniens figure le saint-émilionnais où était possessionnée la famille de l'épouse du poète : les Lucain (d'où le nom du domaine, *Lucaniacum*). Selon Paulin, évêque de Nole, contemporain d'Ausone et bordelais comme lui, « Lucaniac » se trouvait dans le *vicus condatinus* (pays de Condat). Ce fut une certitude aussi pour Vinet qui écrivait en 1580 :

« Lorsque Paulin parle de la brillante demeure d'Ausone à Lucaniac, il place ce lieu au-devant du village de Condat, tout ce qui indique que Lucaniac était au-dessus de Libourne et Condat, non loin de la rivière de Dordogne, lieu aujourd'hui qui nous est inconnu, à moins que ce ne soit la ville forte dénommée Saint-Emilion, et dont le nom ancien se serait perdu depuis. »³⁶

Élie Vinet possédait un large cercle de relations et d'amitiés que l'on serait tenté d'appeler le « cercle Ausone », composé de personnalités du monde judiciaire et littéraire. L'on y trouve des poètes et écrivains tels Pierre de Brach, qui cite plusieurs fois Ausone dans ses *Œuvres poétiques* publiées à Bordeaux en 1576, ou Martial Monier (c.1520-c.1600), poète néo-latin qui fut élève d'Élie Vinet en 1562-1563. Monier composa un recueil intitulé *Epigrammata, Elegiae et Odae* publié à Bordeaux en 1573 citant abondamment Ausone. Originaire de Limoges, fils de Jean de Monier et de Marie de Lescure, il épousa Bastienne de Louppes en 1588³⁷, nièce d'Antoine de Louppes issue de la famille de la mère de Montaigne, Antoinette de Louppes. Jean de Monier était donc le cousin par alliance de Jacques de Lescure.

Parmi les proches d'Élie Vinet, l'on trouve également des parlementaires, conseillers du roi et avocats, comme : Geoffroy de Malvyn, conseiller au Parlement en 1568 ; Florimond de Raymond, conseiller en 1570, ami de Pierre de Brach et de Michel de Montaigne, qui donna deux marbres antiques à Joseph de La Chassaigne ; Jean de Belot, conseiller en 1557, ami de Ronsard, de La Boétie et de Montaigne ; Arnaud de Ferron, conseiller en 1535, qui publia une traduction des opuscules de Plutarque ; Antoine de Lescure, devenu procureur général, humaniste féru de littérature antique et assidu au collège de Guyenne ; Joseph de La Chassaigne, conseiller en 1543, « homme fort studieux et grand admirateur d'antiquité » selon les propres mots d'Élie Vinet ; et enfin Maurice de Marcis, avocat au Parlement de Bordeaux, qui publia en 1558 une pièce en vers dans l'édition lyonnaise des œuvres d'Ausone, ainsi qu'un recueil de poésies latines en 1563 où il avoue son admiration pour le poète.

C'est donc par cette proximité des individus à l'intérieur du même cercle d'érudition néo-latine bordelaise, recoupée par des liens familiaux, que s'éclaire la filiation entre le goût répandu pour les œuvres du poète antique et le château saint-émilionnais. Si les parrains peuvent être plus nombreux qu'envisagé initialement, l'on pourrait en revanche mettre en doute l'indication historique et archéologique attestant l'antiquité du site de la Madeleine si nous ne possédions pas le témoignage d'un personnage de premier plan, celui de François-Vatar Jouannet au début du XIX^e siècle.

Le témoin commun de deux sites ausoniens : la villa du Bouscat et le château saint-émilionnais

François-Vatar Jouannet (1765-1845) était d'origine bretonne. Préhistorien, archéologue et homme de terrain, il fouille à Vésone (Périgueux) et enseigne à Sarlat en 1815³⁸. Il arrive ensuite à Bordeaux où il séjourne dans la famille Mazois dont est issu l'architecte et archéologue François Mazois (1783-1826) qui fouille à Pompéi, séjourne et travaille à Rome.

En 1829, Jouannet publie un compte-rendu de visite de l'ancienne villa dite d'Ausone au Bouscat :

« ...commune du Bouscat, dans un bien que l'on dit avoir appartenu à Ausone. C'est une erreur de vieille date, et d'origine assez plaisante. Il y a 300 ans, qu'un conseiller au parlement de Bordeaux, amateur d'antiquités et grand admirateur d'Ausone, affligé de n'avoir pu découvrir aucun vestige d'une maison de plaisance que son poète favori devait avoir possédée près de Bordeaux, imagina de lui en donner une. Il acheta un bien au Bouscat, y fit transporter quelques fragments extraits de l'enceinte romaine, éleva dans le jardin un cadran solaire, et sur la base de ce petit monument il inscrivit le nom d'Ausone, avec la date de je ne sais quelle olympiade ; autre bisarerie, mais elle fit fortune. Le bien perdit son ancien nom, et, à l'exemple de M. de Lachassaigne, toute la commune ne l'appela plus que le bien d'Ausone. Aujourd'hui même on ne le désigne pas autrement. Le cadran est ruiné ; mais un beau fragment de colonne antique, et le cippe dont nous donnons la copie, attestent encore la singulière métamorphose que crut opérer M. de Lachassaigne »³⁹.

Quelques années plus tôt, Jouannet s'était rendu à Saint-Emilion, sur le site de la Madeleine, et publia les quelques lignes qui suivent :

« Saint-Emilion, à l'est de Fronsac – sur la Dordogne. – Près des murs, non loin de la chapelle de la Madeleine, on montre les derniers vestiges d'une antique villa que, sur

25. Acte du 15 juin 1540 (A.D.Gir. 3 E 11797 f° 90).

26. Acte du 19 juin 1540, A.D.Gir. 3 E 11797 f° 90, et contrat de mariage du 27 décembre 1544, 3 E 9861 f° 1.

27. Condamnation du 27 mai 1553, A.H.G., t. XLV, p. 296-298. Un arrêt du 19 juillet 1553 le condamne même à faire brûler en public certains de ses livres (A.H.G., t. XLV, p. 306).

28. Il est cité comme trésorier de la Ville de Bordeaux dans un acte notarié de M^e Leroy en 1546. Sa présence à Saint-Emilion : acte du 19 juin 1540 (A.D.Gir. 3 E 11797 f° 90).

29. Dénombrement en faveur de M^e Antoine de Lescure, conseiller et procureur général pour le roi au parlement, seigneur de la maison noble de Flaujagues, vicomte de Castillon-sur-Dordogne, comme ayant les droits de Jean de Ségur (A.M.Bx, Fonds Léo Drouyn, tome XXV, notes manuscrites, f° 386).

30. Pierre fut maire en 1534, Élie en 1552, Jean en 1583, autre Pierre en 1588 et 1595, et autre Jean en 1597.

31. Acte du 9 février 1592, minute de M^e Guillaume Merveilles, notaire à Saint-Emilion, A.D.Gir. 3 E 51960 f° 97.

32. La mention d'un obligé de Jacques de Lescure envers Michel de Montaigne figure dans le répertoire détaillé des minutes de M^e Pierre Dussaut, notaire à Bordeaux, pour l'année 1592 (A.D.Gir. 3 E 5727). Malheureusement, les minutes de ce notaire ne sont pas déposées pour l'année 1592. Cette dette sera soldée en 1600.

33. Acte du 6 août 1605, A.D.Gir. 3 E 5711 f° 726. Lettres de provisions données par le roi à maître Jacques de Lescure, avocat au Parlement de Bordeaux, qui reçoit la charge de conseiller du roi et trésorier général de France à Bordeaux, 1^{er} octobre 1603, B. N., Cabinet des manuscrits, Carré de d'Hozier, 649, f° 239, 240, Microfilm 23309 R 197812.

34. Cf. infra note n° 36.

35. Combeaud 2010, t. 2, p. 253.

36. Desgraves 1977, p. 59.

37. Acte du 27 juin 1588, minute de M^e Pierre Dussaut, A.D.Gir. 3 E 5689 f° 68.

38. Voir notamment Cleyet-Merle 1990.

39. Jouannet 1829.

la foi de quelques titres du quinzième siècle, on croit être le *Lucaniacum* d'Ausone. Mais, de cette antique *villa*, il ne reste plus que des tuiles en débris, des ciments, des fondations, quelques fragments de marbre divers, un tronçon de pilastre, et un bout de frise sur laquelle serpentait un rameau de vigne en demi-relief »⁴⁰.

Autant selon lui l'indication de la villa d'Ausone dans la banlieue de Bordeaux manque de fondement historique et archéologique, autant le site saint-émilionnais contient assurément des vestiges antiques, murs en fondations et divers fragments de marbre et de sculpture. Jouannet sera le dernier témoin oculaire de ces ruines en 1820 car Raymond Guinodie n'y verra en 1845 plus que des « médailles romaines » attestant tout de même l'occupation du site dans l'Antiquité⁴¹.

On peut donc conclure qu'il exista hors la ville de Saint-Emilion, côté sud, au lieu dit Villeneuve, près de l'église et du cimetière de la Madeleine, une maison forte ayant appartenu à la famille de Lescours, attestée à la fin du XIII^e siècle, détruite en 1337 au début de la guerre de Cent Ans pour la sécurité de la ville et reconstruite après 1341 avec un dédommagement du roi d'Angleterre accordé à son fidèle allié Hélias de Lescours. Et que cette maison forte, disparue depuis, fut ensuite confondue avec le château de Lescours, construit plus au sud au début du XVI^e siècle par Gaston de Lescours, auquel fut attribuée, sans vérification, l'autorisation de construire datée du 26 avril 1341.

Cette maison forte médiévale justifiait pleinement le qualificatif de château, auquel le cercle intellectuel renaissant de Bordeaux donna le nom du poète, sur la foi d'Élie Vinet qui reprit Paulin de Nole, et sur la base probable de constatations archéologiques faites au XVI^e siècle, non rapportées alors, dont le compte-rendu tardif mais essentiel de Jouannet en 1820 nous incite fortement à croire que ce « baptême » du château Ausone à Saint-Emilion n'a pu qu'être lié à des vestiges d'une partie résidentielle antique sur le tertre de la Madeleine.

Le siège d'un *latifundium* à Saint-Emilion se serait sans doute réparti utilement entre le fond du vallon de Fongaban – là où se trouve la villa gallo-romaine dite du Palat, véritable « château du Bas-Empire »⁴² attribué à un riche notable – et le sommet du coteau, sur le tertre de la Madeleine, où la vue dégagée et dominante sur le vallon et la vallée de la Dordogne n'aurait pas pu être ignorée.

40. Jouannet 1837, p. 233, qui reprend en partie une *Notice sur les antiquités de Saint-Emilion lue à la séance publique de l'Académie de Bordeaux du 26 août 1820*, A.D.Gir. BIB L 747(2).

41. Guinodie 1845, t. 2, p. 351.

42. L'expression a été employée par Gauthier 1975, p. 57.

Annexe : pièces justificatives

6 janvier 1294

Bail à fief par Alaïs de Lescours, femme de défunt Pierre de Lescours, damoiseau, à Pierre Bonnet, clerc, de la maison de Villeneuve, avec ses dépendances, moyennant la somme annuelle de quatre sols. Copie effectuée d'un parchemin original déposé aux Archives du château de la Roque (don 1976) par de Sèze, notaire à Saint-Emilion, le 20 mars 1773. B.N. Cabinet des manuscrits, Chérin 121 (Mic 20935 R 187378).

22 octobre 1299

Bail à fief héréditaire à Arnaud Aballient de Villeneuve par Hélias de Lascortz, donzet, d'une maison à Villeneuve pour huit sous d'oublies par an, quatre deniers d'esporle à nuance de seigneur et pour six livres bordelaises. Raymond-Arnaud Moneder étant maire de Saint-Emilion A.M.Bx, Fonds Léo Drouyn, tome XXVI, notes manuscrites, f° 49.

26 janvier 1341

Edwardus dei gratia rex anglie et francie et dominus hibernio universis ad quos presentes littere pervenerint, salutem. Sciatis quod de gratia nostra speciali concessimus dilecto et fideli nostro Elie de Curiis, militi quod ipse vel heredes sui quandam domum fortem, sive fortalitium in terra sua vocata ville nove de inter dordonia prope Sanctum Emilionem facere, et domum seu fortalitium hujus modi de petra et calce firmare et ternellaro, domunque illam seu fortalitium sic firmatum et ternellatum tenere possit sibi, et heredibus suis sine occasione vel impedimento nostri, vel heredum nostrorum ac ministrorum nostrorum, et heredum nostrorum quorum cumque, ita tamen quod dominum illam, seu fortalitium nobis, et heredibus nostris ad mandata nostra vel heredum nostrorum seu senescallorum nostrorum, et heredum nostrorum ducatus nostri aquitanie iratis, vel pacatis reddere teneantur, in cuius rei testimonium has litteras nostras fieri fecimus patentes, teste me ipso apud westmonasterium vicesimo sexto die januarii anno regni nostri anglie quinto decimo, regni vero nostri francie secundo.

A.D.Gir. 3 J E 15, et Londres, TNA, rôle gascon, C 61/53, membrane 37, n° 2.

2 août 1374

Bail à fief consenti par Léger de Lascortz, donzet, en faveur de Pierre Barreyra, bourgeois de Saint-Emilion, d'un jardin près du cimetière de Sainte Marie Magdeleine au lieu appelé à *Villanova*, à Saint-Emilion (Léo Drouyn en mentionnant Saint-Emilion, entend citer la commune qui existe à son époque). Pey Brun étant maire de Saint-Emilion et Bernard Fossader, notaire de la même ville.

A.M.Bx, Fonds Léo Drouyn, tome XXVI, notes manuscrites, f° 116.

11 et 30 novembre 1521

Jean Chauvier, demeurant à Saint-Martin-de-Mazerat, tant pour lui que pour Marguerite de Villetibault sa femme, a vendu à Colas Blanchet, demeurant à Saint-Emilion, une pièce de vigne... à *La Magdalenne* confrontant à la vigne de Jean Delafraigne et Guilhem Ménicot tout d'un côté, et à la vigne de Peyrot Boyvert et Michel Pipaud d'autre côté, et à la vigne dudit Ménicot d'un bout et à la maison de noble homme Pierre de Lescours seigneur de Savignac et à la vigne d'Étienne Delacoste, un terrier entre deux d'autre bout pour la somme de vingt francs bordelais.

Minute de M^e Saulnier, notaire à Saint-Emilion, A.D.Gir. 3 E 10884.

19 octobre 1524

Gaston de Lescours, écuyer et seigneur du lieu de Lescours, commande à François Pruneau, maître maçon de la paroisse de Saint-Martin de Mazerat,

la construction d'une maison, logis et bâtiments au lieu des Desfenx dans la paroisse de Saint-Sulpice de Faleyrens. Les murs et murailles dans œuvre seront de 45 pieds de longueur et de 20 pieds de large. L'épaisseur des murs en fondation est établie à 3 pieds et demi, et 2 pieds et demi en élévation. La hauteur des murs est fixée à 21 pieds. Il y aura une cave voûtée dans la maison pour y mettre trois rangs de barriques de vin, un escalier en vis, des cheminées, quatre fenêtres croisées et autant de demies croisées.

Minute de M^e Pierre Trapaud, notaire à Saint-Emilion, A.D.Gir. 3 E 11792.

23 août 1561

Échange entre Jean de Monbron, seigneur et baron de Thors, et Jean de Lescours, seigneur de Savignac, lequel cède la partie du fief de la maison noble de Villeneuve de Saint-Martin-de-Mazerat confrontant au cimetière de la Madeleine, aux terres de Jean Gros dit Fraignault et ses consorts héritiers de feu Élion Blanc dit Sartre et aux héritiers de feu Charles Deymène, venelle entre deux, aux vignes de Vincent Gibert et à la terre des héritiers de feu Élie Baudet dit Aufoicot, à l'exception des rentes sur les village et moulin de Pierrefitte et sur le moulin de Néguefol. Cette échange sera finalement annulé en 1565.

Minute de M^e Delamarzelle, notaire à Libourne, A.D.Gir. 3 E 7922.

7 octobre 1578

Vente par Roland Biays à Pierre Richard d'une pièce de vigne à la Madeleine confrontant au cimetière et au seigneur de Lescours : *pièce de terre qui souloit être en vigne et fermée de murailles des deux côtés qui est sise et située en la paroisse de Saint Martin de Mazerat au lieu appelé à la Madellene confrontant d'un côté au cimetière d'autre côté aux hoirs Jean Gros dit Fargue d'un côté aux murailles de M. de Savignac et de l'autre côté aux hoirs Pierre Faure et de la vigne du seigneur de Lescours avec ses autres légitimes confrontations entrées et issues nom dudit seigneur de Savignac, au quint des fruits.*

Minute de M^e Mathurin Biays, notaire à Saint-Emilion, A.D.Gir. 3 E 1590 f° 291 v°.

5 janvier 1592

Jacques de Lescure, conseiller du roi, vend de la pierre des carrières et château d'Ausone à Pierre Delabat et Guillaume Ménicot, carriers, sous conditions qu'ils lui livrent toute la pierre à bâtir qu'il voudra pour être employée dans Saint-Emilion et sa juridiction, et qu'ils laissent les piliers et le plafond suffisants aux dites carrières. Jacques de Lescure qui a acquis l'ensemble de François de Lescours, écuyer et baron de Savignac, baille à fief nouveau aux mêmes le fond et sol des carrières et château d'Ausone, à l'exception des murailles du château qu'il se réserve de pouvoir faire transporter dans un autre lieu à sa convenance, moyennant la fourniture de mille doublerons.

Minute de M^e Guillaume Merveilles, notaire à Saint-Emilion, A.D.Gir. 3 E 51960, f° 14-17.

5 mars 1600

En 1595, Pierre de Labat a vendu à Bernard de La Font, tous deux habitant la paroisse de Saint-Martin de Mazerat, un emplacement à bâtir lequel « *puis le dit temps* » a été bâti par ledit La Font sans avoir passé de contrat. De Labat a été payé de la dite place de maison par l'acte de vente de 1595 : *toute icelle dite place de maison sise et située en ladite paroisse Saint Martin au lieu appelé aux pierrières de la Madalène près la tour Dauzène laquelle place se confronte d'un côté au jardin du dit acheteur d'autre côté et des deux bouts à la dite tour Dausone.*

Minute de M^e Jean Jaudoin, notaire à Saint-Emilion, A.D.Gir. 3 E 51973 f° 118 v°.

16 juin 1895

Construction du château Ausone, Monsieur Dubois propriétaire, Monsieur Dupuis architecte, Rouleau entrepreneur. Situation des travaux exécutés à ce jour au château Ausone pour le compte de M. Dubois propriétaire sous la direction de M. Dupuis architecte par Rouleau entrepreneur.

Démolition de l'ancien escalier et des murs, des arceaux de la salle de billard, de la façade où se trouve la nouvelle salle à manger, de murs sous le rocher et dans le chai pris dans le pavillon, des cheminées et du four.

Découpe du rocher pour monter l'angle de la nouvelle façade, condamnation d'anciennes ouvertures, ...

Archives du château Ausone, lot de 2000.

25 novembre 1896

Décompte de M. Dubois propriétaire du château Ausone, M. Dupuis architecte. Décompte des travaux exécutés pour le compte de M. Dubois propriétaire du château Ausone sous la direction de M. Dupuis architecte par R. Rouleau, entrepreneur, rue Carrère-Prolongée à Libourne.

Remplacement de pierres dans la salle de billard, taille des marches qui vont sur la terrasse, construction d'une cheminée et d'une autre dans la chambre

de devant au-dessus de la salle à manger, création d'une grande baie en face de l'escalier, retaille de la voûte ou du rocher dans la cuisine, surhaussement du mur dans la cage d'escalier, partie qui sépare le pavillon et qui arrive jusqu'à la lanterne, ouverture d'une croisée dans la chambre au-dessus de la salle à manger, dans le gros mur bâti de terre former les dossierets et tableaux, raccorder la vieille maçonnerie, dans la cuisine pose d'un fer à T en façade au-dessus des ouvertures, le mur étant très mauvais, le fer à T a été en partie placé dans le rocher, puis placer des corniches au-dessus des ouvertures, doubler le mur qui se trouve dans la chambre au-dessus de la salle à manger et le cuvier, en dehors pour recevoir la lanterne où est le passage, ... nettoyer les balustrades sur la terrasse pour pouvoir les peindre et les pierres servant de base et de couronnement, dégarnir les joints mauvais et les refaire, pose d'un calorifère et de conduites, ... couper le rocher pour faire le tableau de la porte au passage de la cuisine au corridor, couper le dessus en pénétration pour le développement de la porte, faire une citerne pour recevoir les eaux de la cour, au-dessus du rocher côté de la Madeleine sortir la porte de place et faire un mur en pierre de taille, faire des piles de portail, taille et ravalement, ravalier les autres piles dans la cour, les jointer et y changer des pierres.

Archives du château Ausone, lot de 2000.

Bibliographie

Balsamo, Jean. « Deux gentilhommes nécessaires d'honneur : Montaigne et Pressac ». *Montaigne Studies*, vol. XIII, 2001, p. 141-173.

Cleyet-Merle, Jean-Jacques. « François de Jouannet, une histoire de la préhistoire en Aquitaine ». *Paléo*, n° 1, 1990, p. 7-8.

Combeaud, Bernard. *Ausone de Bordeaux, œuvres complètes*. 2 tomes, Mollat - Seuil, Bordeaux, 2010.

Communay, A. *Le parlement de Bordeaux*. Bordeaux, s.d. (vers 1930).

Courteault, Paul. « Poésies latines de Maurice de Marcis, avocat au Parlement de Bordeaux ». *Bulletin de la Société des Bibliophiles de Guyenne*, Bordeaux, Taffard imprimeur, 1959.

Delanghe, Damien. *Les caves d'Ausone, les noces de la pierre et du vin*. Confluences - Château Ausone, 2006.

Desgraves, Louis. *Élie Vinet, humaniste de Bordeaux (1509-1587), vie, bibliographie, correspondance, bibliothèque*. Droz, Genève, 1977.

Gardelles, Jacques. *Le guide des châteaux de France - Gironde*. Berger-Levrault, Paris, 1981.

Gauthier, Marc. « La villa gallo-romaine du Palat à Saint-Emilion (Gironde) ». *Bulletin de la société historique et archéologique de Saint-Emilion*, 1975, p. 45-58.

Guinodie, Raymond. *Histoire de Libourne*. Bordeaux, 1845.

Jouannet, François-Vatar. « Dissertations sur quelques antiquités découvertes à Bordeaux... séance du 14 mai 1829 ». *Actes de l'Académie des Sciences, Belles lettres et Arts de Bordeaux*, 1829, p. 183-184.

Jouannet, François-Vatar. *Statistique de la Gironde*. 1837.

Pépin, Guilhem. « Aux origines du château Ausone de Saint-Émilion : la famille noble de Lescours et la maison forte de Villeneuve ». *Aquitaine Historique*, n° 119, 2013.

Rey, Alain. *Dictionnaire historique de la langue française*. Le Robert, Paris, 1992.

Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 93-109



Philippe Cachau

Projets de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne pour l'hôtel de ville et le clocher de Saint-Michel de Bordeaux (1768-1769)

Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne (1711-1778), dernier des Mansart, architecte et ingénieur du roi réputé au milieu du XVIII^e siècle, se rendit à deux reprises à Bordeaux, en 1768 et 1769¹. Il venait chercher là les partenaires de sa compagnie de canaux en Espagne². Cette venue fut l'occasion pour lui de renouer avec l'architecture qu'il avait abandonnée au milieu des années 1750 afin de se lancer dans l'ingénierie. Sur les conseils du maréchal duc de Richelieu, il conçut en 1768 un hôtel de ville, qui nous permet de mieux cerner les enjeux du projet pour la ville ainsi que pour sa carrière. Il lui valut inopinément celui du clocher de Saint-Michel en 1769.

Outre ceux du dernier Mansart à Bordeaux, cet article est l'occasion d'évoquer les projets méconnus d'Ange-Jacques Gabriel (1698-1782), premier architecte du roi, et de Jacques-Germain Soufflot (1713-1780), son confrère de l'Académie royale d'architecture, demeurés inédits jusqu'ici³.

Genèse du projet de l'hôtel de ville de Bordeaux au XVIII^e siècle

Depuis 1752, la reconstruction de l'hôtel de ville était, bien avant le Grand Théâtre, le principal projet urbain de la capitale de la Guyenne. Elle entendait rivaliser avec ceux de cités comme Paris, Rouen, Marseille, Toulouse, Nancy ou Strasbourg⁴...

L'hôtel de ville formait alors un ensemble hétéroclite, en très mauvais état, situé sur un vaste terrain rectangulaire adossé aux murailles sud de la ville et qui buttait là sur les fossés de l'enceinte extérieure, devenus Cours Victor Hugo. Il était délimité au nord par la rue de Guienne, à l'est par la rue Saint-James et la porte de la Grosse Cloche, à l'ouest par la rue du Cahernan (actuelle rue Sainte-Catherine). La disposition du vieil hôtel de ville, avec ses cours et jardin, est visible sur le plan de la cité dressé en 1754 par Santin et Mirail, gravé par Lattré en 1755 (fig. 1).

Il était établi là depuis le XII^e siècle pour les uns, le XIII^e pour d'autres⁵. Les jurats confièrent le projet à André Portier (1702-1770), architecte favori de l'intendant Tourny, ancien

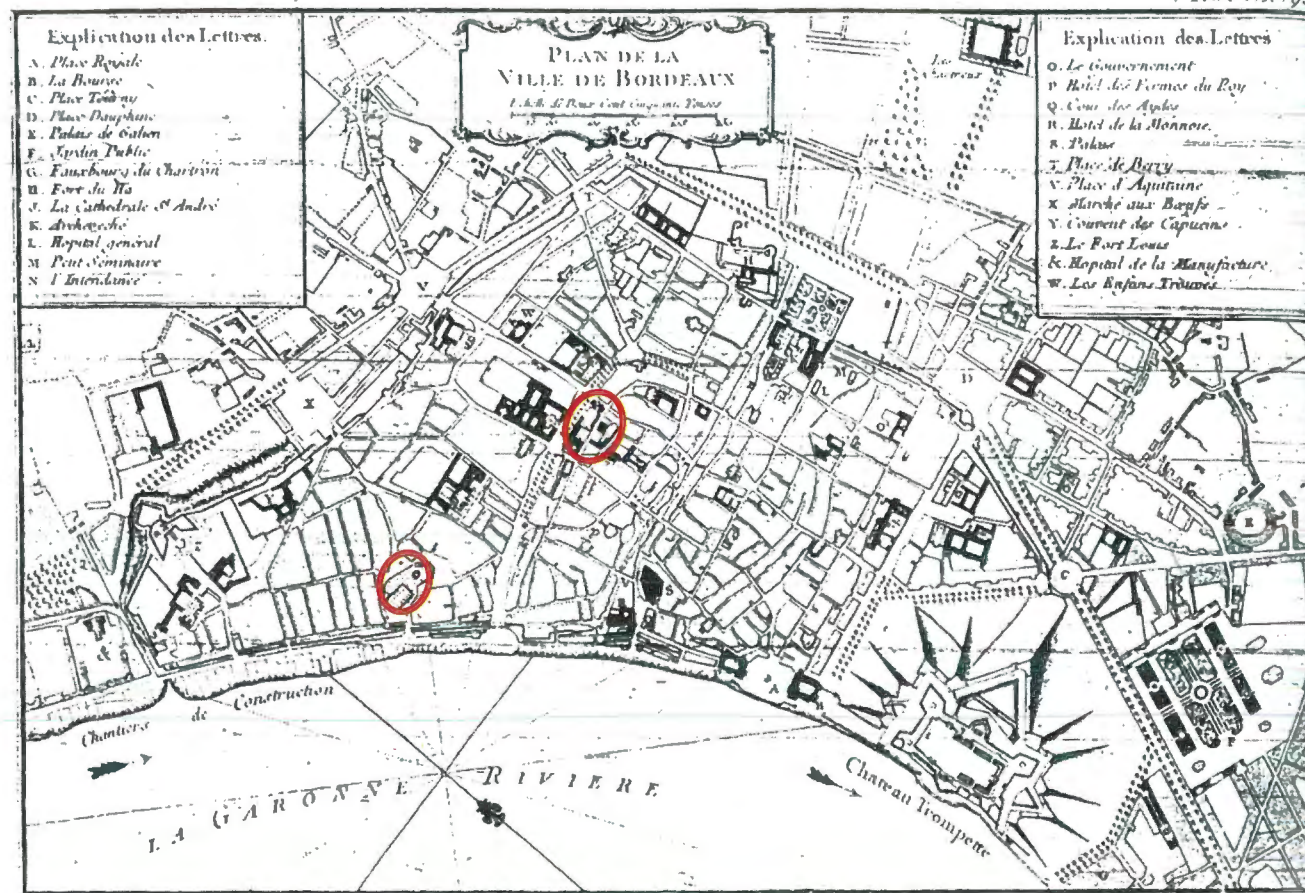
1. Sur la vie et la carrière de l'architecte, cf. Cachau, 2004 (3 tomes), nos articles en ligne et notre ouvrage, à paraître : *Les Mansart. Trois générations de génies de l'architecture*. Les projets bordelais sont évoqués dans notre thèse, 2004, t. II, p. 1295-1301.

2. Canaux sur l'Ebre et le Manzanarés. Sur ces projets, cf. Cachau, 2015b.

3. Ces projets ne figurent pas dans les dernières monographies de ces architectes : Pérouse de Montclos, 2004 ; 2012. Ils ne sont pas non plus évoqués dans les annales du colloque tenu à Paris en 2013 : Ollagnier et Rabreau dir., 2015.

4. Ce thème récurrent de l'architecture civile des XVII^e-XVIII^e siècles a été abondamment traité. Cf. notamment Gady - Pérouse de Montclos, 2005 et Salamagne, 2015. Sur l'hôtel de ville de Bordeaux au XVIII^e, cf. Lamothe, 1851 ; Michelot, 1924 ; Pariset, 1978 ; Deshairs, s.d., pl. 1-10.

5. Cf. Lamothe, 1851, p. 5 et Deshairs, s.d., pl. 1.



Ce Plan a été réduit avec exactitude d'après celui levé par les ordres de M^r de Tourny Intendant de la Généralité en 1754.

Fig. 1. - Santin, Mirail et Lattre : Bordeaux au milieu du XVIIIe siècle ; emplacements de l'hôtel de ville et de Saint-Michel cerclés de rouge (Paris, B.N.F., Est., Va 33, H 123 456, 1755).

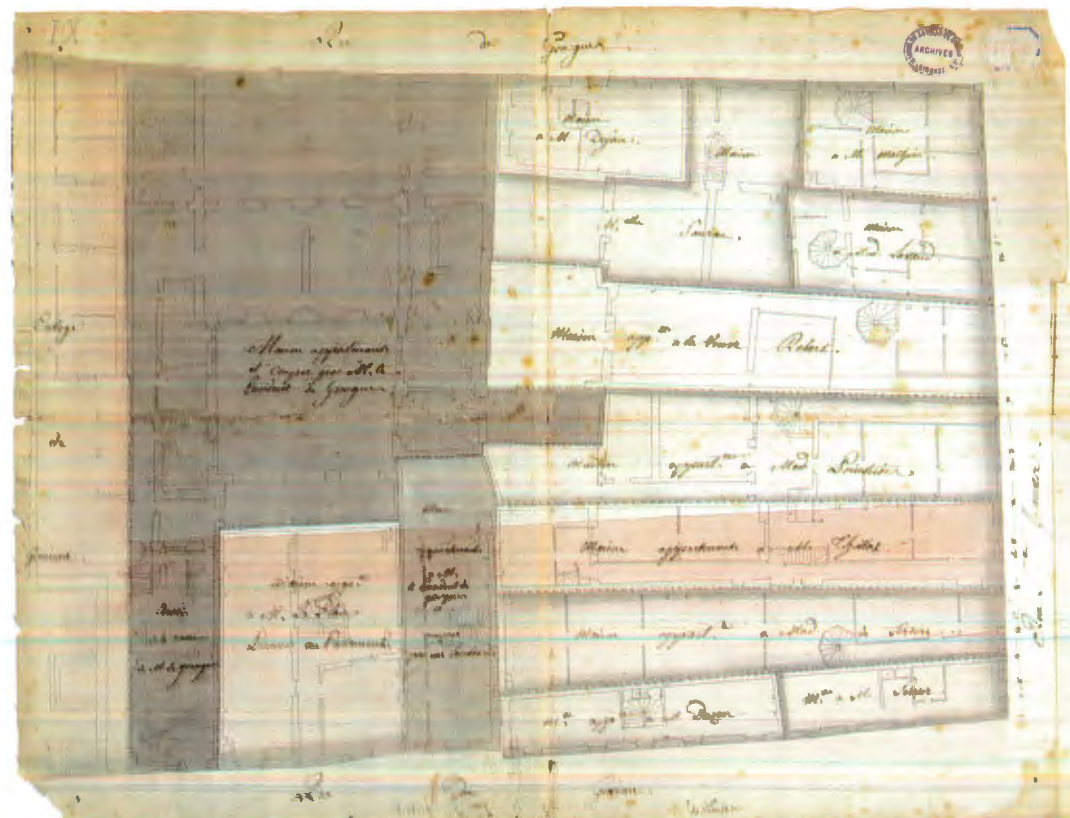


Fig. 2. - Plan des maisons et hôtels mitoyens du collège de Guyenne face à l'hôtel de ville (A.M.Bx, IX A 23, milieu XVIIIe).

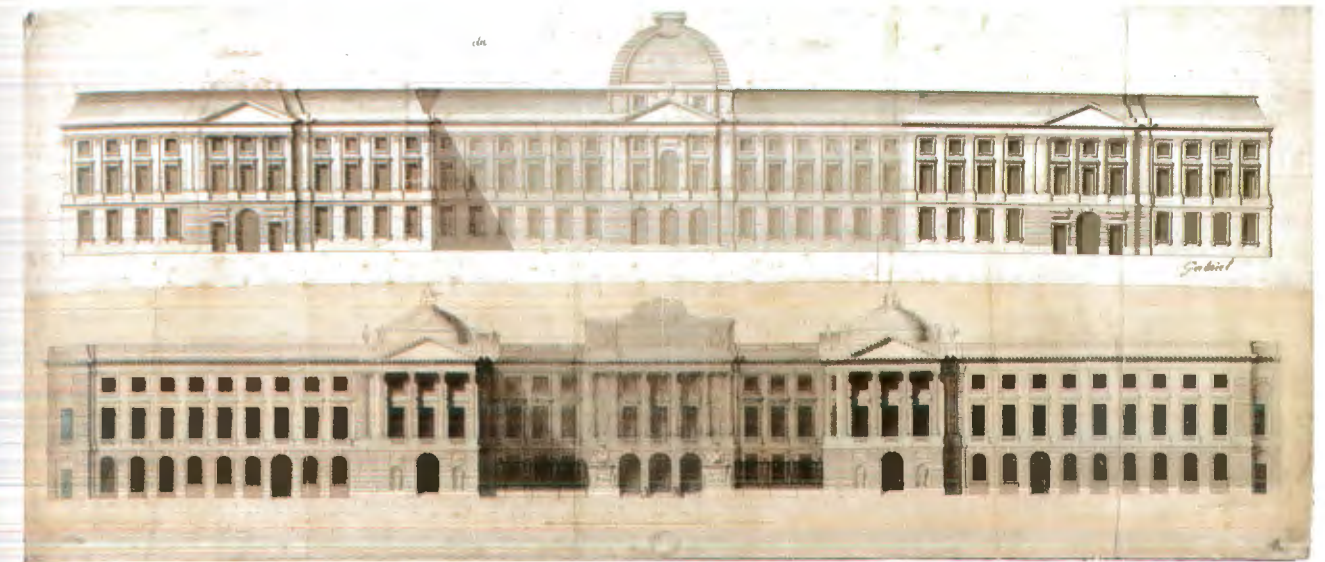


Fig. 3. - Élévations des projets d'Ange-Jacques Gabriel (en haut) et de Jacques-Germain Soufflot (en bas) (Bordeaux, Archives municipales, Fi indéterminé 279, milieu XVIIIe).

collaborateur de Jacques V Gabriel, qui supervisait les travaux de la place Louis XV (de la Bourse). Il dressa aussitôt les plans, élévations et devis. En mai et septembre 1753, deux procès-verbaux constatèrent la vétusté des bâtiments qui avaient subi trois incendies consécutifs en moins d'un siècle (1658, 1699 et 1746). Par délibération du 11 décembre 1753, les jurats sollicitèrent de Tourny l'autorisation de reconstruire l'hôtel de ville ainsi que le collège de Guyenne voisin, situé de l'autre côté de la rue du même nom, qui voisinait avec l'hôtel du président de Gourgue et qui faisait office d'annexe (fig. 2) ⁶.

L'intendant obtint l'autorisation du roi par arrêt du conseil du 23 septembre 1755. Cet arrêt précisait que les plans et devis estimatifs seraient faits double par Portier, *architecte chargé de la conduite et direction de la Place royale de la même ville* (sic) et qu'ils seraient approuvés par l'intendant, le commissaire de la généralité de Bordeaux et les jurats. Tout semblait en bonne voie lorsque, dans la nuit du 28 au 29 décembre 1755, éclata un nouvel incendie – le quatrième en moins d'un siècle – qui détruisit la salle de spectacle de la ville, les archives du greffe et du notaire de la communauté, les logements des officiers, les combles de la Grosse Cloche, beffroi de l'hôtel de ville, et sa paroisse, l'église Saint-Eloi.

C'est ainsi que le théâtre – construit en 1735 par Montégut, architecte de la ville, dans les jardins près les fossés est de l'hôtel de ville – vint concurrencer progressivement le projet de l'hôtel

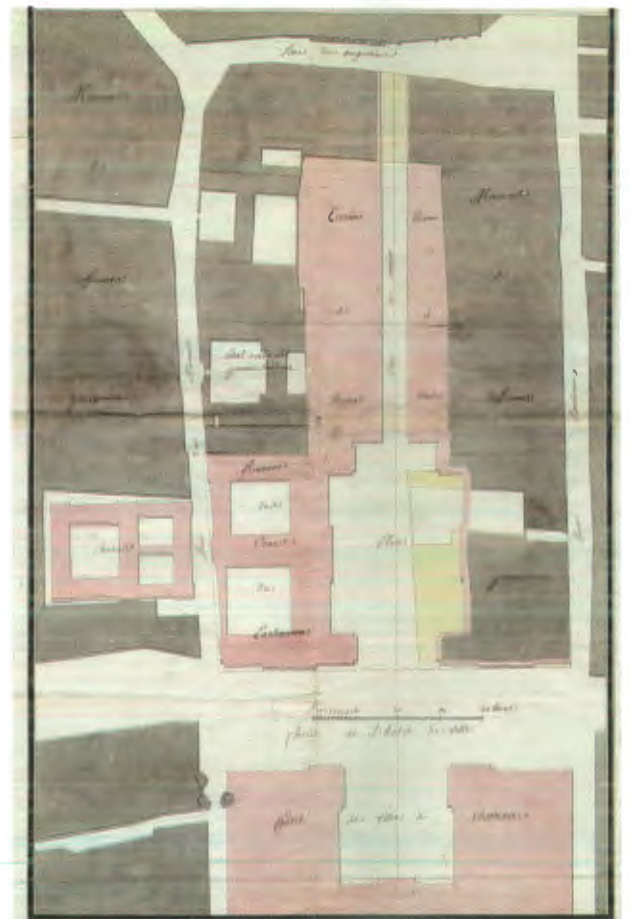


Fig. 4. - Jacques-Germain Soufflot (?) : plan général du nouvel hôtel de ville (en bas), de la place en vis-à-vis et son artère (A.M.Bx, IX A 24, milieu XVIIIe).

6. Cf. Pariset, 1978 et A.M.Bx, DD 27e.

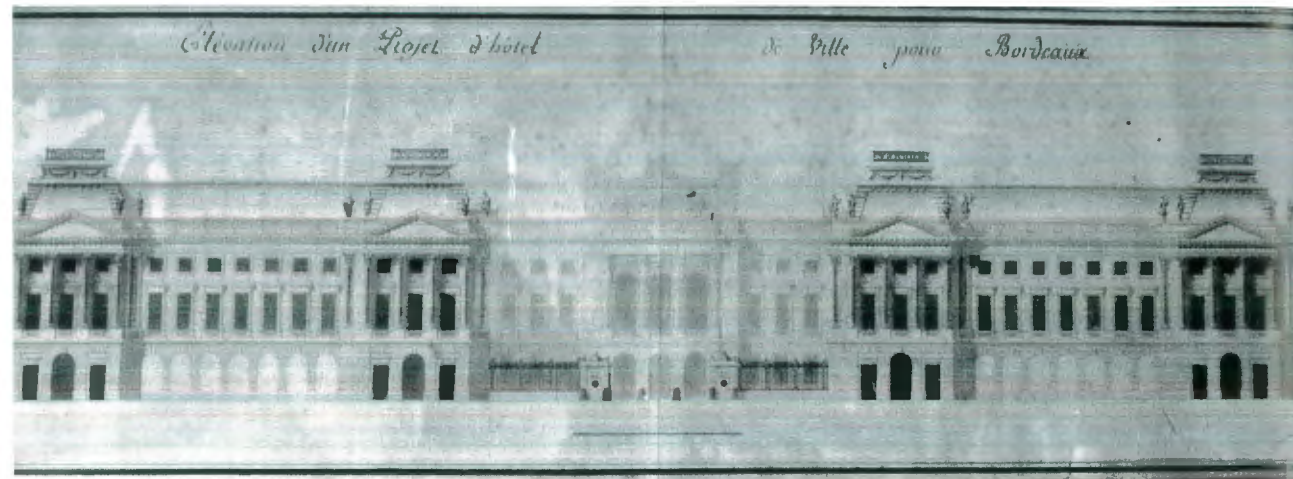


Fig. 5. - Richard-François Bonfin : élévation du projet de l'hôtel de ville (SAB, milieu XVIIIe).

de ville, surtout lorsque le duc de Richelieu, devenu gouverneur de la province en 1755, décida de se saisir du problème. Tourny était néanmoins déterminé à donner à Bordeaux une façade digne sur le nouveau Cours⁷.

En 1758, le projet de Portier ne convenait plus. L'architecte du roi Jacques-Germain Soufflot (1713-1780) soumit, le 1^{er} août, à l'Académie royale d'architecture, un projet pour l'hôtel de ville avec ceux d'une salle de spectacle et du collège de Guyenne (fig. 3 et 4). Ce projet suivait de peu celui établi par Ange-Jacques Gabriel (1698-1782) (fig. 3), qui avait été approuvé par l'Académie. Pierre-Louis Moreau (1727-1794), dit Moreau Desproux, fut commis en avril 1759 pour soumettre aux jurats les projets de Gabriel et de Soufflot, son dernier maître⁸. Ils furent copiés en fin d'année, sur ordre de Tourny fils, en double exemplaire par Richard-François Bonfin (1730-1814), architecte-ingénieur de la ville depuis 1747, qui reçut 600 livres à cet effet, le 3 novembre. Mais la gestion catastrophique des finances de la ville par les jurats ne permit pas de donner suite à ces projets, ainsi qu'à la demande d'emprunt faite auprès de l'intendant⁹.

Le projet de l'hôtel de ville refit surface neuf ans plus tard lorsque, le 16 décembre 1768, les jurats adoptèrent finalement le projet de Soufflot, après approbation, début novembre, du vicomte de Noé, maire de Bordeaux, et du maréchal duc de Richelieu qui avaient trouvé, tous deux, les plans *beaux et convenables*¹⁰. Plans qui furent retournés à Soufflot à la fin du mois. Toutefois, la distribution et les communications ayant été jugées peu satisfaisantes, les jurats invitèrent Bonfin à réexaminer le plan de l'architecte. Ils lui confièrent ainsi en 1769, pour plus de commodité, son agrandissement, manière de montrer qu'il ne s'agissait pas complètement d'un projet parisien.

En août 1769, l'assemblée des Cent-Trente adopta le projet modificatif de Bonfin (fig. 5-6) qui fut envoyé à Bertin, ministre en charge de la province, en vue de son approbation par Louis XV. Soufflot, informé, semble-t-il, de la situation par son confrère Mansart de Sagonne, alors revenu à Paris, s'étonna que Bonfin ne se soit pas conformé totalement à ce qui avait été convenu entre eux. L'architecte de la ville dressa en conséquence de nouveaux plans et un devis définitif en janvier 1770¹¹.

On sait ainsi que les ouvrages devaient couvrir une surface de 2 350 toises carrées et qu'ils se montaient à 1 324 730 livres. Jugé trop onéreux par Bertin, le projet fut finalement réduit et arrêté par lui, le 22 août 1770, puis approuvé par le roi en mars 1771. Les ouvrages pouvaient commencer¹².

7. *Ibid.*

8. Cf. Mondain-Monval, 1918, p. 252. Les projets de Soufflot et de Gabriel, reproduits pour la première fois ici, sont conservés aux archives municipales (Fi indéterminé 279), ceux de Portier aux archives départementales (C 1179) et ceux de Bonfin à la Société archéologique de Bordeaux (cf. note 11).

9. Cf. Michelot, 1924, p. 208.

10. A.M.Bx, BB 202, lettre de Trouvé, agent de la ville, aux jurats du 6 novembre 1769. A.M.Bx, BB 131, fol. 106.

11. *Ibid.*, Autre du 25 novembre 1769 et BB 149, registre des délibérations de l'assemblée des Cent-Trente, 1767-1772. L'élévation du projet de Bonfin, conservée à la Société archéologique de Bordeaux, a été identifiée et publiée par François-Georges Pariset en 1973, cat. expo., p. 94-97, n° 128 et 1978, p. 194-195. Mansart de Sagonne avait emporté une copie du plan de Bonfin afin d'informer son confrère Soufflot des corrections apportées par l'architecte de la ville à son projet (cf. note 20 et *infra*). Sur Bonfin, cf. note 22.

12. Cf. Pariset, 1978, p. 193 et 196.

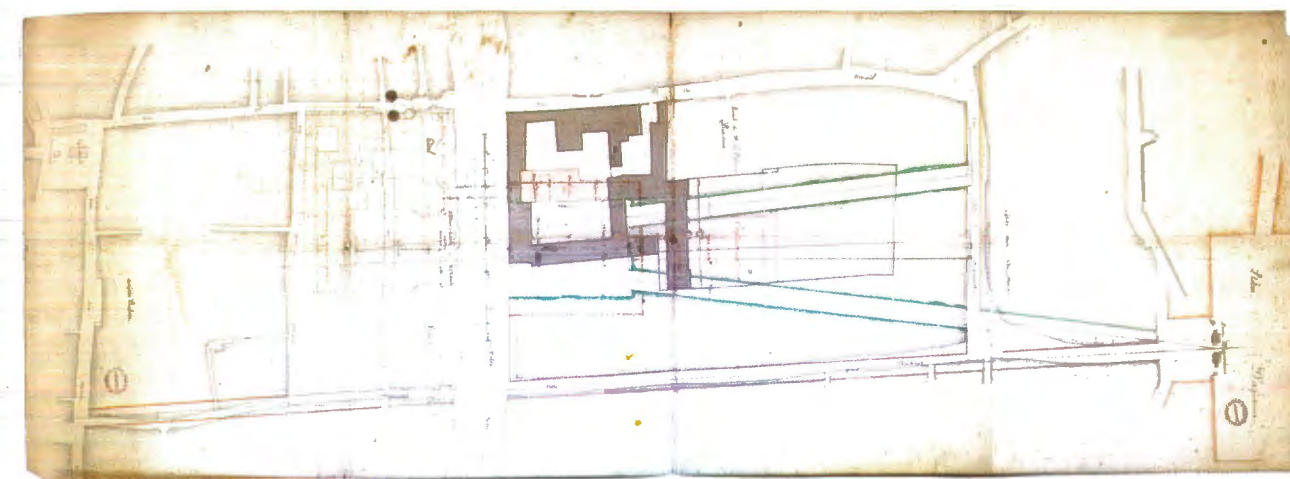


Fig. 6. - Richard-François Bonfin (?) : plan général des ancien et nouvel hôtels de ville avec place et artères en V en vis-à-vis (A.M.Bx, IX A 30, milieu XVIIIe).

Dès novembre 1770, on avait adjugé la démolition de la vieille enceinte de la ville. Le 20 mars 1771, les fondations étaient attribuées au maître architecte Chalifour. Le 28 avril 1773, la ville fut autorisée par lettres patentes du roi à emprunter 600 000 livres auprès de banquiers génois. Elle arrêta, en octobre suivant, la démolition d'une partie des anciens bâtiments. La dépense se montait en 1774 à 446 336 livres, auxquelles s'ajoutaient les 20 000 livres annuelles de l'emprunt¹³.

Parallèlement à la reconstruction de l'hôtel de ville, il fut question de rebâtir le théâtre, établi depuis 1760 dans une salle provisoire à l'entrée de la rue de la Corderie, près la place Dauphine, et qui servira jusqu'en 1790. Le duc de Richelieu (fig. 7) ayant constaté la grande fréquentation de l'endroit, décida en novembre 1760 d'en confier la direction à une société par actions¹⁴. En tant que premier gentilhomme de la chambre du roi, avec les ducs de Duras et d'Aumont, il avait la haute main sur les spectacles du royaume, spécialement sur ceux de l'Académie royale de musique et de la Comédie française.

Ce théâtre, aux capacités limitées, avait une rentabilité relative. Richelieu, qui figurait parmi les opulents mécènes du temps et souhaitait servir, pour sa gloire personnelle, l'embellissement de la ville, décida en 1769 de bâtir avec ses amis un somptueux édifice sur le glacis du Château-Trompette. Le financement reposait là aussi sur un emprunt contracté auprès de banquiers génois, ainsi que sur une augmentation temporaire de la fiscalité locale. Ce projet d'envergure, qui suscita une compétition nationale entre de nombreux architectes, dont ceux du roi (Gabriel, Peyre, De Wailly, Poyet, Moreau, Ledoux...), fut finalement confié en mai 1773 à Victor Louis, architecte de Richelieu. Les projets de l'hôtel de ville et du théâtre entraient alors en concurrence.



Fig. 7. - Louis Tocqué : Louis-François-Armand du Vignerot du Plessis, duc de Richelieu (Tours, musée des Beaux-Arts, fin du XVIIIe siècle).

13. A.M.Bx, DD 27c, Michelot, 1924, p. 248-250 et Pariset, 1978, p. 193-198.

14. Cf. Bernardau, 1803, p. 183.

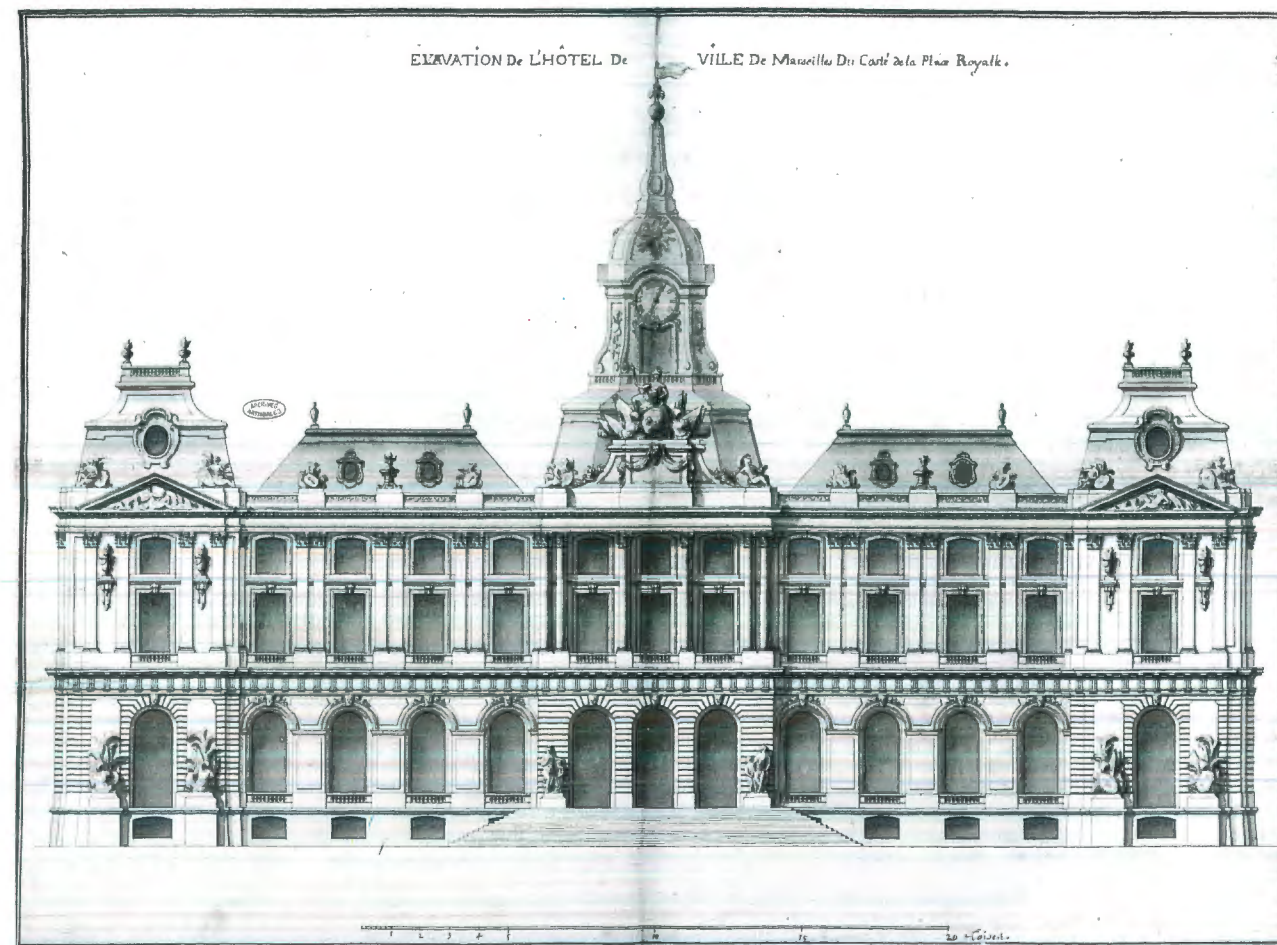


Fig. 8. - Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne : élévation du dernier projet de l'hôtel de ville de Marseille sur la place royale (A.N., cartes et plans, H¹ 1320, n° 70, 1752).

Les fonds étant limités et Richelieu ayant des intérêts dans l'affaire du Grand Théâtre, le projet de l'hôtel de ville se vit donc éclipsé. Une délibération de la jurade du 18 juillet 1774 décida en effet d'affecter l'emprunt destiné à ce dernier au théâtre. Victor Louis confia aussitôt la direction des ouvrages à Bonfin¹⁵.

Toutefois, au sein du corps de ville, certains ne se résignaient pas à cette décision et, contre toute attente, on réalisa les fondations de l'hôtel de ville jusqu'en 1778, date à laquelle le projet de reconstruction fut définitivement abandonné¹⁶. Comme à Rouen, sa réalisation n'avait pas dépassé le stade des fondations. L'hôtel de ville fut installé en 1790 dans l'ancien collège de la Madeleine situé en vis-à-vis. En 1800, les anciens terrains et ceux du collège de Guyenne furent dégagés pour installer le grand marché de Bordeaux. Comme le rapporte fort justement François-Georges Pariset : « l'hôtel de ville a été tué par le Grand Théâtre »¹⁷ !

On comprend que, devant l'importance du projet auquel pas moins de cinq architectes avaient participé (Portier, Gabriel, Soufflot, Bousignon et Bonfin) et qui figurait comme le plus emblématique de la ville depuis la place royale en 1739, le dernier Mansart ait cherché à en obtenir la commande, d'autant qu'il pensait avoir obtenu le soutien effectif du duc de Richelieu. Ne s'était-il pas rendu chez lui, à Fronsac, quelque mois plus tôt¹⁸ ? Mansart espérait à travers ce projet, non seulement se refaire une santé financière, mais aussi trouver une compen-

15. Cf. Michelot, 1924, p. 249. Sur le Grand Théâtre, cf. notamment Taillard, 1993 (2001) et Rabreau, 2008.

16. Cf. Deshairs, s.d. et Lamothe, 1851, p. 16-17.

17. Cf. Pariset, 1978, p. 198.

18. Sur sa rencontre avec Richelieu, cf. *infra*. On ne sait rien de Bousignon et son projet.

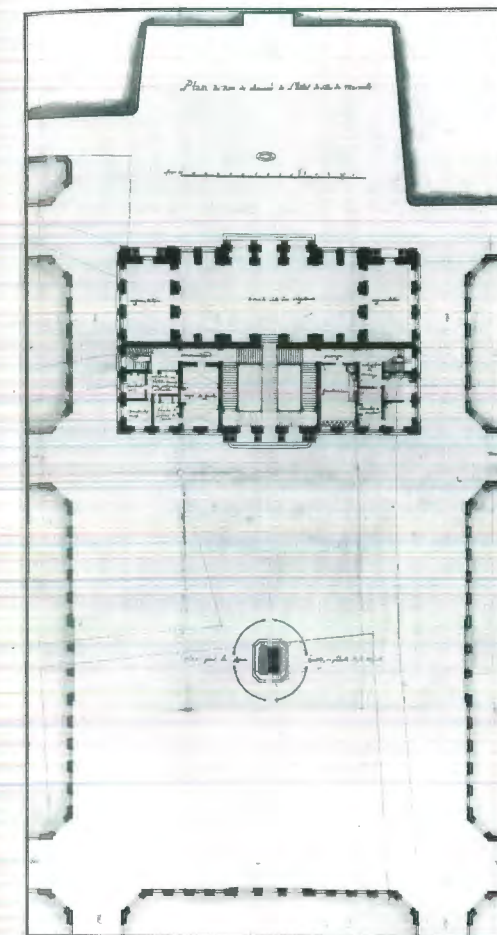


Fig. 9. - Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne : plan du second projet de l'hôtel de ville de Marseille et sa place royale (A.N., cartes et plans, H¹ 1320, n° 85, 1748).

sation à l'abandon de son projet d'hôtel de ville et de sa place royale à Marseille, vingt ans plus tôt (fig. 8-9). Il estimait avoir l'expérience suffisante pour se lancer à nouveau sur un des grands thèmes de l'architecture civile, thème qu'il avait longuement médité à Marseille¹⁹.

Le projet de Mansart de Sagonne (1768)

Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne était arrivé à Bordeaux au début de septembre 1768 en compagnie de sa nièce, Madame de Fabas, en vue de constituer la compagnie qui servirait ses projets de canaux en Espagne d'où il venait. Il avait été attiré par l'opulence du commerce de la ville, l'un des principaux ports du royaume. Toutefois, les résultats escomptés



Fig. 10. - Alexandre Roslin : Abel-François Poisson de Vandières, marquis de Marigny (château de Versailles, 1764).

ne furent pas à la hauteur de ses espérances au point qu'il confia au directeur des Bâtiments du roi, le marquis de Marigny (fig. 10), en 1769 : *les personnes de ce pays (sic), outre qu'elles n'aiment pas la nation espagnole, ne sont portées uniquement que pour leur commerce ordinaire*²⁰.

Face aux difficultés de trouver des partenaires capables de financer ses projets espagnols, Mansart de Sagonne se résolut à élaborer un projet d'hôtel de ville que lui avait réclamé, dit-il,

19. Sur les projets de Mansart de Sagonne pour l'hôtel de ville et la place royale de Marseille de 1748 à 1752, cf. Cachau, 1996 et 2015.

20. A.N., O¹ 1911², n° 72, lettre du 27 mars 1769 (publiée avec la réponse de Marigny par Mondain-Monval, 1918, p. 252). Dans une lettre du 24 septembre 1769 à son chargé d'affaires parisien, Mansart prétend être arrivé dans la ville 17 jours après son départ de Madrid (Arch. nat., T 1168³).

son entourage. Il exposa en effet à Marigny qu' à peine y suis-je arrivé [à Bordeaux] que l'on m'a prié de faire les projets pour l'hôtel de ville de cette capitale de la Guyenne, ce que j'ay d'autant plus volontiers accepté que j'ay pensé que cela pouvait me procurer les moyens de faire plus aisément une compagnie en cet endroit. Mais, précise-t-il, mes idées n'ont point répondu à mon attente quoique, ajoutait-il, ses plans et élévations furent trouvés du goût de tout le monde ²¹.

On lui avait montré les projets des architectes Portier et Gabriel, ainsi que celui de Soufflot bien supérieur, dit-il, aux deux premiers, a n'y avoir pas de comparaison à faire. On lui montra enfin celui de Bonfin, prenant la qualité, dit Mansart d'un ton dédaigneux, d'ingénieur et d'architecte de la ville ²², qui n'était ni plus ni moins que la correction du projet de Soufflot. Et d'ajouter à Marigny : vous sentez, Monsieur, comme je vous ay habillé cet architecte de nouvelle fabrique devant Mess.^{rs} les jurats ²³ que je vois luy être tout acquis ! Dépit par tant d'intrigues et de mesquineries, Mansart de Sagonne avoua qu'il se serait bien donné de garde d'affûter seulement mon crayon, ce procédé n'ayant jamais entré dans ma façon de penser ²⁴.

Il conserva donc son projet, ainsi que la copie de celui de Bonfin remise par Pierre-Antoine d'Arche ²⁵, un des jurats de la ville, comme nous le verrons. Il souhaitait les montrer tant à Marigny qu'à Soufflot et à Richelieu qui m'a dit les attendre pour les voir, et les faire voir au Roy. Il avait pu montrer son projet au marquis de Chapt, un des amis de Marigny, qu'il avait rencontré à Bordeaux chez Jean-Baptiste Daubenton, commissaire général de la marine, et qui lui en avait témoigné beaucoup de contentement. Mansart ne cachait pas que le suffrage du marquis de Chapt ne lui fut point indifférent ²⁶.

Le directeur des Bâtiments du roi se déclarait fort peu surpris de l'attitude des jurats de Bordeaux : Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, qu'on a vu des villes de province après avoir consulté les hommes les plus doués de talents finir par accueillir le projet le plus faible parce qu'il est l'ouvrage d'un concitoyen ou d'un homme qu'on a coutume d'employer. Il acceptait bien volontiers d'examiner les divers projets dont Mansart lui avait parlé, à commencer par les siens qui ne pouvaient, disait-il, manquer d'après la réputation que vous vous êtes acquis dans la carrière des arts être marqués au bon coin (sic) ²⁷.

L'affaire Richelieu-Mansart de Sagonne

Contrairement à ce qu'il prétendit, le dernier Mansart ne montra jamais son projet d'hôtel de ville aux jurats. On ne sait guère si c'est de sa propre initiative ou de celle de Richelieu

qu'il leur avait proposé. De même, les projets qu'il laissait entendre avoir examiné à la demande des jurats, ne lui avaient été remis que par l'un d'eux pour réaliser le sien ²⁸. Il leur avait adressé en effet, le 19 décembre 1768, un courrier dans lequel il déclarait que, en conséquence des ordres, et à la Requisition de Monsieur le maréchal Duc de Richelieu, il s'était occupé depuis trois mois, soit depuis son arrivée en septembre, a vous faire et dresser le Plan d'un hôtel de ville, capable de répondre a vos hautes et sages jdées, ainsy qu'à la beauté de cette ville que l'on peut dire, après la capitale, être une des plus belles et des plus grandes du Royaume, susceptible même, attendu sa

21. Ibid.

22. Richard-François Bonfin (Versailles, 1730 – Bordeaux, 1814). Il avait succédé à son père, à sa mort en 1750, dans les fonctions d'architecte-ingénieur de Bordeaux et de directeur des travaux de la ville. Il fut ainsi l'auteur de nombreux hôtels, édifices religieux et bâtiments publics (hôtel de Lisleferme, pont de Brienne, chapelle des Incurables...). Sur cet architecte, cf. Debrest-Gillis, 1989.

23. Le corps de ville se compose en 1768-1769, d'un maire : le marquis d'Estrade, puis le vicomte de Noé à partir de septembre 1769 ; d'un lieutenant de maire : le comte de Ségur de Cabanac ; et de six jurats : deux de la noblesse : MM. D'Arche et Duval, écuyers ; de deux avocats issus de la noblesse ou de la bourgeoisie : MM. Bouan et de Brezets ; et deux de la bourgeoisie marchande : MM. Feyer-Latour et Poncet ; d'un procureur-syndic : Tranchère ; et d'un clerc de ville : Chavaillé. L'usage veut un nombre égal de gentilshommes, d'avocats et de bourgeois (cf. AHG, II, 1860, p. 424 et A.M.Bx, BB 31).

24. Cf. note 20.

25. Sur ce jurat, cf. note 43.

26. Cf. note 20. Jacques-Gabriel-Louis Chapt de Rastignac, dit le marquis de Chapt, lieutenant au régiment du roi, avait épousé le 30 janvier 1746 Gabrielle d'Aydie de Ribérac (cf. La Chesnaye-Desbois, V, 1864, p. 177). Chaix d'Est-Ange nous rappelle que cette maison occupait un rang considérable dans l'aristocratie du centre de la France (IX, 1910, p. 391-397). On comprend, dans ces conditions, que Mansart de Sagonne ait eu besoin de son «suffrage» s'il souhaitait faire aboutir son projet. Originaire d'une famille bourguignonne dont une branche était établie en Poitou et en Saintonge, Jean-Baptiste Daubenton (ou d'Aubenton) était le fils de François-Ambroise Daubenton de Villebois et d'Anne L'Enfant. Né à Paris en 1719, il fut commissaire de la marine à Toulon en 1749, puis commissaire général, le 1^{er} avril 1762. Ordonnateur au département de Bordeaux et de Bayonne, il acheva sa carrière à Rochefort comme intendant de la marine, de 1771 à 1776. A sa retraite en 1776, il devint conseiller d'Etat et mourut à son château de Mornay (Charentes-Maritimes), le 30 septembre 1793. Anoblé en 1707, sa famille occupait depuis le XVII^e siècle un rang éminent dans la bourgeoisie de la région (cf. Chaix d'Est-Ange, II, 1904, p. 6-7 ; Dictionnaire de biographie française, III, 1939, p. 1483-1484). Sur le réseau bordelais de Mansart de Sagonne, cf. infra.

27. A.N., O¹ 1911², n° 73, réponse à Mansart de Sagonne du 7 avril 1769. Marigny ne devait guère porter Bonfin et les jurats en estime : le 11 février 1769, soit au moment de notre affaire d'hôtel de ville, ces derniers avaient adressé au duc de Richelieu un courrier dans lequel il réclamait son appui auprès du directeur des Bâtiments dans la désignation de Bonfin à la place d'Antoine Séguy, riche négociant et consul de la bourse de la ville, comme inspecteur des marbres du roi. Marigny opposa une fin de non-recevoir et maintint Séguy dans ses fonctions (A.M.Bx, BB 174, f° 164 et 171).

28. Pierre-Antoine d'Arche en l'occurrence, cf. infra.

situation et son Port, des plus grands Embellissements ²⁹. On comprend, dans ces conditions, que Mansart de Sagonne ait souhaité déployer tous ses talents pour voir son projet retenu.

L'architecte avait demandé à rencontrer les jurats pour présenter son projet. Il avait fini, dit-il, la minute de mon premier Projet et commencé tous les autres en dépendants et accessoires. Il souhaitait obtenir leur approbation ou, au contraire, se reformer, suivant son expression, dans le cas où vos Lumières toujours justes, et sûres y trouveraient quelque chose à redire, ce qui lui permettrait de poursuivre ses coupes et élévations. Il s'était rendu à trois reprises à l'hôtel de ville mais il ne put les rencontrer tous. Pour appuyer sa démarche, il déploya dans son courrier, en suite de sa signature, la litanie de ses titres et charges : lieutenant de Roy, 1^{er} jng^e Et architecte ord^e de sa majesté, et de son academie Royale, ainsy que 1^{er} ing^e et 1^{er} architecte des Etats, et Province de Bourgogne.

Fort surpris que Mansart de Sagonne ait osé se réclamer de Richelieu, les jurats s'enquirent de la véracité de ses propos. Ils écrivirent au duc le 31 décembre, joignant à leur courrier, la lettre de l'architecte. Si celle-ci est hélas perdue, nous en connaissons néanmoins approximativement les termes grâce à la lettre-réponse que leur fit Richelieu, de Versailles, le 9 janvier 1769 ³⁰. Quoique brûlée dans l'incendie des archives municipales en 1862, l'essentiel de cette lettre demeure. Richelieu déclarait sèchement n'avoir donné aucun ordre pour le projet du nouveau plan de l'hôtel de ville que leur proposait Mansart. Il avait seulement répondu à la politesse qu'il [lui] avait faite, devant rester quelque tems à Bordeaux, d'esquisser un plan du bâtiment et lui proposer ses idées qu'il recevrait avec plaisir.

Richelieu considérait l'invitation faite à Mansart de Sagonne comme un amusement de sa part, sans que cela tira a conséquence ny prendre aucun engagement (sic). Il ajoutait que les jurats devaient regarder sa démarche comme un effet de son zèle et une envie de vous servir, et point du tout comme un engagement de ma part, ny pour vous. Un monument aussi considérable ne pouvait être en effet entrepris, rappelait-il, sans que le Roy qui personnellement aime et se connaît parfaitement en batimens ne l'ait agréé et n'ait consulté ses principaux architectes de sorte, ajoutait-il, qu'il y a bien encore des préalables avant que tous vos fonds soient prêts, que vous ne soyez déterminés à faire travailler a cet ouvrage... Ils ne devaient donc retenir de ce que leur avançait Mansart que ce qu'il pourroit y avoir de mieux (...) si vous y trouvez des choses qui vous plaisent. Par ailleurs, pour Richelieu, il s'agissait d'obtenir des idées et un projet différent de tous ceux qui avaient été présentés jusqu'alors.

Dans cette affaire, François-Georges Pariset a bien perçu l'ambiguïté de Richelieu. Il pointe « l'embarras et la cautèle du gouverneur » et se demande, à juste titre, s'il ne s'est pas engagé plus qu'il ne le dit ? Son attitude est d'autant plus étrange qu'il

demandait à la ville de s'accorder avec Mansart pour choisir ce qu'il pourroit y avoir de bon dans son projet. L'architecte s'est trouvé visiblement floué ³¹.

Les liens entre les deux hommes sont bien attestés : Mansart de Sagonne écrit à son chargé d'affaires De George, le 4 octobre 1768, être à Fronsac et ne pas s'être encore ouvert au duc de ses malheurs, attendant le moment propice pour le faire. Il ajoutait que s'il n'avait pas de nouvelles de lui, il était résolu de demander à Richelieu une place dans une de ses voitures pour retourner à Paris. Cela l'obligerait, hélas, à renoncer à se faire des associés à Bordeaux. Nul doute que durant ce séjour, Mansart avait obtenu les belles promesses du duc, promesses qu'il n'était plus en mesure de tenir trois mois plus tard. On sait son goût prononcé pour les arts et l'architecture, goût qu'il partageait avec Louis XV ³². Rappelons que Mansart de Sagonne se trouvait dans l'entourage de Richelieu, non seulement en sa qualité d'architecte du roi, mais aussi en raison de sa parenté avec Philippe, comte de Noailles, son arrière-petit-cousin et neveu du duc ³³.

Suite à sa lettre du 19 décembre, les jurats répondirent à Mansart, le 24 janvier, que, par le respect infini qu'ils avaient pour tout ce qui leur était présenté de la part du duc de Richelieu, ainsi que par leur empressement à prévenir tout ce qui [pouvait] lui être agréable, ils avaient été amené à l'informer de sa requête ³⁴. Soucieux de ne pas commettre

29. A.M.Bx, DD 27e (publiée dans Pariset, 1978, p. 199-200).

30. Ibid.

31. Cf. Pariset, 1978, p. 200.

32. Cf. Provensal, 1993.

33. A.N., T 1168³. Philippe, comte de Noailles et duc de Mouchy (1715-1794) avait épousé, le 27 novembre 1741, Anne-Claude-Louise d'Arpajon (1724-1794), dame d'honneur de la reine, petite-fille de Catherine-Henriette Hardouin-Mansart (1673-1748), épouse Lebas de Montargis, fille aînée de Jules Hardouin-Mansart (1646-1708). Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne était le fils adultérin de Jacques Hardouin-Mansart (1677-1762), comte de Sagonne, dernier fils de Jules et frère de Catherine-Henriette (cf. notre généalogie dans Gady, 2010, p. 571). Louis-François-Armand de Vignerot du Plessis (1696-1788), duc de Richelieu et de Fronsac, était lié aux Noailles à double titre : il avait épousé le 12 février 1711, Anne-Catherine de Noailles (1694-1716), fille de Jean-François, marquis de Noailles, laquelle était aussi la cousine germaine d'Adrien-Maurice (1678-1766), duc de Noailles, père de Philippe. Le duc était ainsi l'oncle par alliance de ce dernier et le cousin par alliance de Mansart de Sagonne (cf. Cachau, 2004, t. I, p. 452-455).

34. A.M.Bx, BB 174, fol. 157. Gouverneur de la Guyenne depuis décembre 1755, Richelieu se comportait en despote redouté, faisant exécuter ses ordres avec une extrême rigueur au point de se faire détester par la bourgeoisie bordelaise qu'il ne ménageait pas. Farouche opposant au Parlement de Bordeaux, il appliqua avec zèle les ordres du roi en vue de sa suppression en 1771. Le temps des intendants, soutenus à Versailles et respectés à Bordeaux, tel le fameux Louis Urbain Aubert de Tournay (1695-1760), intendant de Guyenne de 1743 à 1757, était bel et bien révolu. A la mort de Louis XV en 1774, Richelieu dut céder son poste à son neveu Philippe de Noailles suivant le souhait de Louis XVI de renouveler toute l'administration royale (cf. Champion, 2014).

d'impairs, ils reprirent mot pour mot les termes employés dans sa lettre du 9 janvier. Ils déclarèrent ainsi à l'architecte, à deux reprises, *qu'il n'y avait rien que de très bon à tendre de [ses] lumières et de sa capacité*, malgré «l'étendue de tous [ses] talents. Ils rendaient néanmoins grâce aux témoignages de votre zèle à vouloir nous servir et de la politesse que vous avez eu de vouloir employer quelques uns de vos momens à développer vos idées pour un plan de notre hôtel de ville. Ils se disaient ainsi fort sensibles à cette honnêteté de sa part. En d'autres termes, ils opposaient poliment une fin de non-recevoir. Les jurats n'examinèrent donc jamais les projets de Mansart de Sagonne pour l'hôtel de ville de Bordeaux.

L'architecte s'en était ouvert entre-temps à Choiseul, le 27 décembre, tandis qu'il attendait toujours l'invitation des jurats. Il avançait que son plan avait *Esté vu de tous les connoisseurs, Et trouvé d'une voix unanime, un chef-d'œuvre, surpassant En petit, tout ce que nous avons de plus beau En france* (sic) ! Il avait été présenté, indique-t-il, chez *m^r Daubenton un de mes anciens amis* ³⁵.

Le projet de Mansart de Sagonne ne put donc figurer parmi les cinq projets examinés par les jurats en décembre 1768 et l'assemblée des Cent Trente en août 1769 ³⁶. Figuraient ceux, on l'a dit, de Portier, de Gabriel, de Soufflot, de Bonfin, ainsi que celui d'un dénommé Bonsignon. Le projet de Mansart pouvait d'autant moins être examiné que l'architecte avait jalousement conservé ses plans dans l'espoir de les faire approuver à Versailles. C'est pourquoi nous ne les connaissons pas. Il avait également emporté avec lui, on l'a vu, une copie du plan de Bonfin qu'il pensait soumettre à Soufflot afin de lui montrer, semble-t-il, ce que l'architecte de la ville avait fait de son beau projet ³⁷.

Sa requête de décembre 1768 tombait en effet au moment où les jurats avaient opté, par délibération du 16 du mois, pour le projet de Soufflot qui devait être revu par Bonfin ³⁸. Dans l'attente de l'approbation définitive du projet par le roi, Mansart de Sagonne pensait avoir toutes ses chances ³⁹.

Lors de l'assemblée générale des Cent Trente, le 19 août 1769, le projet de Soufflot fut écarté pour des raisons de coût et l'on retint celui établi par Bonfin d'après le précédent, conformément à la décision des jurats en décembre 1768. Projet qui fut transmis au plus vite à Bertin afin qu'il le fît approuver par le roi au regard de la vétusté de l'ancien hôtel de ville ⁴⁰.

Mansart de Sagonne, auteur d'un libelle contre le corps de ville ?

Devant l'importance du projet dans le contexte bordelais du moment, et particulièrement vexé des manœuvres employées par les jurats pour confier le projet à Bonfin, après tous les efforts qu'il avait déployés, Mansart de Sagonne aurait participé à la rédaction d'un libelle contre le corps de ville. C'est ce qui ressort de l'information judiciaire qui fut conduite à partir du 22 avril 1769 par Joseph-Barthélémy Durand, conseiller du roi et lieutenant général criminel de la sénéchaussée et du siège présidial de Libourne.

Une plainte fut en effet déposée par les jurats, le 13 du mois, contre les auteurs d'un libelle anonyme dénonçant les turpitudes de la municipalité. Il était intitulé : *Avis Important A Messieurs les maires, lieutenants de maire, jurats, conseillers et notables de la ville de Bordeaux par un citoyen patriotique amy de la vérité et de la probité*. Cette affaire rocambolesque et sensible devait demeurer sans suite ⁴¹.

Mansart de Sagonne avait quitté Bordeaux, le 7 avril 1769 ⁴². Il est possible que les jurats, sachant l'architecte proche de Richelieu, aient attendu son départ pour déposer plainte. Ils déclaraient en effet avoir eu connaissance du libelle dès le 18 mars, sur la dénonciation faite par M. d'Arche, *jurat gentilhomme complaignant* et un des deux représentants de la noblesse dans la jurade, au procureur syndic, le sieur Touchère, lors de la séance de ce jour ⁴³. Il crut de son devoir d'avertir le corps municipal de l'existence du libelle avant sa diffusion dans

35. Paris, Arch. Min. Aff. Etr., correspondance diplomatique, Espagne, 554, f° 268-269. Sur Daubenton, cf. note 26. Mansart le connut à l'occasion du chantier de l'église Saint-Louis de Versailles (1742-1754) sur la place de laquelle se trouvaient alors les bureaux de la Marine (cf. Cachau, 2004, t. I, p. 709-710).

36. Cf. *supra*. Jusqu'à la réforme municipale de 1767, la municipalité disposait de deux assemblées délibérantes : celle des Trente et celle des Cent Trente. Seule cette dernière demeura.

37. Cf. notes 20 et *supra*.

38. Cf. note 10.

39. Cf. note 36.

40. Cf. *supra*.

41. A.D.Gir., 5 B 714 et cf. *infra*. Nous remercions M. Philippe Maffre de la communication de ce document, non signalé dans l'étude de Pariset, 1978, p. 200.

42. Cf. *infra* la lettre d'un clerc de la ville à Trouvé, agent municipal.

43. Cf. note 41. Pierre-Antoine d'Arche, premier jurat pour la noblesse, demeurait sur les fossés des Tanneurs (A.D.Gir., 2 C 181, quittance du 9 septembre 1768 à Françoise Deville). Né en 1718, il avait intégré la jurade, le 2 septembre 1760, après le décès de M. d'Estillac, écuyer (cf. Bernardou, 1803, p. 182). L'*Almanach historique de la province de Guienne* en 1769 mentionne plusieurs membres de la famille dans la magistrature bordelaise. Pierre-Antoine faisait ainsi partie de cette noblesse parlementaire, frondeuse, éprise de l'idéal démocratique des Lumières.

le public ⁴⁴. Il devait être répandu, prétendait-il, lors de l'assemblée des Cent Trente du 20 courant, puis auprès de Bertin et de Richelieu. Concerné par les imputations faites dans ce *mémoire* et les conséquences de la diffamation, il estimait pressant d'en instruire la municipalité. Il avait été informé, non par oui-dire, déclare-t-il, mais par la communication qu'on lui fit.

Selon Pierre-Antoine d'Arche, il s'agissait d'un mémoire de 20-25 pages qui devait être retiré au plus vite des mains de la personne qui le lui avait montré. Il invita les jurats à retrouver le document et à poursuivre en justice leurs auteurs. Sur ces recommandations, ils parvinrent à se procurer deux copies d'écritures différentes ⁴⁵. Les jurats soupçonnaient plusieurs rédacteurs dont, pour la première, un certain Joussanne, «commis chés le Sr latour blanquet commissaire aux saisies réelles», et pour la seconde, un certain Duhamel, écuyer, ou un membre de son entourage puisqu'elle comportait une enveloppe à son adresse.

Dans son libelle, l'auteur se déclarait animé par *l'amour du bien public et de se montrer vray et bon citoyen*. Il entendait dénoncer ceux qui *ne tendent qu'à faire fortune au dépens du sang des citoyens, par voyes basses et illicites* ⁴⁶. Il insista sur les complicités de Bonfin avec les jurats, invoquant notamment les sommes qu'il avait touchées en sous main pour des projets de construction ou de réparation de bâtiments, publics ou privés, appartenant à la ville, ou l'augmentation de ses gages pour des projets qui lui étaient confiés mais dont les dessins étaient réalisés par de jeunes dessinateurs de son cabinet, payés par la ville. Il dénonçait aussi les journaliers et manœuvres à son service dont certains faisaient office de domestiques.

Il s'étonnait en outre que, depuis huit ans qu'il était au service de la ville, on ne lui avait rien confié d'important. Il dénonçait aussi les détournements de biens et de matériaux par certains jurats, l'adjudication de quelques marchés, ainsi que les dépenses exorbitantes de la Ville ⁴⁷. Curieusement, il ne fit aucune allusion précise à l'attitude des jurats envers Bonfin dans le projet de l'hôtel de ville.

Les jurats condamnèrent là *ce que la calomnie a de plus atroce* et qualifièrent le libelle d'*ouvrage d'iniquité* [qui] *n'est que le tissu* (sic) *odieux d'une diffamation flétrissant de toute l'administration passée et présente du corps municipal de Bordeaux* ⁴⁸ !

Durant l'information judiciaire, Mansart de Sagonne fut mis nommément en cause par un clerc de la municipalité, resté anonyme, dans une lettre qu'il avait adressée, le 11 avril, à Trouvé, agent de la ville à Paris ⁴⁹. Il déclarait que *le Sr Magnonac, ancien commis chassé de l'hôtel de ville et le Sr mansard, qui vouloit faire le plan d'hôtel de ville contre le gré du corps de ville ou du moins qui comptoit le faire payer*

soixante mille livres, [en étaient] les principaux auteurs. Mansart, craignant d'être découvert par l'information qui suivit la plainte des jurats, quitta, dit-il, précipitamment la ville, *vendredi dernier*, soit le 7 avril ⁵⁰.

L'architecte, déclare-t-il, croyait *trouver dans le corps de ville une vache à lait pour luy payer des sommes énormes, [et] toutes les chimères de son imagination*. Mansart de Sagonne avait œuvré, selon lui, de concert avec Pierre-Antoine d'Arche qui lui avait fourni le plan de Soufflot en vue de composer le sien ⁵¹. Il rappelait comment Mansart avait osé prétendre œuvrer sur les ordres du maréchal de Richelieu. Outre les 60 000 livres d'honoraires réclamées, il espérait, avance-t-il, qu'on lui verserait 40 000 livres annuelles pour son exécution. Mais, indique-t-il, *ses projets ayant échoué par la conduite que nous avons sagement tenue, cet homme a été furieux et s'est livré avec Magnonac, pour se permettre tout contre le corps de ville*.

Dans cette affaire, on se souvient que c'est d'Arche lui-même qui avait révélé l'existence du libelle. Cette révélation suivait la séance municipale de la veille ⁵² au cours de laquelle la jurade avait pris connaissance d'une lettre que d'Arche avait adressé au ministre Bertin, le 10 janvier, dans laquelle il mettait clairement en cause l'administration et la bonne gestion des jurats, ainsi que les manquements à leur fonction. Il avait illustré son propos par trois exemples éclatants. Les jurats ripostèrent à cette diatribe en dénonçant, dans un mémoire réponse envoyé au ministre, les propos incriminés. On comprend, dans ces conditions, que d'Arche chercha à éviter les soupçons qui pesaient sur lui en révélant au plus vite l'existence du libelle.

44. A.M.Bx, BB 131, fol. 148.

45. Ils figurent tous deux dans le dossier *Procédure criminel à la requête des maire, lieutenant de maire, jurats et procureur syndic de la communauté de Bordeaux contre les auteurs d'un libelle diffamatoire* (cf. note 41).

46. Le corps municipal passait généralement pour un corps corrompu (cf. *infra*).

47. Cf. *infra* les propos de Jean Marchand.

48. Cf. note 41.

49. A.M.Bx, BB 186 et cf. Pariset, 1978, p. 200.

50. Mansart de Sagonne avait fixé initialement son départ pour Paris entre les 20 et 22 avril afin de soumettre ses projets d'hôtel de ville et de compagnie auprès des ministres concernés (Choiseul, Saint-Florentin), cf. notes 20 et 33. Il est étrange que les jurats aient attendu près d'une semaine pour déposer plainte, un mois après la connaissance des faits (?).

51. Mansart de Sagonne avait reçu celui de *ce grand ingénieur de la ville* [Bonfin] *qui m'a esté remis par un de mess^{rs} les jurats gentilhomme*, c'est-à-dire le sieur d'Arche. Celui-ci lui avait remis également le projet de Soufflot pour établir la comparaison. On a dit l'admiration de Mansart pour ce dernier (cf. *supra*).

52. Cf. note 44, fol. 140 et suivants.

Dans son information judiciaire du 22 avril, le lieutenant criminel de Libourne recueillit, de son côté, les témoignages de trois individus⁵³. Le premier, Joseph-Gaétan Camargue, peintre, domicilié près de la porte Tourny, paroisse de Puy Paulin, âgé de 42 ans, affirmait que le 3 avril précédent, il s'était rendu dans l'après-midi chez Mansart qui lui demanda si, lui qui connaissait bien l'hôtel de ville, n'avait pas entendu parler d'un mémoire. Camargue répondit par la négative. L'architecte, dit-il, lui mit alors la main sur l'épaule et lui déclara : *alléz, alléz, vous faites bien d'être circonspect vis-à-vis des jurats, mais comme je ne les crains point je sçais tout ce qui se passe à l'hôtel de ville*⁵⁴. Sur ce, dit Camargue, entra Jean Marchand, commis aux écritures au bureau de la marine – notre second témoin –, auquel Mansart aurait posé les mêmes questions. Marchand lui aurait répondu qu'il venait de dîner avec l'abbé Teynier qui lui aurait affirmé que lui, Mansart, était l'auteur du mémoire avec l'abbé de La Porte, *féodiste* (sic) de la ville⁵⁵.

Mansart, ajoute Camargue, lui rétorqua qu'il ne connaissait pas ce dernier. Le peintre aurait déclaré alors : *quelle apparence (sic) que monsieur labbé laporte ait travaillé ce mémoire, Etant attaché à l'hôtel de ville*. L'architecte trouva *plaisant*, dit-il, qu'on le mit ainsi en cause, lui qui ne connaissait pas *tout le détail de l'hôtel de ville*. Il lui demanda s'il avait entendu dire qu'il avait été l'auteur du mémoire, ce à quoi Camargue répondit que non mais il avançait aussitôt le nom de Magnonac. Mansart avançait que celui-ci connaissait fort bien l'hôtel de ville, en effet. Le ton, prétend Camargue, aurait monté et Mansart aurait déclaré qu'on l'instruisait de tout ce qui se passait à l'hôtel de ville, qu'on lui rendait compte de toutes les délibérations et que le mémoire dont on parlait était celui d'un *homme d'Esprit qui savait ce qu'il faisait*⁵⁶ ! Que, par ailleurs, Paris était instruit de tout avant même que les jurats ne le sachent ! Et, avance encore Camargue, tandis qu'une des personnes présentes chez Mansart de Sagonne déclarait ne pas vouloir pour dix mille écus être l'auteur du mémoire, sa nièce aurait répondu qu'il n'y avait rien à craindre de dire la vérité. Sur ce, cette personne aurait avancé les risques encourus par l'auteur du mémoire et ceux qui y avaient contribué. Mansart, sa nièce et le sieur Villelongue, agent secret de Daubenton, affectèrent, assure-t-il, d'être *fort étonnés*.

Enfin, Camargue affirmait avoir rencontré en janvier 1769 ledit Magnonac, de retour de Paris, qui s'en était pris au dénommé Augant, commis au secrétariat de l'hôtel de ville, son successeur depuis dix ans. Ce dernier lui avait promis la parution sous peu d'écrits contre lui et *d'autres personnes attachées à l'hôtel de ville*.

Le second témoin, Jean Marchand, âgé de 50 ans, domicilié aux Chartrons, paroisse Saint-Rémy, prétendait, quant à lui, que s'étant rendu chez Mansart de Sagonne en février ou en mars

dernier, logé chez le portier du Jardin royal de Bordeaux, le sieur Robin⁵⁷, il trouva l'architecte en compagnie de Magnonac. Les deux hommes, assure-t-il, étaient en train de parler d'un *certain mémoire contre messieurs les jurats de bordeaux*. Ils déclaraient, dit-il, qu'un des anciens jurats avait emporté chez lui une cheminée de marbre de l'hôtel, qu'un autre avait emmené une porte de fer à sa maison de campagne, et surtout qu'il était abondamment question de Bonfin dans ce mémoire.

Enfin, Marchand déposa, qu'ayant croisé l'architecte de la ville sur son lieu de travail, à l'hôtel de la Marine où il avait quelques ouvrages à effectuer dans un appartement, il l'entretint de tout ce qu'il avait entendu dire à son propos chez Mansart. Il lui confia ainsi que Mansart de Sagonne et Magnonac avaient rédigé un mémoire contre le corps de ville dans lequel il était, lui Bonfin, particulièrement maltraité. Il ajoute que ce mémoire avait été *mis au net par le S. Villelongue, secrétaire de M. Daubenton*. Marchand avait demandé alors à Bonfin de ne pas révéler son identité après ses révélations. L'architecte de la ville lui promit, dit-il, de faire son possible pour ne pas le compromettre. Mais celui-ci ne tint pas parole et les jurats se rendirent, le 5 avril, à l'hôtel de la Marine afin de réclamer à Lombard, l'un des officiers du bureau de l'hôtel, de faire venir devant lui et les autres officiers, ledit Marchand. Curieusement, les sieurs d'Arche, Latour-Froger et Chavaille étaient absents de la visite. Marchand confessa qu'il finit par révéler le contenu de sa conversation avec Bonfin à un certain Lombard qui s'en alla trouver d'Arche le lendemain afin de prévenir les jurats.

Enfin, le troisième témoin, Jean-Baptiste Constantin Cruy-penning, premier commis de Latour Blanquet, commissaire général aux saisies réelles de Guyenne, âgé de 58 ans, logé rue et paroisse Saint-Rémy, déclarait ne rien savoir du motif de la plainte. Il savait simplement que le prétendu auteur du libelle, le sieur Jousseau, se trouvait souvent en compagnie de Magnonac, qu'il les avait vu ensemble au palais, le dernier vendredi, vers 11h, près de l'escalier menant au greffe des présentations, mais qu'il ne savait pas s'ils étaient liés d'amitié. Aucun des trois témoins ne déclarait reconnaître l'écriture des deux copies du libelle et de l'enveloppe.

L'affaire devait demeurer sans suite puisqu'il n'en fut plus question dans les différents registres de la ville. Il apparait ainsi que Mansart de Sagonne aurait profité de l'éviction du

53. Témoignages recueillis dans deux procès-verbaux dont l'un est intitulé *Intendits* (sic) (cf. note 41).

54. Grâce au sieur d'Arche.

55. Feudiste : spécialiste du droit féodal.

56. Soit lui, Mansart, soit D'Arche.

57. Cf. *infra*.

dénommé Magnonac de l'hôtel de ville pour se l'associer dans la rédaction d'un libelle et rassembler autour d'eux différents individus remontés contre les jurats. Par ce libelle, l'architecte du roi souhaitait mettre en évidence les manœuvres et la corruption du corps de ville dont il s'estimait la victime. La façon dont son projet et celui de Soufflot furent éconduits pour porter le choix sur Bonfin, n'était assurément pas digérée. On se souvient, sur ce point, des remarques acerbes faites par Mansart à Marigny. Il était d'autant plus instruit des intrigues des jurats qu'il était en relation constante avec l'un de leurs principaux membres et opposants, Pierre-Antoine d'Arche.

Domiciles et relations de Mansart de Sagonne à Bordeaux

Outre Richelieu et d'Arche, Mansart de Sagonne avait cherché à mettre toutes les chances de son côté en s'infiltrant, outre le corps municipal, dans la bonne société bordelaise. Son sens de l'opportunité lui fit fixer, dans un premier temps, sa résidence chez le sieur de La Plante, sans doute un négociant, établi rue des Ayres face à la maison professe des Jésuites, actuelle paroisse Saint-Paul, soit à proximité immédiate de l'hôtel de ville⁵⁸. Il demeura là jusqu'en décembre 1768, date à laquelle il partit s'installer chez le sieur Robert, *arquebusier sur le port, près le pont de s'jean*⁵⁹.

Revenu à Bordeaux à la mi-février 1769, après un bref séjour à Madrid⁶⁰, il fixa pour adresse *au jardin royal au pavillon du Sr Robin* où il résida jusqu'à son départ pour Paris en avril. Robin était, on l'a vu, le portier du jardin royal⁶¹. Mansart avait choisi à dessein l'endroit puisqu'il figurait comme le lieu de promenade aristocratique par excellence de la ville. Le jardin était réputé en effet comme le rendez-vous de l'aristocratie et de la bourgeoisie bordelaise. Là, se concluaient des marchés, des affaires étaient traitées, des expéditions montées. Des hommes d'affaires, des négociants et des armateurs y organisaient le départ de navires pour les Antilles et y discutaient le prix des marchandises, notamment du vin, faisant de cet espace, actuel parc municipal, une véritable bourse en plein air. Il était donc l'endroit rêvé pour un Mansart qui comptait trouver là les partenaires de sa future compagnie en Espagne⁶².

Parallèlement à cette bourgeoisie affairée, une aristocratie frivole y évoluait. C'est peut-être là que le dernier Mansart fit la connaissance du marquis de Chapt. Il logeait dans un des quatre pavillons reliés par une colonnade qui servait de fond d'architecture au jardin. On sait que le dénommé Robin y était locataire de son logement : il acquitta en effet à la ville, en 1769, 630 livres de loyer pour 3 ans et 6 mois⁶³.

Le projet de clocher de Saint-Michel (1769)

Outre le projet de l'hôtel de ville et la recherche d'associés pour ses projets en Espagne, Mansart de Sagonne profita de son séjour à Bordeaux pour réaliser la reconstruction du clocher de l'église Saint-Michel (fig. 10 et 11), une des paroisses les plus importantes de la ville et une des plus puissantes expression de l'art gothique en Aquitaine aux dires de Charles Marionneau. Le clocher ou campanile était réputé l'un des plus hauts du royaume, voire d'Europe⁶⁴.

Le 8 septembre 1768, un ouragan dévasta Bordeaux et sa région. Les promenades et plusieurs maisons furent balayées tandis que la flèche du clocher de Saint-Michel, l'«un des monuments majeurs de notre ville» aux dires des jurats, qui servait de balise aux navigateurs⁶⁵, s'était effondrée d'une hauteur de 120 pieds sans faire de victimes, à l'exception d'une femme qui eut le bras cassé. Sur les 146 pieds 6 pouces (47 m) de haut de la flèche, il ne restait, que 72 pieds (23 m). Les pierres, en tombant à l'intérieur du clocher, avaient

58. A.N., T 1168⁸, lettre de Mansart à De George du 21 octobre 1768. Nous n'avons pu établir précisément l'identité de ce personnage dans l'*Almanach (...) de la Guienne*. Nous n'avons guère trouvé qu'un Jacques Petit de La Planchette, âgé de 26 ans, natif de Limerick en Irlande, fils de Jacques, qui fut engagé par le capitaine du *David* de Bordeaux pour voguer vers les Antilles (A.D.Gir., 3 E 19 315 : engagement du 29 décembre 1768).

59. *Ibid*, lettre du 5 décembre 1768.

60. *Ibid*, lettre du 18 février 1769.

61. Cf. note 20 et *supra*.

62. Cf. Deler, 1960, p. 32, 45-46 et *ibid*.

63. A.M.Bx, CC 245. Logement octroyé par délibération des jurats du 28 avril 1766. Ce Robin était peut-être apparenté au peintre Jean-Baptiste-Claude Robin (1734-1818), futur auteur du plafond de la salle du Grand Théâtre. Les pavillons du jardin royal, juchés sur une terrasse, sont l'œuvre de Michel Voisin, d'après les plans et sous la direction d'Ange-Jacques Gabriel. Les deux situés aux extrémités servaient de pavillons de garde. C'est sans doute là que logea Mansart de Sagonne.

64. Cf. Marionneau, 1861, Lamothe, 1845 et *infra*. Saint-Michel formait la paroisse la plus importante de la ville tant par son église, son étendue, que le nombre de paroissiens. Depuis sa restauration par Abadie au XIXe siècle (cf. *infra*), les dimensions du clocher ont bien changé. Il mesure actuellement 114,60 mètres. Avant restauration, sa hauteur était d'au moins 300 pieds (96 m. environ) avec la croix dont 135 pieds 6 pouces (44 m. environ), du sol à la galerie sous la flèche, et 146 pieds 6 pouces (47 m. environ) pour la flèche. Suite à l'ouragan de 1768, il fut tronqué sur 10-12 pieds de long (3-4 mètres environ). Son diamètre était de 18,50 mètres au lieu des 22,90 mètres actuels. Il couvrait une surface de 48 mètres au lieu de 64,72 mètres aujourd'hui (cf. Baurein, V, 1785, p. 179 et Nolibois, 1869, p. 10 et 15).

65. Un arrêt du Parlement de Bordeaux du 23 février 1752 (cf. *infra*) rappelle son rôle pour éviter les écueils et arrimer sûrement au port de cette ville.

préservé les maisons environnantes d'une terrible catastrophe, mais avaient endommagé les cloches que l'on récupéra des débris ⁶⁶.

Bâti à partir de 1472 par les maîtres d'œuvre Jean Lebas père et fils, le clocher fut inauguré par le cardinal André d'Épinay, archevêque de Bordeaux, en 1492. Situé à une quinzaine de mètres du côté droit de l'église, il avait été frappé à plusieurs reprises par la foudre (1495, 1497, 1574, 1608, 1679) au point que les maîtres d'œuvre durent le renforcer à plusieurs endroits. La pointe de la flèche, emportée en 1679, fut rétablie en 1695. En juin 1660, il avait même subi un tremblement de terre qui avait entraîné des chutes de pierres ⁶⁷.

Suite à ces assauts successifs, le clocher de Saint-Michel se trouvait dans un piètre état au milieu du XVIII^e siècle. Devant l'urgence de la situation, la fabrique décida sa réparation en 1752. Elle fut adoptée, le 30 janvier, après la visite de l'architecte de la ville Vincendon qui avait constaté l'ampleur des dégâts : près de 400 pierres étaient tombées et 450 autres étaient abîmées. La fabrique lança une quête pour recueillir les fonds nécessaires à la restauration, quête qui fut autorisée par arrêt du Parlement de Bordeaux du 23 février. L'arrêt rappelait que le clocher était l'un des plus curieux monuments de la dernière moitié du XVe siècle et qu'avec ses 300 pieds, il formait l'une des plus hautes tours gothique d'Europe après celle d'Ham-bourg ⁶⁸.

Élevé dans le cimetière de la paroisse, le clocher était à ce point endommagé qu'à défaut des urgentes et nécessaires réparations dont il a besoin, la ruine et chute de sa flèche est imminente, déclarait Vincendon, ce qui pourrait causer divers et fâcheux incidents. Il pouvait écraser des gens au sortir de la messe et occasionner des dommages aux voûtes de l'église, ainsi qu'aux maisons voisines. Son état pitoyable était dû en partie, rappelait-il, à la mauvaise qualité de la construction, certaines pierres ayant été posées en délit. Le nombre de pierres de la flèche et de la galerie située au-dessous étaient, en outre, minées par les eaux pluviales et calcinées par la foudre ⁶⁹.

Les Bordelais étaient si fiers de leur clocher qu'il fut aussi qualifié de monument curieux de l'antiquité (sic) et de plus beau clocher qu'il y ait dans le Royaume ⁷⁰ ! Portier avait établi, le 30 août 1755, un projet de réparation d'un montant de 41 407 livres 10 sols, entrepris sous l'impulsion de l'intendant Tourny dont il était l'architecte favori, on l'a vu ⁷¹. Il avait dressé un second procès-verbal dans lequel il constata que deux des arcs-boutants ouest étaient gravement fissurés. La flèche comportait en outre une brèche de 14 pieds de haut et une autre de 4-5 pieds. Enfin, nombre de pierres étaient manquantes et leur joint de mortier était tombé ⁷².

Mais là, comme pour l'hôtel de ville, le projet n'eut pas de suite car la fabrique ne disposait pas de fonds suffisants. C'est ainsi que 13 ans plus tard, la flèche fut emportée par l'ouragan de 1768. Quand il survint, Mansart de Sagonne arrivait à Bordeaux et logeait non loin de là, rue des Ayres ⁷³. Il fut donc rapidement au fait de l'événement. Pourtant, la reconstruction de la flèche du clocher de l'église ne figurait pas parmi ses projets. Il avait suffisamment à faire avec ceux de l'hôtel de ville et de sa compagnie. Il ne s'y attela qu'en janvier 1769, après l'échec de son entrevue avec les jurats, suite à son entretien avec le sieur Tennet, un des syndics de la paroisse. Les marguilliers avaient résolu en effet, dans une délibération capitulaire du 16 du mois, de faire dresser un plan pour la reconstruction du clocher ⁷⁴.

La délibération annonçait l'élévation d'un bâtiment provisoire dans le cimetière, près de la porte Canteloup, afin d'installer les cloches avant leur remise en état ⁷⁵. Ce bâtiment permettait de poursuivre les sonneries et de percevoir les droits afférents lors de l'inhumation des morts de la paroisse, quoique certains habitants aient refusé de les acquitter en dépit

66. L'ouragan survint vers 18h et dura jusqu'à 2h. du matin, signalent les jurats. Les édifices les plus solides, écrivent-ils, n'ont pas résisté à sa violence, tous ont souffert, d'autres ont été emportées (sic). Le clocher de Saint-Michel fut ainsi razé (sic) sur une hauteur de 80 pieds (26 mètres environ). Dans le Bordelais, de nombreuses vignes furent arrachées. La désolation fut générale (A.M.Bx, BB 174, lettres des jurats à Richelieu et Bertin des 9-10 septembre 1768). Cf. Bernardau, 1803, p. 203. Sur les cloches, cf. *infra*.

67. Cf. Nolibois, note 64 ; Anguier, 1887, p. XVII ; Brutails, 1916, p. 17 ; Loirette, 1941, p. 22-23 ; Destouesse, s.d., p. 5.

68. A.D.Gir., G 2328, n° 21. Cf. Marionneau, 1861, p. 270 et Corbier, 1877, p. 138.

69. *Ibid*.

70. L'abbé Baurein, curé de la paroisse, ajoute même que « la gloire de l'avoir fait construire est incontestablement acquise aux anciens habitants de cette paroisse ». Il alla jusqu'à le comparer « à ces superbes pyramides que l'Égypte érigea sur les sépultures de ses Rois » (cf. Baurein, IV, 1785, p. 155 et 175).

71. A.D.Gir., C 1225, n° 12 ; Baurein, *ibid*, p. 179 ; Marionneau, 1861, p. 270. Tourny avait à cœur de réaliser les réparations indispensables de ce monument insigne de la ville, le premier qu'on apercevait et qu'on aperçoit encore lorsqu'on arrive à Bordeaux. Il devait être conservé, selon lui, à la postérité. Sa réfection participait de sa politique d'embellissement de la ville. On notera que, comme pour l'exemple fameux de la restauration de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans par Hardouin-Mansart et De Cotte au début du XVIII^e siècle, le projet de Portier conservait le style gothique, ce qui ne fut pas le cas, semble-t-il, de celui de Mansart de Sagonne (cf. *infra*).

72. A.D.Gir., *ibid*.

73. Cf. *supra*.

74. A.D.Gir., G 2309. Tennet demeura syndic de la fabrique jusqu'à son décès en 1786 (cf. Corbin, 1877, p. 199).

75. *Id.*, G2305, délibération du 22 janvier 1769. Antoine Dubergier fils et Faurès, ouvriers de la fabrique, furent chargés de l'opération. Antoine Dubergier père, syndic de la fabrique, fut chargé de lever les fonds nécessaires auprès de Tennet.

de l'arrêt du Parlement de Bordeaux du 21 septembre 1768 qui les autorisait. Cet arrêt faisait suite à une délibération du 18 septembre, ainsi qu'à une requête des syndics et des grands ouvriers de l'œuvre du 20 du mois ⁷⁶.

Le projet de Mansart de Sagonne pour la flèche du clocher de Saint-Michel est daté du 21 janvier 1769. Il comprenait un plan et un devis. L'un et l'autre ont aussi disparu ⁷⁷. Charles Marionneau, qui avait examiné le plan au milieu du XIX^e siècle, déclare à son propos : « Jamais projet moins en harmonie avec le reste de l'édifice ne pouvait être rêvé pour la restauration du clocher ! » Il se réjouissait ainsi que le manque de fonds ait empêché son exécution. Outre la date, il était signé presque comme celui de l'hôtel de ville : *Mansart de Lévy, chevalier comte de sagonne, ingénieur et architecte du roy et de son Acad. Royale en la 1^o cl. ainsy que 1^o architecte des Etats et Province de Bourgogne* ⁷⁸.

La perte de ce plan est d'autant plus regrettable qu'il s'agissait du dernier projet d'architecture attesté de Mansart de Sagonne. Il aurait été ainsi intéressant d'examiner ce qu'avait pu produire l'architecte et le style qu'il avait employé dans cette réalisation. Était-il demeuré fidèle à sa formation rocaille ou, au contraire, avait-il épousé, comme son frère aîné Mansart de Jouy, l'esthétique néo-classique en vigueur ? Peut-être s'était-il conformé au style gothique du monument, tel que ce style était perçu alors ⁷⁹ ?

Mansart de Sagonne avait touché 240 livres du syndic de la fabrique, Dubergier, qui se fit rembourser la somme par son fils, Antoine, ancien consul et grand ouvrier, en mars 1769. Dubergier remit le plan et le devis de l'architecte à Molles, son confrère, pour être déposés dans les archives de la paroisse ⁸⁰.

Le projet de Mansart fut estimé à 50 000 livres ⁸¹. Ne disposant pas d'une telle somme, la fabrique pensa, dans une délibération du 19 avril 1769, recourir à l'emprunt par constitutions de rentes et solliciter l'avis des paroissiens à ce sujet. Elle souhaitait obtenir également leur approbation sur les réparations urgentes du clocher qui seraient confiées à l'architecte Tardy dont le devis avait été remis à Fourès, autre grand ouvrier de la fabrique. Ces points furent approuvés par les paroissiens le dimanche suivant, 23 avril ⁸². Par charité, la paroisse Saint-André, cathédrale de la ville, offrit 20 000 livres de rente pour engager les travaux, ce que la fabrique accepta bien volontiers par une délibération du 3 mai ⁸³.

Dépourvus de moyens pour les poursuivre, elle fut réduite aux conjectures. Toutefois, le 23 septembre 1770, le grand ouvrier de la fabrique Fourès arrêta avec le maître couvreur François Gaumer le marché de démolition des ruines de la flèche afin de préparer la reconstruction. Il fut fixé à 1 800 livres. Les pierres récupérées seraient entreposées dans le cimetière ⁸⁴.

Les difficultés croissantes de levée des fonds décidèrent la fabrique, le 14 avril 1771, à recourir aux fidèles ⁸⁵. Elle confirma son intention de poursuivre l'exécution du projet de Mansart de Sagonne. Le 26 juillet, elle procéda à la nomination des commissaires chargés de négocier les marchés avec les ouvriers et chargea, le 2 août, Molles et Journu, respectivement syndic et grand ouvrier, de la refonte des cloches ⁸⁶.

76. *Id.*, G 2338, n° 23.

77. Plan et devis consignés dans le registre de l'inventaire des archives de la fabrique par l'abbé Baurein (*id.* G 2375). Le folio 261 (ou 132 suivant la pagination ancienne) fait état d'une liasse n° 55 contenant au n° 1, un plan du sieur mansart, architecte des maisons de sa majesté à Paris et devis pour laugmentation (sic) du clocher de St Michel. Ces plans et devis figuraient dans le carton actuel (G 2371). On y retrouve à l'intérieur l'indexation des différentes pièces de la liasse 55 par l'abbé Baurein, numérotées de 1 à 16.

Un devis non signé et non daté pour la reconstruction du clocher, intitulé *Estat et Estimation du Surplus des ouvrages quil convient faire pour la refection Entierre de la fleche ou Piramide du cloché de L'Eglise Paroissiale de St Michel à Bordeaux*, est conservé aux Archives départementales (G 2338). D'un montant total de 11 500 livres, il ne peut s'agir du devis de Mansart de Sagonne qui se montait, quant à lui, à 50 000 livres (cf. *infra*). Il faut rattacher ce devis, semble-t-il, à celui de l'architecte Tardy, remis à Faurès, grand ouvrier de la fabrique, en avril 1769, ainsi que le rapporte la délibération de cette dernière du 19 du mois (G 2305). Cette délibération avait requis la convocation pour le dimanche suivant, de l'ensemble des paroissiens pour obtenir leur approbation d'emprunter les fonds nécessaires. Décision qui fut agréée le dimanche suivant, 23 avril.

Ce devis avait pour objet la réparation de la partie du clocher contenant les cloches. De 5 au Moyen Age (1 grosse et 4 petites, disposées aux angles, dans les clochetons au-dessus des piles), elles n'étaient plus que 4 au XVIII^e. La fabrique indique en effet, dans son registre des comptes (G 2326, fol. 32), pour 1771, que lors de leur chute en 1768, les pierres brisèrent la grosse cloche, ainsi que le chambranle des trois autres. On attendit août 1771 pour faire fondre 4 nouvelles cloches par Turman. Refondues le 3 décembre suivant, elles furent mises en place le 18 du mois et bénites, le 24, par Madelon, bénéficiaire. Chaque syndic dut verser 500 livres à cet effet. Un couvreur arasa le clocher et le couvrit de tuiles plates. Ouvrages qui se montaient à 1000 livres et qui devaient durer jusqu'au milieu du XIX^e siècle (*ibid* et *infra*).

78. Cf. Marionneau, 1861, p. 270 et *supra*. Il fut le premier des historiens de la paroisse à évoquer ce projet. Nous avons tenté de le retrouver, avec son devis, dans le fonds des papiers de l'auteur, conservé à la Bibliothèque municipale (fonds patrimoniaux, Ms 1583/1). En vain. Nous remercions Mme Hélène de Bellaigüé, conservatrice en chef honoraire, de son dévouement à cet égard.

79. Dans le projet de Portier notamment (cf. *supra*). Sur Jean Mansart de Jouy (1705-1783), cf. Cachau, 2004, I, p. 137-164.

80. A.D.Gir., G 2351, n° 13, quittance du 1^{er} mars 1769 signée Dubergier père ; G 2323, fol. 95.

81. *Id.*, G 2309, fol. 83 et G 2306, fol. 10v°, délibération du 14 avril 1771. Somme reprise par l'abbé Baurein (IV, 1785, p.179) et Marchandon (1842, p. 27).

82. *Id.*, G 2305.

83. *Ibid*.

84. *Ibid*.

85. Cf. note 81.

86. A.D.Gir., G 2367, fol. 14. Une avance de 4 000 livres fut consentie aux grands ouvriers pour commencer les travaux.

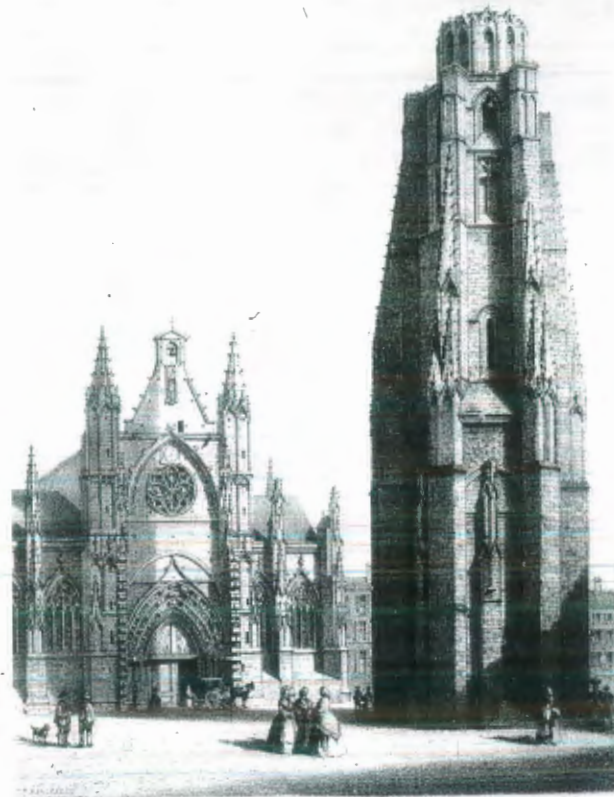


Fig. 11. - Le clocher de Saint-Michel avant restauration au XIXe siècle, lithographie de Charles Mercereau (A.M.Bx, V-L 7).

En attendant la réalisation définitive du projet, la fabrique entama, au cours du mois d'août, le nivellement des ruines du clocher afin de les couvrir – provisoirement – de tuiles plates et de mortier après deux années passées à l'air libre, exposées aux intempéries. En décembre, les quatre nouvelles cloches étaient réinstallées⁸⁷.

Comme souvent sous l'Ancien Régime, le manque de fonds et l'importance des réparations de l'église empêchèrent l'exécution du projet de Mansart de Sagonne. En 1811, un nouveau fut élaboré par Louis Combes, adopté par la fabrique, qui demeura sans suite lui aussi. Ce n'est qu'en 1860 que la restauration du clocher de Saint-Michel put enfin aboutir. Elle avait été confiée en 1857 à Paul Abadie (1812-1884), architecte diocésain et futur architecte du Sacré Cœur à Paris. A l'inauguration des ouvrages en 1869, cela faisait précisément un siècle que Mansart avait établi son projet. Quoique d'esprit gothique, le clocher fut hélas profondément dénaturé comme l'attestent les vues avant et après restauration (fig. 11-12)⁸⁸.



Fig. 12. - Le clocher de Saint-Michel, état actuel (cliché S. Drapeau).

Malgré les sept mois passés à Bordeaux, de septembre 1768 à avril 1769, Mansart de Sagonne ne parvint nullement à remplir ses objectifs : il ne trouva que cinq partenaires à sa compagnie pour les canaux d'Espagne. Les jurats opposèrent une fin de non-recevoir à son projet d'hôtel de ville et, quoiqu'il ait été adopté et réglé, le projet du clocher de Saint-Michel ne fut finalement pas réalisé. Le sort décidément s'acharnait sur le dernier Mansart. Le bilan est d'autant plus décevant que nous n'avons pas la moindre idée de ce que furent ces projets. De surcroît, sa réputation dans la capitale de la Guyenne fut définitivement entachée par la diffusion d'un libelle contre le corps de ville. Mansart de Sagonne n'avait plus rien à faire à Bordeaux et n'y reviendra plus. Gageons que l'on retrouvera, un jour, les projets évoqués...

87. *Id.*, G 2326, fol. 32-33 et cf. note 77.

88. Cf. Marionneau, 1861, p. 120 ; Nolibois, 1869, p. 7 ; Abadie, 1857 et note 64. Son projet fut adopté le 13 août 1860 et le clocher fut inauguré par le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, en 1869 (cf. Destouesse, s.d., p. 5).

Bibliographie

- Abadie, 1857 : Abadie, Paul, *Paroisse Saint-Michel de Bordeaux. Restauration de la tour isolée*, brochure du 7 novembre 1857, s.l..
- Almanach historique de la province de Guienne, Bordeaux, 1769.
- Aubert, 1864 (1980) : Aubert de La Chesnaye-Desbois, François, *Dictionnaire de la noblesse*, t. V, Paris, 1864 (t. II, rééd. 1980).
- Baurein, 1785 : Baurein, Jacques (abbé), *Variétés bordelaises ou Essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*, t. IV, Bordeaux, 1785, p. 147-184 : «Dissertation sur le clocher de Saint-Michel de Bordeaux».
- Bernardau, 1803 : Bernardau, Annales politiques, littéraires et statistiques de Bordeaux divisés en cinq parties, Bordeaux, 1803.
- Brutails, 1916 : Brutails, Jean-Auguste, *Saint-Michel de Bordeaux*, Bordeaux, 1916, p. 17.
- Cachau, 1996 : Cachau, Philippe, «Un projet inédit de place royale et d'hôtel de ville à Marseille par Mansart de Sagonne (1752)», *Bulletin Monumental*, janvier-mars 1996, p. 39-53.
- Cachau, 2004 : Cachau, Philippe, *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1711-1778)*, thèse d'histoire de l'art soutenue à Paris-I en 2004 sous la direction de Daniel Rabreau (3 tomes).
- Cachau, 2015a : Cachau, Philippe, «L'hôtel de ville de Marseille au XVIIIe : Des vicissitudes de l'aménagement urbain sous le règne de Louis XV», *Hôtels de ville. Architecture publique à la Renaissance*, sous la direction d'Alain Salamagne, Rennes et Tours, 2015, p. 319-344.
- Cachau, 2015b : Cachau, Philippe, «Un Mansart au Pays Basque : le projet de canal Atlantique-Méditerranée de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1767-1769)», *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, n° 170, 2015, p. 11-44.
- Chaix d'Est-Ange, 1904-1910 (1983) : Chaix d'Est-Ange, Gustave, *Dictionnaire des familles françaises anciennes et notables à la fin du XIXe siècle*, t. II, Evreux, 1904 ; t. IX, Evreux, 1910 (rééd. Paris, 1983).
- Champion, 2014 : Champion, Emilie, *Le maréchal duc de Richelieu, un homme de pouvoir et de guerre, au siècle des Lumières*, thèse d'histoire moderne soutenue à Bordeaux 3 en juin 2014 sous la direction de Michel Figeac (2 tomes).
- Corbin, 1877 : Corbin, Raymond (abbé), *Saint-Michel de Bordeaux. Etude historique et archéologique*, Bordeaux, 1877.
- Deler, 1960 : Deler, Maryvonne, *Le jardin public de Bordeaux (XVIIIe-XIXe siècles)*, mémoire de DESS soutenu à Bordeaux 3 en avril 1960 sous la direction de François-Georges Pariset.
- Desbrest-Gillis, 1989 : Desbrest-Gillis, Stéphane, *Richard-François Bonfin (1730-1814). Regards sur un demi-siècle d'architecture bordelaise*, thèse d'histoire de l'art soutenue à Bordeaux 3 en 1989 (2 tomes).
- Desgraves, 1993 : Desgraves, Louis, *Bordeaux au XVIIIe siècle (1715-1789)*, Bordeaux, 1993.
- Deshairs, Léon, *Bordeaux. Architecture et décoration au XVIIIe siècle*, Paris, s.d., pl. 1-10 (hôtel de ville).
- Destouesse, s.d. : Destouesse, Paul (chanoine), *La basilique Saint-Michel de Bordeaux*, Bordeaux, s.d., p. 5.
- Dictionnaire de biographie française*, t. III, Paris, 1939.

- Gady, 2005 : Gady, Alexandre – Pérouse de Montclos, Jean-Marie (sous la direction de), *De l'esprit des villes. Nancy et l'Europe urbaine au siècle des Lumières 1720-1770*, cat. expo. musée des Beaux-Arts de Nancy, Nancy, 2005.
- Gady, 2010 : Gady, Alexandre (sous la direction de), *Jules Hardouin-Mansart, 1646-1708*, Paris, 2010.
- Jullian, 1895 : Jullian, Camille, *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*, Bordeaux, 1895, p. 319.
- Lamothe, 1845 : Lamothe, Léonce de, *Recherches sur les bénéfices et sur l'église Saint-Michel de Bordeaux*, Bordeaux, 1845.
- Lamothe, 1851 : Lamothe, Léonce de, *L'hôtel de ville de Bordeaux*, Paris, 1851.
- Loirette, 1941 : Loirette, Gabriel, *Eglise Saint-Michel de Bordeaux*, Paris, 1941.
- Marchandon, 1842 : Marchandon, Pierre-Jean, *Histoire du clocher de Saint-Michel et de son caveau*, Bordeaux, 1842.
- Marionneau, 1861 : Marionneau, Charles, *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*, Bordeaux et Paris, 1861.
- Michelot, 1924 : Michelot, A-A, «L'ancien hôtel de ville et l'explosion du 13 décembre 1657 (...)», *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, t. XVII, 1924, p. 74-89, 143-155, 205-214, et 244-257.
- Mondain-Monval, 1918 : Mondain-Monval, Jean, *Soufflot. Sa vie, son œuvre, son esthétique (1713-1780)*, Paris, 1918.
- Nolibois, 1869 : Nolibois, Jean (abbé), *Notice sur le clocher de Saint-Michel de Bordeaux. Sa construction primitive de 1472 à 1492 ; sa restauration de 1860 à 1869*, Bordeaux, 1869.
- Pariset, 1968 : Pariset, François-Georges, *Bordeaux au XVIIIe siècle*, Bordeaux, 1968.
- Pariset, 1973 : Pariset, François-Georges, «Bonfin. Elévation d'un hôtel de ville pour Bordeaux», *Société archéologique de Bordeaux, exposition du centenaire, MDCCCLXXIII-MCMLXXIII*, cat. expo., Bordeaux, 1973, p. 94-97, n° 128.
- Pariset, 1978 : Pariset, François-Georges, «Notes sur l'hôtel de ville de Bordeaux et ses projets de reconstruction (1752-1774)», *Archives de l'Art Français*, t. XXV, 1978, p. 191-201.
- Pérouse, 2004 : Pérouse de Montclos, Jean-Marie, *Jacques-Germain Soufflot*, Paris, 2004.
- Pérouse, 2012 : Pérouse de Montclos, Jean-Marie, *Ange-Jacques Gabriel*, Paris, 2012.
- Provensal, 1993 : Provensal, Jean-Baptiste, *Le maréchal de Richelieu et les arts. Recherches préliminaires*, mémoire de D.E.A. d'histoire de l'art soutenu en 1993 à Bordeaux 3 sous la direction de Christian Taillard (2 tomes).
- Rabreau, 2008 : Rabreau, Daniel, *Apollon dans la ville : le théâtre et l'urbanisme en France au XVIIIe siècle*, Paris, 2008.
- Salamagne dir., 2015 : Salamagne, Alain (sous la direction de), *Hôtels de ville. Architecture publique à la Renaissance*, coédition Presse universitaire de Rennes – Presse universitaire François Rabelais, Rennes et Tours, 2015.
- Taillard, 1987 : Taillard, Christian, *Bordeaux classique*, Toulouse, 1987.
- Taillard, 1993 (2001) : Taillard, Christian, *Le Grand Théâtre de Bordeaux. Miroir d'une société*, coll. «Patrimoine au présent», Paris, 1993 (rééd. 2001).



Un hôtel rue Teulère et autres biens des familles Estienne et Bouquier (1742-1869)

par Xavier Roborel de Climens

La rue Teulère s'appelait autrefois rue Entre-deux-murs et devint plus tard rue Poudiot. Il s'agit d'une vieille artère d'origine médiévale qui, depuis la porte Saint-Eloi, longeait l'église du même nom puis le mur de la deuxième enceinte pour rejoindre la rue Renière et la porte des Salinières. Lorsque les remparts perdirent leur utilité militaire, des immeubles d'habitation les remplacèrent où logèrent des marchands ou des hommes de loi, nombreux dans ce quartier. La maison, située actuellement au n° 12, objet de cette étude, fut construite entre les deux murs qui formaient le rempart. Elle fut acquise en 1741 par un juriste, Joseph Louis Estienne, qui la reconstruisit entièrement vers 1770. Ses descendants la conservèrent jusqu'à la fin du second Empire.

Le constructeur, Joseph Louis Estienne (1707-1777)

L'achat d'une vieille maison

Le 10 juillet 1741, Joseph Louis Estienne, procureur au parlement de Bordeaux, demeurant au devant Les fossés de l'hôtel commun, achète pour 18 000 livres à Pierre Itey, conseiller du roi en la cour de parlement de Bordeaux, commissaire aux Requêtes du palais, une maison située rue

Poudiot. L'immeuble, dont la façade principale, donne rue Poudiot, est encadré, par deux maisons, l'une à l'est appartenant à Pierre Itey et l'autre à l'ouest au sieur Barreyre, procureur en la cour.

Le vendeur, Pierre Itey, venait d'acquérir cet immeuble, le 8 juillet 1741, à la suite d'une licitation intervenue entre sa femme, Jeanne Bigorre et ses frère et sœur François et Marie Bigorre, enfants de Jean Bigorre, avocat en la cour et ancien jurat. Les enfants Bigorre, ne pouvant partager cette maison, avaient décidé de la vendre. Malheureusement, les démarches entreprises, dont la pose d'affiches *aux coings et carrefours de la ville*, n'avaient attiré aucun acquéreur en raison du mauvais état de la construction : *lescalier principal menasse une ruine prochaine estant tout entrouver*, les murs étaient crevassés et la pose de *chenetes* a fin d'empêcher qu'ils ne se renversent était devenue indispensable. Les planchers, étaient à refaire et les croisées, *étant fort usées ne peuvent soutenir les vitraux qui sont en partie hors d'état de servir*. En outre tous ces dommages étaient aggravés par l'écoulement des eaux pluviales provenant d'une maison mitoyenne¹.

1. A.D.Gir., 3 E 10851, Sarraute.

Joseph Louis Estienne, homme de loi, et sa famille

Joseph Louis Estienne est originaire de Limoges où son père, Louis Estienne, exerçait les fonctions de notaire royal. Il y est baptisé le 18 janvier 1707 en l'église Saint-Michel-des-Lions. Il s'installe à Bordeaux où il achète, le 15 juin 1735 à Jean Sabourin, un office de procureur au parlement pour la somme de 4500 livres². Le 7 février 1760, il est reçu Bourgeois de Bordeaux, puis avocat au parlement le 13 mars 1769. Enfin, le 26 juillet 1769, il est pourvu d'un office de secrétaire du Roi, contrôleur près le parlement de Grenoble³.

Au cours de sa vie à Bordeaux, Joseph Louis Estienne se marie trois fois. Il épouse, le 7 janvier 1736, Elisabeth Rousselle, fille de Marin Rousselle, procureur au parlement et de Jeanne Saphore. La dot, prévue au contrat de mariage, s'élève à 6000 livres. Cet apport, relativement modeste, est consolidé le 28 juin 1736 par une donation de l'abbé Jean Rousselle à sa nièce. Il lui donne sa part d'un bourdieu à Caudéran, la portion de succession lui revenant sur les biens de ses parents et sa part de l'office de Jean Rousselle, son père⁴. Le 12 juin 1745, il s'unit avec Marie Perouilh, veuve de Bonaventure Bégau, négociant à Bordeaux, fille de feu Pierre Perouilh, *procureur au Sénéchal et siège présidial de Guienne*. La future se constitue en dot la somme de 14 000 livres⁵. Enfin, le 20 novembre 1773, il épouse Elisabeth Dartigaux, fille de feu Joseph Dartigaux, *commissaire aux requêtes du palais*. Les apports de la mariée sont constitués du quart de ses biens, évalués à 7000 livres, et d'une somme de 12 000 livres⁶.

De ces trois mariages, seuls deux enfants nés de la première union parviennent à l'âge adulte, Marie Angélique et Joseph François. Marie Angélique épouse un avocat au parlement, Jean Fortin, fils d'un *procureur du Roi en la maîtrise des eaux et forêts de Guienne*. Le contrat est signé le 30 décembre 1765. Le père du futur époux donne un bourdieu situé paroisse Saint-Aignan, un chai près de la Dordogne à Fronsac, un domaine à Lugon, des meubles, de l'argenterie et des livres. La dot de Marie Angélique s'élève à 35 000 livres dont 20 000 livres sont versées immédiatement⁷. Quant au fils, Joseph François Estienne, *avocat en la cour de parlement*, il signe son contrat de mariage le 19 janvier 1769 avec Anne Bouquier, fille de feu Jean-Baptiste Bouquier, avocat au parlement et de Thérèse Hostein. Joseph Louis Estienne donne tous ses biens à son fils, à l'exception de ceux donnés à sa fille par son contrat de mariage. Il l'institue héritier général et universel mais avec réserve d'usufruit sa vie durant. Le sieur Estienne s'engage à loger les futurs époux et leurs enfants et Thérèse Hostein, mère de la future, s'oblige à donner à sa fille le tiers de tous ses biens présents et à venir. Anne Bouquier se constitue en dot une maison avec un

chai rue du Cerf-volant estimée 20 900 livres, une somme de 15 750 livres, immédiatement versée en espèce, des meubles et de l'argenterie d'un montant de 800 livres. A cet ensemble de biens, Jean Valen oncle de la mariée, ajoute une somme de 4000 livres. Le gain de survie, que s'octroient les époux, s'élève à 6000 livres et le futur mari et son père constituent une rente viagère de 1200 livres en faveur de la future. Joseph François donne enfin 6000 livres au titre des bagues et bijoux⁸.

Les acquisitions immobilières de Joseph Louis Estienne

Joseph Louis Estienne a acquis ou reçu différents biens immobiliers. En premier lieu, il achète, le 3 décembre 1748, pour 26 000 livres, un bourdieu *situé dans la palu et côte de Queyries paroisse de Cenon au lieu appelé Bourbonnet*, relevant de la censive de l'hôpital Saint-André. Le bien se compose d'une maison de maître, chais, cuvier, chambres pour le valet et vaisseaux vinaires. Les terres, d'un seul tenant, comprennent jardin, vignes, *vimenières* et bois taillis⁹.

Le 12 février 1766, son beau-frère, l'abbé Jean Rousselle, donne à son neveu, Joseph François Estienne, un ensemble de biens mobiliers et immobiliers tout en réservant la jouissance à son père, Joseph Louis Estienne. Les propriétés comprennent la moitié d'un chai situé aux Chartrons, la moitié de deux maisons à Bordeaux, l'une rue Porte-Dijeu, l'autre rue des *Allaudatz* (Alaudettes) et un bien à Portets désigné sous le nom de Millet. Ce bien est composé d'une maison de maître avec chais, cuiviers contenant vaisseaux vinaires, cuves et pressoirs, granges, écuries, vignes, prairies, terres labourables et aubarèdes. La donation comprend également une rente assise sur un capital de 24 500 livres dû à l'abbé Rousselle par le président Leberthon ainsi que du mobilier. Ce mobilier est constitué en premier lieu par un ensemble d'objets liturgiques comprenant une garniture de chapelle à savoir, un calice et une patène en argent, un crucifix, et des vêtements sacerdotaux. A cela s'ajoutent trois devants d'autel, trois chandeliers en bois, six tableaux, six prie-Dieu et deux demi cabinets. Les meubles meublants se composent de : neuf lits complets, une tenture

de tapisserie de cuir doré, quinze chaises de bois garnies de cuir doré, deux grands cabinets, quatre petites armoires, quatre *encoignures de Hollande vernies et peintes*, trois foyers de fonte de fer, un bureau, huit tables, une pendule, quatre glaces et six *cartes géographiques*. A ces meubles, il faut ajouter un lot d'argenterie pesant 26 marcs (environ 6,5 kg) composé de deux flambeaux, une jatte, un pot à eau, douze couverts, six cuillères à café, une écuelle à bouillon sans couvercle, une pince à sucre et une bourse contenant 80 jetons *aux armes de la ville de Bordeaux*. Le tout est complété par une batterie de cuisine et du linge de maison en abondance¹⁰.

A cet ensemble déjà considérable s'ajoute la maison de la rue Poudiot achetée en mauvais état en 1741. Joseph Louis Estienne dut y réaliser des travaux suffisants pour la rendre habitable puisqu'il y réside en 1745 lorsqu'il signe son contrat de mariage. Cependant, l'immeuble que nous pouvons voir aujourd'hui, de style plus tardif, a été construit plus tard. En effet, nous savons que Joseph Louis Estienne a engagé des travaux importants qui sont mentionnés dans l'inventaire de ses papiers réalisé au mois de janvier 1777. Il s'agit d'une liasse de documents *contenant divers devis de réparation notamment trente neuf reçus ou mémoires de la dernière batisse qu'en fait faire led. sieur Estienne*¹¹. Le dossier permet de constater que les travaux entrepris ont consisté en une reconstruction complète commencée au cours de l'année 1768, année où il réside rue Causserouge. La nouvelle maison devait être terminée quatre ans plus tard, car elle est louée le 3 juin 1772, à un certain Douat.

Joseph Louis Estienne ne résida jamais dans sa maison de la rue Poudiot. Est-ce en raison de la mort, de son fils unique, Louis François, survenue rue Causserouge, le 30 décembre 1769, où logeait alors la famille Estienne¹² ? En 1773, il demeure rue du Cahernan où il passe des actes importants. Ainsi, le 24 août, il emprunte 31 000 livres à son neveu, Jean-Baptiste Estienne *conseiller du Roi en l'élection de Limoges*, pour rembourser à sa bru les sommes dues par son contrat de mariage¹³. Il y habite toujours lorsqu'il épouse Elisabeth Dartigaux au mois de novembre. Enfin, il vit ses dernières années rue du Hâ et meurt dans sa maison de Millet, à Portets, le 18 janvier 1777¹⁴. C'est donc sa belle-fille, Anne Bouquier, et son petit-fils, Louis Joseph François, né le 13 novembre 1769, qui, au mois de juillet 1777, quittent la rue de Gourgues pour vivre rue Poudiot.



Fig. 1. - Vue générale, façade rue Teulère.



Fig. 2. - Porte d'entrée.

2. A.D.Gir., 3 E 10838 Sarrauste.

3. A.D.Gir., 3 E 24066 Séjourné, 27 février 1777.

4. A.D.Gir., 3 E 10848 Sarrauste.

5. A.D.Gir., 3 E 24034 Séjourné.

6. A.D.Gir., 3 E 26593 Banchereau.

7. A.D.Gir., 3 E 24054 Séjourné.

8. A.D.Gir., 3 E 24057 Séjourné.

9. A.D.Gir., 3 E 14999 Séjourné.

10. A.D.Gir., 3 E 33322 Teysseney.

11. A.D.Gir., 3 E 24066 Séjourné.

12. Il est inhumé le même jour dans l'église Saint-Eloi. A.D.G. 4 E 467 Saint-Eloi.

13. A.D.Gir., 3 E 15402 Dugarry, 23 août 1773.

14. Il est enterré le lendemain dans l'église de Portets. A.D.Gir., 1 Mi EC 72 R3.



Fig. 3. - Entrée de l'ancienne remise.



Fig. 4. - Détail de l'ornementation des portes fenêtres du premier étage.

Description de la maison

Afin de remplacer la vieille maison achetée en 1741, Estienne fait édifier une vaste demeure dont la façade sur la rue présente cinq travées s'élevant sur quatre niveaux (fig. 1). La porte d'entrée, décalée sur la droite, s'inscrit dans un cadre mouluré sommé d'une clef qui n'a pas été sculptée (fig. 2). Elle s'ouvre par deux battants surmontés d'une imposte en fer



Fig. 6. - Balcon semi-circulaire du premier étage.

forgé. A droite de l'entrée, une grande porte en anse de panier donne accès à ce qui devait être une remise (fig. 3). A gauche trois fenêtres inscrites dans des cadres moulurés, éclairent des pièces d'habitation. Au premier étage, cinq portes fenêtres, à chambranle à crossettes, donnent jour aux pièces du premier étage. Le décor des fenêtres du bel étage est complexe et chargé ; il juxtapose deux formules habituellement distinctes, la clef sculptée de l'époque rocaille et la corniche sur console de la nouvelle mode Louis XVI. Les agrafes elles-mêmes sont doubles ; elles forment à la fois la clef du chambranle de la fenêtre et se développent également sur la table encadrée par les consoles de la corniche (fig. 4). Ce décor hybride s'atténue à peine au deuxième étage sur le chambranle à crossettes des fenêtres. Le troisième étage est éclairé par de petites fenêtres de forme carrée, encadrées de moulures plates. Une corniche



Fig. 5. - Balcon sur trompe du premier étage.

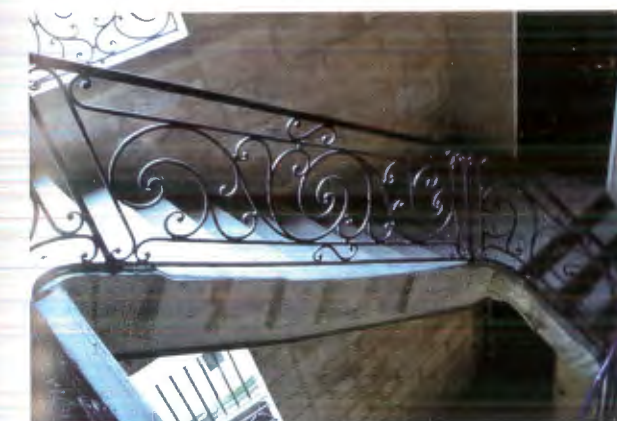


Fig. 7 et 8. - Rampes en fer forgé de la cage d'escalier.

à modillons surplombe le tout. Les balcons sur trompe du premier étage sont décorés d'un bel ensemble de garde-corps en fer forgé dont le dessin fluide et aéré correspond au style et au goût des constructions réalisées à Bordeaux en ces années (fig. 5 et 6). Des balconnets de même inspiration ornent les fenêtres du deuxième étage.

A l'intérieur, le vestibule semble être resté dans l'état d'origine. Il conserve son sol dallé de pierres. La surprise vient de la présence incongrue d'une colonne toscane dans l'axe de l'escalier. L'existence de tirants métalliques indique qu'il s'agit, sans doute, d'un renforcement, peut-être causé par l'instabilité du sol. Une vaste cage d'escalier, éclairée par des ouvertures qui donnent sur une cour à l'est et sur un puits de jour à l'ouest, conserve une imposante rampe en fer forgé (fig. 7 et 8). L'ensemble des décors sculptés révèle la volonté de «faire riche» mais aussi une certaine maladresse qui conduit à s'interroger sur la personnalité de l'architecte inconnu¹⁵.

La succession de Joseph Louis Estienne

A la suite de décès de son beau-père, Anne Bouquier demande à ce que soit réalisé un inventaire des biens de ce dernier¹⁶. Cette opération qui se prolonge du 27 janvier au 27 février 1777, se déroule en présence d'Elisabeth Dartigaux, veuve de Joseph Louis Estienne, et de Gabriel de Bouquier, conseiller au parlement, représentant sa sœur.

L'inventaire du mobilier d'un appartement bordelais

Joseph Louis Estienne et sa femme vivaient rue du Hâ dans un appartement, partie d'un hôtel particulier ou d'une grande maison. Ils occupaient au rez-de-chaussée deux pièces et une cuisine avec souillarde et chai, deux chambres à l'étage et le cabinet de Joseph Louis Estienne au troisième étage. Le recensement du mobilier commence par la salle ou appartement du rez-de-chaussée, au fond de la cour. Les murs de cette pièce, chauffée par une cheminée, sont recouverts de dix aunes de tapisserie d'Aubusson en verdure piquée de vert et fumée. De nombreux meubles et sièges garnissent la pièce : un cabaret à quatre pieds en cerisier, un cabaret à trictrac en acajou dont la tablette est décorée d'un échiquier, une table de noyer, cinq chaises, un fauteuil de cerisier couvert de paille, deux fauteuils rembourrés et un canapé de noyer recouvert de soie usée. Une commode, bombée bois d'acajou à cinq tiroirs (sans doute une de ces commodes bordelaise dite « de port ») renferme des robes. Une paire d'encoignures en bois d'acajou, accrochée aux murs, resserre un ensemble en porcelaine comprenant gobelets, soucoupes, théière, cafetière, sucrier, pot à lait et pince à sucre

en argent. Une autre petite encoignure, également suspendue, peinte extérieurement dans le goût des meubles de Hollande, porte un ensemble de tasses et théière en porcelaine commune.

La pièce suivante est tapissée de sept aunes de vieilles tapisseries de Bergame. Deux cadres dorés, l'un contenant des reliques, l'autre représentant la Sainte Vierge, sont accrochés aux murs. Parmi les meubles, nous notons la présence de quelques chaises et fauteuils en cerisier, de chaises en noyer recouvertes de soie, d'une grande table de sapin avec un pied pliant et d'une grande table de noyer à quatre pieds tournés. Deux vieilles armoires en noyer, à deux portes, conservent de la vaisselle en faïence et en caillou (en grès), une boîte contenant douze couteaux de table à manche couvert d'une feuille d'argent, du linge et des habits.

Une grande table de sapin est installée dans la cuisine avec deux armoires où sont rassemblés tous les ustensiles habituels en fer ou en cuivre rouge : passoirs, casseroles, tourtières, bassinoires, poêle à café etc.

Après avoir traversé un chai et la souillarde, le notaire monte dans une chambre sur le derrière prenant jour sur la cour qui est la chambre d'Elisabeth Dartigaux. Les murs sont tapissés de neuf aunes de vieilles tapisseries de Bergame, sur lesquelles est accroché un christ d'ivoire sur fond de velours à larges bordures dorées. La cheminée est pourvue d'une garniture complète en cuivre doré. Outre un lit à l'ange dont les rideaux et les pentes sont de camelot bleu, le mobilier se compose de deux chaises, d'un fauteuil à crémaillère et d'une vieille table de noyer à pied tournés sur laquelle se trouvent le miroir et les ustensiles de toilette. Pour ranger ses vêtements, Elisabeth Dartigaux dispose d'une vieille commode en marqueterie à quatre tiroirs et d'une vieille armoire à sept tiroirs, peinte dans le goût des meubles de Hollande. La chambre attenante, sur le derrière de la maison, conserve un petit cabaret, deux chaises en cerisier, un pied doré et sa table de marbre et un coffre contenant des tissus et des ouvrages au petit point. Deux miroirs à bordures et chapiteaux dorés sont accrochés aux murs. Enfin, le notaire monte à l'étage dans une chambre servant de cabinet à Joseph Louis Estienne où nous trouvons une vieille couche démembrée, un chandelier de cabinet d'argent haché, un bureau de sapin peint en rouge à deux petites armoires fermant à clef contenant les papiers du défunt, trois chaises et deux fauteuils.

Une fois les meubles de Bordeaux inventoriés le notaire se déplace dans les biens de campagne de Cenon et de Portets

15. Coustet R. *Le nouveau biographe de Bordeaux*, Mollat, Bordeaux 2011.

16. A.D.Gir., 3 E 24026 Séjourné.

Le bourdieu de Cenon

L'habitation de Cenon, au lieu d'Esqueyrie, se présente sous la forme d'une maison surélevée composée de six pièces dont un vestibule et une cuisine.

Le vestibule est uniquement meublé de deux tables pliantes en sapin. De la vaisselle en faïence et en grès est rangée dans un placard aménagé dans la boisure. A droite se trouve une chambre avec deux lits à l'ange complet, en cerisier, dont les dossiers et la courtépointe sont en cotonille mouchetée et les rideaux et les pentes en coton bleu. Quatre chaises, trois fauteuils garnis de paille et une glace composent le mobilier. Des tasses à thé en faïence et en grès sont rangées dans d'une petite encoignure suspendue peinte à la mode de Hollande. Du linge et des objets hétéroclites sont conservés dans une commode à quatre tiroirs en cerisier dont une robe de chambre et sa veste d'indienne fonds rouge doublée de coton. Nous trouvons encore dans ce meuble une gibecière, avec du matériel de chasse, un goute vin et des cuillères à café, le tout d'argent. Des habits, du linge de maison et des rideaux en coton sont disposés dans une vieille armoire avec vingt-et-un ciseaux pour les vendanges. La pièce suivante est meublée de deux lits à l'ange, huit fauteuils et quatorze chaises et d'une commode en cerisier dans laquelle il ne s'est trouvé que du bourrier et des étoffes rongées par les rats.

Puis, se rendant dans la cuisine, le notaire note au passage, dans un réduit, la présence d'outils et de deux étampes à feu, l'une portant Estienne Cenon et l'autre Estienne Quiryries. Dans la cuisine, divers ustensiles traditionnels en cuivre rouge ou jaune et en fer comme par exemple, coquemar, cafetières, poêles à frire et à café, tournebroche ou marmite de vendanges, se trouvent dans un vaisselier et dans une vieille armoire.

Après la demeure, l'homme de loi poursuit son travail dans les dépendances. Il commence par un premier chai où il compte six barriques de vin de palu, huit barriques cerclées de fer de vin rosé de l'année 1776, des barriques vides, deux dames jeanne et des bouteilles de vin en verre. Le chai, derrière la maison, est presque vide ne renfermant que deux barriques de vin rosé de 1776, et un peu de matériel de vinification. Enfin, dans le dernier chai, sous la maison, sont alignées quarante-huit barriques de la récolte de 1775, trente-deux barriques de l'année 1774 et deux barriques pleines servant à ouiller le vin.

Trois cuves cerclées de fer, écoulant ensemble vingt tonneaux et une cuve cerclée de bois d'une capacité de vingt-cinq tonneaux, sont disposées dans le pressoir. A côté, se trouve du matériel divers : trois échelles, une dalle, un tire esquire (Instrument à débonder les futailles), deux dailhots, un pressoir à deux vis avec toutes ses pièces et sa may (table de pressoir), deux paniers, trois douilhs cerclés de fer, une échelle pliante,

trois douzaines de paniers à faire vendanges, onze bastes (récipient vinaire ou de vendange), une comporte (cuve de bois pour transporter la vendange), une pelle de bois, deux brouettes, dix barriques neuves, onze pleines de breuvages (piquette), et neuf de rappe (ce qui reste de la grappe foulée).

Le 7 février suivant, le notaire, accompagné des mêmes témoins, se rend à Portets, au bourdieu de Millet, pour poursuivre l'état du mobilier.

Le bourdieu de Millet à Portets

La maison, présente un vestibule, une cuisine et huit pièces communément appelées chambres. Une chapelle et des bâtiments d'exploitation se trouvent à proximité.

Le vestibule dont les murs sont décorés de huit aunes de cuir doré, est meublée uniquement de quinze chaises de noyer recouvertes de cuir doré. La vaisselle en faïence et le linge de maison sont rangés dans un buffet pratiqué dans la boiserie avec l'argenterie, à savoir :

- 2 cuillères à ragoût, 12 cuillères et 12 fourchettes gravées en armoiries, 12 cuillères à café,
- 5 couteaux à manche recouverts d'une feuille d'argent,
- 1 porte huilier, 1 vieille écuelle, 2 paires de flambeaux, 1 mouchette et son sabot, 1 goute vin, 1 paire de boucles de manche, 40 jetons, 1 couteau de chasse et 1 gobelet.

La chambre, à gauche du vestibule, est décorée de quatorze aunes de tapisserie de toile peinte, en sept pièces, et quatre rideaux de coton garance garnissent les deux fenêtres. Nous pouvons y voir huit fauteuils, dix-sept chaises empaillées, une pendule à l'antique, une glace et une petite table de trictrac. Une petite encoignure peinte dans le goût des meubles de Hollande renferme une théière et quinze tasses dépareillées et ébréchées.

Puis, passant dans la cuisine et la souillarde, le notaire relève un ensemble d'ustensiles habituels. La cheminée, où sont accrochés deux fusils, est garnie de chenêts avec tournebroche et pelle en fer. Le mobilier est constitué par quatre tables, deux vieilles armoires contenant du linge, de la vaisselle et douze paires de ciseaux pour les vendanges. Une armoire de sapin à hauteur d'appui est utilisée à serrer les restes de cuisine.

Après avoir examiné le grenier et la fournière, le notaire entre dans une chambre à coucher dont les murs sont recouverts de huit aunes de tapisserie de Bergame. La pièce est pourvue d'une cheminée avec chenêts et pelle en fer comme toutes les pièces de la maison. Parmi les meubles nous remarquons un lit à l'ange garni en bois d'acacia avec ses rideaux et ses pentes de cotonille flammée bleu et blanc et une table de toilette en noyer

assortie de ses boîtes appartenant à la veuve de Joseph Estienne. Le reste du mobilier comprend une glace, quatre fauteuils et cinq chaises garnis de paille, deux fauteuils rembourrés, une commode en cerisier à quatre tiroirs contenant du linge et un médaillon sculpté représentant le Père Malezé, père de la Merci. Dans à l'encoignure, semblable à celle trouvée dans le salon, il n'y a que du bournier sur les étagères.

La pièce suivante pourrait-être celle de Joseph Estienne. Nous y trouvons peu de meubles : quelques sièges, deux lits jumeaux, une table à pieds tournés, une armoire de noyer à quatre portes et deux tiroirs, un petit miroir de toilette, des rasoirs et du linge. Un grand tableau à cadre doré représentant le R.P. Malezé est accroché au mur.

Repassant par le vestibule, le tabellion note, six grandes cartes de géographie suspendues aux murs, des sièges dont vingt-deux chaises d'aubier peintes en vert.

L'ameublement des chambres suivantes est souvent vétuste : lits à l'ange ou à quenouilles en bois d'acacia, armoires en noyer renfermant du linge et des vêtements, des fauteuils et des chaises parfois décrits comme antiques ou encore un vieux coffre couvert de cuir orné de clous. Les murs sont fréquemment recouverts de vieilles tapisseries de Bergame. Une de ces pièces est dite chambre où sont les livres, lesquels sont rangés dans une armoire peinte dont les portes sont en treillage. Ce meuble renferme deux cents volumes dont l'Histoire ecclésiastique de Fleury en trente-six volumes in 12, l'Histoire de l'Eglise de l'abbé de Choisy, onze volumes in 4°, un bréviaire romain en quatre tomes reliés en maroquin. Un petit tableau du Christ peint sur cuivre, un vieux tableau sur bois représentant l'Ascension, et un autre de la Madeleine, sont accrochés aux murs. Le reste du mobilier de la pièce est constitué par une deuxième armoire renfermant des papiers, un vieux lit à quatre quenouilles et une petite table ronde en chêne à quatre pieds.

Le chai contient soixante-deux barriques de vin rouge (récolte 1776), une cuve cerclée de bois écoulant cinq tonneaux, une barrique pleine de vin passé sur la râpe, des barriques vides, un douil (récipient en bois de la contenance de deux barriques), une trempe de fer (?), deux petits entonnnoirs, deux cannes cerclées de fer (seau en bois servant à transporter le vin dans le chai), deux comportes ovales (cuveau cerclé de fer servant au transport de la vendange), une vieille échelle et du bois à bruler. Dans un autre chai, dix-sept barriques pleines de breuvage voisinent avec des barriques vides. Dans le cuvier, il est compté trois pressoirs, cinq cuves cerclées de fer, d'une capacité totale de treize tonneaux environ, quatre gargouilles (récipient pour recueillir le vendange), un entonnoir de bois, vingt baillots (panier de vendangeur en bois). Les autres

dépendances renferment peu de choses de valeur : outils, charrettes et araires, des fagots de bois ou des sarments. Seule une vieille jument âgée de dix-sept ans occupe l'écurie. Le bétail est réduit à deux bœufs, cinquante-six brebis et vingt-sept agneaux.

Dans la chapelle, un grand tableau posé au-dessus de l'autel représente saint Jean-Baptiste. A côté se trouvent une grande relique, six petits tableaux, une croix de bois et huit bouquets artificiels dans des vases de bois. L'autel est enrichi de devants d'autel à petits points, en soie ou en étamine, de nappes et de tapis d'autel. Deux tableaux ornent les murs, l'un entièrement gâté, représente sainte Catherine, l'autre contient un soleil en sculpture. Le mobilier liturgique comprend un calice d'argent, une patène de vermeil, une boîte en fer blanc à contenir les hosties, deux burettes de verre et des cartons nécessaires pour la messe. Les vêtements sacerdotaux sont nombreux, souvent en soie aux différentes couleurs du temps liturgique.

Les successeurs de Joseph Louis Estienne

Anne Bouquier (1742-1810) et l'acquisition du bien de Pitres

Dès le 18 janvier 1777, Anne Bouquier avait demandé l'apposition des scellés sur les biens de son beau-père afin de préserver les droits de son fils puis, le 23 janvier, elle avait prêté serment comme tutrice devant le Lieutenant général en Guienne. Les scellés avaient été levés le 25 janvier et l'inventaire des biens de Joseph Louis Estienne clôturé le 27 février suivant. Le 25 juillet 1777, après une délibération de famille, Anne Bouquier s'installe rue Poudiot et entreprend de liquider la succession de son beau-père. En 1778, elle vend l'office de secrétaire de la chancellerie de Grenoble pour 65 000 livres et rembourse des dettes à hauteur de 65 415 livres¹⁷. Simultanément à l'apurement du passif de la succession, elle accroît les propriétés de son fils à Portets en acquérant, le 14 mars 1779 pour 46 000 livres, de Jean Duroy, baron de Noaillan, seigneur de Suduiraut, la maison et le domaine noble de Pitres dans la palu de Portets sur le bord de la Garonne consistant en bâtiment, vignes terres labourables aubarèdes et pacages, le tout en un tenant entouré de fossés¹⁸. En 1780, le grand-oncle de Louis Joseph François, Pierre Antoine Rousselle, chanoine

17. A.D.Gir., 3 E 23157 Dufaut, 9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

18. A.D.Gir., 3 E 24070 Séjourné.

de l'église collégiale de Saint-Seurin de Bordeaux, en fait son héritier général et universel. L'essentiel de la succession est composée du domaine des Sartres à Léognan¹⁹.

Après avoir géré les propriétés de son fils, Anne Bouquier rend ses comptes de tutelle le 9 thermidor an VII (27 juillet 1799), date à laquelle Louis Joseph François Estienne prend en main la gestion de ses biens²⁰.

Anne de Bouquier meurt à Bordeaux, rue Poudiot, le 10 décembre 1810, âgée de soixante-huit ans²¹.

Louis Joseph François d'Estienne (1769-1838)

Lorsqu'éclate la Révolution, Louis Joseph François d'Estienne a vingt ans. Au mois de mars 1791, il part en Italie dans le but de perfectionner son éducation. Il revient en France en avril 1792 et réside dans la commune de Cuir-la-Croix-Rousse à proximité de Lyon. Le 23 juillet 1793, il est visé par un décret obligeant les personnes étrangères à cette ville à la quitter et à rejoindre leur résidence d'origine dans les huit jours. Le 26 juillet, les autorités municipales de Cuir-la-Croix-Rousse lui délivrent une attestation de résidence dans la commune depuis le 1er mai 1792. Ce document nous permet, incidemment, de noter qu'il mesure 5 pieds 2 pouces, avec un visage gravé de petite vérole, les yeux gris, le nez long, le front large et découvert. Ses cheveux et sa barbe sont châtains et ses sourcils noirs. Malgré son engagement du 4 août 1793 dans la Légion des Allobroges et la fourniture d'attestation de résidence, il est considéré comme ayant quitté le territoire Français et de ce fait inscrit d'office sur la liste des émigrés. Il est incarcéré et ne retrouve sa liberté qu'à la suite d'un jugement rendu le 5 floréal an III (24 avril 1795). Auparavant, le 13 nivôse an III (2 janvier 1795), il avait obtenu un arrêté de radiation de cette liste. Mais cette décision fut contestée par les autorités du District de Cadillac, le 14 pluviôse an III (2 février 1795), qui persistait à le considérer comme hors des frontières bien qu'il eut prouvé qu'il était en France depuis le 1er mai 1792. La radiation fut enfin confirmée par un arrêté du Comité de Législation du 26 thermidor an III (13 août 1795). Pendant son incarcération, son bien de Portets avait été mis sous séquestre, les récoltes et les meubles vendus entre le 8 et le 17 octobre 1793 pour un montant de 8 404 F et ce malgré les réclamations et oppositions de sa mère²².

Louis Joseph François d'Estienne se marie à Paris, en 1820 à l'âge de 51 ans, avec Elisabeth de La Croix de Ravignan²³. Le couple réside principalement à Portets, la maison de la rue Poudiot devenant un simple pied-à-terre. Louis Joseph François d'Estienne décède le 3 mars 1838 dans son domaine de Millet à

Portets. Dans son testament, rédigé le 19 février 1833, il institue légataires universels ses quatre cousins germains issus du côté maternel²⁴ :

- Jean-Jacques Gabriel Ursin de Bouquier, propriétaire, résidant au Mas-d'Agenais,
- Santiago de Bouquier, propriétaire, *ex magistrat*, chevalier de la Légion d'Honneur résidant à Bordeaux, 2 rue du Peugue²⁵,
- Marie Joseph Thérèse de Bouquier, célibataire, résidant chez son frère, Santiago,
- Rita de Bouquier épouse de Jean-Baptiste Louis Duluc, *ex lieutenant-colonel de cavalerie*, chevalier de la Légion d'Honneur, résidant à Saint-Julien près de Pauillac²⁶.

Tous sont issus du mariage de Gabriel de Bouquier, frère d'Anne Bouquier et de Marie de Sentout. Gabriel de Bouquier (1741(?)-1828), était conseiller au parlement de Bordeaux où il avait siégé jusqu'en 1790²⁷. Sous la Restauration il occupa un siège de conseiller à la Cour royale de Bordeaux²⁸.

La succession de Louis Joseph François d'Estienne

L'inventaire des biens

Le 20 mars 1838, les héritiers de Louis Joseph François d'Estienne se retrouvent chez le notaire chargé de la succession pour faire valoir leurs droits. Sont présents les frères et sœurs Bouquier, légataires universels et Elizabeth de Ravignan, veuve de Louis François d'Estienne. Cette dernière est appelée à la succession en raison des clauses de son contrat de mariage et de l'usufruit qu'elle a reçu sur la moitié des biens de son mari.

19. A.D.Gir., 3 E 21589 Nauville, 17 août 1780.

20. A.D.Gir., 3 E 23157 Dufaut, 9 thermidor an VII.

21. A.D.Gir., 4 E 929.

22. A.D.Gir. 1 Q 956, 1 Q 1505 et 1 Q 1769.

23. Le contrat de mariage est signé à Paris le 16 octobre 1820 devant M^e Chapelier.

24. A.D.Gir., 3 E 35972 Saint-Marc, 12 mars 1838.

25. Santiago de Bouquier avait démissionné de son poste de Procureur du Roi près le Tribunal de première instance de Bordeaux en 1830. Dans les années qui suivirent, il anima des groupements qui militaient contre le régime de Louis-Philippe. A.D.Gir., 8 U 4 et A.D.Gir., 1 M 354.

26. Louis Duluc, (Bordeaux ?-1856), est le fils de Laurent Duluc et de Marie-Pierre de Chillaud. Officier démissionnaire en 1830, il signe son contrat de mariage le 26 février 1834, avec Rita de Bouquier, née à Bilbao en 1791 comme son frère Santiago. A.D.Gir., 3 E 23217, Dubois.

27. Boscheron des Portes C.-B. F. *Histoire du parlement de Bordeaux*, tome 2 p. 447, Bordeaux 1877.

28. Figeac M. *Destin de la noblesse bordelaise*, F.H.S.O., p. 630, Bordeaux 1996.

Il est donc décidé de réaliser un inventaire général de tous les biens laissés par le *de cujus*, opération qui va durer du 20 mars au 28 avril 1838²⁹.

L'hôtel de la rue Poudiot

Le notaire commence par le mobilier de la rue Poudiot. Dans cet immeuble, la famille Estienne n'occupe que six pièces au premier étage : quatre chambres, une cuisine et une anti-chambre. Le recensement commence par *une pièce au premier étage ouvrant sur le balcon et servant de chambre à coucher*. Dans cette pièce, outre la cheminée garnie de chenêts dits *marmousets* avec pelle et pincettes, nous relevons la présence d'un lit à flèche en acajou dont le couvre pieds est recouvert de soie ; la courtépointe et le rideau sont en coton blanc. Vient ensuite un ensemble de meubles en acajou : un secrétaire droit et une commode tous deux à dessus de marbre, une chiffonnière, une table de nuit ronde à dessus de marbre et un lavabo avec sa garniture en porcelaine unie. Quatre vieux fauteuils recouverts de soie et d'une housse de coton blanc, deux fauteuils et deux chaises, en cerisier, une glace en deux pièces, tâchée, avec son couronnement en bois doré constituent le reste du mobilier. Les fenêtres sont garnies de deux rideaux en coton blanc à franges avec *deux bâtons et boules dorées* et quatre patères en cuivre. La pièce suivante, à droite de la précédente, dite *chambre à coucher* est moins bien meublée : un lit à deux chevets, en cerisier, sur roulettes à équerre avec paillasse, matelas, traversin et couvrepieds en indienne, une vieille table de nuit en noyer, deux malles et deux vieilles caisses, *une commode de nuit en noyer avec son vase en faïence*, deux vieux chandeliers et une paire de mouchettes. C'est sur une cour que prend jour la pièce suivante. Elle n'est meublée que d'une *grande et ancienne armoire à deux portes bois de noyer*, d'un petit poêle rond en fer, d'un vieux portemanteau en bois et d'une vieille table carrée en noyer. Deux rideaux encadrent les fenêtres et trois vieux morceaux de tapisserie sont accrochés aux murs.

Traversant une antichambre où *il n'y a rien*, le notaire pénètre dans une pièce, vraisemblablement la chambre du défunt. Tous les meubles sont en cerisier : un lit à deux chevets, un secrétaire droit et une commode, tous deux à dessus de marbre. Parmi les différents objets, nous relevons la présence d'une paire de chenêts *dégradés*, d'une vieille glace tâchée, *cadre antique doré*, de deux vieux fusils et d'un pistolet à deux coups. Nous y trouvons aussi des objets plus personnels comme une cuvette et son pot à eau en faïence, un flacon de cristal, deux verres, une tasse en porcelaine unie, des vêtements, une paire de rasoirs et deux paires de bottes. Le secrétaire renferme les papiers du sieur d'Estienne et quelques menus objets comme un hochet d'argent et sa chaîne, deux paires de boucles en argent garnies de *pierres fausses* et une broche en argent.

La cuisine donne sur la principale cour à l'arrière de l'immeuble, à l'est, et la chambre de domestique est éclairée par le puits de jour à l'ouest.

Puis le notaire évalue l'argenterie et les bijoux, rangés dans le secrétaire de la chambre d'Elisabeth de Ravignan. L'argenterie se compose de 4 couverts, 1 cuillère à ragoût, 1 cuillère à café le tout pesant 907 grammes. Les bijoux forment un ensemble important comprenant :

- une paire de boucles d'oreilles avec des brillants,
- un solitaire,
- une parure composée d'une paire de boucles d'oreilles, boutons et pendeloques, une paire de bracelets, brillants et perles fines, un collier avec six boutons en brillants et garnis de perles fines, un peigne garni de perles fines,
- un collier à deux rangs de perles fines baroques avec une croix composée de treize pierres de table, un demi-brillant et cinq roses,
- un collier à *métiste* (améthyste) et or,
- une parure à *métiste* perles fines et or composée d'un peigne, d'une paire de boucles d'oreilles et d'un collier,
- une parure en corail composée d'un peigne, d'un collier et d'une paire de boucles d'oreilles,
- un étui et un flacon à odeur en or.

Le montant total des biens inventoriés s'élève à 5516 F dont 4472 F pour les bijoux. La valeur des meubles est de 850 F dont 410 F pour le mobilier de la chambre d'Elisabeth de Ravignan, seule pièce où se trouve du mobilier de qualité en acajou. Le reste de l'ameublement est ancien et de peu de valeur.

Le domaine de Millet

Le 26 mars 1838, le notaire se rend à Portets au domaine de Millet pour poursuivre son inventaire. Il commence par la maison de maître dont la disposition intérieure ne semble pas avoir changé depuis 1777 : huit pièces principales réparties de part et d'autre d'un vestibule traversant, plus une cuisine, une souillarde et la chambre de la cuisinière.

Dans le vestibule *ouvrant sur l'avenue* et donnant sur une terrasse, face au jardin, sont relevés un vieux billard de chêne, cinq fauteuils de cerisier, une vieille armoire peinte en rouge, et un vieux portemanteau. La salle à manger se trouve à gauche du vestibule. Elle est meublée d'un buffet à hauteur d'appui contenant la vaisselle, d'une table ovale et de sept chaises en cerisier. Comme le reste de la maison, elle est éclairée par deux fenêtres garnies de rideaux de coton blanc et pourvue d'une cheminée.

29. A.D.Gir., 3 E 35625 Macaire.

A droite du vestibule, nous trouvons la chambre de madame d'Estienne éclairée par deux fenêtres donnant sur la cour, au sud. En vis-à-vis, est installée celle de Louis Joseph François d'Estienne éclairée par deux portes fenêtres comme les autres pièces de cette façade et donnant sur le jardin. Le lit, protégé d'un couvrepied couvert de soie, est à bateau en noyer, sur roulettes à flasques avec rideau à flèche. A côté se trouve un *pliant* garni d'un matelas, lit de plume avec traversin et trois couvrepieds. On note la présence d'une commode et d'un secrétaire, meubles tous deux en noyer *avec colonnes et dessus de marbre*, une table ovale à écran en noyer et une table *forme ancienne* en noyer plus quelques sièges : un vieux fauteuil garni, trois fauteuils et une chaise recouverts de paille. Enfin, une glace, tâchée, dont le cadre est peint en gris, est accrochée au mur. Le cabinet de toilette à côté ne renferme qu'une vieille table de toilette et deux vieilles chaises.

La chambre du propriétaire est meublée de deux lits jumeaux à l'ange avec leur garniture en soie jaune, rideaux de coton blanc, avec paillasses, matelas, lits de plume et traversins. Cet ensemble est complété de trois vieilles tables de nuit avec un bidet en noyer, une commode de *forme ancienne* à quatre tiroirs, cinq vieux fauteuils recouverts en tapisserie et trois chaises en cerisier. Un vieux trumeau est placé sur la cheminée.

Les autres pièces de la maison nommées chambres sont toutes meublées de lits garnis accompagnés de commodes, fauteuils et chaises souvent qualifiés de *formes anciennes*.

Traversant le vestibule, le notaire pénètre dans le salon de compagnie où se trouvent un meuble de salon recouvert de damas cramoisi avec une housse en coton blanc, un canapé, huit fauteuils, *un pied doré avec sa table de marbre*, deux petits écrans de noyer et une petite glace tachée avec un cadre en bois doré. Dans la cheminée, les chenêts sont à deux branches avec garniture en cuivre. Ensuite, le notaire entre dans la cuisine *éclairée sur l'avenue*, puis dans la souillarde, *la dépense* et la chambre de la cuisinière. Dans l'orangerie, qui donne sur l'avenue, sont alignés trente-deux orangers dans des caisses.

Pour terminer, le notaire procède à l'inventaire du linge de maison et des vêtements du défunt et de sa femme. Il ne relève rien de notable à l'exception de deux châles de cachemire (1000 F). L'argenterie quant à elle, est importante car elle se compose de : 4 cuillères à ragoût, 26 couverts et 21 cuillères à café, 1 pince à sucre, 1 porte huilier, 1 soupière avec son couvercle et son plat rond, 1 cuvette et son pot à eau, 1 cafetière, 1 sonde, 2 tasses à goûter le vin, 2 paire de flambeaux, le tout d'un poids de 14,114 kg, d'une valeur de 3063 F. A cet ensemble, s'ajoutent deux

montres en or, un cachet et une *bague chevalière* en or, un jonc à pomme d'or, évalués 230 F, des pièces d'or d'une valeur de 200 F et 445 F en pièces d'argent.

L'estimation du mobilier contenu dans la maison de Millet s'élève 6798 F mais, comme à Bordeaux, la valeur de l'argenterie et des bijoux, 3293 F, représente presque la moitié de l'estimation totale des objets expertisés. Les meubles des pièces d'habitation sont estimés à 1358 F. Les plus couteux sont les deux lits, valant respectivement 110 F et 220 F, qui se trouvent dans les chambres des propriétaires. Le faible montant de l'ameublement restant, évalué à 1028 F, laisse supposer que la maison n'est garnie que de meubles anciens de peu de valeur.

Après la maison, mais sans mentionner la chapelle, peut-être détruite ou désaffectée, l'homme de loi s'avance dans le chai où il y trouve :

104 barriques de vin rouge du cru de Millet, année 1836 à 100 F le tonneau,
46 barriques de vin blanc années 1835 et 1836 à 60 F le tonneau,
171 barriques de vin rouge année 1837 à 100 F le tonneau,
6 barriques de vin de *qualité inférieure*,
17 barriques de *vin vieux de plusieurs années* à 120 F le tonneau.

La valeur de ce vin est faible, le prix du tonneau, noté ici, est celui des « petits vins » de la région de Bordeaux.

Le notaire arrive ensuite dans le cuvier où sont alignées huit cuves de différentes dimensions, toutes cerclées de fer, un pressoir *monté en bois*, un pressoir à vis en fer, une *met*, quatre gargouilles, quatre douils avec les garnitures de pressoir, un panier et six comportes. A côté, sont rangés *150 000 milliers* de vîmes à barriques de toutes grandeurs

Enfin, le tabellion fait le tour des différents bâtiments de servitude comme le grenier à grains, le parc aux animaux avec trois paires de bœufs et deux vaches, l'écurie où se trouvent trois chevaux attachés à la culture du domaine et un cheval de selle blanc avec sa selle et sa bride. La remise, dans la cour, abrite une vieille voiture à quatre roues, trois charrettes à bœufs, une charrette pour cheval, six charrues et des outils.

La métairie de Pitres et le domaine des Sartres

Se rendant ensuite à la métairie de Pitres, dépendant de Millet, le notaire note uniquement la présence de vîmes à barriques au *nombre de 207 000 milliers* (fig. 9).

Le 29 mars, l'officier ministériel et les représentants des parties se retrouvent au domaine des Sartres à Léognan. La maison de maître *est presque totalement dépourvue de mobilier*

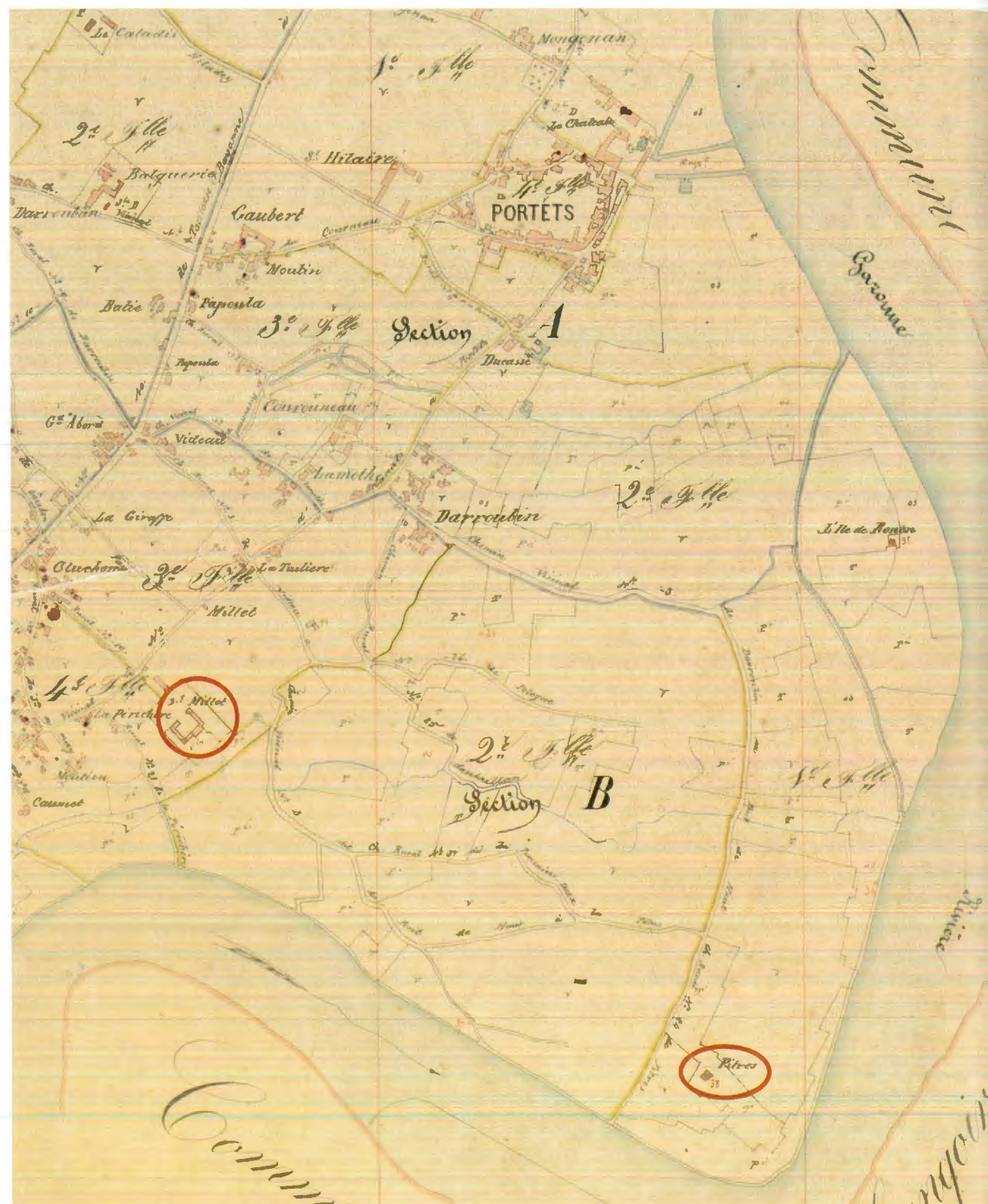


Fig. 9. - Les domaines de Millet et de Pitres à Portets.
Cadastre Portets, 1849, 3 P 334/8. © A.D.Gir.

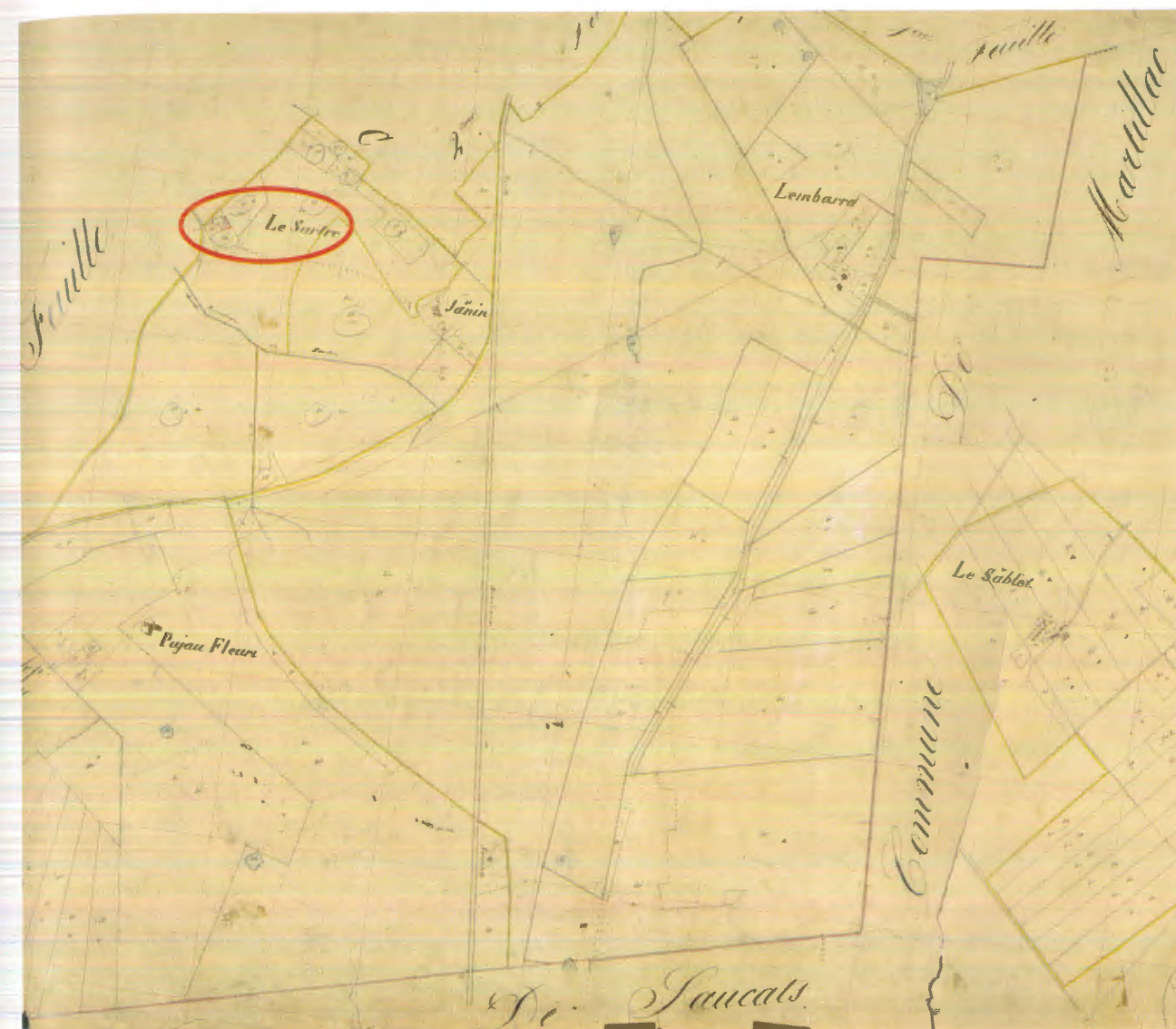


Fig. 10. - Le domaine de Sartre à Léognan.
Cadastre Léognan, 1849, 3 P 334/8. © A.D.Gir.

car elle est rarement habitée. Du mobilier ancien et de peu de valeur est rassemblé dans une seule pièce. Enfin, dans les bâtiments annexes sont notées deux petites cuves, un fouloir en bois, un pressoir en bois avec sa vis et sa trappe et trois araires. Le troupeau est composé de vingt-deux vieilles vaches laitières, sept génisses et un taureau. Pour terminer il est décompté 2400 *faissonnats* de bois de *chêne bâtard*.

Ces opérations terminées, le montant de la succession de Louis Joseph François d'Estienne s'élève à 184 531 F, et se décompose comme suit :

- le mobilier, déduction faite des biens propres et du préciput d'Elisabeth de Ravignan, 4531 F.
- la maison de la rue Poudiot qui *n'est pas en bon état sauf le deuxième étage refait par le sieur d'Estienne pour la location*. Les loyers perçus sont de 700 F. pour le deuxième étage et de 60 F pour la pièce du rez-de-chaussée. La valeur locative du premier étage est de 490 F. L'estimation de la maison est arrêtée à 25 000 F³⁰.
- le domaine de Millet et de Pitres, d'une contenance de 60 ha, produisant un revenu de 6 000 F par an, est évalué à 120 000 F.
- le domaine des Sartres, d'une superficie de 250 ha et d'un revenu de 1750 F par an, est estimé à 35 000 F³¹.

Le règlement de la succession

Les légataires acceptent la succession et, le 6 avril 1838, le Tribunal de première instance de Bordeaux rend une ordonnance d'envoi en possession. Le 25 avril, par une déclaration au greffe, madame de Ravignan renonce à la communauté, sous réserve du respect de tous ses droits, reprises et créances contre la succession. Le 18 juin suivant, elle reçoit ce qui lui est dû au titre de son préciput et récupère tous ses biens propres, meubles, bijoux, argenterie.

Après discussion, les parties en présence parviennent à un accord le 31 décembre 1838. Elles reconnaissent que l'usufruit comporte des *inconvenients graves et nombreux [...] et l'impossibilité d'une gestion commune des biens si Mme d'Estienne devait exercer son usufruit en nature*. Ils conviennent donc de le convertir en *une rente en espèces fixe et invariable* et s'accordent sur le montant des reprises et des créances sur la succession restant à régler, soit une somme en capital et intérêt de 94 504, 70 F.

Afin de rembourser cette somme, les légataires s'engagent à payer un acompte de 20 000 F le 30 juin 1839 et le solde en juin 1840. Pour sureté de sa créance, Mme d'Estienne est maintenue dans le bénéfice de l'hypothèque légale sur le

domaine de Millet et de Pitres. Elle cède l'usufruit moyennant une rente annuelle et viagère de 2 000 F dont la garantie est assurée par une hypothèque prise sur tous les biens immobiliers de la succession. Il est prévu, en cas de retard de paiement, le versement d'un capital de 40 000 F³².

Règlements et partages entre les frères et sœurs Bouquier

L'indemnisation d'Elisabeth de Ravignan et la vente de Sartres

Au cours des années suivantes, les Bouquier rencontrent des difficultés pour verser les sommes dues à Elisabeth de Ravignan. Pour honorer leurs engagements, ils se trouvent dans l'obligation d'emprunter et de vendre une partie de leurs biens.

Ainsi, le 12 avril 1839, ils cèdent pour 17 731 F une pièce de vignes de 6 ha 95 a. dépendant du domaine de Millet³³ ; le 30 avril 1843, ils vendent, au prix de 54 000 F, le domaine de Sartres, propriété composée essentiellement de bois taillis et de pins dont la superficie est passée de 250 ha en 1838 à 165 ha³⁴. Enfin, le 1er mars 1852, Elisabeth de Ravignan reçoit des Bouquier une somme de 32 000 F pour rachat et extinction de la rente annuelle et viagère de 2000 F créée à son profit par l'accord du 31 décembre 1838. Les Bouquier déclarent que le paiement qu'ils viennent de réaliser l'a été en partie grâce à une somme empruntée au sieur Calvé demeurant à Bordeaux qui se trouve subrogé dans les droits et actions de madame d'Estienne³⁵.

La répartition des autres biens entre les Bouquier

Le 22 novembre 1852, les frères et sœurs Bouquier décident, après avoir remboursé leur cousine, de procéder au partage des biens restants.

30. A.D.Gir., 3 Q 4536, 31 août 1838.

31. A.D.Gir., 3 Q 13322, 8 août 1838.

32. A.D.Gir., 3 E 35267 Macaire.

33. A.D.Gir., 3 E 33398 Mazet.

34. A.D.Gir., 3 E 35978 Saint-Marc et 3 E 35986 Rambaud 1er décembre 1845.

35. A.D.Gir., 3 E 35671 Macaire.

L'actif comprend :

- le domaine de Millet, ses dépendances, la tuilerie et les carrières	90 000 F.
- les récoltes de Millet	2 000 F.
- la maison de la rue Poudiot	30 000 F.
- le domaine de Pitres, dont certaines portions ont été cédées et dont le prix doit rentrer dans la masse, ainsi que les récoltes récemment vendues	38 504 F.
Total :	160 504 F.
Le passif se compose de :	
- dettes hypothécaires	59 000 F.
- divers créanciers	89 300 F.
Total :	149 300 F.

Les légataires décident de partager l'actif en quatre lots de 40 126 F et de reporter l'apurement du passif à une date ultérieure. La répartition est réalisée comme suit :

- Rita Duluc recueille le domaine de Millet plus les récoltes (92 000 F) et devra payer une soulte de 51 874 F à répartir entre les copartageants³⁶.
- Gabriel de Bouquier reçoit le prix de vente des cinq portions du domaine de Pitres vendues au mois de septembre dernier, soit 38 504 F, et une soulte de 1 622 F versée par Rita Duluc.
- Santiago de Bouquier se voit attribuer une somme de 40 126 F à prendre chez Rita Duluc.
- Joséphine de Bouquier obtient la maison de Bordeaux avec une soulte de 10 126 F à prendre chez Rita Duluc.

Enfin, les Bouquier donnent pouvoir à Louis Duluc pour vendre ce qui reste du domaine de Pitres dont le prix de vente espéré, 42 000 F, doit être entièrement affecté à l'acquittement du passif³⁷.

La vente de la maison de Bordeaux et la liquidation des biens de Joseph François de Bouquier

Le 1er juillet 1854, après avoir pris possession de sa maison, qui porte maintenant le numéro 12, Joséphine de Bouquier vend l'immeuble en viager à Jean Seguin, fournisseur de la marine et à Louise Constantin, son épouse, demeurant à Cenon-Labastide. Sur cette vente, consentie au prix de 33 000 F, un acompte de 3 000 F en espèces est versé immédiatement. Pour le solde, les acquéreurs s'obligent à verser à Joséphine de Bouquier, sa vie durant, une rente viagère annuelle de 3 000 F. Il est précisé que *les deux glaces qui garnissent le salon de l'appartement occupé par mademoiselle de Bouquier sont comprises dans la présente vente*. Afin d'assurer le service de la rente, les époux Seguin hypothèquent des maisons à Bordeaux, et des emplacements rue Terre-Nègre et rue Naujac³⁸.

Le 2 janvier 1857, monsieur et madame Seguin cèdent, la moitié indivise de l'immeuble pour la somme de 19 000 F à Jean Lamale, épiciier, qui s'engage à participer au versement de la rente viagère au profit de Joséphine de Bouquier³⁹.

Joséphine de Bouquier meurt à Bordeaux le 21 décembre 1869 à l'âge de 84 ans, place Rohan n° 10. Elle était née à Bordeaux le 4 octobre 1785. Sa succession, composée de biens immobiliers à Terrassons⁴⁰, évalués à 24 000 F et de meubles estimés à 3337 F, est dévolue à sa sœur Rita, instituée héritière et légataire universelle, épouse en deuxième noce de Jean-Baptiste Ducru⁴¹. Par ce testament, Rita de Bouquier reçoit tous les biens meubles et immeubles de sa sœur y compris *les coupons pour l'indemnité de Saint-Domingue*, les papiers, tableaux et documents de famille.

Le jour de ses obsèques et pendant l'année qui suit, Joséphine de Bouquier souhaite que soient célébrées de nombreuses messes pour le repos de son âme et de celles de ses parents et de ses frères. Elle désire être inhumée au cimetière de la Chartreuse dans le caveau de sa famille et demande expressément de lui rendre le *service de ne pas [la] faire enterrer de suite et de [la] garder au moins trois jours sur la terre après avoir fait des expériences nécessaires pour ne pas être enterrée en vie*.

Pour son mobilier, elle donne toute liberté à sa sœur pour le répartir entre différents légataires mais ne veut pas qu'il soit dispersé à l'encan *car il vient en grande partie de ses parents*. Elle lui demande de conserver et de remettre après sa mort, au musée de la ville de Bordeaux, le portrait de leur père, *peint par monsieur de Galard*, accompagné d'une nécrologie de sa vie et de celle de leur frère Santiago⁴². Elle désire également que restent en sa possession quelques objets comme une *Madeleine*

36. Depuis quelques années Louis et Rita Duluc résident également à Bordeaux, 28 rue du Temple dans un hôtel, acheté en 1837 à Henri de Mallet, bâti à l'emplacement de l'hôtel Dupérier de Larsan. Rita Duluc meurt en 1873 faisant des pauvres de Bordeaux ses légataires universels. Bistaudeau P. « Les hôtels Denis de Saint-Savin et Dupérier de Larsan, rue du Temple », *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXXIII, 1992, p. 189.

37. A.D.Gir., 3 E NC 2239 Grangeneuve.

38. A.D.Gir., 3 E 48870 Guilhem.

39. A.D.Gir., 3 E 48876 Guilhem.

40. Il s'agit de deux propriétés, l'une appelée Lavergne de 6 hectares et l'autre Larivière de 4 hectares.

41. A.D.Gir., 3 Q 4628, 25 mai 1870.

42. Le portrait du conseiller Gabriel de Bouquier, en costume rouge de parlementaire, est catalogué sous le numéro 66 par Gustave Labat in *Gustave de Galard, sa vie, son œuvre (1779-1841)*, Bordeaux, Paris, 1886, p.285. Il appartenait en 1885 au baron Ernest de Meslon et n'a donc pas été légué au musée de Bordeaux.

peinte sur cuivre, la petite bibliothèque de sa chambre, la vaisselle de Sèvres, sa montre ou la pendule du salon *qui appartenait à leur mère*.

Joséphine de Bouquier remercie par des legs particuliers des personnes qui ont été à son service et des membres de sa famille. Son homme de confiance, Francisco Berrando, reçoit à titre de remerciements pour les soins donnés à son frère Santiago durant *une longue et cruelle maladie* et pour les *soins attentifs et respectueux* envers elle, des objets mobiliers d'une valeur de 630 F et une rente viagère de 1200 F. Sa femme de chambre, Pauline Peyre, est gratifiée d'une rente viagère de 400 F et d'un lot de meubles de 404 F. La cuisinière et une femme de peine ne sont pas oubliées ainsi qu'une institutrice et son frère qui vivaient rue Poudiot. Les autres bénéficiaires sont des parents de la défunte qui recueillent des objets personnels ou évoquant l'histoire familiale. Ainsi, une cousine, Jeanne de Castelnau d'Auros, épouse Verduzan, reçoit un chapelet, une bague en or et une vie de la Saint Vierge en deux tomes et sa fille, Cécile, un collier de corail à deux rangs. Madame Maurice de Sentout, épouse Monbrun de La Valette, se voit attribuer un chapelet en argent, deux petites lampes, une cuvette dorée et son pot à eau. Un médaillon, à cadre rond et noir *travaillé en cheveux*, est prévu dans ce lot mais la légataire peut le conserver car il est confectionné *avec des cheveux de tous* [leurs] *grands-parents, frères et beaux-frères et ceux de son enfant*. Noémie de Monbrun de La Valette obtient un écritoire en forme de ciboire ainsi que son épinglette en or avec un camé. Sa sœur Marie reçoit la chaîne en or qu'elle porte habituellement à sa montre et les médailles accrochées, représentant le calvaire de Verdelaïs. Elle donne à sa cousine, madame de Monbrun de Lavalette née Maurice de Sentout, mais seulement après le décès de sa sœur, madame Ducru, les *portraits peints en miniature* dans un même médaillon, de leur mère et de ses deux sœurs, mesdames de Carrière et de Lamothe, les portraits de leur oncle *Grand-champ Maurice de Sentout mort martyr*, celui de leur grand-mère, madame de Cazaux et, montés sur une épinglette d'or, les effigies de leur mère et de leur grand-père Maurice de Sentout, *président au parlement de Bordeaux*⁴³. Enfin, Jean-Baptiste Ducru, son beau-frère, reçoit *l'Histoire de la nouvelle Russie*, en trois volumes, *dédiée à Sa Majesté l'empereur de Russie par* [leur] *cousin le Marquis de Castelnau d'Auros*⁴⁴, deux belles lampes qui ornent la cheminée du salon, et deux portraits en miniature, l'un de sa sœur Rita, l'autre de Louis Duluc, son oncle⁴⁵.

À la mort de Joséphine de Bouquier, la maison de la rue Poudiot, devenue rue Teulère, quitte le patrimoine de la famille Bouquier. La famille Seguin, devenue propriétaire, la vend, le 26 février 1881 pour 52 000 F, aux frères François Léopold et

Pierre Antoine Alfred Finoy, agents de la compagnie française d'assurance Le Phénix⁴⁶. L'immeuble, a conservé la même structure avec caves, premier, second et troisième étages, cour intérieure et petite cour à l'ouest.

Une fortune, deux familles

Grâce à cette étude, nous connaissons mieux l'histoire de cet imposant hôtel particulier construit vers 1770, résidence de parlementaires bordelais et de leurs descendants jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Cette recherche nous a aussi permis d'évoquer deux familles de la fin de l'Ancien régime, les d'Estienne et les Bouquier, au parcours semblable, par l'agrégation au deuxième ordre par l'achat de charges peu avant la Révolution et par les épreuves de cette dernière. Louis Joseph François d'Estienne a connu la prison et a vu une partie de ses biens vendus. Les Bouquier, qui ont émigré en Espagne, ont perdu la plus grande partie de leur fortune comme l'atteste Joséphine de Bouquier déclarant au décès de son père qu'il a été *dépossédé de tout par l'effet de la Révolution et n'a laissé à sa mort aucune espèce de biens meubles et immeubles*⁴⁷. Sur le plan de la politique, les Bouquier se rattachent au courant légitimiste et ont manifesté à plusieurs reprises leur attachement à la branche aînée des Bourbons⁴⁸. Comme de nombreuses autres familles, celles-ci s'éteignent au XIXe siècle, sans mariage ni postérité. Consciente de la disparition inéluctable de leur nom, Joséphine et Rita de Bouquier ont néanmoins tenu à prendre des dispositions pour préserver la mémoire familiale de l'anonymat : Joséphine attribue à ses neveux avec beaucoup de soins les portraits de famille et Rita, après avoir légué sa fortune à de nombreuses institutions de bienfaisance, souhaite que des messes soient célébrées à la mémoire des membres de la famille et spécialement à l'église de Terrassons *pour que le nom de Bouquier ne soit pas oublié*⁴⁹.

43. Maurice de Sentout président de la chambre des requêtes en 1759.

44. Le titre exact du livre est : *Essai sur l'Histoire ancienne et moderne de la nouvelle Russie*, Paris 1820.

45. A.D.Gir., 3 E 28030 Caboy, 24 décembre 1869.

46. A.D.Gir., 3 E 36183 Laroze.

47. A.D.Gir., 3 Q 4523 Déclaration de succession, 14 novembre 1828.

48. Par exemple, le nom de Bouquier apparaît dans la liste des signataires de l'adresse à la duchesse de Berry parue dans le *Mémorial bordelais* le 23 décembre 1832. A.D.Gir., 1M 356. Figeac M. *op.cit.* p. 699 et suivantes.

49. A.D.Gir., 3 ENC 2974 Martin, 27 mai 1873.



Robert Coustet

Un portrait inédit de Victor Louis par Pierre Lacour

Le numéro du 7 décembre 2012 de la *Gazette de l'hôtel Drouot*, hebdomadaire de ventes aux enchères, présentait la photographie en couleurs d'un portrait accompagné du descriptif suivant : « Pierre Lacour (Bordeaux 1778 – 1859) – *Portrait de l'architecte Louis Combes* – Toile – Signé Lacour – 81 x 62,5 cm ». La photographie était complétée par la notice suivante inhabituellement détaillée dans ce genre de publication : « Pierre Lacour est l'élève de son père, artiste très reconnu à Bordeaux et premier conservateur du musée de Bordeaux. Il est à Paris en 1799 dans l'atelier de François André Vincent. À la mort de son père en 1814, il lui succède comme conservateur du musée de Bordeaux et directeur de l'école gratuite de dessin que son père dirigeait aussi. Il est aussi archéologue et a produit de nombreuses gravures. Louis Combes (Podensac 1754 – Bordeaux 1818) se forme à Paris dans l'atelier de Richard Mique et de Peyre le Jeune puis part étudier les monuments antiques et de la Renaissance à Rome. Il revient à Bordeaux en 1785 pour travailler sous la direction de Victor Louis. Avec Pierre Lacour, le père de notre artiste, il participe en 1799 à la décoration du Grand Théâtre tout récemment inauguré. Louis Combes travaille aussi de 1805 à 1810 sur les bâtiments du Château Margaux. Selon l'actuel propriétaire du tableau, la fille de l'architecte Louis Combes épouse Pierre Lacour. Notre artiste serait ainsi le gendre du modèle »¹.

Un amateur et un galeriste, tous deux bordelais, reconnurent la double erreur concernant l'identité du peintre et celle du modèle. La toile était de Pierre Lacour le père et non pas de Pierre Lacour le fils et le modèle était Victor Louis, l'architecte du Grand Théâtre et non pas Louis Combes. Convoitée par les « inventeurs », la toile fut acquise aux enchères par la société Le Caravage et revint à Bordeaux. La Société des amis du musée d'Aquitaine a réussi à l'acquérir avec l'aide des vendeurs et d'une souscription auprès des amis du musée pour célébrer ses vingt ans d'existence. Présenté au public bordelais lors d'une exposition regroupant un choix de dessins, de gravures et de peintures de Victor Louis et de Pierre Lacour², ce portrait a désormais pris place dans les salles du XVIIIe siècle du musée d'Aquitaine³ (fig. 2).

1. *La Gazette de l'hôtel Drouot*, n° 44 du vendredi 7 décembre 2012, p. 70, n° 61.

2. « Hommage à Victor Louis et à Pierre Lacour », catalogue *Amis du musée d'Aquitaine*, 1993 – 2013, 20 ans d'acquisitions, œuvres acquises par les Amis du musée d'Aquitaine depuis la fondation de l'association 1993-2013. Musée d'Aquitaine – Bordeaux.

3. Pierre Lacour (1745-1814), *Portrait de l'architecte Victor Louis* - Huile sur toile - 81 cm X 62,5 cm (90 X 74, 5 cm avec le cadre). Don des Amis du musée d'Aquitaine, Inv. 2013.10.



Fig. 1. - Pierre Lacour, *L'architecte Louis Combes*, huile sur toile (musée des Arts décoratifs et du Design). Photo Lysiane Gauthier.



Fig. 2. - Pierre Lacour, *L'architecte Victor Louis*, huile sur toile (musée d'Aquitaine). Photo Lysiane Gauthier.

Que la signature soit celle de Lacour père et non celle de son fils ne souffre aucun doute (fig. 3). Outre qu'elle est identique à celle qu'il utilise habituellement, la peinture présente au premier coup d'œil toutes les caractéristiques de son style. Par ailleurs, Lacour fils, né en 1778, commença son apprentissage artistique à Paris, chez Vincent, à partir de 1797 (et non pas en 99 comme l'indique par erreur supplémentaire la notice de la Gazette). Il avait alors 19 ans et il ne saurait être l'auteur d'un portrait qui, au vu du costume, est antérieur à sa formation.

Lacour a effectivement portraituré l'architecte Louis Combes (1757-1818) qui était son ami et le beau-père de son fils Pierre II le Jeune (fig. 1). Cette toile, datée par Robert Mesuret de 1810, le représente dans la force de l'âge et rien dans sa physionomie n'autorise à trouver une quelconque ressemblance avec notre portrait⁴. En revanche la comparaison avec les représentations de Victor Louis montre qu'il ne peut y avoir confusion entre les deux architectes et que la ressemblance avec celui du Grand Théâtre est convaincante.

Les portraits actuellement connus de Victor Louis sont au nombre de quatre sans compter des copies anciennes et les effigies rétrospectives de caractère plus ou moins idéalisé ou fantaisiste. Le plus connu fut peint, sans doute en 1777, par Jean-Baptiste Robin (1734-1804), ami personnel de l'architecte et de son épouse, qui l'accompagnera jusqu'au soir de sa vie (fig. 4). Charles Marionneau signale ce portrait pour la première fois en 1880 chez son petit-fils, M. Ethis de Corny et il en fit graver une reproduction pour servir de frontispice à son célèbre ouvrage sur l'architecte du Grand Théâtre⁵. C'est ce même portrait dont une excellente copie orne, aujourd'hui, le grand foyer du Grand Théâtre⁶. D'après la tradition familiale l'œuvre de Robin était jugée « d'une ressemblance parfaite ». Elle nous montre l'architecte à mi-corps, à sa table de travail, vêtu d'une luxueuse robe de chambre bleue ; il est en train de dessiner un plan de la salle de spectacle, très exactement celui du niveau des secondes loges, et cette précision peut être prise pour une preuve de l'exactitude d'une image qui n'est en rien fantaisiste. Solidement appuyé sur sa table, un compas à la main, Louis tourne la tête avec vivacité vers un invisible visiteur qui le surprend en plein travail.

Il existe une copie plus petite avec des variantes dans la présentation du décor et d'une facture maladroite conservée au musée des Arts décoratifs et du Design (fig. 5). Son histoire est un véritable imbroglio ; son intérêt est d'avoir appartenu de façon certaine à Gabriel Durand, principal collaborateur bordelais de Louis et d'avoir été pendant longtemps la représentation de référence pour les Bordelais⁷. Une autre copie encore, tout aussi médiocre, appartiendrait à une collection particulière.

Un médaillon signé de Philippe Titeux (1744-1809), cousin de Victor Louis⁸, et qui a travaillé régulièrement sur ses divers



Fig. 3. - Signature du portrait de Victor Louis. Photo Lysiane Gauthier.

chantiers, a certainement été exécuté en 1780, date de l'inauguration du théâtre⁹ (fig. 6). Il est en plâtre patiné mais Meaudre de Lapouyade pense qu'il s'agit du moulage d'un original en bronze ou en terre cuite¹⁰. Quoi qu'il en soit, il fut donné à la Ville de Bordeaux en 1832 par la veuve de Titeux et cette provenance assure son authenticité¹¹. Louis est représenté de profil, un cadrage que la mode « à l'antique » avait popularisé et qui faisait le succès des portraits « en profil de médaille » qu'il s'agisse des gravures de Nicolas Cochin le jeune, des physionotrices de Chrétien ou de Quenedey, des médailles des Dassier ou des médaillons en terre cuite de Jean-Baptiste Nini (1717-1786). Le visage bien modelé est lourd mais énergique et déterminé ; à l'arrière se devine l'angle du péristyle de Grand Théâtre.

Le portrait de François Lonsing (1739-1799) daterait de l'année 1786¹² au cours de laquelle Victor Louis est venu à Bordeaux par deux fois (janvier et novembre) pour contrôler son projet de place Ludovise et de nouveau quartier sur les terrains du château Trompette¹³ (fig. 7). Même si l'architecte

4. R. Mesuret, p. 113-114. Donné par Lacour fils à la Ville, ce portrait est actuellement en dépôt au musée des Arts décoratifs et du Design.
5. Ch. Marionneau, *Victor Louis*.
6. Jean-Baptiste Robin (d'après), *Portrait de Victor Louis*, huile sur toile, 69,5 X 56,5 cm, Bordeaux, collection du Grand-Théâtre.
7. P. Courteault puis Meaudre, *iconographie*, ont éclairci l'histoire compliquée de cette toile.
8. Ce détail est signalé par Fr.-G. Pariset, p.605.
9. Philippe Titeux (1742-1809), *Portrait de Victor Louis*, médaillon en plâtre patiné, D. 24 cm, Bordeaux, musée des Arts décoratifs et du Design.
10. Meaudre, *Iconographie*, p. 28.
11. Ch. Marionneau, *V. Louis* p. 591.
12. François-Louis Lonsing (1731-1800), *Portrait de Victor Louis*, huile sur toile, 78 X 66 cm. Bordeaux, musée des Beaux-Arts en dépôt au musée des Arts décoratifs et du Design.
13. Pour la chronologie de ces séjours, cf. Ch. Taillard, pp. 321 et 323.

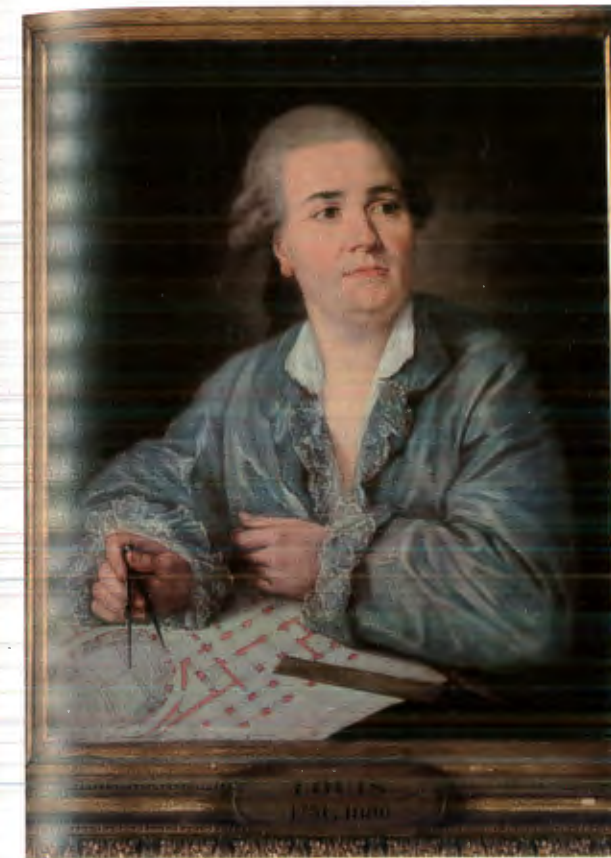


Fig. 4. - D'après Jean-Baptiste Robin, *Victor Louis*, copie ancienne de l'original (Grand Théâtre). Photo Lysiane Gauthier.



Fig. 6. - Philippe Titeux, *Victor Louis*, médaillon, plâtre patiné (musée des Arts décoratifs et du Design). Photo Lysiane Gauthier.



Fig. 5. - D'après Jean-Baptiste Robin, *Victor Louis*, ancienne collection de Gabriel Durand (musée des Arts décoratifs et du Design). Photo Lysiane Gauthier.



Fig. 7. - François Lonsing, *Victor Louis*, huile sur toile (musée des Arts décoratifs et du Design.) Photo Lysiane Gauthier.

n'appréciait guère les artistes locaux, il accepta de poser devant Lonsing sans doute parce que celui-ci, au demeurant de réel talent, bénéficiait de la clientèle la plus huppée de la ville¹⁴ ; de retour à Bordeaux avec des espérances d'immenses succès il n'était peut-être pas mécontent de se rappeler au souvenir des Bordelais en se haussant au rang des personnes de distinction. La toile usée et noircie par le bitume est dans un état qui peut faire penser qu'il s'agit d'une copie ancienne de l'original disparu¹⁵. Quoi qu'il en soit, comme Robin avant lui, Lonsing saisit l'architecte vêtu d'une belle robe de chambre aux reflets verts et saumon, accoudé à sa table de travail, un compas à la main. Mais la pose est statique et le modèle, vieilli de dix ans, est plus bouffi, le front ridé, les plis du menton et de la bouche creusés ; cependant le regard reste vif et pénétrant.

Le dernier portrait connu jusqu'ici est conservé dans une collection particulière (fig. 8). Exécuté au pastel, il forme pendant avec celui de madame Louis et a été peint en 1791 au moment du mariage de la fille du couple avec le capitaine Charles Ethys de Corny. Il porte la signature de Anna Gault de Saint-Germain (v. 1760- 1832), une artiste d'origine polonaise qui semble avoir fréquenté le salon de madame Louis. Il a le caractère intime d'une œuvre familiale ; le modèle n'est plus représenté en situation professionnelle mais « au naturel », en vêtement de ville orné d'un discret ruban tricolore qui indique le ralliement au nouveau régime. Le temps et les épreuves ont laissé des traces sur un visage fatigué, un peu désabusé¹⁶.

Toutes ces représentations s'accordent pour montrer un homme de tempérament sanguin, au visage rond, aux traits épais, au cou puissant et empâté, le front large marqué par deux proéminences au-dessus des arcades sourcilières, le nez court, le menton creusé par une fossette allongée. Ces détails sont communs à tous les portraits même si en fonction de l'habileté des artistes, ils sont plus ou moins atténués par la douceur du modelé ou estompés par le jeu de la lumière.

*
* *

Le catalogue des œuvres de Pierre Lacour établi par Robert Mesuret recense une toile passée en vente le 23 novembre 1931 à Paris chez M^e Baudouin commissaire-priseur, M. Guillaume étant expert, sous le titre *Un architecte, 1782*¹⁷. Les dimensions H. 0,80 m. et L. 0,65 m. sont sensiblement celles de notre tableau (0,81 X 0,625 m) les différences minimales pouvant correspondre à des mesures prises rapidement par le commissaire. La date de 1782, cependant, pose problème dans la mesure où notre portrait n'en présente aucune, pas même sous forme de traces effacées. A-t-elle été donnée par le propriétaire vendeur qui la connaissait par tradition ? Suggérée par l'expert, au jugé, pour proposer un repère chronologique au futur acheteur ? Les condi-



Fig. 8. - Anna Gault de Saint-Germain, *Victor Louis*, pastel, détail (coll. part.)
Photo Lysiane Gauthier.

tions dans lesquelles se faisait habituellement, à cette époque, le descriptif dans les catalogues de ventes publiques peuvent expliquer ces approximations.

L'identification de Victor Louis est confirmée par le dessin du portique du Grand Théâtre que le modèle présente ostensiblement (fig. 9). On sait que l'architecte imagina d'abord une première façade avec douze colonnes engagées ; les arcatures du rez-de-chaussée étaient presque fermées sur les côtés (et communiquaient mal avec les galeries latérales) et ouvertes seulement au centre ; au-dessus de l'entablement un long mur portait des statues adossées et des guirlandes. Ce projet fut soumis aux jurats bordelais en mai 1773 (fig. 10). Le projet définitif qui correspond à l'édifice que nous connaissons se caractérise entre autres améliorations par l'invention du fameux « péristyle » (en fait un portique) et l'ouverture de toutes les arcades de la façade (fig. 11). Il fut accepté en février 1774 et par

14. B. de Boysson.

15. Ch. Taillard, p. 419 ; pour sa part, B. de Boysson, p. 137, ne semble pas douter de son autographie.

16. Ch. Taillard, p. 420, fig. 217 et pl. XXXII (détail en couleurs).

17. R. Mesuret, p. 105, n° CXLVIII.



Fig. 9. - Pierre Lacour, détail du portrait de Victor Louis :
dessin du portique du Grand Théâtre. Photo Lysiane Gauthier.

conséquent le portrait ne peut être antérieur à cette date puisqu'il présente clairement le portique et son plafond plat à caissons. Pourtant si l'esquisse représentée par Lacour correspond obligatoirement au projet définitif, l'image embarrasse ou pour le moins intrigue sans que pour autant sa véracité puisse être mise en doute. Sur une grande feuille blanche se détache un dessin à la sépia (pratique familière à Louis) ; une colonne à chapiteau corinthien ou composite (la lecture n'est pas claire) soutient une voûte plate à caissons sculptés qui concorde précisément à celle du Grand Théâtre. Mais le mur de façade n'est pas celui qui a été réalisé. Au niveau du rez-de-chaussée se succèdent une baie rectangulaire fermée suivie d'une sorte de niche ronde puis d'une baie ouverte cintrée. Le second niveau semble aveugle et au lieu des fenêtres attendues s'alignent des panneaux sculptés. Faut-il voir dans ces bizarreries un témoin des tâtonnements de Louis, de ses hésitations ? Lacour présenterait-il un état intermédiaire des recherches de l'architecte ? Nous devons écarter cette supposition car Louis ne pourrait exhiber aussi fièrement une simple ébauche, qui plus est incohérente. Il faut admettre que c'est le peintre qui soit par ignorance de la logique architec-

turale soit par indifférence ou négligence s'est contenté d'une représentation approximative. A moins qu'il ait été mal informé du projet lors de la réalisation du portrait ?

Notre portrait n'est pas daté. Nous renonçons d'emblée à la date de 1782 qui figure dans le catalogue de Robert Mesuret mais qui ne correspond à aucun moment de la présence de Victor Louis à Bordeaux. Nous ne retenons pas davantage 1780, date de l'inauguration du Grand Théâtre, qui aurait logiquement pu donner lieu à une représentation de l'architecte au moment où il achevait son grand œuvre (ce sera le modeste médaillon de Philippe Titeux qui commémorera l'événement). Il est bien connu que deux mois après cette cérémonie à laquelle il ne fut pas convié, Louis quitta Bordeaux plein d'amertume (6 juin 1780) pour n'y revenir que pour les deux brefs séjours de 1786 évoqués à propos du portrait de Lonsing.

La date probable pour ne pas dire certaine est 1774. A ce moment Louis venait de l'emporter sur son concurrent François Lhote, son projet enrichi par l'idée de la colonnade avait pris une ampleur qui faisait sa fierté et avait été accepté. Cette même année Lacour revenait de Rome. Bien décidé à s'imposer à Bordeaux il avait intérêt à s'attirer la considération de l'architecte le plus en vue de la ville, lequel de son côté se préoccupait de trouver un peintre pour le plafond de sa salle de spectacle. Très logiquement, Lacour participa donc au concours qui le mit en concurrence avec Briard et Chauveau. Sans doute pour forcer le sort, il exposa son esquisse au Salon de l'Académie de Peinture, Sculpture et Architecture qui ouvrit le 24 août sous les galeries du palais de la Bourse.

Le livret du Salon décrit longuement ce projet et en décrypte l'allégorie : « Apollon vient éclairer les Arts et les présenter à la ville de Bordeaux qui paroît les accueillir. Le Maréchal de Richelieu se rend leur Protecteur et pour les encourager leur fait distribuer des Médailles ; en reconnaissance les Dieux prennent soin de sa gloire... ». Suit la minutieuse explication des complexes détails qui rendent un hommage appuyé au gouverneur de Guyenne avec force dieux et déesses, grâces et amours et temple de l'Immortalité¹⁸. Outre l'esquisse pour le plafond, Lacour visiblement désireux de montrer l'étendue de son savoir-faire présenta plusieurs sujets dans tous les registres et en particulier « plusieurs portraits sous le même numéro »¹⁹. Le portrait de Louis figurait-il dans ce lot ? Dans ce cas, il aurait été peint entre février 1774 (second projet de Louis pour le théâtre) et la mi-août (Salon de l'Académie au palais de la Bourse) qui marqua sans doute la fin des brèves relations entre l'architecte et le peintre. En effet, même si l'esquisse du plafond

18. Ch. Marionneau, *Salons*, p. 22.

19. *Ibid.* p. 23. Le numéro 46 du catalogue est *Un Portrait* ; mais il ne peut s'agir du notre car il est de format carré. Le numéro 48 indique *Plusieurs portraits* sans plus d'informations.

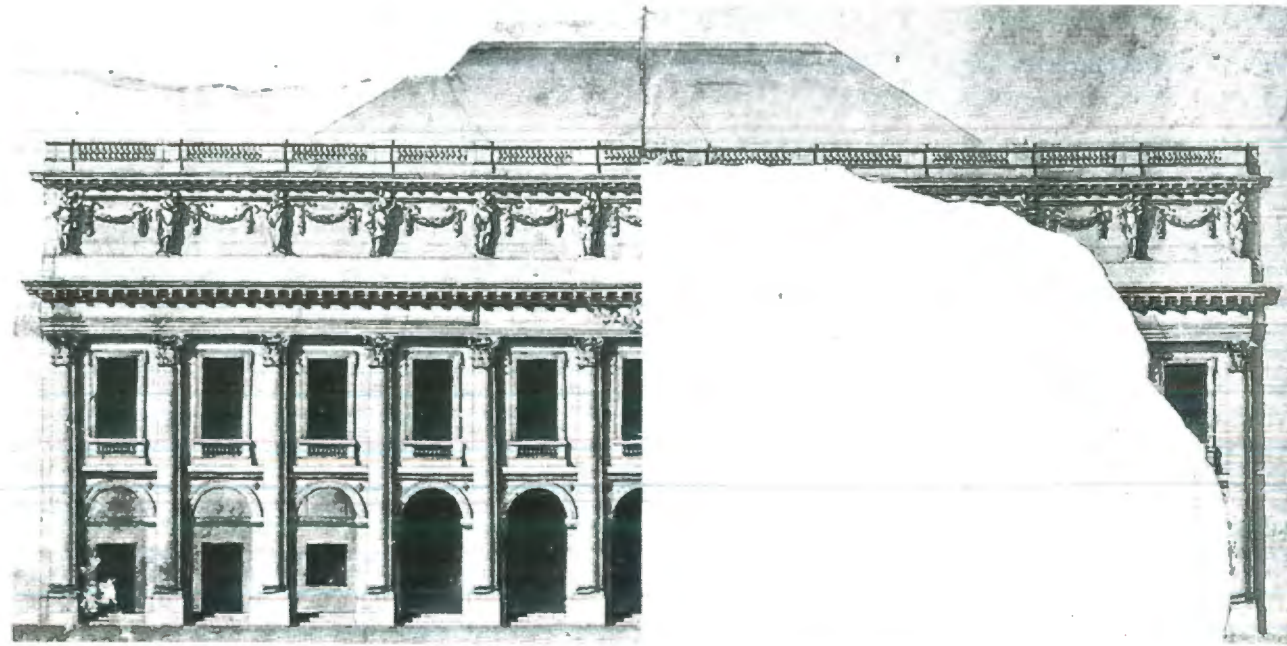


Fig. 10. - V. Louis, premier projet pour la façade du Grand Théâtre avec les colonnes engagées, juillet 1773 (A.M.Bx, recueil 20, XXI-H/345).

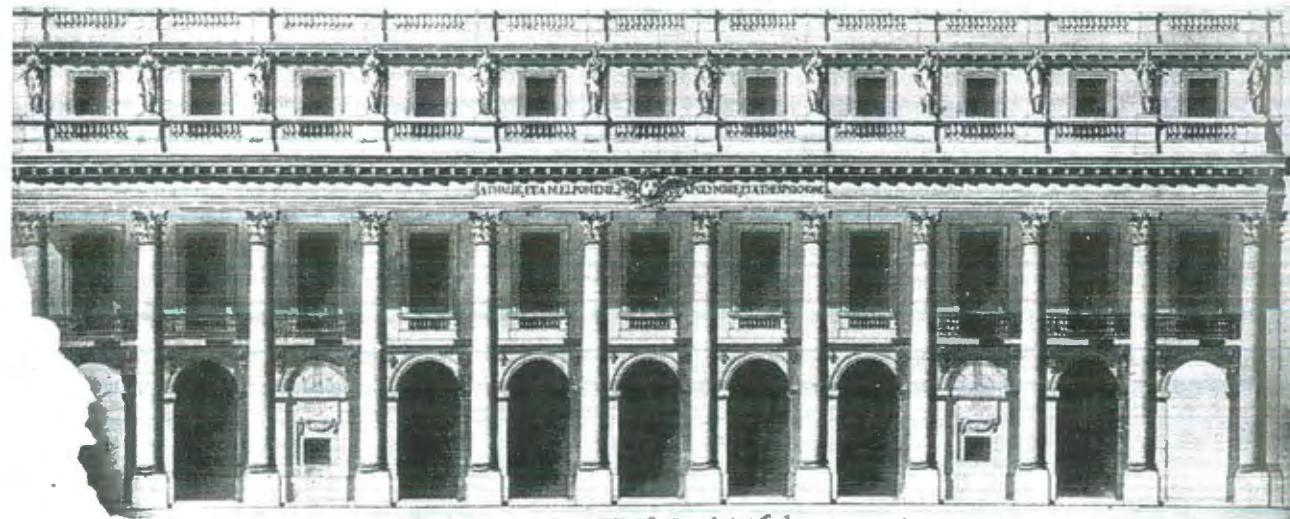


Fig. 11. - V. Louis, second projet pour la façade du Grand Théâtre avec le portique, février 1774 (A.M.Bx).



Fig. 12. - Pierre Lacour, projet pour le plafond du Grand Théâtre (Bordeaux, coll. Part.) Photo Lysiane Gauthier.

de Pierre Lacour est séduisante²⁰ et si les dessins préparatoires conservés à la Bibliothèque municipale²¹ révèlent une belle virtuosité, son projet ne fut pas retenu. Ce revers n'est guère étonnant. On sait que Victor Louis n'aimait pas les artistes bordelais et réservait ses commandes à ses amis parisiens. « Ce n'est que dans la capitale – écrit-il – qu'on peut trouver des artistes capables et où la concurrence des gens à vrais talents peut faire espérer des conditions meilleures de leur part »²².

Dans un article de la revue de la Société de l'Histoire de l'Art français, M. Xavier Salmon a étudié avec soin l'histoire du projet de plafond de Lacour²³. Il remarque que son esquisse est de format semi-circulaire et que par conséquent elle ne pouvait en aucune manière s'adapter à une coupole ronde (fig. 12). De cette évidence, il conclut que Lacour ne connais-

sait pas encore le détail du tout dernier état du théâtre : il n'allait pas de soi que la salle en fer à cheval allait être couverte par un plafond circulaire. Même si quelques croquis pouvaient circuler la présence d'une coupole ne s'imposait pas avec certitude²⁴.

20. Cette toile propriété du docteur Des Maisons en 1883 (Marionneau, *Salons*, p. 156), est cataloguée par Mesurer, pp. 93-94, LXXXVIII et reproduite en noir et blanc pl. II ; elle est dite appartenir à une Mme René Guilhemjouan. Passée en vente publique, elle est aujourd'hui dans la collection particulière du Petit hôtel Labottière.

21. Bordeaux, bibliothèque municipale, fonds Delpit.

22. Pariset, p. 595.

23. X. Salmon.

24. Dans les plans de Louis publiés dans son album de 1782, la forme circulaire du plafond ne se distingue qu'à partir des secondes loges (pl. VI, VII et VIII).

Or en novembre, au moment même où Lacour présentait son projet aux Bordelais, Robin, à Paris obtenait de son protecteur le duc de Mouchy qui remplaçait en Guyenne le maréchal de Richelieu, une insistante « recommandation » auprès de l'intendant Esmangard pour que lui revienne le soin « de peindre la calotte (sic) de la salle de spectacle de Bordeaux »²⁵. La recommandation valait ordre et Robin auquel Louis avait communiqué les mesures²⁶ put commencer son esquisse puis partir en Italie pour travailler dans des conditions favorables. En janvier 1777, il pourra commencer à peindre la coupole. Ainsi s'explique que le thème retenu, « Apollon et les muses agréent la dédicace d'un temple élevé par le ville de Bordeaux » ne reprend qu'en apparence celui de Lacour. L'hommage au vieux maréchal de Richelieu qui avait cessé de venir dans son gouvernement a disparu et l'allégorie courtisane qui n'aurait glorifié le roi qu'indirectement à travers son représentant local fait place à la gloire de la Ville de Bordeaux. Quant à la dédicace de la gravure du plafond par Le Mire, elle sera offerte avec à-propos à la nouvelle puissance, Monseigneur le maréchal duc de Mouchy.

Lacour avait été floué, il avait été laissé dans l'ignorance des détails des dispositions intérieures de la salle. Pourquoi, dans ces conditions, aurait-il été mieux renseigné sur ceux de la façade ? Victor Louis a accepté de poser devant lui mais en se gardant bien de lui livrer les indications qui lui auraient permis de rivaliser à armes égales avec son concurrent. Ainsi s'explique le vague du dessin qu'il tient en main. La tentative de Pierre Lacour de collaborer avec lui s'est soldée par un échec et les deux hommes ne furent jamais proches. Le nom de l'architecte du Grand Théâtre n'apparaît pas dans les *Notes et souvenirs d'un artiste octogénaire*, mémoires de Lacour fils, pourtant attentif à inventorier toutes les relations de son père (et les siennes) avec les personnalités du monde et avec les artistes tant bordelais que parisiens²⁷. Le portrait de Lacour fut donc de pure circonstance ; réalisé sans doute sur son insistance il n'est pas entré dans la famille de Louis et n'est pas davantage resté dans celle de Lacour. Devenu indifférent à la fois pour le modèle et pour le peintre, il est passé en mains étrangères et a fini par perdre son identité.

Pierre Lacour a pris sa revanche. Très vite, le plafond de Robin fut endommagé par l'humidité et noirci par la fumée des lampes. Par ailleurs la complexe allégorie fut rapidement démodée. En l'an VII (1799), les administrateurs du département de la Gironde décidèrent de rénover la décoration de la salle. Il fut décidé qu'un plafond serait réalisé « sur toile, à la colle, clouée sur le plafond afin de cacher les joints du plancher. » Les artistes sélectionnés furent les peintres décorateurs Pierre Drahonnet aidé par Felix Annoni (le père) pour les

ornements arabesques ; et pour les camées, les bas-reliefs en trompe l'œil et les figures allégoriques, Pierre Lacour, peintre d'histoire...²⁸

Pierre Lacour a cadré Victor Louis à mi-corps dans une présentation frontale et statique qui réunit tous les codes permettant, au premier coup d'œil, de reconnaître sa condition. Certes, le décor est absent et le modèle se détache sur un fond neutre selon un procédé qui commence à s'imposer à partir des années soixante-dix et qui donne à la composition un ton moderne, vaguement davidien. En revanche, les accessoires disent l'activité du sujet et témoignent de sa réussite. Le bureau sur lequel on reconnaît le compas, la corbeille qui contient habituellement les outils du dessinateur, le mouchoir à carreau utilisé pour s'essuyer les mains, désignent sans contexte un architecte. Le dessin du péristyle du Grand Théâtre présenté avec une insistance un peu naïve, l'identifie comme l'auteur de ce monument. La tenue révèle sa position sociale celle, en tous cas, qu'il revendique. Le col ouvert, sans cravate, est d'usage chez les intellectuels éclairés et les artistes mais il est associé à la perruque poudrée, courte, à rouleaux, qui révèle sa prétention à appartenir au monde des personnes de qualité. Enfin la riche robe de chambre de taffetas de soie moirée, un vêtement qu'il affectionne et qu'il arborera pour poser devant Robin et Lonsing, affiche sa prospérité ou pour le moins son aisance.

La posture de Victor Louis est assurée mais convenue et un peu figée comme souvent dans les portraits de Lacour. Les traits du visage détaillés avec soin et la main épaisse sont d'un personnage commun mais le regard est franc et assuré. Le modelé ne cache rien des imperfections du visage. La séduction du portrait vient de sa palette fraîche, de la figure et de la main bien en lumière et des belles couleurs du costume, la robe de chambre lilas aux tons changeants, le jaune bouton d'or de la doublure que révèle le revers du large col et un bout de manche négligemment retourné. Les taches blanches de la perruque, du col, de la marge du dessin, du mouchoir s'équilibrent pour éclairer encore davantage la toile. Au total le portrait témoigne autant des qualités que des limites du talent de Lacour ; il donne de l'architecte du Grand Théâtre une représentation directe et sincère et à ce titre présente un caractère documentaire exceptionnel.

25. Ch. Marionneau, *J.B. Robin*, p. 9 et 16.

26. *Ibid.* p. 16.

27. Lacour fils cite les architectes bordelais Lhote, Bonfin père, Lartigue, Chalifour, Godefroy aîné, Thiac aîné, Combes et deux parisiens, Peyre en tant que professeur de Combes et Boullée qu'il a fréquenté dans le salon de Vien.

28. H. Dagrant. A son tour, le plafond de Lacour fut rapidement remplacé en 1854 par une composition de Desplechin et Delestre avant la restitution de Roganeau en 1919.



Fig. 13. - Le Mire d'après Robin, le plafond du Grand Théâtre. Photo Lysiane Gauthier.

Bibliographie

- B. de Boysson, « Lonsing », Le port des Lumières I, *La peinture à Bordeaux, 1750-1800*, Bordeaux, musée des beaux-arts de Bordeaux et William Blake & C°, 1989.
- P. Courteault, « A propos d'un portrait de Victor Louis » *R.H.B.*, 1912, pp. 134-135 et 26.
- H. Dagrant, « Les pendentifs de Robin au plafond du Grand Théâtre », *R.Ph.B.*, 1919, pp. 83-88.
- P. Lacour fils, *Notes et souvenirs d'un octogénaire, (1778-1798)*, Bordeaux, musée des beaux-arts de Bordeaux et William Blake & C°, 1989.
- V. Louis, *Salle de spectacle de Bordeaux, aux dépens de l'auteur*, Paris, chez Esprit, 1782.
- Ch. Marionneau, *Victor Louis, architecte du Théâtre de Bordeaux. Sa vie, ses travaux et sa correspondance (1731-1800)*, Bordeaux, 1881.

- Ch. Marionneau, *Les Salons bordelais*, Bordeaux, 1884.
- Ch. Marionneau, *Jean-Baptiste Robin (1734-1818)*, Paris, Plon, 1894.
- M. Meaudre de Lapouyade, *Un maître flamand à Bordeaux. Lonsing (1739-1799)*, Paris, 1911.
- M. Meaudre de Lapouyade, « Essai d'iconographie de Victor Louis » *R.H.B.*, 1920, tome 13, pp. 18-25.
- R. Mesuret, *Pierre Lacour (1745-1814)*, Bordeaux, Delmas, 1937.
- Fr. G. Pariset, « Bordeaux au XVIIIe siècle », *Histoire de Bordeaux*, sous la direction de Ch. Higounet, tome V, 1968.
- X. Salmon, « Pierre Lacour (1745-1814) et le plafond du Grand Théâtre de Bordeaux » *B.S.H.A.F.*, 1993, 1995, pp. 169-180.
- Ch. Taillard, *Victor Louis (1731-1800)*, Paris, PUBS, 2009.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 139-150

L'hôtel Victoria

Philippe Maffre

Dans le quartier compris entre les actuelles rues Sainte-Catherine et du Maréchal Joffre dans leur partie méridionale, le cours Victor-Hugo et la place de la Victoire, se concentrait sous l'Ancien régime mais aussi jusqu'au milieu du XXe siècle un grand nombre de couvents et institutions religieuses charitables et d'enseignement. Le promeneur n'est donc pas étonné par la présence au numéro 33 de la rue Paul-Louis-Lande, face à la rue Labirat, de la haute silhouette d'un immeuble dont la façade est sommée d'un fronton triangulaire portant une croix. Lorsque, il y a encore quelques années sa porte cochère restait ouverte, on pouvait apercevoir une cour et un deuxième corps de bâtiment en rez-de-chaussée surélevé à décor d'architecture néo-classique dont tout laissait penser qu'il datait vraisemblablement de la monarchie de Juillet.

Les recherches entreprises par le service des monuments historiques à l'occasion de l'instruction d'un dossier de demande d'inscription à l'inventaire supplémentaire de cet édifice et l'aide précieuse du professeur Jacques de Cauna ont démontré que la réalité était très différente de ce que l'on pouvait supposer. La construction n'a pas du tout été réalisée pour une institution religieuse mais pour un particulier dont elle était la résidence et ceci à une date bien antérieure à ce que laisse imaginer son étonnant décor.

Le 12 septembre 1787 le négociant israélite bordelais David Victoria récemment revenu « d'Amérique » fait l'acquisition de Madame Gourdel de Kerdreux de deux vieilles

maisons et des jardins en dépendant situés rue Sainte-Eulalie¹. Sur l'emplacement de ces deux constructions il a dû très vite faire édifier l'hôtel aujourd'hui situé au numéro 33 de la rue Paul-Louis-Lande. Le chantier devait être achevé avant ou en 1791. Monsieur Victoria était en effet, en contravention avec les lois de la colonie qui interdisaient aux juifs d'y posséder des terres et des esclaves. Il était propriétaire d'une plantation à La Marmelade dans le quartier de L'Artibonite sur l'île de Saint-Domingue² et, comme tous les colons, la révolte des esclaves le priva à cette date d'une importante part de ses ressources, il se trouva inscrit sur la liste des indemnitaires de la colonie pour une somme de quatre cent mille livres³.

On le sait, les anciens propriétaires des Antilles durent attendre très longtemps pour être indemnisés de leurs pertes. David Victoria n'en vit pas le premier sou. A sa mort en 1823 son hôtel est hérité par son épouse qui est également sa nièce, Rachel Victoria, ainsi que par son fils André-Casimir Victoria.

Les photographies qui illustrent cet article sont d'Antoine Guilhem-Ducléon.

1. A.D.Gir., 3 E 21727 (12 septembre 1787).
2. A.N. D2D/7, *Etat de l'imposition répartie sur les Juifs établis au Cap, à raison de leurs facultés et reconnu d'après les plus exactes informations.*
3. *Etat détaillé des liquidations opérées [de 1827 à 1833] par la Commission chargée de répartir l'indemnité attribuée aux anciens colons de Saint-Domingue, en exécution de la loi du 30 avril 1826.* Paris : Imprimerie royale, 1828-1834.

Ce fils né en 1773 à Saint-Domingue d'une union hors mariage n'avait pas été élevé dans la religion de son père, il était baptisé et inscrit sur les registres de l'église Notre-Dame du Cap-Français. A Bordeaux il résidait sur les Fossés avec une dame de Lajoubardière. Rachel Victoria continua alors à habiter l'hôtel de la rue Sainte-Eulalie. André-Casimir décéda à son tour en 1826 laissant pour héritière Madame de Lajoubardière. A la mort de Rachel Victoria ses héritiers et ceux de ladite dame de Lajoubardière entament un marathon judiciaire pour se disputer la succession Victoria et le 8 mai 1855 l'hôtel est vendu sur licitation à la barre du tribunal d'instance de Bordeaux.

A cette date, il est décrit, assez mal, dans le cahier des charges de la vente de la manière suivante :

Un hôtel situé à Bordeaux rue Sainte-Eulalie numéro trente-trois.

Cet hôtel a une rez-de-chaussée composé de deux grandes chambres et de deux cuisines parallèles.

Au dessous de ce rez-de-chaussée sont des caves voûtées. Au premier étage du côté Levant de l'hôtel il y a un salon, un cabinet et une alcôve, derrière se trouve un autre salon et une chambre.

Le second étage a une chambre et une salle, au levant derrière il y a une chambre un cabinet de toilette et une cuisine. Au troisième étage sont trois petites chambres donnant au Levant et trois du côté opposé. Le tout est parfaitement aéré.

Un grand corridor dans lequel donne un bel escalier en pierre et éclairé par une lanterne vitrée fait communiquer dans l'hôtel.

Au devant de l'hôtel existe une vaste cour entourée d'un balcon avec rampe en fer.

Vient ensuite la façade qui est séparée du principal corps de l'hôtel par la cour qui en dépend.

Cette façade est divisée par la porte cochère en deux ailes ; à droite et au rez-de-chaussée il y a un cabinet de lecture ; à gauche il y a un débit de liqueurs. Ce petit local est surmonté d'un pavillon et donne sur la rue Sainte-Eulalie.

Au couchant de l'hôtel existe un jardin en dépendant entouré de murs et complanté d'arbres fruitiers tels qu'abricots ; au fond il y a une vigne en treille qui s'étend dans toute la largeur de ce jardin, en espalier.

Dans ce jardin il y a un puits.

L'hôtel cour et jardin qui viennent d'être décrits sont en un seul tenant et ne forment qu'un seul immeuble⁴.

L'acquéreur était en sous-main l'œuvre du père Bienvenu Noailles, fondateur de la Sainte-Famille de Bordeaux⁵. Cette institution a conservé l'immeuble en le réunissant à d'autres édifices voisins. En 1974 les numéros 29, 31 et 33 de la rue Sainte-Eulalie devenue rue Paul-Louis-Lande, furent acquis par l'association « Le Levain », constituée à l'initiative de Simone

Noailles, adjointe aux affaires sociales de la municipalité de Bordeaux à l'époque de Jacques Chaban-Delmas, dans le but d'héberger en ville de jeunes travailleurs.

Peu de travaux ont affecté l'ancienne demeure bien que plusieurs pièces aient été subdivisées pour créer de multiples chambres. Les transformations ont surtout affecté le corps de bâtiment sur la rue dont l'accès au dernier niveau n'est plus possible que depuis le deuxième étage de l'immeuble du numéro 31 voisin.

L'ancien hôtel Victoria se trouve sur une vaste parcelle cadastrale dont il n'occupe qu'environ le tiers de la surface, cette parcelle réunit les fonds des numéros 29, 31 et 33 de la rue Paul-Louis-Lande. Il s'agit d'une demeure entre cour et jardin comportant un premier corps de bâtiment sur la rue Paul-Louis-Lande qui s'élève d'un rez-de-chaussée, d'un entresol et de deux étages, de plan simple en profondeur ne comportant que deux pièces par niveau. Il est couvert d'une toiture à longs pans de tuile creuse.

Sur la rue Paul-Louis-Lande la façade très sobre (fig. 1) compte trois travées de baies rectangulaires par niveau, celles de l'entresol et du deuxième étage sont presque carrées. Un bandeau plat agrémenté de roses et un petit corps de moulures séparent le rez-de-chaussée de l'entresol. Une haute porte centrale en plein-cintre se dresse sur la hauteur des deux premiers niveaux. Elle donne accès à un passage couvert d'une voûte en berceau qu'ornent des caissons à rosaces (fig. 2). Les deux vantaux de cette porte sont conservés ainsi que ses serrures. Elle ouvre au niveau de l'entresol par un châssis de tympan (fig. 3) dont les rayons sont des palmes et dont la sépare une traverse de bois qui reprend le décor des moulures situées entre les deux premiers niveaux. Les baies du rez-de-chaussée ouvrent dans un parement à minces refends, celles de l'entresol sont couvertes d'une voussure gauchie de manière à passer d'une plate-bande à un arc segmentaire. Elles sont défendues par des persiennes. Les baies aux étages supérieurs qui sont toutes pourvues de persiennes s'inscrivent dans de grandes tables rentrantes. Des chaînes à bossages encadrent les trois travées. Au centre du premier étage s'ouvre une porte fenêtre donnant sur un balcon

4. A.D.Gir., 3 U 2441. Extrait de la vente sur licitation au tribunal civil de Bordeaux du 8 mai 1855, le cahier des charges date du 29 novembre 1854.

5. Sur le Père Noailles et son œuvre lire : Deves, M. L'âme et l'œuvre du « bon père » Pierre-Bienvenu Noailles, fondateur de la congrégation de la Sainte-Famille de Bordeaux. Lyon, Paris, 1925 ; Veuillot, François. Le père Noailles et la Sainte-Famille de Bordeaux. Paris : Alsatica, 1942 ; PLANES, Louis-Georges. Le père Bienvenu Noailles (1793-1861) et la Sainte-Famille de Bordeaux. R.H.B., 1961 n° 2 ; Darricau, Raymond et Peyrous, Bernard. Le père Noailles et l'association de la Sainte-Famille, Histoire d'un charisme. Chambray-lès-Tours : éditions C.L.D., 1993.



Fig. 1. - Elévation sur la rue Paul-Louis-Lande.



Fig. 2. - Voûte à caissons du passage d'entrée.



Fig. 3. - Châssis de tympan de la porte d'entrée.



Fig. 4. - Elévation postérieure du corps de bâtiment sur la rue Paul-Louis-Lande.



Fig. 5. - Elévation principale du corps de logis.



Elévation principale
du corps de logis, détails :

Fig. 9. - Fronton et parement
en bardage à clins.

Fig. 10. - Baie.

Fig. 11. - Persienne à écailles.

Fig. 12. - Console
à trois rangs d'acanthé.



Page en regard :

Elévation postérieure du corps de bâtiment
sur la rue Paul-Louis-Lande, détails :

Fig. 6. - Fronton.

Fig. 7. - Garde-corps de l'étage noble.

Fig. 8. - Modillons de la corniche soutenant l'attique.

à garde-corps formé de balustres, il repose sur quatre grosses consoles chacune en forme de corbeau à deux rangs de feuilles d'acanthé terminé à la base par une pomme pin. Au niveau du sol du balcon règne sur toute la largeur de la façade une grosse moulure. Un entablement à frise nue et corniche à denticules complète cette élévation marqué au centre par la présence d'un fronton triangulaire aux rampants également à denticules et sommé d'une croix.

Sur la cour l'élévation de ce corps de bâtiment (fig. 4) se caractérise par la présence d'une très large partie centrale en demi-cercle. On retrouve comme en façade sur la rue les mêmes ouvertures et éléments de décor au rez-de-chaussée et à l'entresol. Aux étages supérieurs les ouvertures s'inscrivent encore dans des tables rentrantes qu'encadrent ici de très larges chaînes à bossages que l'on retrouve encore aux angles de la construction. Toutes ces baies des étages peuvent être obturées par des persiennes excepté la baie centrale du premier étage, une très large porte-fenêtre qui ouvre sur un balcon régnant sur toute la largeur de la façade et de même plan que celle-ci (fig. 7). Ce balcon repose sur des consoles simplement ornées de stries horizontales. Son *garde-corps* est ici métallique au dessin complexe : entre deux lignes ornées de cercles et dont celle du haut porte la main-courante sont disposées d'autres lignes formées de demi-cercles réunis à leur extrémité par des fleurs de lys de tôle martelée, entre ces lignes de demi-cercles qui sont affrontées sont disposées des figures ovales allongées. La baie centrale du second étage s'ouvre dans un parement semblable à un bardage de planches à clins. L'entablement consiste en une très épaisse corniche que soutiennent des modillons entre lesquels se distinguent sous la corniche des rosaces (fig. 8). Un étrange fronton couronne la travée centrale, semblable à deux ailerons qui seraient affrontés, il est décoré d'écailles en forme de cœur (fig. 6).

Dans les angles de la cour, deux étroits et hauts degrés droits de forme légèrement courbe conduisent de la cour vers l'entresol, ils sont adossés aux murs mitoyens.

Sous la cour se trouvent des caves, sans doute antérieures pour partie à la construction de la demeure.

A l'opposé de la cour se dresse la façade du corps de logis, large de trois travées de baies rectangulaires et haute de trois niveaux reposant sur un niveau de soubassement (fig. 5).

Les baies latérales du soubassement ouvrent dans un parement à refends, celles de l'entresol sont couvertes d'une voussure gauchie de manière là encore à passer d'une plate-bande à un arc segmentaire en fond d'embrasure. La porte centrale de ce soubassement est à deux vantaux. De part et d'autre se développent les volées d'un escalier en fer à cheval à repos qui dessert le rez-de-chaussée surélevé, son garde-corps est semblable à celui du balcon du corps de passage sur la cour, dans les parties montantes de l'ouvrage il est rampant.

Un bandeau plat cannelé et un corps de moulures séparent le soubassement du rez-de-chaussée. Celui-ci prend le jour par trois baies rectangulaires, au haut de l'escalier cette baie consiste en une porte-fenêtre. Les fenêtres présentent un appui saillant à denticules reposant sur des consoles ornées d'acanthes sur leur face. Ces fenêtres possèdent chacune un *garde-corps* métallique formé d'une suite de roues à rayons ajourée d'un cercle central (fig. 10). Les trois baies ont conservé des persiennes, la partie visible des lattes s'orne d'écailles, ces persiennes sont fixes dans leur partie supérieure (fig. 11).

On retrouve au premier étage un semblable dispositif pour les persiennes des trois baies qui sont ici des portes fenêtres, la partie fixe est toutefois remplacée par un lambrequin de bois en forme d'une succession de lambels, surmonté d'une corniche du même matériau. Ces trois portes ouvrent sur un balcon qui règne au-devant de la façade sur toute sa largeur et qui se prolonge par des retours sur les murs mitoyens pour aller rejoindre le balcon du premier étage du corps de passage. Le garde-corps de ces balcons est semblable à celui de ce dernier. Ils reposent sur de fortes consoles ornées de trois rangs d'acanthes (fig. 12).

Une très grosse corniche moulurée reposant sur des modillons décorés de feuilles de chêne entre lesquels se trouvent sous la corniche des rosaces, sépare les deux niveaux supérieurs donnant au dernier l'allure d'un attique. Ce niveau est éclairé par deux fenêtres latérales presque carrées et par une fenêtre centrale rectangulaire, plus haute, les trois ont un chambranle mouluré. Un petit entablement, surmonté par des balustrades, couvre les baies latérales ; il est interrompu dans la partie centrale plus élevée par des pilastres en ressaut qui soutiennent un fronton triangulaire. La baie centrale s'ouvre ici encore dans un parement semblable à un bardage de planches à clins (fig. 9). Dans le fronton à base et rampants à denticules figure le monogramme DV sur un fond de caissons à rosaces.

Sur le jardin l'élévation est plus sobre (fig. 13). Le nombre de travées de baies rectangulaires, la nature et le nombre des étages ne varient bien sûr pas. Au niveau du soubassement deux fenêtres encadrent une porte fenêtre centrale ouvrant sur une terrasse dallée de pierre dont le niveau est plus bas que celui du jardin. Un bandeau plat cannelé et un corps de moulures séparent ici encore le soubassement du rez-de-chaussée. Ce dernier est éclairé par trois baies rectangulaires, celle du centre est une porte-fenêtre donnant sur un balcon à garde-corps métallique de même dessin que ceux des balcons déjà rencontrés sur la cour. Les autres fenêtres des rez-de-chaussée et premier étage possèdent toutes un appui saillant mouluré porté par des consoles ornées d'acanthes. Comme sur la façade principale les fenêtres du rez-de-chaussée ont un *garde-corps* métallique formé d'une suite de roues à rayons ajourée d'un



Fig. 13. - Elévation du corps de logis sur le jardin.

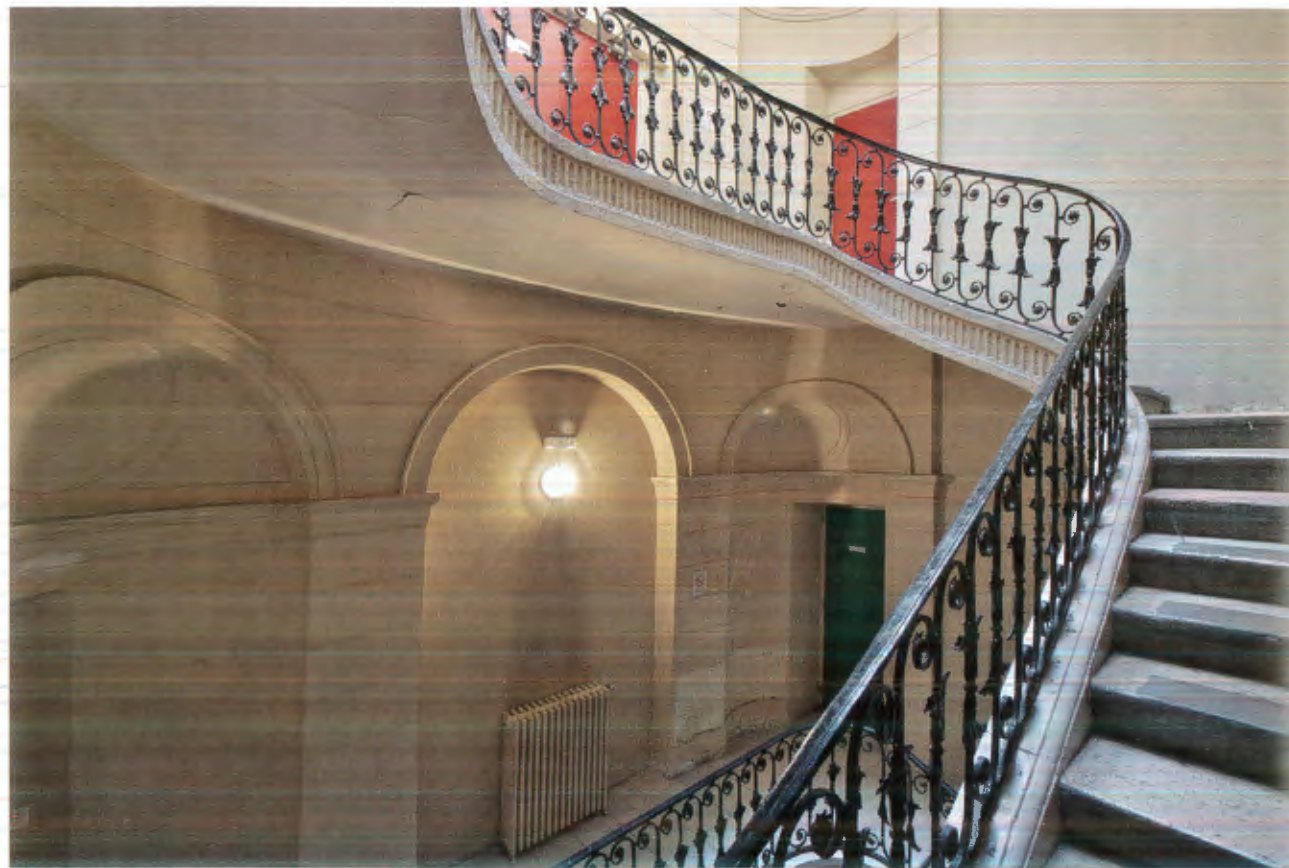


Fig. 14. - Escalier, palier de l'étage noble.



Fig. 16. - Escalier, verrière et base de l'ancienne lanterne.



Fig. 15. - Escalier, naissance au niveau du soubassement.



Fig. 17. - Grand salon au rez-de-chaussée.

cercle central, elles sont couvertes de plate-bandes à clé et claveaux encadrant ces clés saillantes et rejoignant le bandeau plat qui, couronné d'un corps de moulures, sépare ce niveau du premier étage. Toutes les fenêtres sont pourvues de persiennes. De ce côté encore une grosse corniche moulurée reposant sur des modillons détermine un attique au dernier niveau dont les trois fenêtres s'ouvrent dans un parement semblable à un bardage de planches à clins qu'interrompt la présence des deux pilastres supportant le fronton triangulaire qui se trouve au centre de l'entablement et qui est historié des mêmes décor et monogramme que ceux de l'élévation sur cour.

A l'intérieur une grande partie des dispositions et du décor d'origine sont conservés. Au niveau du soubassement un couloir traversant d'est en ouest conduit de la porte située entre les volées de l'escalier en fer à cheval jusqu'à la porte du jardin. Il communique au sud avec une grande salle voûtée et au nord avec l'escalier qu'encadrent à l'est et à l'ouest deux petites salles éclairées l'une par la cour, l'autre par le jardin. Inscrit dans une cage rectangulaire aux angles adoucis l'escalier en pierre (fig. 14) à jour central, de plan rectangulaire aux angles pareillement adoucis, est tournant à gauche à trois paliers et repos (fig. 15), des stries décorent le limon, la rampe métallique est constituée de S étirés agrémentés de roses et fleurs de lys de tôle. Cet ouvrage est à éclairage zénithal. Une verrière assume actuellement cette fonction mais elle a dû remplacer une lanterne (fig. 16). Une large frise à grecque orne la base de cette ancienne lanterne. Sur chaque palier côté sud se trouvent trois arcades aveugles couvertes respectivement d'un arc en plein-cintre pour celle du centre et d'arcs en anse de panier pour celles situées à l'est et à l'ouest. Ces arcs à archivoltes à fasces reposent sur des impostes moulurées. A l'intérieur des arcades latérales placées dans les angles adoucis de la cage d'escalier et voûtées de trompes s'inscrivent deux petites portes conduisant l'une vers les pièces donnant sur la cour et à l'inverse l'autre vers les pièces du côté jardin.

Des décors les mieux conservés subsistent ceux du grand salon au rez-de-chaussée et celui de l'ancienne chambre à alcôve de David Victoria au premier étage, les deux situés côté cour. Dans le salon une cimaise à décor de stries sépare les lambris d'appui à cadres rectangulaires moulurés des lambris de hauteur curieusement animés de refends horizontaux, le tout couronné d'une corniche à gros modillons (fig. 17). Des cannelures rudement ornent les piédroits de la cheminée à termes de marbre blanc, neuf rosaces très finement sculptées décorent son manteau, un large et haut miroir en plein-cintre en deux pièces s'adosse à la hotte, inscrit dans une table rectangulaire rentrante. Sur les portes à deux vantaux se concentre une abondante décoration, on y retrouve bien sur la compartimentation entre lambris d'appui et de hauteur séparés par la cimaise à stries, sur les

piédroits et la traverse du chambranle saillant se développe une grecque, un entablement formé d'une table rentrante et d'une grosse corniche à denticules très saillante couronne ces portes surmontées de deux parallélépipèdes superposés à la manière de pierres en attente de sculpture, comme dans les ouvrages de Ledoux par exemple.

La grande chambre à alcôve se trouve au-dessus de ce salon. Le sol consiste en un beau parquet à compartiments. Les murs sont ici encore recouverts de lambris d'appui à cadres rectangulaires moulurés et de lambris de hauteur ici séparés par une cimaise à décor végétal proche de celui qui revêt les colonnes salomoniques. Les lambris de hauteur consistent en cadres soit simplement rectangulaires encadrés de larges cadres décorés de guillochis, soit en grands cadres rectangulaires prolongés à la base et au sommet d'un demi-cercle, des perles décorent ces cadres qui s'inscrivent dans des embrasures rectangulaires dont l'encadrement est orné d'entrelacs à motifs végétaux. Sur les piédroits de la cheminée à termes de marbre blanc est ciselé un décor de bouquets et feuillages liés par des rubans, sur le manteau des pitons de tapisserie soutiennent une longue guirlande, la hotte est privée aujourd'hui de son miroir qui s'inscrivait dans un cadre rectangulaire guilloché. L'ouverture de l'alcôve qui ouvrait sur la chambre par une large embrasure au décor semblable à celui des autres embrasures a été obturée aujourd'hui.

L'hôtel Victoria présente la particularité d'être organisé autour d'une cour de plan ovale, l'idée, le plus souvent imposée par la configuration d'un terrain trop exigu ou de plan irrégulier, avait déjà été utilisée à Bordeaux par Lhote en 1776 pour l'hôtel Dublan sur les grandes allées de Saint-Seurin, aujourd'hui cours Clemenceau, et auparavant en 1769 par les Laclotte pour l'hôtel d'Augeard rue Fondaudège. Ici ce dispositif est repris et souligné par la présence du balcon péripète reposant sur de grosses consoles. S'agit-il d'une citation de la cour de l'hôtel de Beauvais construit à Paris par Le Pautre quelque cent-vingt ans auparavant ? La sûreté de l'usage du balcon de ce dernier était garantie comme à l'hôtel Victoria par un garde-corps métallique. Bien sûr les proportions des deux édifices sont loin d'être comparables.

On aimerait bien sûr connaître le nom de l'architecte qui a imaginé cette construction et son étonnant décor. L'utilisation du répertoire antiquisant n'a rien de surprenant mais la manière dont il est mis en œuvre l'est davantage surtout lorsque les éléments se trouvent distordus comme par exemple les énormes consoles à deux rangs de volutes en feuilles d'acanthe qui soutiennent le balcon. Plus original paraît l'usage des parements en clins, il est inconnu à Bordeaux, le maître d'ouvrage a-t-il voulu rappeler les constructions antillaises ?



Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 151-172

La collection de moulages de l'Université de Bordeaux

Soline Morinière

La collection de moulages de l'Université de Bordeaux, mise en dépôt au Musée d'Aquitaine en 1979, est conservée actuellement dans les espaces de réserves. Aujourd'hui peu connue, cette collection s'inscrit pourtant dans l'histoire locale, l'histoire de l'archéologie telle qu'elle fut enseignée dans cette ville et sa portée nationale n'est pas négligeable. Considérée comme le premier « musée de moulages » universitaire français, elle sera un modèle pour la France entière.

Un contexte favorable

Ce type de collection, que l'on retrouve dans toute l'Europe, découle en France de deux éléments de contexte importants : les progrès et l'organisation de la recherche archéologique d'une part, la réforme de l'enseignement supérieur d'autre part.

Les progrès et l'organisation de la recherche archéologique¹

La seconde moitié du XIX^e siècle est très riche sur le plan archéologique. Depuis 1846, la France bénéficie d'une institution pérenne en Grèce qui orchestre la recherche archéologique : l'École française d'Athènes. Elle accueille des élèves de l'École Normale Supérieure, reçus agrégés des classes d'humanités, d'histoire ou de philosophie et envoyés en Grèce pour se perfectionner et étudier la langue, l'histoire et les anti-

quités grecques. Sous la tutelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la vocation scientifique de l'École s'affirme, mais ce n'est qu'après 1870 que s'ouvre l'ère des grandes fouilles : celle de Délos commence en 1873. La même année est créée à Rome le pendant de l'École française d'Athènes, l'École française de Rome, où les élèves doivent passer un an avant de venir en Grèce. Ce ne sera le cas que des deux premières promotions puisque l'École française de Rome devient indépendante en 1875, l'année où, en Grèce, les Allemands commencent la grande fouille du sanctuaire d'Olympie.

La réforme de l'enseignement supérieur

Au début des années 1870, la France, vaincue par la Prusse, tente de se reconstruire. Ernest Renan avait écrit que « l'infériorité de la France a été surtout intellectuelle »². Dans le domaine de l'enseignement supérieur en effet, les Allemands étaient bien supérieurs : chaque ville importante disposait d'une université qui rayonnait sur toute la région, et dans laquelle les enseignements, les professeurs et les élèves étaient nombreux. En France, les facultés étaient toutes mal logées, les professeurs peu nombreux, les élèves encore moins, voire même inexistantes. Le nombre d'enseignements était réduit. Une enquête

1. Gran-Aymerich, 2001.

2. Renan, 1871.

avait été menée sous le Second Empire, un peu avant la guerre, et les résultats, qui avaient été publiés en 1868, étaient catastrophiques. On commença à réfléchir à des réformes, mais la guerre était arrivée.

C'est après le conflit que commencèrent réellement les réformes. Parmi toutes celles-ci, quelques unes sont fondamentales et conditionnent l'apparition de la collection de moulages de Bordeaux.

L'apparition de nouveaux enseignements : l'archéologie

Le ministère chercha d'abord à développer de nouveaux champs disciplinaires, et notamment des enseignements considérés comme auxiliaires. C'est ainsi que l'archéologie apparaît dans les Facultés de Lettres en 1876, en s'imposant comme le complément indispensable aux études littéraires et historiques, cours qu'elle partage bien souvent. Or, une fois en place dans un grand nombre de facultés, elle n'a eu de cesse de revendiquer son indépendance. Un décret du 6 mars 1876 crée la première chaire d'archéologie dans une faculté. C'était à la Sorbonne, et Georges Perrot en fut le premier titulaire. Le 31 octobre de la même année, on institua un « cours d'antiquités grecques et latines » dans les universités de Bordeaux, Lyon et Toulouse. Le cours de Bordeaux fut confié à Maxime Collignon, élève de Georges Perrot.

Une nouvelle génération d'enseignants : Maxime Collignon

Maxime Collignon³ appartient à cette nouvelle génération d'enseignants voulue par le ministère pour renouveler l'enseignement. Son parcours est typique des personnalités qui enseigneront l'archéologie en France : né en 1849 à Verdun, Maxime Collignon fait tout d'abord des études littéraires, entre à l'Ecole Normale Supérieure en 1868 et y reste quatre ans. Il y suit notamment l'enseignement de Georges Perrot. En 1872, il finit deuxième à l'agrégation de Lettres ; il est nommé professeur de rhétorique au lycée de Chambéry et chargé du cours de littérature française à l'Ecole des Sciences et Lettres. En 1873, il part en Grèce pour trois ans, comme membre de l'Ecole française. Celle-ci est alors en pleine réforme ; son nouveau directeur, Albert Dumont, oriente l'institution vers de nouveaux champs de recherches archéologiques, historiques et épigraphiques. Maxime Collignon s'initie ainsi à l'épigraphie, à l'étude des institutions, et à l'archéologie monumentale notamment par une exploration des régions les plus méridionales de l'Asie mineure, largement méconnues jusqu'alors. Il

3. Pour une biographie de l'archéologue, cf. Jockey, 2009.

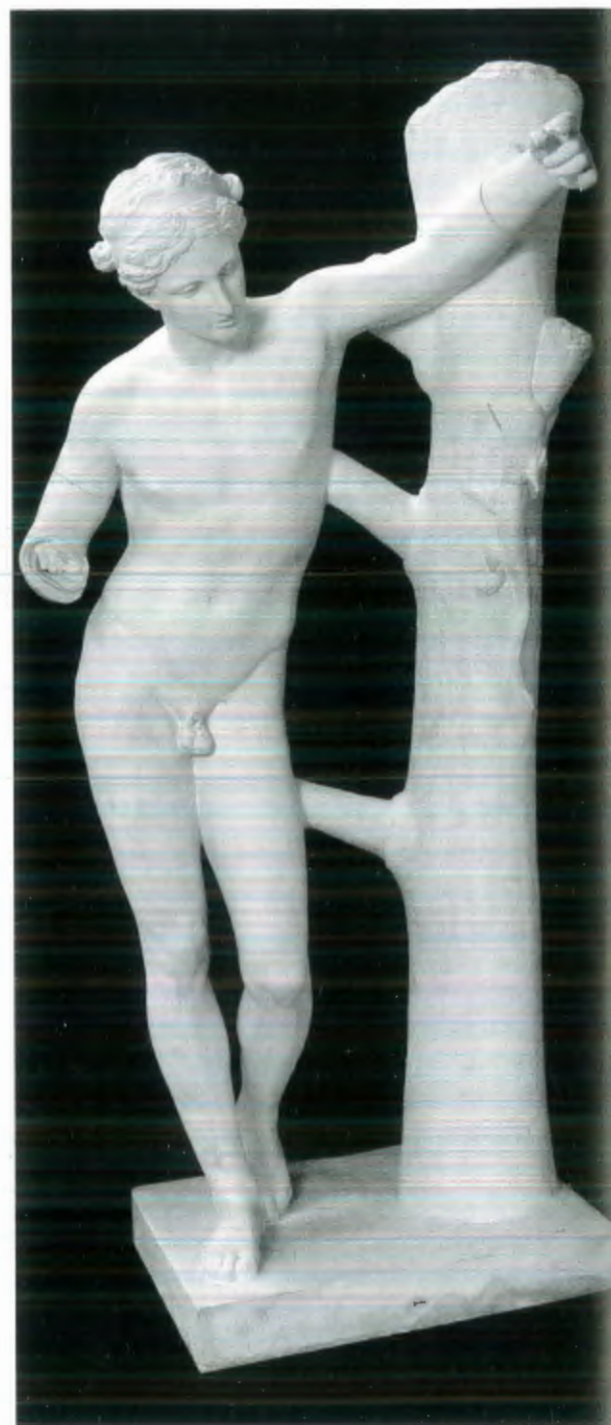


Fig. 1. - Moulage de l'Apollon Sauroctone du musée du Louvre, plâtre, Bordeaux, Université Montaigne, en dépôt au musée d'Aquitaine (cliché Patrick Fabre / Université Bordeaux Montaigne).



Fig. 2. - Moulage d'Hermès portant Dionysos enfant du musée archéologique d'Olympie, plâtre, Bordeaux, Université Montaigne, en dépôt au musée d'Aquitaine (cliché Patrick Fabre / Université Bordeaux Montaigne).



Fig. 3. - Moulage du torse du type du Satyre au repos du musée du Louvre, plâtre, Bordeaux, Université Montaigne, en dépôt au musée d'Aquitaine (cliché Patrick Fabre / Université Bordeaux Montaigne).

s'agissait « de grouper, pour chaque région, les faits nouveaux et les monuments inédits »⁴. Il regagne la France en 1876, année décisive pour l'enseignement de l'archéologie, et est chargé du cours d'antiquités grecques et latines à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Il sera professeur titulaire de la chaire en 1879, après la soutenance de ses deux thèses, la thèse latine et la thèse principale intitulée *Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché*.

Genèse d'une collection universitaire

L'archéologie selon Maxime Collignon

Maxime Collignon, par sa formation, est de ceux qui clament l'indépendance de la discipline archéologique. Il affirme avec conviction que « l'histoire n'est pas tout entière dans les livres. Pour qui sait voir, le témoignage des marbres est aussi net que celui de Thucydide ou de Xénophon »⁵. Il définit encore plus précisément sa vision de l'archéologie dans sa leçon d'ouverture du cours d'antiquités grecques et latines en 1877 : « l'archéologie, que l'on considère, par un reste d'habitude, comme le domaine d'un petit nombre d'érudits et de curieux, prend place dans l'enseignement supérieur, non pas à titre d'auxiliaire, mais avec ses méthodes propres et ses caractères originaux »⁶. Car l'archéologie est une science, et comme toute science, elle se définit à la fois par son objet et sa méthode.

L'objet archéologique

La conception de l'archéologie par le jeune professeur doit beaucoup à celle de son mentor Georges Perrot, qu'il cite : ils la définissent comme « l'étude de tous les monuments de l'activité humaine qui ne sont pas faits, qui ne sont pas construits avec des sons »⁷. Collignon précise « qu'elle étudie en effet une faculté spéciale de l'homme : celle qui lui permet de transformer la matière, d'y imprimer la marque de sa pensée ou de la faire servir à l'expression d'un sentiment »⁸.

La méthode archéologique

La méthode est indispensable pour cette discipline scientifique. Il s'agit de « classer suivant des divisions méthodiques les différents genres de monuments figurés »⁹. « Ces monuments, rapprochés les uns des autres, suivant leurs ressemblances et leur différences, forment des séries dont les termes divers s'éclairent mutuellement. De la comparaison des séries entre elles naissent des conclusions générales qui n'ont rien de factice, car elles sont fondées sur l'observation des faits »¹⁰ (exemples des types masculins praxitéliens : fig. 1, 2, 3)¹¹.

Les moulages dans l'enseignement de Maxime Collignon

Premiers achats de moulages : les moulages comme substituts des originaux

Le rapprochement et la comparaison de monuments en trois dimensions est difficile sur des supports bidimensionnels tels que la photographie qui se développe à l'époque et qui commence à être utilisée sur le terrain, en Grèce, lors des campagnes de fouilles. Les déplacements dans les musées où sont conservées les œuvres sont longs et coûteux et ne permettent pas le rapprochement physique de deux sculptures conservées dans des lieux différents¹². Il faut donc trouver un substitut. La pratique du moulage est à cette époque largement répandue : on parle d'ailleurs pour le XIXe siècle d'âge d'or des moulages : toutes les écoles de Beaux-arts ont une section de moulages qui servent pour les dessins d'après l'antique ; dans les musées régionaux ou nationaux, des séries de moulages complètent les lacunes chronologiques des œuvres originales exposées. La copie en plâtre est le meilleur médium pour rester fidèle au volume des rondes-bosses et hauts-reliefs, et pour pouvoir rassembler, dans un même lieu, des copies d'œuvres originales dispersées.

Maxime Collignon fait ainsi l'acquisition entre 1877 et 1881, d'une cinquantaine de moulages. La sculpture architecturale est prédominante : métopes et frises des temples de Sélinonte, d'Assos, de Bassae-Phigalie, du temple de Zeus à Olympie, du Theseion, des Propylées et du Parthénon à Athènes ; quelques reliefs votifs (invocation à Jupiter, invocation à Esculape, bas-relief d'Agamemnon, Hercule enlevant le trépied d'Apollon (fig. 4) et quelques sculptures mais principalement des bustes et des petits formats (tête de la Vénus du Capitole, tête de la Vénus de Cnide, Torse et tête du Laocoon). Certains des moulages cités, présents sur cette liste d'achat, ne

4. Collignon, Duchesne, 1877. p. 361.

5. Collignon, 1877. p. 20.

6. Collignon, 1877. p. 3.

7. Perrot, 1876.

8. Collignon, 1877. p. 13.

9. Collignon, 1877. p. 13.

10. Collignon, 1877. p. 21.

11. La comparaison entre ces 3 œuvres est faite par Edgar Bondon, étudiant à la Faculté des Lettres de Bordeaux, dans la notice qu'il écrit au sujet du Torse de satyre (fig. 3). Cf. Paris, 1892. p. 270-273.

12. Dans la comparaison évoquée plus haut, le torse de satyre et l'Apollon Sauroctone sont conservés à Paris au musée du Louvre, l'Hermès portant l'enfant Dionysos est à Olympie.



Fig. 4. - Moulage d'un bas-relief figurant La dispute du trépied de Delphes entre Apollon et Hercule du musée du Louvre, plâtre, Bordeaux, Université Montaigne, en dépôt au musée d'Aquitaine (cliché Patrick Fabre / Université Bordeaux Montaigne).

sont pas conservés, comme le Laocoon. On peut se demander s'ils sont un jour arrivés, si la commande n'a pas été revue à la baisse, ou bien s'ils ont été cassés avant la parution de l'unique catalogue de la collection, quinze ans plus tard, dans lequel ils n'apparaissent pas. Une première livraison a lieu en janvier 1877, pour 22 caisses de moulages transportées par voie de chemin de fer. Une seconde arrive en février 1878.

Sur les quatre universités dispensant un enseignement archéologique, Bordeaux est la seule université à s'être procuré des moulages pour les besoins de cet enseignement dès le début, à l'exception peut-être de la Sorbonne dont la citation suivante atteste la présence précoce de moulages : « L'amphithéâtre Gerson, où les premiers moulages de bas-reliefs avaient jadis fait leur apparition, avec le nouvel enseignement, n'est plus qu'un souvenir déjà lointain ; pour beaucoup d'entre vous, il appartient à une histoire qu'ils n'ont point connue »¹³.

Mission de Maxime Collignon en Allemagne (1882)

Un événement marque la prise de conscience du caractère indispensable de ce type de collection, c'est la mission confiée par le ministère de l'Instruction publique à Maxime Collignon en 1882. Cette année-là, le professeur est chargé d'étudier l'enseignement de l'archéologie classique et les collections de moulages dans les universités allemandes. Il en revient avec la conviction que l'exemple allemand doit être suivi en France, spécifiquement concernant les collections archéologiques. Toutes les universités allemandes, à de rares exceptions près, en possèdent une. Pour le professeur, cet outil pédagogique est aussi indispensable à l'enseignement qu'un laboratoire l'est pour une chaire de chimie. Il exprime ici encore plus précisément la méthode archéologique : « On ne comprend guère l'enseignement de l'archéologie sans le secours de collections ; les leçons du professeur ont pour complément indispensable ce genre de leçons où l'élève apprend par lui-même, en ayant sous les yeux la reproduction exacte des monuments de l'Antiquité. L'enseignement donné par le maître reste vague si l'étudiant ne peut, d'après des exemples bien choisis, suivre la succession des formes et comprendre les différences de style qui caractérisent chaque période et chaque école »¹⁴. Un extrait de son rapport, publié dans la *Revue internationale de l'enseignement* de 1882, aura un impact considérable sur les autres facultés françaises, qui se dotent à leur tour de moulages, en même temps qu'apparaît l'enseignement de l'archéologie.

L'utilisation des moulages dans l'enseignement de Maxime Collignon

L'usage des moulages est perceptible dans les brochures des séances solennelles de rentrée de la Faculté des Lettres, qui résument chaque année en quelques lignes l'enseignement dispensé par Maxime Collignon, ainsi que par les sujets donnés qui sont majoritairement axés sur la sculpture.

En 1877-1878, l'approche épigraphique est aussi importante que l'approche archéologique. Le professeur expose l'archéologie de la Grèce d'après les textes et les monuments figurés pendant la période gréco-orientale, et s'attache également à l'architecture grecque : origines de l'ordre dorique et ionique (temples de Paestum, Sélinonte, d'Agrigente), tout en passant rapidement en revue les artistes de la Grèce orientale aux VIII^e et VII^e siècles.

L'année suivante, Maxime Collignon commence un cycle de leçons sur la sculpture grecque, traitant en premier de la période archaïque jusqu'à l'école de Phidias, notamment les sculptures d'Egine et du Parthénon (fig. 5). « L'examen des monuments conservés, d'après les moulages, devait tenir ici une grande place. [...] Le professeur a étudié, d'après les moulages, la décoration sculpturale du Parthénon » est-il écrit dans le livret de Rentrée solennelle des Facultés. En 1879-1880, le professeur continue avec la sculpture en Grèce depuis l'école de Phidias jusqu'à la fin de la période macédonienne. Il aborde le Temple de Zeus à Olympie¹⁵, Scopas, Praxitèle, Lysippe, l'école de Rhodes, le Laocoon et Pergame.

En 1880, il commence un nouveau cycle, thématique, relatif au panthéon mythologique grec : il traite de Zeus la première année, puis l'année suivante d'Héra, Athéna, Apollon, Artémis, Aphrodite et Hermès. Il s'agit d'étudier le développement du type dans la sculpture et dans les différents arts ; en axant principalement sur les scènes figurées telles que la querelle d'Athéna et de Poséidon, et la dispute d'Apollon et Héraclès pour le trépied de Delphes. En parallèle, le professeur donne aussi des conférences davantage liées à l'épigraphie ou à l'étude des textes antiques. En 1882-1883, l'archéologie monumentale disparaît des sujets de cours. Maxime Collignon part à Paris en 1883 où il prend la place de Georges Perrot à la Sorbonne. Bernard Haussoulier assure la suppléance du cours de Bordeaux et choisit des sujets davantage littéraires, inscrits au programme de la licence ou de l'agrégation d'histoire, révélant



Fig. 5. - Moulage d'une plaque de la frise des Panathénées du Parthénon du British Museum, plâtre, Bordeaux, Université Montaigne, en dépôt au musée d'Aquitaine (cliché Patrick Fabre / Université Bordeaux Montaigne).

13. Collignon, 1901, p.

14. Collignon, 1882, p. 264.

15. Les moulages des frontons d'Olympie seront acquis par son successeur, Pierre Paris.

le rôle indispensable de la Faculté comme lieu de préparation aux divers concours et le délaissement de l'archéologie pour des sujets plus utiles aux étudiants. Il en sera de même l'année suivante. Pourtant Bernard Haussoullier était, comme Maxime Collignon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, à la fois archéologue et épigraphiste, mais davantage épigraphiste qu'archéologue, ce qui explique sûrement son désintéressement pour les questions d'archéologie monumentale. Il quitte Bordeaux en 1885, pour Paris où il prend la place d'Olivier Rayet à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

Les moulages ne servaient donc plus pour l'enseignement, et la Faculté des Lettres, sise rue Montbazou, dans un « triste logis » aux dires de M. Espinas, son doyen, ne pouvait d'ailleurs, par manque de place enrichir cette collection...¹⁶

Vers un véritable « musée archéologique »

L'année 1886 marque un tournant pour la collection de moulages, avec deux événements décisifs : l'inauguration du nouveau « Palais des Facultés » et la nomination de Pierre Paris comme maître de conférences d'archéologie et d'institutions grecques.

Le nouveau « Palais des Facultés »

Un projet de « Palais des Facultés » pour les Facultés de Sciences, de Lettres et de Théologie est initié à Bordeaux en 1875, dans un contexte tout à fait favorable. En effet, le Ministère de l'Instruction publique engage sur l'ensemble du territoire une grande vague de reconstructions universitaires, cofinancées par l'État et les municipalités. Une nouvelle faculté de Droit bordelaise avait été construite en 1873 sur la place Pey Berland à quelques centaines de mètres du cours Pasteur où s'élève le nouveau « Palais des facultés »¹⁷ construit par Charles Durand, architecte de la ville, à l'emplacement de l'ancien couvent des Feuillants et de la Visitation qui avait été détruit par un incendie¹⁸. Sur la place d'Aquitaine, située non loin, la faculté de Médecine et de Pharmacie est inaugurée en 1888.

L'organisation spatiale des bâtiments devait répondre aux exigences nouvelles du ministère de l'Instruction publique qui donnaient aux collections une place importante. « On l'a dit avec justesse », déclarait Louis Liard dans son rapport sur les plans et devis des nouvelles facultés, « la faculté doit désormais être un atelier », pourvue de laboratoires scientifiques et de collections d'études, dont une consacrée à l'archéologie pour la faculté de Lettres.

Pourtant, au début du projet d'installation, les *desiderata* de la Faculté de Lettres comprenaient seulement deux amphithéâtres, une grande salle d'examen, un vestiaire, un cabinet pour le doyen et deux cabinets pour les professeurs, et une vaste salle de bibliothèque¹⁹. De fait, le premier plan d'octobre 1875 par l'architecte de la ville Charles Burguet et ceux d'avril 1879 par son successeur Charles Durand traduisent exclusivement ces souhaits, avec en plus dans le premier une salle de conférence et diverses autres salles de délibération.

C'est dans une lettre datée du 31 mars 1879, du doyen de la Faculté des Lettres, M. Philippe-Jacques Roux, et exprimant de nouveau les besoins de ladite Faculté, qu'apparaît pour la première fois la volonté d'un espace dédié aux collections de la Faculté des Lettres : un musée pour les collections archéologiques et un musée pour les collections géographiques²⁰. L'annexe au programme des constructions, datée du 12 juillet 1879 et envoyée à l'architecte, inclue alors une salle pour les collections d'archéologie. Mais une note entre parenthèses signale que cette salle pourrait être rendue inutile si les moulages étaient placés dans la salle des Pas-Perdus ou dans un vestibule. Le nouveau plan de Charles Durand, en juillet 1880, ne prévoit aucun espace spécifique pour les collections ; l'architecte ayant probablement opté pour une installation des moulages dans les espaces de circulation²¹.

Lors de l'inauguration du bâtiment le 17 janvier 1886, la salle qui finalement avait été dévolue aux collections d'archéologie fut reconnue de dimensions trop restreintes. Le représentant du gouvernement fit alors savoir qu'il serait accordé à la Faculté une somme suffisante pour acquérir un vrai musée de moulages en plâtres, photographies et reproductions archéologiques ; mais à la condition qu'elle pût la loger convenablement²². Le ministre de l'Instruction publique renouvelait cette promesse dans une lettre peu de temps après : « Je désire que la cour des lettres soit couverte et aménagée pour recevoir l'im-

16. Espinas, 1887, p. 87.

17. Expression fréquemment utilisée à l'époque. On la retrouve encore au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

18. Pour une analyse architecturale et historique du bâtiment, cf. Dussol, Laroche, 1987.

19. A.M.Bx, 6889 M 8 : Académie de Bordeaux, Faculté des Lettres, Projet d'installation des Facultés de Théologie, des Sciences et des Lettres de Bordeaux. Bordeaux, 16 décembre 1875.

20. A.M.Bx, 6889 M 8 : Lettre de Philippe-Jacques Roux, doyen de la Faculté des Lettres, à M. Louis Liard, adjoint au Maire et délégué à l'Instruction publique. Bordeaux, 31 mars 1879.

21. A.M.Bx, 6889 M 8 : Mairie de la Ville de Bordeaux, Annexe, Programme des Constructions à destination de M. Charles Durand. Bordeaux, 12 juillet 1879.

22. Lettre d'Abel Jay, conseiller municipal, au maire de Bordeaux, le 8 juin 1886. A.M.Bx, correspondances, 6889 M 8.



Fig. 6. - Alphonse Terpereau,
Musée archéologique de la faculté des lettres de Bordeaux, ca 1886
(Université Bordeaux Montaigne).

Dans les esprits de Maxime Collignon et de Pierre Paris, la collection doit se maintenir au niveau du progrès de la recherche archéologique. Elle est donc destinée à s'agrandir inexorablement. Une allocation annuelle est inscrite depuis 1887 au budget de la Faculté des Lettres pour l'accroissement des collections et leur entretien²⁷. Mais l'augmentation du nombre de statues pose très vite un problème de place.

Les moulages dans l'enseignement de Pierre Paris

Le choix des moulages va de pair avec l'enseignement dispensé par le professeur. Jusqu'en 1895, les sujets de cours sont exclusivement grecs : histoire de la sculpture, Eleusis et ses mystères, les représentations d'animaux dans l'art grec, les découvertes récentes, etc. Les moulages le sont aussi : 90 % sont des moulages de sculptures grecques, 10 % de sculptures romaines.

Dans ses trois leçons hebdomadaires, le professeur dispense un enseignement théorique dans les amphithéâtres et des exercices pratiques qui prenaient place dans le musée. L'objectif de ces leçons était de déterminer avec toutes les ressources de la critique historique l'âge et l'origine d'un monument. Pour familiariser les étudiants à l'étude approfondie des œuvres, Pierre Paris leur confie la rédaction des notices du catalogue. La lecture de celui-ci révèle l'hétérogénéité des étudiants dans leur approche aux monuments. Certains prennent en compte le fait qu'il s'agisse d'un moulage (et précisent si le tirage est intégral ou partiel), d'autre ne voient que l'original et oublient la copie. La méthode est cependant similaire : compilation des sources figurées et textuelles, critique et synthèse de l'ensemble dans une notice plus ou moins longue selon le sujet d'étude, indication de références bibliographiques en complément. Dans l'optique du doyen de la Faculté des Lettres, et très probablement du professeur aussi, on espère par ces exercices formateurs que « plusieurs d'entre eux, agrégés ou non, puissent contribuer un jour au succès de fouilles françaises sur le sol hellénique »²⁸. La rédaction du catalogue dure 4 ans, et paraît en plusieurs fascicules.

Originaux et photographies : l'autre visage du « musée archéologique »

Bien que le catalogue ne concerne que les moulages, les collections archéologiques étaient plus étendues. La Faculté des Lettres possédait plusieurs œuvres originales²⁹. En 1893, l'École française d'Athènes offrit une importante série de figurines de Myrina issues des fouilles de M.M. Edmond Pottier, Salomon Reinach et Alphonse Veyries³⁰. La même année, le musée du Louvre mit en dépôt une sélection de vases et fragments de vases antiques ainsi que de terre-cuites. En 1902, le ministère

de l'Instruction publique et des Beaux-arts envoie deux lots d'objets : le premier est une série de fragments d'art élamite des fouilles de M. de Morgan sur le sol perse³¹ ; le second provient des fouilles d'Antinoë menées par M. Gayet (fuseaux, peignes, trois masques en plâtres, chaussures et divers fragments)³². Un lot de poteries et d'objets divers provenant du même site rejoignent les collections l'année suivante. Le Ministère de l'Instruction publique attribue également à l'université de Bordeaux des sarcophages et divers objets³³, ainsi qu'un lot de momies et d'étoffes³⁴.

En parallèle, la Faculté constitue aussi une riche collection de plaques de verre et de photographies d'œuvres et de monuments d'art ancien (d'Égypte ancienne et moderne, d'Asie mineure, de Grèce, d'Italie ancienne), du Moyen-Âge et de la Renaissance, et de la France moderne pour laquelle fut rédigé un catalogue méthodique³⁵. Elles représentent des architectures, sculptures, orfèvreries, céramiques et peintures. La première collection fut acquise en 1889-1890 et comptait près d'un millier d'épreuves, en 1897, il y en avait alors 5000³⁶. Les vues anciennes du musée permettant d'affirmer que ces photographies n'accompagnaient pas la muséographie comme c'était le cas à Lyon ou à Montpellier, elles servaient donc essentiellement à l'illustration des cours et notamment du cours public d'archéologie et d'histoire de l'art. Un système de prêt fut également mis en place pour que

ce fonds soit aussi empruntable par d'autres institutions telles que l'École du Louvre (E. Pottier) et la Faculté des Lettres de Toulouse (F. Dürrbach).

Un petit atelier de photographie fut même installé dans la faculté des Lettres et permettait de développer des photographies non commercialisées, notamment celles prises par les professeurs au cours de leurs voyages d'études³⁷.

La collection de moulages de Bordeaux : une référence française, une institution renommée

La « première gypsothèque française », un exemple pour les autres universités

L'université de Bordeaux se glorifie d'être la première à avoir constitué un « musée de moulages ». On sait aujourd'hui qu'une collection similaire, d'aussi grande envergure se formait au même moment à la Faculté des Lettres de Toulouse, mais elle est quasi-inexistante dans les sources de l'époque³⁸.

Pour les autres universités françaises, Bordeaux devient une référence. C'est en premier un modèle financier, un élément d'argument pour appuyer les *desiderata*. En effet, l'Université a bénéficié de 50 000 francs pour la création du musée de moulages, provenant moitié de l'État et moitié de la municipalité. Montpellier et Lyon revendiqueront ce fait pour obtenir de leur côté pareille libéralité de la municipalité.

Ce fut aussi un exemple à suivre dans la manière de constituer la collection, le choix des œuvres et des ateliers de moulages auprès de qui les acquérir. La correspondance de Pierre Paris révèle les conseils qu'il a donnés à Ferdinand Castets, de l'université de Montpellier et à Maxime Collignon, quand celui-ci était à la Sorbonne. Pierre Paris explique ainsi la démarche qu'il a suivie : rassembler les catalogues des divers ateliers de moulages, choisir les moulages en prenant en compte le prix de la pièce et des frais d'emballage et de transport (on sait par ce biais que les moulages archaïques, que l'on peut se procurer auprès d'Athènes et de Berlin sont trois fois plus chers que les autres, ce qui explique le peu d'œuvres de cette époque dans la collection de Bordeaux), diviser les crédits en deux parts égales (moitié pour les moulages, moitié pour les frais annexes : emballage, port et installation).

Le public du « musée archéologique » : étudiants et élèves des Beaux-Arts

L'accès au Musée archéologique n'était pas exclusivement réservé aux étudiants en archéologie. L'ensemble des étudiants de la faculté des Lettres, toutes sections confondues, pouvaient suivre les conférences données par Pierre Paris, ainsi que des auditeurs libres avec l'autorisation spéciale du doyen de la Faculté. Les élèves de l'École des Beaux-arts étaient autorisés à venir dessiner devant les moulages³⁹.

Dans son discours de 1887, le doyen de la Faculté des Lettres, Alfred Espinas, exprimait sa vision du musée archéologique en ces termes : « Là viendront, sous les conditions que nous aurons à fixer, conduits sans doute par leur habile maître, M. Prévot, les élèves de l'École municipale de sculpture. Dans ce commerce familial avec les chefs-d'œuvre de l'art antique, dans ces exercices techniques où les uns apprendront à déterminer avec toutes les ressources de la critique historique l'âge et l'origine d'un monument, où les autres s'efforceront de surprendre les secrets des premiers et des plus grands sculpteurs qu'aucune nation ait jamais produits, il n'est pas possible que la méthode des uns ne devienne plus exacte et l'invention des autres plus féconde et qu'il n'en résulte pour la science et pour l'art dans cette région des progrès qu'aucun enseignement théorique ne peut au même point susciter »⁴⁰. Un an plus tard, il rapportait que « Huit élèves de l'École municipale des beaux-arts ont fréquenté le Musée pendant l'année dernière, quelques-uns très assidument »⁴¹. Quelques années plus tard, dans son discours au concours de 1900 de l'École des Beaux-arts, le Recteur Gaston Bizos développe l'intérêt d'une collection de moulages pour les élèves des Beaux-arts : « Ne négligez pas de faire des pèlerinages au Musée de l'Université. Vous y verrez mieux que dans les livres ou dans les leçons orales comment dans les belles œuvres de la statuaire grecque le nu, chaste d'ailleurs et pur, transparait toujours sous le voile et comment jamais le vêtement ne sert « à cacher les insuffisances du rendu, mais sert le plus souvent à faire valoir l'exactitude du détail anatomique ». Car l'artiste venait étudier les formes mascu-

27. Cf. Paris, 1892. Introduction. En 1892, Pierre Paris signale que Bordeaux a encore le monopole en France de ce type de collection.

28. Annuaire, 1888-1889, p. 149-150.

29. Une étude a été menée en 2009-2010 par Agathe Jagerschmidt sur les originaux dans les collections universitaires. Jagerschmidt, 2010.

30. Annuaire, 1896-1897, pp. 172-175. Aussi mentionné dans : Marcadé, 1963.

31. Annuaire, 1902-1903, pp. 128-129. Ils sont également mentionnés dans une lettre du ministre de l'Instruction publique au recteur de l'Académie de Bordeaux, Paris, le 30 septembre 1902. A.D.Gir., fonds du rectorat, VT 1449 50.

32. A.D.Gir., fonds du rectorat, VT 1449-50. Lettre de Louis Liard, Directeur de l'Enseignement Supérieur, à M. Bizos, recteur de l'Académie de Bordeaux, Paris, le 25 janvier 1902.

33. Lettre du ministre au recteur de l'université de Bordeaux, Paris, le 4 juillet 1903. A.D.Gir., fonds du rectorat, VT 1449 50.

34. ARB, Conseil général des facultés de Bordeaux, R24, 1901-1910 : Séance du mardi 22 mars 1904. Une lettre conservée aux archives départementale précise : « deux momies et quatre jambes ». Lettre du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts au recteur de l'université de Bordeaux, Paris, le 1er février 1904. A.D.Gir., fonds du rectorat, VT 1449 50.

35. Le récolement de cette collection de photographies a été réalisé en 2010-2011 par Florent Miane, alors post-doctorant à l'Université Bordeaux Montaigne.

36. Actuellement, 3312 sont conservées en dépôt au Musée d'Aquitaine sous le numéro de dépôt D.79.5. Moulages, originaux et photographies sont associés dans la plupart des « musées de moulages ». C'est le cas à Montpellier, à Lille, à Lyon et à Strasbourg pour ne citer que quelques exemples.

37. Annuaire, 1896-1897, p. 172-175. Archives nationales, Instruction publique, F/17/13152.

38. Morinière, [à paraître].

39. Annuaire, 1896-1897, pp. 172-175.

40. Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1886-1887. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1887, p. 92.

41. Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1887-1888. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1888, p. 92-93.



Fig. 10. - Moulage du *Faune au chevreau* du musée du Prado, plâtre, Bordeaux, Université Montaigne, en dépôt au musée d'Aquitaine (cliché Patrick Fabre / Université Bordeaux Montaigne).

lines au gymnase et les formes féminines à l'atelier où venaient poser les modèles. C'est en observant le corps humain, surtout les beaux corps vigoureux et sains, que les Grecs ont trouvé le secret de leur idéal »⁴². Il encourage même les élèves de la section des arts décoratifs, affirmant que les Grecs n'ont jamais séparé l'art de l'industrie.

Dans la réalité, cependant, malgré les vœux pieux des professeurs, la collection de moulages fut peu visitée, voire même peu utilisée en raison de son encombrement. C'est pourquoi dès 1887 on s'inquiétait déjà du manque d'espace réservé au musée.

Quelle évolution pour la collection de moulages ?

Il est très difficile de restituer l'accroissement de la collection de moulages après 1892. Il n'y aura pas d'autres catalogues de la collection et les archives sont très lacunaires sur cette question. Quelques sources nous permettent de dater l'arrivée de copies après 1892.

L'actualité de la recherche archéologique grecque : les fouilles de Delphes

La collection reste dans un premier temps cantonnée à l'art grec. Le professeur complète les séries et se tient au courant de l'actualité archéologique. C'est ainsi que l'Aurige de Delphes (n° 291), découvert en août 1896, arrive à Bordeaux en 1897⁴³. Le moulage est envoyé par M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes.

L'Espagne

Les Antiques du Prado

Le premier contact de Pierre Paris en Espagne a lieu en 1887 lors d'un voyage touristique avec son épouse. Il y retourne en 1895, puis en 1897 et 1898. En 1895, il publie un article sur un antique conservé au musée du Prado : le Diadumène de

42. A.M.Bx, Ecole des Beaux-arts, 763 R 10 : Ville de Bordeaux, Ecole municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, concours de 1900. Bordeaux : Imprimerie G. Delmas, 1900. p. 22-23, citant Monceaux Paul. *La Grèce avant Alexandre, étude sur la société grecque du VI^e au IV^e siècle*. Paris : Librairies-imprimeries réunies, (1892). 320 p.

43. Deux lettres des archives départementales de la Gironde le mentionnent : l'une évoque le don et l'autre la livraison du moulage par chemin de fer. ADG, fonds du rectorat, VT 1449 50.

Madrid⁴⁴. Dans son journal de voyage, il raconte son enthousiasme face à cette œuvre⁴⁵ : « Au Prado. [...] Les antiques : une merveille, le Diadumène. Je ne peux pas croire que ce soit le diadumène de Polyclète. C'est un chef d'œuvre de délicatesse. Autant comparer le canard au cygne que le Diadumène de Vaison à celui de Madrid. Celui-ci est grand, élancé, fin, d'une délicatesse extrême. C'est la statue la plus élégante que j'ai vue ; c'est du Praxitèle raffiné ; l'attitude est d'une souplesse gracieuse qui m'était inconnue. [...] C'est plus illuminé d'âme que la tête de l'Hermès de Praxitèle. Ce n'est pas du Polyclète. Est-ce du Phidias ? Ces grecs sont étranges. Jamais on ne les connaît tout entiers. [...] Que ne l'ai-je connu lorsque j'ai publié mon Polyclète ! ». Il acquiert la même année une reproduction du Diadumène pour le musée des moulages de la Faculté. Dans la collection de Bordeaux, sont également présents deux autres antiques du musée du Prado : l'Hypnos et le satyre portant un chevreau sur ses épaules (fig. 10). Bien qu'antiques, la provenance de ces moulages indique l'orientation que le professeur va donner à ses recherches personnelles, dont l'impact sera visible dans l'orientation donnée au musée de moulages.

Depuis 1892, Pierre Paris est devenu professeur titulaire d'une chaire qui est transformée pour l'occasion en chaire d'archéologie et d'histoire de l'art : « Cette transformation, demandée par le Conseil de la Faculté des Lettres et par le conseil général, présente deux avantages principaux : d'une part, le titre à la fois large et précis de la nouvelle chaire permettra au professeur d'étendre son enseignement au-delà des limites de la Grèce et de l'antiquité, d'attirer par la variété des matières un public plus nombreux et de mieux servir les intérêts de notre Ecole municipale des Beaux-arts ». De fait, les sujets de cours et les thèmes de recherches personnelles du professeur vont s'élargir à d'autres champs que la Grèce antique.

L'art ibérique

C'est la découverte de la Dame d'Elche, le 5 août 1897, qui marque l'ère d'une nouvelle discipline : l'archéologie espagnole, ou ibérique. Dans les années 1870-1880, plusieurs sculptures anthropomorphes avaient été trouvées à l'ouest d'Elche, sur la Meseta, au *Cerro de los Santos* et identifiées comme appartenant à un état antérieur à Rome, à l'instar des Etrusques en Italie. Lors de son voyage en 1898, le professeur revient avec des moulages des statues de *Cerro de los Santos* offerts par le musée de reproductions artistiques de Madrid. En outre, l'Université de Bordeaux possède deux copies de la Dame d'Elche, dont l'original est acquis par le musée du Louvre grâce à Pierre Paris ; l'une de ces reproductions ornait le bureau du professeur (fig. 11). Avec l'importance grandissante des études hispaniques à Bordeaux, Pierre Paris décide d'orienter les achats de moulages vers les monuments ibériques, grecs, romains

et hispano-romains existants dans les musées espagnols. Une vingtaine de moulages d'œuvres des musées espagnols rejoindront ainsi l'université de Bordeaux. Le professeur multiplie voyages et fouilles en Espagne. Il publie une synthèse qu'il intitule modestement *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, paru en deux tomes en 1903. Curieusement, le professeur ne traitera jamais d'art ibérique dans ses leçons, un seul cours public est consacré aux Grecs en Espagne.

Par manque d'espace...

1887-1898 : dispersement de la collection dans le Palais des Facultés

L'achat d'une collection de moulages et son expansion n'ayant pas été pensés dans les plans de construction des Facultés, le manque de place se fait sentir dès 1887 : « Pourquoi faut-il que cette collection à peine achevée soit déjà à l'étroit dans le local que la ville a bien voulu disposer pour la recevoir ? », se plaignait le doyen de la Faculté, Alfred Espinas, dans les comptes-rendus des Facultés de l'année 1886-1887, « La patience et le goût du professeur ont réussi à rendre le trop réel encombrement de notre salle presque agréable à l'œil ; mais que ferons-nous des nouveaux moulages qui sont encore attendus ? Que penser d'un musée d'archéologie, unique en France et que la Sorbonne nous envie, condamné par l'exiguïté du local à cesser de s'accroître et à repousser en principe les œuvres que les fouilles commencées mettent incessamment au jour ? Il y a là pour nous un sujet d'inquiétude : nous vous dirons l'année prochaine si nous avons réussi à l'écarter »⁴⁶. Ce besoin d'espace fut un problème récurrent durant toute la fin du XIX^e siècle. L'extension de la collection nécessitait une augmentation de la surface affectée au musée. Pour certaines statues en pied, seules des copies des bustes furent commandées, comme ce fut le cas pour la Diane de Versailles, l'Apollon du Belvédère ou la Vénus d'Arles. Et chaque année, lors des comptes-rendus des travaux des Facultés, l'installation correcte du musée archéologique était mise à l'ordre des *desiderata*. Il en fut même question dans la *Revue internationale de l'ensei-*

44. Paris, 1897. p. 53-76.

45. Paris, 1979. p. 37-38.

46. Université de France, Académie de Bordeaux, *Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1886-1887*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1887. p. 93.

gnement en 1888⁴⁷ et en 1892⁴⁸. En 1888, le doyen évoque un projet d'extension : « Le Musée d'archéologie, augmenté des arrivages prévus dès l'origine, est de plus en plus encombré. Nous avons espéré un instant qu'une nouvelle installation allait lui être ménagée dans la vaste cour qui sépare les Facultés du groupe scolaire de la rue Montaigne. M. le Directeur de l'enseignement supérieur avait même examiné sur les lieux les plans de l'architecte. L'affaire a subi depuis des retards qui ne proviennent d'aucune difficulté inhérente au projet ; nous n'avons aucune raison de croire que sa réalisation soit compromise par cet inévitable ajournement »⁴⁹. Le projet n'aboutit pas et le musée s'encombre davantage, rendant son utilisation quasiment impossible : « Notre salle de moulages, où un très petit nombre de nouveaux achats ont dû être placés, est dans un état d'encombrement qui rend l'utilisation du musée des plus difficiles »⁵⁰. En 1892, la demande est renouvelée : « ce qui lui manque absolument c'est la place pour son musée de moulage. Hélas ! Je m'aperçois en écrivant ces lignes, que je signalais exactement le même fait dans mon rapport de 1888-1889. Mais il n'est pas défendu de se répéter pour réclamer une chose juste et surtout à huit ans d'intervalle »⁵¹.

En janvier 1893, le doyen réclame deux salles inoccupées et inachevées dans l'aile nord du Palais des Facultés⁵², ouvertes sur la cour voisine des écoles primaires puis une troisième quelques mois plus tard à la demande de Pierre Paris⁵³. Le projet initial, qui reçoit l'accord des doyens des facultés de Sciences et de Lettres et de Louis Liard, prévoit l'installation dans la cour d'un vaste pavillon vitré qui abriterait le musée et dans trois salles annexes, actuellement inoccupées et inachevées, les collections de photographies, une bibliothèque spéciale et un cabinet dépendant du musée⁵⁴. Sol et parois furent cimentés pour l'occasion, les portes agrandies et les murs peints. Dans deux d'entre elles, sont présentés des moulages de la période archaïque - *qui demandent une éducation préalable*⁵⁵ - alors que la troisième comprenait des plâtres d'œuvres gréco-romaines⁵⁶. L'éloignement des salles d'exposition ne permit donc pas de former un parcours muséographique cohérent. En 1898, le doyen de la Faculté des Sciences, M. Brunel, dans son rapport sur l'état des Facultés présenté dans les comptes-rendus des travaux des Facultés de Bordeaux souligne qu'« actuellement, ces collections occupent des salles situées à trois étages différents, disposition incommode pour le travailleur, incommode pour le professeur, nuisible aux plâtres eux-mêmes »⁵⁷. La même année, grâce à la nomination de Pierre Paris comme directeur de l'Ecole des Beaux-arts, émerge un nouveau projet, de grande ampleur.

Un projet de musée commun avec l'École des Beaux-arts

Pour remédier à ce manque d'espace fut évoquée, dès 1898, l'idée de transférer la collection de l'université dans les locaux de l'École des Beaux-arts, à la tête de laquelle vient d'être nommé Pierre Paris. Le doyen Auguste Couat est tout acquis à cette cause. M. de la Ville de Mirmont, adjoint au maire pour le domaine des Beaux-arts, est également particulièrement sensible à ce projet qu'il évoque d'ailleurs dans la *Revue internationale de l'enseignement* en 1898⁵⁸.

Lors de son discours au concours de 1900 de l'École municipale des Beaux-arts et des arts décoratifs, Pierre Paris donne la mesure du projet tel qu'il le conçoit : « Monsieur le Maire, Monsieur le Recteur, depuis le jour où me fut confiée la direction de l'Ecole, un rêve tenace hante mon esprit. Je vois MM. Labbé et Gervais, nos distingués architectes, penchés sur des plans superbes, dont ils caressent avec amour les lignes harmonieuses ; je vois MM. Dupuy et Leroux, Courbatère et Lauriol, préparant avec les plus habiles de leur élèves les maquettes des plus exquis chapiteaux et des plus élégantes moulures, brochant avec une verve inaccoutumée les motifs de décoration du goût le plus jeune à la fois et le plus pur. Puis, tout à coup, je vois la vieille galerie où nos rares modèles de plâtre, malades de vétusté, moisissent dans l'ombre, l'humidité et le salpêtre, je la vois soudain largement ouverte en longue galerie de cloître. Le

mur éventré laisse, par de larges arcades, pénétrer à flot la clarté, et, par les baies lumineuses, mes regards charmés se répandent non plus sur ce terrain vague, pompeusement appelé le square, où hier encore pourrissaient d'indéfinissables décombres, mais sur un monde éclatant de statues, hôtesse d'un admirable musée. Sous une vaste nef, simple, svelte et légère, de sobre et pure décoration, les chefs-d'œuvre de la statuaire antique et moderne se groupent en série harmonieuses : ici, l'Orient d'Assyrie, de Perse et d'Egypte, les taureaux ailés de Nimroud, les archers et les lions de Suse ; là, le scribe accroupi du Louvre et le plaisant Sheik-el-Beled ; là encore, à la place d'honneur, les merveilles exhumées à l'Acropole, à Délos et à Delphes, l'île et la montagne sainte où deux fois Apollon sourit à ma chère Ecole d'Athènes, et tout ce que le temps cruel a épargné du sublime Phidias, du savant Polyclète, de l'exquis et voluptueux Praxitèle ; plus loin, tout notre Moyen-Age naïf ou somptueux, précis ou rêveur, la sévérité de notre art roman, le luxe fleuri de nos dentelles gothiques, et ici encore la floraison divine de la Renaissance italienne et française, Michel Ange avec Jean Goujon. Mais, ô miracle, parmi cette foule de chefs-d'œuvre assemblés, que de figures connues de moi et tendrement aimées ! Ils sont venus là, ces dieux immortels, et ces héros fils des dieux, et ces hommes fils des héros, toutes ces vieilles idoles archaïques, tous ces enfants du génie classique dont, à grand frais, il y a douze ans, j'amenaï des quatre coins de l'Europe les images précieuses pour que se rassasient de la beauté antique les yeux des étudiants de la Faculté des Lettres. Les voici tous : les frontons d'Olympie et les frontons du Parthénon avec les frontons d'Egine, et l'Aurige de Delphes, et l'Amazone de Polyclète, et l'Hermès de Praxitèle, et les Géants de Pergame ; et voici l'Apollon Musagète de Scopas drapé dans sa longue robe talaire, tenant une grande cithare vibrante, qui me chante un hymne joyeux : « Vois, nous sommes délivrés ! Nous avons quitté la cave hideuse et le grenier obscur, et l'informe magasin vitré où ta rigueur nous a tenu douze ans entassés. Comme nous, tu as pleuré sur notre triste infortune, sur notre exil misérable loin des temples éblouissants de l'Hellade chérie. Mais enfin, voici que se déroule en un palais clair et vaste la divine ordonnance de notre blanche théorie. Honneur à qui nous devons ces bienfaits, l'espace, l'air et la lumière ! Io, io Péan ! » Et là, Messieurs, ne s'arrête pas l'illusion de mes songes. Dans ce musée nouveau, fruit d'un accord fécond entre la Ville et son Université, au milieu des élèves de l'Ecole des Beaux-arts qui dessinent, peignent et modèlent d'après les vrais chefs-d'œuvre classiques, je reconnais les étudiants de nos Facultés qui admirent, qui étudient et qui méditent ; mêlés aux artistes qui enseignent la technique et la pratique des arts, je reconnais, fraternellement unis, les professeurs érudits qui enseignent l'histoire de ces arts et les lois de leur évolution séculaire. Puis, quand à l'heure de la méditation et du travail personnels succédera l'heure où l'on

aime à se délasser en écoutant une parole savante, les élèves et les étudiants, les artistes et les professeurs, et tous les Bordelais qu'attirent l'amour du beau et la soif de s'instruire, se presseront ici même sur les bords d'un amphithéâtre réservé. Mais que parlé-je d'un amphithéâtre ? [...] Que plutôt au milieu de nos richesses artistiques, au centre de notre galerie haute et lumineuse, se creuse et s'arrondisse mollement la conque gracieuse d'un petit théâtre grec où le public s'arrête, j'allais dire au soleil libre, sur les sièges étagés en éventail ! Et que la parole du maître s'épande largement à travers les chefs-d'œuvre dont il raconte l'histoire et célèbre la splendeur, dont la présence l'émeut, le passionne et surexcite sa verve. Et qui m'empêchera de rêver encore, de rêver que sur la rue des Beaux-Arts, en avant de la délicate fontaine, héritage des moines Bénédictins, s'élève une porte monumentale qui fait valoir sans le cacher le précieux édifice ; de rêver que contre la porte se dresse une élégante stèle de marbre blanc qui porte gravée la charte constitutionnelle de l'institution nouvelle, que ces mots enfin brillent en lettres d'or sur l'architecture altière du portail, flanqués du double blason de Bordeaux et de l'Université : Institut d'archéologie et d'histoire de l'art ? Monsieur le Maire, vous avez bien voulu me dire et me répéter en de nombreux entretiens que mon rêve peut et doit sortir bientôt du pays des chimères. [...] Monsieur le Recteur [...] Nos projets, vous les connaissez, ils ont votre approbation bienveillante ; ils auront demain, il ne nous est pas permis d'en douter, votre appui le plus ferme. [...] L'Université verra ses collections installées comme il faut qu'elles le soient pour avoir toute leur beauté, pour jouer tout leur rôle fécond ; l'Ecole des Beaux-Arts profitera des ressources universitaires, comme l'Université des locaux et des ressources de l'Ecole ; la ville de Bordeaux, aux jours de fête, offrira au public un nouveau musée, tel qu'aucune autre cité de France ne pourra se flatter d'en posséder un plus riche et plus utile. Et bientôt, Monsieur le Recteur, aux quatre vieilles Facultés glorieuses, qui vous font cortège viendra se joindre une jeune sœur digne d'elles, la Faculté des Beaux-Arts. Pour moi, le jour du baptême, lorsque votre voix autorisée souhaitera solennellement bienvenue et bonheur à cette pupille nouvelle de Bordeaux et de l'Université, perdu dans le groupe des professeurs de notre Ecole, qui, je l'espère autant que je le désire, seront appelés à l'honneur de construire et de décorer l'Institut nouveau, je tressaillerai, je l'avoue, d'une intime fierté, comme le semeur dont la main a jeté au sillon l'humble germe des moissons d'or »⁵⁹. Quelques pages plus loin dans ce livret du concours de 1900, le Recteur Gaston Bizos revient sur les

47. « Il est fâcheux que la collection soit logée si étroitement qu'on ne sache comment placer les nouveaux moulages ». Chronique de l'enseignement, 1888, p. 325.

48. « enfin, elle [la faculté des Lettres] déplore l'insuffisance des locaux de son musée archéologique, complément utile à ses cours, dont elle a tout lieu de s'enorgueillir ». Chronique de l'Enseignement, 1892, p. 375.

49. *Comptes-rendus des travaux des facultés, 1887-1888*, p. 92-93.

50. *Comptes-rendus des travaux des facultés, 1888-1889*, p. 149.

51. *Comptes-rendus des travaux des facultés, 1896-1897*, p. XXXIV.

52. A.M.Bx, 6889 M 8 : Mairie de la Ville de Bordeaux, Musée d'archéologie, Complément d'installation. Et Lettre de M. Paul Stapfer, doyen de la Faculté des Lettres au Recteur de l'Académie de Bordeaux. Bordeaux, le 4 mars 1893.

53. A.M.Bx, 6889 M 8 : Lettre de Pierre Paris, professeur d'archéologie et d'histoire de l'art au doyen de la Faculté des Lettres. Bordeaux, 14 novembre 1893. Pour faire suite à l'affaire : Lettre du Recteur Auguste Couat au Maire de la Ville de Bordeaux. Bordeaux, le 21 novembre 1893.

54. A.M.Bx, 6889 M 8 : Mairie de la Ville de Bordeaux, Lettre du doyen Paul Stapfer à M. le Recteur. Bordeaux, 18 janvier 1893.

55. A.M.Bx, délibérations du conseil municipal, 12 D 109.

56. *Annuaire des Facultés de Bordeaux, 1896-1897*, p. 172-175.

57. *Comptes-rendus des travaux des facultés, 1897-1898*, p. 10.

58. De la Ville de Mirmont, 1898.

59. A.M.Bx, Ecole des Beaux-arts, 763 R 10 : Ville de Bordeaux, École municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, concours de 1900. Bordeaux : Imprimerie G. Delmas, 1900. p. 10-13.



Fig. 11. - Moulage de la Dame d'Elche du musée archéologique de Madrid, plâtre, Bordeaux, Université Montaigne, en dépôt au musée d'Aquitaine (cliché Patrick Fabre / Université Bordeaux Montaigne).

espoirs détaillés par Pierre Paris, sur l'importance qu'il y a à fournir au musée des moulages la place qu'il lui faut. Pour la première fois, il évoque le rapprochement des moulages et des photographies et l'utilité de les mettre en relation avec les autres richesses dispersées dans la ville ⁶⁰. Deux ans plus tard, lors du même événement annuel, cette fois-ci sous la présidence du Directeur des Beaux-arts, Pierre Paris renouvelle ce vœu et cherche à obtenir l'approbation et le soutien de l'Etat, après avoir conquis le Maire, le Recteur et de nombreux professeurs à cette cause. « Aidez-nous, Monsieur, à créer cet Institut d'archéologie et d'histoire de l'art, à la fois Musée de reproductions, bibliothèque, salle de cours, laboratoire scientifique, dont il me semble que je conçois si clairement l'installation dans notre vaste « square » encore inutilisé, dont j'escompte si assurément le bienfait pour nos élèves artistes et pour nos étudiants comme pour nos professeurs de Beaux-Arts, de Belles-Lettres et d'Histoire, comme aussi pour le public cherchant, aux jours de repos, de saines et instructives distractions » ⁶¹. En 1904, le vœu est toujours le même, l'Institut d'archéologie et d'histoire de l'art n'a toujours pas vu le jour, probablement faute de moyens financiers.

Le projet n'aboutira pas, même s'il est encore évoqué en 1908, soit dix années après que Pierre Paris et La Ville de Mirmont aient élaboré ensemble ce projet ⁶². Dans la séance du conseil municipal du mardi 30 juin 1903, Monsieur Radet, doyen de la faculté des Lettres, revendique pour les besoins du musée archéologique, le hall situé dans la cour nord des Facultés laissé vacant par le transfert des services de zoologie ⁶³. Il souhaite y transporter « les moulures du fronton d'Olympie qui sont aujourd'hui reléguées dans des salles obscures et étroites où il faut, pour les admirer, les yeux de la foi » ⁶⁴. Une demande de subvention pour le transport des moulages est demandée et accordée dans la séance du conseil des facultés du mardi 22 mars 1904.

Après la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, l'Université sollicite l'attribution de l'ancien évêché pour y organiser « un musée d'art et d'antiquités » ⁶⁵. Une note de janvier 1906 montre la réponse de L'Etat : celui-ci propose trois conditions en retour de cette cession : l'agrandissement de la Faculté de Droit, l'installation d'une maison des étudiants, et le transfert du musée des moulages de l'Université à côté de l'Ecole municipale des Beaux-Arts, dans une construction à prévoir. « Actuellement, ces moulages sont entassés à l'Université dans les conditions les plus défectueuses. Le futur musée serait commun à l'Université et à la ville, qui y trouverait encore son avantage ». Lors de la séance du conseil général des facultés le mardi 18 juin 1907, l'hypothèse d'utiliser l'ancien bâtiment de l'archevêché en Musée d'art et d'archéologie est encore d'actualité ⁶⁶. Mais le projet semble être resté sans suite car aucune mention n'en est plus jamais faite par la suite. Et

Pierre Paris se concentre désormais sur le projet de fondation d'une Ecole des Hautes Etudes Hispaniques, pendant en Espagne des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, projet qui est consacré en 1909.

La collection de moulages après Pierre Paris

Un long silence

En 1913, Pierre Paris devient directeur permanent de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques et s'installe à Madrid. Il est suppléé dans sa chaire par Gabriel Leroux, nommé par arrêté du 27 novembre 1913, ancien membre de l'Ecole d'Athènes et de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques. La volonté du Conseil était de conserver la dualité de l'enseignement : art ancien, art moderne. Le professeur s'y tient, « en familiarisant les étudiants avec les antiquités grecques et le grand public avec la renaissance de l'Art français à la fin du XVIII^e siècle ». Prometteur, il n'enseignera qu'un an : la guerre éclate, il gagne le front et est tué dès la première année.

A Bordeaux, la Faculté des Lettres est occupée pendant une partie du conflit, par le ministère de la guerre. Les cours ont lieu temporairement à la Faculté de Droit. Les moulages ne semblent plus servir. Un silence total entoure la collection, même après le conflit quand l'enseignement de l'archéologie et de l'histoire de l'art reprend avec M. Courby, qui ne reste qu'une année, puis René Vallois, auparavant maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Alger, auteur de travaux d'archéologie grecque. Il participa notamment aux fouilles de Délos.

60. A.M.Bx, Ecole des Beaux-arts, 763 R 10 : Ville de Bordeaux, École municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, concours de 1900. Bordeaux : Imprimerie G. Delmas, 1900. p. 22-23.

61. A.M.Bx, Ecole des Beaux-arts, 763 R 10 : Ville de Bordeaux, École municipale des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, concours de 1900. Bordeaux : Imprimerie G. Delmas, 1902. p. 11.

62. ARB, Conseil général des facultés de Bordeaux, R24. Séance du vendredi 13 mars 1908.

63. Il en avait été décidé ainsi dès 1895. A.M.Bx, délibérations du conseil municipal, 12 D 109. Séance du conseil municipal, mardi 9 juillet 1895.

64. A.M.Bx, délibérations du conseil municipal, 12D109, Séance du conseil municipal, mardi 9 juillet 1895.

65. AN, F/17/14479 : Attribution aux Universités de bâtiments antérieurement affectés aux archevêchés, évêchés et Grands Séminaires. Paris, 26 janvier 1906.

66. ARB, Conseil général des facultés de Bordeaux, R24. Séance du mardi 18 juin 1907.



Fig. 12. - J.-M. Arnaud, *Vue du musée des moulages de l'Université de Bordeaux en 1982* (mairie de Bordeaux).

Un nouvel élan vers 1930

C'est en 1926-1927 que les moulages sont de nouveaux mentionnés dans les Comptes-rendus des travaux des Facultés de Bordeaux, pour souligner l'éternel manque de place et inconfort des plâtres. « Ils devraient servir aux cours d'histoire de l'art et à l'instruction artistique des Bordelais » argue le doyen de la Faculté des Lettres, M. Cirot. Ses paroles signifient clairement que les moulages ne sont plus utilisés pour l'enseignement... Toutefois, la Faculté est consciente de la richesse du fond, et ne souhaite pas s'en dessaisir, malgré les injonctions de quelques uns qui encouragent la Faculté à donner l'ensemble aux Beaux-arts. La situation des moulages n'est pas glorieuse : « les uns sont placés dans une construction en bois mal close, les autres sont relégués dans les caves ou dans les corridors »⁶⁷.

En 1930-1931, l'Université accueille comme professeur invité, l'américain Paul J. Sachs de l'Université Harvard, directeur adjoint du Fogg Art Museum. « Il est venu nous parler de l'organisme qu'il dirige. Nul besoin de souligner l'intérêt du sujet pour nous. Nous avons à Bordeaux de beaux musées municipaux, très bien administrés ; mais où est notre musée universitaire ? Une quantité de moulages, distribués dans trois salles dont une seule est accessible, trop même. Or, pour répondre aux nécessités de notre enseignement de l'histoire de l'art, ne devraient-elles pas se trouver réunies, de plain-pied, à l'abri de la poussière et des intempéries (ce n'est pas le cas et j'ai honte de le dire) et multipliées par deux, avec des annexes et une salle d'études ? C'est le programme à remplir quand notre Faculté sera plus large ; espérons que nous verrons cela »⁶⁸.

Dans les années qui suivent, le désir de reloger la collection est suspendu au déménagement d'une partie de la Faculté de Sciences dans une Faculté neuve, cours Barbey. Le projet, maintes et maintes fois repris, est stoppé par la guerre. En 1933-1934, on commence à nettoyer de fond en comble la Faculté des Lettres, le grand amphithéâtre en premier, le petit amphithéâtre et les salles de conférences. La collection de moulages devrait suivre, et être passée au blanc d'Espagne. Rien n'est évoqué dans les comptes-rendus suivants.

Témoignages des années 1960

Au milieu du XXe siècle, la situation de l'université devient préoccupante et le manque d'espace insoutenable. Quelques clichés pris à l'occasion du centenaire de la naissance de Pierre Paris et Georges Radet en 1961 montrent deux métopes d'Olympie accrochées sur les murs de la salle de conférence. Elles ont été dissociées des autres métopes et des figures des frontons que la Faculté possède aussi. Un souvenir rend compte de l'installation matérielle de la collection dans les années 1960 : « Un étudiant parisien arrivé à Bordeaux se souvient

ainsi de son premier cours en 1967, dans le vieux « Palais » où la faculté des Lettres vit ses derniers jours : faute de place, il avait lieu dans un recoin de la salle de statuaire antique, quelque part entre une copie d'éphèbe poussiéreuse et un moulage de colonne corinthienne ébréchée »⁶⁹. Cette citation est révélatrice, non seulement de ce manque d'espace, mais aussi du mauvais état de la collection de moulages et de son manque d'entretien. Cet état n'est pas récent car dès 1910, les collections sont dites encrassées, salies par la poussière et la fumée des calorifères, système de chauffage installé dans le Palais des Facultés lors de sa construction⁷⁰. A cette époque cependant, un agent spécial assurait l'entretien de la collection. Quelques moulages portent également le témoignage des événements de mai 1968.

De ce manque de place pour les deux facultés du cours Pasteur, naquit progressivement un vaste projet de création de campus universitaire. A la veille du déménagement de la faculté de Lettres, la collection de moulages était bien mal en point, servant épisodiquement pour l'enseignement de l'histoire de l'art et de l'archéologie, mais par ailleurs abandonnée à son triste sort. Malgré l'agrandissement des locaux destinés à la Faculté des Lettres sur le nouveau campus, aucune place n'est faite pour la collection. Celle-ci est mise en dépôt au Musée d'Aquitaine qui s'installe dans l'ancien Palais des Facultés. Une campagne photographique est réalisée en 1982 par J.-M. Arnaud (fig. 12).

En 2000, un avenant est fait à la convention de dépôt et dix moulages sont installés dans les locaux de l'Institut Ausonius, sur le campus universitaire. En 2010, l'Université Bordeaux 3 Michel de Montaigne met en place un programme de recherche, dirigé par Mme Marion Lagrange, pour l'étude du patrimoine artistique de cette université. L'objectif est de recenser et valoriser ce patrimoine méconnu. Le site internet créé à cette occasion assure la promotion de ces collections encore largement méconnues⁷¹. Le projet prend également en compte le récolement et l'inventaire de la collection de moulage, et une couverture photographique de l'ensemble.

67. *Comptes-rendus des travaux des facultés, 1926-1927*, p. 22.

68. *Comptes-rendus des travaux des facultés, 1931-1932*, p. 165.

69. Cadilhon, Lachaise, Lebigre, 1999, p. 80-81. Les auteurs citent un souvenir de P. Christin rapporté dans *Contact. Le magazine de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3*, n° 132, février 1996.

70. A.M.Bx, correspondances, 1054 R 5. Lettre de Georges Radet, doyen de la faculté des Lettres, au maire de la ville. Bordeaux, le 13 octobre 1910. Et réponse de l'adjoint au maire délégué à l'Instruction publique par lettre du 18 octobre 1910.

71. <http://patrimoine-artistique.u-bordeaux3.fr/>

Bibliographie

- Annuaire, 1888-1889 : *Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1888-1889*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1889.
- Annuaire 1896-1897 : *Université de France, Annuaire des Facultés de Bordeaux, 1896-1897*, Bordeaux, Imprimerie de l'Académie des Facultés, 1896.
- Annuaire, 1901-1902 : *Université de France, Annuaire des Facultés de Bordeaux, 1901-1902*, Bordeaux, Y. Cadoret imprimeur de l'université, 1901.
- Annuaire, 1902-1903 : *Université de France, Annuaire des Facultés de Bordeaux, 1902-1903*, Bordeaux, Imprimerie de l'Académie des Facultés, 1902.
- Cadilhon, Lachaise, Lebigre, 1999 : Cadilhon François, Lachaise Bernard, Lebigre Jean-Michel. *Histoire d'une université bordelaise : Michel de Montaigne, faculté des arts, faculté des lettres, 1441-1999*. Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1999.
- Chronique de l'enseignement, 1888 : Chronique de l'enseignement, Bordeaux. *Revue Internationale de l'Enseignement*, 1888, 15, p. 325.
- Chronique de l'enseignement, 1892 : Chronique de l'enseignement, Bordeaux. *Revue Internationale de l'Enseignement*, 1892, 23, p. 375.
- Collignon, 1877 : Collignon, Maxime. *Cours d'antiquités grecques et latines : De l'archéologie grecque. Leçon d'ouverture du 15 janvier 1877*. Bordeaux, Faculté des lettres, 1877. p. 3-23.
- Collignon, Duchesne, 1877 : Collignon, Maxime ; Duchesne, Louis. Rapport sur un voyage archéologique en Asie Mineure. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1, 1877.
- Collignon, 1882 : Collignon, Maxime. L'Enseignement de l'archéologie classique et les Collections de moulages dans les universités allemandes. *Revue internationale de l'enseignement*, III, janvier-juin 1882. p. 236-270.
- Collignon, 1901 : Collignon, Maxime. Cours d'archéologie de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. *Revue internationale de l'enseignement*, 1901.
- Comptes-rendus des travaux des Facultés, 1887-1888 : *Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1887-1888*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1888.
- Comptes-rendus des travaux des Facultés, 1888-1889 : *Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1888-1889*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1889.
- Comptes-rendus des travaux des Facultés, 1896-1897 : *Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1896-1897*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1896-1897.
- Comptes-rendus des travaux des Facultés, 1897-1898 : *Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1897-1898*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1897-1898.
- Comptes-rendus des travaux des Facultés, 1926-1927 : *Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1926-1927*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1926-1927.
- Comptes-rendus des travaux des Facultés, 1932-1933 : *Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1931-1932*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1932-1933.
- La Ville de Mirmont, 1898 : La Ville de Mirmont, Henri de. « Le musée de moulages de Bordeaux ». *Revue internationale de l'Enseignement*, 1899, 38, p. 513-515.
- Espinas, 1887 : Espinas. Discours. *Université de France, Académie de Bordeaux, Comptes-rendus des travaux des facultés de Droit, de Médecine, des Sciences et des Lettres. Année scolaire 1886-1887*. Bordeaux : Y. Cadoret, imprimeur de l'Académie, 1887. p. 87
- Gran-Aymerich, 2001 : Gran-Aymerich, Ève. Les chercheurs de passé 1798-1945, Aux sources de l'archéologie. Paris : CNRS, 2001.
- Jagerschmidt, 2009 : Jagerschmidt, Agathe. *Les Antiques de la Faculté des Lettres de Montpellier : une collection au service de l'enseignement*. Mémoire de recherche de l'École du Louvre sous la direction de Mme Hurley-Griener, 2010. 3 vol.
- Jockey, 2009 : Jockey, Philippe. Maxime Collignon. *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*. Philippe Sénéchal, Claire Barbillon, dir., Paris, site web de l'INHA, 2009.
- Marcadé, 1963 : Marcadé, Jean. La vie et l'œuvre de Pierre Paris. *Célébration du centenaire de la naissance de Pierre Paris et Georges Radet*. Bordeaux, Faculté des Lettres, 1963.
- Morinière, [à paraître] : Morinière, Soline. La collection de moulages de l'Université de Bordeaux : première gypsothèque universitaire française ? Actes du colloque *Le moulage : pratiques historiques et regards contemporains*, 12-13 novembre 2012.
- Paris, 1892 : Paris, Pierre (dir.), *Université de France, Faculté des Lettres de Bordeaux, Musée archéologique, catalogue méthodique des moulages de sculpture grecque*. Bordeaux, Imprimerie Ve Cadoret, 1892.
- Paris, 1897 : Paris, Pierre. Le Diadumène de Madrid. *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, IV, 1897. pp. 53-76.
- Paris, 1979 : Paris, Pierre. *L'Espagne de 1895 et 1897, Journal de voyage*. Paris : E. De Boccard, 1979. 125 p.
- Perrot, 1876 : Perrot, Georges. L'Archéologie classique. *Revue des cours politiques et littéraires*, 20 mai 1876.
- Renan, 1871 : Renan, Ernest. *La réforme intellectuelle et morale. Essai philosophique*. Paris, Michel-Lévy frères, 1871.

Chroniques, notes et documents



Chronique d'archéologie métropolitaine année 2013

*La chronique qui suit concerne les activités
du Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole.*

*De ce fait, elle ne contient pas des comptes-rendus
de toutes les opérations archéologiques
menées sur le territoire métropolitain.*

*Pour avoir connaissance de celles
qui y ont été menées par d'autres opérateurs,
le lecteur se reportera à la première partie
de la chronique d'archéologie girondine
dont les notices sont extraites du Bilan scientifique
publié par le Service régional de l'archéologie
de la Direction régionale des affaires culturelles d'Aquitaine.*

Le service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole

Une nouvelle compétence métropolitaine

Le conseil de la Communauté urbaine de Bordeaux, aujourd'hui Bordeaux Métropole, a voté le 8 juillet 2011 la prise en charge d'une nouvelle compétence en matière d'archéologie préventive. Puis, le 13 juillet 2012, la création d'un service d'archéologie préventive, organisé autour de huit agents, dont quatre archéologues qualifiés. La première mission de ces quatre archéologues, qui ont été recrutés fin 2012 et début 2013, a été de constituer un dossier en vue d'obtenir l'agrément du Ministère de la Culture et de la Communication en qualité d'opérateur d'archéologie préventive. Le service a reçu cet agrément le 22 avril 2013 pour une durée de 5 ans renouvelable.

Il peut ainsi réaliser des fouilles préventives sur des sites allant de l'âge du Fer à la période Moderne. Il se compose de trois archéologues responsables d'opération, respectivement spécialistes de la protohistoire², de la période gallo-romaine³, des périodes médiévale et moderne ainsi que de l'archéologie du bâti⁴. L'équipe compte également un responsable de la gestion du mobilier archéologique et des collections⁵, un topographe géomaticien⁶, un logisticien chargé de la gestion du matériel et de la veille de la sécurité⁷ et un rédacteur⁸. Le service peut encore faire appel à des agents qualifiés non permanents en fonction des besoins : certaines opérations, comme les fouilles préventives, nécessitent un renfort de personnel ou certains spécialistes, par exemple, un archéologue anthropologue⁹ pour étudier les sépultures découvertes à Villenave-d'Ornon et à Bruges.

Un service d'archéologie préventive intégré à Bordeaux Métropole, quel intérêt ?

Disposer d'un tel service au sein même de la collectivité permet d'intervenir plus rapidement, parfois très en amont de la réalisation de projets d'aménagement. Son rôle principal est de concilier l'aménagement du territoire avec la sauvegarde du patrimoine archéologique, le but étant d'amoindrir les délais et le coût des opérations sans pour autant négliger la qualité scientifique des résultats. Le service assure une veille archéologique et exerce un rôle de conseiller auprès des directions de Bordeaux Métropole. Il joue aussi un rôle d'interface avec les services de l'État (DRAC Aquitaine, Service régional de l'archéologie) et contribue à l'enrichissement de la carte archéologique. Il doit également représenter l'image de la collectivité en matière de rayonnement culturel et de préservation du patrimoine ancien.

1. Christophe Sireix, responsable du service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole, chercheur associé à Ausonius, UMR 5607.
2. Bertrand Béhague.
3. David Hourcade.
4. Juliette Masson.
5. Valérie Marache.
6. Marie-Paule Valleix.
7. Jean-Marie Mundweiler.
8. Patricia Dufieux.
9. Hélène Réveillat.

La principale mission du service consiste à anticiper les opérations d'archéologie préventive et à gérer les délais d'intervention. Sur le terrain, ses agents réalisent, sur prescription du Préfet de région, des diagnostics, des fouilles préventives, des sauvetages urgents et des prospections diachroniques (accompagnement de travaux). Il peut également être amené à faire des sondages sur des sites non menacés. Le service traite, gère, étudie et stocke les collections archéologiques métropolitaines, produit des rapports, des publications scientifiques et grand public et mène des actions de médiation et de valorisation. Les archéologues du service ont également pour mission de participer à des colloques pour faire connaître leurs résultats auprès de la communauté scientifique, car ils font partie des principaux acteurs de la recherche archéologique nationale.

2013 : construction du service et entrée en phase opérationnelle

En parallèle à la rédaction du dossier pour obtenir l'agrément ministériel, les agents du service ont créé leurs premiers outils de pilotage administratifs et opérationnels. Des marchés publics ont permis d'acquérir le matériel indispensable à la réalisation des opérations ainsi qu'au traitement et au stockage du mobilier archéologique. Les agents sont logés dans des locaux provisoires, modulaires ; mobilier archéologique et matériel de fouille sont rangés dans des conteneurs, également provisoires.

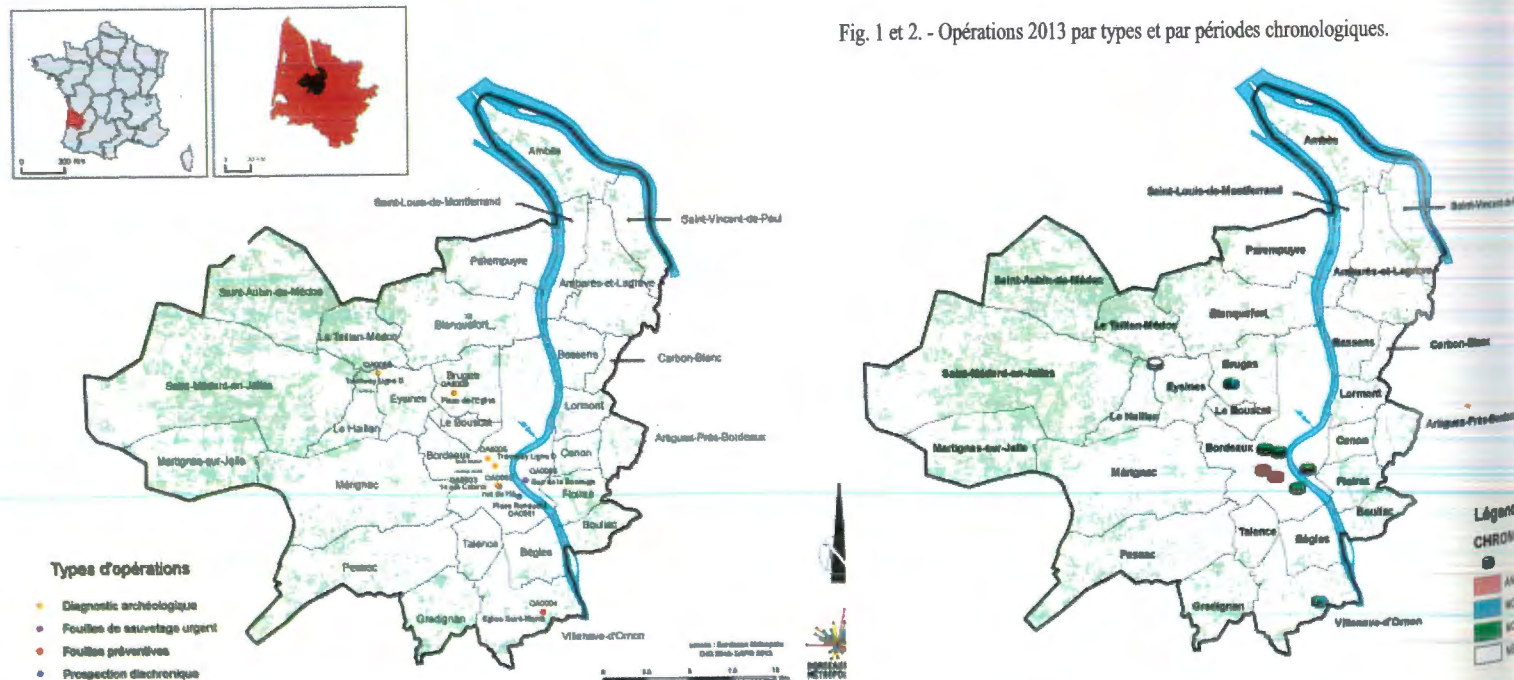
Pendant cette phase de construction, de nombreux contacts ont été pris avec les principaux acteurs métropolitains en charge de l'aménagement du territoire.

Les premières interventions (fig.1) ont consisté en des accompagnements de travaux (prospections diachroniques), comme rue du Hâ et place Renaudel à Bordeaux. Plusieurs diagnostics ont également été réalisés : trois sur le tracé de la ligne D du tram, un dans la cour d'une habitation privée rue Cabirol, près de la place Pey-Berland à Bordeaux, et un dernier sur l'emplacement de l'ancien cimetière situé à proximité de l'église Saint-Pierre de Bruges. La première fouille préventive du service, et la seule pour 2013, s'est déroulée autour de l'église Saint-Martin de Villenave-d'Ornon, durant trois mois avec une équipe de sept agents non permanents. Enfin, un sauvetage urgent a été réalisé rue de la Benaugue à Bordeaux. Ces opérations sont présentées ci-dessous sous forme de notices détaillées, rédigées par chaque responsable d'opération.

Elles se répartissent sur l'ensemble du territoire métropolitain, la moitié concernant la ville de Bordeaux. Sur le plan chronologique (fig.2), une bonne part d'entre elles a porté sur des sites médiévaux et modernes, en particulier sur des espaces funéraires situés à proximité d'églises paroissiales en dehors de Bordeaux.

Le service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole a su obtenir l'agrément du Ministère de la culture et de la communication, se construire et entrer en phase opérationnelle très rapidement. Les premières opérations réalisées, presque dix en moins d'un an, montrent le bien-fondé de la création de cette nouvelle compétence au sein de sa collectivité.

Fig. 1 et 2. - Opérations 2013 par types et par périodes chronologiques.



Bordeaux, rue Cabirol. Diagnostic archéologique¹⁰

Un diagnostic a été réalisé à l'automne 2013 dans le centre-ville de Bordeaux (Gironde), préalablement à la construction d'une piscine chez un particulier. L'intervention a porté sur une surface de 15 m² environ jusqu'à une profondeur de 2,30 m sous la surface du sol actuel. Sur 1,50 m, les premiers niveaux stratigraphiques étaient constitués de formations de type terres noires et de remblais destinés à la mise en place de jardins. Sous ceux-ci se trouvaient 0,80 m de niveaux archéologiques antiques, dont 0,24 m de couches liées à la métallurgie du fer et des alliages cuivreux.

La terrasse naturelle de Bordeaux n'a pas pu être atteinte en raison de la côte de fond de forme imposée par la nature des travaux. Ainsi, des occupations antérieures aux plus anciens niveaux observés étaient présentes mais n'ont pas pu être documentées et sont désormais conservées sous le fond de la piscine.

Une activité métallurgique

La première phase se caractérise par la présence de structures artisanales auxquelles sont associés de nombreux restes détritiques, caractéristiques des activités métallurgiques. Le plus ancien niveau lié à cet artisanat a été observé sur deux zones, séparées par une tranchée de récupération d'un mur, plus récent mais semblant reprendre une limite existant déjà au cours de cette première phase.

Vers le nord, le sol de la pièce est aménagé avec au moins deux gros blocs calcaires qui se font face. La base de l'un d'eux est recouverte d'un agglomérat de sable, épais de 1 à 2 cm, maintenu en cohésion par de très abondants sels de cuivre. Il s'agit de résidus liés au travail de polissage des métaux cuivreux qui attestent de la pratique *in situ* de cette activité.

Au sud, approximativement à la même altitude, se trouvait un sol de mortier de chaux comprenant quelques gros fragments de matériaux de construction. Des plages de ce sol ont pris une couleur bleu-vert, attestant une forte présence d'oxydes de cuivre.

Le niveau d'occupation qui le surmonte, sur 2 à 5 cm d'épaisseur, était intégralement constitué de déchets liés à la métallurgie des alliages cuivreux : charbons, parois vitrifiées, déchets métalliques divers, petit outillage lithique. Il a été prélevé en totalité et tamisé. Une série de petits fragments d'abrasifs en pierre ponce y a été découverte (fig. 3). Ces 45 fragments, d'un poids total de 70 g, présentent tous une ou plusieurs surfaces de travail. Certaines surfaces usées sont convexes ; sur d'autres, des gorges ont vraisemblablement été creusées par le frottement répété de tiges. Ces éléments sont, à l'évidence, en contexte de déchets rejetés. Leur petite taille indique qu'ils ont été fortement employés jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les tenir en main. Le recours aux qualités abrasives

de la pierre ponce est évident. La question d'un approvisionnement spécifique est à poser ; une étude géochimique pourrait, peut-être, indiquer la provenance d'une telle roche.

Un atelier de forge a succédé à ce premier état. Celui-ci n'a pu être observé que sur une faible superficie. Il est indiqué par une accumulation de débris sombres, épaisse de 5 à 10 cm, composée de charbons, de scories et de battitures. Un sol de ce type, dans un bâtiment fermé, facilite l'appréciation de la teinte du métal en cours de chauffe et ainsi celle de la température de la pièce à recuire ou à travailler.

Le troisième état d'activité artisanale (fig. 4) est un sol construit avec de l'argile jaune mêlée de nombreux petits nodules calcaires, observé dans la partie nord du sondage.

10. Notice rédigée par le responsable d'opération, Bertrand Béhague.



Fig. 3. - Sélection de petits polissoirs en pierre ponce de l'US 1048 (cliché V. Marache).



Fig. 4. - Vue d'ensemble du sol de travail, de la fosse et du foyer (cliché B. Béhague).



Fig. 5. - Hérisson de gros blocs calcaires (cliché B. Béhague).

Dans ce sol, un petit foyer a été aménagé et creusée une fosse d'un peu plus d'1 m² ; il est possible que l'artisan y ait pris place pour travailler en léger contrebas par rapport au foyer. Ce pourrait être une étape de finition de petits objets, le foyer, de petite taille (0,20 x 0,15 m environ), ayant pu servir pour les recuire. Malheureusement, le sol de cet atelier a été soigneusement nettoyé lors de son abandon. Seul le comblement de la fosse a livré des déchets liés à la métallurgie des alliages cuivreux, mais ne se distinguant pas particulièrement des autres contextes de rejets artisanaux.

La masse totale des déchets mis au jour lors de cette intervention est largement dominée par un important lot de fragments de tuyères de grandes dimensions (embouchures de 50 à 60 mm de diamètre). Deux exemplaires semblables ont été découverts dans le contexte d'un atelier de coulée de grand bronze lors de la fouille du Grand Hôtel à Bordeaux ¹¹. Ce sont un peu plus de 10 kg de ces éléments qui ont été identifiés, dont plus des trois quarts (8,4 kg) dans une seule unité stratigraphique. Ils semblent avoir fait l'objet d'un ramassage intentionnel.

Les fragments de moules en terre cuite totalisent un poids de 1,1 kg. Plusieurs formes ont été identifiées : des fragments plats, des moules « à tiges », deux probables noyaux. 40 % proviennent du comblement de la fosse et 38 % de la couche d'activité. Les restes métalliques en alliage cuivreux sont peu nombreux, mais ils totalisent tout de même un poids de 996 g. Une faible proportion (42 g) se retrouve dans la phase d'habitat postérieure aux activités artisanales, en position résiduelle, tandis que les trois quarts (737 g) proviennent du niveau d'activité et encore 186 g du comblement de la fosse. Cette catégorie de vestiges, en attente d'un tri plus poussé, rassemble de menus fragments de métal issus d'objets (chutes de découpe de tôle, de tiges, etc.) et des gouttes de métal tombées lors de la fonte de l'alliage et lors de la coulée. Proportionnellement aux autres vestiges mobiliers, les creusets sont assez peu représentés :



Fig. 6. - Caniveau en tegulae retaillées (cliché B. Béhague).

seulement 13 fragments avérés et 2 probables, pour un poids total de 283 g. Les résidus de l'activité de forge (scories et battitures) n'ont fait l'objet que d'un prélèvement partiel sur une surface de 0,25 m².

La céramique retrouvée parmi ces nombreux déchets a permis de dater cette activité entre 30 et 50 ap. J.-C.

Un habitat

Une deuxième phase, datée entre 50 et 120 ap. J.-C., correspond à la modification complète de cet espace au profit de constructions domestiques.

Dans la partie sud de la zone de fouille, ce réaménagement a tout d'abord consisté en la construction d'un sol de circulation, peut-être une voirie ? Un hérisson, constitué de gros blocs calcaires de 20 à 30 cm de côté, a été mis en place sur les restes des ateliers démantelés (fig. 5). Les interstices entre les blocs ont été comblés par un apport massif de sables et de graves vraisemblablement récupérés dans la terrasse naturelle de la Garonne. Le niveau de circulation, à proprement parler, est enfin constitué d'un simple cailloutis de galets compactés. Au moins quatre niveaux de sols et un caniveau aménagé en tegulae retaillées (fig. 6) ont succédé à cet aménagement.

Au nord d'une maçonnerie qui délimitait cet ensemble avant d'être démantelée, se trouvaient d'autres sols correspondant vraisemblablement à des espaces intérieurs. L'état le plus ancien est constitué d'un limon sableux gris très homogène. Lui succèdent au moins deux sols, le premier en mortier blanc et le second en béton de tuileau. La diversité du mobilier retrouvé entre ces états (céramique, faune, verre, objets personnels et de parure) reflète le caractère domestique de ces constructions, bien distinct des rejets de la phase précédente.

11. Adamski, Pernot et Sireix 2011, p. 191-202.

Destruction et jardins

La troisième phase d'époque romaine observée correspond au démantèlement de ce quartier : des tranchées de récupération des murs quadrillent l'emprise de fouille. Cette destruction intervient entre la fin du III^e et le début du IV^e siècle.

Les formations sédimentaires postérieures sont de type « terre noire ». Elles se mélangent à des apports volontaires de terre et de matériaux pour aménager des jardins puis des cours jusqu'à aujourd'hui. Le mobilier retrouvé dans ces horizons couvre une longue période du XIV^e au XX^e siècle de notre ère.

Bordeaux, rue du Hâ, accompagnement de travaux ¹⁵

Les travaux de réaménagement de la rue du Hâ, changement du revêtement de la chaussée et installation de nouvelles bouches d'égout, ont conduit le service d'archéologie préventive de la Cub à intervenir dans ce quartier de l'hyper-centre de Bordeaux au printemps et à l'été 2013. Dans le cadre d'une prospection diachronique, on a pu surveiller l'ouverture de six tranchées de repérage préalable des réseaux (TR8 à TR13) et de sept sondages d'implantation des nouvelles buses (Z1 à Z7) sur l'ensemble de la rue (fig. 7). Les données recueillies dans six des sept tranchées permettent de compléter utilement, bien que très ponctuellement, les informations récoltées en 2006 et 2007 lors du diagnostic et des fouilles préventives réalisés par l'INRAP et le bureau Hadès au 17 rue du Hâ ¹⁶.

En dépit de l'exiguïté de la fenêtre d'exploration, cette intervention a permis de recueillir de précieuses informations sur les activités artisanales pratiquées dans ce secteur de l'agglomération gallo-romaine. Elles font écho aux découvertes réalisées à proximité : à la Cité Judiciaire ¹², rue du Hâ ¹³ ou place Fernand Lafargue ¹⁴. Le changement de fonction de ce site au cours de la seconde moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. ne semble pas en rupture avec la trame précédente. La limite qui sépare l'espace de circulation des salles « intérieures » perpétue une délimitation observée dans les ateliers métallurgiques. Une évolution dans les techniques de construction des architectures domestiques paraît s'esquisser : sols de terre battue et élévation sur solins de pierre puis sols construits en mortier et élévations en murs de pierre calcaire.

L'épaisseur des niveaux récents varie généralement de 0,40 à 0,50 m (Z3, Z5 et Z7). Elle peut cependant atteindre 1,20 m à l'est de la rue (Z1 et Z2) et 0,85 m au centre (Z4). Seul le sondage Z6, profond de 2 m est entièrement creusé dans des remblais modernes ou contemporains.

12. Sireix (dir.) 2008.

13. Hénique 2009, p. 85-87.

14. Doulan (dir.) et Charpentier X. (coll.) 2014, p. 331.

15. Notice rédigée par le responsable d'opération, David Hourcade (Bordeaux Métropole et Ausonius, UMR 5607).

16. Wozny 2006 et Hénique (dir.) 2013.



Fig. 7. - Plan de localisation des tranchées rue du Hâ, Bordeaux.

L'implantation des nouvelles bouches d'égout n'a pas permis d'atteindre de façon certaine les niveaux géologiques, mais c'est peut-être le cas dans le sondage Z5. A 1,90 m de profondeur (soit 9,44 m NgF), une couche compacte de galets et de sable ferrugineux roux a été mise au jour. Elle correspond soit à la terrasse soit à un remblai antérieur à l'aménagement du premier sol de l'occupation antique¹⁷.

Le phasage général et la chronologie des niveaux archéologiques découverts confirment ceux mis en lumière lors des opérations antérieures. L'occupation du quartier au Haut-Empire est attestée sur l'ensemble des sondages positifs (Z1 à Z5 et Z7). Malgré l'absence de mobilier céramique ou numismatique, la présence de sols de béton de chaux, associés à des fragments d'enduits peints (parfois incisés de *graffiti* décoratifs), de *tegulae* et d'*imbrices*, ne permet pas de douter de cette attribution chronologique.

Une ou deux phases d'occupation antique sont attestées selon les sondages. Il pourrait s'agir d'une occupation domestique, mais dans la mesure où les tranchées n'ont pas livré de témoignages de la vie quotidienne, on serait enclin à associer les niveaux mis au jour à des zones couvertes de stockage ou de circulation¹⁸.

Bordeaux, place Renaudel, accompagnement de travaux²¹

Des travaux ont été réalisés en 2013 pour réaménager la Place Renaudel, autour de l'abbatiale Sainte-Croix de Bordeaux, et dans les rues donnant sur la place pour poser des bouches d'égout. Les différents travaux nécessitaient de descendre à des profondeurs allant de 0,30 m à 1,50 m, profondeurs auxquelles des niveaux anciens devaient être encore en place. Un suivi des travaux a donc été prescrit par le service régional de l'archéologie.

Une occupation de l'Antiquité tardive est attestée dans ce secteur par des vestiges de thermes découverts en 1980 près de l'actuelle église de Sainte-Croix, mais rien n'était assuré pour la période mérovingienne. Plusieurs interventions archéologiques avaient déjà été réalisées depuis la fin des années 1990, révélant plusieurs indices d'une occupation antique puis médiévale²².

L'historiographie établit une communauté de moines à Sainte-Croix en se basant sur l'épithaphe de Mommolin, attribuée au VII^e siècle. Or le culte voué à Mommolin n'est attesté qu'à partir du XII^e (*Cartulaire de Sainte-Croix*, 1195)²³. Au début du XI^e, le faubourg se développe autour du noyau attractif formé l'abbaye, avec mise en place d'une sauveté.

Un premier sondage a été effectué dans la rue Noviciat avec une profondeur de 2,50 m. Une maçonnerie de blocs calcaires liés au mortier a été observée et s'apparente à des vestiges de

Plus surprenant cependant, on note l'absence de traces d'ateliers métallurgiques. Celles-ci, déjà reconnues dans la rue en 2006 et 2007, ont pourtant également été mises au jour au 14 rue Cabirol à des profondeurs de 1,60 à 2 m en dessous des rues actuelles¹⁹. Cette anomalie pourrait s'expliquer soit par la profondeur insuffisante des sondages, soit par une situation extérieure au quartier artisanal antique.

Dans l'ensemble des sondages, la fin de l'occupation antique est marquée par une couche de démolition dont le sommet est arasé à une cote comprise entre 9,35 et 10,05 m NgF pour la partie est de la rue (Z1 à Z3) et entre 10,30 et 11,45 m NgF pour sa partie centre et ouest (Z4, Z5 et Z7).

Comme cela avait été repéré en 2006 et 2007, la morphologie du quartier change à l'époque tardo-romaine ou médiévale : nombreux creusements ou arasements, formation de « terres noires » conservée sur une épaisseur de 0,50 à 0,60 m.

Ces niveaux sont recouverts par une couche argilo-sableuse compacte qui pourrait correspondre à un éventuel niveau de circulation, peut-être médiéval²⁰. Il affleure à une altitude de 10m NgF à l'est (Z1) et 11m NgF à l'ouest (Z5).

fondation d'un mur, axé nord-sud et perpendiculaire à l'axe de la rue Noviciat. Elle semble avoir été implantée dans les niveaux géologiques, observés à 6,98 m NgF.

Un second sondage réalisé dans la rue du Portail a révélé sous la chaussée des niveaux de remblais semblables à ceux observés rue Noviciat. Une maçonnerie, composée de blocs calcaires liés par un mortier brun très dur, observée à moins

17. De tels niveaux ont été mis au jour dans les sondages 1 et 2 du diagnostic du 17 rue du Hâ (Wozny 2006, fig. 11 et 12).

18. Seule la stratigraphie du sondage Z4 laisse penser à une occupation plus structurée et complexe.

19. Béhague dir. 2014. Cf. notice ci-dessus.

20. L'observation de la stratigraphie ne permet pas de savoir s'il s'agit véritablement d'une rue ou plus simplement d'un remblai arasé par les tranchées des réseaux récents.

21. Notice rédigée par la responsable d'opération, Juliette Masson (Bordeaux Métropole et Ausonius, UMR 5607).

22. Piat, 1999, p. 63-64. Des matériaux de construction antiques (marbre, tuileau, tuiles, mosaïque) ont été déversés en remblai pendant l'investissement du site à l'époque médiévale. Des sarcophages trapézoïdaux, vraisemblablement issus du cimetière, ont été découverts dans des comblements de fosses médiévales.

23. Le dossier relatif aux origines de la communauté de Sainte-Croix est en cours de révision par Delphine Boyer-Gardner (CESCM - Université de Poitiers) et Morgane Uberti (Université de Paris IV).

de 1 m de profondeur, correspond à des vestiges de fondation d'un mur. Des blocs calcaires observés contre cette maçonnerie semblent être le comblement des tranchées de fondation de la maison ou de sa cave.

Les structures observées dans ces deux sondages pourraient être des vestiges de l'ancien Noviciat²⁴.

D'autres fondations d'anciennes structures ont été mises au jour dans le sondage effectué à l'angle de la rue Tausia (fig. 8) et de la rue des Beaux-Arts. Elles ont été implantées dans un remblai argilo-sableux comportant des charbons et quelques tessons de céramiques de l'époque moderne ou de la fin de Moyen Âge.

Enfin, dans un autre sondage réalisé dans cette même rue, d'autres fondations d'un mur axé nord-sud ont été mises au jour, dans le prolongement de l'élévation occidentale du bâtiment des Beaux-Arts, anciennement partie prenante des annexes conventuelles de Sainte-Croix.

Bordeaux, rue de la Benaue. Sauvetage urgent²⁵

Dans le cadre de travaux d'aménagements menés par La Cub dans la rue de la Benaue, sur la rive droite, juste au sud de la Place Stalingrad, ont été mis au jour des vestiges archéologiques qu'il importait d'enregistrer avant leur destruction.

La rue de la Benaue, dont le tracé a été modifié depuis le XIX^e siècle au vu du cadastre, est axée est-ouest et débouche sur les bords de la Garonne, sur le Quai Deschamps. Cette zone correspond sur la carte géologique à une formation des argiles de Mattes, tourbes et argiles tourbeuses. La rue de la Benaue est en milieu urbain, dans un quartier qui s'est développé en fond de vallée, dans une zone de palus. Le port de la Bastide est attesté au XIV^e siècle ; il était situé vers l'actuelle caserne des pompiers. Un fort est construit durant la Fronde et très vite détruit. Le pont de pierre, inauguré en 1822, restructure la circulation fluviale et surtout le port ; il ouvre une route vers Paris et favorise ainsi le développement de l'activité sur la rive droite jusque-là essentiellement viticole. La Bastide est annexée à la ville de Bordeaux en 1865²⁶.

Des sondages réalisés au cours de l'année 2000 entre la place Stalingrad et la rue Fourneau ont mis au jour des caves du XIX^e siècle. Elles ont vraisemblablement détruit des niveaux d'une occupation antérieure. Seule une poche d'argile contenant du matériel d'époque antique a été observée sous le sol d'une des caves. Les vases et limons rencontrés dans les sondages signalent un terrain marécageux lié à un ancien bras de la Garonne qui aurait été colmaté²⁷.

Lors de l'opération menée en 2013, un premier sondage a été réalisé à l'extrémité de la rue de la Benaue près du quai Deschamps. Un mur a été mis au jour, axé est-ouest, parallèle



Fig. 8. - Maçonneries observées dans le sondage réalisé dans la rue Tausia (cliché J. Masson).



Fig. 9. - Poutres de bois horizontales servant à renforcer la fondation d'un mur en milieu humide, rue de la Benaue à Bordeaux. (cliché Juliette Masson).

à la façade de l'actuelle caserne des pompiers. Un second sondage, situé au croisement de la rue de la Benaue et de la rue Henri Dunant, correspondait à la réalisation d'une fosse pour planter un arbre. Des structures maçonnées installées sur un platelage en bois (fig. 9) ont été repérées et dévoilent

24. Jean-Courret 2009, planche 4 : sur ces plans figurent le bâtiment du Noviciat, d'époque moderne, dont l'élévation orientale, axée nord-sud, passait sous les actuelles rues du Noviciat et du Portail.

25. Notice rédigée par la responsable d'opération, Juliette Masson (Bordeaux Métropole et Ausonius, UMR 5607).

26. Schoonbaert 2009, p. 249.

27. Piat 2001, p. 51.

un mode de construction élaboré où le bois renforce des fondations installées dans un sol instable²⁸. Aucun matériel datant n'a permis de déterminer la période de construction du mur qui paraissait davantage de confection médiévale ou moderne.

Bruges, place de l'église Saint-Pierre. Diagnostic archéologique²⁹

Un diagnostic archéologique a été prescrit sur la place de l'église Saint-Pierre de Bruges, suite à une demande volontaire formulée par la mairie, en prévision d'un réaménagement paysager. Les futurs aménagements risquaient d'endommager des vestiges liés à l'église médiévale et surtout son cimetière, dans ses phases d'occupation moderne et médiévale. L'église conserve un chevet attribué au XIIe siècle, un clocher plaqué contre la façade occidentale au XVe ou au XVIe, des collatéraux modernes, et une nef entièrement remaniée au XIXe³⁰.

Une grande tranchée de 25 m a été réalisée à l'emplacement d'une rangée d'arbres prévue dans les futurs aménagements. Trois petits sondages ont été placés contre l'église au sud, où le futur dallage nécessitait de décaisser à 0,50 m de profondeur. Le sol a été ouvert jusqu'à l'apparition de niveaux archéologiques avec une profondeur maximale de 1,50 m pour la tranchée et de 0,70 m pour les trois autres sondages.

Une dizaine de sépultures a été observée dans la tranchée, à plusieurs reprises avec des traces de bois, vraisemblablement attribuables à l'occupation moderne du cimetière. Elles ont été repérées à partir de 0,40 m de profondeur. Des coffrages bâtis en pierre, observés à 0,20 m sous le niveau du sol actuel, évoquent en outre une occupation médiévale.

Dans le sondage réalisé au pied du chevet, les fondations ont été découvertes sur une largeur de 1 m et à une profondeur de 0,50 m. Un remblai reposait sur ces fondations, avec plusieurs ossements en position secondaire. Le fragment d'un coffrage en pierre (logette), contenant un crâne, a été observé à 1 m au sud du chevet, à 0,40 m de profondeur. Ce sondage a permis d'observer la fondation du contrefort roman, associé au chevet des XIe - XIIe siècles.

Le sondage réalisé contre l'angle sud-ouest de l'église a révélé deux structures bâties en pierre de taille. Situées à 0,20 m de profondeur, elles sont liées à une phase antérieure de l'église. Une des pierres présente une mouluration qui pourrait marquer l'emplacement d'un portail.

Cette intervention de sauvetage permet de compléter les données sur l'occupation urbaine dans cette zone de la rive droite de la Garonne à Bordeaux. En effet, les structures bâties observées dans le second sondage, à la différence du mur du premier, n'apparaissent pas sur les cadastres du XIXe siècle.



Fig. 10. - Vestiges d'un sarcophage en calcaire coupé par les fondations du clocher (cliché Juliette Masson).

Dans le dernier sondage, effectué contre le contrefort sud-ouest du clocher, les fondations sont apparues, massives et débordantes. Les vestiges d'un sarcophage en calcaire, avec des ossements épars dans son comblement supérieur, étaient coupés, à 0,20 m de profondeur, par les fondations du clocher (fig. 10).

Ainsi, ce diagnostic archéologique a confirmé que le cimetière médiéval et moderne était conservé, ainsi que des structures bâties liées à une phase de construction antérieure de l'église Saint-Pierre. Une fouille a ensuite été prescrite par le service régional de l'archéologie et réalisée en 2014 par le service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole.

28. Des structures identiques ont été observées à La Rochelle (Mesqui, 1990), à Strasbourg (Schwien, 1995) et dans le palais de l'intendant français au Québec (Nadeau 2008). Des fondations à semelle de bois de la période antique ont aussi été observées à Bordeaux dans les fouilles de la Cité judiciaire (Sireix 2008).

29. Notice rédigée par le responsable d'opération, Juliette Masson (Bordeaux Métropole et Ausonius, UMR 5607)...

30. Brutails 1912, p. 142 et Gaborit, 1979, p. 177-178 et Masson 2013.

Villenave-d'Ornon, église Saint-Martin. Fouille préventive³¹

Du 16 septembre au 15 décembre 2013, une opération d'archéologie préventive s'est déroulée au centre du bourg de Villenave-d'Ornon dans le cadre de deux types de travaux de réaménagement : une refonte du parvis de l'église Saint-Martin, d'une part, et la mise en place de canalisations de récupération des eaux pluviales, d'autre part (fig. 11).

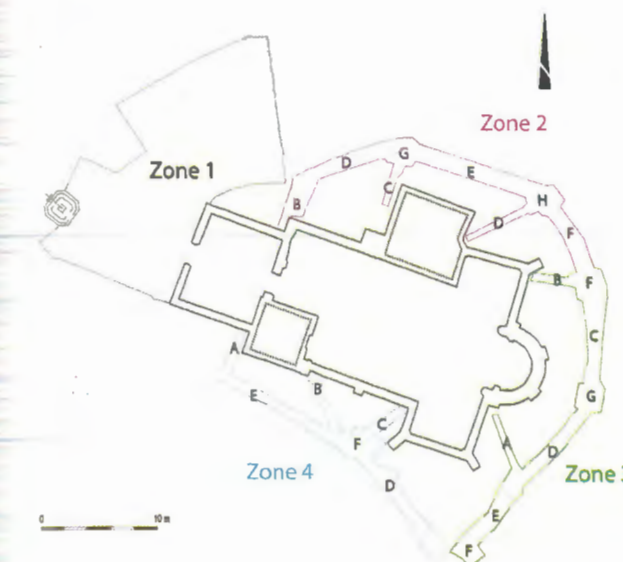


Fig. 11. - Plan du site de Villenave-d'Ornon (infographie M.-P. Valleix, J. Masson et H. Réveillas).

L'église Saint-Martin de Villenave-d'Ornon³² est connue pour avoir conservé une vaste nef à trois vaisseaux datée du XIe siècle et associée à un grand chevet hémicirculaire construit au XIIe. Des contreforts ont été ajoutés au XIIe au sud, contre la nef. Sous les fondations d'un de ces contreforts, une sépulture a été mise au jour, révélant des indices de chronologie relative entre l'occupation de l'espace funéraire accolé au mur de l'église et les remaniements effectués sur cette dernière. L'intervention archéologique a permis d'approcher des parties de l'édifice auparavant inaccessibles. Les fondations de la nef ont été observées jusqu'à 1 m de profondeur, composées de plusieurs assises de gros blocs calcaires liés au mortier. Ces fondations sont renforcées à l'angle de la façade occidentale. Il semble que cette dernière, dans sa phase initiale, était située plus à l'est que la façade actuelle. Aucune porte supplémentaire n'a été observée dans les murs gouttereaux de la nef au cours de la fouille, limitant la réflexion sur les accès à l'église et la circulation au sein des deux espaces, cimetière et édifice. Des chapelles sont ajoutées au XVIIe siècle de part et d'autre de l'abside du chevet, donnant un faux transept à l'église et, de ce fait, un plan en croix latine qui la caractérise aujourd'hui mais qui n'est pas primitif (fig. 12). La façade occi-

31. Notice rédigée par la responsable d'opération, Hélène Réveillas (Bordeaux Métropole et Equipe A3P, UMR 5199).

32. Dont l'étude a ici été reprise par J. Masson, spécialiste du bâti religieux (Bordeaux Métropole et Ausonius, UMR 5607).



Fig. 12 - Eglise de Villenave-d'Ornon, prise de vue vers le sud-ouest (cliché J. Masson).



Fig. 13 - Sarcophage mérovingien (© M.-C. Daverat).



Fig. 14 - Sarcophage anthropomorphe (© M.-C. Daverat).



Fig. 15 - Coffrage en pierres (© L. Maccanin).



Fig. 16 - Fragment de tissu mis au jour dans une sépulture datée de l'époque moderne (© M. Maury).

dentale et la tour-clocher, ajoutée contre la nef au sud, émanant aussi de reprises modernes. Lors de la fouille, peu de sépultures ont été observées contre la chapelle sud. Les perturbations engendrées par sa construction peuvent expliquer cette faible quantité, mais aussi le cheminement généré par l'ouverture de la porte vers l'est. La même remarque est à faire pour le secteur au sud de la nef, qui a révélé peu de sépultures et était encore occupé par une annexe au XIX^e siècle.

Autour de l'église, plusieurs phases d'occupation ont pu être établies. Tout d'abord deux sarcophages mérovingiens en place à l'est-nord-est de l'église (fig. 13) et plusieurs fragments en remploi, marquent une utilisation précoce du lieu comme espace funéraire. Ces deux sarcophages en calcaire, dont l'un avait en partie conservé son couvercle en bâtière, sont similaires par leur forme à ce qui a pu être observé sur d'autres sites girondins (Jau-Dignac et Loirac ou Bazas³³ par exemple). Pour l'époque carolingienne, c'est une occupation domestique qui a été identifiée avec de nombreux restes céramiques découverts au sud du site : fragments de petits pots, de cruches et de jattes. Cette présence reste cependant très limitée puisque les autres zones de la fouille n'ont livré que quelques fragments en position secondaire. En l'absence à ce jour de datations radio-carbone et en regard de l'emprise limitée de notre opération, il est possible que des sépultures carolingiennes n'aient pas été identifiées.

À partir du second Moyen Âge et jusqu'à l'époque moderne, s'ensuit une occupation dense, avec un total de près de 250 tombes. 69 sujets ont pu être datés du second Moyen Âge par la stratigraphie et la typochronologie des tombes. 20 d'entre eux sont décédés avant l'âge de 20 ans, 49 sont des adultes (12 femmes, 15 hommes et 22 de sexe indéterminé). Les pathologies osseuses et dentaires sont banales. 110 sujets ont été mis au jour pour l'époque moderne, dont 43 individus immatures et 67 adultes (10 femmes, 15 hommes et 42 de sexe indéterminé).

Les sujets de la période médiévale ont été inhumés dans des coffrages de pierres calcaires, des sarcophages anthropomorphes ou des contenants en bois non cloués. Les sarcophages (fig. 14) correspondent à ceux découverts lors des fouilles de la cathédrale Pey-Berland à Bordeaux³⁴ ou de Lignan-de-Bordeaux³⁵. Les coffrages³⁶ en pierres se caracté-

33. Rougé et al. 2015a ; Rougé et al. 2015b.

34. Sauvaître 2010 p. 142.

35. Régaldo-Saint-Blancard 1989.

36. Afin d'éviter toute confusion, nous employons ici le terme de « coffrage » et non de « coffre », suivant en cela les recommandations de M. Colardelle (1983) « contenant statique du corps, complet ou incomplet, en dalles, lauzes, tuiles, pierres d'appareil, moellons, galets ou planches de bois dont les éléments (côtés, fond, couvercle) sont immobilisés par appui les uns sur les autres (...) Le coffrage peut être mixte ou façonné » p. 306.

risent par plusieurs blocs taillés ou moellons et peuvent être très divers selon la constitution de leur paroi, la présence ou non de mortier, leur couvercle, leur logette céphalique, etc. (fig. 15). Cette architecture funéraire est très fréquente pour la période sur les sites girondins, avec de nombreux exemples à Bassens³⁷, à Bordeaux³⁸ ou à Mérignac³⁹. Le traitement des corps reste semblable d'une sépulture à l'autre. Les défunts ont été en majorité déposés selon une composante ouest, avec la tête au nord-ouest, à l'ouest-nord-ouest ou à l'ouest. Tous ont été inhumés sur le dos, les membres supérieurs en extension ou en position basse, les membres inférieurs en extension. Le mobilier est rare : un orcel, une clé et deux anneaux, ainsi que quelques épingles et éléments de vêtements.

La période moderne est, au contraire, caractérisée par des cercueils, cloués dans la plupart des cas. L'orientation et la position des corps subissent peu de changements, la dominante ouest reste marquée avec 75% des cas et tous les sujets ont été déposés sur le dos. Les membres inférieurs sont toujours en extension. Les membres supérieurs, en revanche, sont plus souvent en position haute. L'utilisation d'enveloppes souples est avérée dans huit cas, soupçonnée dans quatre. La découverte de tissus sur une monnaie, en cours d'étude, permettra d'en savoir plus sur le type utilisé (fig. 16). Le mobilier associé

Agglomération bordelaise, Tram D. Diagnostic⁴⁰

La nouvelle ligne D du tramway de l'agglomération bordelaise doit desservir le quadrant nord-ouest de la métropole bordelaise en traversant les communes de Bordeaux, Le Bouscat, Bruges, Eysines et Le Haillan. À partir de la place des Quinconces, le tracé emprunte les rues Fondaudège et Croix-de-Seguey, traverse les boulevards au niveau de la Barrière du Médoc, remonte jusqu'à l'avenue de l'Hippodrome au Bouscat, franchit la rocade et se poursuit vers la rue du Tronc-du-Pinson jusqu'à l'avenue du Taillan à Eysines. Le terminus est prévu au lieu-dit Cantinolle, à cheval sur les communes d'Eysines et du Haillan.

Dans le cadre des travaux préparatoires à la création de cette future ligne, l'arrêté préfectoral portant prescription du diagnostic d'archéologie préventive prévoit d'intervenir en trois phases et selon trois démarches coordonnées : sondages (appelés « phase 1 »), reconnaissance préalable de réseaux (appelée « phase 2 ») et suivi des déplacements de réseaux (appelée « phase 3 »). Ce diagnostic a été attribué au service d'archéologie préventive de La Cub le 26 juin 2013.

En 2013, dans le cadre de la phase 1, trois interventions archéologiques ont eu lieu : deux le long de la rue Fondaudège à Bordeaux, respectivement place Marie-Brizard et place

au défunt est plus fréquent : quelques anneaux, une broche, des perles, une frange métallique (fanion ?) ou encore un bouquet de fleurs artificielles.

Quelle que soit la période, la densité des inhumations est forte tout autour de l'église, avec de nombreux recoupements, à l'exception du secteur sud, de l'entrée du bâtiment à l'abside, où elles sont plus rares. Les orientations sont en majorité ouest-est, la tête à l'ouest ; pour plusieurs tombes la tête est à l'est, sans que cela puisse s'expliquer pour l'instant. Les quelques cas de sépultures pour lesquels la tête est au nord ou au sud semblent en revanche dus à l'occupation intensive de l'espace, notamment sur le parvis de l'église puisqu'elles viennent s'insérer entre plusieurs tombes préexistantes.

Cette opération participe donc à l'enrichissement des connaissances existantes sur les cimetières médiévaux et modernes de la région bordelaise, tant au niveau des pratiques funéraires que du recrutement des individus inhumés. La découverte de sépultures antérieures à un contrefort de l'église daté du XII^e siècle et les différentes observations réalisées dans les tranchées venant contre l'édifice apportent de nouvelles informations sur le développement de l'église elle-même et de son cimetière au cours des siècles.

Charles-Gruet, et une au lieu-dit Cantinolle sur les communes d'Eysines et du Haillan. Les résultats sont, d'un point de vue archéologique, inégaux et limités.

À hauteur du terminus de la ligne, près des lieux-dits Cantinolle et Jallepont, afin de diagnostiquer l'emprise du futur parc-relais, huit tranchées ont été ouvertes sur un terrain très sableux situé à environ 200 m des berges de la Jalle. Malgré la découverte, non loin, d'un hameau occupé à l'époque romaine et au Moyen Âge⁴¹, aucune trace d'activité humaine antérieure au XX^e s. n'a pu être détectée.

Les résultats sont bien évidemment différents pour les sondages ouverts sur la commune de Bordeaux, le long de la rue Fondaudège, zone correspondant aux marges de la ville aux époques antique et médiévale. Malgré le riche potentiel du

37. Bizot 1989.

38. Sauvaître 2010.

39. Rigade 2009.

40. Notice rédigée par le responsable d'opération, David Hourcade (Bordeaux Métropole et Ausonius, UMR 5607).

41. Wozny (dir.) 2008.

secteur, les informations glanées concernent essentiellement les activités artisanales et la mise en place de la voirie à l'époque moderne.

Place Marie-Brizard, à l'emplacement de la future station «Paulin», plusieurs éléments archéologiques étaient attendus : éventuelles structures funéraires antiques liées à la nécropole de Terre-Nègre, toute proche ; éléments de voirie ancienne permettant de dater l'origine du chemin du Médoc et probables traces d'activités artisanales. Malheureusement, le sondage ouvert en août 2013 au centre de la place n'a pas permis d'apporter les réponses escomptées ; la présence de trop nombreux réseaux et de vestiges récents gênant les investigations. Les découvertes indiquent que l'anthropisation du site ne semble pas antérieure au Moyen Âge ou au début de l'époque moderne. Le plus ancien vestige correspond à une fosse qui témoigne peut-être d'une extraction de matériaux, activité artisanale bien connue dans ce quartier⁴² jusqu'au milieu du XIX^e s. L'aménagement d'une voie à la fin de l'époque moderne marque une rupture dans la nature du site. Formée d'un sol de galets liés à l'argile, cette rue – dont le sommet est coté à une altitude comprise entre 7,75m au nord-ouest et 7,80m NgF au sud-est – correspond au départ du chemin de Bruges. Son carrefour avec le chemin du Médoc, dont l'origine reste inconnue, n'a pas été repéré.

Plus au sud-est, place Charles-Gruet, à hauteur de la future station du même nom, les attentes étaient grandes. On espérait en effet pouvoir rencontrer les structures funéraires antiques et médiévales liées à une nécropole antique et au cimetière de la chapelle Saint-Germain, des éléments de voirie ancienne et, éventuellement, des traces d'activités artisanales. Là encore, le sondage ouvert sur la chaussée, face au numéros 18 à 21, n'a pas permis d'apporter les réponses espérées. Malgré la poursuite du diagnostic jusqu'à l'apparition du substrat calcaire, à une profondeur de près de 3,60 m (entre 4,15 et 4,60 m NgF), aucun niveau archéologique ni structure antérieur à l'époque moderne n'a été mis au jour (fig. 17).

Cette absence de niveaux antiques et médiévaux, pourtant attestés à proximité immédiate par les archives ou les découvertes anciennes de Fr. Jouannet, s'explique par le fait que la zone a servi d'extraction – d'abord sablière et gravière puis carrière de calcaire – à l'époque moderne. En effet, le diagnostic a permis de constater que la surface de l'affleurement calcaire avait été travaillée avec soin afin de permettre l'enlèvement de moellons et de petits blocs d'une dizaine de centimètres de hauteur. Ce niveau n'était donc plus celui du *substratum* géologique, mais celui d'un sol de carrière à ciel ouvert, entaillé de tranchées d'extraction dessinées par des pics (ou des escoudes) définissant des fronts de taille en forme de petits gradins (fig. 18)⁴³. La date de mise en service de cette carrière reste indéterminée, mais elle n'est sans doute pas antérieure au XVI^e siècle⁴⁴. Sa

durée d'exploitation est également inconnue, mais la présence sur son fond de plusieurs petits sols indurés formés de galets et de gravillons indique que les charrois y furent nombreux et la circulation importante.

La date de son abandon est en revanche mieux cernée. La stratigraphie montre en effet que, à la fin du XVII^e s., la carrière est transformée en gigantesque fosse-dépotoir et sert de poubelle aux artisans du quartier. Ainsi, la cavité qu'elle formait est entièrement comblée par plusieurs couches de remblais dont l'épaisseur totale peut atteindre 2,50 m (fig. 17 et 19). La nature des sédiments et du mobilier mis au jour indique que ces remblais sont non seulement des déchets artisanaux, mais qu'ils proviennent très vraisemblablement de tanneries. Le premier indice est fourni par l'important lot de chevilles osseuses de bovins et de caprins. Dans la mesure où il s'agit des seuls restes osseux mis au jour, ils indiquent que ce n'était ni la viande ni les carcasses des animaux qui étaient utilisées, mais bien leurs peaux⁴⁵. Le second indice tient à la nature même des sédiments : ils sont exclusivement composés d'un mélange de cendres et de chaux. Or ce mélange rappelle celui qu'utilisent les tanneurs lors du «pelanage», étape destinée à faire tomber le poil ou la bourre des peaux livrées par les bouchers et dont dépend le succès du tannage⁴⁶. En effet, pour cela, ils remplissent des cuves (appelées «plains» ou «pelans») d'un bain de lait de chaux et de cendres dans lequel ils laissent tremper les peaux fraîches, le temps de préparer le cuir au tannage proprement dit, en les faisant enfler et en dilatant leurs pores. Ainsi, tout semble

42. L'archéologie témoigne que, depuis le Moyen Âge, l'extraction de sable et de grave est une des activités principales des quartiers de Saint-Seurin et du Palais-Gallien. Les archives, et plus particulièrement le cartulaire de Saint-Seurin, regorgent de mentions de ces «areynes». On se souviendra également que la pratique perdure au moins jusqu'au milieu du XIX^e s. puisque c'est justement lors des travaux effectués dans une des plus grandes sablières de Bordeaux, à proximité de la rue Naujac, que la nécropole de Terre-Nègre a été découverte.
43. Dans l'angle ouest du sondage, les trois ou quatre gradins repérés forment des paliers d'environ 0,10 m de hauteur et de 0,15 à 0,40 m de large. Ils permettent de conclure que cette carrière servait au débitage de petits blocs d'environ 0,30x0,10 m de côté ou, plus probablement, des moellons d'environ 0,15x0,10 m.
44. Au vu du TPQ fourni par le mobilier mis au jour, rien n'interdit de penser que cette carrière date du XVII^e s. et qu'elle pourrait avoir été exploitée lors de la phase de réaménagement du Château Trompette.
45. Lorsque les bouchers livrent les peaux fraîches aux tanneurs, les sabots et/ou les cornes des bêtes sont encore souvent présents. Le nettoyage des peaux et l'élimination de ces restes osseux est à la charge des tanneurs. Par comparaison, on notera que cette proportion anormale de chevilles osseuses caractérise également les restes de faune mis au jour par l'INRAP en 2011 lors des fouilles d'un quartier de tanneurs du Haut-Empire au 12 rue Jean Fleuret, à Bordeaux (note BSAB).
46. La présence de cendres est quasi systématique, mais sa proportion dépend des habitudes régionales (Lalande 1764, p. 9-10 ; Julia de Fontenelle 1833, p. 96-97). Elle peut également être liée au nettoyage des fours et des foyers des étuves dans lesquels certains cuirs sont «mis au suif», notamment pour l'hongroyage.

indiquer que les niveaux découverts correspondent aux déchets des deux premières étapes – nettoyage et pelanage – des ateliers de tanneurs que l'on sait, grâce aux archives, installés sur les berges de l'Audeyole et le long du chemin du Médoc.

L'homogénéité du comblement, effectué depuis l'angle est du sondage, incite d'ailleurs à voir dans cette action les fruits d'une entreprise rapide, très organisée et de grande ampleur, peut-être décidée par les pouvoirs publics. En effet, à la fin du XVII^e s., en 1673 notamment, les tanneries implantées sur les berges de l'Audeyole étaient si nombreuses, polluantes et encombrantes qu'une ordonnance des trésoriers généraux les avait contraintes à cesser de rejeter leurs pelains sur la voie publique et à les déposer dans l'ensemble des cavités ouvertes le

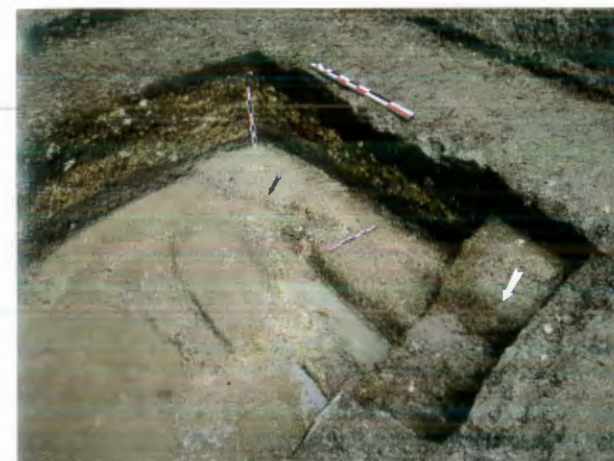


Fig. 17. - Vue du fond de la carrière de la Place Charles-Gruet (cliché D. Hourcade).

Fig. 18. - Vue de la berme nord-est du sondage de la place Charles-Gruet (cliché D. Hourcade).

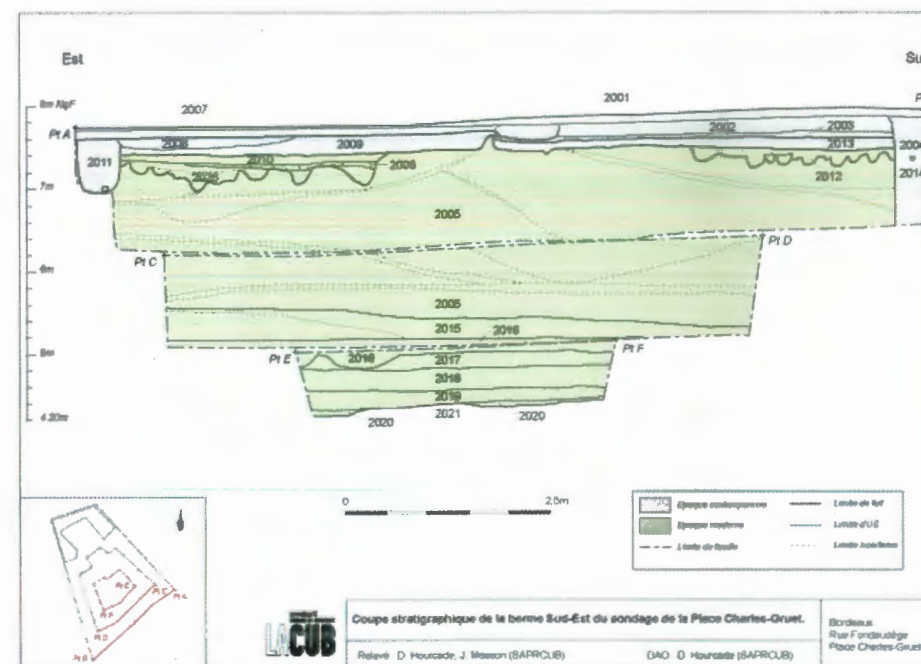


Fig. 19. - Coupe stratigraphique de la berme sud-est du sondage de la place Charles-Gruet.

long du chemin du Médoc afin des les remblayer⁴⁷. Les niveaux repérés dans le sondage de la place Charles-Gruet correspondent sans doute à des travaux effectués dans le cadre de cette ordonnance, ou du moins dans un contexte similaire.

47. AD 33, G 1112, non folioté. Le texte, étudié et retranscrit par E. Jean-Courret dans le cadre du programme de recherche sur le Palais-Gallien, dirigé par D. Hourcade, indique : ... qu'il fût ordonné que les Bayles des Maîtres Tanneurs tant en leur propre & privé nom, que pour tous les autres intéressés en la propriété, location, ou usage desdites Adouberies, feront tirer incessamment le susdit Pelan qu'ils ont jetté & placé es contours desdites sources de la Fontaine Dauge, et duquel une partie s'est écroulée dans ledit Chemin de la Porte St. Germain en Medocq, & les transporteront dans les creux & dans les concavités des environs & de l'enceinte du Palais Galienne, comme le lieu le moins incommode pour ledit transport ...



Bibliographie

Rapports d'opérations établis par le service en 2013

- Béhague, Bertrand (dir.). *Aquitaine. Gironde. Bordeaux, 14 rue Cabirol. Rapport de diagnostic archéologique (12 septembre -12 octobre 2013)*. Bordeaux, La Cub, SRA Aquitaine, 2014.
- Hourcade, David (dir.). *Aquitaine. Gironde. Bordeaux, Rue du Hâ. Rapport d'opération d'archéologie préventive. Suivi de travaux (02 avril-17 juillet 2013)*. Bordeaux, La Cub, SRA Aquitaine, 2013.
- Hourcade, David (dir.). *Aquitaine. Gironde. Bordeaux, Place Marie-Brizard. Tram D – Phase 1A (Zone 1). Rapport de diagnostic (21-28 août 2013)*. Bordeaux, La Cub, SRA Aquitaine, 2014a.
- Hourcade, David (dir.). *Aquitaine. Gironde. Bordeaux, Place Charles-Gruet. Tram D – Phase 1A (Zone 2). Rapport de diagnostic (13-27 septembre 2013)*. Bordeaux, La Cub, SRA Aquitaine, 2014b.
- Hourcade, David (dir.). *Aquitaine. Gironde. Eysines/Le Haillan, Parc-relais Cantinolle. Tram D – Phase 1B. Rapport de diagnostic (03-05 décembre 2013)*. Bordeaux, La Cub, SRA Aquitaine, 2014c.
- Masson, Juliette. *Bordeaux, Rue de la Benaige: sauvetage urgent, juillet 2013, Rapport d'opération en archéologie préventive, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / Ministère de la Culture (SRA Aquitaine)*, 2014.
- Masson, Juliette. *Bordeaux, Place Renaudel: prospection diachronique, mars-avril 2013, Rapport d'opération archéologique, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / Ministère de la Culture (SRA Aquitaine)*, 2014.
- Masson, Juliette. *Bruges, Eglise Saint-Pierre: diagnostic archéologique, octobre 2013, Rapport d'opération archéologique, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / Ministère de la Culture (SRA Aquitaine)*, 2013.
- Réveillat, Hélène. *Villenave-d'Ornon, Place de l'église Saint-Martin, Rapport de fouilles préventives, Bordeaux, Service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole / Ministère de la Culture (SRA Aquitaine)*, 2015.

Bibliographie utilisée dans les notices

- Adamski, Frédéric, Pernot, Michel et Sireix, Christophe. « Un atelier de production de grands bronzes au I^{er} siècle à Burdigala », in : Fontaine S., Sartre S. et Tekki A. (éd.). *La ville au quotidien : Regards croisés sur l'habitat et l'artisanat antiques (Afrique du Nord, Gaule, Italie)*. Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2011, p. 191-202.
- Bizot, Bruno. « Bassens », in : Régaldou-Saint-Blancard Pierre (éd.), *Archéologie des Églises et des Cimetières en Gironde*, 1989, p. 11-28.
- Brutails, Jean-Auguste. *Les Vieilles églises de Gironde*, Bordeaux, Férét et Fils, 1912.
- Colardelle, Michel. *Sépulture et traditions funéraires du Ve au XIII^e siècle ap. J.-C. dans les campagnes des Alpes françaises du nord (Drôme, Isère, Savoie, Haute-Savoie)*, Grenoble, Société alpine de documentation et de recherche en archéologie historique, 1983.
- Doulan, Cécile (dir.) et Charpentier, Xavier (coll.). *Bordeaux, 33/2*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Carte Archéologique de la Gaule », 33/2, 2014.
- Gaborit, Michèle. *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud Ouest (Gers, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Pyrénées Atlantiques)*, thèse de 3^e cycle, 1979, Bordeaux, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, pp. 109 et 177-178.
- Hénique, Jérôme. « Bordeaux – 17, rue du Hâ », *Bilan scientifique de la région Aquitaine 2007*, 2009, p. 85-87.
- Hénique, Jérôme (dir.). *17, rue du Hâ, Bordeaux, Gironde. Rapport d'opération archéologique*. Balma, Hadès, SRA Aquitaine, 2013.
- Julia de Fontenelle, J.-S.-E. *Manuel du tanneur, du corroyeur, de l'hongroyeur et du boyaudier*, 2^e édition, Paris, 1833.
- Jean-Courret, Ézéchiel. *Bordeaux : Plans historiques*, I, in : Lavaud, Sandrine 2009.
- Lalande J. de. *Art du tanneur*, Paris, 1764.
- Lavaud, Sandrine (dir.). *Atlas historique de Bordeaux*, Bordeaux, Editions Ausonius, 2009.
- Mesqui, Jean. « Une double révolution à La Rochelle – La tour Saint-Nicolas », *Bulletin Monumental*, 1990, t. 48-II.
- Nadeau, Robert. *Le second palais de l'Intendant à Québec. Mise en valeur virtuelle d'un lieu archéologique*, 2008, Mémoire de maîtrise en archéologie, Laval, faculté des Lettres.
- Piat, Jean-Luc. « Bordeaux – Place Renaudel », *Bilan scientifique de la région Aquitaine 1998, 1999*, p. 63-64.
- Piat, Jean-Luc. « Bordeaux – Quartier Sainte-Croix », *Bilan scientifique de la région Aquitaine 1999, 2000*, p. 47.
- Piat, Jean-Luc. « Bordeaux – Quartier de la Bastide, Place Stalingrad, Rue Fourteau », *Bilan scientifique de la région Aquitaine 2000, 2001*, p. 51.
- Piat, Jean-Luc. « Bordeaux – Square Dom Bedos », *Bilan scientifique de la région Aquitaine 2005, 2006*, p. 16.
- Régaldou-Saint-Blancard, Pierre. « Lignan de Bordeaux », in : Régaldou-Saint-Blancard Pierre (éd.), *Archéologie des Églises et des Cimetières en Gironde*, 1989, p. 77-84.
- Rigeade, Catherine. *Mérignac. ZAC centre ville. Cimetière de l'église Saint-Vincent*, Rapport de fouilles préventives, Bordeaux, Archéosphère/Ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2009.
- Rougé, Guillaume, Scullier Christian et Gleize Yves. « Cartographie des sites à sarcophages en Aquitaine (IV^e-VIII^e siècles) », in : Cartron Isabelle, Henrion Fabrice et Scullier Christian (éd.), *Les sarcophages de l'Antiquité*

tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion, Actes des XXXe Journées Internationales d'archéologie mérovingienne, 2015a, p. 149-154.

Rougé, Guillaume, Cartron Isabelle, Castex Dominique et Grégor Thierry. « De la fabrication à l'utilisation des sarcophages : le cas du site de « La Chapelle » à Jau-Dignac et Loirac (Gironde) », in : Cartron Isabelle, Henrion Fabrice et Scullier Christian (éd.), *Les sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion, Actes des XXXe Journées Internationales d'archéologie mérovingienne*, 2015b, p. 347-360.

Sauvaître, Natacha. *Place Pey Berland Bordeaux (Gironde)*, Rapport de fouilles préventives, Bordeaux, Hadès/Ministère de la Culture (SRA Aquitaine), 2010.

Schoonbaert, Sylvain. « De la ville à l'urbanisme. Renouveau et continuité de l'espace urbain de 1790 à 1914 », in : Lavaud, Sandrine 2009, t. II, p. 227-291.

Sireix, Christophe (dir.). *La Cité judiciaire. Un quartier suburbain de Bordeaux antique*. Bordeaux, Fédération Aquitania, Aquitania, suppl. 15, 2008.

Schwieb, Jean-Jacques. « Les fondations en bois en milieu humide : l'exemple de Strasbourg de l'Antiquité au XIX^e siècle », in : *Le bois dans l'architecture – Entretiens du patrimoine, Actes du colloque de Rouen, novembre 1993, 1995*, p. 132-147.

Wozny, Luc. *Bordeaux, 17, rue du Hâ (Gironde)*, Rapport de diagnostic (Oct.-Nov. 2006), Pessac, Inrap, DR Grand-Sud-Ouest, SRA Aquitaine, 2006.

Wozny, Luc (dir.). *Eysines/Le Haillan. « Les Vignes de Bussac » (Gironde). Rapport de fouille archéologique de sauvetage, juillet 2002*. Pessac, Inrap, DR Grand-Sud-Ouest, SRA Aquitaine, 2008.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 191-227

L'archéologie girondine en 2013

(extraits du *Bilan scientifique régional*, DRAC Aquitaine, SRA)

Ville et métropole de Bordeaux

BÈGLES

33 chemin de Mussonville

L'intervention a été provoquée par le projet de construction de 24 logements en rive gauche du ruisseau de l'Eau Bourde, à proximité de vestiges de l'aqueduc alimentant Bordeaux durant l'Antiquité. Situé à une altitude de 12 m environ, le terrain ne présente pas de pente. L'intervention a été réalisée entre deux rangées de garages en attente de démolition.

Le substrat est quasi-affleurant sous les remblais contemporains ; la terrasse Fxb2 (Pléistocène inférieur moyen) apparaît entre 0,55 et 0,90 m de profondeur.

Le diagnostic s'est traduit par la réalisation d'une tranchée quasiment nord/sud sur toute la largeur de l'emprise. Deux fossés linéaires à peu près parallèles et distants de 0,90 m ont été mis au jour, à 0,55 m sous le sol actuel, dans un niveau correspondant à la partie superficielle de la terrasse. Un tessou de faïence blanche dans le comblement de l'un d'eux tend à favoriser une datation moderne ou contemporaine pour ces probables structures de drainage.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par la responsable, Marie-Christine Gineste (Inrap)

358 route de Toulouse

Dans le cadre de la construction d'une habitation collective par la société SCCV du Rubis, une opération de diagnostic a été réalisée par l'INRAP le 14 mai 2013. La tranchée continue, d'une longueur de 60 m, n'a pas révélé de structures archéologiques.

L'étude géologique (X. Boes) nous montre que l'épaisseur des sédiments à potentiel archéologique correspond aux couches sableuses avec des graviers, situées au-dessus de la terrasse du Pléistocène moyen ou du substrat oligocène et sous les terres noires. Dans le cas de creusement, les sédiments de la terrasse pléistocène et du substrat oligocène deviennent potentiellement archéologiques. D'un point de vue géologique, les informations collectées à l'occasion du diagnostic sont très intéressantes, car elles montrent que la terrasse du Pléistocène moyen constitue un ensemble hétérogène et complexe. La terrasse présente ici des lambeaux de terrains tertiaires (argiles à nodules calcaires oligocènes) qui modifient la vision géologique de ce secteur. D'un point de vue archéologique, la zone présente aussi un sol urbain de type « terre noire » en formation dans lequel aucun vestige archéologique n'a été détecté. On n'exclut pas que ces données de profondeur des sédiments à potentiel archéologique soient remises en cause

dans le cas où des sédiments archéologiques plus épais seraient localement mis au jour (paléochenaux, accumulations anthropiques, terres noires).

En outre, le tracé de l'aqueduc antique alimentant Bordeaux forme une courbe à l'est de la route de Toulouse avant de s'orienter vers le nord aux abords de la rue Albert Thomas. L'assiette du projet, par sa position et sa morphologie, est donc stratégiquement bien située pour observer une bifurcation de cette conduite mais n'en a livré aucune trace.

De plus, la parcelle mitoyenne a fait l'objet d'une intervention d'archéologie préventive les 17 et 18 janvier 2012 sous la direction de G. Sandoz (INRAP Gso). Les deux sondages couvrant 13 % de la surface affectée par le projet se sont révélés négatifs.

Alexandra Hanry

BORDEAUX

Rue Ausone

En février et mars 2013, une surveillance archéologique a été réalisée dans le cadre de la rénovation en urgence du réseau d'assainissement de la rue Ausone, au nord du cours d'Alsace-et-Lorraine. En effet, cette zone correspond à l'embouchure du Peugue. Le quartier ne se développe qu'à partir de la fin du XI^e siècle, lorsque le Palais de l'Ombrière s'y installe. Au début du XIV^e siècle, s'établit la maison de la Monnaie médiévale qui fonctionne jusqu'au XVIII^e siècle. La rue Ausone est ensuite créée en 1759 afin de structurer un nouveau lotissement.

Les travaux ont consisté en la réalisation d'une tranchée d'une quarantaine de mètres orientée nord-sud et de sept tranchées de raccordement qui devaient reprendre des creusements liés à l'installation de l'ancien réseau d'assainissement.

Aucune information concernant les périodes antique et médiévale n'a pu être recueillie. La plate-forme portuaire du XIII^e siècle, identifiée par W. Migeon sous la place du Palais lors des sondages archéologiques du tramway en 2001, n'a pas pu être reconnue. Bien que la tranchée se trouve au cœur de l'estuaire du Peugue, elle n'a pas permis d'observer son paléochenal car les travaux sont demeurés dans des niveaux trop superficiels.

La surveillance a fait apparaître que celui-ci a été canalisé par deux égouts voûtés orientés est-ouest et nord-ouest/sud-est. Or, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque le cours d'Alsace-et-Lorraine est percé, le chenal principal du Peugue est canalisé suivant le même axe. Ces deux aménagements pourraient donc appartenir à ce dispositif et être datés de cette période.

Les maçonneries identifiées dans les niveaux sus-jacents seraient donc toutes postérieures aux années 1860-1870. Pour la plupart déjà coupées par l'ancienne tranchée d'assainissement, leur interprétation demeure très hypothétique (fondations, murs de cave).

Les niveaux supérieurs sont constitués par des remblais contemporains perturbés par la pose de nombreux réseaux (gaz, eau, électricité), puis recouverts par les niveaux de voirie actuels.

La surveillance a donc principalement fait apparaître des aménagements postérieurs à la mise en place des égouts. Si des vestiges antérieurs à cette période sont bien attestés à proximité (Migeon 2001), la construction de ces canalisations a sans doute perturbé la zone et détruit tous les aménagements liés au port intérieur médiéval du Peugue. Il semble donc que les travaux de rénovation du réseau d'assainissement n'ont que peu impacté le sous-sol de la rue Ausone.

Céline Michel Gazeau

Migeon Wandel. *Rapport de Sondages - Diagnostics, suivi des déviations de réseaux du Tramway de Bordeaux*, Bordeaux : SRA Aquitaine, 2001.

Lavaud Sandrine dir. *Atlas historique de Bordeaux*, Bordeaux : Ausonius, 2009.

15 rue du Grand Rabbin Joseph Cohen, 18 rue Canilhac

Cette prescription de fouille, motivée par l'aménagement d'une maison départementale de la solidarité et de l'insertion succède à une surveillance de travaux et un diagnostic réalisés en 2012. Elle occupe une surface de 313 m² sur un point haut de la rive gauche de la Garonne, à un peu plus de dix mètres au dessus du niveau actuel du fleuve.

La parcelle concernée se situe en plein cœur de Bordeaux, dans l'extension maximale de la ville du Haut Empire et environ 400 mètres au sud du *castrum* du Bas-Empire. A partir du XIII^e siècle, elle s'inscrit dans la partie sud-ouest du couvent des Carmes, mentionné pour la première fois en 1264. Le couvent s'étendait le long des fossés de l'enceinte du XIII^e siècle (actuel cours Victor Hugo), entre la rue Bouhaut (rue Sainte Catherine) et la rue des Carmes (rue Canilhac). Il est intégré dans l'enceinte de la ville pendant le premier quart du XIV^e siècle. Il subit de nombreux remaniements, avant d'être démantelé à la Révolution. En 1792, la rue de la Réunion (actuelle rue Honoré Tessier) et la rue de la Révolution (rue du Grand Rabbin Joseph Cohen) sont aménagées.

Du point de vue archéologique, l'opération conduite en 2013 se situe immédiatement au sud de la fouille « Parunis », dirigée par M.-A. Gaidon en 1986. Cette fouille avait permis



Bordeaux - 15 rue du Grand Rabbin Joseph Cohen, 18 rue Canilhac.

Les « terres noires » : un bâtiment à l'architecture de bois dans l'Antiquité, traduit par un alignement de trois poteaux matérialisés par les calages de tegulae de ces derniers. V. Elizagoyen, Inrap.

de découvrir une domus occupée du I^{er} au IV^e siècle, ainsi que des niveaux de voirie. Au III^e siècle, un mithraeum de près de 180 m² y est aménagé, en partie creusé dans le substrat calcaire. Différents vestiges appartenant au couvent des Carmes ont été retrouvés : la façade de l'église, chemisée entre deux murs dont la rosace gothique a été déposée au musée d'Aquitaine, le cimetière, le cloître et d'autres constructions telles que des chapelles, communs et pourrissoirs.

La fouille a mis au jour des vestiges dont la chronologie s'étend du Haut-Empire au XVIII^e siècle.

De l'Antiquité au XIV^e siècle, l'occupation est caractérisée par des « terres noires » structurées. Des sols de circulation et des bâtiments sur poteaux s'y distinguent, ainsi que des indices suggérant la proximité d'un atelier de bronzier à la fin du III^e siècle.

A partir du XIV^e siècle, des sols de mortier sont répartis selon des espaces que pérennisent les maçonneries modernes. Quelques murs de cette période sont conservés, mais ils sont, le plus souvent, oblitérés par les constructions postérieures qui reprennent les tracés anciens. Au XVII^e siècle, un cloître est construit et des caves aménagées.

Les divisions opérées après la Révolution ont pu être observées au sein de la parcelle. Des murs parcellaires sont construits, reprenant pour partie des éléments existants. La répartition ancienne des espaces est maintenue par le renforcement des murs antérieurs.

Le découpage interne des espaces dans l'îlot des Carmes est connu par deux plans du XVIII^e siècle, dont la grande fiabilité a pu être vérifiée lors de la fouille « Parunis ».



Bordeaux - 15 rue du Grand Rabbin Joseph Cohen, 18 rue Canilhac.
Vue générale de la fouille. W. Oy'l, Inrap.

L'enjeu de la phase d'étude, actuellement en cours, est d'individualiser chacune des occupations liées aux « terres noires » afin de déterminer le statut de la parcelle et plus largement de ce qui deviendra l'îlot des Carmes pendant l'Antiquité et le Moyen Âge. Pour les aménagements postérieurs, il s'agit de retracer les différentes étapes de construction de cette partie du couvent, en les mettant en perspective avec les résultats des fouilles anciennes.

Vanessa Elizagoyen

Elizagoyen, V. (dir.). *Bordeaux 15 rue du Grand Rabbin Joseph Cohen, 18 rue Canilhac*, Rapport de diagnostic, Inrap, Pessac, 2012.

Lavaud, S. (dir.). *Atlas historique des villes de France, Bordeaux*, 3 volumes, Ausonius, Bordeaux.

Gaidon, M.-A., Bordeaux, Parunis, *Archéologie en Aquitaine*, Bordeaux, 5, p. 23-27 ; Bordeaux, Parunis, *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, Bordeaux, 77, p. 7-19 ; Catalogue de l'exposition *Découvertes archéologiques sur le site de Parunis. De Mithra aux Carmes* au Musée d'Aquitaine, Bordeaux, 15 février - 16 mai 1988.

Îlot Carpenteyre

Le projet de réhabilitation d'un îlot au 43-45 rue Carpenteyre à Bordeaux a motivé la prescription d'un diagnostic archéologique. Le projet consistait en la démolition d'un ensemble de bâtiments anciens avant une reconstruction totale. L'emprise concernée se trouve dans le plus important et le mieux documenté des lotissements médiévaux, qualifié de *poblacion noeva* dès 1252. Ce quartier voit le jour dans un terrain vague et insalubre bordant les berges de la Garonne sous la direction de Pierre de Lenhan, abbé de Sainte-Croix. Il évoluera progressivement entre le XIIe siècle et l'époque moderne. C'est ce dernier état que l'on voit principalement dans les immeubles alentours.

L'intervention s'est déroulée en deux phases distinctes : une étude du bâti, sous la direction de Jean-Michel Martin (INRAP) ; après démolition des bâtiments, une étude d'archéologie sédimentaire dans les tranchées des fondations des confortements des murs mitoyens sous la direction de Bertrand Ducournau.

L'analyse du bâti prescrite par le service régional de l'archéologie devait caractériser autant que possible la chronologie relative des murs en élévation et identifier les unités spatiales du bâti. Pour ce faire, une série de piquage des enduits a été réalisée pour une lecture visuelle des modes de construction, à intervalles réguliers, soit en des endroits clés comme les ressauts, les angles ou les baies quand elles étaient visibles ou décelables grâce à un éclairage rasant sur les enduits.

L'analyse des élévations permet de discerner quelques éléments fragmentaires portant sur l'occupation de la parcelle, son évolution et sa mise en œuvre architecturale. Les constructions du XVIIe siècle se surimposent à une trame héritée du Moyen Âge. Une porte voûtée en plein cintre de type roman entre les parcelles du n°43 et 45, datable théoriquement des XII-XVe siècles, pouvait desservir une *yssida* définie par la cartointerprétation du cadastre napoléonien. Certains murs mitoyens construits en moellons particulièrement bien appareillés pourraient être contemporains de cette porte, ce qui tendrait à démontrer que le découpage du cadastre actuel correspond bien au premier lotissement du XIIe siècle.

La phase d'archéologie sédimentaire qui portait sur des surfaces réduites, dans la partie de la parcelle la plus proche de la rue Carpenteyre a permis de mettre en évidence la présence de niveaux de sols contemporains et modernes, pour certains liés à la réédification du bâti. Les niveaux médiévaux peu perceptibles paraissent avoir été érodés par une phase liée à l'aménagement des bords de Garonne à la fin du Moyen Âge. La cote d'intervention a permis de percevoir le niveau des limons hydromorphes. Ils conservent la trace d'un petit fossé de la fin de l'antiquité ou du haut Moyen Âge dont la fonction était de drainer cet espace soumis aux débordements du fleuve.

Bertrand Ducournau

Îlot Nérigeau

Comme pour l'îlot Carpenteyre (cf. notice ci-dessus), un projet de réhabilitation des 10-16 rue Nérigeau a motivé une prescription de diagnostic archéologique consistant en une étude du bâti (J.-M. Martin) et des sondages (B. Ducournau).

Les résultats se sont révélés assez modestes, l'existence d'une *yssida* semble se confirmer à l'intérieur de l'îlot. L'ensemble du bâti est d'une manière générale attribuable au XVIIe siècle, les sols sont en relation avec les activités industrielles récentes.

La phase d'archéologie sédimentaire a permis de compléter les informations malgré la faible emprise des sondages pratiqués. Il apparaît que les traces d'une occupation antérieure au XVIe siècle sont relativement ténues. De forts dépôts

de remblai assez fins et homogènes constituent la plus grande partie de la séquence rencontrée. Ceux-ci ne paraissent pas antérieurs au XVIe siècle d'une manière générale et précèdent l'ensemble des constructions les plus anciennes attestées sur le site. Ils s'apparentent à des faciès de type « terre à jardin », qui corroborent l'image d'un espace peu construit sur l'emplacement du *peyrat* de Sainte-Croix. Les constructions se développent au cours du XVIIe siècle et s'appuient sur une trame viaire en partie héritée du Moyen Âge. Le lotissement fait l'objet de nombreuses reconstructions, attestées par les reprises sur les murs conservés. Enfin, les différentes activités artisanales et industrielles des époques récentes viennent oblitérer et remanier en grande partie les niveaux archéologiques.

Comme pour l'îlot Carpenteyre (cf. notice ci-contre) un projet de réhabilitation des 10-16 rue Nérigeau a motivé une prescription de diagnostic consistant en une étude du bâti (J.M. Martin) et des sondages (B. Ducournau).

Bertrand Ducournau

Place Puy-Paulin

Préalablement aux travaux de réaménagement de la place Puy-Paulin et des rues adjacentes (rues Guillaume Brochon, Paul Painlevé et Louis Combes), une intervention archéologique a été prescrite.

La réalisation de la fouille s'est organisée en deux phases : dans un premier temps, réalisation de six sondages, d'emprise plus ou moins importante, répartis entre les rues Louis Combes et Guillaume Brochon et la place Puy-Paulin ; dans un second temps, suivi archéologique des travaux. Ce dernier n'a toutefois pas apporté d'informations essentielles, puisque les aménagements entrepris pour la pose d'un nouveau pavage sur les espaces concernés se sont limités à un décaissement d'une trentaine de centimètres de profondeur au maximum. Seule la stratigraphie supérieure de ces espaces, déjà impactée par les nombreux travaux de remise en état des réseaux existants, a été touchée. Les rares éléments archéologiques apparus avaient, d'ailleurs, déjà été observés lors des suivis de travaux sur ces mêmes réseaux et ont donc juste fait, à cette occasion, l'objet de remarques complémentaires.

En ce qui concerne les fouilles de la première phase, il est difficile de rapprocher les résultats obtenus en raison de l'éloignement entre les fenêtres de fouille (cf. fig. a). Nous pouvons cependant regrouper certains sondages entre eux en raison de la similitude des informations qu'ils ont livrées.

Ainsi, les ouvertures 2, 3 et 6, qui se déroulent d'ouest en est sur la place Puy-Paulin, ont livré une importante épaisseur de terres noires, d'époques médiévales, dans laquelle quelques

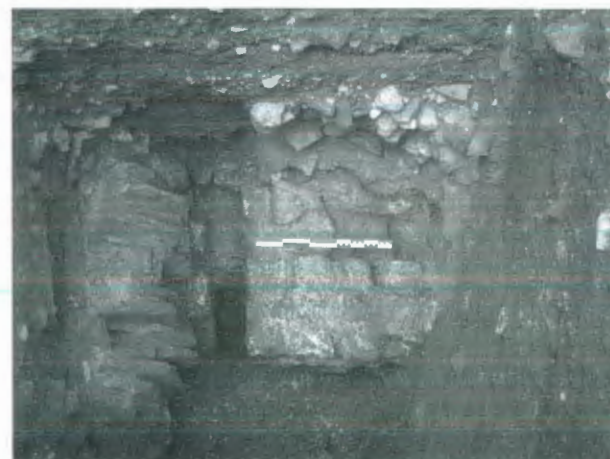


Bordeaux - Place Puy-Paulin.

Fig. a : Plan d'ensemble de localisation des sondages et des principaux vestiges.
Topographie et infographie de Sandra Malpelat (Hadès).

Fig. c : Vue vers le sud du tronçon du rempart antique mis au jour dans le sondage de la rue Guillaume Brochon.
Photo de Mathieu Roudier (Hadès).

Fig. b : Vue zénithale des structures antiques apparues dans le fond du sondage 2.
Photo de Mathieu Roudier (Hadès).



rares traces d'occupation (sols et solins) ont été assez difficilement identifiés et sans que nous puissions clairement définir leurs emprises et fonctions en raison de l'exiguïté des emprises de fouille. L'abandon du sondage 4 pour des raisons techniques (trop grande confluence de réseaux qui auraient considérablement gêné la fouille) a permis, en accord avec la Communauté urbaine de Bordeaux et le service régional de l'archéologie, d'élargir le sondage 2.

Ce dernier, situé à moins d'une vingtaine de mètres de la fouille de sauvetage réalisée en 2008 par S. Girond (Hadès) dans les sous-sols de la boutique « Newlook », présentait un intérêt certain pour tenter de rapprocher les résultats de ces deux fouilles. L'extension, et surtout l'approfondissement de cette fenêtre, ont ainsi permis d'atteindre le toit des niveaux antiques qui, bien que recoupés par ce qui semble être une importante fosse médiévale, sont visibles à travers deux maçonneries assez bien conservées (cf. fig. b).

Les sondages 5 et 7 (respectivement rue Brochon et rue Combes) peuvent également être mis en parallèle puisque leur implantation a été réfléchie afin de pouvoir vérifier la présence de l'enceinte antique de Bordeaux. Ils ont ainsi permis de retrouver deux tronçons de la fortification (cf. fig. c), même s'ils sont moins bien conservés que les éléments du rempart mis au jour en 2001 place Pey-Berland par W. Migeon (INRAP). Cette découverte, bien qu'attendue, ne répond toutefois pas aux interrogations existantes sur cette partie de la muraille, notamment celles concernant la présence éventuelle d'une porte fortifiée dans l'axe de la rue Brochon.

Enfin, le sondage 1, légèrement excentré par rapport aux autres, a livré les vestiges d'une cave voûtée confirmant ainsi que, jusqu'à récemment, l'îlot marquant la séparation entre la place Puy-Paulin et la rue Porte Dijaux se développait d'avantage vers l'ouest.

Mathieu Roudier

Site de Santé Navale, 145-149 cours de la Marne

La transformation du site de l'ancienne école de Santé Navale a provoqué la prescription d'un diagnostic sur demande volontaire de l'aménageur. Cinq sondages ont été réalisés pour une surface totale de 623 40 m². Le diagnostic a révélé une séquence antique enfouie sous plusieurs phases de remblais. Le site est implanté sur la bordure ouest d'un ancien ruisseau affluent de la Garonne, aujourd'hui disparu.

Une séquence archéo-stratigraphique de 1,5 m d'amplitude a été décrite. Trois phases ont été individualisées lors du diagnostic. Pour la première, correspondant à une occupation antique, l'ouverture limitée en surface et le niveau d'apparition des structures sous la nappe phréatique n'a pas permis une lecture appropriée des fossés romains. Un grand fossé dont le comblement intentionnel a été identifié au sud de l'emprise générale du projet mais dont l'axe et le profil ne sont pas reconnus, conserve au moins quatre phases de comblements.

D'autres structures jouxtent des aménagements de type remblais construits qui se développent sur une vaste zone au fond d'un vallon naturel. Ces niveaux antiques se rapportent à une implantation de caractère exceptionnel car peu souvent rencontrés dans le contexte antique de Bordeaux. La pauvreté apparente en mobilier pourrait être imputable à l'absence d'exploration de la base des remplissages des structures.

Cette phase antique se subdivise en deux états d'occupation ; le premier, correspondant au comblement du grand fossé est attribué au début du Haut Empire sur la base d'un seul tesson d'amphore vinaire de Tarraconaise, Pascual I ou Dressel 2/4. Un second état regroupant plusieurs structures fossoyées serait attribué à la seconde moitié du I^{er} siècle ap. J.C.

La phase d'occupation suivante débute à la période moderne jusqu'à la construction de Santé Navale. Des murs du parcellaire moderne dessinent les plans de bâtiments transformés. Ils semblent correspondre au parcellaire de la fin du XVIII^e siècle et probablement à un bâtiment situé au nord du Bourdieu appelé d'Arnaud Guiraud « hors de la ville et près des murailles » sur un plan de 1774.

Le grand enclos de la propriété Guiraud est bordé à l'est par un ruisseau alimenté par une source proche. Concernant le début de la période contemporaine, une partie du plan des fondations de bâtiments de l'asile des aliénés de Bordeaux établi après le rachat du bourdieu d'Arnaud Guiraud est conservée au sud de l'emprise suivant une orientation nord-est/sud-ouest.

Wandel Migeon

VILLENAVE-D'ORNON

Geneste Courréjean - zone nord

La phase 3 du projet d'aménagement de Villenave-d'Ornon, appelée le « parc d'affaires », se situe sur la plaine alluviale, en rive gauche de la Garonne. Les vestiges mis au jour concernent quatre périodes chronologiques : la Protohistoire, l'Antiquité gallo-romaine, le Moyen Âge et les époques Moderne et Contemporaine.

Les traces d'occupation protohistorique se matérialisent par la présence de fragment de céramique datant du second âge du Fer. Ce mobilier, associé parfois à des résidus de charbon de bois et de terre cuite découverts à différents endroits de l'emprise, témoigne de la fréquentation des lieux. Toutefois, en dépit des traces de structures (fossés, trou de poteau), il est délicat d'affirmer l'existence d'un habitat permanent dans l'emprise diagnostiquée.

La découverte majeure de cette opération de diagnostic est une épave de bateau daté par ^{14}C à une période allant de 660 à 780 ap. J.-C., localisée au sud-est de l'emprise, en berge septentrionale d'un estey encore en activité : Le Lugan. Il s'agit des restes d'un bateau d'envergure, dont les caractéristiques de construction le classe dans le type fluviomaritime.

Cette découverte est associée à un réseau de voirie-digue. Sur le terrain, cet ouvrage a été reconnu sur une distance de plus de 200 m dans l'axe nord-sud. Son état de conservation observé

dans plusieurs sondages est assez remarquable car préservant par endroit l'intégralité de la construction, faite d'argile et de blocs de calcaires. Une partie de ces installations devait être construites en bois ou autre matière périssable. Le mobilier associé date de la fin du Haut Empire. Toutefois, l'orientation de cet ouvrage, parallèle au cours de la Garonne et son lien quasi direct avec la berge de l'estey, invite à le mettre en relation avec les activités fluviomaritimes, les berges du Lugan et, d'une manière indirecte avec l'épave du bateau médiéval.

Pour les périodes post médiévales, les vestiges découverts sont essentiellement des structures en creux et, plus précisément, des fossés, mais également des restes de fondations d'un bâtiment, l'ensemble daté du XV-XVI^e siècle. L'ensemble de ces structures indique la présence d'un habitat dans une zone proche de la Garonne.

La période moderne et contemporaine se matérialise par les restes d'un drainage en tuyaux cylindriques de terre cuite, ce qui témoigne d'une éventuelle mise en culture au XIX^e siècle. A cette période semble également appartenir la construction d'une digue, observée dans la tranchée 407. De très abondants niveaux de remblais modernes, mais également des voiries goudronnées, datant des années 1970 sont présents sur l'emprise.

Notice issue du rapport final d'opération
fourni par le responsable
Christophe Dunikowski (Inrap)

Gironde hors Bordeaux Métropole

Architecture religieuse romane

Baron, Bassanne, Bazas, Brouqueyran, Cazats, Cleyrac, Loubens, Monprimblanc, Petit-Palais-et-Cornemps, Pondaurat, Soullignac

Dans le cadre du programme de la région Aquitaine *Les mutations de l'architecture religieuse romane en Aquitaine au temps de la réforme grégorienne fin XI^e et début XII^e siècles*, (dir. Christian Gensbeitel), plusieurs prélèvements de charbons ont été effectués dans les mortiers de parements d'églises girondines réalisées en petit appareil de moellons, afin de mieux cerner chronologiquement ces constructions, considérées par l'historiographie (cf. notamment M. Gaborit, 1979), comme relevant de la fin du XI^e siècle. Douze échantillons ont ainsi été analysés par le centre de datation par le radiocarbène (Univ. Lyon 1) grâce au programme Artémis.

Une partie des datations obtenues, qu'il conviendrait de confirmer par des prélèvements supplémentaires, a donné des premiers résultats qui n'infirmant pas les hypothèses de départ, mais ne permettent pas de les préciser, du fait d'intervalles chronologiques relativement larges :

- haut du mur de l'abside de l'église de Baron (combles) : âge calibré de 1028 à 1184 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 920 ± 30) ;
- parement méridional de la nef de l'église de Poussignac à Bazas (à l'ouest du portail) : âge calibré de 1025 à 1157 (âge ^{14}C BP : 945 ± 30) ;
- mur sud de la nef de l'église de Cazats : âge calibré de 969 à 1153 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 1010 ± 35) ;
- mur nord de la nef de Cornemps (Petit-Palais-et-Cornemps) : âge calibré de 1025 à 1165 ap. J.-C. ;
- chevet : âge calibré de 1024 à 1155 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP chevet : 950 ± 30 ; nef : 930 ± 30) ;
- parement nord de la nef de l'église de Loubens : âge calibré de 1033 à 1204 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 910 ± 30) ;
- chevet de l'église de Monprimblanc : âge calibré de 1026 à 1182 (âge ^{14}C BP : 925 ± 30),
- chevet de l'église de Saint-Martin de Montphélix (Pondaurat) : âge calibré de 1322 à 1442 ap. J.-C. ;
- mur nord de la nef du même édifice : âge calibré de 993 à 1155 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP chevet : 525 ± 30 ; nef : 980 ± 30) ;
- le chevet de l'église de Bassanne dont l'hétérogénéité des matériaux de petit appareil posait question a donné un âge calibré de 1415 à 1479 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 450 ± 30) ;
- la datation tardive du parement septentrional de l'église de Cleyrac est attribuable à un rejointoiement moderne : âge calibré de 1300 à 1419 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 580 ± 30) ;

— quant à l'âge calibré de 428 à 615 ap. J.-C. (âge ^{14}C BP : 1515 ± 30) obtenu pour le mur sud de la nef de l'église de Soullignac, il constitue peut-être une datation haute liée à un effet de « vieux bois ».

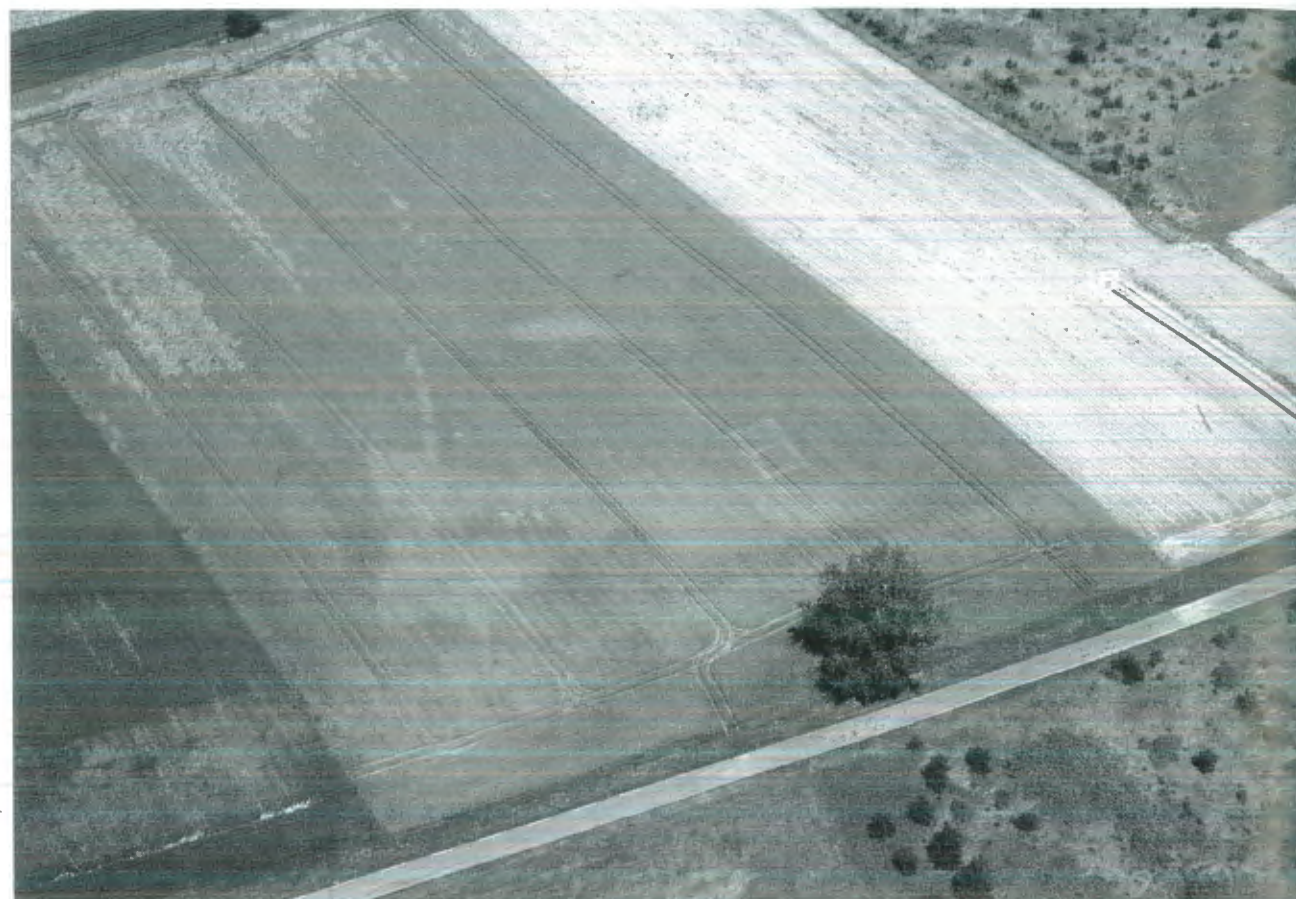
Ces analyses sont intégrées dans une thèse en cours de réalisation à l'IRAMAT-CRPAA (université Bordeaux Montaigne) qui sera soutenue à la fin de l'année 2014.

Marion Provost

Les campagnes antiques de l'Aquitaine centrale de la fin de l'Âge du Fer à l'Antiquité tardive

L'objectif du programme est de renouveler la connaissance de l'histoire et du fonctionnement des campagnes antiques des cités de l'Aquitaine centrale. Cette étude met en œuvre différentes méthodes d'investigation : prospection systématique fine sur deux zones-test dans les communes de Saint-Etienne-de-Lisse et de Saint-Sulpice-de-Faleyrens (cette recherche s'insère dans le PCR « Saint-Emilion et sa juridiction. Genèse, architectures et formes d'un territoire » porté par F. Boutoulle) ; prospection pedestre ponctuelle, effectuée selon la méthode Rapatel, pour préciser la nature et la chronologie d'occupation de sites connus ; enfin, la prospection aérienne.

Outre les résultats des prospections menées dans l'ancienne juridiction de Saint-Emilion (cf. infra), les découvertes ont essentiellement porté sur une nouvelle zone-test choisie au sud du territoire des Nitobroges (commune Lamontjoie et sa périphérie en Lot-et-Garonne). Pour la première fois dans ce secteur, nous avons pu mettre en évidence la présence d'un établissement de la fin de l'âge du Fer (I^{er} siècle av. notre ère), si méconnu de façon générale dans le Sud-Ouest. C'est un paysage largement mis en culture que signale l'existence de nombreux gisements antiques sur une superficie aussi restreinte (moins de 2000 ha). Autour de deux villae (anciennement répertoriées et dont la chronologie d'occupation a pu être affinée), gravitent quatre, voire cinq établissements plus modestes. Quatre d'entre eux peuvent être classés dans la catégorie « ferme ». Si l'ensemble de ces sites sont en activité au Haut-Empire, seules les deux villae perdurent durant l'Antiquité tardive. Les prospections ponctuelles effectuées sur les communes périphériques ont permis de préciser la nature de certains sites (villae) et d'en préciser la chronologie. Enfin, malgré des conditions particulièrement défavorables à la détection aérienne, nous avons décelé quelques anomalies



Edifice quadrangulaire de Lille (Boé), cliché C. Petit-Aupert.

phytographiques révélatrices de constructions, dont certaines sont attribués à l'Antiquité. La villa de Péducasse (Astaffort), occupée durant le Haut-Empire et partiellement révélée, se compose d'au moins deux bâtiments distincts. Celui du nord correspond, d'après sa morphologie (pièces de faibles dimensions bordées à l'est par une galerie de façade) et le mobilier collecté, au corps résidentiel. Au sud-est, s'étend un vaste bâtiment d'exploitation (34,30 x 9,50 m). Il comporte peut-être deux subdivisions transversales dans sa partie sud. L'édifice de Lille (Boé), de plan rectangulaire, offre des dimensions très modestes (10,10 x 6,90 m), l'espace interne est divisé en deux salles, presque carrées. Ce bâtiment antique est bordé à l'ouest et au nord par un mur, vraisemblablement de clôture qui pourrait englober l'ensemble du gisement, qui s'étend à l'est sur une superficie de 72 227 m². Les fragments de céramique collectés attestent d'une occupation des lieux sur la longue durée (1^{er} âge du Fer, puis 1^{er} s. av. notre ère jusqu'au IV^e siècle).

Catherine Petit-Aupert

Aubie-et-Espessas

11, rue du Bourg

Un projet de création d'une piscine dans une propriété voisine de l'église romane Saint-Martin d'Aubie a motivé la réalisation d'un diagnostic archéologique en septembre 2012 (responsable Nathalie Moreau, Inrap). Quelques structures étant apparues sur une faible emprise, il a été décidé en mars 2013 d'accompagner la réalisation des terrassements.

Aubie est une ancienne commune réunie à Espessas en 1813. Elle se situe dans le nord Gironde, à environ 30 kilomètres de Bordeaux et à 5 kilomètres au nord-est de Saint-André-de-Cubzac.

Le terrain, objet des interventions, se trouve au cœur du vieux bourg, voisin de l'église Saint-Martin et de son cimetière.

Le bourg tel qu'il figure en marge de la feuille de la section C du cadastre de 1836 a fait l'objet de profonds remaniements. La création d'une voie reliant la rue du Bourg à la RD 133 a occa-

sionné la disparition de la presque totalité d'un îlot de bâtiments situé à l'ouest du cimetière. Le dernier témoin de cet ensemble est la maison au sud de laquelle doit être établie la piscine.

L'intervention de 2013 porte sur l'emplacement du local technique prévu au sud du cimetière sous un appentis et, plus à l'ouest, sur une partie de l'emprise non diagnostiquée de la future piscine.

Dans ce dernier espace, les coupes présentent une succession de couches identiques à celle relevée en 2012. À l'emplacement du local technique, les niveaux sont moins nombreux. Cette différence pourrait s'expliquer par l'épandage des matériaux de démolition des bâtiments, postérieurement à 1836, dans la seule partie occidentale du terrain. Sur le calcaire naturel, on observe un niveau d'argile sableuse brune très compacte ne livrant que de rares fragments de tuiles. Il est recouvert d'un niveau de circulation constitué d'éclats calcaires. Au-dessus, à un épais remblai argilo-limoneux brun succèdent le sol contemporain en béton et son niveau de pose.

Les structures archéologiques sont toutes creusées dans le calcaire. Elles consistent en cinq silos regroupés dans la moitié est de l'espace des travaux, 79 trous de piquets et de poteaux sont pour la presque totalité situés à l'ouest, autour d'une fosse circulaire.

Les silos présentent des diamètres à l'ouverture compris entre 1 m et 1,30 m. Un seul a été fouillé. Son creusement est régulier, ses parois concaves et son fond plat. Le comblement présente à la base une fine couche d'argile indurée orange recouvert par un niveau argilo-limoneux sombre incluant des pierres calcaires, des charbons de bois, de la faune, des fragments de meules calcaires et de nombreux tessons de céramique. Au-dessus, on observe un niveau de pierres calcaires puis une couche argilo-limoneuse brune avec des traces cendreuse et de charbons de bois intégrant des fragments de meules calcaires et des tessons de céramiques. La même nature de sédiment apparaît après décapage, signalant la présence des autres silos.

Les trous de piquets et de poteaux présentent des diamètres compris entre 0,04 m et 0,22 m. Entre ces extrêmes, il est délicat de déterminer s'ils sont destinés à accueillir un piquet ou un poteau. Leur comblement consiste soit en une argile sableuse de nature très similaire au niveau couvrant le calcaire, soit en un limon argileux gris. Les profondeurs reconnues varient entre 0,02 et 0,17 m.

La fosse, de 0,54 m de diamètre présente un profil en U. La profondeur est de 0,15 m en périphérie, 0,20 m au centre. En bordure, on observe un petit creusement circulaire de 0,05 m le fond étant de plan sub-rectangulaire.

À l'exception d'une meule, le mobilier collecté provient intégralement du comblement d'un unique silo.

On reconnaît huit fragments de meules à bras en calcaire fortement marquées par l'usure. Certaines sont archéologiquement complètes. Trois fragments correspondent à des meules dormantes de diamètres restitués de 0,45 à 0,50 m, 0,08-0,09 m pour celui du trou central et des épaisseurs de 0,05 cm à la périphérie et 0,10-0,11 m au centre. Une meule quasi complète se distingue du lot par la présence d'un rebord périphérique, d'un orifice d'évacuation latéral percé dans l'épaisseur et des dimensions plus imposantes : diamètre de 0,65 m, diamètre du trou central de 0,11 m, épaisseur de 0,12 m, 0,20 m rebord compris. Les quatre autres fragments moins bien conservés appartiennent à des meules courantes. Les diamètres restitués avoisinent les 0,40-0,45 m et les épaisseurs sont comprises entre 0,02-0,025 m au minimum, 0,03-0,04 m au maximum. Un des fragments est percé d'un trou oblique excentré permettant la fixation d'une poignée.

La céramique a été étudiée par Valérie Marache (service d'archéologie préventive de Bordeaux Métropole). Issue d'un dépôt secondaire, la céramique commune est très fragmentée et offre peu de formes complètes. Elle constitue néanmoins un lot homogène datable de la seconde moitié du XIII^e siècle. Un lot conséquent de céramique chamottée a été mis au jour dont au moins trois individus presque complets.

Le reste du mobilier consiste en de la faune et quelques fragments de plaque-foyer.

La nature du mobilier atteste une activité de meunerie. Dans la partie ouest de l'emprise des travaux, la fosse circulaire était sans doute destinée à recevoir une meule dormante. Autour de cette dernière les trous de poteaux et de piquets correspondent aux vestiges de structures légères dont le plan nous échappe d'autant plus que ces structures ont fait l'objet de remaniements comme l'atteste des recoupements entre plusieurs creusements. La partie orientale de la fouille où sont concentrés les silos était destinée au stockage.

Si on est assuré que les silos sont intégralement conservés, les faibles profondeurs de certains trous de piquets et poteaux donnent à croire que le ou les niveaux de circulation ont pu être détruits après abandon de l'activité de meunerie, probablement à la fin du Moyen Âge central.

À ce jour, la sépulture observée lors l'intervention de 2012 reste un cas unique. L'hypothèse qu'elle marque la limite de l'extension occidentale du cimetière est plausible mais la relation chronologique entre l'activité de meunerie et cette sépulture n'est pas établie. On se limitera à la considérer comme antérieure à 1618, date à laquelle, l'existence du mur de clôture du cimetière est attestée par une ordonnance de visite paroissiale.

Xavier Charpentier

Moreau N. « Aubie-et-Espessas, 11 rue du Bourg », *Bilan scientifique régional d'Aquitaine* : 2012, Cenon, 2014, p. 78

AUDENGE

Liougey sud - Rues Victor Jara et Drocera

L'emprise concernée, située sur la rive gauche d'un ruisseau, « Le Pontails », est aux deux tiers boisée et comprend une zone protégée (Espace Boisé Classé).

Le secteur a déjà fait l'objet de quatre diagnostics en 2007, 2008, 2011 et 2012 et suivis de deux opérations de fouille en 2009 et 2012. Le diagnostic de 2008 avait révélé l'existence d'un site d'artisanat lié au traitement des résineux, assez étendu en surface et installé dans un substrat majoritairement constitué d'alias.

Le diagnostic avait deux objectifs : apprécier l'extension orientale de l'occupation précédemment découverte et ses relations avec le Pontails.

Les contraintes liées au statut de secteur protégé ont limité la surface effective à sonder. Seuls quatre sondages sur 38 sont positifs. Ils ont permis de dégager essentiellement des structures en creux (fosses et fossés).

Le mobilier est extrêmement rare et les éléments les plus intéressants ont été découverts en prospection pédestre (Ier au IIIe siècles de notre ère).

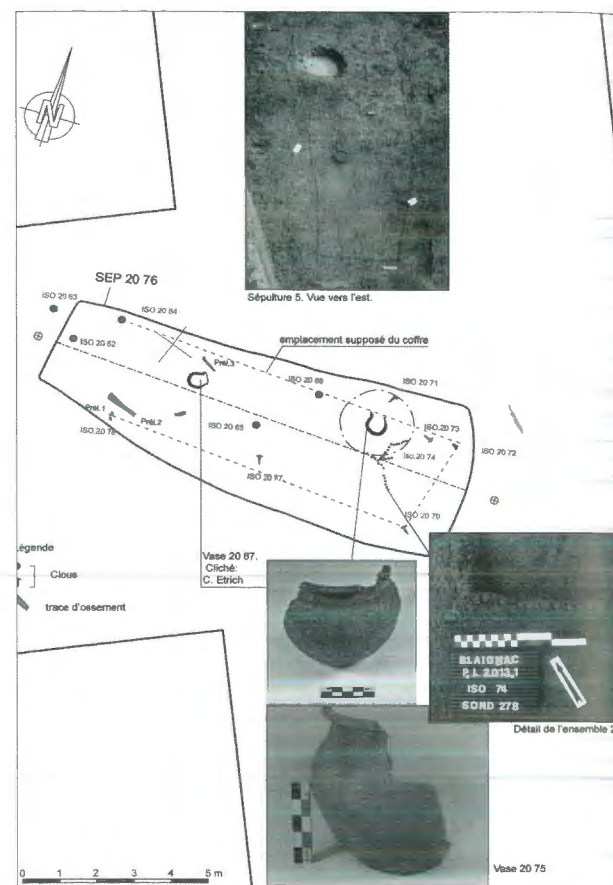
Florence Cavalin

BLAIGNAC

La Bastide 2

Le diagnostic de Blagnac « La Bastide » se situe au sud de la Réole, sur une ancienne île de la Garonne, située sur la basse terrasse dont le gravier apparaît autour de 2 m de profondeur. La proximité du matériau et la faible couverture sédimentaire autorise des ouvertures de gravières relativement aisées à l'instar du projet qui concerne cette parcelle et qui correspond à la deuxième phase d'une exploitation dont la totalité du projet couvre 400 000 m² et dont la partie orientale (phase 1a) est déjà en cours d'activité.

Les 174 tranchées ouvertes à l'occasion de ce diagnostic ont permis de reconnaître une occupation échelonnée sur plus de 1 500 ans et qui se répartit en six périodes chronologiques (Bronze Final/Premier Âge du Fer, Tène Finale, transition Tène Finale-fin de la République, Haut Empire et Bas Empire). Après un *hiatus* de quelques siècles, la parcelle connaît une fréquentation épisodique durant le Moyen Âge et à la période Moderne sans lien apparent avec la demeure du XVIe siècle située à l'est et dont les terrains environnants avaient fait l'objet d'une



carbonisés auxquels s'ajoutent un lot de 60 clous en fer et des restes d'os brûlés, vraisemblablement humains (information orale I. Souquet-Leroy). Si ces indices évoquent le nettoyage des résidus d'un incendie, la présence d'os brûlés humains plaiderait en faveur d'une vidange de bûcher funéraire (*ustrinum*). Par ailleurs, ces aménagements s'accompagnent de mobilier erratique réparti dans cinq sondages du secteur 2 et dans un sondage isolé du secteur 3.

La seconde séquence correspond aux structures du Bas-Empire et plus précisément à deux espaces funéraires qui pourraient en réalité faire partie d'une seule et même nécropole, compte tenu de leurs caractéristiques et datations communes. Cet ensemble daté de 200-300 AD a été identifié grâce à la présence des nombreux clous, des quelques 12 pots archéologiquement complets et d'une fosse à inhumation mis au jour durant cette opération. Il s'agit d'une nécropole à inhumation caractérisée par des contenants en matériau périssable assemblés au moyen de clous en fer. Il est possible qu'une incinération erratique correspondant à la fosse charbonneuse 20 43 contenant également un petit vase ovoïde complète cet ensemble. Cette structure témoignerait donc d'une pérennité de cette pratique, usuelle durant le Haut Empire, qui est remplacée par l'inhumation qui se généralise dans le courant du II^e siècle.

A l'exception des départements et régions limitrophes qui ont fournis quelques exemples de nécropoles en milieu rural appartenant à l'Antiquité tardive (ex Perricard en Lot-et-Garonne, Lescar et Saint-Jean le Vieux dans les Pyrénées-Atlantique, Saint-Laurent en Tarn-et-Garonne, Champs-Rougis en Charente Maritime etc.), les ensembles funéraires relevant de cette période sont quasiment inédits en Aquitaine. Dans ce contexte, la découverte du gisement de Blaignac constitue un jalon important dans la connaissance des pratiques funéraires de la fin de l'Antiquité dans la région. Ces éléments (qui demandent à être précisés par une fouille fine) s'inscrivent parfaitement dans l'évolution de la pratique funéraire connue par ailleurs en Gaule où l'inhumation se substitue au rite de l'incinération en usage durant le Haut-Empire.

Christine Etrich

BOURG

La Libarde

La deuxième tranche d'intervention portant sur la réfection de l'intérieur de la crypte de Libarde a fait l'objet d'un suivi archéologique.

Après dépose du carrelage installé en 1847, le décapage de la nef a fait apparaître un creusement de plan rectangulaire (1,15 x 0,50 m) orienté est/ouest, entamant le socle calcaire

sur 0,10 m. Cet aménagement peut correspondre à l'emplacement d'une sépulture privilégiée, ou encore d'un cénotaphe. Sa situation, dans l'axe longitudinal de la nef, plaide en faveur de ces hypothèses mais il peut toutefois s'agir d'un témoin d'une sépulture antérieure à l'édifice, des inhumations du haut Moyen Âge ayant été reconnues à l'extérieur de la crypte.

Au droit de l'arc triomphal, se prolongeant dans l'espace de l'abside, une fosse rectangulaire (2,05 x 1,50 m) a été creusée sur 0,50 m dans la "molasse du Fronsadais" et le calcaire. Le comblement livre un mobilier varié et relativement abondant (monnaies, épingles de lincoln, boucle en argent, tessons de verre, de céramique dont certains à glaçure verte, fragments de tuile, de marbre, éclats d'enduit portant des traces de peinture rouge).

La fouille, réduite à une bande de 0,60 m de large, a permis de reconnaître deux inhumations. Elles présentent les restes de deux adultes orientés ouest/est reposant en decubitus dorsal sur le fond de la fosse. Un troisième semble avoir été installé au-dessus. Le comblement livre par ailleurs des ossements d'au moins trois autres adultes ainsi que des ossements d'enfants.

Les structures sont recouvertes par des niveaux de remblais que scelle le sol du XIX^e siècle. Le mobilier recueilli lors du décapage appartient à la période moderne (première moitié du XVII^e siècle pour une des monnaies).

Enfin, un sondage pratiqué dans les maçonneries à la jonction de la nef et de l'abside montre que les murs ne sont pas chaînés mais accolés. Les observations portant sur les élévations à cette même jonction révèlent que les tailloirs des piliers orientaux de la nef ont été retaillés lors de la construction de piliers portant l'arc triomphal.

La fosse ouverte dans l'abside est un témoin intéressant de l'utilisation des lieux à l'Époque moderne. Pour la seconde structure, on ne dispose d'aucun élément permettant de la situer chronologiquement et sa fonction demeure inconnue. Dans l'hypothèse de la présence d'un vestige de la nécropole du Haut Moyen Âge, on retrouverait ici l'orientation majoritairement observée pour les sépultures de cette période, ceci à peu de distance de celles axées nord-sud et recoupées par les murs nord et sud de l'abside. Posée lors de la précédente intervention, la question d'avoir un bâti antérieur à la fin du XI^e siècle reste entière. Au terme de cette campagne, on peut préciser qu'un tel édifice pourrait remonter au haut Moyen Âge et se situer dans l'espace de la nef de la crypte.

Angelina Jacquin, Gilles Robert et Xavier Charpentier

Jacquin, A. Bourg. Église de la Libarde, *Bilan scientifique de la région Aquitaine* 2011, 2013, p. 109.

BRACH

Route de Castelnau (D207)

Le diagnostic archéologique réalisé dans la commune de Brach s'est avéré dans son ensemble négatif. La présence dans deux des dix-huit sondages de structures en creux (types fossés parcellaires) ne paraît pas suffisante pour parler d'occupation archéologique prégnante. Ces sondages avaient pour but de vérifier la présence sur les parcelles des vestiges éventuels d'une « motte en terre de 12 à 15 pieds de haut » dont font état pour la commune certaines sources d'informations (E. Guillon, 1866). Ces structures seraient vraisemblablement à chercher plus près du bourg, au lieu-dit appelé « Lestey », qui paraît plus approprié pour constituer leur emplacement.

Christian Scullier

Guillon, E. *Les châteaux historiques et viticoles de la Gironde*, 1866, t. III, pp. 206-207.

COUTRAS

Square du Docteur Berger

Une opération de diagnostic archéologique a été effectuée sur le square du Docteur Berger. L'opération a été réalisée à l'initiative du service régional de l'archéologie de Bordeaux, du maître d'ouvrage et de la mairie de Coutras. Trois sondages ont été réalisés au nord et au sud de l'emprise du secteur II c du projet d'aménagement urbain. Les trois sondages couvraient une surface totale de 104,60 m². Le diagnostic a révélé une occupation médiévale enfouie sous plusieurs phases de remblais d'époque moderne et contemporaine. Le square est aménagé sur l'emprise de l'ancien cimetière au sud de l'église. Une séquence archéo-stratigraphique de 2 m d'amplitude a été décrite. Trois phases ont été individualisées lors du diagnostic. La phase d'occupation médiévale a été caractérisée depuis une ouverture limitée en surface. Des sépultures sont conservées sous un épais remblai issu de démantèlement du cimetière médiéval et moderne. Celui-ci, dont l'étendue n'est pas entièrement reconnu, conserve au moins deux phases d'inhumations fragmentaires à la base des sondages.

Des creusements verticaux recoupent jusqu'au substrat graveleux les aménagements de type remblais construits qui se développent vers le sud de l'emprise. La pauvreté apparente en mobilier pourrait également être imputable à ces phases d'excavations qui ont été comblées avec des remblais sablo graveleux contemporains.

Wandel Migeon

Centre ville

Le diagnostic d'archéologie préventive réalisé dans le centre-ville, square du Docteur Berger, rue Pierre Brossolette et rue de Valmy a été mené selon trois phases successives.

La première, square du docteur Berger, a mis en évidence un épais remblai issu du démantèlement polyphasé du cimetière médiéval et moderne. Aucune tombe non perturbée n'a été identifiée sur l'emprise. Une partie du cimetière médiéval et moderne est toutefois conservée dans la tranchée nord la plus proche de l'église. Il n'y a pas d'occupation antique hormis deux morceaux de tegulae isolés.

Au cours de la seconde phase, la surveillance des fosses de plantation d'arbres de la rue Pierre Brossolette n'a pas permis d'apporter des informations autres que celles liées aux réaménagement des niveaux de voirie.

La phase 3, à l'angle de la rue Pierre Brossolette et de la rue Valmy a mis en évidence, dans un contexte perturbé par les remblaiements contemporains, deux structures maçonnées peu enfouies. Toutefois, aucun niveau archéologique n'a été observé, ni mobilier recueilli. Néanmoins, ces deux structures arasées sont directement scellées par l'enrobé et les remblais préparatoires contemporains. Bien que leurs natures soient difficiles à déterminer (murs de cave ?, collecteur ?, autre ?) ces murs paraissent forcément antérieurs au début du XIX^e siècle.

Notice issue du rapport final d'opération
fourni par les responsables
Bertrand Ducournau, Philippe Calmettes,
Wandel Migeon (Inrap)

GAILLAN

Cazeau du Prat « Lot C » et « Lot D »

Deux opérations de diagnostic archéologique situées au lieu-dit Cazeau du Prat, ont été réalisées. Elles s'inscrivent chacune dans le cadre de l'aménagement de locaux commerciaux intitulés Lot C et Lot D. Les emprises de ces deux projets couvraient respectivement 2 055 m² et 2 608 m². Elles ont été sondées à hauteur de 7 % et 5,1 %. Elles sont situées au sein d'un vaste site archéologique recensé par le SRA, appelé « Château du Mur », correspondant à un enclos de plan ovalaire d'environ 14 hectares partiellement délimité par une levée de terre. Ce site a livré au cours des années 2000 (Charpentier 2007, 2009, Couture 2008) divers vestiges archéologiques datés des Âges du Bronze à l'Antiquité.

« Lot C »

Cette opération a permis la découverte d'un four d'époque gauloise et de structures en creux (fosses, fossés) dont les chronologies sont restées incertaines, bien qu'antérieures à l'époque contemporaine. Nos recherches ont mis en évidence également la présence d'une stratification particulièrement bien conservée relative à plusieurs phases d'occupation allant de la Protohistoire à nos jours. La nature de ces occupations s'est avérée néanmoins indéterminée à l'issue de nos travaux. En effet, des contingences d'ordre technique (surface d'emprise étreinte restreinte aux zones non bâties, présence d'arbres contraignante, remontées de nappe, etc.) conjuguées à une météorologie défavorable ne nous ont pas permis de mener à bien nos observations dans de bonnes conditions. Sur le plan mobilier, la série céramique de cette opération a été confiée pour étude à Antoine Dumas (Doctorant Ausonius) avec la collaboration de Florence Verdin (CNRS, UMR 5607) et Magda Fabiani (Bordeaux 3). Cette étude a permis de définir les caractéristiques typologiques et chronologiques des vestiges céramiques de cette opération et plus particulièrement ceux extraits à partir du four. Ce dernier a été daté de la phase moyenne du Deuxième Âge du Fer. L'étude géoarchéologique réalisée par Xavier Boes (INRAP) a mis en évidence tout l'intérêt que revêt ce site et les perspectives de résultats qu'une fouille pourrait apporter sur le plan paléoenvironnemental.

Ce diagnostic a donc confirmé la présence d'une occupation protohistorique structurée à l'intérieur de l'enclos du « Château du Mur » et mis en évidence celle d'une stratification multi-phasée jusqu'alors inédite.

« Lot D »

Cette opération a permis la découverte de deux fossés (dont un fossé parcellaire récent) et de trois structures en creux dont la nature et la chronologie se sont avérées indéterminées en raison de l'absence de mobilier mais aussi à cause des remontées de nappe qui ont limité nos possibilités d'investigation.

Les résultats de cette opération diffèrent donc sensiblement par rapport à ceux obtenus lors de l'opération dite du Lot C (cf. ci-dessus) et ce malgré la contiguïté des deux emprises. Une toute autre interprétation de nos données relèverait de la conjecture.

Jean-François Chopin

Charpentier Xavier, Gaillan-en-Médoc, Château du Mur. Notice N2007-AQ-0049, *Gallia informations* www.adlfi.fr/SiteAdfi/document.

Charpentier Xavier, Gaillan-en-Médoc, 47, route de Lesparre. Notice N2009-AQ-0062, *Gallia informations* www.adlfi.fr/SiteAdfi/document.

Coutures Philippe, Gaillan-en-Médoc, Château du Mur. Notice N2008-AQ-0040, *Gallia informations* www.adlfi.fr/SiteAdfi/document.

ISLE SAINT-GEORGES

Dorgès

La campagne 2013, deuxième année de programmation triennale, avait pour objectif d'étudier les restes d'un très probable atelier polymétallurgique du I^{er} siècle a.C. mis au jour l'année précédente en limite nord de la zone 7.

A cet effet, l'emprise de la fouille a été étendue (zone 8), mais la remontée de la nappe phréatique à la suite des mauvaises conditions météorologiques du mois de juin a fortement ralenti les travaux. Les niveaux en place correspondants à cet atelier potentiel n'ont été que partiellement atteints dans ce nouveau secteur. La fouille des niveaux supérieurs a toutefois confirmé la présence des activités métallurgiques (travail du bronze et du fer) identifiées en 2012.

Anne Colin

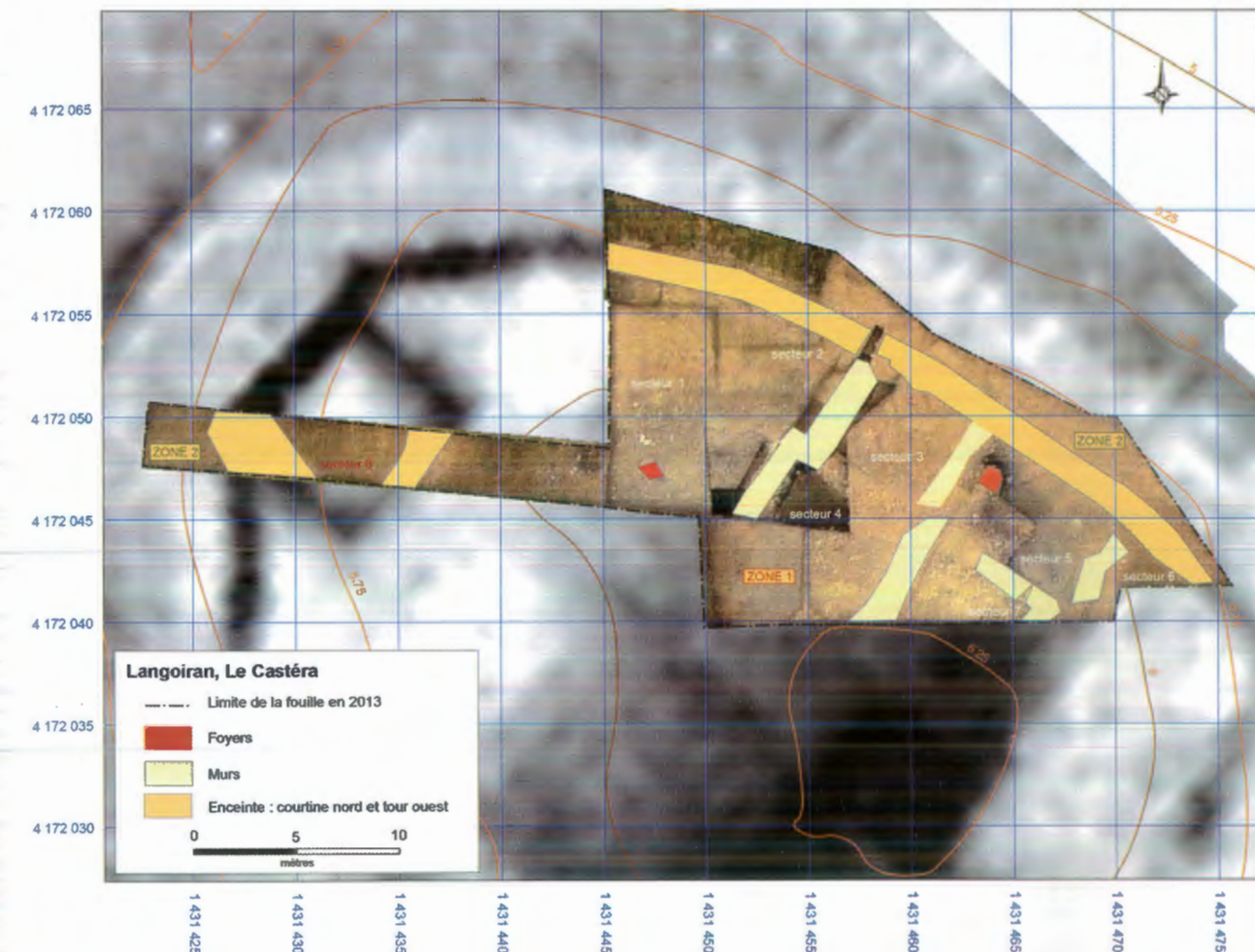
LANGOIRAN

Le Castéra

Une cinquième campagne de fouille programmée s'est déroulée sur le site du *castrum* du Castéra de Langoiran. Elle a été consacrée à la poursuite de la fouille des secteurs ouverts en 2012 et à l'ouverture à l'ouest d'un nouveau secteur qui a porté la superficie fouillée à près de 474 m² et permettra à terme d'obtenir une coupe est-ouest complète du site intra muros.

L'extension de la fouille vers l'ouest à hauteur de la tour occidentale (secteur 8), repérée par la photographie aérienne comme par la prospection géophysique (cf BSR précédents), a montré que cette partie de l'enceinte avait encore plus souffert des labours que le tronçon de courtine nord dégagé jusque-là et qu'il ne restait de la tour que les fondations.

Intra muros, la campagne 2013 a permis de préciser notamment la stratigraphie de l'enclos fossoyé et de mieux cerner les deux phases successives d'occupation du site comprises entre la fin du XII^e et la fin du XIII^e siècle. Si la phase d'occupation la plus récente a, elle aussi, été affectée par les labours, la phase antérieure est beaucoup mieux conservée, malgré une récupération quasi systématique de ses murs dans le courant du XIII^e siècle. La campagne 2013 a permis d'avancer la fouille des niveaux d'occupation tant dans l'espace de cour (secteurs 1 et 2) que dans l'espace habité (secteurs 3 à 7) où plusieurs foyers ont été repérés. La fouille de la phase initiale d'occupation du site (fin XII^e – XIII^e siècles) a débuté en secteurs 1 et 4.



Langoiran, Le Castéra. Plan d'ensemble du site.

Réalisation : C. Coutelier, G. Audebert, S. Faravel.

Institut Ausonius-CNRS/Université Bordeaux Montaigne (2014).

Relevés topographiques : Ch. Martin (2013).

Fonds cartographiques : image géophysique de M. Martinaud (2006).

Cliché redressé réalisé par drone (D. Vignaud).

Malgré la complexité de la fouille et l'inégale conservation des vestiges, l'originalité du site - tant par son implantation que par son architecture - tout autant que le mobilier qu'il livre, en particulier céramique, représentatif d'une séquence chronologique brève somme toute assez mal documentée pour la région même, justifient totalement le prolongement de la fouille. La campagne 2014 portera en priorité sur les niveaux d'occupation les plus anciens dont il s'agira d'affiner la datation et le plan des structures.

Sylvie Faravel

LÉOGEATS

Le Bourg

Un projet de restauration de l'église Saint-Christophe de Léogeats, prévoyant la pose d'un drain, l'aménagement d'un parvis et d'allées de béton désactivé, a entraîné une prescription de diagnostic archéologique des services de l'Etat.

L'église Saint-Christophe de Léogeats se trouve à la pointe ouest d'un promontoire calcaire dominant à 47 m d'altitude la confluence du Ciron avec le ruisseau du Moulin. La situation en hauteur du village, à proximité d'une falaise abrupte, peut avoir été propice à l'installation d'un site défensif plus ancien.

En 2005, un diagnostic réalisé au nord de l'enclos ecclésial, sur des terrains contigus, par Nathalie Moreau, a montré dans sa partie septentrionale une occupation attribuée aux VII^e-VIII^e siècles, se prolongeant aux IX^e-Xe siècles et perdurant

probablement jusqu'au XVe siècle. Les structures appartenaient à des constructions domestiques sur poteaux. Cette occupation s'étendait sur toute la parcelle sondée.

Cinq sondages ont été réalisés.

Le calcaire a été atteint dans l'ensemble des sondages effectués et a permis de cartographier la profondeur du substrat naturel. Ainsi, au plus haut, dans le sondage 2 se trouve-t-il à 0,80 m de profondeur, à 46,9 m NGF d'altitude. Quelques tombes creusées dans ce calcaire ont été dégagées, mais il ne nous a pas été permis de déterminer si les corps qui se trouvaient inhumés dans ces cavités étaient d'époque médiévale. Peut-être appartiennent-ils aux niveaux modernes du cimetière que nous avons dégagés au dessus sur plus de 0,50 m d'épaisseur ?

Dans un sondage, une fosse a pu être mise en relation avec les structures du Haut Moyen Âge étudiées en 2005 par Nathalie Moreau. Elle est apparue à un mètre de profondeur, soit à une altitude de 46,20 m NGF.

Un mur appartenant à un porche aujourd'hui détruit a été dégagé devant le portail occidental. Ce porche apparaissait sur le cadastre napoléonien et sur une gravure d'Emilien Piganeau datée de 1888.

Quelques sépultures de très jeunes enfants semblent avoir trouvé une place privilégiée devant le portail occidental, contre le porche. Elles ont été inhumées sur un pavage de dalles calcaires de grands formats et très irrégulières qui forment une plate-forme à 46,40 m NGF.

Notice issue du rapport final d'opération
fourni par la responsable
Hélène Silhouette (Inrap)

MIOS

Benau Sud et Flatter, Chemin des Gassinières

L'emprise concernée traversée d'est en ouest par le ruisseau « d'Andron », est en grande partie boisée, les alentours du cours d'eau rentrent dans la catégorie espace boisé classé.

A l'image de la vallée de l'Eyre, le secteur de Mios a livré des vestiges datant de la Protohistoire, de l'Antiquité et de la période médiévale. La proximité de la zone d'investigation avec le ruisseau peut laisser envisager une installation humaine et, en particulier ici, offrir un contexte favorable au travail de la résine tel qu'il a été découvert dans la commune d'Audenge en 2008.

Ce diagnostic révèle deux pôles principaux qui correspondent aux deux rives du ruisseau. Au nord, un ensemble de limites parcellaires qui coïncident avec celles du cadastre napoléonien. Il est néanmoins tout à fait impossible de déterminer l'origine de cette trame.

Au sud, bien que les structures soient rares (une tranchée et un trou de poteau), il semble que les abords de « l'Andron » aient été fréquentés à l'époque Antique, le mobilier céramique est plus fréquent et appartient intégralement à cette période. Certains éléments se rapportent au Haut-Empire. Quant aux fossés qui parcourent ce secteur, ils paraissent plus anciens que ceux de la partie septentrionale, leurs orientations ne concordent absolument pas avec le cadastre du XIXe siècle. Toutefois, ils ne contiennent aucun élément de datation.

Florence Cavalin

MONTAGNE

Le Bourg

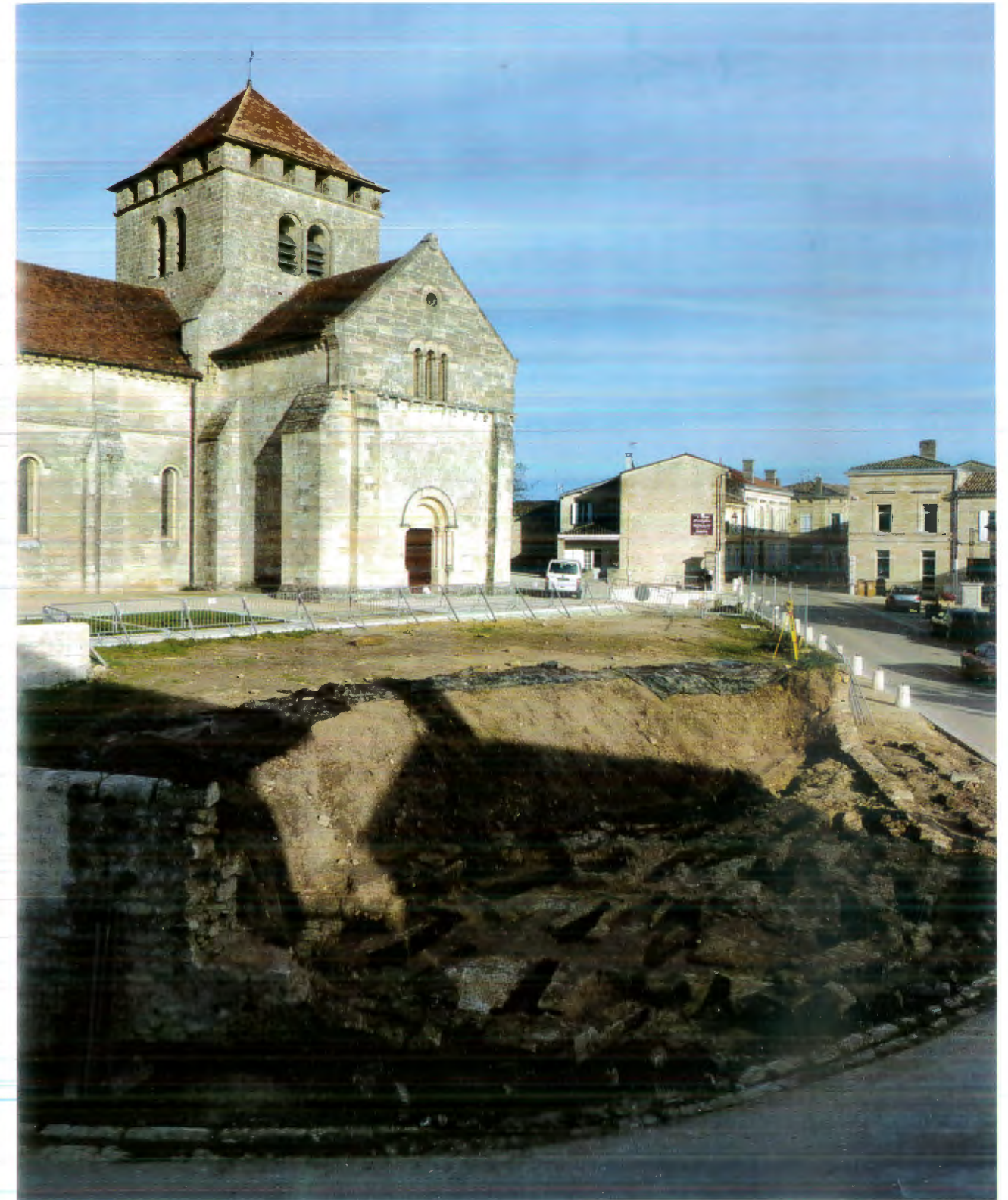
Un unique sondage a été réalisé à l'angle de l'ancien cimetière de Montagne, à proximité de l'église romane disparue de Saint-Martin. Une grande variété de sépultures a été mise au jour : des coffrages de pierres, au moins une sépulture anthropomorphe, un couvercle de sarcophage en bâtière qui semble en position de remploi et des sépultures en pleine terre. Elles sont associées à un lambeau de muret. Une grande fosse contenant du mobilier contemporain recoupe une grande partie de ces niveaux. Quelques tessons de céramique moderne ont été retrouvés dans le comblement d'une sépulture.

Nathalie Moreau

Le Bourg (cimetière de l'église Saint-Martin)

Dans le cadre de la rénovation du bourg de Montagne, à proximité de Saint-Émilion, une opération de fouille archéologique préventive a été mise en oeuvre. Concentrée sur une superficie de 90 m² au niveau de l'angle sud de l'ancien cimetière de l'église Saint-Martin, cette opération a permis la mise au jour de près de 160 sépultures étagées sur une stratigraphie de plus de 2,50 m.

Les niveaux les plus récents sont constitués par un important remblai ayant livré de nombreux ossements remaniés et des fragments de vestiges funéraires modernes et contemporains (décorations mortuaires, fragments de vases, ferronnerie...). Les sépultures les plus récentes apparaissent sous ce niveau. Elles sont principalement en cercueils et ont livré plusieurs monnaies des XVIIIe et XIXe siècles. Quelques objets, à valeur



Montagne - Le Bourg (cimetière de l'église Saint-Martin)

plus sentimentale que pécuniaire, ont également été découverts : chapelets, crucifix, bagues, médaille militaire, canif, canines de sangliers...

Le niveau sous-jacent a livré une quarantaine de sépultures inhumées en pleine terre avec un fort taux de recoupement. Certains individus étaient ceints dans un linceul. Les monnaies mises au jour dans ces sépultures datent de ce niveau entre le XVe et le début du XVIIIe siècle. Ces défunts reposent pour certains sur de larges dalles calcaires correspondant aux couvertures d'une vingtaine de coffres médiévaux. Ces derniers sont de deux types : le premier type est monté sur des pierres de taille, massives et régulières, tandis que le second type (plus ancien) paraissant plus précaire est constitué par de petits moellons et des madriers de bois. Certaines pierres sont des éléments architecturaux en réemploi appartenant à un édifice ruiné. Les éléments mobiliers livrés par ces coffres se résument à une obole en argent du XIIe siècle et une coquille Saint-Jacques. Le squelette de cette dernière sépulture a été daté par radiocarbone. La datation obtenue (980-1035) en fait l'une des plus anciennes tombes de pèlerin de Saint-Jacques.

Ces coffres se superposent à d'autres dalles de couverture, parfois en partie démantelées qui recouvraient les plus anciennes sépultures du cimetière. Celles-ci sont rupestres et anthropomorphes et présentent pour certaines une alvéole céphalique. Les plus anciennes sont prises dans un niveau de sol, ce qui témoigne tant de la faible profondeur d'inhumation de ces premières sépultures que de l'importance des remblais déversés les siècles suivants. Les datations obtenues permettent d'appréhender l'époque de la fondation du cimetière : sépulture 143 (980-1040), sépulture 144 (995-1025), sépulture 163 (880-975) et sépulture 165 (800-895).

L'église Saint-Martin présentant un style architectural typique du XIIe siècle, ces nouvelles données sont importantes dans la mesure où elles supposent l'existence d'un premier édifice religieux préroman à l'origine de l'implantation du bourg de Montagne.

Guillaume Seguin

SADIRAC

Tioulet

Un projet de construction de maison individuelle sur une parcelle au lieu-dit « Tioulet » a conduit le service régional de l'archéologie à prescrire un diagnostic archéologique dans ce secteur sensible de la commune de Sadirac. De nombreuses opérations archéologiques ont depuis plusieurs années montré l'importance de ce centre potier depuis le Moyen Âge.

Afin de vérifier la présence de structures, quatre sondages ont été ouverts en dehors de l'emprise de la future construction. La seule structure notable est un fossé dans lequel ont été trouvés des rejets de céramique typiques des productions de la fin du XVIIe ou du début du XVIIIe siècle issues des ateliers locaux.

Bertrand Ducournau

SAINT-ÉMILION

Couvent des Cordeliers

Dans le cadre d'un projet de restauration mené par l'architecte du patrimoine, Denis Boullanger, sur les bâtiments composant l'ancien couvent des Cordeliers à Saint-Emilion (inscrits sur la liste des Monuments Historiques depuis le 06 mai 2005), la société Hadès a été chargée de réaliser une expertise archéologique des vestiges. Une première phase d'intervention a consisté en une évaluation des principales zones d'intérêt archéologique à partir d'une analyse sommaire du bâti sur les espaces concernés par les travaux de restauration (bâtiment conventuel, cloître et cour d'entrée), complétée par des données sur les autres espaces (caves, chapelle et église) et aboutissant à une proposition de phasage chronologique. L'ensemble des données acquises a fait l'objet d'un rapport écrit. Un suivi des travaux au cours des restaurations, sur la base d'un cahier des charges scientifique édicté par le service régional d'archéologie, est prévu dans une seconde phase.

Afin de mener à bien cette étude, un relevé photogramétrique par corrélation dense a été réalisé sur le bâtiment conventuel situé à l'est du cloître par Pascal Mora de la société Archéotransfert afin d'en obtenir une vue tridimensionnelle (cf. fig.). Ce travail est complété par une orthophotographie de la façade sur rue.

L'analyse du bâti confirme que le couvent s'est implanté sur des vestiges antérieurs remontant à une occupation civile datée de la fin du XIIIe siècle. Il ne reste de cet habitat que la façade de trois maisons distinguées par des ouvertures en arc brisé et par les soupiraux de caves. Des témoins de la façade arrière de cet habitat ont pu être identifiés à la base du mur de la chapelle et sur celui bordant la galerie ouest du cloître.

L'installation des moines au milieu du XIVe siècle se matérialise dans un premier temps par l'édification d'une chapelle qui englobe les murs d'une ancienne maison. Une fois l'autorisation définitivement acquise en 1383, on peut penser que les travaux s'accroissent avec la construction de l'église, du cloître et des bâtiments conventuels. La construction de l'église se fait au détriment du bâti civil qu'elle englobe et qu'elle transforme,

voire détruit, comme pour l'installation de la façade occidentale. Le cloître se développe à l'est de la chapelle primitive. L'analyse du bâti a permis d'individualiser deux aménagements rectangulaires bouchés (anciens *oculi* ?) et le témoin d'une ancienne ouverture dans le mur bordant la galerie sud du cloître. L'étude menée sur le bâtiment situé à l'est du cloître a permis d'identifier l'ancienne salle capitulaire avec son ouverture principale, une grande arcade en arc brisé, accessible depuis la galerie orientale du cloître. D'autres accès ont également été identifiés, mais leur état de conservation ne permet pas de certifier leur datation.

D'importants travaux affectent par la suite le couvent au cours du XVIe siècle. Les principaux changements concernent la construction d'une nouvelle galerie orientale du cloître entraînant l'obturation d'une baie géminée du mur gouttereau sud de l'église, et l'agrandissement du bâtiment bordant le cloître à l'est. De nouvelles ouvertures sont pratiquées (fenêtres à traverses) sur les façades. Ces travaux de rénovation correspondent sans doute à des modifications importantes dans le volume intérieur du bâtiment.

Le couvent connaît une seconde phase de rénovation dans la première moitié du XVIIIe siècle. Ces travaux sont nettement perceptibles dans le bâtiment conventuel où toutes les baies à traverses sont condamnées au profit de fenêtres plus grandes. L'accès primitif à la salle capitulaire est condamné et le niveau de sol est surhaussé. De nouveaux accès sont aménagés et des murs de refend sont élevés modifiant la division interne du bâtiment. Des cheminées sont installées dans les différentes pièces. Une cour est créée, avec une entrée monumentale. L'étude du bâti démontre qu'il ne s'agit pas d'une création

ex-nihilo malgré l'effet harmonieux des portes et des *oculi* aménagés sur les façades nord et sud.

Depuis l'expulsion des moines au lendemain de la Révolution, l'établissement se détériore très vite et devient une ruine « romantique ». Plusieurs travaux de restauration ont été menés, notamment avec la création dans les années 1970 de la salle Catherine, fermant la première travée de l'église, et la consolidation d'arases de certains murs.

La dernière campagne de travaux affectant le couvent au XVIIIe siècle est la plus importante et c'est celle que l'on peut en grande partie observer aujourd'hui, notamment au niveau de la cour d'entrée et dans le bâtiment conventuel. Cependant, plusieurs témoins antérieurs subsistent et ils ne doivent pas disparaître. Le futur projet de restauration devra prendre en compte les cinq siècles d'histoire de cet établissement conventuel, et des préconisations s'imposent, dès lors que les maçonneries ou le sous-sol sont affectés. Le suivi des travaux de restauration sera l'occasion de récolter des informations complémentaires, notamment à travers des prélèvements de mortiers qui pourront être préconisés sur les maçonneries les plus significatives. Des sondages archéologiques pourront également être envisagés ponctuellement, notamment pour vérifier l'existence de niveaux de sol primitif. Rappelons enfin que le couvent des Cordeliers est connu pour avoir accueilli dès son implantation de nombreuses sépultures. Une forte probabilité de découverte d'inhumations autour de l'église, dans le cloître ou encore dans l'actuelle cour existe. L'impact des travaux sur le sol devra être le plus minimal possible afin d'éviter leur dégagement, sinon il faudra prévoir leur fouille systématique selon les méthodes de l'anthropologie funéraire.

Natacha Sauvaitre



Saint-Emilion - Couvent des Cordeliers. Bâtiment conventuel : relevé de la façade orientale (face extérieure, secteur 15).
Fond de plan cabinet architecture Patrimoine, orthophotographie de P. Mora. Archéotransfert, 2013, complété par N. Sauvaitre, Hadès 2013.

Hôtel de ville, 6 place Pioceau

Dans le cadre du réaménagement de la cave de l'hôtel de ville de Saint-Emilion, un diagnostic a été prescrit par le service régional de l'archéologie. L'assiette du projet se trouve dans une zone de sensibilité archéologique, la cave étant installée dans une partie d'une carrière exploitée au XIX^e siècle mais susceptible de receler des traces d'activités antérieures.

L'objectif de ce diagnostic était de rechercher des sols, des silos et des traces diverses antérieures au XIX^e siècle.

Trois sondages manuels ont été réalisés jusqu'à atteindre la base des « jables » (poussières et débris d'extraction). Ces sondages ont permis d'établir que les témoins de l'exploitation du calcaire ne remontent pas au-delà du XVII^e siècle et que l'exploitation a fait l'objet de plusieurs campagnes jusqu'à une époque assez récente.

Bertrand Ducournau

Salle dite gothique

Une maison romane des années 1200

La salle dite « gothique », bâtiment municipal à usage polyvalent, est située dans le jardin de la mairie, et confronte la rue Guadet à l'est. Dans le cadre du projet collectif de recherche « Saint-Emilion et sa juridiction. Genèse, architectures et formes d'un territoire » (dirigé par Frédéric Boutouille, UMR 5607, Ausonius), l'édifice a fait l'objet en 2012 d'une campagne de relevé et d'un enregistrement, complétés au printemps 2013 par le suivi des travaux de mise aux normes entrepris par la commune.

Cette demeure bourgeoise d'environ 13 m de long sur 9 m de large comportait un rez-de-chaussée semi-enterré dont la vocation commerciale est attestée par l'arcade de boutique conservée sur son pignon ouest. La fenêtre à baies géminées de l'étage et le jour de comble témoignent de deux niveaux d'occupation supplémentaires ; leur réhabilitation en logements locatifs en 1980 ne permet plus de les étudier autrement que par l'observation des traces des ouvertures anciennes sur les murs ouest et sud.

Ses maçonneries en grand appareil lié au mortier de chaux de qualité, et la typologie de ses baies placent l'édifice dans la catégorie des constructions de tradition romane des années 1200, contemporaines de la clôture de ville qui marque l'accès de St-Emilion au rang de seconde ville du Bordelais.

Un édifice antérieur et une androne

Lors du creusement des fondations d'une extension accolée à la façade sud de la maison romane, un sondage a permis de

dégager le fond comblé d'une androne de 15 cm et l'arase d'un mur de 80 cm de large appartenant à une construction voisine.

Le mobilier céramique déposé sur ces structures, assez homogène, situe autour des années 1400 l'époque de leur abandon. La maçonnerie du mur, en moellon lié à la terre, et sa largeur très supérieure au standard des murs romans de la ville, suggèrent qu'il s'agit là d'un bâtiment antérieur à la fin du XII^e siècle, période pour laquelle aucun vestige d'architecture civile n'a encore été repéré dans la ville.

La tranchée de fondation, sous l'angle sud-ouest de la maison romane a rouvert l'accès à une fosse d'un type traditionnellement identifié comme silo.

La maçonnerie surmontant la cavité s'est révélée être contemporaine de la construction de la maison romane et former un collecteur : deux orifices y avaient été ménagés dès sa construction, dont un au droit de l'androne longeant le mur sud, preuve d'un dispositif de drainage des eaux pluviales vers la fosse.

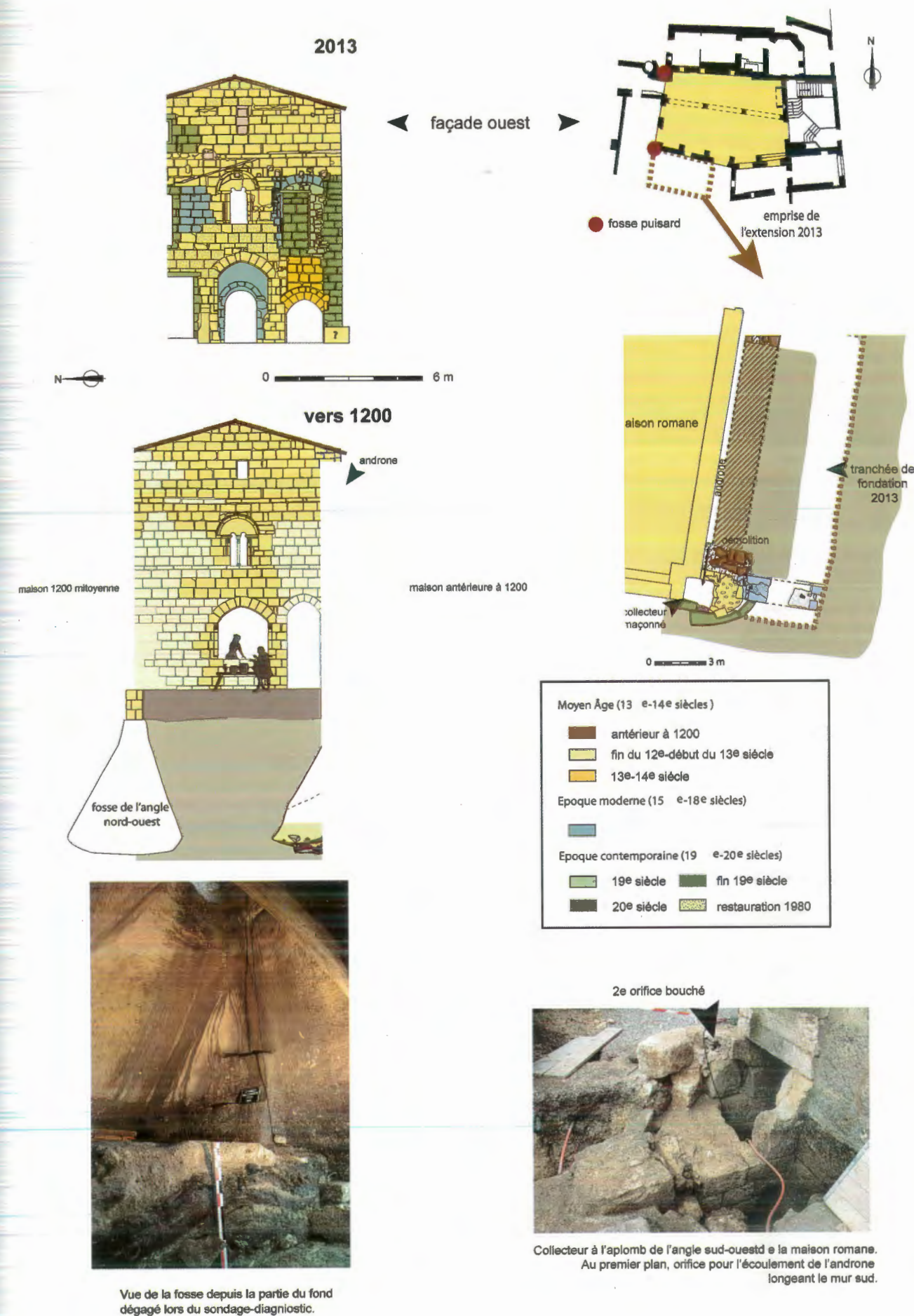
Du puits d'extraction de pierre de construction au dépotoir... un dispositif d'assainissement du XIII^e siècle ?

La fosse est une cavité creusée dans le substrat calcaire, en tronc de pyramide de plan à peu près carré à la base, d'environ 6 m de côté, aux parois convexes, et d'une profondeur maximale de 8 m.

Un sondage y a été mené en juin 2013 afin de mieux en cerner les différents usages au cours du temps. Sous des gravats récents, la couche la plus importante a mis en évidence une fonction de dépotoir, du XIV^e siècle au début du XX^e siècle. La prédominance du mobilier céramique des XIV^e et XV^e siècles, ainsi que de nombreux fragments d'objets en verre, majoritairement du XIV^e siècle (avec quelques éléments du XIII^e siècle : étude de Catherine Hébrard), renforcent l'impression d'un remaniement important du quartier au début du XV^e siècle.

Dix couches se succédaient sous ce dépôt, à peu près stériles, si ce n'est quelques tessons résiduels en contact avec le substrat rocheux, confirmant la vocation principale de puisard de cette fosse. Le dégagement du fond, sur environ un tiers de sa surface, a révélé les traces d'une extraction méthodique par bancs successifs, conforme aux techniques immémoriales des carriers.

Ci-contre : Saint-Emilion - Salle dite gothique.
Relevé et infographie Agnès Marin, 2013,
à partir d'une ortho-image
de Archéotransfert, Pascal Mora, 2012.



Depuis cette découverte, on a identifié une fosse identique sous l'angle opposé de la maison, et de très nombreuses cavités de même typologie dans le dédale des carrières creusées sous la ville : plan quadrangulaire et orifice réduit au sommet par des maçonneries de grand appareil.

Elles pourraient témoigner d'une pratique courante consistant à creuser, à l'aplomb de l'angle des demeures, des puits d'extraction pour fournir le matériau nécessaire à la construction, remployés ensuite à des fins d'assainissement individuel, voire collectif dans le cas d'une position mitoyenne, comme les deux fosses de cette maison romane.

Sur la table des bourgeois de Saint-Emilion

Le sondage effectué dans la fosse a été l'occasion de collecter un lot conséquent de céramique de table, d'objets en verre et d'abondants restes alimentaires (os de boucherie, coquillages, poissons), type de documentation encore inédite pour la ville de St-Emilion, où les fouilles n'ont jusqu'alors concerné que des zones d'inhumation. Cet échantillon permet d'ores et déjà d'entrevoir les spécificités du vaisselier de la ville et la place de celle-ci dans les réseaux d'approvisionnement régionaux. Les foyers de production de céramiques reconnus sont : Sadirac (33), Bergerac (24), Beauronne (24), Lameyrac (16) pour les XIVe et XVe siècles, auxquels s'ajoutent Cox (31), Girousens (81) et la Lomagne (82) pour la période moderne.

Agnès Marin

SAINT-ÉMILION ET SA JURIDICTION. GENÈSE, ARCHITECTURES ET FORMES D'UN TERRITOIRE

Architecture domestique de la ville médiévale

Dans le cadre de l'inventaire thématique mené depuis 2011 sur la ville intra-muros, les plus de 130 unités cadastrales conservant des vestiges d'architecture civile datables des XIIe-XVIe siècles font de Saint-Emilion la ville qui présente à ce jour la plus forte densité de vestiges d'habitat médiéval en bordelais. L'étude des élévations les plus anciennes de l'enceinte des années 1200 a permis de préciser les modalités du processus de construction de cette clôture urbaine formée par l'alignement des demeures de ses bourgeois. L'abondance des ouvertures de rez-de-chaussée (fentes d'éclairage et portes), les nombreuses latrines ménagées dans l'épaisseur de la muraille et les fenêtres d'étage plus ou moins ornées mettent à mal le mythe de la « place forte » (cf. fig.) : de fait, la défense du mur se limitait alors à un étroit chemin de ronde crénelé, établi

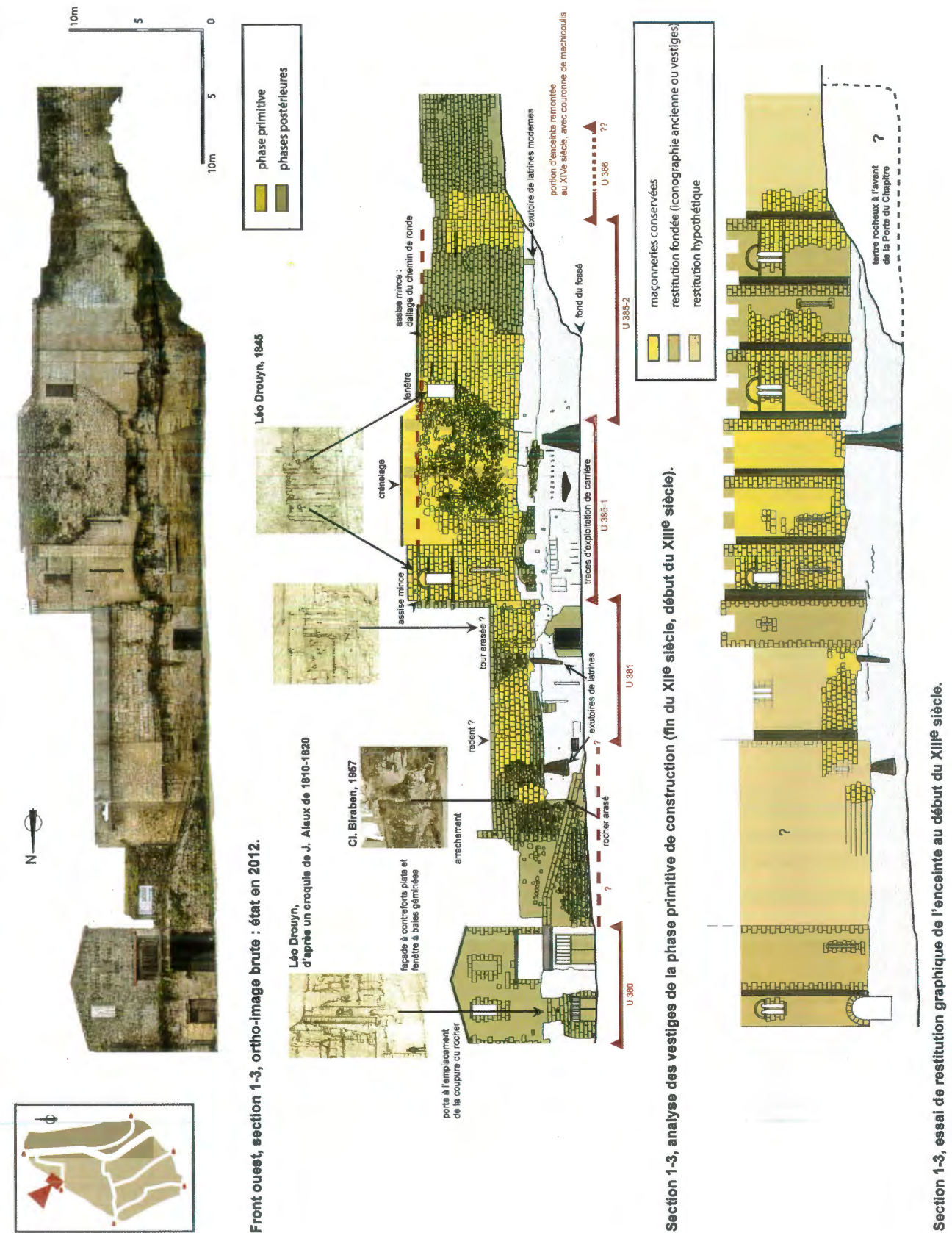
à des hauteurs variables d'une unité d'habitation à l'autre, qui ne semble avoir été que ponctuellement renforcé par des hourds dont les traces n'ont été repérées que sur une partie du front nord (maison dite « Palais Cardinal ») et du front est (« Manoir Galhaud »). Cinq sites ont bénéficié d'analyses de bâti exhaustives, s'appuyant sur des relevés systématiques aidés par des ortho-images : tous témoignent, par le rythme soutenu des campagnes de modifications, de l'extrême vitalité du tissu urbain de la fin du XIIe siècle au XIVe siècle, et de l'évidence d'une déprise, particulièrement sensible à partir du XVe siècle. Les ouvrages charpentés de quatre édifices ont fait l'objet d'une campagne de prélèvements dendrochronologiques qui ont apporté de précieux repères concernant la diversité des formes de couverture de la période charnière entre le Moyen Âge et l'époque moderne.

Prospections pédestres

Sur le territoire de l'ancienne Juridiction, la prospection systématique s'est poursuivie dans les deux zones-test choisies antérieurement (communes de Saint-Etienne-de-Lisse et de Saint-Sulpice-de-Faleyrens) et un ramassage par carroyage (carré ca. 3 m x 3 m) a été effectué sur la partie méridionale du site de hauteur fortifiée de Niord (27 674 m²). Dans cet espace, occupé de façons diverses, 10 zones de fortes densités de céramique ont été mises en évidence. Même si la majorité des fragments (26 080 collectés) est attribuable à la fin du Ier ou au début du Second Âge du Fer, quelques artefacts attestent une fréquentation du site à la fin de cette dernière période. Dans la zone-test de Saint-Sulpice-de-Faleyrens, l'apport incontestable de la campagne 2013 a été de préciser l'occupation médiévale dans un secteur vierge de toute documentation archéologique. Ce sont désormais deux sites et trois indices de sites qui sont localisés en périphérie du secteur du microtoponyme « La Motte ». Il faut toutefois mentionner qu'ils ne sont pas tous contemporains et que deux, voire trois d'entre eux, sont occupés dès le Haut Moyen Âge.

Frédéric Boutoulle, Agnès Marin, David Souny
et Catherine Petit-Aupert

Ci-contre :
Saint-Emilion, enceinte, front ouest.
Section 1-3 (cad. 380 à 386).
Relevé et restitution Agnès Marin et David Souny,
à partir d'une ortho-image tirée d'un modèle 3D
Archéotransfert, Pascal Mora, 2012.



SAINT-MÉDARD-D'EYRANS

Villa antique de « Cauban-Ouest »

Le but de cette prospection était de collecter le mobilier de l'établissement gallo-romain encore présent malgré la forte dégradation par les cultures actuelles. Il s'agissait aussi de mieux affiner les datations proposées par J. Béraud-Sudreau en 1940 en complément des résultats de la prospection 2012.

Nous n'avons pu compléter la couverture spatiale de la zone à prospecter du fait du peu de rotation des cultures. Seules quelques nouvelles bandes de terrains, côtés sud et est, ont été ajoutées grâce à leur mise en culture. Aussi, certaines zones déjà parcourues en 2012 ont fait l'objet de nouvelles recherches, les terres ayant été retournées entre-temps.

En ce qui concerne la céramique, le constat est le même qu'en 2012 : les vestiges de céramique commune recueillis sont très fragmentés et usés, la sigillée (1 tesson, Drag 42 ?) et les amphores (2 tessons) sont peu représentées. Peu d'éléments particuliers sont à signaler : 2 pieds de tripodes, 1 fragment de verre irisé, 2 tessons de céramique commune noire à décors de stries bien marquées.

Parmi les matériaux de construction, un fragment de brique quart-de-rond en terre cuite avec des traces de mortier, une brique striée à pâte jaune et une tesselle noire ont été trouvés. Ces derniers éléments attestent l'existence de colonnes et d'une mosaïque, ce qui n'était pas ressorti de la campagne 2012, et confirme les dires de J. Béraud-Sudreau.

Dans les artefacts métalliques, signalons une pièce en forme d'étrier (harnachement ?) et plusieurs clous forgés. Une bague en alliage cuivreux et 8 nouveaux plombs de pêche de type A ISG.

Le corpus monétaire a également été augmenté de 27 monnaies dont 24 romaines. À signaler, la présence d'un antoninien de Lélien, empereur usurpateur méconnu qui n'a régné que trois mois, monnaie frappée en 269 p. C. Les trois autres monnaies sont 1 monnaie indéterminée en cuivre (Liard ?), 1 monnaie indéterminée en billon et 1 hardi du XVe siècle (Henri ?).

Ces dernières découvertes nous permettent de compléter les datations par le monnayage (avec toutes les réserves que cela comprend, en raison de la circulation et de la pérennité des types), ainsi que la diversité des attributions. On constate ainsi une nette dominance du monnayage de Tétricus 1^{er}, suivi de près par Constans et Constance II. Cela accentue aussi la fourchette chronologique avancée en 2012 avec 61 monnaies pour les IIIe et IVe siècles sur les 66 monnaies romaines étudiées.

Le demi-as de Nîmes, classé dans le Ier siècle av. J.-C. pour sa période d'émission serait plutôt à rapprocher du Ier siècle p. C. pour sa circulation.

Que ce soit pour la céramique et les monnaies, le constat de répartition des découvertes est le même que lors de la campagne 2012, c'est-à-dire une plus forte concentration au sud-est de la parcelle.

Thierry Mauduit

LA TESTE-DE-BUCH

Territoire communal

Comme chaque année, la phase de prospection communale s'est essentiellement concentrée sur la façade maritime de la commune. En effet, l'érosion due à l'action conjuguée des tempêtes hivernales et du courant de sortie du Bassin d'Arcachon, vient saper la base du cordon dunaire littoral et ainsi faire reculer le trait de côte parfois de manière spectaculaire comme dans le secteur de la plage du Petit Nice. Cette opération de prospection s'est donc déroulée sur plusieurs mois sur une bande de littoral d'environ 7 km allant de la Dune du Pilat au nord au Petit Nice au sud.

La Dune du Pilat

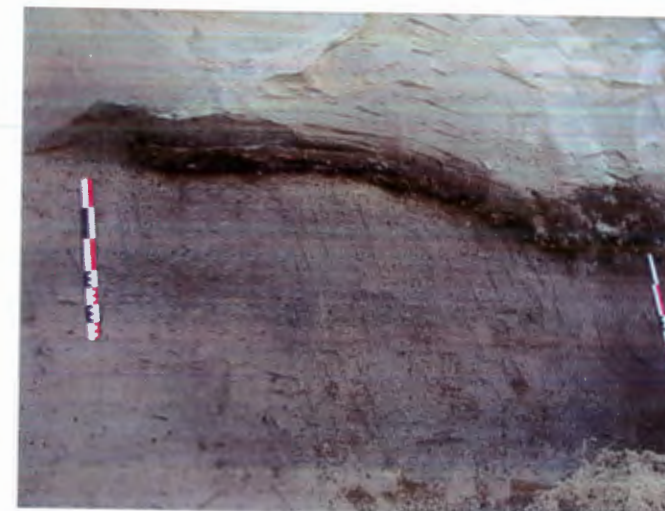
Le travail s'est concentré sur deux sites distants d'une centaine de mètres et situés sur le paléosol II qui est actuellement daté du tout début de l'Âge du Fer.

Le site Pr7 occupe la partie nord de la Dune, juste à côté des bunkers allemands, de la position Ar45 de la Corniche. Il révèle depuis plusieurs années une lentille noire de paléosol d'une épaisseur maximum de 0,50 m visible sur une vingtaine de mètres de long. Régulièrement des structures apparaissent telles que fosses ou trous de poteaux. Cette année l'étude de la coupe a permis de mettre en évidence un foyer très bien marqué qui épousait l'ondulation du sommet de la strate. La fouille de cette structure a permis de retrouver des vestiges qui ne se conservent pas normalement, il s'agit d'un conglomérat de coquilles de mollusques marins. L'étude réalisée par Pierre-Jean Labourg a permis de voir qu'il s'agissait des mêmes espèces encore présentes dans le Bassin d'Arcachon. Outre cet aspect de permanence de ces coquillages depuis la protohistoire dans ce secteur côtier, cette découverte apporte des points importants sur l'interaction homme/milieu, mais amène aussi quelques interrogations. Les hommes de la protohistoire consommaient vraisemblablement des coquillages comme nous le faisons actuellement, en outre ils se sont servis des coquilles pour aménager la base d'un foyer. Mais d'où venaient ces coquillages ? Ces types se développent sur des hauts fonds qui



LA TESTE-DE-BUCH.

Dune du Pilat - Site Pr9.
Vue générale de la strate archéologique.
Cliché Ph. Jacques.



Dune du Pilat - Site Pr7.
Détail du foyer.
Cliché Ph. Jacques.

Plage du Petit-Nice.
Souche de pin de la fin de la Préhistoire.
Cliché Ph. Jacques.



se découvrent régulièrement à marée basse (*crassats* en langue régionale). On pourrait donc logiquement envisager qu'ils proviennent de l'intérieur du Bassin d'Arcachon. Cependant, il faut se replacer dans la morphologie de cette baie à l'époque protohistorique. Depuis ce secteur du Pilat pour accéder à l'intérieur du Bassin il fallait soit, traverser une forêt de plusieurs kilomètres, soit partir en pirogue en longeant la côte océane pour rejoindre l'embouchure du Bassin qui était située 13 km plus au nord. Il est donc très possible que ces coquillages viennent d'une zone plus proche, peut être un estuaire ou une lagune alimentée par une rivière aujourd'hui disparue et auraient ainsi pu avoir une communication directe avec l'océan. Cette possible physionomie du littoral protohistorique pourrait expliquer la concentration de sites (15 inventoriés depuis le XIXe siècle) découverts sur cette partie du littoral.

Le site Pr9, situé 100 m au sud de Pr7, est matérialisé par une strate assez compacte dont la partie sud vient partiellement combler une vaste excavation qui pourrait s'apparenter à une lagune d'eau douce. Il a pu être partiellement étudié par la réalisation de différentes coupes stratigraphiques effectuées au fur et à mesure de l'érosion.

La couche d'occupation livre un mobilier très fragmenté. Il est constitué pour l'essentiel d'éléments d'augets ce qui renforce la destination du site dans sa fonction de production de sel. Si le mobilier est relativement riche, en revanche aucune structure n'a pu être associée à cette strate. Les structures retrouvées (fosses et trous de poteau) appartiennent à un habitat antérieur qui a révélé peu de mobilier.

D'autres sites situés dans le même périmètre sont également sous surveillance, ils livrent régulièrement du mobilier protohistorique attestant une fréquentation humaine au début de l'Âge du Fer sur une surface assez vaste. Pour l'instant, les vestiges se répartissent entre habitats, ateliers de sauniers et peut-être secteur dédié à l'élevage.

La difficulté de l'étude de tous ces sites réside dans l'absence de vision globale à chaque phase d'érosion hivernale. Il faudra à terme pouvoir déployer des moyens mécaniques afin que le geste archéologique puisse anticiper les destructions hivernales.

Le Petit Nice

Le site PN1 situé au nord de la plage, sur un paléosol faiblement marqué culminant à une dizaine de mètres, livre toujours, mais en plus petite quantité, des fragments de grands vases enduits et imprégnés de goudron végétal. Aucune structure n'a pu être reconnue cette année. En l'absence de mobilier significatif, la chronologie de ce site reste assez imprécise entre la période Gallo-Romaine et le début du Moyen Âge.

Le site PN2 positionné sur l'estran est localisé dans une dépression formée par le paléosol Ia. Il concerne une petite zone d'occupation, sans doute saisonnière, matérialisée par un épandage de mobilier assez diversifié. Il s'agit pour l'essentiel de céramiques attribuables à l'Âge du Bronze Ancien associées à des éclats et des rognons de silex. Ces derniers ont été débités grâce à la technique de chauffage du matériau. Pour l'instant aucune structure n'a été découverte en association avec cette zone d'occupation.

L'intérêt de l'étude de ce site réside dans l'exceptionnel état de conservation du milieu naturel environnant cet habitat. En effet, la podzolisation du paléosol lié à la présence permanente de la nappe phréatique ont permis de conserver la quasi-totalité du couvert forestier d'origine avec parfois des troncs présents en élévation sur 1 m de hauteur. L'étude globale de ce site permettra à terme de mieux cerner l'interaction entre les hommes de l'Âge du Bronze et leur milieu dans ce secteur côtier.

L'importante érosion qu'a connu ce secteur côtier lors de l'hivers 2013, a remué de grosses quantités de sédiments. Lors d'une prospection sur l'estran deux silex ont été découverts hors contexte (découverte Guy Ligot). Ils ont été très certainement arrachés à un niveau plus profond situé sur le plongeant du chenal. Il s'agit d'un petit biface Moustérien et d'un éclat de type Levallois. Ces deux pièces sont très certainement le témoignage d'un site plus ancien (au moins -35000 ans) aujourd'hui totalement ennoyé. Ils sont actuellement les artefacts les plus anciens découverts sur le sud Bassin.

Philippe Jacques

9-11 rue Auguste Lalesque

Ce dix-neuvième diagnostic réalisé en l'espace de six ans dans le centre urbain de La Teste, s'est déroulé les 25 et 26 juillet 2013. Le site du 9-11 rue Auguste Lalesque est situé dans la partie Nord de l'agglomération.

Quatre sondages ont pu être réalisés malgré la présence de bâtisses en place. Les structures retrouvées appartiennent à des bâtiments en bois à élévation mixte, composés à la fois de sablières basses et de poteaux porteurs. Ils caractérisent très certainement au moins deux constructions sans doute à caractère artisanal qui occupaient ce secteur de la ville aux phases modernes et contemporaines. Les poteaux porteurs sont matérialisés soit par des trous dans le substrat naturel, soit par des supports matérialisés par de petites aires d'argile compacte.

Seul un lambeau de couche médiévale a pu être observé dans le sondage 2 sans structure associée. Ce site est donc très certainement placé sur la limite nord-est de l'aggloméra-

tion médiévale. Il conviendra bien entendu de confirmer cette hypothèse à l'occasion d'autres observations du sous-sol de ce secteur de la ville.

Dans l'ensemble cette zone n'a pas connu une densité de bâtiments importante. Le cadastre de 1810 montre une vaste parcelle dénuée de construction. Ce n'est qu'avec le percement de la rue Auguste Lalesque au XIXe siècle que l'urbanisation va véritablement se développer.

Philippe Jacques

Ibis rue Victor Hugo

Il s'agit du dix-huitième diagnostic réalisé dans le centre urbain de La Teste depuis la mise en place du plan local d'urbanisme (PLU) archéologique en 2007. Il s'est déroulé le 31 mai 2013 sur le site du 1b rue Victor Hugo, à proximité de la limite Est de l'agglomération médiévale.

Comme sur de nombreux autres sites du centre ville de La Teste, un peu de mobilier gallo-romain a été découvert lors de cette opération. Hors contexte, il ne permet pas de connaître la véritable nature de cette occupation.

C'est au XIVe siècle que l'urbanisation gagne ce secteur de la ville. Elle est caractérisée par un bâtiment sur poteaux porteurs dont la limite ouest a été reconnue. Il est matérialisé par un alignement de six trous de poteaux (1013, 1015, 1017, 1100, 1102 et 1104) observé sur un peu plus de six mètres. Ils présentent différents modules, les plus gros correspondant certainement à l'ossature principale. Les écartements sont variables, toutefois la distance de plus de 1,50 m séparant 1013 et 1104 pourrait matérialiser une des portes de l'habita-

tion. L'utilisation de l'argile crue dans l'architecture des murs confirme les observations déjà réalisées sur d'autres opérations du centre ville, notamment rue Chanzy (Jacques 2009-01) et rue du 14 Juillet (Jacques 2009-02). Ainsi, malgré la présence d'une forêt proche, le bois n'a pas été le seul matériau employé au Moyen Âge dans la construction civile.

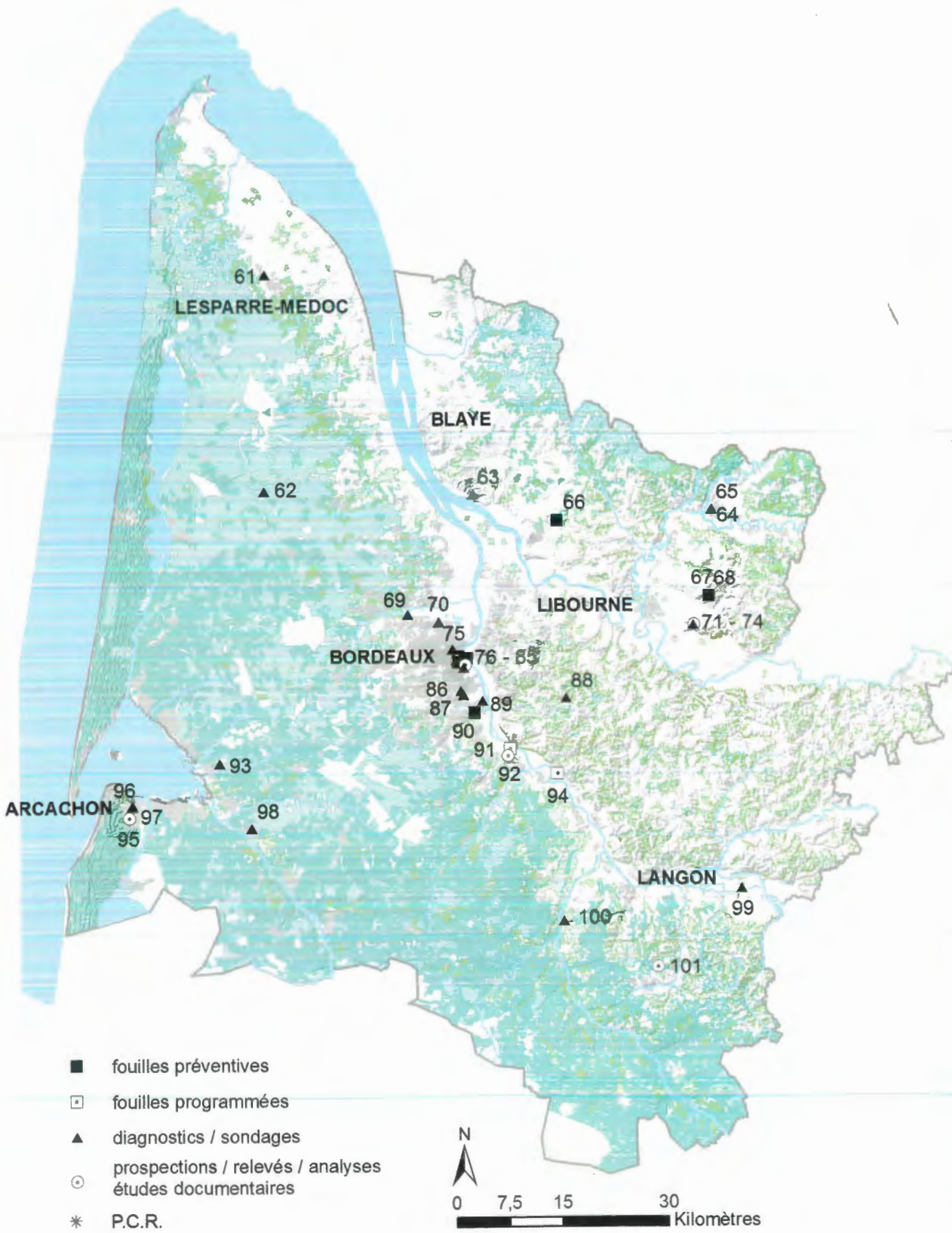
L'urbanisation tardive de ce secteur de la ville avait déjà été constatée à l'occasion d'un diagnostic réalisé sur un groupe de parcelles situé immédiatement au sud de l'intervention du 1b rue Victor Hugo (Jacques 2010). Cette opération vient donc confirmer l'hypothèse de l'extension vers l'Est de la ville médiévale au XIVe siècle. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer le développement de l'habitat à cette époque dans ce secteur. Il s'agit peut-être d'un abandon d'une partie du secteur anciennement urbanisé notamment lors de l'installation du château de la place Mouliets dans le courant de la première moitié du XIVe siècle dans une zone déjà habitée ou bien d'une poussée démographique consécutive à l'implantation de nouvelles populations suite au développement du commerce local des produits issus du massif forestier. De nouvelles recherches dans ce secteur permettront d'affiner ces premières hypothèses notamment en précisant la surface exacte de l'extension de l'agglomération lors de cette phase chronologique.

Philippe Jacques

Jacques Philippe, La Teste de Buch, 17 rue Chanzy, Rapport de diagnostic, INRAP, 2009.

Jacques Philippe, La Teste de Buch, Rue du 14 Juillet, Rapport de diagnostic, INRAP, 2009.

Jacques Philippe, La Teste de Buch, 14-16 rue Victor Hugo, Rapport de diagnostic, INRAP, 2010.



				N°	P.
AUBIE-ET-ESPESAS	11, rue du Bourg	CHARPENTIER Xavier	MCC	66	80
AUDENGE	Liougey-sud, rues Victor Jara et Drocéra	CAVALIN Florence	INRAP	93	81
BEGLES	Chemin de Mussonville	GINESTE Marie-Christine	INRAP	87	82
BEGLES	358 route de Toulouse	HANRY Alexandra	INRAP	86	82
BLAIGNAC	La Bastide 2	ETRICH Christine	INRAP	99	83
BORDEAUX	Rue Ausone	MICHEL GAZEAU Céline	Hadès	78	85
BORDEAUX	Rue de la Benauge	MASSON Juliette	Bx Métropole	77	85
BORDEAUX	14 rue Cabirol	BEHAGUE Bertrand	Bx Métropole	79	86
BORDEAUX	15 rue du Grand rabin Joseph Cohen / 18 rue Canihac	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	81	87
BORDEAUX	Rue du Hâ	HOURCADE David	Bx Métropole	80	88
BORDEAUX	Ilot Carpenteyre	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	82	90
BORDEAUX	Ilot Nérigean	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	83	90
BORDEAUX	Place Puy-Paulin	ROUDIER Mathieu	Hadès	76	91
BORDEAUX	Place Renaudel	MASSON Juliette	Bx Métropole	84	92
BORDEAUX	Site Santé Navale 145-149 Cours de la Marne	MIGEON Wandel	INRAP	85	93
BOURG	La Libarde	CHARPENTIER Xavier	MCC	63	94
BRACH	Route de Castelnau	SCUILLER Christian	INRAP	62	94
BRUGES	Eglise Saint Pierre	MASSON Juliette	Bx Métropole	70	95
COUTRAS	Square du Docteur Berger	MIGEON Wandel	INRAP	64	96
COUTRAS	Centre ville	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	65	96
GAILLAN-EN-MEDOC	Cazeau du Prat	CHOPIN Jean-François	INRAP	61	97
ISLE-SAINT-GEORGES	Dorgès	COLIN Anne	université	91	97
LANGOIRAN	Le Castéra	FARAVEL Sylvie	université	94	98
LEOGEATS	Le Bourg	SILHOUETTE Hélène	INRAP	100	99
MIOS	Benau sud et Flatter	CAVALIN Florence	INRAP	98	99
MONTAGNE	Le Bourg	MOREAU Nathalie	INRAP	68	100
MONTAGNE	Le Bourg	SEGUIN Guillaume	Archéosphère	67	100
SADIRAC	Tioulet	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	88	102
SAINT-EMILION	Couvent des Cordeliers	SAUVAITRE Natacha	Hadès	73	102
SAINT-EMILION	Hôtel de Ville, 6 place Pioceau	DUCOURNAU Bertrand	INRAP	71	103
SAINT-EMILION	Salle dite gothique	MARIN Agnès		74	104
SAINT MEDARD D'EYRANS	Villa antique de Cauban-ouest	Mauduit Thierry		92	106
LA TESTE-DE-BUCH	Territoire communal	JACQUES Philippe		97	107
LA TESTE-DE-BUCH	9-11 rue Auguste Lalesque	JACQUES Philippe		95	108
LA TESTE-DE-BUCH	1 bis rue Victor Hugo	JACQUES Philippe		96	108
VILLENAVE-D'ORNON	Geneste Courréjean	DUNIKOWSKI Christophe	INRAP	89	110
VILLENAVE-D'ORNON	Eglise Saint Martin	RÉVEILLAS Hélène	Bx Métropole	90	111
Architecture religieuse romane		PROVOST Marion	doctorant	101	
Tramway ligne D, BORDEAUX	Place Charles-Gruet et Place Marie-Brizard	HOURCADE David	Bx Métropole	75	
Tram ligne D, EYSINES	Parc-relais de Cantinolle	HOURCADE David	Bx Métropole	69	

Bibliographie archéologique régionale

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents (revues, monographies, actes de colloques) reçus au centre de documentation de la direction régionale des affaires culturelles d'Aquitaine (Drac) et des informations transmises par les auteurs des notices ci-dessus. Les documents qui étaient encore sous presse à la fin 2012 sont inclus dans le présent bilan concernant l'année 2013.

Ces références bibliographiques, ainsi que celles publiées dans les bilans scientifiques de la région Aquitaine, depuis 1991, sont en ligne sur *Malraux* (catalogue bibliographique du Ministère de la Culture) : <http://www.culture.gouv.fr/documentation/malraux/pres.htm>.

Le catalogue des périodiques est accessible sur : <http://www.sudoc.abes.fr/> depuis 1996.

TOUTES PERIODES

Bilan scientifique de la région Aquitaine 2011. Service régional de l'archéologie, Drac Aquitaine. 2013, 236 p.

ANDRÉ-LAMAT Véronique, Jean-COURRET Ézéchiél, LAVAUD Sandrine et al. Réinvestir la chrono-chorématique : expériences bordelaises. In LORANS Elisabeth et RODIER Xavier. *Archéologie de l'espace urbain*. Paris : CTHS ; Tours : Presses Universitaires François Rabelais, 2013, p. 371-381.

BARRAUD Dany et RÉCHIN François. *D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*. Aquitania – Supplément. n° 29, 2013, 438 p.

BESCHI Alain, FARAVEL Sylvie et MOUSSET Hélène. *Léo Drouyn en Lot-et-Garonne* (Léo Drouyn, les albums de dessins ; 19). Saint-Quentin-de-Baron : Éditions de l'Entre-deux-Mers. 2013, 160 p.

BIGOT Olivier et MOUSSET Hélène. SIGARH : SIG archéologique et historique de Bordeaux. In LORANS Elisabeth et RODIER Xavier. *Archéologie de l'espace urbain*. Paris : CTHS ; Tours : Presses Universitaires François Rabelais, 2013, p. 149-161.

CALLEGARIN Laurent. Découverte et redécouverte de bijoux monétaires issus de trésors régionaux exhumés au XIXe siècle. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*. 2013, p. 63-74.

CALLEGARIN Laurent. Morphologies urbaines et échanges à l'époque romaine : La circulation monétaire de la fin de l'âge du Fer au début du Ve siècle p.C. Aquitania – Supplément. n° 29 (*D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 347-379.

COLIN Anne et VERDIN Florence. Que nous apprennent les données archéologiques, du Néolithique au Moyen Âge (entre env. 5000 ans av. J.-C. et env. 500 ans apr. J.-C.) ? In LE TREUT Hervé. *Les impacts du changement climatique en Aquitaine. Un état des lieux scientifique*. Bordeaux : PUB. 2013, p. 49-51.

EBRARD Dominique. *50 ans d'archéologie en Soule. Hommage à Pierre Boucher (1909-1997) = 50 urte arkeologia Xiberoan*. Pierre Boucher-i (1909-1997) omen egite. Mauléon : Ikerzaleak. 2013, 297 p.

FOURDRIN Jean-Pascal et PIAT Jean-Luc. Morphologies urbaines et échanges à l'époque romaine : L'enceinte antique d'Oloron et ses développements médiévaux. Aquitania – Supplément. n° 29 (*D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 269-325.

HEBRARD-SALIVAS Catherine. Les verreries du Musée d'Aquitaine : des XIIe/XIIIe siècles au XVIIe, *Revue archéologique de Bordeaux*. tome CII, 2013, p. 33-44.

JACQUES Philippe, BOYE Michel, REGALDO Pierre, GRUET Noël. *Histoire de La Teste-de-Buch, mythes et réalités, 4000 ans d'histoire*. La Teste-de-Buch (Gironde) [catalogue d'exposition]. 2013, 80 p.

LARRIERE Bernard, REMY Christian et al. *Léo Drouyn en Charentes, Dordogne et Haute-Vienne*. (Léo Drouyn, les albums de dessins, 20). Saint-Quentin-de-Baron : Éditions de l'Entre-deux-Mers. 2013, 296 p.

MARTICORENA Pablo, BERDOY Anne, CONVERTINI Fabien et al. Le site de Zerkupe (Saint-Jean-Pied-de-Port, Pyrénées-Atlantiques) : une occupation domestique de plein air du Bronze final et un site fortifié du Moyen-Âge et de l'époque moderne. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2013, n°30, p. 13-21.

MOUSSET Hélène. Bâti de bourgs : quelques exemples en Lot-et-Garonne et Dordogne. In COCULA Anne-Marie et COMBET Michel. *L'amour au château : Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord de septembre 2012* (Scripta Mediaevalia ; 24). Pessac : Ausonius Editions, 2013, p. 299-306.

RENDU Christine, CLASTRENC Carine, LE COUÉDIC Mélanie, et al. La cité et son territoire à l'époque romaine : Montagnes et campagnes d'Oloron dans la longue durée. Premiers résultats d'un programme interdisciplinaire. Aquitania – Supplément. 2013, n° 29 (*D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 37-68.

PREHISTOIRE

AJAS Aurélie, BERTRAN Pascal, LEMÉE Laurent et al. Stratigraphy and palaeopedology of the palaeolithic cave site of Combe-Saunière (Southwest France). *Geoarchaeology*, vol. 28, n°5. 2013, p. 432-449.

AURIÈRE Lise, CHAUVIÈRE François-Xavier, PLASSARD Frédéric et al. Art mobilier inédit du gisement de Bourrouilla à Arancou (Pyrénées-Atlantiques, France) : données techno-stylistiques et chrono-culturelles. *Paléo*, n° 24. 2013, p. 195-218.

BECK Lucile, GENTY Dominique, LAHLIL Sophia et al. Non-destructive portable analytical techniques for carbon in-situ screening before sampling for dating prehistoric rock paintings. *Radiocarbon*, vol. 55, n° 2-3 (Proceedings of the 21st international radiocarbon conference), 2013, p. 436-444.

BERTRAN Pascal, ALLENET-DE-RIBEMONT Gisèle, BRENET Michel, et al. *Aquitaine, Dordogne (24) La Grande Béchade-Lascaux 4, une séquence de dépôts de versant et de tourbes du Weichsélien à Montignac : rapport de fouille* [Document Electronique]. Archéo-éditions. 2013, 1 CD-ROM.

BERTRAN Pascal, SITZIA Luca, BANKS William E., et al. The Landes de Gascogne (southwest France) : periglacial desert and cultural frontier during the Palaeolithic. *Journal of Archaeological Science*, vol. 40, n° 5, 2013, p. 2274-2285.

BOULESTIN Bruno, HENRY-GAMBIER Dominique, MALLYE Jean-Baptiste et al. Modifications anthropiques sur des restes humains mésolithiques et néolithiques de la grotte d'Unikoté (Iholdy, Pyrénées-Atlantiques). *Bulletin de la Société préhistorique française*, n° 110/2. 2013, p. 281-297.

BOURRILLON Raphaëlle. L'art fragmenté aignacien des abris-sous-roche de Dordogne. *Les Dossiers d'Archéologie*, n° 358 (Arts rupestres : des récits millénaires), 2013, p. 14-15.

BRENET Michel, BOURGUIGNON Laurence, COLONGE David et al. Les techno-complexes au début du Paléolithique moyen en Aquitaine septentrionale : complexité, complémentarité des productions de débitage et de façonnage et implications comportementales. In *Actes du XXVIIe Congrès préhistorique de France, Bordeaux et Les-Eyzies-de-Tayac, 31 mai – 5 juin 2010*. 2013, p. 81-101.

CHANCEREL Gaëlle et CHANCEREL Antoine. *Villetoureix. Chez Tuilet. Un habitat du Néolithique final en Dordogne*. Paris : École des Hautes études en sciences sociales ; Toulouse : Éd. Archives d'Écologie préhistorique. 2013, 475 p.

DACHARY Morgane, MERLET Jean-Claude, MIQUÉOU Mathilde et al. Les occupations mésolithiques de Bourrouilla à Arancou (Pyrénées-Atlantiques, France). *Paléo*, n° 24. 2013, p. 79-102.

DELLUC Brigitte et DELLUC Gilles. Les squelettes de l'abri de Cro-Magnon, datation et pathologies, évolution des idées, *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, n° CLX-2. 2013, p. 243-274.

GARATE MAIDAGAN Diego, RIVERO VILÁ Olivia, BOURRILLON Raphaëlle et al. L'art pariétal de la grotte Tastet (Sainte-Colome, Pyrénées-Atlantiques, France) : au carrefour des traditions artistiques tardiglaciaires. *Paléo*, n° 24. 2013, p. 103-120.

GARCIA SANCHEZ Angela M., ARIZA ASTOLFI Concepción, UBEDA ONTIVEROS José M. et al. Free-living amoebae in sediments from the Lascaux Cave in France. *International Journal of Speleology*, vol. 42, n° 1, 2013, p. 9-13.

GERNIGON Karim. Bilan scientifique des recherches sur la préhistoire récente en Aquitaine : potentiel avéré, connaissances renouvelées : une programmation à développer. In *Bilan scientifique. Région Aquitaine 2011*, 2013, p. 11-48.

GÓMEZ OLIVENCIA Asier. The presacral spine of the La Ferrassie 1 Neandertal : a revised inventory. *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, vol. 25, n° 1-2, 2013, p. 9-38.

GÓMEZ-OLIVENCIA Asier, GARRALDA María Dolores, VANDERMEERSCH Bernard et al. Two newly identified Mousterian human rib fragments from Combe-Grenal (Domme, France). *Paléo*, n° 24, 2013, p. 229-234.

HENRY-GAMBIER Dominique, COURTAUD Patrice, DUDAY Henri et al. Grotte de Cussac (Le Buisson-de-Cadouin, Dordogne) : un exemple de comportement original pour le Gravettien. In *Actes du XXVIIe Congrès préhistorique de France, Bordeaux et Les-Eyzies-de-Tayac, 31 mai – 5 juin 2010*. 2013, p. 169-182.

HENRY-GAMBIER Dominique, NESPOULET Roland et CHIOTTI Laurent. Attribution culturelle au Gravettien ancien des fossiles humains de l'abri Cro-Magnon (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne, France). *Paléo*, n° 24, 2013, p. 121-138.

HENRY-GAMBIER Dominique, NORMAND Christian et PÉTILLON Jean-Marc. Datation radiocarbène directe et attribution culturelle des vestiges humains paléolithiques de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques). *Bulletin de la Société préhistorique française*, n° 110/4, 2013, p. 645-656.

LANGLEY Michelle. A newly discovered horse engraving from La Madeleine (Dordogne, France). *Proceedings of the prehistoric society*, vol. 79, 2013, p. 377-381.

LARRIBAU Jean-Daniel. *La Grotte d'Erberua. Art pariétal préhistorique du Pays Basque (Isturitz - Oxocelhaya – Erberua)*. [s.l.] : Jean-Daniel Larribau. 2013, 350 p.

LENOIR Michel et MERLET Jean-Claude. Un faciès solutréen particulier en Aquitaine : le Solutréen de Montaut (Landes). *Actes du colloque : « Le Solutréen ... 40 ans après Smith' 66 », Preuilly-sur-Claise, 21 octobre - 01 novembre 2007*. *Revue archéologique du Centre de la France – Supplément*, n° 47, 2013, p. 419-429.

MAUREILLE Bruno, MADELAINE Stéphane, TURQ Alain et al. Regourdou 1 (site de Regourdou, Montignac, Dordogne) : nouvelles données, nouvelles questions sur une sépulture néandertalienne. In *Actes du XXVIIe Congrès préhistorique de France, Bordeaux et Les-Eyzies-de-Tayac, 31 mai – 5 juin 2010*. 2013, p. 43-53.

NESPOULET Roland, CHIOTTI Laurent et HENRY-GAMBIER Dominique (dir.). Le Gravettien final de l'abri Pataud (Dordogne, France) : Fouilles et études 2005-2009. *Archaeopress*, n° 2458, British archaeological Reports - International Series, 2013, p. 5-6.

PAILLET Patrick et MAN-ESTIER Elena. Du vivant à sa représentation : les animaux gravés de la grotte de la Mairie à Teyjat (Dordogne). *Les Dossiers d'Archéologie*, n° 358 (Arts rupestres : des récits millénaires), 2013, p. 22-27.

PAILLET Patrick, MAN-ESTIER Elena et BONNET-JACQUEMENT Peggy. Des œuvres d'art magdaléniennes inédites à Pont d'Ambon (Bordeilles, Dordogne, France). *Paléo*, n° 24, 2013, p. 249-256.

PÉTILLON Jean-Marc. Circulation of whale-bone artifacts in the northern Pyrenees during the late Upper Paleolithic. *Journal of Human Evolution*, vol. 65, n° 5, 2013, p. 525-543.

QUAM Rolf Michael, MENDIZÁBAL Ignacio Martínez et ARSUAGA FERRERAS Juan Luis. Reassessment of the La Ferrassie 3 Neandertal ossicular chain. *Journal of Human Evolution*, vol. 64, n° 4, 2013, p. 250-262.

READY Elspeth. Neandertal foraging during the late Mousterian in the Pyrenees : new insights based on faunal remains from Gatzarria Cave. *Journal of Archaeological Science*, vol. 40, n° 3, 2013, p. 1568-1578.

RICHTER Daniel, DIBBLE Harold Lewis, GOLDBERG Paul et al. The late Middle Palaeolithic in Southwest France : New TL dates for the sequence of Pech de l'Azé IV. *Quaternary International*, vol. 294, 2013, p. 160-167.

ZAZZO Antoine, LEBON Matthieu, CHIOTTI Laurent, et al. Can we use calcined bones for radiocarbon dating the Paleolithic ? *Radiocarbon*, vol. 55, n° 2-3 (Proceedings of the 21st International Radiocarbon Conference), 2013, p. 1409-1421.

PROTOHISTOIRE

ALCANTARA Aurélien, BESOMBES-HANRY Alexandra, CHABRIÉ Christophe et al. Eysses avant Excisum : une agglomération gauloise près de Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne). Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 342-350.

ARMENDÀRIZ Javier, LLANOS Armando, PEÑALVER Xabier, et al. Le Bronze final et l'âge du Fer en Euskal Herria – Pays Basque. Relations et activités commerciales. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 248-255.

BÉHAGUE Bertrand, ALCANTARA Aurélien, BOULOGNE Stéphane et al. Deux établissements ruraux de la fin du Second âge du Fer sur le contournement nord de Marmande (Lot-et-Garonne). Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 319-323.

BÉHAGUE Bertrand. Étude d'impact sur le site de Niord à Saint-Étienne-de-Lisse (Gironde). Opération 2002. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*) 2013, p. 287-292.

BLANC Claude. Documents d'archéologie 2013 des Pyrénées-Atlantiques : Nouvelle hache plate en bronze à Espoey (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 9-11.

BRODARD Aurélie, GUIBERT Pierre, LÉVÊQUE François et al. Caractérisation thermique des sédiments chauffés des foyers de la Grotte des Fraux (Dordogne, France). Mise en place d'une approche couplée entre thermoluminescence, susceptibilité magnétique, expérimentation et simulation. *British Archaeological Records International Series*, Actes IUSPP 2011, n° 2496, 2013.

CALLEGARIN Laurent et HIRIART Eneko. Manifestations prémonétaires et premières monnaies en Gaule méridionale et en péninsule Ibérique. *Dossiers d'Archéologie* (Monnaies gauloises), n° 360, 2013, p. 12-19.

CALLEGARIN Laurent, GENEVIÈVE Vincent et HIRIART Eneko. Production et circulation monétaire dans le sud-ouest de la Gaule à l'âge du Fer (IIIe s. a.C.). Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 185-217.

CALLEGARIN Laurent, HIRIART Eneko et HAREAU Régis. Les découvertes de monnaies préaugustéennes sur le site d'Eysses (Villeneuve-sur-Lot, Lot-et-Garonne). Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 352-358.

CAULE Benjamin. Documents d'archéologie 2013 des Pyrénées-Atlantiques : Espace et société en Aquitaine méridionale à l'âge du Fer (600/400 avant notre ère). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 39 à 48.

COLIN Anne et VERDIN Florence. Habitat et territoire du nord au sud de la Gaule : regards croisés. In COLIN Anne, GRUEL Katherine, KRAUSZ Sophie et al. *L'âge du Fer en Europe. Mélanges offerts à Olivier Buchsenschutz*. (Mémoires ; 32). Bordeaux : Ausonius Éditions. 2013, p. 235-246.

COLIN Anne, VERDIN Florence et DUMAS Antoine. Dynamiques du peuplement dans le nord de l'Aquitaine : quelques pistes de réflexion. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des*

idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011), 2013, p. 33-55.

CONSTANTIN Thibaud et BILBAO Marie-Véronique. Les fibules du Premier âge du Fer en Aquitaine. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 309-318.

COURTAUD Patrice, ROUSSEAU Élisabeth, DUDAY et al. Un crâne perforé à Niord (Saint-Étienne-de-Lisse, Gironde). Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 294-299.

DUMAS Antoine. Le site de Chastel (Aiguillon, Lot-et-Garonne) au Premier âge du Fer ; le mobilier céramique. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 301-307.

GELLIBERT Bernard et MERLET Jean-Claude. Documents d'archéologie 2013 des Landes : Une habitation du Bronze ancien dans le bassin de l'Adour : Lantonia à Arue (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 89-105.

GELLIBERT Bernard, MERLET Jean-Claude et LENORZER Sandrine. Les nécropoles du Premier âge du Fer dans les Landes de Gascogne : organisation, pratiques funéraires. L'apport des fouilles récentes. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 83-102.

GENEVIÈVE Vincent. Les monnaies pré-augustéennes de Bordeaux : quelle circulation monétaire dans la capitale des Bituriges Vivisques avant notre ère ? Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 174-183.

GÉRARDIN Cédric. Perles et bracelets en verre du site de Lacoste à Moliets-et-Villemartin (Gironde) : approche technologique. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 331-340.

LAGARDE-CARDONA Céline, PERNOT Michel, SIREIX Christophe et al. Approche du travail des alliages cuivreux mis en œuvre sur le site du Second âge du Fer de Lacoste (Moliets-et-Villemartin, Gironde). Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 326-329.

MAITAY Christophe, BÉHAGUE Bertrand et POIRIER Philippe. La nécropole du Premier âge du Fer de Loustalet à Pouydesseaux (Landes). Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 277-286.

MOYA-MALENOPedroR. et TORRES-MARTINEZ Jesús F. Réseau de communication à l'âge du Fer en Europe de l'ouest et en Aquitaine. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 383-388.

RODRIGUES Vanessa. Documents d'archéologie 2013 des Pyrénées-Atlantiques : Les agrafes de ceinture et les fibules du premier âge du Fer du Sud-Ouest de la France : approches historiographique et stylistique. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 23-38.

ROUSSOT-LARROQUE Julia. L'épée et le rasoir : la transition Bronze-Fer autour de l'estuaire de la Gironde. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 57-81.

SCULLER Christian, GORGUES Alexis et PERNOT Michel. Documents d'archéologie 2013 des Landes : Découverte d'un dépôt mobilier de l'âge du Bronze final à Dax (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 107-113.

SIREIX Christophe. L'agglomération artisanale de Lacoste à Moliets-et-Villemartin (Gironde). Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 103-171.

TORRES-MARTINEZ Jesús F. De l'autre côté des Pyrénées. La Navarre à l'âge du Fer. Aquitania – Supplément, n° 30 (*L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges - Mobilité des hommes, diffusion des idées, circulation des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer : actes du 35e Colloque international de l'AFEAF, Bordeaux, 2 - 5 juin 2011*), 2013, p. 257-273.

VERDIN Florence, CHATAIGNEAU Mathias. Marcus Agrippa et l'Aquitaine. Aquitania, n° 29, 2013, p. 69-104.

ANTIQUITE

BARRAUD Dany. La cité et son territoire à l'époque romaine : Le territoire de la cité d'Oloron, petit bilan archéologique. Aquitania – Supplément, n° 29 (*D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 25-36.

BEAGUE Nadine. Documents d'archéologie 2013 des Landes : Une voie romaine sur l'autoroute A63, aire de service de Saugnacq-et-Muret-Est (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 135-141.

BELBEOC'H Gwenolé. Documents d'archéologie 2013 des Landes : Un nouvel atelier de goudron antique à Hostens (Gironde). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 125-133.

BERTHAULT Frédéric. Bordeaux et le faciès girondin : entre Dressel 1 et Pascual 1. 2013. Monographies d'archéologie méditerranéenne, n° 5. (*Itinéraires des vins romains en Gaule IIIe-Ier siècles avant J.-C. Confrontation de faciès. Actes du colloque européen organisé par l'UMR 5140 du CNRS, Lattes, 30 janvier – 2 février 2007*), 2013, p. 159-177.

BERTHAULT Frédéric. De la Dressel 1 et Pascual 1 : courants commerciaux et population de la Tène D et du début de l'Empire dans les basses vallées de la Dordogne, de la Garonne et l'Estuaire girondin. Aquitania, n° 29, 2013, p. 105-135.

BEYRIE Argitxu et KAMMENTHALER Eric. Documents d'archéologie 2013 des Pyrénées-Atlantiques : Nouvel éclairage sur l'occupation du sol au Pays Basque à l'époque gallo-romaine. Habitat et artisanat à Bayonne et à Arancou (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 49-62.

BOST Jean-Pierre. La cité et son territoire à l'époque romaine : Civitas Elloroniensis. Aquitania – Supplément, n° 29 (*D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 17-24.

CABES Sébastien. Documents d'archéologie 2013 des Landes : Les implantations des demeures aristocratiques des Landes à l'époque romaine : entre gestion des contraintes naturelles et impératifs de la vie de relation. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 115-24.

CHEVILLOT Christian. *Sépultures gallo-romaines de la vallée de la Dronne* (Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines : Sup. 5). Périgueux : Ed de l'ADRAHP. 2013, 144 p.

DOULAN Cécile et CHARPENTIER Xavier. *Carte archéologique de la Gaule 33/2 : Bordeaux*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme ; Paris : Académie des inscriptions et Belles-Lettres. 2013, 388 p.

DUMONTIER Patrice et RÉCHIN François ; CALLEGARIN Laurent et al. La cité et son territoire à l'époque romaine : Une grotte pyrénéenne occupée au début de l'époque romaine : le site d'Apons à Sarrance (Pyrénées-Atlantiques). Aquitania – Supplément, n° 29 (*D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 97-143.

DUPRÉ MORETTI Eric et SAINT-ARROMAN Christian. Première contribution à l'étude de la céramique commune non tournée du sud de l'Aquitaine et du nord-ouest de l'Espagne : la céramique indigène des mines antiques d'Urepel (Basse-Navarre) et du vicus d'Ithurissa (Navarre). I. Examen et analyse de deux tessons de CCINT. *Ikuska*, n° 19, 2013, p. 49-68.

EPHREM Brice. Les bassins à salaisons de Guéthary (Pyrénées-Atlantiques) : un témoignage de l'influence romaine en Pays Basque septentrional. In : DAIRE Marie-Yvane et DUPONT Catherine. *Ancient maritime communities and the relationship between people and environment along the European Atlantic coasts = Anciens peuplements littoraux et relations homme/milieu sur les côtes de l'Europe atlantique. Actes du colloque HOMER 2011, Vannes, 28 sept. - 1er oct. 2011*. (British Archaeological Reports, International Series ; 2570). 2013, p. 469-474.

FABRE Georges et GILLES-GIARNNERINI Anne. La cité et son territoire à l'époque romaine : Le «corpus épigraphique». Aquitania – Supplément, n° 29 (*D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 69-96.

GAILLARD Hervé, GIRARDY-CAILLAT, Claudine, RÉGEARD Mathilde et al. *Quoi de neuf chez les Pétrucos ? : dix ans d'archéologie en Périgord gallo-romain* [Catalogue d'exposition], Fanlac. 2013, 127 p.

GIRARDY Claudine, SALIÈGE Étienne et GAILLARD Hervé. *Carte archéologique de la Gaule 24/2 : Périgueux*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme. 2013, 309 p.

MARTIN Thierry. Céramiques sigillées et vases à parois fines de la fouille de l'îlot Guynemer. Aquitania – Supplément, n° 29 (*D'Illuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 327-346.

RAUX Stéphanie. Étude de l'instrumentum du site de l'Auditorium à Bordeaux. Quelques exemples d'exploitation d'un corpus urbain antique. *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 131, 2013, p. 53-57.

RÉCHIN François, BÉAGUE Nadine, MAREMBERT Fabrice et al. Paysages ruraux et contrastes territoriaux dans le piémont nord-occidental des Pyrénées. In FICHES Jean-Luc, PLANA-MALLART Rosa et REVILLA CALVO Victor. Paysages ruraux et territoires dans les cités de l'Occident romain. Gallia et Hispania. *Actes du colloque international AGER IX, Barcelone, 25-27 mars 2010 (Mondes Anciens)*. Montpellier : PUM. 2013, p. 223-237.

RÉCHIN François, WOZNY Luc, PICHONNEAU Jean-François et al. Morphologies urbaines et échanges à l'époque romaine : L'évolution du paysage urbain durant l'Antiquité. Aquitania – Supplément. n° 29 (*D'Iuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 179-267.

VERDIN Florence, BERTHAULT Frédéric, SANCHEZ Corinne. Le puits 41 de l'oppidum de l'Ermitage d'Agen (Lot-et-Garonne) : aperçu du faciès amphorique et questions de chronologie. Monographies d'archéologie méditerranéenne, n° 5. (*Itinéraires des vins romains en Gaule IIIe-Ier siècles avant J.-C. Confrontation de faciès. Actes du colloque européen organisé par l'UMR 5140 du CNRS, Lattes, 30 janvier – 2 février 2007*), 2013, p. 125-138.

MOYEN ÂGE

ANTIN Géraldine d'. L'église Saint-Eloi de Bordeaux : les origines médiévales d'une chapelle municipale. *Revue archéologique de Bordeaux*. tome CII, 2013, p. 45-62.

BARITAUD Thierry. L'abbaye romane Saint-Pierre de Saint-Astier. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*. n° CLX-2, 2013, p. 159-170.

BERDOY Anne et CAZES Jean-Paul. La construction de la « maison d'Arbérou » par les rois de Navarre (1283). *Annales du Midi*, n° 283, 2013, p. 453-462.

BERDOY Anne, BARRÈRE Michel, CHASSEVENT Bernard et al. La pene de Lescun : une probable roca occupée aux XIIe et XIIIe siècles (Lescun, Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 75-85.

BEYRIE Argitxu et BERDOY Anne. La fouille de la ZAC d'Asson : lecture croisée pour une histoire de l'occupation du sol (Xe-XIIIe siècles) et d'un quartier artisanal sidérurgique (Xe siècle) dans le piémont béarnais. *Aquitania*, n° 29, 2013, p. 191-238.

BOURGES-AUDIVERT Monique et GOSSARE Mito. Le Modillon de la chapelle Saint-Blaise de Bigaroque (Le Coux-et-Bigaroque). *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*. n° CLX-1, 2013, p. 27-28.

BROUSTE Jean. Vestiges retrouvés du couvent des Cordeliers de Bordeaux. *Revue archéologique de Bordeaux*. tome CII, 2013, p. 63-79.

CURSENTE Benoît. Les mutations médiévales : La pblation d'Oloron (1079-1090). Aquitania – Supplément. n° 29 (*D'Iuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*). 2013, p. 411-424.

GAILLARD Hervé. Territoire des morts et peuplement à Paussac (Paussac-Saint-Vivien, Dordogne) au cours du Moyen Âge. In COCULA Anne-Marie et COMBET Michel. *L'amour au château : Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord de septembre 2012* (Scripta Mediaevalia ; 24). Pessac : Ausonius Editions, 2013, p. 269-285.

GENEVIEVE Vincent. Les mutations médiévales : Découverte de deux tremisiss visigothiques. Aquitania – Supplément. n° 29 (*D'Iuro à Oloron-*

Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006). 2013, p. 384-396.

GEORGET Charles et CHARLIER Philippe. Les ossements des sépultures à répit de l'église de Saint-Jean-de-Côle. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*. n° CLX-2, 2013, p. 233-242.

HÉBRARD-SALIVASCatherine. Les mutations médiévales : Étude de deux verres mérovingiens. Aquitania – Supplément. n° 29 (*D'Iuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*). 2013, p. 397-402.

HENRIET Patrick. Les mutations médiévales : Aux origines du culte de Saint-Grat. Notes et hypothèses. Aquitania – Supplément. n° 29 (*D'Iuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*). 2013, p. 403-410.

IBANEZ Marine. Le château de Villandraut, un réseau hydraulique médiéval, éléments de compréhension. *Les Cahiers du Bazadais*. 2013. n° 181, 2013, p. 27-59.

JOINEAU Vincent. Entre logis, fortification et meunerie : les moulins fortifiés du Sud-Ouest. In Meirion-Jones Gwyn. *La demeure seigneuriale dans l'espace Plantagenêt, salles, chambres et tours*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 381-396.

LAVAUD Sandrine. La flotte communale au service de l'effort de guerre : le cas de Bordeaux pendant la guerre de Cent ans. In : GUERBER Eric et LE BOUËDEC Gérard. *Gens de mer. Ports et cités aux époques ancienne, médiévale et moderne*. Rennes : PUR. 2013, p. 55-71.

LAVAUD Sandrine. Tours et détours des mesures médiévales du vin de Bordeaux. Mesure et histoire médiévale. In *XLIIIe congrès de la SHMESP, Tours*. Paris : Publications de la Sorbonne. 2013, p. 185-200.

MARACHE Valérie. Aperçu de la céramique médiévale du château de Villandraut. *Les Cahiers du Bazadais*. n° 183, 2013, p. 45-64.

MASSON Juliette. Geoffroi du Loroux et l'architecture religieuse en Aquitaine au XIIe siècle. Résumé de thèse. *Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, n° 19, 2013, p. 242-245.

MASSON Juliette. Geoffroi du Loroux et l'architecture religieuse en Aquitaine au XIIe siècle. *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* (BUCEMA). [en ligne], 17.1 | 2013, mis en ligne le 19 juin 2013. URL : <http://cem.revues.org/12985> ; DOI : 10.4000/cem.12985.

MASSON Juliette. Sainte-Marie de Pleine-Selve en Gironde : nouvelles recherches sur une abbaye méconnue de l'ordre de Prémontré. *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* (BUCEMA). [En ligne], 17.2 | 2013, mis en ligne le 10 décembre 2013. URL : <http://cem.revues.org/13271> ; DOI 10.4000/cem.13271.

MOUSSET Hélène (coord.). Bilan de l'archéologie médiévale en Aquitaine pour l'année 2011. In COCULA Anne-Marie et COMBET Michel. *L'amour au château : Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord de septembre 2012* (Scripta Mediaevalia ; 24). Pessac : Ausonius Editions, 2013, p. 307-350.

SAUVAITRE Natacha. La tour-porche de la cathédrale de Bordeaux et son cimetière du XIIe au XIVe siècle : les résultats des fouilles archéologiques de 2009. *Revue archéologique de Bordeaux*, tome CII, 2013, p. 11-32.

SAUVAITRE Natacha. Résultats des fouilles archéologiques à l'abbaye Saint-Sour, Terrasson-la-Villedieu (Dordogne). In COCULA Anne-Marie et COMBET Michel. *L'amour au château : Actes des Rencontres d'Archéologie et d'Histoire en Périgord de septembre 2012* (Scripta Mediaevalia ; 24). Pessac : Ausonius Editions. 2013, p. 287-298.

SCHLICHT Markus. Bordeaux : restauration du portail Royal de la cathédrale. *Bulletin monumental*, n° 171, 2013, p. 407-412.

SCHLICHT Markus. La façade du bras sud du transept de la cathédrale de Bordeaux. *Bulletin monumental*, n° 171, 2013, p. 23-45.

SCHLICHT Markus. Le portail sud de la cathédrale de Bordeaux. *Revue archéologique de Bordeaux*, tome CII, 2013, p. 81-120.

SERAPHIN Gilles. Les tours à contreforts enveloppants et la domination des Plantagenêts en Quercy. In Meirion-Jones Gwyn. *La Demeure seigneuriale dans l'espace Plantagenêt, salles, chambres et tours*. Rennes : PUR. 2013, p. 367-379.

SORIA Myriam. Les mutations médiévales : Quand la violence devient une arme épiscopale : le conflit Dax-Oloron (fin XIe-début XIIe s.). Aquitania – Supplément. n° 29 (*D'Iuro à Oloron-Sainte-Marie, un millénaire d'histoire : colloque des 7 au 9 décembre 2006*), 2013, p. 425-438.

SOUNY David. Le château de Génissac. *Revue archéologique de Bordeaux*, tome CII, 2013, p. 121-142.

TREZEGUET Jean-Louis. La Grange de Durance, le prieuré, l'église et ses peintures murales. *Revue de l'Agenais*, n° 2, 2013, p. 175-212.

VIGNAUD Didier. La céramique du Haut Moyen Âge (Ve-Xe siècles) dans le département des Landes : premières données. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, n° 30, 2013, p. 143-152.

VIVAS Mathieu. La privation de sépulture au Moyen Âge, l'exemple de la province ecclésiastique de Bordeaux (Xe-début du XIVe siècle). Résumé de thèse. *Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, n° 19, 2013, p. 239-241.

VOYER Cécile. Une pensée visuelle originale : le décor peint du chevet de l'église de Saint-Macaire (fin du XIIe siècle). *Cahiers de Civilisation médiévale*, n° 55, 2012, p. 263-278.

MODERNE ET CONTEMPORAIN

JOINEAU Vincent. *La machine de Watt. Témoin emblématique de l'histoire industrielle du Fumelois*. (Terre de Patrimoines). Monsempron-Libos : Editions Fragile. 2013, 22 p.

NOBLET Julien. La collégiale Notre-Dame-de-Pitié de Biron : une chronologie renouvelée. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, n° CLX-2, 2013, p. 199-222.

SIMON Pierre. Les forges de la vallée de la Lémance de 1790 à 1880. *Revue de l'Agenais*, 2013, n° 2, p. 151-174.



L'art dans les monnaies grecques de Syracuse de 530 à 212 av. J.-C.

*Benoît Odaert **

Introduction

Histoire grecque de la Sicile

Dès la haute antiquité, Syracuse a été la ville majeure de la Sicile. Cette île est séparée de la pointe de la botte italienne par le fameux détroit de Messine. La Sicile constitue une position stratégique pour le contrôle de la Méditerranée occidentale. Pour cette raison, elle a été convoitée à la fois par les Grecs, les Carthaginois d'Afrique et les Romains d'Italie. La Sicile a été le champ de bataille de ces peuples durant trois siècles entre le Ve et le IIIe siècles avant Jésus-Christ. La fin de la monarchie romaine en -509 coïncida avec le déclin des Etrusques grâce à la victoire des Grecs à Cumae en -474 et avec le début des guerres siciliennes en -480. Trois guerres majeures ont été menées entre les Grecs et les Carthaginois pour le contrôle de la Sicile. Les guerres gréco-puniques menées pendant deux siècles ont conduit à un partage de l'île entre les carthaginois et les colons grecs. En -264, la prise de Messine par Carthage a incité les Romains, devenus maîtres de l'Italie du Sud après les Grecs, d'entrer en guerre pour le contrôle du détroit de Messine. Cette première guerre punique se conclut par la fin du joug carthaginois et l'annexion de la Sicile à la République romaine. Seule Syracuse conserva son indépendance, mais la perdit lors de la seconde guerre punique en s'alliant avec Carthage contre Rome.

La Sicile a été occupée dès le XIIe siècle avant Jésus-Christ par les Sicanes à l'ouest et les Sicules à l'est. Elle a été colonisée dès le VIIIe siècle par les Carthaginois d'origine phénicienne sur la partie occidentale et par les Grecs sur la partie orientale et méridionale. Les colons grecs sont venus de diverses contrées. Les Chalcidiens ont fondé Naxos en -734, puis Zancle en -733, cité qui prendra le nom de Messine. Corinthe a fondé Syracuse en -733 et Mégare Megara Hyblea en -728. Les Rhodiens ont fondé Gela en -688 sur la côte méridionale. Ces quatre colonies grecques sont devenues à leur tour des métropoles en fondant des villes plus à l'ouest. Zancle fonda Himère en -580 ; Naxos, Catane et Léontinoi en -728 ; Gela, Agrigente en -580 ; Mégara Hyblea, Sélinonte en -627 ; Syracuse, Akrai en -663, Casmenai en -643 et Camarina en -598. Cette expansion territoriale a conduit à la première guerre gréco-punique qui se solda par la victoire de Gélon de Syracuse à Himère en -480 et une hégémonie grecque pendant 70 ans. Lors de la guerre du Péloponnèse, Syracuse assiégée par Athènes est libérée par Sparte et inflige à Athènes une sanglante défaite en -413. En -410, les Carthaginois ont déclenché la seconde guerre gréco-punique en détruisant en -409 Himère et Sélinonte, en -405 Agrigente, Gela et Camarina et en prenant en -398 Messine. Les territoires grecs occupés n'ont été libérés que 50 ans plus tard grâce à la victoire de Crimisos en -341 par Timoléon de

* Conférence prononcée le 26 avril 2014.

Corinthe appelé à la rescousse par les Syracusains. Après 30 ans de paix, Agathocle de Syracuse a déclenché en -315 la troisième guerre gréco-punique en prenant la cité libre de Messine. Sa défaite a permis aux Carthaginois d'établir leur hégémonie sur la quasi-totalité de la Sicile. Les Grecs se sont alors tournés en -279 vers le roi d'Épire, Pyrrhus, pour libérer la Sicile. Après un succès fulgurant, le départ en -276 de Pyrrhus pour l'Italie a anéanti cet espoir par l'absence de ratification de traité de paix. Dès -270, les Carthaginois ont récupéré la totalité des territoires libérés. En -264, la prise de Messine par les Mamertins déclencha la première guerre punique dont Rome sortit vainqueur en annexant la Sicile comme province romaine. Hiéron II de Syracuse, allié de Carthage, fut défait en -264 et paya un tribut à Rome. L'indépendance de Syracuse fut perdue en -212 sous Hiéronyme, allié de Carthage, grâce à la prise de la ville par Rome lors de la seconde guerre punique.

Histoire de Syracuse et mythologie locale

L'histoire de Syracuse a commencé par l'occupation de l'île Ortygie par les Sicules dès le Xe siècle. Les Corinthiens ont fondé la ville en -733, à la fois sur l'île et sur terre. Le nom de la ville est dérivé de celui de la rivière Syrakò. Lors de la seconde guerre gréco-punique, Denys l'ancien a étendu la ville sur terre et l'a entourée de fortifications pour résister aux sièges. Syracuse a abrité quatre temples de divinités majeures du panthéon grec, Zeus, Athéna, Apollon et Artémis. Il ne reste que des ruines pour les temples de Zeus et d'Apollon. Le temple d'Athéna est partiellement préservé, car il a été transformé en église sous l'ère chrétienne. Les Syracusains ont de plus vénéré une divinité locale, Aréthuse. Cette nymphe du cortège d'Artémis a personifié la fontaine d'eau douce du bord de mer de l'île Ortygie (fig. 1A). D'après la mythologie grecque, Aréthuse se serait échappée de la poursuite amoureuse du dieu-fleuve Alphée en passant de l'Elide sous la mer pour resurgir sur l'île. Artémis l'aurait alors transformée en fontaine (fig. 1B). Sur le plan politique, Syracuse a connu plusieurs régimes : la république, la tyrannie et la royauté. La république correspondit soit à la démocratie de -466 soit à une oligarchie parfois protégée par des personnalités extérieures à Syracuse, comme l'aristocrate Timoléon de Corinthe en -344 et le roi Pyrrhus d'Épire en -279. La tyrannie est un régime autocratique d'un seul homme, mis en place par la force comme Gélon de Géla en -485 et Hicétas en -289, ou par la ruse comme Denys l'ancien en -405 et Agathocle en -317. Le pouvoir a été ensuite transmis aux membres de la famille du tyran, de Gélon à son frère Hiéron en -478 et de Denys l'ancien à son fils, Denys le jeune, en -367 puis à son neveu, Dion, en -357. A la période hellénistique, les tyrans s'autoproclamèrent roi, comme Agathocle en -304, ou ont été proclamés roi, comme Hiéron II en -275. Seule la dynastie de



Fig. 1. - Didrachme. Argent. 8,7 grammes. 485 - 478 avant notre ère. Tyrannie de Gélon.
Avers : Cavalier nu à droite tenant un autre cheval de sa main gauche.
Revers : Tête de la nymphe Aréthuse à droite entourée de quatre dauphins.
Légende : ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. La lettre kappa est en réalité remplacée par le koppa archaïque. Monnaie gravée par le « Maître des grosses têtes ». Coll. B. Odaert (BO). Sear 738.

ce dernier sera assurée grâce à son petit-fils Hiéronyme en -215. Cette transformation de la tyrannie en royauté se fait à l'instar des diadoques, héritiers d'Alexandre le Grand, qui se partagèrent son empire et se proclamèrent rois vers -305.

Nous nous intéresserons tout d'abord au monnayage syracusain de la période archaïque entre la fin du VI^e siècle et le début du Ve siècle, soit entre -530 et -480.

Période archaïque

Les étalons monétaires local et international

Syracuse figure parmi les premières villes occidentales à avoir frappé monnaie au VI^e siècle. Elle adopte le monnayage d'argent à l'instar des cités grecques d'Égine, de Corinthe et d'Athènes. Le monnayage syracusain est basé à la fois sur l'étalon international attique et sur l'étalon local siciliote. L'étalon attique est basé sur la drachme, constituée de six oboles de 0,72 g. L'étalon siciliote est basé sur la litra de 0,86 g. Un tétradrachme vaut donc à la fois quatre drachmes attiques et vingt litrae siciliotes. Syracuse émet la litra, l'obole, la drachme, le didrachme de deux drachmes (fig. 1) et le tétradrachme de quatre drachmes (fig. 2). Les divisionnaires sont reconnaissables à la fois par leur poids et par leurs types. Le tétradrachme est caractérisé par quatre chevaux (fig. 2 revers), le didrachme par deux (fig. 1 revers), la drachme par un, et l'obole par la roue



Fig. 2. - Tétradrachme. Argent. 17,12 grammes. 485 - 478 avant notre ère. Tyrannie de Gélon.
Avers : Quadriges à droite conduits par un aurige et survolés par la victoire couronnant les chevaux.
Revers : Tête de la nymphe Aréthuse à droite entourée de quatre dauphins.
Légende : ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Coll. BO. Sear 913. Pozzi 560.

du char. La litra se distingue de l'obole par la pieuvre. Du point de vue circulation, le tétradrachme constitue l'unité réservée aux transactions importantes. Le didrachme et la drachme sont des divisionnaires rares. L'obole et la litra servent de monnaies de base pour les transactions courantes.

Le type du quadriges à la tête d'Aréthuse

La monnaie type est le tétradrachme dont la valeur est de quatre drachmes attiques de 4,32 grammes (fig. 2). L'avvers, ou droit, du tétradrachme syracusain ne porte pas d'effigie comme attendu, mais le blason de la cité à travers le quadriges de chevaux couronné par la victoire ailée. L'effigie, à savoir la tête d'Aréthuse entourée de dauphins, est portée à l'opposé de l'avvers, appelé revers. Ce dernier porte la légende civique « des Syracusains ». Le quadriges victorieux symboliserait l'ascendance aristocratique de la classe dirigeante, les Gamoroi, plutôt que des victoires précises à des concours athlétiques. Les Gamoroi, descendants des premiers colons et propriétaires terriens, sont bannis en -491 lors de la première démocratie, mais sont rappelés en -485 sous la tyrannie de Gélon. Du fait de sa victoire aux concours olympiques, ce dernier a été assimilé à tort à l'aurige victorieux par certains historiens. La tête de la nymphe entourée de dauphins symbolise la fontaine d'eau douce de l'île d'Ortygie entourée de la mer. La monnaie syracusaine est donc un type parlant, à la fois aristocratique par le char, civique par la légende et divin par sa déesse locale. Sur le plan artistique, plusieurs éléments trahissent le style archaïque, à savoir la représentation des éléments de profil, l'œil en amande et la chevelure en cordes tressées de la tête, le statisme du char, ainsi que la stylisation de l'aurige et de la victoire. Néanmoins,



Fig. 3. - Décadrachme. Argent. 43,20 grammes. 465 - 460 avant notre ère. Tyrannie de Hiéron, frère de Gélon.
Avers : Quadriges à droite de chevaux victorieux. Sous l'exergue, lion courant à droite.
Revers : Tête victorieuse d'Aréthuse ceinte de la couronne de lauriers et entourée de quatre dauphins. Légende : ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Sear 920. Museum of Fine Arts, Boston.

la finesse et la régularité des traits de la tête de la déesse, ainsi que l'élégance de la danse des dauphins, montrent que cet art est à la fois empreint d'équilibre et de charme. La déesse arbore le fameux sourire archaïque, à la fois discret et serein.

L'émission exceptionnelle du « Démarèteion »

Une émission exceptionnelle d'un décadrachme (fig. 3) apparut sous Gélon ou son frère Hiéron entre -480 et -460. Cette monnaie serait le Démarèteion décrit par Diodore de Sicile et Hésychios. Le nom vient de Démarète, l'épouse de Gélon, qui aurait reçu 100 talents d'or en reconnaissance de la libération des prisonniers carthaginois à la suite de la victoire d'Himère en -480. L'avvers porte sous la ligne d'exergue un lion, tandis que le revers porte la tête d'Aréthuse couronnée de lauriers. Le lion courant sous le char symboliserait l'Afrique vaincue et les lauriers Syracuse victorieuse. Certains auteurs anciens suggèrent même que Démarète serait représentée sous les traits de la déesse. Néanmoins, certains numismates modernes remettent en question cette théorie et dateraient cette émission autour de -465 à l'expulsion des tyrans ou plus tard en -460. Cette monnaie est néanmoins considérée par tous les numismates comme le premier chef d'œuvre syracusain réalisé par un maître graveur, qui aurait aussi exercé à Léontini. Le dynamisme naissant de la chevelure et la représentation de la pupille de l'œil marquent la fin du formalisme archaïque et la recherche de la beauté classique.

Nous nous intéresserons dans un second temps au monnayage syracusain de la période classique entre la fin du Ve siècle et le début du IV^e siècle, soit entre -480 et -323.



Fig. 4. - Tétradrachme du graveur Kimon. Argent. 16,90 grammes.
405 – 400 avant notre ère.
Tyrannie de Denys l'ancien.
Avers : Tête d'Aréthuse de trois-quart signée KIMON sur le bandeau et entourée de trois dauphins.
Légende : ΑΡΕΘΥΣΑ.
Revers : Quadriges de chevaux surplombés par la victoire ailée.
Légende : ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Sear 944.
Coll. David Walsh, vente NAC 77, lot 17.



Fig. 5. - Décadrachme du graveur Kimon. Argent. 42,7 grammes.
405 – 400 avant notre ère.
Tyrannie de Denys l'ancien.
Avers : Quadriges à gauche de chevaux victorieux.
A l'exergue, armes comme prix de la victoire.
Légende : ΑΘΛΑ.
Au revers : Tête d'Aréthuse à gauche, la chevelure soutenue par une résille, entourée de quatre dauphins, dont celui du bas porte la signature KIMON.
Légende : ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ.
Sear 952. Pozzi 609-612.
Coll. Prospero, The New York Sale, Vente XXVII, lot 174, 4 Janvier 2012.

Période classique

Variations autour de la tête d'Aréthuse

Syracuse va conserver sa typologie monétaire quels que soient les changements de régime politique jusque vers -344. Le développement artistique de la gravure monétaire se fait sentir tout d'abord pour une infinie modulation sur la coiffure féminine de la nymphe, alors que le quadriges est toujours représenté de profil et de façon stylisée. Les cheveux de la nymphe sont relevés à l'arrière en rouleau, en bandeau et chignon, ou retenus dans un sakkos et maintenus par un bandeau appelé ampyx. L'œil est désormais représenté de profil avec les cils et paupières. Le réalisme des traits et leur douceur traduisent le canon de la beauté classique. Les dauphins nagent parfois dans un sens contraire autour de la tête de la nymphe donnant plus de dynamisme à leur danse. Autour de -420 certains graveurs signent leurs œuvres, tels que Sosion, Eukleidas, Eumène, Euthydème, Parménide, Evainète et Kimon. Nous allons nous attarder sur ces deux derniers.

Le graveur Kimon

Syracuse émet pour la première fois vers -405 des tétradrachmes, où la tête de la nymphe est représentée de trois quart à l'avant et le quadriges élané dans sa course au revers (fig. 4). Cette représentation de face est une véritable prouesse, d'autant plus qu'elle est remplie de vie grâce à la nage libre des dauphins dans la chevelure ondoyante sur les flots. La représentation du char dans son élan et de la roue en biais traduisent le dynamisme et la maîtrise de la perspective par l'artiste. Ces tétradrachmes ont influencé d'autres monnayages grecs, comme les premières drachmes de Larissa, ville dans les terres de Thessalie, qui portent au droit la tête de la nymphe Larissa entourée curieusement de deux dauphins. Kimon inspirera aussi les graveurs de la ville de Tarse en Turquie orientale.

Syracuse va émettre plusieurs séries de décadrachmes à la fin du Ve siècle. La datation précise de ces monnaies est toujours controversée. Certains historiens avancent l'hypothèse que ces monnaies sont frappées pour récompenser les vainqueurs des concours de l'Assinaros, commémorant la victoire des Syracusains sur les Athéniens en -413. Les armures (jambières, casque, lance et cuirasse) sous l'exergue du revers accompagnés de la légende ΑΘΛΑ représenteraient comme prix les armes déposées des Athéniens. D'autres auteurs considèrent que l'instigateur de ces émissions monétaires ne serait autre que Denys l'ancien, affirmant la suprématie de Syracuse comme première ville grecque après la chute d'Athènes en -404. Il est cependant reconnu que ces décadrachmes seront

frappés de façon continue durant sa tyrannie jusqu'en -367. L'attribution de ces monnaies à Kimon résulte de la présence de la lettre K sur le bandeau (fig. 5) et parfois du nom entier sur le dos du dauphin du bas ou sur la ligne d'exergue au revers. Les cheveux de la nymphe sont retenus par une résille et la nymphe a un regard grave. Seuls les pieds arrière des chevaux touchent terre, tandis que l'aurige tend le *kentron* de la main droite et tire sur les rênes, faisant cabrer la tête des chevaux prêts à s'élancer. Cette gravité et tension sont propres à Kimon.

Le graveur Evainète

Le même thème est traité par Evainète, disciple possible de Kimon. Cette fois-ci, la sévérité est remplacée par la grâce et l'élégance, la tension par la fougue et le dynamisme (fig. 6). La nymphe Aréthuse est divinement belle arborant des roseaux dans une chevelure désordonnée avec beaucoup de grâce. Le quadriges vole dans les airs, les pieds des chevaux ne touchant pas terre. Evainète signe son œuvre par les lettres EYAINÈ sous le cou de la nymphe. Il signera d'autres chefs-d'œuvre comme les monnaies d'or de 100 litrae et de nombreux tétradrachmes. Néanmoins, ces décadrachmes seront largement copiés pendant plus de 30 ans par d'autres artistes syracusains anonymes. Ils constituent la monnaie emblématique de Syracuse à l'apogée de l'art classique. Les décadrachmes d'Evainète serviront de modèle artistique et inspireront les graveurs grecs pour les émissions siculo-carthaginoises entre -350 et -320. Les tétradrachmes de Lilybée, actuellement Marsala, portent au revers la tête de Tanit aux traits de l'Aréthuse d'Evainète ceinte de dauphins. L'art syracusain aura une profonde influence sur la Grèce même. Les statères de Locre portent au droit la tête de Perséphone dont les traits et la chevelure sont fortement inspirés de l'Aréthuse d'Evainète.

Les émissions en or

Syracuse va émettre à la fin du Ve siècle un monnayage d'or, suite à son siège par Athènes en -413 ou à la résistance contre les Carthaginois en -405 grâce à Denys l'ancien. Ce monnayage d'urgence apparaît à Athènes en -407 à la fin de la guerre du Péloponnèse et à Agrigente en -410 avec l'invasion carthaginoise. Ce monnayage de crise est probablement émis pour payer les mercenaires. Il présente une typologie propre en totale rupture avec le monnayage d'argent. Le tétradrachme d'or porte à l'avant la tête d'Héraklès ceinte de la peau de lion, appelé léonté et au revers la légende civique accompagnée d'une petite tête d'Aréthuse dans un carré quadripartite (fig. 7). Le demi-dieu Héraklès, ayant vaincu le héros sicilien Leucaspis, pourrait symboliser une victoire des Grecs sur les Sicanes.



Fig. 6. - Décadrachme du graveur Evainète. Argent. 43,35 grammes.
405 – 367 avant notre ère.
Tyrannie de Denys l'ancien.
Avers : Quadriges de chevaux victorieux.
A l'exergue, armes comme prix de la victoire.
Légende : [ΑΘΛΑ].
Au revers : Tête d'Aréthuse à gauche, couronnée de roseaux et entourée de quatre dauphins. Sous le cou signature [EYAINÈ].
Légende : ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ.
Sear 953. Pozzi 615-617.
Coll. BO.



Fig. 7. - Diobole (20 litrae). Or. 1,15 gramme.
413 – 405 avant notre ère. 2e république.
Avers : Tête imberbe à gauche d'Héraklès coiffé de la léonté.
Légende : ΣΥΡΑ.
Revers : carré creux quadripartite avec au centre la tête d'Aréthuse à droite.
Légende : ΣΥΡΑ.
Sear 947. Pozzi 603-4.
Ex coll. JPLR. Coll. BO.



Fig. 8. - Hémidrachme (30 litrae). Or, 2,15 grammes.
344 – 317 avant notre ère.
3e république sous Timoléon de Corinthe.
Avers : Tête laurée à gauche de Zeus libérateur.
Légende : IEYΣ [EAEYΘYPIOΣ].
Revers : Pégase.
Légende : ΣΥΡΑ.
Sear 960. Pozzi 634v.
Coll BO.



Fig. 9. - Drachme (60 litrae). Or, 4,3 grammes.
317 – 310 avant notre ère.
Tyrannie d'Agathocle.
Avers : Tête laurée à gauche d'Apollon.
Revers : Bige de chevaux à droite conduit par un aurige. Triskèle.
Légende : ΣΥΡΑΚΟΙΩΝ.
Sear 967. Pozzi 639-40.
Coll BO.

Le monnayage de type corinthien sous Timoléon

La mort de Denys l'ancien fut suivie par une période de guerre civile entre son fils, Denys le jeune et Dion, son neveu, favorisant le retour de la domination carthaginoise sur l'île. Les Syracusains firent alors appel à leur cité mère, Corinthe, qui envoya Timoléon en -344 pour chasser Denys le jeune et libérer les territoires occupés. Grâce à la victoire de Crimisos en -341, Timoléon mit fin à la seconde guerre punique commencée en -410 et rétablit une paix durable. Il recolonisa l'île et favorisa les échanges commerciaux avec les colonies corinthiennes. Ces événements sont illustrés par son monnayage d'or et d'argent, d'un style à la fois original et inspiré des émissions de la métropole corinthienne. La victoire de Crimisos est commémorée par la frappe d'hémidrachme d'or, portant au droit le Zeus libérateur et au revers le cheval ailé Pégase, arme parlante de la métropole corinthienne (fig. 8). En effet, d'après la mythologie, Pégase aurait servi de monture au fils de Glaucos, roi de Corinthe, Bellérophon, pour tuer la chimère. La monnaie porte au revers la légende civique en abrégé des Syracusains, ΣΥΡΑ. Timoléon a aussi frappé des statères d'argent de type corinthien, avec au droit la tête d'Athéna coiffée du casque corinthien et au revers Pégase. Seule la légende des Syracusains permet de les distinguer de ceux de la métropole, identifiés par la lettre d'atelier (*koppa* pour Corinthe). L'étalon corinthien basé sur le statère, valant deux drachmes attiques, correspond à dix *litrae* du système siciliote. L'hémidrachme d'or vaut trente *litrae*, soit trois statères corinthiens. Ainsi sous Timoléon, Syracuse a émis un monnayage typique d'une colonie corinthienne, à l'instar d'Ambracie, Apollonie d'Illyrie, Anactorion, Corcyre et Leukas.

Période hellénistique

Monnayage de transition d'Agathocle

Après le retrait de Timoléon de la vie politique, le régime républicain fût renversé en -317 par un coup d'état fomenté par Agathocle. Il se fit nommer stratège avec les pleins pouvoirs, autrement dit tyran, à la manière de Denys l'ancien. Cet « Alexandre au petit pied » déclencha la troisième guerre gréco-punique et fut le premier à oser attaquer Carthage sur son propre sol. Ces ambitions démesurées trouvent un écho dans son monnayage. La drachme d'or frappée sous Agathocle imite les statères d'or frappés par le roi de Macédoine, Philippe II, père d'Alexandre le Grand. En effet, l'avvers porte la tête laurée d'Apollon et le revers le bige conduit par l'aurige (fig. 9). L'imitation du monnayage macédonien par Agathocle suggère

qu'il se pose en roi, voire en un nouvel Alexandre. Tout en gardant une légende civique, l'émission syracusaine porte au revers un triskèle, symbole des revendications d'Agathocle sur toute la Sicile. Encore aujourd'hui, le triskèle figure au centre du drapeau sicilien et symbolise la Sicile du fait de la forme triangulaire de cette île. Agathocle sera l'instigateur d'une renaissance de Syracuse, en frappant des tétradrachmes imitant les décadrachmes de l'âge d'or sous Denys l'ancien. En effet, l'avvers porte la tête d'Aréthuse entourée de dauphins, symbolisant la fontaine d'eau douce de l'île Ortygie entourée par la mer, tandis que le revers porte le quadriges avec la légende civique des Syracusains. Le formalisme académique de ces tétradrachmes est loin de la qualité artistique des chefs-d'œuvre d'Evainète. L'attribution de ces tétradrachmes à Agathocle est confirmée par le remplacement de la victoire couronnant l'aurige par le triskèle sur le revers. Une nouvelle émission de tétradrachmes d'un style nouveau apparaît en -310 pour commémorer l'intervention militaire d'Agathocle sur le sol carthaginois. L'avvers représente Perséphone ceinte de roseaux sous les traits d'une jeune fille (koré) et le revers Niké érigeant un trophée au revers. En plus du triskèle, le nom du tyran apparaît pour la première fois dans l'histoire de la numismatique syracusaine. En -304, Agathocle s'autoproclama roi à l'instar des diadoques, comme Ptolémée, dont il épousa la fille Théoxène. Il fit frapper une émission imitant l'avvers des statères d'or d'Alexandre le Grand avec, au revers, son nom et le titre de roi. Sous Agathocle, le monnayage civique de Syracuse fut ainsi progressivement transformé en monnayage royal de la Sicile.

Monnayage royal de Hiéron

Dès lors, le monnayage de Syracuse porta le nom avec ou sans la titulature royale tout au long du IIIe siècle. Hiéron II de Syracuse reprit en -275 la tête de Perséphone sur la drachme d'or avec au revers le bige des statères d'or macédoniens accompagnée de son nom (fig. 10). Cette émission précède probablement sa nomination royale, après la victoire sur les Mamertins à Messine. Hiéron se comporta comme un souverain hellénistique à l'instar des Ptolémées d'Égypte. Il fit frapper des tétradrachmes en l'honneur de sa femme et reine Phislistis. Ils portent au droit le buste voilé de la reine et au revers un quadriges conduit par Niké avec pour légende « de la reine Philistis ». Ce monnayage s'inspire des émissions ptolémaïques des pharaons d'Égypte, où l'avvers porte l'effigie voilée et diadémée de la reine et le revers son nom (Arsinoé Philadelphie) avec la double corne d'abondance. Les tétradrachmes syracusains ne possèdent pas cependant la qualité artistique des émissions alexandrines et dénotent un certain formalisme. La substitution du portrait royal à la divinité fut la grande nouveauté de la période hellénistique. Désormais, le



Fig. 10. - Drachme (60 litrae). Or, 4,3 grammes.
275 – 215 avant notre ère.
Royauté d'Hiéron II.
Avers : Perséphone ou Koré à gauche couronnée d'épis de blés.
Revers : Bige à droite. Légende : IEPΩNOΣ.
Sear 983. Pozzi 651-53.
Coll BO.



Fig. 11. - Tétradrachme. Argent, 17,2 grammes.
214 – 212 avant notre ère.
5e république.
Avers : Tête d'Athéna à gauche coiffée du casque corinthien.
Revers : Artémis chassant avec son chien et tirant à l'arc.
Légende : ΣΥΡΑΚΟΙΩΝ.
Sear 997. Pozzi 663-4.
Coll BO.

portrait divin de la beauté physique idéale est remplacé par un portrait réaliste du souverain. Il s'agit d'une profonde rupture de la mentalité grecque.

Retour au monnayage civique

Hiéronyme succéda à son grand-père Hiéron en -215, mais fut quinze mois plus tard assassiné, ainsi que toute sa famille. La royauté fit place au retour de la république. Cet épisode est illustré par la frappe de tétradrachmes d'un style nouveau, traduisant un retour à la monnaie civique et religieuse. Elle porte à l'avant la tête d'Athéna coiffée du casque corinthien à aigrette et au revers Artémis chasserresse accompagnée de la légende civique (fig. 11). Le duo divin Athéna/Artémis pourrait s'expliquer par la juxtaposition du temple d'Athéna et de l'Artémision sur l'île d'Ortygie. Si la tête d'Athéna est représentée avec justesse, la représentation d'Artémis chassant avec son chien est dépourvue de vie et traitée sans relief. Les traits sont grossiers, les corps allongés, les bras raccourcis et les drapés rigides. Il s'agira de la dernière série de monnaies frappée par Syracuse, car la prise de la ville par Rome en -212 signera son arrêt de mort.

Conclusion

Le monnayage des périodes archaïque et classique est profondément grec, du fait de l'origine corinthienne de la ville, et s'inspire de la mythologie du Péloponnèse à travers la nymphe Aréthuse. Il est basé sur le système attique, mais

aussi sur un étalon local, la litra. Les monnaies présentent une typologie personnalisée. Au droit est représentée la tête de la nymphe entourée de dauphins symbolisant la fontaine d'eau douce de l'île Ortygie entourée par la mer. Au revers est représenté le quadrigé conduit par un aurige et couronné par Niké, la victoire. Les monnaies portent à l'avant la légende civique des Syracusains. Ce monnayage, de haute qualité artistique, a été la source d'imitation pour le monnayage de nombreuses cités, aussi bien en Sicile qu'en Grèce et en Afrique. Par contre, le monnayage syracusain de la période hellénistique s'avère être en totale rupture avec celui des périodes archaïque et classique. Le monnayage civique et religieux sera remplacé à la période hellénistique par un monnayage royal inspiré de celui des diadoques, héritiers d'Alexandre le Grand. Dès lors, le nom et le titre royaux remplacèrent la légende civique ; le portrait royal remplaça la tête divine. La nymphe Aréthuse fut détrônée d'abord par diverses divinités du Panthéon grec (Zeus, Apollon, Athéna, Perséphone), puis par la reine. Le quadrigé, parfois conservé, fut remplacé par un bige, un pégase, une victoire ou une divinité en cape. Cette diversification de la typologie s'explique par les influences de Corinthe, d'Épire, de Macédoine et d'Égypte sur le monnayage syracusain, alors que ce dernier était auparavant source d'inspiration. Le portrait n'est plus représenté que de profil sous des traits réalistes, loin de l'idéal grec de la beauté physique. La représentation de la perspective, des corps, des drapés et des chevelures décline durant la période hellénistique pour devenir d'un formalisme académique sans vie. Néanmoins, ce monnayage syracusain possède un grand intérêt historique.



Jean-François Fournier

L'hôtel de Florimond de Raymond, rue du Temple à Bordeaux : une représentation inédite

Certains documents isolés de la série B (Cours et juridictions antérieures à 1790) des Archives départementales de la Gironde ont été laissés à l'état de vrac depuis des générations ; c'est pourtant dans une de ces liasses¹ que j'ai eu la chance de découvrir les deux dessins que je vous présente ici (fig. 1 et 2). Ils ont été tracés à l'encre noire sur deux feuilles de papier blanc qui mesurent 0,173 m de hauteur et 0,245 m de largeur, certainement pour accompagner les pièces d'une procédure qui, elles, semblent définitivement perdues.

Le premier, que nous nommerons le *Plan A* est un parcellaire (sans échelle) des immeubles et des jardins sis à Bordeaux dans un périmètre compris entre la rue du Temple, la rue Saint-Christoly (aujourd'hui Poquelin-Molière) et la rue des Treilles (aujourd'hui de Grassi) ; la portion représentée de la rue du Temple est occupée par l'hôtel particulier de Florimond de Raymond et par ses dépendances. Florimond de Raymond² (Agen, vers 1540 - Bordeaux, 1601) fut un haut magistrat qui siégea au parlement de Guyenne, un homme de lettres³ et aussi un collectionneur passionné qui peut être considéré comme un des premiers archéologues bordelais⁴. L'auteur du plan prit soin de figurer les élévations de façades de l'hôtel et des maisons voisines en indiquant dans chaque parcelle le nom du propriétaire du bien mais, aussi, celui du possesseur du fief. Grâce à une inscription figurant en bas du plan, on apprend que la construction de l'hôtel de Raymond, édifié sur des terrains

achetés à divers propriétaires, dura de 1590 à 1592 mais que l'emplacement où furent établies les cuisines et les dépendances du corps de logis (à droite) ne fut acquis que postérieurement.

Le second plan, que nous nommerons le *Plan B* est intitulé par son auteur *C'est l'estat et figure de la maison de Dugua au temps qu'elle fut partagée par ses héritiers et fut vendue à Florimond de Raymond* ; ce plan, lui aussi sans échelle, montre effectivement les constructions avant les modifications apportées par le parlementaire. Ce dernier acheta à des nommés Barola et Roux une maison qui devint les cuisines de l'hôtel et aux héritiers d'un certain Dugua, en 1592, la maison sur l'emplacement de laquelle furent installées les dépendances qui s'étendaient jusqu'à l'angle formé par les rues du Temple et Saint-Christoly.

Le *Plan A* montre que le corps de logis de l'hôtel de Raymond était constitué d'une maison à un étage ; l'entrée du bâtiment était située rue du Temple ; on pénétrait dans la demeure par une petite porte à l'arc en plein cintre ; à l'étage se trouvaient deux

1. Maintenant classée sous la cote B suppl. 205.

2. Nous nous conformerons à l'usage voulant qu'on écrive *de Raymond* mais le magistrat signait son nom *de Raemond*.

3. Darricau, 1971, p. 109-117.

4. Feret, 1889, p. 531 et 532 et Tamizey de Laroque, 1867.



Fig. 1.- Portrait de Florimond de Raymond, gravure de C. de Mallery.

fenêtres, l'une étroite qui devait éclairer un escalier, l'autre plus large, ornée de meneaux, qui devait éclairer une pièce ; cet étage était vraisemblablement surmonté d'un grenier. A droite de ce bâtiment, on trouvait une construction désignée sur le Plan A sous le nom de Pavillon ; cet édifice comportait deux étages agrémentés chacun d'une fenêtre donnant sur la rue du Temple, celle du rez-de-chaussée étant munie de solides barreaux de fer ; ces deux étages étaient surmontés de combles, eux-mêmes coiffés d'un toit pointu orné d'une girouette. La cuisine et les dépendances de l'hôtel offraient un aspect beaucoup moins ostentatoire, comme il convenait à leur destination. Deux entrées de service desservaient l'hôtel ; l'une était celle de l'ancienne maison Dugua (rue du Temple), l'autre avait été créée, toujours dans la maison Dugua mais rue Saint-Christoly. Si, comme l'indique le Plan B, Florimond de Raymond avait acheté l'intégralité de la maison Dugua, il n'avait pas acquis le jardin qui était devenu la propriété d'un certain Brolangue ou Prolangue, ainsi qu'il ressort du Plan A.

La façade de l'hôtel, vierge de toute décoration, était d'un aspect austère, voulu sans doute par Florimond de Raymond lui-même qui avait souhaité donner à sa demeure l'apparence sévère appropriée à la demeure d'un haut magistrat. En revanche, dans le jardin, étaient placées dans des niches les statues antiques de sa collection ; plusieurs personnes en ont donné une description ; en particulier l'architecte Claude Perrault qui le visita en 1669⁵. Il écrit :

"Après dinée je fus en une maison qui appartient à M. l'abbé de Raymond⁶, elle est présent le séminaire de Bordeaux. Je vis quantité de figures antiques qui ont été trouvées dans la terre. La plupart sont dans des niches en la face du bâtiment qui regarde sur le jardin. La plus belle est un bas-relief en rond de cinq pouces et demi de diamètre, de marbre blanc fort beau, aussi blanc et aussi entier que s'il venoit d'être fait. C'est la tête de l'empereur Titus. Il y a gravé autour TITVS VES. Ce bas-relief est enchâssé dans la clé de la porte, et il a a ses deux côtés deux têtes de plein relief enchâssées dans le mur. Il y en a une qui a le nez cassé, mais du reste fort belle ; elle est d'un marbre gris, tirant sur le minime très fin et très poli. Au-dessus de la porte, dans une petite niche, il y a le buste d'une femme, un peu plus petit que le naturel, médiocrement bien fait. Au-dessous il y a écrit Pompeia. Je n'ai pu savoir quelle conjecture on avait pour lui donner ce nom car l'inscription est moderne. Les autres statues sont une grande de cinq à six pieds de marbre à qui les mains manquent ; elle est vêtue de togate, assez entière d'ailleurs. Il y en a d'autres qui paroissent de pierre commune, fort effacée et fort mutilée".

Le texte de Claude Perrault s'achève par la description du jardin : "Au milieu du jardin, il y a une colonne de marbre jaspé sur un piédestal où on a gravé des inscriptions depuis peu. Ce piédestal est posé sur une pierre en forme de tambour, de trois pieds et demi de diamètre et de deux pieds de haut, qui est taillée tout autour d'un demi-relief assez effacé, mais qui paroît par les attitudes des figures avoir été quelque chose de fort beau : ce sont des jeunes garçons de sept à huit ans".

Le Plan A montre que Florimond de Raymond avait renforcé les piques de fer déjà existantes sur le haut des murs de la maison Dugua afin de se protéger de toute intrusion. Cette précaution était utile ; en cette fin du XVI^e siècle l'éclairage n'existant pas, les rues, la nuit, étaient fort peu sûres. De par ses fonctions, il était bien placé pour savoir que les diverses juridictions de Bordeaux condamnaient à la pendaison toutes sortes de voleurs... Cet élément prouve combien il tenait à ses collections et combien est incompréhensible l'article de Madame Plaut⁷.

5. Perrault, Voyage à Bordeaux. 1909, p. 216.

6. L'abbé Jean-Léon de Raymond était le petit-fils de Florimond de Raymond.

7. Plaut, 2009.

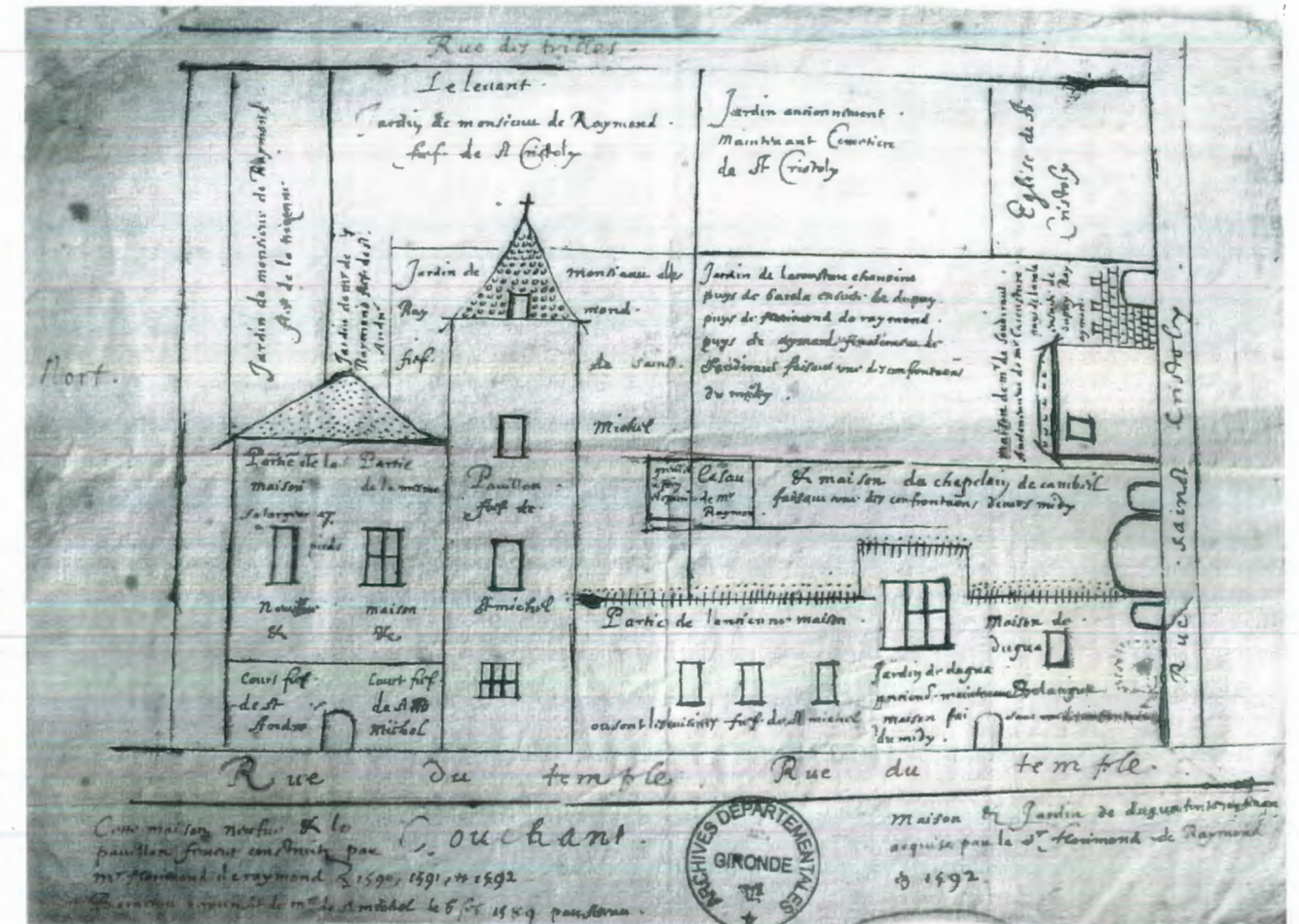


Fig. 2.- Plan A.

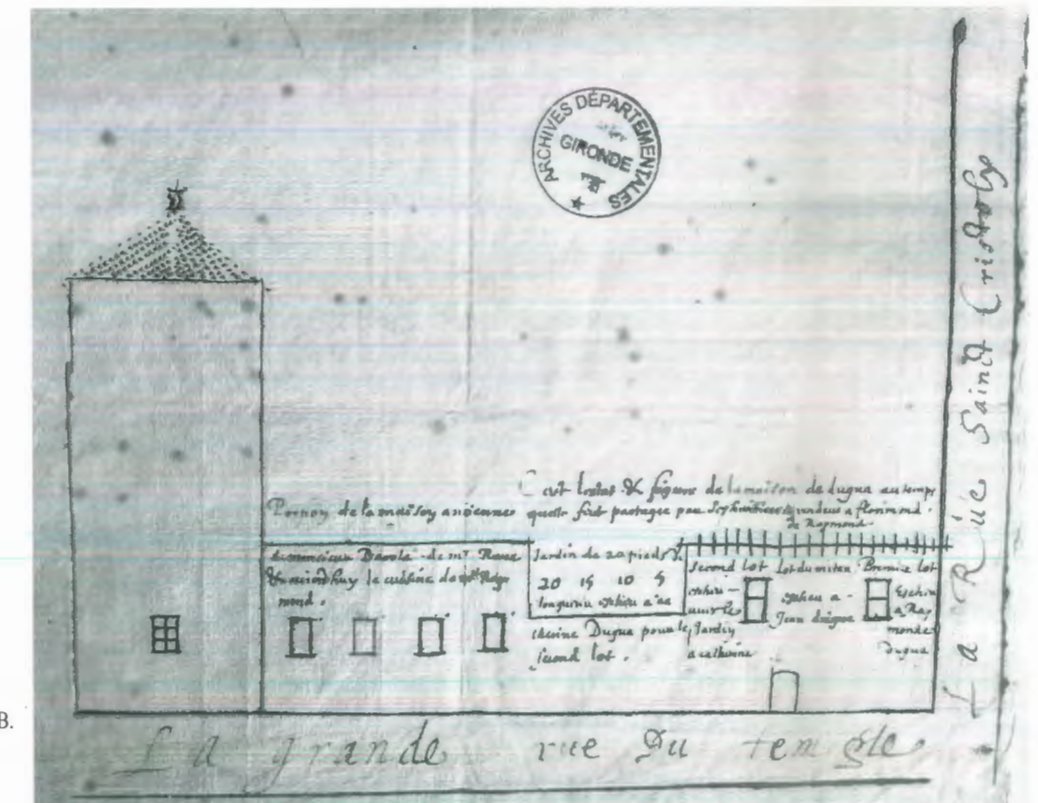


Fig. 3.- Plan B.

qui ne voit en lui qu'un individu n'ayant constitué ses collections que dans le but orgueilleux d'augmenter son prestige. Cette historienne, par ailleurs, dit que *la façade de l'hôtel de Florimond de Raymond fut construite en vue d'accueillir les statues qu'il possédait*. Pas un témoin de l'époque n'évoque ce fait et nos deux plans montrent qu'il n'en fut rien.

Claude Perrault avait pourtant bien précisé, nous l'avons vu, que les statues étaient placées *sur la face du bâtiment qui regarde le jardin* et non sur la façade de l'hôtel.

Ce n'est pas pour une affaire criminelle que ces deux plans furent tracés mais, visiblement, pour une affaire civile. Le fait que leur auteur ait pris soin d'indiquer dans chaque parcelle le nom du possesseur du fief semble indiquer que le litige qui entraîna la procédure dut se situer à ce niveau, ce qui, de ce temps, n'avait rien d'exceptionnel ; les fiefs créés dans le haut Moyen Age, furent, jusqu'à la Révolution, une perpétuelle source de conflits ; or, l'hôtel de Raymond avait la curieuse particularité d'être sis sur quatre fiefs différents : le fief du chapitre de Saint-André, le fief du chapitre de Saint-Michel, le fief de Saint-Christoly et, enfin, celui de la Treizaine⁸. C'est sans doute cette situation peu commune qui conduisit à une procédure à la suite de quelque contestation.

On ignore avec précision la date à laquelle fut détruit le vieil hôtel de Raymond, sans doute vers 1765, pour faire place à l'hôtel Dupérier de Larsan. Peu à peu, son souvenir se perdit et ce à tel point que des historiens aussi sérieux que Camille Jullian⁹ et Louis Desgraves¹⁰ commirent une erreur quant à sa localisation. Il fallut attendre 1992 pour que Pierre Bistaudeau rétablisse la vérité dans les pages de la *Revue archéologique de Bordeaux*¹¹. Il commit dans son texte quelques imprécisions quant à la chronologie de la construction de l'édifice mais il est bien excusable car ses conclusions, justes pour la plupart, étaient faites d'après des documents d'archives souvent imprécis, alors que nos deux petits plans donnent tous les détails relatifs à l'édification de la construction. La dernière date à laquelle ils font référence est celle de l'année 1592 ; comme ils évoquent Florimond de Raymond comme étant vivant et que ce dernier ne mourut qu'en 1601, c'est entre ces deux dates qu'ils furent dressés.

8. Confrérie sise dans l'église Notre-Dame de la Place, aujourd'hui disparue.

9. Jullian, tome I, 1887, p. 15 et 16.

10. Desgraves, 1989, p. 65 à 67.

11. Bistaudeau, 1992, p. 189 à 201.

Bibliographie

- Bistaudeau, Pierre. « Les hôtels Denis de Saint-Savin et Dupérier de Larsan ». *Revue archéologique de Bordeaux*. Année 1992.
- Darricau, Raymond. « La vie et l'œuvre d'un parlementaire aquitain : Florimond de Raemon (1540-1601) ». *Revue française d'histoire du livre*. 1971.
- Desgraves, Louis. *Évocation du vieux Bordeaux*. Éditions Vivisques, Bordeaux 1989.
- Feret, Édouard. *Statistique de la Gironde*, tome III (biographies), Bordeaux, 1889.

- Jullian, Camille. *Inscriptions romaines de Bordeaux*, tome I, Bordeaux, 1887.
- Perrault, Claude. *Voyage à Bordeaux*. Paris, 1909.
- Plaut, Aurélie. « L'hôtel particulier et les collections d'antiques de Florimond de Raemon (1540 ?-1601) : un exemple du paraître bordelais à la fin du XVIe siècle ». Dans *Apparences*, 2009 (3).
- Tamizey de Laroque, Philippe. *Essai sur la vie et l'œuvre de Florimond de Raymond*. Paris, 1867.



Armoiries de Spens de Lancre – Baritault au temple du Hâ, anciennement chapelle du couvent des Filles de Notre-Dame

Pierre Coudroy de Lille

L'ordre enseignant des Filles de Notre-Dame a été fondé à Bordeaux par sainte Jeanne de Lestonnac en 1606. L'ordre a essaimé dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique et les souvenirs de la fondatrice, nièce de Montaigne, sont toujours conservés dans l'établissement de la congrégation, rue du Palais-Galien. Après la Révolution, les bâtiments conventuels, situés rue de Cursol, furent affectés à l'administration militaire et la chapelle du couvent, ouvrant rue du Hâ, fut attribuée en 1805 au culte réformé.

Des notables bordelais contribuèrent à l'établissement des religieuses par de nombreux dons. C'est ainsi que Pierre de Rostéguy de Lancre, conseiller au Parlement et son épouse offrirent 18 000 livres le 1er juillet 1616 pour financer la construction de l'église du couvent. Les armoiries de la famille de Lancre, d'azur aux trois ancres de marine d'or, se lisent à la clef de voûte de la chapelle située à l'est, l'église étant orientée nord-sud, le chœur vers le sud.

L'architecte, Henri Roche, dirigea les travaux à partir de 1625¹ en s'inspirant des ouvrages réalisés dans différents couvents de Bordeaux, comme à la chapelle des Feuillants en 1609 ou à l'église des Chartreux. Cette chapelle, inspirée des leçons de Vignole, « est un témoignage significatif de l'introduction à Bordeaux des résolutions tridentines en matière d'architecture religieuse adaptée à la nouvelle liturgie ... »².

Pierre de Rostéguy de Lancre, fils d'un secrétaire du Roi, était originaire de Saint-Macaire. En 1582 il acquit une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. En 1609, Il fut chargé, par le Parlement avec le président d'Espagnet, de purger le pays du Labourd des sorciers et sorcières que l'on disait être nombreux dans ce pays. Inquiet de leur zèle, l'évêque de Bayonne les fit revenir à Bordeaux. Il écrivit plusieurs ouvrages de démonologie, d'alchimie et d'hermétisme. Il avait également financé la construction de la chapelle du couvent des Feuillants en 1604. Ses armoiries sculptées dans la pierre sont conservées avec d'autres vestiges de ce couvent dans les collections du musée d'Aquitaine³.

Il finit ses jours dans son château de Loubens à Sainte-Croix-du-Mont en 1631, sans descendance. Il désigna, comme héritier général et universel, avec obligation de porter ses armes et de poursuivre son œuvre, son neveu Jean-Jacques de Spens d'Estignols de Lancre. Ce neveu, également conseiller au Parlement, meurt à 40 ans en 1635, laissant ses devoirs et ses biens à son fils Etienne de Spens d'Estignols de Lancre.

1. Le contrat du 20 février 1625, passé devant le notaire Mauclerc et approuvé le 4 mars suivant par le cardinal de Sourdis, est publié dans les *A.H.D.G.*, tome XXIV, p. 240-248.
2. Taillard, C. *Bordeaux à l'âge classique*, Editions Mollat, Bordeaux 1997 p. 41.
3. Coudroy de Lille, P., « Vestiges de la chapelle des Feuillants à Bordeaux », *R.A.B.*, tome C, p. 179-183.



Deux petites peintures murales figurant des armoiries très précises ont été récemment nettoyées et restaurées. Elles se trouvent de part et d'autre de la nef sous l'arc de la tribune. Leur description permet de les dater après 1645.

Il s'agit d'armoiries d'alliance représentant les blasons de plusieurs familles de la région. Elles sont inscrites dans un cartouche, sommé d'une couronne de marquis, supporté par deux lions. Les deux écus sont ovales, celui de droite représente les armes des Baritault : d'or à l'aigle de gueules. Toutefois les couleurs ont été changées : elles devraient être d'azur à l'aigle d'argent. Le blason de gauche est écartelé. Il porte au 1 : d'or au lion rampant de gueules, qui est de Spens ; au 2 : losangé d'or et d'azur et au chef chargé de trois roses de gueules sur fond d'or, qui est de Besaudun ; au 3, contre-écartelé : aux 1 et 4, d'azur au lion d'or rampant et, aux 2 et 3, de gueule au château d'argent ; qui est de Saulx d'Estignols, et au 4, d'azur à trois an cres d'or, qui est de Rostéguy de Lancre.

La présence des armoiries des Baritault permet d'attribuer la réalisation de ces peintures à Etienne de Spens après son mariage avec Jeanne de Baritault en 1645.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 243-246

Le magasin Au Magot rue Saint-James à Bordeaux

Pierre Coudroy de Lille

L'époque de Louis-Philippe a été marquée, dans le quartier Saint-Eloi, par le développement des boutiques de tissus et de vêtements. Les ateliers de confection et de couturiers deviennent une spécialité de ce secteur comme le seront plus tard le cours d'Alsace-Lorraine ou la rue Ravez.

Le magasin de nouveautés, dit *Au Magot*, est ouvert en 1830 aux numéros 36, 38 et 40 de la rue Saint-James. Plusieurs commerçants se succèdent à cet emplacement, dont, à partir de 1848, le ménage Raymond et Irma Coiffard, grands-parents maternels de François Mauriac. En effet, dans leur acte de mariage du 24 juin 1848, il est précisé que Phorien Coiffard, surnommé en famille Raymond, marchand de nouveautés, trente et un ans, demeure à Bordeaux rue Saint-James aux n° 40 et 42 avec Marie Abribat, dite Irma en famille, sa femme (fig. 1 à 6). Vers 1875, le ménage Coiffard se retire des affaires pour s'installer au château Lange à Gradignan. Raymond Coiffard meurt le 11 février 1886. Sa femme, Irma Coiffard, surnommée « la vieille reine » par ses petits-enfants, décède le 13 mars 1907 en son domicile rue Duffour-Dubergier n° 7. C'est dans cet immeuble qu'elle avait recueilli sa fille Claire, veuve de Paul Mauriac, et ses enfants,

L'activité commerciale fut poursuivie rue Saint-James par messieurs Courrèges et Poncet. En 1876, le vieux magasin Coiffard fut reconstruit par l'architecte Minvielle qui édifia l'ensemble des bâtiments qui occupent l'angle de la rue Saint-

James, n°s 36 à 40, et de la rue Teulère, n°s 21 à 27, jusqu'à l'angle de la rue Buhan, n°s 31 et 33 (fig. 7 et 8). Le nouveau magasin est construit dans un style décoratif chargé et élégant, faisant appel à tout le vocabulaire ornemental utilisé à cette époque : colonnes, chapiteaux, frises, balustrades, guirlandes, etc. L'angle des rues Teulère et Saint-James est traité en rotonde et devait être surmonté d'un dôme qui, semble-t-il, ne fut jamais réalisé (fig. 9 et 10). Sur la longue façade de la rue Teulère sont encore conservés des becs de gaz en fonte qui éclairaient la façade et la rue. En revanche, les façades des boutiques 36 et 38 rue Saint-James gardent les encadrements des devantures de l'époque de Coiffard.

Les archives municipales de Bordeaux conservent deux plans de l'entresol et du rez-de-chaussée de ce bâtiment. La rotonde d'accueil est sur deux niveaux ; à l'intérieur, des colonnes de fonte permettaient une meilleure circulation et encadraient une bonne présentation des étalages. Dans la partie centrale, un bel escalier circulaire à double volée de marches donnait une grande majesté à tout l'ensemble. L'entresol comportait cinq verrières sommitales qui permettaient d'avoir une lumière du jour verticale. Les meubles-vitrines et les armoires étaient adossés à des murs dans lesquels des passages avaient été aménagés¹.

1. A.M.Bx, IXP/14 et IXP/15.

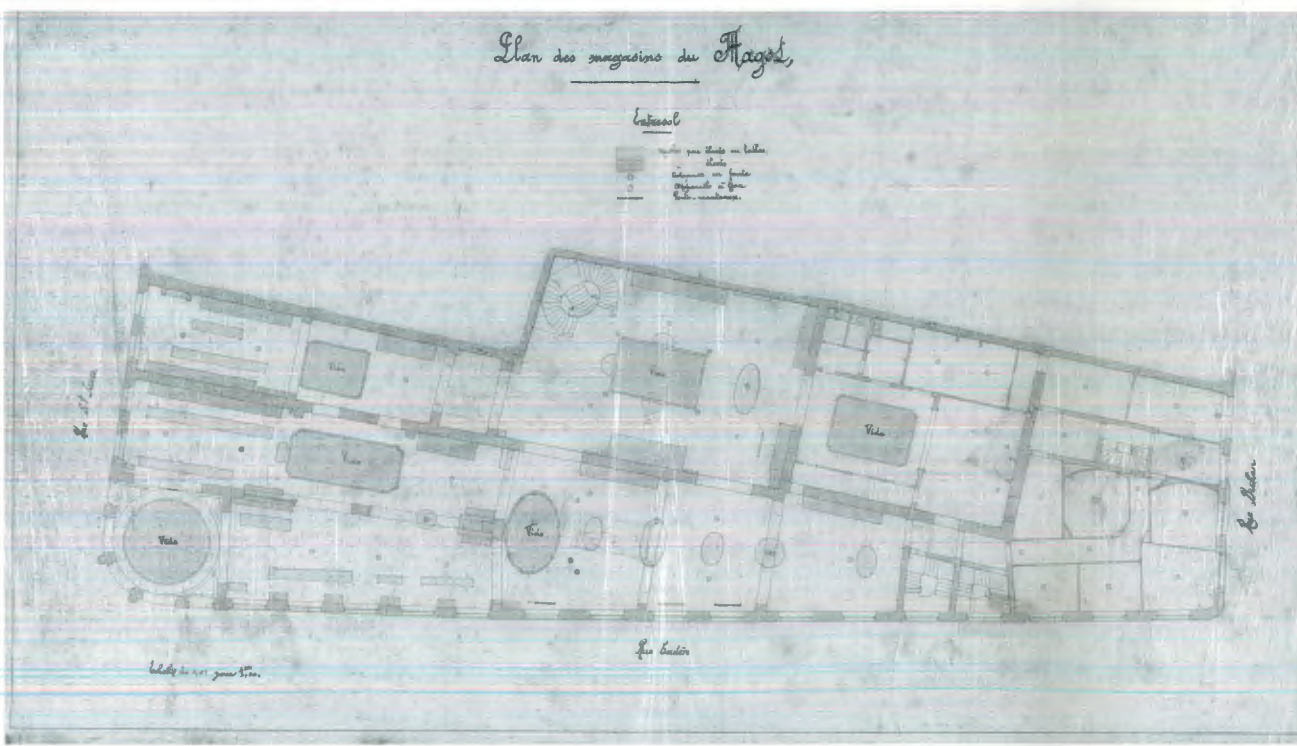
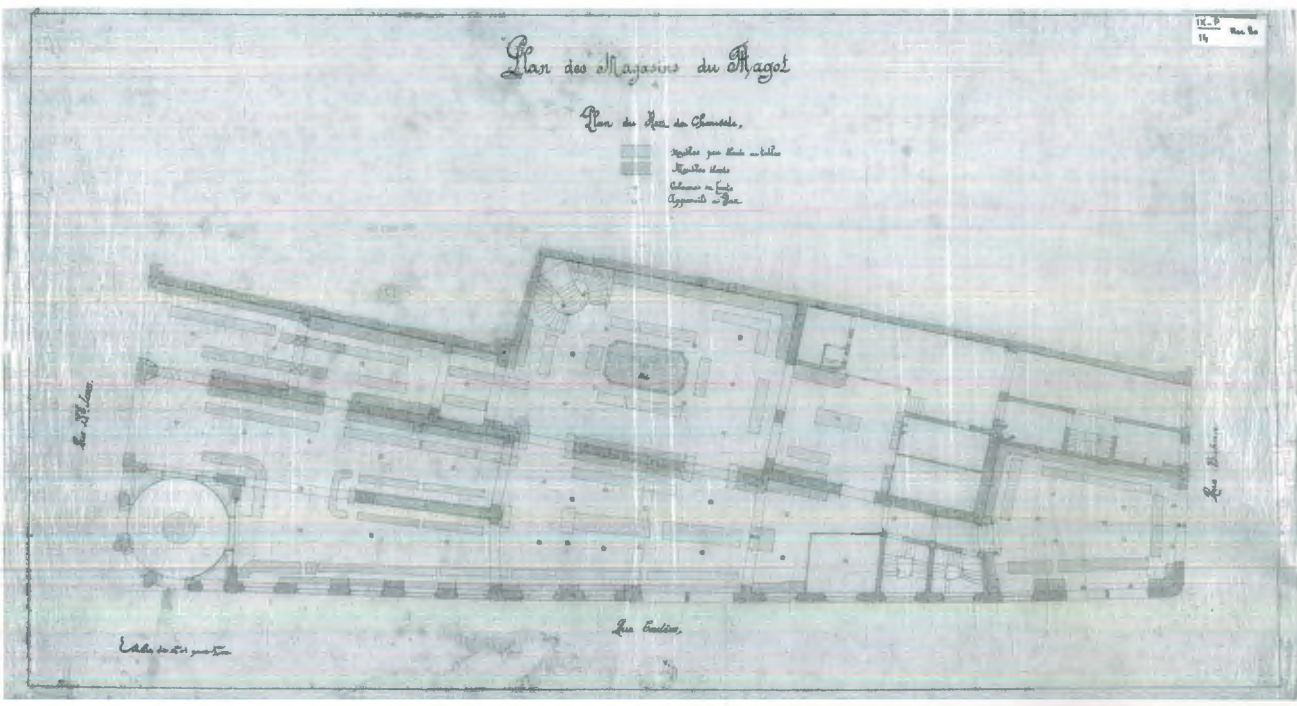
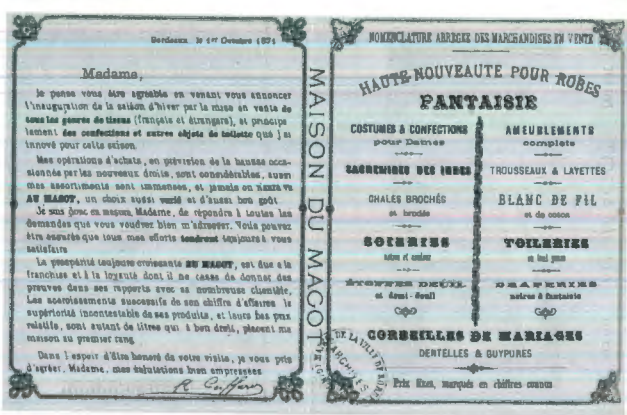
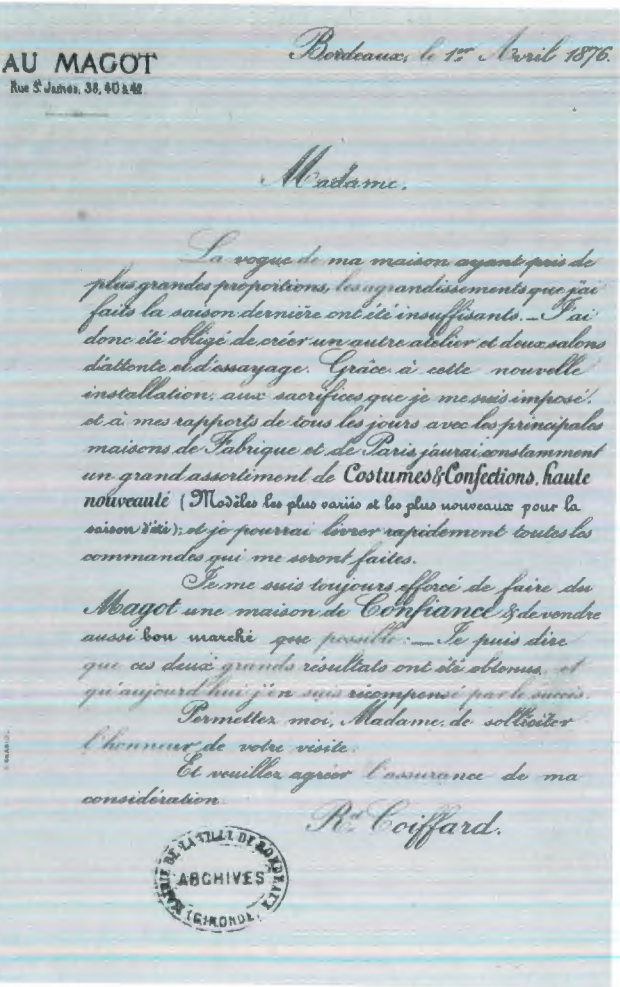


Fig. 1 à 6. - Réclames anciennes A.M.Bx.

Fig. 7 et 8. - Plans de l'architecte Minvielle A.M.Bx IXP/14 et IXP/15.



Après la Grande guerre, le Magot s'installa à l'angle des rue Ravez, rue du Loup et cours d'Alsace-Lorraine et le magasin de la rue Saint-James eut une autre destinée.

Au mois de juillet 1926, les descendantes du ménage Coiffard, mesdames Dussolier, Mauriac et Laurens, alors propriétaires indivis de l'immeuble, décident de mettre fin à l'indivision. Le bâtiment partagé en lots est vendu à la barre du tribunal. Monsieur Samie, industriel, résidant à Bordeaux, 42 rue Leyteire, acquiert une partie de l'ensemble, pour la somme de 286 240, 32 francs ².

2. Acte du 10 novembre 1927, passé chez M^e Bossuet à Bordeaux. Information aimablement transmise par Monsieur Alain Samie.

Fig. 9 et 10. - Boutique des Coiffard, rue Saint-James n° 36, construction de l'architecte Minvielle.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 247-248



Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2014

Lors du conseil du 9 janvier 2014 ont été élus :

Marie-France Lacoue-Labarthe, Présidente
Jean-Marie Debruge, 1^{er} Vice-Président
Philippe Araguas, 2^{ème} Vice-Président
Marie-Hélène Maffre, Trésorier
Nicole Palard, Secrétaire générale
Sylvie Ometz, 1^{er} Secrétaire
Xavier Roborel de Climens, 2^{ème} Secrétaire
Hélène Avisseau, Archiviste
Jean-Gabriel Puyraveau, Bibliothécaire

Le conseil d'administration est en outre composé de :
Mmes S. Faravel, M. Stahl, A. Ziégélé, MM. J.-L. Piat, P. Regaldo-Saint-Blancard, Ch. Gensbeitel, coopté en octobre 2014 en remplacement de P. Bardou, démissionnaire.
Monsieur R. Coustet, professeur honoraire, Président d'honneur, membre associé.

En 2014, la société compte 323 membres.

Assemblées mensuelles

Les réunions ont lieu le samedi à 17 h (à 10 h en mai/juin)

- 11 janvier : *L'archéologie préventive : une nouvelle compétence à la Communauté urbaine de Bordeaux. Bilan d'une première année d'activité*, par Christophe Sireix (cf. *supra*, p. 175-190)
- 8 février, *Réévaluation de la nature mégalithique du monolithe et du site Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Blasimon (Gironde)*, par Anne Hambucken (cf. *supra*, p. 9-22)
- 12 avril : *Etude sur les arcatures ornant les absides des églises Saint-Martin du Nizan et Saint-Christophe de Baron en Gironde*, par Marion Provost (cf. *supra*, p. 23-38)

- 17 mai : *Décors romans de rinceaux à crossettes et fleurs de lys en Bordelais*, par Brigitte Lescarret (cf. *supra*, p. 39-60)
- 11 octobre : *Un portrait inédit de Victor Louis*, par Robert Coustet (cf. *supra*, p. 127-138)
- 8 novembre : *La carte archéologique de Bordeaux : présentation et étude de cas*, par Xavier Charpentier, Cécile Doulan et Pierre Régaldo
- 6 décembre : *Un Mansart à Bordeaux : projet de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne pour l'hôtel de ville et le clocher de Saint-Michel (1768-1769)*, par Philippe Cachau (cf. *supra*, p. 93-110)

Cercle Bertrand Andrieu

Les réunions ont lieu le dimanche matin à 9h30

Le bureau est ainsi composé : président, Benoît Odaert ; secrétaire général, Jean-Paul Casse ; secrétaire adjoint, Michel Wiedemann.

- 19 janvier : *Les Portraits dans les monnaies de Syracuse – 2^e partie : l'art de la seconde moitié du IV^e siècle jusqu'à la fin du III^e siècle*, par Benoît Odaert
- 16 février : *Une enquête numismatique ou le Trésor de Garonne trente ans après sa publication*, par Jean-Marie Debruge
- 16 mars : *Le demi-gros du Prince Noir, 2^e partie*, par Jean-Paul Casse
- 26 avril : Groupe Jules-Delpit et Cercle Bertrand-Andrieu, en commun : *L'art dans les monnaies grecques de Syracuse*, par Benoît Odaert (cf. *supra*, p. 229-236)
- 18 mai : *Aperçu sur le Trésor monétaire de Martignas-sur-Jalles lieu-dit Estigeac (9 juin 1947), lot de la Société archéologique de Bordeaux*, par Robert Sénac

- 19 octobre : Monnaies de la fouille de la place de l'église Saint-Martin de Villenave-d'Ornon, par Jean-Paul Casse
 16 novembre : Un nouveau regard sur les statères picto-santons, par Dominique Ursy
 14 décembre : Le papier monnaie en France depuis le XVII^e siècle, par Jean-Paul Casse

Groupe Jules Delpit

- Réunions le samedi à 17 h (à 10 h en mai / juin)
 25 janvier : Une représentation inédite de l'hôtel particulier de Florimond de Raymond, rue du Temple à Bordeaux, par Jean-François Fournier (cf. *supra*, p. 237-240)
 22 février : Au Magot, un magasin de Nouveautés rue Saint-James ayant appartenu à Mme Irma Coiffard, grand-mère de F. Mauriac, par Pierre Coudroy de Lille (cf. *supra*, p. 241-242)
 22 mars : Les moulages de statues antiques de l'ancienne Faculté des Lettres, par Soline Morinière (cf. *supra*, p. 151-172)
 26 avril : Groupe Jules-Delpit et Cercle Bertrand-Andrieu, L'art dans les monnaies grecques de Syracuse, par Benoît Odaert (cf. *supra*, p. 229-236)
 24 mai : La porte Saint-Pierre, par Pierre Régaldo (cf. *supra*, p. 61-76)
 25 octobre : L'Hôtel Victoria, par Philippe Maffre (cf. *supra*, p. 139-150)
 22 novembre : La maison d'Estienne, par Xavier Roborel de Climens (cf. *supra*, p. 111-126)
 13 décembre : Du poète Ausonius au château Ausone à Saint-Emilion, une riche et longue histoire, par Olivier Lescorces (cf. *supra*, p. 77-92)

Cours public - 52^{ème} année

- Cosmopolitismes bordelais : des chances pour la cité
 Jean-Pierre Bost, Les étrangers à Burdigala sous le Haut-Empire romain.
 Sandrine Lavaud, Etranger de loc rebelle et ennemi de Rey. Définition et statuts des étrangers à Bordeaux pendant la guerre de Cent ans.
 Frédéric Dutheil, Italiens à Bordeaux : entre commerce et culture.
 Jean-Pierre Poussou, Les étrangers à Bordeaux à l'époque moderne (du XVI^e à la fin du XIX^e siècle).
 Jean Mondot, Cosmopolitisme et/ou mondialisation, Négociants allemands à Bordeaux au XVIII^e siècle.
 Frédéric Boutouille, De Tolède à l'Angleterre. Horizons bordelais au XII^e siècle.

Visites et Journées d'étude (Organisation : B. Lescarret)

- 10 janvier, Visite de l'Institution des Sourdes Muettes à l'invitation de Mme Ribéra-Pervillé, Présidente de l'Association pour la sauvegarde des bâtiments de l'ancienne Institution nationale des Sourdes-Muettes.

- 21 février, Les aquarelles visionnaires de l'architecte bordelais Cyprien Alfred-Duprat, visite guidée par les étudiants du Master professionnel d'Histoire de l'art.
 18 mars, Hommage à Victor Louis et Pierre Lacour, visite accompagnée par le Professeur Robert Coustet, au musée d'Aquitaine.
 7 juin 2014, Promenade-Etude en Marmandais visite conduite par Philippe Araguas.
 15 novembre, Sur les pas de Jules Delpit et Léo Drouyn à Izon, visite proposée et organisée par Brigitte Lescarret, en charge des excursions-visites.
 2 décembre, visite de l'exposition Victor Louis, architecte. De Rome à Bordeaux. Visite des hôtels de Lamolère et Raby par Bertrand Charneau, du Service du patrimoine et de l'Inventaire de la Région Aquitaine.

Assemblée générale du 9 mars 2014

Elle s'est déroulée sous la Présidence de Mme Nathalie Fourment, conservatrice régionale de l'archéologie, qui a présenté une conférence sur : La Grotte ornée et sépulcrale de Cussac (Le Buisson-de-Cadoux) : enjeux croisés de recherche archéologique et de conservation patrimoniale. Ont obtenu des médailles de la ville : Mmes Hélène Avisseau, Chantal Callais. Des diplômés de la société : MM. Franck Delorme, Philippe Maffre, Jean Mondot, Jean-Pierre Poussou, à titre individuel ; « l'Association des Gens et des Amis de la poterie (AGAP) » et le « Syndicat d'Initiative de Bourg-sur-Gironde », au titre des associations.

Veille archéologique

Un numéro est mis à disposition des personnes qui auraient des dégradations à signaler : 06 63 77 03 28
 Suite à l'action entreprise en 2013 par la société, soutenue par d'autres associations, la façade de l'Hôtel Raby, place Jean-Jaurès a été réhabilitée, les portes remises à l'alignement d'origine de la façade

Site internet (responsable : Nicole Palard)

www.societe-archeologique-bordeaux.fr

Le site internet se veut le reflet des activités de la Société et surtout de l'actualité. Il s'enrichit des documents photographiques de Sylvie Omets qui assure, en collaboration avec Jean-Gabriel Puyraveau le suivi informatique des adhérents.

Collections et archives

Les archives de Camille de Mensignac (1850-1926), membre actif de la S.A.B. durant 54 ans, sont en cours de traitement et classement par Hélène Avisseau et Hélène Prax
 Depuis fin 2011, 4968 œuvres ont été inventoriées par Marguerite Stahl, 1708 pour l'année 2014.



Revue archéologique de Bordeaux, tome CV, année 2014, p. 249-253

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu Procès-verbaux des séances de l'année 2014

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

M^{mes} Dhers, Lacoue-Labarthe, Le Blanc, Maffre, Martin, Ometz, Robine

MM. Bériac, Bost, Casse, Comte, Coudroy de Lille, Coustet, Elichondo, Debruge, Fauveau, Limousin, Marty, Mazat, Migeon, Minvielle, Odaert, Peytavin, Puyraveau, Rieu, Sénac, Ursy, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 2014

Président : M. Odaert

Secrétaire : M. Casse

Secrétaire adjoint : M. Wiedemann

Séance du 19 janvier 2014

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

M. Odaert : Les portraits dans les monnaies de Syracuse. 2^e partie : l'art de la seconde moitié du IV^e s. jusqu'à la fin du III^e siècle

La période traitée voit le passage de l'art grec classique (à Syracuse de la victoire d'Himère en 480 à la mort d'Alexandre le Grand en 323 avant Jésus-Christ) à l'art grec hellénistique

(de 323 à 212 avant Jésus-Christ) pour Syracuse. Si à la période précédente le monnayage syracusain était imité, désormais c'est Syracuse qui s'inspire de monnayages extérieurs ou les imite. D'abord Timoléon qui après sa victoire de Cremissa (344 av. J.-C.) émet des hémistatères valant trois statères corinthiens, qui reprend au droit le Zeus Eleutherios (libérateur) et surtout le pégase corinthien, mais légendé « des Syracusains », puis Agathocle, tyran de 304 à 289 av. J.-C., imite les monnaies de Philippe II de Macédoine. Il est le premier souverain à faire figurer sur les monnaies syracusaines son nom. Désormais ce monnayage cesse d'être civique pour devenir royal. Hiéron II, tyran de 270 à 215 AC (*ante Christum*), à l'imitation des Lagides d'Égypte fait frapper des monnaies au nom de son épouse Philistis dont le portrait est humanisé et non plus divin.

Présentation :

M. Wiedemann

Vidéo-projection sur la collection numismatique du Musée Emeryk Hutten Czapski de Cracovie. Emery comte Hutten-Czapski (1828-1896) collectionna, dès avant 1846, non seulement les monnaies mais également ouvrages anciens, dont des incunables, armes etc., le plus souvent souvenirs de la patrie polonaise alors sous tutelle russe avec des parties intégrées aux royaumes de Prusse et à l'empire d'Autriche. Ce musée, logé dans l'hôtel qu'il fit construire, achevé en 1901, et offert avec ses collections à la Ville de Cracovie en 1903, fut longtemps fermé à la suite des vicissitudes de l'histoire polonaise au XX^e

siècle. Rénové en 2009, il présente au premier niveau une partie de la collection numismatique du comte Emeryk Hutten-Czapski (qui totalise 11.000 pièces) qui bien que centrée sur les pièces polonaise ou ayant trait à ce pays, contient également des monnaies grecques, romaines, byzantines, etc., augmentée des collections d'autres numismates polonais, notamment Wiktor Wytzig, Zygmunt Zakrzewski, soit actuellement plus de 100.000 pièces, ce qui en fait la plus importante collection de monnaies médiévales au monde. Mentionnons les deniers et bractéates des Piast, premiers princes et rois de Pologne (à partir du XI^e s.), bractéates légendées en caractères hébraïques, l'unique exemplaire du florin d'or de Ladislas IV (1320-1333), monnaies de diverses villes, des chevaliers teutoniques, médailles, monnaies lituaniennes et livoniennes, et des billets de banques et d'actions. L'étage est consacré aux livres et cartes anciennes. Les notices sont rédigées en polonais et en anglais. Le Musée publie annuellement une revue numismatique : *Notae Numismaticae – Zapiski Numizmatyczne*, fort intéressante, malheureusement en polonais et anglais (parfois avec la traduction complète en anglais, à défaut des résumés en anglais, français et allemand).

Séance du 16 février 2014

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

M. Debruge : *Une enquête numismatique ou Le Trésor de Garonne, trente ans après sa publication.*

Fin 2013, un particulier apportait au au Musée d'Aquitaine pour en savoir plus à leur sujet, huit pièces romaines. Leur scan indique qu'elles proviennent du fameux trésor de Garonne sorti de l'eau il y a une cinquantaine d'années, dont l'étude portant sur 3997 pièces fut publiée en 1984 par Robert Étienne et Marguerite Rachet. Ces huit monnaies offrent une qualité certaine et il ne fait pas de doute qu'elles furent à l'époque soigneusement sélectionnées par un connaisseur. Quatre datent du règne de Trajan (98-117) : trois sesterces et un as, une de celui d'Hadrien (117-138) : un sesterce, trois de celui d'Antonin (138-161) : trois sesterces dont un au nom de sa fille Faustine la Jeune. L'un des sesterces de Trajan, une salutation impériale, est inédit pour le trésor de Garonne. Un sesterce d'Antonin avec *Britannia* au revers assise sur un tas de pierre serait un hybride inédit pour ce même trésor. Ce revers, comparé à celui d'un sesterce d'Hadrien figurant dans la publication du trésor de Garonne, où *Britannia* pose seulement un pied sur un caillou, permet à l'intervenant d'évoquer une hypothèse relative à sa posture, en la liant aux murs d'Hadrien et d'Antonin et à la plus ou moins forte emprise de Rome sur la Bretagne.

L'auteur remet le texte pour les archives du Cercle.

Séance du 16 mars 2014

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

M. Casse : *Le demi-gros du Prince Noir – II^e partie*

Après avoir rapidement rappelé la présentation générale faite durant la première partie, et de son corpus d'étude constitué de 91 exemplaires (46 illustrés + 45 seulement décrits) repris majoritairement de l'ouvrage de Duncan Elias et du site Coinarchives.com (depuis le troisième trimestre 2009) l'intervenant étudie les divers éléments du demi-gros ou blanc. Outre l'aspect stylistique du portrait du prince, sont successivement abordés : l'aspect du double trêcheur et son nombre d'arches (de 6 à 13), l'aspect du cercle séparant les listels du champ, la position de la main dextre (de profil, appaumée ou de trois-quart, index courbé ou droit) parfois anatomiquement impossible. Il s'attarde un peu sur le libellé des légendes (24 pour l'avvers, 8 pour celle intérieure de revers et 35 pour l'extérieure du revers), et dénombre pour chacune les occurrences des graphies de chaque terme. Il dit quelques mots du lettrage qu'il n'a pas encore spécifiquement étudié. Tous ces éléments se révèlent au final non révélateurs et relèveraient plutôt de variétés de gravures et de coins. Aucune corrélation avec un atelier ou l'une des deux émissions déterminées par Elias n'apparaît.

À l'inverse, l'étude des séparateurs et, pour la seconde émission selon Elias, des différents initiaux en tête de légendes et de leurs combinaisons permet à l'intervenant d'aboutir à des conclusions renouvelant la perspective de Pierre Capra sur l'histoire monétaire de la principauté aquitaine. Pour la première émission 8 séparateurs sont concernés et forment 15 combinaisons ; pour la deuxième émission il ya 7 séparateurs et 7 différents initiaux totalisant 31 combinaisons sur 52 possibles. L'apparition d'un différent initial ne peut qu'être volontaire. Il est mis en relation avec la réévaluation du 1^{er} mai 1368. Ainsi ce serait non pas deux émissions mais deux types de blancs, le premier de 1362 au 1^{er} mai 1368, le second du 1^{er} mai 1368 à fin 1370 (remplacement du système guyennois par le système du hardi). Quant aux changements de séparateurs et de différents initiaux, ils correspondraient à autant d'émissions et partant d'affaiblissement de la monnaie, durant les périodes correspondantes. Cet affaiblissement durant la première période est certain. La multiplicité d'émission peut être rapprochée du cas français une dizaine d'années auparavant (mais avec changement de type). Ainsi, au lieu d'une remarquable stabilité, la monnaie du prince Noir aurait connu une forte dépréciation et en corolaire aurait sévi une forte inflation. Quoiqu'il en soit, l'histoire du monnayage de la principauté se résume à trois périodes : guyennois (1362-1368), guyennois renforcé (1368-

1370) tentative de contrer l'inflation et la dépréciation de la monnaie bordelaise qui se révèle être un échec complet, hardi (1371-1372).

Le texte sera remis ultérieurement aux fins de publication dans la *Revue archéologique de Bordeaux*.

Séance du 26 avril 2014

Présidence de M^{me} Lacoue-Labarthe, présidente de la Société

La séance se tient exceptionnellement un samedi après-midi, afin de toucher un public plus vaste.

Communication avec diaporama :

M. Odaert : *L'art dans les monnaies grecques de Syracuse*

Le site de Syracuse et la chronologie de la cité jusqu'à l'annexion romaine sont d'abord brièvement présentés. Ensuite est montrée l'évolution du monnayage syracusain, de la période archaïque à l'époque hellénistique. Le contenu reprend celui des séances des 20 octobre 2013 et 19 janvier 2014.

Aucun résumé n'est fourni.

Séance du 2 mai 2014 :

Visite par un groupe de sept personnes de l'exposition « La monnaie en cinq pièces » au Musée d'Ethnologie de Bordeaux.

Séance du 18 mai 2014

Présidence de M. Odaert, président.

Présentation avec diaporama :

M. Sénac : *Aperçus sur le trésor monétaire de Martignas-sur-Jalle, lieu-dit Estigeac (9 juin 1947), lot de la Société archéologique de Bordeaux.*

La situation géographique de la trouvaille et l'historique du lot, sont autant que possible retracés, avec ses conséquences sur la composition et inventaire dudit lot. Selon Gaston Maziaud et Jean Ferrier, membres de la Société archéologique de Bordeaux lors de la découverte, qui étaient plus préhistoriens que numismates, le trésor contenait 1113 ou 1013 monnaies couvrant le III^e siècle, s'étageant de Salonine à Dioclétien. Ce lot ne contient plus que 66 monnaies dont une vraisemblablement intruse (une *consecratio* illisible et attribuée à Claude II). Sont présentés les portraits des empereurs de Trèves et de Rome, ainsi que les revers idéologiques. Un certain nombre d'exemplaires posent problème quant à l'aspect du métal, le diamètre et le poids. La cartographie des ateliers identifiés dessine un entonnoir abou-

tissant à Bordeaux, dessinant des routes de circulation économique et monétaire. En complément sont projetées les images d'un lot de 38 monnaies, provenant de ce trésor, présentes dans une collection particulière il y a une vingtaine d'années et inconnues de Ferrier.

Aucun résumé n'est fourni.

Séance du 19 octobre 2014

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

M. Casse, *Monnaies de la fouille de la place de l'église Saint-Martin de Villenave-d'Ornon (Gironde) (2013).*

Il s'agit d'un lot de 33 objets, nettoyés, confiés pour identification complémentaire au Cercle Bertrand Andrieu, le 16 septembre 2014, par Christophe Sirieix, de la D.R.A.C. Aquitaine, par l'intermédiaire du docteur Debruge. Celui-ci avec MM. Odaert et Casse a réalisé à l'inventaire. Le site fouillé, en 2013, est censé être l'ancien cimetière de Villenave-d'Ornon. Le lot comporte 28 monnaies ou fragments et cinq bouts d'étoffes (des linceuls ?) de forme plus ou moins circulaire, portant des traces d'oxydation vert-de-gris, vraisemblablement par transfert, et d'un module allant de l'obole au denier médiéval ou du double denier moderne de flan un peu court. Les 28 pièces avaient préalablement fait l'objet d'une pré-identification, qui s'est parfois révélée erronée. Deux sont réduites à l'état de disques métallique lisses. Chronologiquement, les 26 restantes s'étagent du XII^e au XVIII^e siècles, soit : 2 pour le XII^e s. (un denier et obole DVCISIT), aucune pour le XIII^e s., 3 anglo-gasconnes pour le XIV^e s., une pour le XV^e siècle (denier tournois de Louis XI), 5 ou 6 pour le XVI^e siècle, 13 ou 14 pour le XVII^e s. (50 % ou plus), 1 pour le XVIII^e s. (écu aux rameaux de lauriers de Louis XV, 1726). Hormis la dernière, ce sont toutes des monnaies de faibles valeurs : oboles et deniers bordelais (6, dont un de Louis XII ou François I^{er}), denier tournois (4, dont un des Dombes), doubles tournois (14, dont 2 indéterminés), liards (2), et un jeton de Nuremberg. Les monnayages sont variés : 6 bordelais (dont 3 anglo-gasconnes), 11 françaises royale (dont un double tournois du 3^e type frappé à Bordeaux en 1627), 1 béarnaise (liard d'Henri I^{er} d'Albret), 2 de la principauté des Dombes, et 1 de chacune des principautés d'Arches, Phalsbourg, et Henrichemont. L'intervenant commente l'attribution des monnaies DVCISIT, traditionnellement en faveur d'Aliénor d'Aquitaine, mais qui lui sont plus vraisemblablement antérieures et probablement d'un Guillaume qui l'a précédé. Remarquant que 10 des 11 monnaies identifiées du XVII^e siècle s'inscrivent entre 1617 et 1653, avec une majorité de 1627 à 1638, il tente une

explication, en faisant le rapprochement avec les opérations de la Fronde dans la banlieue de Bordeaux de 1648 à 1653, cause d'une surmortalité.

Inventaire et récapitulatif des répartitions seront déposés dans les archives du Cercle.

Présentation :

M. Wiedemann

Placard d'un édit monétaire néerlandais, daté de La Haye, 1752, illustré des reproductions des monnaies concernées.

Séance du 16 novembre 2014

Présidence de M. Odaert, président

Communication avec diaporama :

M. Ursy, *Les statères picto-santons*.

Les statères à la main, attribués selon les auteurs aux Pictons ou aux Santons, sont des espèces en bas-or, pesant de 5,2 à 7,2 g, frappés avec des coins en fer, et souvent décentrés. Ils seraient inspirés du monnayage des Namnètes et/ou des Vénètes armoricains. Le prototype est considéré être les statères en or de Philippe II de Macédoine. Plusieurs essais de classification ont été tentés, notamment en distinguant, à partir de la chevelure, entre type « armoricain » et type « aquitanique » (grosses mèches recourbées vers le bas) de la tête d'avvers, généralement à droite. Le revers porte un cheval androcéphale, avec un auge qui parfois prend l'aspect d'une Niké voire d'un frelon, sous lequel est une main posées sur un joug. L'intervenant propose un nouveau moyen de discrimination entre pièces santones et pictones, à partir de la tête d'avvers, faisant fi de leur style. Les unes sont entourées de filets perlés se terminant par une tête coupée. M. Ursy y voit la figuration d'*Esos alias* Teutatès dieu celte de la guerre, et sur la base des quelques trésors connus, les attribue plus volontiers aux Pictons. Les autres présentent des filets perlés s'achevant en croissant ou gousse, et sortant de la bouche. Ce serait la figuration d'Ognios, dieu gaulois de l'éloquence, qui captive les hommes par des filets d'or et d'argent sortant de sa bouche et terminés par des gouttes d'ambres. Ces statères seraient alors Santons. Enfin ceux ayant une petite tête à la place de la main seraient attribuables aux Lémovices. Au-delà des deux types principaux venant d'être dégagés, la grande variété de ces statères reflète certainement la multitude d'ateliers et d'émissions sur une chronologie devant se placer entre 100 et 40 avant Jésus-Christ.

Le texte est remis pour les archives du Cercle et publication dans la *Revue archéologique de Bordeaux*.

Présentation avec diaporama :

M. Casse

Une drachme au pégase d'Ampurias (Emporiton ; vente Marti Hervera/Soler & Lach 1082, du 10 juillet 2014, n° 2148), présente à l'avvers une tête à droite entourée de trois filets pleins, dont deux sortants de la bouche, probablement inspirés des dauphins des monnaies de Syracuse, mais qui a bien pu influencer les statères picto-santons. L'on sait qu'Emporiton était en relation commerciale avec la Gaule du sud de la Garonne. Au revers est pégase bondissant, à l'exergue en demi-cercle : ΕΜΠΟΡΙΤΩΝ.

Séance du 14 décembre 2014

Présidence de M. Debruge, ancien vice-président

Communication avec diaporama :

M. Casse, *Le papier-monnaie en France depuis le XVII^e siècle*.

Est d'abord défini ce qu'est le papier-monnaie : une monnaie sur support papier, ayant à l'émission une validité non limitée dans le temps, n'étant pas nominative, ayant un caractère général ou public, et un émetteur officiellement reconnu ; ce qui se résume aux billets de banques, billets et bons de nécessités. Le papier-monnaie est issu des effets de commerces (lettres de changes, billets à ordre, etc.). L'évolution en est retracée depuis les premiers essais dans les pays protestants du Nord au XVII^e siècle. En France se succèdent la monnaie de cartes, au Québec, à partir du dos de cartes à jouer (de 1685 à 1763), en métropole les billets de monnaies (de 1701 à 1712), les billets de l'Etat (1715 à 1717), le système Law (1716 à 1720), les billets remis par l'Etat en échange de la vaisselle métallique portée à la Monnaie en 1759, la Caisse d'Escompte (de 1776 à 1793), les assignats (de 1789 à 1796) puis les mandats territoriaux (1796 à 1797), enfin les billets de la Banque de France (à partir de 1800) d'abord limités à Paris et des banques départementales (supprimées en 1848). Les traumatismes consécutifs aux échecs de Law, des assignats et du mandat territorial expliquent que ce n'est que sous la période libérale du Second Empire que le papier-monnaie entre dans les mœurs françaises. Les guerres franco-prussienne de 1870-71 et les deux guerres mondiales voient l'apparition de monnaies de nécessités, y compris en papier.

La communication sera redonnée un samedi après-midi devant un public plus large. Le texte sera remis aux archives du Cercle.

Présentations :

M. Casse :

- deux billets à ordre souscrits à Bordeaux les 20 août 1820 et 13 septembre 1821 par Hippolyte Merle, 42, fossés de l'Intendance ;
- un formulaire vierge en forme de billet de banque, datant du Second Empire, du Crédit central du Sud-Ouest, pour dix francs d'achat de marchandises ;
- un assignat de 15 sols, série 779, avec les fleurs-de-lys et daté « loi du 24 octobre 1792, l'an I^{er} de la République », signé Buttin ;
- deux assignats de 5 livres, série 3905, signé Drouët et 6114, signé Gérard, tous deux portant la mention « créés le 10 brumaire l'an 2^{me} » (31 octobre 1793) (Laf. 171 ; *Billet XV*, 41 à 43) ;
- un billet de la Banque de France de 100 francs du 31 mai 1934, payable en espèces à vue au porteur ;
- un *idem* du 7 novembre 1945 ;
- un billet Amgot de 100 francs, série 124 de 1944 ;
- un billet de la Banque de France de 50 francs « Jacques Cœur » du 17 juillet 1941 ;
- un billet de 50 francs « Saint-Exupéry » de 1993
- un billet de 20 francs « Bretagne » du 29 novembre 1948, déchiré et réparé avec du ruban adhésif ;

- un billet de 20 francs « Claude Debussy » de 1990 ;
- un billet de 10 francs « Voltaire » du 3 février 1972 ;
- un billet de 10 francs « Berlioz » du 5 août 1976 ;
- un billet de la Banque de France « pêcheur » de 5 francs du 17 août 1939 ;
- un billet de la Banque de France de 5 francs du 23 décembre 1943, taché ;
- un billet de 5 euros de 2002.

M. Ursy :

- un assignat de 50 sols, série 745, signé Toninaud, portant la date du 23 mai 1793 (Laf. 167 ; *Billet XV*, 31 à 33) ;
- un assignat de 5 livres, série 9176, signé Dutour, portant la mention « créés le 10 brumaire l'an 2^{me} » (31 octobre 1793) (Laf. 171 ; *Billet XV*, 41 à 43) ;
- un assignat de 10 livres, série 8063, signé Toninaud, portant la date du 24 octobre 1792 (Laf. 161a ; *Billet XV*, 26) ;
- un billet de 100 francs « Merson modifié », émis de 1937 à 1939, du 23 décembre 1937 (F. 25.06 ; *Billet XV*, 738) ;
- un billet de 100 francs « Sully », émis de 1939 à 1942, du 8 février 1940 (F. 26.22 ; *Billet XV*, 819) ;
- un billet de 10 francs du 6 mars 1969.

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Ouvrages

- J.-P. TRABUT-CUSSAC,
Livre des hommages d'Aquitaine 9 €
Dr A. CHEYNIER, *Pair-Non-Pair* épuisé
J.-A. BRUTAILS, *Les vieilles églises de la Gironde* ... épuisé
A. NICOLAI, *Histoire des faïenceries de Bordeaux
au XIXe siècle* épuisé
J.-A. BRUTAILS, *Album* épuisé
Catalogue du Centenaire 10 €
Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes 8 €

Collection «Mémoires»

- 1 Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD (dir.), *Archéologie
des Eglises et des Cimetières en Gironde*, 1989 épuisé
- 2 André COFFYN, *Aux origines de l'archéologie en Gironde :
François Daleau (1845-1927)*, 1990 épuisé
- 3 Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, *L'Art du Fer forgé
en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*,
broché, réédition, 2003 39,50 €
- 4 Paul ROUDIÉ, *Bordeaux baroque*, 2003 15 €
- 5 Michel LENOIR (dir.), *La grotte de Pair-non-Pair*,
2006 30 €
- 6 Jean-Jacques MICHAUD, *Bordeaux, le vitrail civil,
1840-1940*, 2011 30 €
- 7 Philippe MAFFRE, *Construire Bordeaux au XVIIIe siècle :
les frères Laclotte, architectes en société (1756-1793)*,
2013 39 €

Revue archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2016 : 37 €.
Pour les couples : 47 €.
Pour les étudiants : 15 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux :

La Banque Postale 306 80 S

Collection

«Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

- 1 Marie-France LACOUÉ-LABARTHE,
Meubles bordelais, meubles de port 8 €
- 2 Robert COUSTET, *Le couvent de l'Assomption
et les prémices de l'architecture néo-romane
à Bordeaux* 8 €
- 3 Christophe SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place
des Grands-Hommes à Bordeaux* épuisé
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET,
Bordeaux, le lycée Montaigne épuisé
- 5 Hervé TOKPASSI, *L'hôtel Leberthon,
chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe
siècle à Bordeaux* épuisé
- 6 Michèle PEYRISSAC,
Le noviciat des Jésuites de Bordeaux 8 €
- 7 Robert COUSTET,
Lanessan, un château en Médoc 8 €
- 8 Claude MANDRAUT,
*La faïencerie CAB (Céramique d'Art de Bordeaux), 1919-
1947* épuisé
- 9 Philippe ARAGUAS et Samuel DRAPEAU (dir.),
*Les clochers-tours gothiques de l'arc atlantique,
de la Bretagne à la Galice* 18 €

Cession de tomes isolés selon disponibilités

- Bulletins récents (depuis 1960) 28 €
Bulletins entre 1923 et 1960 11 €
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923) 18,50 €
Tables 1924-1973 10 €
Tables 1974-2000 10 €

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes,
1 place Bardineau, 33000 Bordeaux
Tél. : 07 86 40 43 26
www.societe-archeologique-bordeaux.fr

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 07 86 40 43 26
permanence le jeudi après-midi

Conseil d'administration pour l'année 2014

Président d'honneur :	M. le professeur R. COUSTET
Président :	Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE
Vice-présidents :	M. Ph. ARAGUAS M. J.-M. DEBRUGE
Secrétaire Général :	Mme N. PALARD
Secrétaires adjoints :	Mme S. OMETZ M. X. ROBOREL DE CLIMENS
Trésorier :	Mme M.-H. MAFFRE
Bibliothécaire :	M. J. G. PUYRAVEAU
Archiviste :	Mme H. AVISSEAU
Conseillers :	Mmes S. FARAVEL, M. STAHL, A. ZIÉGLÉ MM. P. BARDOU, J.-L. PIAT, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Conseil d'administration pour l'année 2015

Président d'honneur :	M. le professeur R. COUSTET
Président :	Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE
Vice-présidents :	M. Ph. ARAGUAS M. J.-M. DEBRUGE
Secrétaire Général :	Mme M.-H. MAFFRE
Secrétaires adjoints :	Mme A. ZIÉGLÉ M. X. ROBOREL DE CLIMENS
Trésorier :	Mme S. OMETZ
Bibliothécaire :	M. J. G. PUYRAVEAU
Archiviste :	Mme H. AVISSEAU
Conseillers :	Mmes S. FARAVEL, N. PALARD, M. STAHL, MM. P. BARDOU, J. DES COURTILS, P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Comité directeur des publications

P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

Comité de lecture

Philippe ARAGUAS, Hélène AVISSEAU, Robert COUSTET, Sylvie FARAVEL,
Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, Michel LENOIR, Marie-Hélène MAFFRE, Philippe MAFFRE,
Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS,
Marc SABOYA, Anne ZIÉGLÉ.

Version anglaise des résumés

Sophie ROBOREL DE CLIMENS



Maquette et composition :
Concept 99

Impression :
Imprimerie de la Roque

Dépôt légal : mars 2016.

Table des matières

Anne HAMBÜCKEN

Réévaluation de la nature mégalithique du monolithe
et du site Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Blasimon (Gironde) 9-21

Marion PROVOST

L'architecture du premier âge roman en Gironde :
étude comparée des arcatures des églises de Baron et du Nizan (Gironde) 23-37

Brigitte LESCARET

Les décors de rinceaux à croisettes et fleurs de lys en bordelais roman 39-60

Pierre REGALDO-SAINT BLANCARD

Les sarcophages de la boulangerie :
travaux en 1893 à l'emplacement de la porte Saint-Pierre de Bordeaux 61-76

Olivier LESCORCE

Du poète Ausonius au Château Ausone à Saint-Émilion,
une riche et longue histoire 77-92

Philippe CACHAU

Les projets de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne
pour l'hôtel de ville et le clocher de Saint-Michel de Bordeaux (1768-1769) 93-109

Xavier ROBOREL DE CLIMENS

Un hôtel rue Teulère et autres biens
des familles Estienne et Bouquier (1742-1869) 111-126

Robert COUSTET

Un portrait inédit de Victor Louis par Pierre Lacour 127-138

Philippe MAFFRE

L'hôtel Victoria 139-150

Soline MORINIERE

La collection de moulages de l'Université de Bordeaux 151-172

Chroniques

Chronique d'archéologie métropolitaine, année 2013 175-189

L'archéologie girondine en 2013 191-227

Notes

Benoît ODAERT

L'art dans les monnaies grecques de Syracuse de 530 à 212 av. J.-C. 229-236

Jean-François FOURNIER

L'hôtel de Florimond de Raymond, rue du Temple à Bordeaux :
une représentation inédite 237-240

Pierre COUDROY DE LILLE

Armoiries de Spens de Lancre – Baritault au temple du Hâ,
anciennement chapelle du couvent des Filles de Notre-Dame 241-242

Pierre COUDROY DE LILLE

Le magasin Au Magot rue Saint-James à Bordeaux 243-246

Documents

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2014 ... 247-248

Cercle numismatique Bertrand-Andrieu :

procès-verbaux des séances de l'année 2014 249-253